3 1761 04649615 1

FRANCE

ET

BELGIQUE

FRANCE

ET

BELGIQUE

DU MÊME AUTEUR

Le Roman en France pendant le XIXe siècle. 5e édition augmentée d'un chapitre inédit sur les dix dernières années du roman français. Un volume in-18..... 3 fr. 50

(Couronné par l'Académie française, prix Narcisse Michaut.)

En marge de quelques pages *(Impressions de lecture)*. Préface par le vicomte DE SPOELBERCH DE LOVENJOUL. Un volume in-18. *(Epuisé.)*

Balzac à vingt ans (tirage de luxe). (Schepens et Cie, à Bruxelles.)..... 2 fr.

France et Belgique. Études littéraires. Tome I. Avec une lettre-préface de M. Paul BOURGET, de l'Académie française. 2e édition. Un volume in-16..... 3 fr. 50

Les Lettres françaises dans la Belgique d'aujourd'hui. (*Collection d'études étrangères,* à la Bibliothèque internationale d'édition, E. Sansot et Cie, à Paris.) *(Epuisé.)*

PARIS. — TYP. PLON-NOURRIT ET Cie, 8, RUE GARANCIÈRE. — 18741.

P.H
4644f

EUGÈNE GILBERT

FRANCE ET BELGIQUE

ÉTUDES LITTÉRAIRES

★ ★

PRÉFACE DE M. RENÉ BAZIN
DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

130283
16/5/19

PARIS
LIBRAIRIE PLON
PLON-NOURRIT ET Cie, IMPRIMEURS-ÉDITEURS
8, RUE GARANCIÈRE — 6e

1914
Tous droits réservés

PQ
3817
G5
t. 2

Droits de reproduction et de traduction
réservés pour tous pays.

A

FIRMIN VAN DEN BOSCH

Son ami.

E. G.

PRÉFACE

Un des signes du temps présent, c'est l'abaissement des diverses magistratures, leur pliement devant l'insolence ou la mode. Elles ont peu de caractère. Il en faut pour être le serviteur d'un principe ou d'une règle, et pour s'effacer devant eux. Chacun préfère juger selon son humeur et son goût, s'en remettre au sentiment du soin de décider les procès, et ne pas se souvenir qu'il y a des lois, lorsqu'elles gênent la puissance ou la camaraderie. Voilà pourquoi nous avons si peu de critiques, et tant de fabricants de réclames et d'articles perfides, et tant de variations musicales sur des thèmes littéraires.

Sans doute, prendre argument de son plaisir et dire : « Ceci me plaît, cela ne me plaît pas, » n'équivaut point à juger tout à fait sans code. Le goût n'est pas formé sans beaucoup de temps. Il y entre beaucoup de raisons, les unes avouables et les autres secrètes. Un homme qui s'ennuie ou qui s'amuse en lisant un livre, et qui le dit, est un juge qui prononce. Son bâillement et son rire sont

des affirmations doctrinales. Mais, comme le critique fantaisiste ne prend pas la peine d'exposer cette doctrine, et que souvent même il n'a pas conscience d'en avoir une, l'arrêt qu'il porte peut avoir de l'influence, un moment, mais il n'aura d'autorité que si l'on peut deviner, à travers les phrases où s'exprime, en apparence, une simple émotion, les motifs raisonnables de la haine ou de l'amour. Le goût tout seul ne suffit pas. Il a besoin de l'appui de belles idées claires, qu'on découvre derrière lui et qui lui donnent de leur noblesse.

Je viens de dire ainsi pourquoi l'œuvre d'Eugène Gilbert m'apparaît comme une œuvre supérieure et durable. Il est très lu en France et très écouté. Depuis vingt-quatre ans, il fait connaître les livres des écrivains belges en France et les livres des écrivains français en Belgique : autrement dit, il sert la cause de la littérature de langue française. Il a une vaste lecture, une mémoire qui ne s'embrouille pas dans les citations et les rapprochements, mais qui fournit à point les arguments qu'il faut, beaucoup d'esprit, du trait, une manière d'écrire qui semble aisée et qui est fort précise, d'où je conclus qu'elle est travaillée. Ses articles de critique, publiés dans les principales revues de France et de Belgique, ont formé ces recueils que tous les hommes cultivés ont lus : *France et Belgique*, *le Roman en France pendant le dix-neuvième siècle*, *En marge de quelques pages*. Il publie aujourd'hui une nouvelle série d'études littéraires, un livre, comme les précédents, plein de lignes imprimées, d'idées, de noms, de faits, d'allusions, de

souvenirs, de bonne humeur et, avant tout, de justice. C'est là ce que j'admire. Eugène Gilbert a le courage de considérer un livre comme un acte, soumis, en même temps, à des règles particulières d'esthétique et aux lois générales de la morale. Il sait l'immense, la presque infinie responsabilité de l'écrivain. Chez lui, ni l'artiste ne tait jamais son admiration, ni le chrétien ne cache sa foi. Il ne louera point un honnête livre mal écrit; il aura la sévérité nécessaire pour le livre d'un artiste qui offense la vérité ou la morale, c'est-à-dire qui fait tort à toute la nation, et peut-être au monde entier. Il n'est ni farouche, ni pompeux, ni lourd; mais il dit ce qu'il faut dire. Un jeune écrivain belge, M. Georges Virrès, l'a observé et l'a dit dans un très joli portrait du maître critique (1).

« Ce que nous lui devons, lui, moi, tous ceux qui tiennent une plume en Belgique, est considérable. Et il va sa vie, sa vie ordonnée selon une volonté tenace, et qu'il partage entre le travail et la jouissance du labeur accompli, sans seulement s'inquiéter si tant de largesses spirituelles suscitèrent toujours les sentiments qu'il fallait... Il a un fonds de tolérante bonté, et, cependant, les principes conducteurs de son idéal traditionaliste le maintiennent, inflexible, dans sa doctrine morale et religieuse. Nous avons admiré souvent cette fermeté évidente parmi les délicatesses de ses restrictions, cet exemple victorieux surtout après les éloges désintéressés d'un artiste à un artiste. »

(1) Durendal, *Revue catholique d'art et de littérature*, juin 1909.

« ...Sans seulement s'inquiéter si tant de largesses spirituelles suscitèrent toujours les sentiments qu'il fallait... » Que signifient ces mots voilés? Sans doute qu'Eugène Gilbert a rencontré des ingrats et qu'on lui connaît des ennemis? Je suppose, comme M. Virrès, qu'il ne s'en émeut pas outre mesure, qu'il en souffre un peu puisqu'il est homme, mais non jusqu'à s'en troubler. Si je me trompais, et si Eugène Gilbert s'étonnait de ne point avoir que des amis, je lui dirais : Peu importent les perfidies, les faux dédains, les attaques! Laissez crier les ennemis! Ils n'ont à eux que ce court moment de leur aboiement. Que peuvent-ils contre une œuvre d'art? Et vos livres en sont une. Contre les milliers d'âmes, persuadées et fidèles, qui ont jugé l'écrivain et constituent sa gloire? Vous verrez ces jalousies et ces inimitiés disparaître, ou se taire, ou se rallier. Cependant vous vivrez, vous durerez. Votre œuvre continuera de faire justice, de faire du bien, d'enseigner, de montrer la route aux jeunes, d'être aimée chez vous et chez nous.

René Bazin,

de l'Académie française.

FRANCE ET BELGIQUE

PREMIÈRE PARTIE

LES ROMANCIERS DE LA TRADITION EN FRANCE

I

AU PAYS DE SAINTE-ODILE

I

PAUL ACKER. — ANDRÉ LICHTENBERGER

I

LES EXILÉS. — JUSTE LOBEL ALSACIEN

Pour qui connaît bien la terre d'Alsace, illustrée par ses paysages d'une émouvante gravité, exquise par la probité de ses habitants et par la simplicité et la grâce légendaire de ses coutumes, il y a un charme secret, indéfinissable et très puissant, dans *les Exilés*. Je ne dis pas que l'œuvre exige, pour être goûtée, que le lecteur trouve, aux coins

les plus frais de sa mémoire, des rappels de ces forêts religieuses et mystiques, de ces vieux pignons des petites villes héroïques, de ces étendues vastes où le sang des générations a coulé... Assurément non. Il est toutefois, dans *les Exilés*, un élément de poésie et de réalisme saisissant, qui tient à la description exacte et enthousiaste du sol, et qui enchante le lecteur averti au delà de ce que l'art le plus richement imaginatif pourrait obtenir.

Claude Héring, Alsacien, natif de Colmar, vit à Paris. C'est un dilettante et un artiste, séduit par les manifestations les plus raffinées de l'art contemporain, et qui, pris au charme de la vie intellectuelle à Paris, ne se souvient plus que vaguement de l'éternelle Blessée qui a formé sa race et son sang.

Un jour, chez des amis, les Aubray, Claude Héring entend parler d'un voyage en automobile qu'ils vont faire en Alsace. C'est pour lui une occasion de revoir sa patrie, qu'il saisirait avec moins d'enthousiasme, peut-être, si Mme Dolnay n'était du voyage. Et nous allons bientôt apprendre à connaître Mme Dolnay et le secret de sa puissance sur les décisions de Claude. Le soir du jour où le voyage est décidé, en effet, Claude ramène Mme Dolnay, chez elle, par une belle nuit d'été, éloquente et inviteuse :

Laissant un peu traîner sa jupe, son manteau ouvert sur sa gorge, où brillait un collier de perles, la masse de ses cheveux bruns débordant de son grand chapeau blanc, Mme Dolnay goûtait, muette, la volupté du soir. Lui, à côté d'elle, assez grand, robuste, la regardait : elle semblait grande, bien qu'elle dépassât seulement son épaule, mais elle avait un corps élancé et plein de grâce; elle était belle vraiment, car son visage unissait à une infinie pureté de traits une douceur un peu grave et cet incomparable éclat du teint, des yeux, des lèvres, des dents, de l'expression même, que n'ont jamais les jeunes filles... Intelligente, fine, instruite, elle l'avait frappé la première fois qu'il l'avait rencontrée chez les

Aubray, un an avant la mort de M. Dolnay, et il avait facilement pénétré que, dans ce milieu, riche, agité, avide, elle portait une âme moins frivole. On prétendait qu'elle n'était pas très heureuse; son mari, ingénieur mêlé à de considérables entreprises, se consacrait moins à elle qu'à ses affaires, et elle n'avait pas d'enfants. Son deuil l'avait éloignée une année entière. Quand Claude la revit, il discerna que cette âme, qu'il jugeait seulement moins frivole, était délicate et profonde; une sorte d'amitié tacite s'était établie entre eux, et ils éprouvaient un calme plaisir à se retrouver dans le monde, à un dîner, à une soirée, certains de se parler franchement, avec confiance, elle sans songer à la moindre coquetterie, lui sans songer à la courtiser. Ce soir, cependant, seul avec elle dans ce chemin, il ne ressentait pas le calme plaisir des jours anciens, mais de la timidité, presque de la gêne, peut-être du trouble...

— Je suis ravi, dit-il enfin, Madame, de voyager avec vous jusqu'à Colmar. Mais la vie de Paris est bien curieuse : nous avons causé souvent et longuement, nous sommes des amis, de bons amis... et vous ignoriez où j'étais né, comme j'ignorais que, dans la ville où je suis né, vous aviez de vieilles affections...

Elle le considéra avec une légère ironie :

— Nous n'avons même jamais parlé de l'Alsace. Assurément vous ne vous souvenez guère que vous êtes Alsacien?

Il eut un geste vague :

— Je suis pareil à beaucoup d'Alsaciens de France. Fils d'émigrés, nés après la guerre, élevés en France, ils n'ont pas souffert, car ils n'ont pas connu une France intacte. Ils ont bien entendu leurs parents regretter ce qui n'est plus, et se lamenter, en parlant de l'Alsace et des années fortunées qu'ils y avaient vécues... Pour eux, la date de 1870 marquait la fin d'un monde; ils disaient : avant 70... depuis 70... pour nous c'était simplement la date d'une guerre... Non, en effet, je ne me souvenais pas que j'étais Alsacien.

— C'est très mal.

Elle avait dit cela sérieusement, et le blâme amical que contenaient ces mots causa de la peine à Claude.

Voici tout le roman posé. Nous avons déjà compris qu'une aventure sentimentale, délicate assurément et touchante, est amorcée ici. Nous saisissons bien que le réveil de l'amour patrial dans le cœur d'un dillettante détaché, va se mêler à ces événements amoureux, et que, comme il s'agit de l'Alsace, toute la « question alsacienne » du jour va être mise en cause. Disons, dès maintenant, que l'auteur a merveilleusement fondu les deux éléments de son œuvre. L'amour que ces jeunes gens vont éprouver l'un pour l'autre est si intimement lié à une poignante crise de piété patriotique, que les *Exilés* en prennent, du coup, rang dans la théorie touchante de ces épopées sentimentales au cours desquelles une humanité entière peut incarner ses ardeurs, ses élans les plus fiers et toutes les délicieuses souffrances qui exaltent la vie.

Nous allons suivre ici une existence de sérieux et définitif amour, celle de deux cœurs dont l'un a souffert mais s'est tendu, incessamment, vers les altitudes où l'âme domine, et dont l'autre s'est dispersé jusqu'alors en de vaines joies, tandis que, intérieurement, il aspirait à celles qui ne trompent point. Mais c'est aussi la description des affres où se débattent, sur le sol qu'une impitoyable conquête a germanisé, ces sans patrie forcés, ces Alsaciens nés depuis la conquête, et qui, s'ils vivent en Alsace ou s'ils résident à l'étranger, n'en demeurent pas moins d'éternels « exilés ».

Avant de partir pour l'expédition en auto, Claude Héring a une entrevue presque solennelle avec son père, qui est resté, lui, l'Alsacien irréductible et qui se souvient. Il touche les papiers de la famille et connaît désormais le passé de sa race. Il promet à son père d'aller rendre visite aux morts de son sang, dans le cimetière de Colmar, et aussi de l'accompagner au suprême pèlerinage que fera un jour ce « bourgeois de Colmar » pour aller dormir là-bas

son dernier sommeil. « Car rien ne peut empêcher un exilé de rentrer, quand il est mort, dans son pays... »

Tout cela prépare le travail que l'amour et la force mystérieuse de la terre natale vont accomplir dans l'âme de Claude.

Nous voyons peu à peu, en même temps que grandit dans son cœur le culte passionné qu'éveillent le charme et les qualités exquises de Mme Dolnay, nous voyons l'Alsace, d'abord indifférente à sa pensée, lui devenir indispensable. Il n'a pas mis le pied sur le sol sacré que déjà le sens du respect dû à la terre héroïque et malheureuse s'éveille en lui. Quand cette petite évaporée de Mme Aubray scandalise par ses manières « nouveau jeu » les braves gens d'un pays resté fidèle aux traditionnelles pudeurs, il souffre. Quand il arrive en sa ville natale, quand il revoit la vieille maison où tous les siens sont nés et ont vécu, une grande et profonde émotion l'étreint. Quand il va, suivant sa promesse, saluer les tombes des Héring au cimetière, c'est un homme reconquis par le devoir patriotique que nous avons devant nous.

Un coin du pays, cher entre tous aux souvenirs de son enfance, va compléter cette sorte de solennelle rédemption. Il monte aux *Trois-Epis*, le vieux pèlerinage d'Alsace.

Or, là, « il découvre la beauté de sa patrie qui s'offrait à lui, plus belle que les plus belles, parce qu'elle était pour lui, plus que toute autre, chargée de sens, parce qu'elle avait formé l'âme de la femme qui l'avait enfanté, l'âme de l'homme qui l'avait élevé, parce que son père et sa mère l'avaient jadis, comme lui, contemplée en tressaillant de la même volupté, parce qu'elle lui parlait un langage unique... pour lui seul. Tout son cœur s'éclaira : il comprenait, enfin, quelles puissances secrètes, longtemps ensommeillées, se réveillaient en lui... »

Et la grande question, où l'Alsace contemporaine

résume toute sa destinée, se pose alors devant lui. Que doivent faire les Alsaciens? Faut-il rejeter la domination étrangère, opter pour la France, fuir la terre natale? Faut-il, au contraire, rester, maintenir la tradition, occuper les emplois, et garder ainsi à l'Alsace son vieil esprit alsacien? Une histoire poignante et douloureuse, celle de Reusch, le fils du juge qui fut jadis tenu pour traître et renégat, parce qu'il avait choisi le deuxième de ces partis, se mêle ici au récit de M. Paul Acker, pour illustrer de façon angoissante la discussion de ce problème. Reusch et sa sœur, qui épousa un Alsacien germanisé, jettent un élément brûlant, empoignant, tragique même à certains endroits, dans cette sorte de poème lyrique de l'Exil à l'intérieur. M. Paul Acker a posé le problème, sans peut-être le résoudre lui-même, mais en mettant sous nos yeux, avec une loyauté sans conteste et une grande force démonstrative, toutes les pièces qui peuvent servir à le discuter.

Il semble, pourtant, donner raison aux tenants de l'autonomie alsacienne, quand il fait dire à l'un de ses héros à propos de ceux qui partirent, croyant rentrer bientôt, et qui ne sont pas revenus :

> Les meilleurs d'entre nous sont établis en France, et toute notre faiblesse, aujourd'hui, contre la germanisation résulte de cet exode, qui nous a privés de notre aristocratie, a diminué notre bourgeoisie, a appauvri le peuple.

Les conflits entre les différents protagonistes du roman sont ainsi rendus singulièrement émouvants. Reusch et son beau-frère, Ferrières, et Claude échangent des propos souvent âpres et amers, tandis que Mme Dolnay répand le charme de sa grâce française, indulgente, compréhensive, spirituelle au sens le plus élevé du mot, sur des débats qu'une vibration frémissante risque à chaque instant de dramatiser.

Cette œuvre nous montre donc à merveille l'état d'âme de la Jeune Alsace, la lutte incessante des annexés contre leurs vainqueurs, l'antagonisme irréductible des deux races en présence et les affinités entre l'Alsace et la France. Mais l'auteur a su adoucir ce que ces discussions, ces rencontres verbales, malgré tout, pouvaient offrir d'un peu attentatoire à la beauté littéraire du roman, en nous décrivant l'amour, — sans cesse alimenté par les circonstances qui tiennent au grand sujet du livre, — qui peu à peu envahit délicieusement deux êtres jeunes et d'une rare fraîcheur morale.

A ce récit, M. Paul Acker, qui a voulu lui donner une simplicité grandiose et une beauté classique, a mêlé de nombreux incidents pittoresques, attachants, pleins de vérité et d'exactitude, et quelques-uns même poignants; au premier rang de ces derniers il faut compter l'épisode de l'admirable mort du père de Claude. Je citerai celui-ci, d'une tonalité plus douce.

Claude Héring et Mme Dolnay causent dans une rue de Colmar. Ils viennent, souriants, d'énumérer la multitude de traits qui attestent la persistance du souvenir, des traditions, de la culture française dans la petite ville que domine l'effigie frissonnante de Rapp :

Elle riait. Soudain ils perçurent une musique encore lointaine, mais qui se rapprochait, des bruits de cuivre et de grosse caisse, avec des notes aigres, presque irritantes. Ils prêtèrent l'oreille et bientôt reconnurent les accents d'une marche militaire.

— Un régiment! dit Claude. Venez.

Ils prirent la ruelle dallée qui sépare le musée du théâtre et ils se trouvèrent sur la place. Un régiment d'infanterie prussienne regagnait ses casernes, le colonel raide sur son cheval et menaçant le ciel de la pointe démesurée de son casque, les hommes, le fusil bas et sur l'épaule gauche, l'uniforme sale, le sac à poils de lapin chargé d'ustensiles, les bottes

frappant en cadence le sol avec brutalité. Nuls regards de côté, les yeux fixes, toutes les jambes se levant et s'abattant ensemble; des automates lourds, puissants et redoutant leurs chefs. Les musiciens cessèrent de jouer : il n'y eut plus que le rythme pesant des pas. Dans cette rue, aux petites maisons peintes et penchées, où s'unissaient une grâce paysanne et une bonhomme fantaisie, c'étaient les Barbares conquérants qui défilaient. Ainsi, trente-neuf ans plus tôt, ils étaient entrés dans la ville, qui, épouvantée, fermait ses portes et ses fenêtres.

Le régiment avait passé. Instinctivement Claude avait saisi la main d'Henriette.

Elle la retira avec douceur, puis elle leva les yeux; il était tout pâle, les lèvres serrées.

— Mon ami, dit-elle, mon ami...

Et elle n'en dit pas davantage.

II

M. André Lichtenberger aurait eu la coquetterie de chercher à nous paraître un peu rébarbatif au début de *Juste Lobel Alsacien*, pour se préparer une victoire plus éclatante en nous séduisant et en nous attachant progressivement à son récit, que je n'en serais pas autrement surpris. Il est de fait que les quarante premières pages du roman rebutent. L'auteur, mettant à profit les souvenirs de « l'homme social » qui est, en lui, intimement mêlé à l'écrivain et à l'observateur, nous introduit dans un congrès pacifiste, où personne ne nous intéresse, et qu'il a néanmoins crayonné avec beaucoup de verve, d'après divers types que son passage dans le monde politique lui a permis de rencontrer.

Mais, bientôt, l'œuvre se dégage, les héros se campent nettement devant nous, développent leur caractère, et, finalement, nous nous intéressons avec pas-

sion à quelques-uns d'entre eux, et surtout à Juste Lobel.

C'est ici, en effet, le roman du patriotisme, très vibrant sous une allure qui n'a rien de déclamatoire et qui même paraît pencher plus volontiers vers l'ironie que vers le lyrisme.

Il y a chez Juste Lobel une part de sentiment, mais très sobre, et je serais porté à penser que M. Lichtenberger nous a montré son héros amoureux, pour l'unique plaisir de dessiner une silhouette moderne de féministe pacifiste, Hilda Sverdrup, nullement caricaturale mais qui vole à cent mille coudées au-dessus de la passion du bon Juste Lobel, dans les sphères déconcertantes de l'humanitarisme. La scène au cours de laquelle l'Alsacien lui déclare son amour et effare la bonne femme au point de lui faire croire qu'elle a lié commerce avec un aliéné, est une bonne trouvaille et qui, il y a seulement dix ans, n'eût pu prendre place dans un roman, les Hilda Sverdrup ne se trouvant pas encore courir le monde à cette époque. Ces dames ont marché depuis 1900!

Faisons, sans autre détour, connaissance avec Juste Lobel.

Juste Lobel est un politicien. Mon Dieu, oui, un politicien. C'est un logicien aussi, un esprit mesuré et froid, et puisque Claude Héring était surtout un sensitif et un imaginatif, voici déjà une différence entre eux qui suffirait à faire, du roman de M. Lichtenberger, comme un second volet du dyptique alsacien.

La raison a fait de Juste Lobel un pacifiste convaincu : il est même secrétaire général du comité pacifiste. Fils d'émigré, né après la guerre, cet Alsacien, parce qu'il est pacifiste, est assuré de retenir notre attention. Quelles contradictions la réalité va opposer aux théories de Lobel, et quel renversement elle va opérer dans ses convictions, tout le

roman de M. Lichtenberger tient dans cette donnée. Lobel a rencontré Hilda Sverdrup, veuve d'un Suédois richissime, dans les congrès « où elle prêche la guerre, et accessoirement le malthusianisme, la théophilantropie et le végétarisme ». Tout ce qu'il y avait de « bleu » dans son cœur noble s'est donné à cette dangereuse toquée. Lors du fameux congrès qui ouvre le récit, c'est surtout pour lui plaire qu'il s'est fait remarquer par des discours dans lesquels il a défendu une thèse retentissante jusqu'au scandale. Il a déclaré que la France devrait renoncer à reconquérir l'Alsace, pourvu que l'Allemagne reconnaisse à celle-ci une autonomie sincère et pourvu que les nations déclarent que nulle guerre, plus jamais, ne pourra déchirer l'Europe.

Là-dessus, notre Lobel se rend à Bussang pour y prendre ses quartiers d'été. Il y retrouve Hilda Sverdrup, comme de juste, puis un certain M. de Breitenfels, ancien officier allemand, qui appartient à la race pacifiste lui aussi; puis un officier français en activité, M. de Meurtanne, que je blâme M. Lichtenberger d'avoir fait si veule, si pâle, si prudent, si opportuniste, si minotaurisé par les fiches, et surtout si trembleur devant une sorte de Jaurès brutal, le sieur Besson, radical-socialiste à palabres, merveilleusement buriné. Il y a encore là un Américain, M. Horan, qui étudie le vieux monde avec des yeux bien ouverts et froids, et son fils Willie, jeune gentleman sans importance. M. Lichtenberger, pour nous initier à tous les arcanes du pacifisme dont ces excellentes personnes sont véritablement obsédées, a réuni tout son monde à Bussang. C'est une fantaisie un peu arbitraire, mais somme toute acceptable, de romancier ingénieux.

Nous nous demandons, tout en écoutant ces utopistes et Juste Lobel qui dégorge des discours humanitaires et pacifistes à bouche-que-veux-tu, comment se produira la crise morale qui forme le sujet du

livre, c'est-à-dire le triomphe, dans l'âme et dans l'esprit de Juste Lobel, du patriotisme sur l'internationalisme. Voici.

Aux environs de Bussang est le village de Weserling. Juste Lobel y est né. La vieille bonne qui veilla sur son enfance, Salomé Knabel, y habite. Elle a tant de fois demandé à Juste de la venir voir! Il y va et, le pied à peine posé sur le sol patrial, Juste Lobel éprouve des sentiments nouveaux, qu'il ne soupçonnait pas être en lui. Tout le vieil atavisme se réveille; il se sent uni à ce sol, à cette terre, à ces braves gens, par de vieux liens que rien n'a pu briser. Il rencontre Jean Knabel, le fils de Salomé, qui sert sous les drapeaux allemands en rongeant son frein. Les hommes causent. Juste Lobel prêche à Jean Knabel la bonne parole pacifiste et l'engage à être Allemand de bon cœur. Mais Jean lui répond froidement qu'il va déserter.

Ceci heurte terriblement les théories de notre ami, qui retourne à Bussang un peu moins confiant dans le triomphe assuré du pacifisme.

Un premier travail s'est opéré dans son esprit. Celui-ci est ébranlé par les fortes sensations éprouvées dans son village natal, par une visite à ses morts au cimetière de Weserling, par le contact pris avec Salomé Knabel et son fils. Une randonnée en automobile, avec les Américains et le timide M. de Meurtanne — randonnée au cours de laquelle on visitera l'Alsace et les champs de bataille lorrains, — va achever le triomphe du patriotisme réveillé dans son âme.

Le récit de ce pèlerinage douloureux et cuisamment instructif forme une des plus belles parties de l'œuvre. L'auteur y précipite son allure, comme si, à sa suite, nous étions emportés dans le vertige frémissant d'une soixante chevaux. Mais tout est fixé, d'une plume adroite, rapide et nette. Les paysages, étrangement vivants, surgissent à nos yeux et s'éva-

nouissent aussitôt. Les notes caractéristiques, tout ce qui peut frapper, émouvoir, mettre en relief saisissant l'idée même du roman, tout cela est admirablement présenté dans un raccourci savant. Je veux citer au moins cette page où, après avoir fait assister ses touristes aux efforts malheureux d'un officier aviateur français, luttant contre son aéroplane, M. Lichtenberger les met en présence d'une escadre de dirigeables allemands :

Ce n'est pas une étoile? Quoi donc? Un bolide? Il change de place, il approche, il grossit avec une étrange rapidité. Et voici que, plus petit, plus bas sur l'horizon, il y en a maintenant un autre, et puis après un troisième. L'appréhension du mystère saisit les hommes. Et soudain, tous ensemble, ils ont un cri. Du premier des météores jaillit un cône de lumière blanche qui se projette dans l'espace, le troue d'un fuseau argenté. Des paysages fantastiques s'éclairent. Régulier, le ronronnement de l'hélice trépide aux oreilles. Tous ont compris. La voix un peu étranglée, Lobel articule :

— Des dirigeables.

M. de Meurtanne a un signe d'assentiment. Malgré les accidents, malgré les désastres, infatigable, acharnée, l'Allemagne, par toutes les voies, poursuit la conquête de l'air. Tandis que se construisent les flottilles d'aéroplanes, méthodique, elle ne cesse pas d'améliorer ses croiseurs aériens. A plusieurs reprises déjà, elle a tenté des mnœuvres de nuit. Celle-ci dépasse toutes les autres en hardiesse. Jusqu'au pied des Vosges, l'escadre de Mayence pousse sa reconnaissance : un *Zeppelin*, un *Gross*, un *Parseval*.

M. Horan a une espèce de sifflement, attire son fils près de lui, pose la main sur son épaule. Et en face des vaisseaux fantômes, les quatre hommes demeurent immobiles, silencieux, le cœur battant. Maintenant on commence de distinguer dans l'ombre la masse grise d'abord, bientôt jaune, du premier aérostat. Il s'approche avec vitesse, surgit des ténèbres,

décrit une courbe, s'offre de profil. C'est un projectile monstrueux, hideux, un squale effroyable au corps allongé. Il bat l'air violemment, de sa queue. Son œil électrique fouille la plaine. L'officier murmure :

— Le *Parseval.*

Entre ses dents, l'Américain grommelle :

— *Wonderful.*

Le virage achevé, la chose s'éloigne, s'enfonce dans la nuit. Le ronflement du moteur s'assourdit. Mais la ronde infernale se poursuit. Maintenant, c'est le *Gross*, qui glisse, bourdonnant, dans l'air calme, défile, vire, disparaît à son tour. Et puis, plus gigantesque encore, fonce le *Zeppelin*. Comme pour braver, il s'approche davantage, difforme, terrifiant, pareil à un engin de cauchemar, à quelque Leviathan surgi d'un monde d'Apocalypse. Son projecteur, plus puissant, précipite une lumière crue qui, par saccades, déchire la nuit. Tout à coup les hommes poussent une exclamation, se voilent le visage de la main. L'œil cyclopéen s'est posé sur eux, les inonde d'une lumière aveuglante et blême... Mais, de nouveau, voici l'ombre, plus dense. Encore quelques secondes, la masse du requin-fantôme se profile. Et puis, peu à peu, il s'engloutit dans le lointain où s'éteint le halètement de sa respiration.

Les quatre hommes demeurent sans paroles. Sur l'épaule de son fils, la main forte de l'Américain est restée posée. L'officier suit, à l'horizon, les trois lumières vacillantes qui achèvent de s'éteindre. Une sorte de détresse immense inonde Lobel. Pourquoi? Pourquoi la paix, qui tout à l'heure s'était faite en lui, le fuit-elle? Pourquoi des raisonnements tout à l'heure évidents n'ont-ils plus de force? Par quelle aberration, subjugué par la vision titanesque, se sent-il succomber sous l'impression d'une sorte de fatalité acharnée, irrémissible, pesant sur l'homme? Sans doute il y a une loi maudite qui, de toutes les conquêtes apparentes de son génie, l'oblige à extraire des moyens nouveaux de s'exterminer... Voici que, maîtresse du sol conquis, l'Allemagne étend son empire sur l'air lui-même, hier encore libre. Nuit et

jour elle veille. Et tout progrès humain crée pour l'humanité de demain des menaces nouvelles. A l'image des trois monstres apocalyptiques, escadre formidable d'une race dure, volontaire et disciplinée, s'oppose, obsédante dans l'esprit de Lobel, une autre image : celle du frêle aéroplane qui, tout à l'heure, l'aile brisée, s'est affaissé sur le sol — comme demain succombera sur le champ de bataille toute nation qui, dans son élan vers l'idéal, méconnaîtrait les devoirs austères et simples imposés à qui veut vivre...

Un dernier incident, tragique en vérité, va orienter enfin Lobel vers un but tout opposé à celui qu'il avait visé jusque-là.

Il est assis, quelques jours après l'excursion, sous une tonnelle dans un cabaret de village annexé. Un homme, en grand uniforme d'officier prussien, est à ses côtés. C'est M. de Breitenfels, le pacifiste, qui, revenant de noce, l'a trouvé là par hasard. Et, comme ils sont attablés ensemble, deux gendarmes passent, bousculant un malheureux, poussiéreux, blême, épuisé, les vêtements déchirés, et qui se débat. C'est un Alsacien déserteur qui vient d'être repris. Il passe tout près des deux buveurs, et soudain, fixant Juste Lobel et le reconnaissant, il a un haut-le-cœur et crache par terre en détournant la tête. C'est Jean Knabel.

Juste Lobel est renversé et frémit de douleur et de honte. Il va voir Salomé, il s'interpose, s'adresse à M. de Breitenfels qui promet d'abord et puis refuse d'intervenir en faveur du déserteur. Juste Lobel, alors, l'insulte et un duel doit s'ensuivre. Mais la vieille Salomé, personnifiant l'Alsace, rend son estime et son amour au pacifiste repentant. Et quand, ayant déclaré à Hilda Sverdrup son amour, — car tout homme dans les grands désarrois cherche un sein de femme pour s'y abattre, — Juste Lobel découvre qu'il n'a devant lui qu'une idée faite femme, une rêveuse utopiste et risible, il est sauvé

de ses erreurs antipatriotiques; il donne sa démission de secrétaire du comité pacifiste; ce sera, désormais, un bon, un véritable fils de l'Alsace.

Cette analyse superficielle et forcément incomplète ne peut donner une idée du charme prenant que M. André Lichtenberger a su répandre sur beaucoup d'endroits de son roman. Peut-être quelques débats — au commencement surtout — y sont-ils un peu prolongés et appuyés, accessoires même. Le style est tout frémissant d'une âpreté contenue. Les épisodes animés, pittoresques, sont éclairés d'une lumière réaliste et vraie. Les personnages y sont tout extériorisés, et nous assistons rarement à leurs conflits intimes. Par là, comme aussi par la tonalité plus sèche, plus froide, plus dépouillée de tendresse lyrique du récit, *Juste Lobel Alsacien* diffère essentiellement des *Exilés*. Ce sont, au demeurant, deux très beaux livres, d'une haute et forte humanité.

II

JACQUES DES GACHONS

I

LE ROMAN DE LA VINGTIÈME ANNÉE

Je veux vous parler d'un écrivain charmant, ma belle Madame qui êtes lasse des auteurs à la mode. Je veux vous parler de M. Jacques des Gachons.

Certes, les bons lettrés connaissent ce nom-là, et *Rose ou la fiancée de province* a conquis tous ceux qui, pour avoir lu *la Maison des Dames Renoir*, avaient aimé déjà cet esprit délicat et souple que M. des Gachons introduit dans le roman français contemporain. Mais, s'il est estimé des raffinés, le jeune écrivain n'est pas encore très connu du grand public. Il mériterait pourtant de l'être. Il mériterait surtout de l'être chez nous, où le goût des friandises saines en littérature n'est pas émoussé encore. Et je serais très heureux de contribuer, si peu que ce fût, à répandre chez vous, chez vos amies et chez vos plus chères ennemies, ma belle Madame, la réputation de M. Jacques des Gachons (1).

Lisez *le Roman de la vingtième année*. Mais, avant même d'en parcourir les premières feuilles, courez aux pages que l'auteur a insérées entre la conclusion du récit et la table des matières. C'est un

(1) Depuis que ces lignes furent écrites, M. Jacques des Gachons a atteint la grande notoriété avec *la Vallée Bleue*, que publia *la Revue des Deux Mondes*.

petit chapitre court et familier, qui s'intitule : « A propos de ce livre ». Il était impossible d'écrire ces pages-là à moins d'être un fantaisiste délicieux et un moraliste à la fois exquis et modeste. Je ne sais si vous avez souvent croisé sur le boulevard ou au coin du bois des moralistes de telle sorte? Celui-ci est bien, en ce qui me concerne, le premier dont le dieu Hasard m'eût réservé la surprise. Heureuse surprise, contact aimable, rencontre imprévue et merveilleuse! Ah! qu'il est doux de serrer la main, à travers les étendues, la main d'un honnête homme, quand cet honnête homme a le cœur sensible et tendre, l'esprit vif et délicat, l'imagination jolie de M. Jacques des Gachons.

Or, sans nous dire expressément le fond de son âme, M. Jacques des Gachons n'a qu'à parler, à parler de lui, pour que nous le comprenions aussitôt. Et, puisque déjà, ma belle et chère Madame, vous vous intéressez à l'auteur du *Roman de la vingtième année*, voici, en peu de mots, quelle espèce d'homme il est et quelle sorte de romancier il représente.

Ecoutez-moi. Ecoutez-le :

« Il n'est pas très compliqué.

« Il écrit parce qu'il trouve qu'il n'y a vraiment que cela d'amusant au monde. Il ne faut pas du tout le ranger parmi les romanciers qui s'ennuient en écrivant. Et son principal désir est de ne pas ennuyer ceux qui ouvrent ses livres. »

— La belle affaire! allez-vous dire, et quel serait l'auteur assez inepte pour écrire si cela l'ennuie et pour être, de parti pris, à charge à son lecteur? — Ma très chère Madame, j'ai connu un romancier qui était plein de talent. Mais il était « très embêtant », si j'ose parler comme M. Jules Lemaître. Je lui dis un jour en douceur : « Mon cher Monsieur, quel génie vous avez! Mais ne craignez-vous pas que la saveur de vos livres ne soit un peu fade? — Mon

excellent critique, me répondit cet homme avisé, je veux vous confier un petit détail sur moi, fort peu connu généralement et que je vous saurai le plus grand gré de ne révéler point aux populations. Cela m'assomme d'écrire, cela m'assomme tout à fait, et tout, dans l'existence, me pèse pareillement. Alors j'ai réfléchi. Etait-il juste que je reste seul à goûter la vie comme une croûte de pain qui moisit derrière une malle? Non, n'est-il pas vrai? Or donc, comme j'avais fait un livre dont vous avez tous dit qu'il était ennuyeux à l'égal de la pluie, ma destinée s'est trouvée fixée. J'écris, mon cher Monsieur; j'écris pour « embêter le monde. » — Fit-il pas mieux que de se plaindre?

Ma belle et chère Madame, je referme cette parenthèse qui vous livre une révélation inédite de certains dessous littéraires, et je rends la parole à ce gentil conteur, M. Jacques des Gachons. Il va nous exposer, sans aucun maniérisme et sans aucune affectation, sa conception personnelle de la mission dévolue au romancier honnête homme. Il nous l'expose en nous disant tout simplement ce qu'il a fait lui-même. Et je vous assure que le critique littéraire le plus avisé et le plus pénétrant ne pourrait dire mieux pour éclairer cette physionomie intéressante d'un artiste probe, doué, gracieux et nullement arriviste.

M. des Gachons reprend donc :

« Il raconte des histoires, simplement, avec toutefois la préoccupation constante non pas de moraliser mais de faire en sorte qu'on ne puisse pas conclure, en fermant le volume, que la morale n'existe pas.

« Doué d'un robuste optimisme, il croit en la perfectibilité des hommes, et il les voudrait braves, loyaux et bons. Même la bonté se trouve, en fin de compte et sans qu'il l'ait cherché, le thème habituel de ses récits.

« C'est, si l'on veut, un conteur moral.

« Cet ouvrage-ci est son huitième roman.

« J'allais résumer, en toute simplicité, le sujet de chacun de ces livres : je m'aperçois que je dépasserais ainsi les limites de la bienséance.

« Sachez seulement que dans *N'y touchez pas* vit une jeune provinciale qui côtoie un précipice, dans *Mon amie* un jeune homme qui hésite entre deux mariages, dans *Notre Bonheur* un père qui fiance sa fille avec tout le monde et ne la marie avec personne. Dans *la Maison des Dames Renoir*, tout un passé tragique tente d'empêcher deux familles d'être heureuses. *Le Mauvais pas* est la transposition d'une antique légende, *Rose ou la fiancée de province*, une historiette habillée à la mode de 1840. Quant à *la Frivole*, l'aînée du *Roman de la vingtième année*, comme elle n'a pas fait encore son entrée dans le monde, on ne peut que lui conseiller une sage réserve. Son tour viendra.

« Tous ces ouvrages, j'en fais l'aveu, sont sains. Même ceux, comme *Mon amie* et *la Maison des Dames Renoir*, qu'il vaut mieux ne point donner à lire aux jeunes filles, ont été écrits avec le parti pris bien net de ne pas scandaliser. J'aime la littérature de bonne compagnie et j'écris mes livres comme si je devais un jour les lire tout haut dans un salon. Ce qu'ils perdent en énergie, ils le gagnent, peut-être, en politesse. J'aime mieux pécher par excès de prudence et de propreté, et risquer de n'être pas mis aux étalages des gares d'Allemagne et d'Italie, où l'on ne trouve plus guère, comme l'on sait, que des livres à couverture polissonne... »

Voilà, ma très chère Madame, ce que M. Jacques des Gachons a tous les droits du monde pour oser dire en parlant de lui-même et de son œuvre.

Comme les snobismes littéraires et surtout le snobisme de la perversité et du faisandage, — devenu si banal! — ne m'en ont jamais imposé, peut-être comprendrez-vous maintenant que j'aie tenu, en signa-

lant à votre attention tous les livres, et spécialement le dernier roman de ce séduisant artiste, à me séparer des critiques qui ne veulent point avoir affaire, sinon avec les auteurs réputés aux quatre coins de notre sotte planète, ou avec ces écrivains tapageurs qui osent tout pour arriver au succès?

Connaissant un peu l'auteur du *Roman de la vingtième année* désormais, nous ne nous étonnerons guère qu'indifférent aux vils tapages de la politique actuelle, il aime à s'en aller dans le Passé, dans le joli Passé fleuri et enrubanné de la vieille France, chercher des sujets d'aventures sentimentales. Il fouille avec amour les paperasses poussiéreuses, et il compulse ces feuillets jaunis où la main ferme d'un aïeul à catogan sut tracer de si belle bâtarde... Sous les arabesques d'une encre qui n'a point roussi, comme il sait deviner la qualité des âmes et la couleur irisée des cœurs ardents, infidèles et rêveurs!

Eh! sans doute, en ce cher dix-huitième, que l'on se prend à aimer quand l'atmosphère du vingtième siècle, par moments, fait suffoquer, en ce cher dix-huitième, dont le verger ne porta qu'un arbre maudit, — et c'est celui, ne vous en déplaise, où grimace à jamais Voltaire et son « hideux sourire » — l'amour devint un jeu frivole et sensuel, dont la fièvre fut terriblement épidémique. Ce fut alors que l'on commença de rire de tout, par crainte d'être obligé d'en pleurer! Mais, au moins, les hommes n'étaient pas encore stupidement démocratisés dans leurs habitudes de penser et de vivre. Le mufle n'était point né. L'ambition n'excluait pas la dignité. La vanité se confondait avec un orgueil qui savait son devoir.

Et voilà pourquoi, écœurés jusqu'à la nausée de toutes les sales intrigues, et des basses affaires panamiques ou dreyfusardes, et du méprisable cabotinage de l'heure où une Merelli règne aux côtés d'une

belle Louison, nous allons chercher avec joie dans *le Roman de la vingtième année* des cœurs jeunes et des caractères fiers. Et vous me suivrez, si vous le voulez bien, ma chère, ma très chère et très belle Madame.

L'auteur a entrevu les héros attirants de son récit, comme il se promenait dans les bosquets du parc magique qui entoure le Château de Versailles, et ils sont venus à lui, fantômes souriants, et ils l'ont guidé à travers leur simple et brusque aventure.

Ce sont des cœurs loyaux et droits, braves et ardents à la lutte, et qui surent, aux heures d'adversité, courber le dos avec une émouvante humilité; mais, par ce côté-là, peut-être sont-ils un peu exceptionnels pour leur temps, cette belle et grave Louise de Monincourt, et ce valeureux et sentimental Jean de Castréau?...

M. Jacques des Gachons les mêle à l'épisode fameux, historiette épinglée en marge de l'histoire de France, et connue sous le nom de la *Conspiration des Marmousets*. Louis XV, tout jeune et frais épousé, règne. Il est entouré d'une jeunesse fringante, adulatrice et frivole : Bonségur hypnotisé par l'idée de la faveur royale, Gasvres et d'Epernon, Puybarral toujours à quelques lieues des préoccupations, Chateaufort gringalet aux yeux de vipère, et les frères Saint-Firmin souples et madrés, et Castréau, enfin, le seul homme dont la cervelle ait du poids, mais qui est amoureux...

Or, toute cette jeunesse piaffe de colère et d'impatience. Fleury, le vieux cardinal, ancien précepteur du roi, n'entend-il pas garder ce dernier en tutelle, et ne veut-il pas régenter, lui, la France et ses brillants seigneurs?

Conjuration contre Fleury, ourdie par la Cour, que Castréau — inspiré lui-même par l'ardente et active Louise de Monincourt, sa fiancée — soulève et électrise. Tentative pour arracher le roi à Fleury

et à Versailles et pour l'amener à Paris. Mais la trahison veille. Arrivée à Paris, Sa Majesté Louis XV y est délicatement cueillie par le cardinal lui-même, adroitement prévenu. Et le vieux Fleury châtie en se jouant ces *Marmousets* qui l'ont voulu renverser. L'un d'entre eux pourtant lui paraît redoutable. C'est Castréau. Aussi sera-ce le seul qu'un châtiment sévère et une disgrâce royale absolue viendront atteindre...

Voilà la trame flexible et légère des événements historiques sur laquelle M. des Gachons a voulu broder une sentimentale histoire d'amour. Mais, en dépit de son atmosphère mondaine, cette histoire d'amour est pleine d'enseignement. C'est le temps des chaises à porteur et de la poudre à la Maréchale; c'est le temps des éventails fripons, des mouches assassines et des mignonnes mules à talons rouges. Et c'est le cadre légendaire. L'œil de Bœuf et la galerie d'Apollon, le Jardin des Marronniers et le bassin des Nymphes, le petit Trianon aux mystères fleuris et le solennel jardin du Roi, le cavagnole autour des tables incrustées de Boule, et le Canal, la salle des Festins, Flore et la montagne d'eau, Cérès et le Théâtre d'eau, le Dragon et Neptune... Mais les grandes fièvres sont de tous les temps et animent tous les cadres.

C'est dans cette prestigieuse féerie des bosquets et des bassins, qui semblent inviter seulement aux madrigaux et aux sourires, que M. Jacques des Gachons fait circuler, silencieux et attendris, le Rêve, le Devoir et le Sacrifice...

... « Louise aimait à se souvenir qu'un jour l'imposante Mme de Maintenon l'avait fait agenouiller devant elle, et lui prenant les mains dans les siennes qui étaient grasses et un peu froides elle lui avait dit :

« — Ma petite Louise, il faut essayer de faire de grandes choses dans la vie. C'est le devoir de cha-

cun, si petit qu'il soit né. Il faut savoir s'élever pour le bien d'autrui!

« Et déjà, sans malice, la jeune fille se voyait non loin du roi, dans l'intimité de la trop timide reine Marie, participant, avec la fièvre de ses yeux noirs, à la grandeur de la France.

« Car il est remarquable que la vie, quelquefois, sort toute d'une parole qu'un vieillard a semée en vous, à l'heure où la jeunesse est dans sa fleur.

« Le soleil était descendu de l'autre côté des marronniers, le bassin s'était éteint et les Nymphes achevaient lentement leur geste familier, dans la paix moite du soir : sans doute la nuit venue, rentreraient-elles dans l'eau.

« Des araignées, dans un court élan, dessinaient des ronds lumineux, vite effacés. Les bustes des princes et des impératrices faisaient des taches blanches dans la verdure assombrie.

« Les deux amies rêvaient toujours, l'une en caressant ses mains potelées de petite-maîtresse au cœur chaud; l'autre, droite dans sa robe de gala aux teintes rose et vert pomme, et les doigts fuselés joints pour la prière.

« Un petit frisson éveilla Thérèse de Bonségur.

« — Il est tard, rentrons.

« Au loin, en contre-bas, une colonnade était encore éclairée, et le canal recueillit un dernier rayon.

« Elles descendirent vers les parterres à pas menus, poussant du pied les petites fleurs jaunes et déjà sèches, tombées des grands tilleuls. Des pinsons s'appelaient d'une voix rêche. D'invisibles tourterelles roucoulaient. Des merles noirs traversaient les allées, d'un trait, en sifflant.

« Devant le château de marbre rose, le vent faisait remuer les rideaux de deux chaises à roues. Les jeunes femmes hâtèrent le pas.

« — Quelle idée d'être venues si loin! dit Thérèse avec une grimace de lassitude.

« — Oui, il fait triste, ici, le soir, répondit Louise, le cœur un peu oppressé! Mais je suis heureuse. J'avais fait le vœu de venir ici et j'aime à tenir mes promesses.

« Quoiqu'elles fusent assises sur le devant de leur chaise, et que leurs porteurs les fissent rouler de compagnie sur les allées herbues du parc, elles ne songeaient pas à parler.

« Les oiseaux continuaient leur concert dans les branches. Des cavaliers passaient, saluaient en s'inclinant. Rien n'existait pour les deux cousines que leurs songes, qui n'allaient pas de pair. »

Thérèse de Bonségur, en effet, ne rêve que galanterie, fleurettes passagères et griserie volage. Mais Louise de Monincourt s'absorbe en des pensées graves et désintéressées d'amour immortel et de vaillance dans le devoir. Et voilà résumée toute la double face de ce charmant récit, — dont vous avez goûté, assurément, l'élégance discrète et un peu mélancolique de forme? — et dans lequel M. Jacques des Gachons sut merveilleusement associer aux subtiles émotions galantes et à la majestueuse harmonie de la cour de France, une double existence guidée vers un noble but par la foi ardente en soi-même et en l'amour, par la confiance en Dieu, par une fièvre généreuse et sincère. Et sans doute, celles-ci peuvent-elles être momentanément vaincues. Mais qu'importe? Ne sont-elles point assurées de voir s'ouvrir devant elles, à l'heure imprévue et glorieuse fixée par le Destin, les émouvantes avenues du Bonheur?

7 avril 1908.

II

LE CHEMIN DE SABLE

Tout le monde voyage aujourd'hui. Chacun, par conséquent, connaît l'impression que je vais dire : quitter un vaste et prétentieux Palace, encombré, non plus d'Anglais ou d'Américains, mais d'Allemands parvenus et communs qui étalent les plus risibles prétentions, et s'installer dans quelqu'un de ces loyaux hôtels de la vieille France, d'où le confort, qui est venu, n'a point chassé la bonne grâce bourgeoise et aristocratique, qui est restée... Comme il fait bon y déployer ses trousses et vider ses valises, y respirer l'aisance et la courtoisie, et oublier la morgue des bijoutiers de Francfort ou des usiniers de Crefeld!

Voilà tout à fait l'impression que ressentiront les lecteurs du *Chemin de sable* de M. Jacques des Gachons. Au milieu de la littérature prétentieuse — et combien faussement « distinguée »! — qui sévit principalement pendant les mois d'été, quelle fraîcheur nous baigne et quelle reposante joie nous éprouvons à lire l'odyssée du petit ménage Marangel!

Le Chemin de sable a paru dans *le Correspondant* — que dirige aujourd'hui avec une maîtrise et une expérience parfaites M. Edouard Trogan — et ceci seul devait déjà porter bonheur au roman de M. des Gachons. Mais il faut dire sans retard que l'œuvre — malgré certains défauts — marque un progrès très sensible, déroutant presque, sur les jolis et délicats récits que nous avait donnés précédemment le jeune écrivain. Précisons vite ces défauts : un peu de flottement, d'imprécision dans le dessin de quel-

ques personnages épisodiques, intéressants, bien campés, mais poussés trop mollement; et puis, quelques longueurs dans la partie du récit qui nous fait connaître le journal *l'Après-demain*. Vous ne me direz point que ce soit fort grave.

En revanche, l'œuvre est d'une très haute valeur morale, d'une portée sociale discrète mais considérable, et, de plus, elle s'avère d'un charme entraînant dans la composition et d'une finesse nuancée pleine d'attrait dans la forme.

C'est bien peu de chose, pourtant, que cette histoire de quelques années de vie commune entre un jeune homme laborieux et bon et une jeune femme honnête et courageuse. Mais ce peu de chose résume toute la beauté, toute la grandeur, toute la noblesse du soutien le plus précieux de la civilisation moderne, à savoir la famille.

Le roman — c'est là son grand attrait — nous enveloppe d'une atmosphère indéfinissable de douceur, d'honnêteté, de bonté et de grâce. Il débute par la présentation des deux héros, François Marangel et sa femme Claire. Ils viennent d'être unis et font un voyage de noces, modeste et inoubliable, en Hollande : ils ne pensent qu'au bonheur et au devoir, en arpentant les dunes sablonneuses.

Ils s'étaient arrêtés sur un coteau qui dominait la terre et la mer.

— Comme il fait doux.

— Oui, il y a des moments où l'air se fait si pur qu'il nous pénètre tout entiers, âme et corps, et que, devenu du bonheur, il nous enveloppe, on dirait, pour toujours.

— Pour toujours!...

— Te rappelles-tu le soir où nous avons grimpé, en courant, ce petit raidillon? Quand nous sommes arrivés en haut, à la vigne de ton grand-père, et que j'eus cueilli une pêche pour te l'offrir, nous avons déjà ressenti cette jouissance de vivre dans l'air pur.

— Si je m'en souviens! — Mon cœur battait si fort que j'ai eu peur.

— Tu regardais le chemin, incrédule : « On ne voit plus nos pas! » C'était vrai, sur le chemin de sable que nous avions gravi si vaillamment, nulle trace d'empreintes. Les blessures faites par nos souliers s'étaient déjà refermées. Les ronces qui nous avaient frôlé prenaient, d'où nous étions, l'aspect de paisibles arbustes; les cailloux perfides avaient roulé dans le ravin; le lézard que tu avais pris pour un serpent avait disparu. Le terrible sentier nous avait déjà oubliés...

C'est le résumé de leur histoire.

La vie passe, souriante puis sombre, avec des heures douces et des heures d'angoisse, car il n'y a qu'heur et malheur ici-bas, et puis, quelques années plus tard, avec leur petit Henri juché sur l'épaule du père, François et Claire se retrouvent devant le raidillon de sable :

Claire et François se serraient l'un contre l'autre, et tous deux frôlaient les petites jambes d'Henri, qui ne demandait point à descendre de son observatoire. Ils n'avaient pas besoin de parler, ils pensaient, ils sentaient, ils rêvaient à l'unisson. D'un seul regard ils revoyaient toute leur vie, depuis leurs fiançailles, depuis le jour où ils avaient la première fois gravi ce petit raidillon, malgré les ronces, les pierres, les bêtes et ce sable qui ne garde même pas l'empreinte de l'effort.

Oui, oui, déjà les peines s'effacent. Le malheur supporté vaillamment ne laisse pas de cicatrice. Il durcit les muscles, il fortifie l'âme. La vie est un chemin de sable. Il faut regarder devant soi et monter, monter...

Ainsi reparaît, en symbole, la signification du roman.

Quelques passages du récit effaroucheraient peut-être les jeunes demoiselles qui n'ont encore lu que

Léontine et Marie ou les Deux éducations. Et pourtant, j'affirme qu'il est impossible de créer une œuvre plus foncièrement noble, réconfortante, honnête, que ce petit roman de M. des Gachons. C'est qu'il fuit précisément l'optimisme conventionnel et béat des « bons livres », sans sombrer dans le pessimisme malsain des prétendues copies de la vie. Le large et fort optimisme de l'auteur ne lui a point mis d'œillères pour lui dérober les difficultés de l'existence et son amertume. *Mais il sait monter.* Et nous nous attachons invinciblement à ces braves cœurs dont il décrit les joies, tout à tour, et les souffrances.

Celles-ci ne manquent point. La jeune femme n'a guère de fortune et dépend d'une maussade tante, qui prend tout de suite François en grippe parce qu'il n'est pas arriviste et qu'il débute par la guigne. Les anecdotes qui servent à mettre en valeur le caractère atrabilaire de cette fâcheuse Mme Thomassin sont pittoresques, observées sur le vif, et doivent avoir été collectionnées dans les parterres d'une réalité abondante. Puis, François ayant confié tout son avoir à Gervais Marangel, son frère, financier hardi et plus aventureux que délicat, s'en voit, dès les premiers temps du mariage, soulagé comme par enchantement. Un mauvais enchantement, car le pauvre garçon, loin de ses chères études historiques, en est réduit à accepter un chétif emploi dans une vieille revue poussiéreuse, vermoulue et sinon décadente, du moins en très appréciable décadence. Les croquis que l'auteur nous donne de l'organisme grâce auquel vivotent *Tout pour tous*, son directeur, ses employés et son commanditaire, sont d'une finesse acérée et caustique merveilleusement aiguisée. Ceci nous montre quel redoutable satiriste pourrait être ce charmant et bon romancier, si éloigné de tout arrivisme lui-même, si modeste, trop modeste, et qui met tant d'observation exacte au service d'idées si généreuses et si raisonnables.

Les difficultés avec la tante Thomassin, les ennuis avec M. Lebigre du *Tout pour tous* et, plus tard, le labeur humiliant de reporter mondain à *l'Après-demain*, voilà en somme ce qui résume toute l'odyssée douloureuse du jeune ménage. Mais il y a en outre des peines et des angoisses morales, indiquées avec une précision à la fois sobre et poignante. Un moment Claire doutera de son cher François, elle sera tentée par les avances de brillants désœuvrés et, si rapidement qu'elle se ressaisisse, François aura eu le temps de se ronger et de souffrir... Enfin, la chance revenant, le bébé formant trait d'union, la célébrité arrivant, imprévue, au jeune historien qui a rompu la chaîne de son bagne journalistique, voici que le bonheur, ailes éployées, rentre dans ce logis qui resta clair et souriant au sein des plus dures épreuves.

Et l'on finit ce récit limpide, régulier, poétique, en se demandant, je le répète, d'où vient l'attrait insinuant et fort qu'il contient. Le style en est, sans doute, nerveux et pittoresque, les détails observés avec adresse et rendus avec une verve colorée très exacte et très mesurée de ton. Mais tant de romans sont bien écrits, et tant d'autres offrent des tableaux divertissants et justes de la vie et des hommes! Et l'on se dit, finalement, que la force secrète, l'enchantement mystérieux du *Chemin de sable*, provient peut-être tout simplement de ce qu'il est une probe et loyale reproduction des événements naturels et attendus de deux existences droites, aimantes et courageuses. On lit, on relit cette page entre toutes, vers le dénouement :

François se décida enfin à rire, comme tous les siens. Quelque chose qui alourdissait ses épaules depuis trois mois venait de tomber, et sa poitrine se gonfla d'un grand souffle reconnaissant.

Quand le malheur s'acharne sur nous, nous sou-

pirons, sans y croire, après quelque miracle qui nous sauverait. La vie ressemble à ces hivers qui se prolongent au delà des limites prévues. Toute cette eau qui tombe, cet aigre vent qui aveugle sans relache, arrêtent la végétation et l'espoir. Le printemps est gâté. On ne prévoit pas l'été. La vie n'a qu'une saison, la froide, la triste, la désespérée... Tout à coup le soleil se montre, chasse les nuages et le froid du ciel et des mémoires. Comme il fait bon à marcher, à vivre. Pourquoi l'automne viendrait-il et comme l'hiver est loin, invraisemblable! François et Claire en étaient là. Ils avaient subi un long hiver hostile et sentaient maintenant, autour d'eux, la douce saison des fleurs et des premiers fruits...

Cette philosophie et ce charme mélancolique, où l'on devine une invincible vaillance d'âme et une sûre pénétration de la vie, voilà, j'en suis presque certain, ce qui nous étreint si puissamment le cœur en lisant cette œuvre, et voilà ce qui confère à l'auteur du *Chemin de sable* un don qui lui manquait peut-être encore, même après *Notre bonheur* et après *le Mauvais pas*, je veux dire la maîtrise.

29 août 1910.

III

LA MARE AUX GOSSES

J'ai connu un critique dont l'humeur était de s'avouer toujours content, quel que fût d'ailleurs le sort réservé par la postérité — ou du moins, en attendant celle-ci, — par le grand public, à ses arrêts dans les matières de la littérature. Si tel écrivain,

dont il avait salué les premiers essais par quelques-unes de ces onomatopées qui ne sont plus aujourd'hui que les degrés primaires de la louange, arrivait à conquérir la renommée, mon homme s'en congratulait pour tous les motifs qu'il est superflu de détailler. Mais, si « l'écrivastre » ratait et moisissait au complet dans les caves de quelque officine obscure de libraire ou d'épicier, le critique auquel je songe trouvait un grand réconfort à se dire que le génie n'est jamais promptement compris de la masse, et, Templier d'un nouveau genre, il assignait les railleurs au tribunal de l'avenir...

Je ne suis point, hélas! organisé comme ce brave homme. Si M. Jacques des Gachons, dont je ne crois pas avoir été le tout dernier à prédire l'heureuse fortune et le développement psychologique remarquable et rapide, m'avait mis en affront et n'avait tenu aucune des promesses que ses premières œuvres nous apportaient, je m'en consolerais mal et j'aurais quelque honte à avoir été si mauvais prophète. Mais c'est bien au contraire, et *la Mare aux Gosses*, qui n'est pourtant qu'un recueil de nouvelles, révèle chez ce jeune écrivain un tel progrès, une si indiscutable maîtrise, que j'en demeure un peu surpris moi-même. Finesse, profondeur, émotion, causticité de l'ironiste, vision nette et pittoresque du réaliste, il a su, dans ce petit volume, témoigner de toutes ces qualités essentielles au conteur français, en y ajoutant une étonnante variété et la plus grande aisance dans les facultés de renouvellement. C'est l'émotion, une émotion âpre, prenante, faite à la fois de bonté intense et de révolte sourde contre la méchanceté innée de l'homme, qui l'emporte dans *la Mare aux Gosses*, le premier des récits réunis sous ce titre. Le dessin des personnages, l'invention des épisodes, la gradation des sentiments, tout cela offre à première vue cette plénitude et cette sobriété condensée sous lesquelles Maupassant cachait une sensi-

bilité qui avait sa pudeur. La phrase du récit est nette, coupante, pleine, et renferme de ces images à la fois simples et originales qui donnent un si puissant relief au style du grand conteur normand.

Tout de suite, dès l'entrée en matière, M. des Gachons nous pose en vive lumière la figure du vieux Bernard, qui va nous apparaître comme le héros pitoyable et terrible de cette histoire.

Conduisant par la main son petit-fils adoptif, Félicien, qu'il a la tâche de mener à l'école, le père Bernard est insulté par des vauriens de village, lesquels sont pires que ceux des villes, comme vous ne le savez peut-être pas.

Le petit, pâle garçonnet aux grands yeux bleus craintifs, lui dit :

— Ils sont méchants...

— C'est l'âge qui veut ça, répondit le vieux.

— Pourquoi s'en prennent-ils à toi?

— Parce que je suis vieux.

— A l'école, on nous dit : respectez ceux qui sont vieux.

— Ah! à l'école, à l'école... On apprend des choses et puis on les fait pas...

— Moi, je te veux pas de mal, je t'en fais pas, je t'en ferai jamais.

Le père Bernard hocha la tête lentement, sans répondre. Il savait ce que valent les promesses des enfants. Des larmes, malgré tout, brouillèrent un instant ses yeux. Il était heureux. Et, tout de suite, il eut peur de cette aubaine imprévue :

« Prends garde, vieille bête, se dit-il à lui-même; tu payeras ça en gros. »

Et les jours suivent. Le père Bernard était un homme très vieux, qui avait eu son temps et que tout le monde aujourd'hui faisait obéir et trimer, à la ferme de son fils. Il lui restait pourtant, à certaines heures, de sa puissance passée, un singulier grand air que l'esclavage quotidien rabattait vite...

Le petit Félicien cependant, quand il eut remarqué parmi les vauriens de l'école un nommé Robineau qui menait les autres, une forte tête comme on dit, n'eut de cesse qu'il ne fût devenu l'ami de ce Robineau. Un beau jour, il déserta la main du vieux Bernard et passa, sous le nez même de son bienfaiteur, dans le camp des tourmenteurs. Une savante manœuvre exécutée par la racaille eut certaine fois pour résultat de ligoter et d'envelopper d'une corde, comme un saucisson, le vieux Bernard, qui tomba dans la boue où il demeura fort longtemps. Et ce fut une grande joie pour le petit Félicien.

Le père Bernard alors, ayant jugé, une fois pour toutes, que son « p'tit » était passé à l'ennemi, ne fit rien pour le reconquérir. Mais son amour pour le garçonnet était indestructible. Il demeura le chien fidèle et obéissant du petit démon plus encore qu'auparavant.

Son martyre continua encore des mois. Car, même aux heures où les petits monstres l'oubliaient pour une autre victime, il continuait de souffrir. A la dérobée, il fixait peureusement, anxieusement, son petit compagnon. Son vieux cœur battait, ses mains étaient prêtes à se tendre :

— Toi aussi, mon petit, toi aussi? Pourquoi?

Puis il sentait le froid de la solitude et du mépris lui glacer tout le corps; il baissait les yeux vers l'herbe rude du chemin, il laissait aller ses bras fatigués, il rentrait en lui, il oubliait de se plaindre...

Félicien lui cacha tour à tour son couteau, son cache-nez, sa casquette; que de gifles, que de fessées, il eût méritées! Mais, pour le vieillard, il était sacré. Il n'était pas de la famille. On ne savait d'où il venait. C'était un petit bourgeois aux membres grêles, qui n'avait pas de parents et qui inspirait la pitié. Qu'importait au père Bernard que Félicien eût l'âme vile? Il y a comme cela des petits animaux de luxe à qui l'on pardonne plus aisément leurs méfaits qu'à toute autre bête utile...

Félicien était l'angora paresseux et voleur sur lequel on ne lève pas la main.

Un jour, enfin, le cœur du vieillard se ferma résolument pour celui qui était le but unique de sa vie, sa joie et sa raison d'être. Voici comment cela arriva. Les polissons ourdirent avec un art infernal une machination qui avait pour but, sous prétexte de lui faire rattraper une volaille égarée, d'enliser le pauvre vieux dans la vase d'une mare profonde. Quand il sentit qu'il enfonçait et qu'il vit les mauvais drôles, sur le talus, riant à qui mieux mieux, et pas un seul autant que le doux Félicien, Bernard, l'ancêtre domestiqué, tendit vers ce dernier deux poings, tout à coup haineux...

Mais il s'obstina, ayant échappé par miracle à la fluxion de poitrine, il s'obstina dans sa besogne qui était de conduire Félicien à l'école, et maintenant, pour le petit bougre récalcitrant, c'étaient des « torgnoles » que le vieux lui envoyait. Tous les jours, des batailles rangées avaient lieu entre les gars de Robineau, qui voulaient enlever Félicien à son guide, et ce dernier qui voulait exécuter sa consigne.

Un soir, une bataille plus grave éclata. Le vieux, par un coup de tête de Robineau, fut jeté dans la boue. Les autres s'acharnèrent si méchamment sur lui que, moitié glissant, moitié courant, il s'enfuit à travers un ravin enfermé dans une épaisse haie, où il s'était déjà, plusieurs fois, réfugié.

Son vieux cœur, usé, battait très vite, essoufflé. Jamais ses persécuteurs n'avaient mis pareil acharnement à le chasser. On eût dit qu'ils le chassaient pour la dernière fois. Jamais, de son côté, il ne s'était senti aussi désespérément malheureux. Tout son corps tremblait. Il se laissa tomber sur une grosse pierre rugueuse et humide au fond du petit ravin. Ses yeux avaient des éclairs, et son visage était tourné vers un trou de lumière dans la haie par où il pouvait aperce-

voir les deux grands peupliers de la mare. Il était tel qu'un vieux sanglier tapi dans sa bauge.

Des mots, des mots sortaient maintenant de ses lèvres qui en étaient d'ordinaire si avares. Le trop-plein débordait du vase :

« Ça ne peut pas durer... Y sont trop méchants... J'suis trop malheureux... Ça ne peut pas durer... J'serai vengé... j'serai vengé... »

Et comme il dit ces mots, il entend, de la mare, crier au secours, et que quelqu'un se noie. Le vieux Bernard ne bouge pas. « C'est bien fait », dit-il... — et il ricane : « N'importe qui, qui s'noie, c'est bien son tour... »

Les cris continuent, puis se taisent. Alors le vieux sort prudemment de son trou et va vers la mare, imaginant que c'est une ruse nouvelle des gamins, pour le duper. Mais, arrivé au bord de la mare, voilà qu'il découvre une masse sombre qui flotte sur l'eau. Il remarque un capuchon, un béret... Le vieillard entre dans la mare, attire la masse sombre, aperçoit un visage blanc, poli et lumineux comme de l'ivoire. Il pousse un rugissement et lâche le vêtement...

Il avait reconnu le cadavre du petit Félicien.

Mais son cœur était tout à fait usé, la source de ses larmes était tarie. Il ne pleura pas. Il ne sentit aucune peine le mordre aux entrailles.

Il tendit à nouveau la main vers l'épave, puis vers le béret. Il déposa le tout sur la berge et s'en fut vers Chantecaille.

Il rencontra la troupe des gamins et des fermiers.

« Il est nayé! » dit-il simplement, et il continua son chemin vers la ferme, vers la soupe...

Après la *Mare aux Gosses*, M. Jacques des Gachons nous raconte une sorte de vision, *le Miracle d'après-demain*, inspirée par l'œuvre abominable de déchristianisation que poursuivent les jacobins de France, et j'aurais pu, ici, vous faire admirer les ressources de l'imagination féconde et inventive de l'auteur qui se donne carrière dans cette sorte de fresque apocalyptique... Après l'exaltation du senti-

ment religieux, voici, cependant, *Cinq histoires de bêtes*, délicieuses de bonhomie, de psychologie raffinée et pittoresque, et, surtout, d'humour observateur. Le rêveur hanté par les conceptions hypothétiques d'une tragique et puissante création reparaît dans la *Révolte du pétrole*, et j'eusse pu louer de singulières et effarantes visions dans cette histoire, dont l'avenir fera peut-être, quelque jour, une atroce réalité. Mais voici que l'auteur abandonne le drame et se complaît soudain à ébaucher une série de petits récits bourgeois et réalistes dans lesquels se trahit, servie par une langue classique, amusante et primesautière, une fantaisie souriante mêlée à une vue directe des êtres et des choses qui les anime, les colore, les fixe pour notre plaisir en des gesticulations familières. Et j'aurais pu, sans doute, effleurer tout cela, cueillir un sourire ici, une larme là, et vous donner une impression assez complète du talent varié de M. des Gachons. Pourquoi ai-je préféré analyser seulement l'un de ces récits, qui, sans inventions exceptionnelles ou laborieuses, développe à notre vue l'une des plus douloureuses et des plus poignantes misères qui soient au monde : celle de la vieillesse torturée par l'enfance qu'elle adore? C'est parce que nul mieux que M. des Gachons, avec des images plus expressives ou dans une langue plus vibrante en sa sobriété, n'a jamais conté cette lamentable et cruelle épopée.

25 juillet 1911.

III

PAUL BOURGET

I

LA BARRICADE

Il y aurait — dans certaines circonstances, — pour les écrivains et les moralistes conservateurs, un véritable héroïsme à défendre les idées conservatrices, si ces idées ne tenaient à l'essence même de leur âme, de leur intelligence et de leur cœur. Je veux dire qu'une fraction du public conservateur est parfois pusillanime et bête au delà de ce qu'il est possible de tolérer, et que son ingratitude à l'égard de ses défenseurs n'a d'égale que son incompréhension totale de ses intérêts et des périls qui le menacent. *La Barricade* de M. Paul Bourget nous a fourni, naguère encore, l'occasion de reconnaître cette amère vérité. Je n'ai pas à parler de la pièce, qui fut jouée chez nous cet hiver, et dont le critique dramatique du *Journal de Bruxelles* a fort bien dit la puissance et l'intérêt. Mais l'œuvre vient de paraître en volume, précédée d'une pénétrante préface de M. Paul Bourget, et l'occasion me paraît bonne pour revenir sur cet événement littéraire.

Le curieux ou le philosophe qui eût voulu, cet hiver, se rendre un compte exact de la supériorité écrasante qu'il faut reconnaître aujourd'hui à M. Paul Bourget comme penseur et comme observateur, aurait pu faire l'expérience bien facile que voici.

Aller entendre, à la *Porte-Saint-Martin*, le *Chantecler* de M. Edmond Rostand et se rendre, le lendemain, au *Vaudeville*, pour voir jouer *la Barricade*. Je n'insiste pas. Mais il me sera permis de dire que, depuis longtemps, aucune œuvre dramatique n'avait réuni un ensemble aussi saisissant de personnages pris sur le vif, ne leur avait prêté un langage aussi animé et aussi vrai, et, enfin, ne les avait mêlés à une action contemporaine aussi serrée et aussi attachante, évoquée en un style aussi nerveux.

Or, cette œuvre, littérairement aussi forte, constituait une machine imposante de défense conservatrice. Elle était basée sur une vue directe et implacable de la réalité effrayante, et, secouant les torpeurs, elle révoltait les optimismes. Aussi les conservateurs ont-ils clamé à l'envi qu'elle était fausse, dangereuse et calomniatrice.

Imaginez qu'un libertaire sans scrupules eût composé un drame qui aurait retourné et faussé les données de *la Barricade*. Les révoltés, les meneurs, les insurgés contre l'ordre et la tradition y eussent tenu les emplois séduisants. Tous les patrons y fussent apparus lâches et pleutres. Les grévistes eussent naturellement joué le beau rôle et réduit à la misère un patronat exploiteur et jouisseur. Ah! que nos amis s'en fussent donné à cœur joie d'admirer en tremblant, de louer avec de généreuses réserves et d'exalter l'acuité implacable de vision du grand X...! Ils se fussent répandus partout, disant avec d'extatiques soupirs, et secoués par de mystérieux transports : « Vous savez que c'est très fort, cette *Barricade?* Mauvais, archimauvais de tendances, vous pensez bien, mais comme c'est vrai, comme c'est juste! Comme ce X... a du génie! »

Pour *la Barricade* de M. Paul Bourget, tandis que les syndicalistes et les gréviculteurs grinçaient des dents et criaient à l'iniquité, les bons conservateurs se contentèrent de renvoyer M. Paul Bourget à « ses

boudoirs aristocratiques » et au corset noir de Mme Moraines.

Publiant son œuvre en volume, le maître écrivain s'est donc vu contraint de l'escorter d'une préface, dans laquelle, pour les uns comme pour les autres, il explique et défend ses idées et son drame.

Il peut être intéressant de résumer ici ces idées et de montrer comment *la Barricade*, loin d'être une échappée de passion et de parti pris, est une calme et scientifique étude sociale qui se rattache à la partie la plus noble et la plus significative de l'œuvre de M. Paul Bourget, au *Disciple*, à *l'Etape*, au *Divorce*, à *l'Emigré*.

*
* *

Le public a cru voir dans cette peinture de tout un coin de la vie industrielle en France, — avec la recherche des causes et l'indication des remèdes, — une thèse, une doctrine et des conclusions. Or, il se trouve que le public s'est trompé complètement et quant à la thèse défendue par *la Barricade* — puisque précisément il n'y a pas ici de thèse! — et quant à la doctrine de M. Paul Bourget, et, surtout, quant à ses conclusions.

Les conservateurs — plus encore peut-être que les révolutionnaires — ont voulu trouver dans *la Barricade* un pamphlet contre les ouvriers, une attaque contre les associations corporatives et un appel brutal à la répression sanguinaire.

Or, le genre de *la Barricade* exclut par lui-même, par son essence, avec toute idée de thèse, toutes les conclusions dogmatiques qu'on a prêtées à l'auteur. Nous allons le démontrer rapidement.

En publiant sa pièce en librairie, M. Bourget lui a donné le sous-titre de : *Chronique de 1910*. Le propre de la chronique — prise dans son vieux sens fran-

çais si clair et si juste — est de montrer, de raconter l'histoire du temps par son détail quotidien et familier. C'est un tableau de mœurs, à une date choisie.

C'est donc, dit M. Bourget, une suite de notations prises à même la vie, mais caractéristiques, et par conséquent choisies, classées, de manière à donner la physionomie nette, sinon d'une époque, au moins de tout un groupe de choses et de gens dans une époque, de manière à provoquer, par la vue seulement du réel, la réflexion.

L'auteur de toute œuvre de stricte observation, de soumission absolue au fait, a certes le droit de *provoquer la réflexion*, ce qui est une tout autre chose que de défendre une thèse. C'est qu'il fait, lui, de la *littérature à idées*. Comme le reproche d'écrire des œuvres à thèse est celui que font beaucoup de gens, avec une régularité désespérante et banale, à plusieurs de nos meilleurs écrivains du vingtième siècle, et surtout à M. Paul Bourget, il importe d'insister sur cette différence.

La « littérature à thèse » suppose que l'auteur a construit son roman ou sa pièce en vue d'une démonstration à établir. Il peut d'ailleurs en résulter un chef-d'œuvre, et tout le monde songe déjà au *Mariage de Figaro*. Mais M. Paul Bourget rappelle ici avec opportunité la grave objection que Gustave Flaubert a faite, une fois pour toutes, au genre, et qui demeure inentamable et invincible :

Malgré tout le génie que l'on mettra dans le développement de telle ou telle fable prise pour exemple — a écrit l'auteur de *Salambo* — une autre fable pourra servir de preuve contraire. Les dénouements ne sont pas des conclusions. D'un cas particulier il ne faut rien induire de général. Les gens qui se croient par là progressifs vont à l'encontre de la science moderne, laquelle exige qu'on apporte beaucoup de faits avant d'établir une loi.

L'œuvre à thèse supposera donc toujours un parti pris chez l'auteur et, comme le dit ingénieusement M. Paul Bourget, le « coup de pouce » donné à la réalité. Il prêtera le rôle généreux et noble au personnage qui sera son porte-parole; il noircira, au contraire, l'infortuné protagoniste de la thèse adverse, et tous les événements seront combinés de façon à justifier la solution choisie par lui.

Comme il est aisé de le voir, la littérature à thèse manque à priori de la *patiente soumission devant le fait*, qui est une condition indispensable à toute œuvre d'observation — et partant de vérité, — et c'est cette soumission devant le fait que revendique précisément la littérature idéologique. L'œuvre de cette littérature-ci est avant tout une recherche; elle montre les faits, sans vouloir d'abord démontrer les causes, elle suggère sans à priori. Prenant des faits constatés, elle essaie d'en dégager des lois.

Si nous appliquons ces principes à *la Barricade*, nous verrons combien ce drame s'éloigne de la littérature à thèse, pour rentrer dans la catégorie des œuvres à idées.

Qu'est-ce que *la Barricade?*

C'est l'histoire d'un conflit entre un patron et ses ouvriers. Histoire non pas même imaginée par M. Paul Bourget, mais composée par la coordination de plusieurs faits vrais. Ce sont des hommes du métier, expérimentés et loyaux, qui ont raconté à l'auteur des traits de leur expérience personnelle. L'histoire de la *Chasse aux renards* — partie capitale du drame — est arrivée. Le brave ouvrier Gaucheron, qui défend, revolver en main, son travail et le bien du patron contre les grévistes destructeurs, a existé et vit peut-être encore. Les scènes mêmes qui animent l'action reproduisent parfois des paroles textuellement prononcées.

Ainsi donc l'œuvre sort tout entière d'un fait divers d'aujourd'hui transcrit tel quel. Elle n'a pas

plus de tendances qu'un procès-verbal. Et les types sont loyalement conçus. Breschard, qui représente les patrons, Langouët qui représente l'ouvrier, sont exacts et non idéalisés. Si Breschard est juste et droit, il a néanmoins la tare du bourgeois français, la galanterie, cet amour de la chair qui perd les races. Si Langouët est un révolté plein de passion et aveugle, il n'est jamais bas, il a du cœur et il est sincère. Gaucheron et Louise Mairet, qui demeurent les personnages les plus sympathiques de *la Barricade*, ne sont-ils pas des ouvriers? Et conçoit-on l'imbécile parti pris que mettent certaines gens à dire que M. Bourget, dans sa pièce, donne toutes les vertus aux bourgeois et toutes les faiblesses aux prolétaires? La tare de Langouët, — l'alcoolisme, — indiquée avec tant de délicate sobriété, — c'est le cas de le dire! — n'est-elle pas reconnue comme la plaie la plus généralisée dans le monde des travailleurs? Quant au meneur Thubeuf, nul ne songera, j'imagine, à contester qu'il soit d'une ressemblance frappante et qu'il fixe merveilleusement un type devenu classique aujourd'hui, — ce qui ne le rend d'ailleurs que plus répugnant.

La Barricade apparaît donc bien comme une œuvre sans parti pris, juste, parce qu'elle est conçue en toute équité, documentée avec force, et qui constitue tout l'opposé d'une œuvre à thèse tendancieuse.

Ah! si M. Bourget avait simplement — et textuellement — mis à la scène l'aventure abominable, arrivée ces jours-ci à Paris, de deux vieux ouvriers, deux « renards », amenés par des grévistes à la Bourse du Travail, et qui furent ligotés, battus, couverts de crachats par une vile multitude, pour expier le seul crime d'avoir travaillé afin de ne pas crever de faim...

*
* *

Il y a bien longtemps que certaine école veut imposer l'impossibilité et la neutralité à l'historien, sous prétexte d'impartialité. Mais comment la sottise et la matérielle impossibilité de ce système ne sautent-elles point aux yeux? Qui dit soumission aux faits ne dit pas le moins du monde abdication du droit de juger ces faits, et, pour employer la très belle image de M. Bourget, s'il est vrai que la littérature à idées doive réfléchir comme un miroir les gestes qui font le plus horreur, jamais un esprit qui pense, jamais une sensibilité qui s'émeut ne consentiront à rester indifférents devant les terribles luttes intestines qui mettent en jeu l'avenir et l'existence de la patrie, ou, plutôt, les destinées mêmes de la civilisation.

C'est pourquoi, en même temps qu'il envisageait les événements et qu'il les coordonnait, en même temps qu'il « enquêtait » sur la lutte sociale, l'auteur de *la Barricade* réfléchissait, et ce qui le frappait surtout, c'était cette guerre enragée de l'esprit de nouveauté et de destruction contre la tradition, dont les conflits ouvriers sont aujourd'hui la plus saisissante manifestation.

En examinant les faits, en observant les déchirements entre patrons et ouvriers, et aussi en mûrissant les lectures qu'il a faites des plus puissants sociologues français ou anglais, M. Paul Bourget en est venu à reconnaître — et c'est l'idée maîtresse de *la Barricade* — que la guerre des classes dans la société contemporaine n'est pas un fait accidentel, mais constitutionnel, si intimement mêlé à l'existence de la société qu'il faudrait, pour l'abolir, la modifier elle-même tout entière. Tous les membres

de la société devront un jour ou l'autre prononcer le mot de Clemenceau qui a donné son titre à la pièce et se ranger « de l'un ou de l'autre côté de la barricade ». De ce fait, qui est responsable? Pas plus l'ouvrier que le patron, et pas moins l'un que l'autre. Mais c'est un fait. Presque tous les hommes du vingtième siècle qui travaillent de leurs bras sont en état de guerre ouverte contre ceux qui ne travaillent pas de leurs bras. Ils sont « gendarmés » contre eux et se sentent instinctivement leurs ennemis.

Sur ce point, l'on ne manquera pas d'objecter à M. Paul Bourget l'exemple de la Belgique — et même celui de certains coins de la France, — où cette guerre n'existe pas, où l'action féconde des corporations chrétiennes et des patronages a su faire comprendre aux ouvriers leurs véritables intérêts, leurs devoirs, en même temps que leurs droits, et de quel côté sont leurs amis. Cela est fort vrai, mais cela n'infirme point la thèse de l'auteur, car cette situation est tout simplement la conséquence de ce que, dans ces cas et dans ces endroits-là, les dirigeants, hommes d'œuvres ou patrons, se sont mis, résolument et effectivement, à être forts dans le sens même où M. Bourget emploie ce mot, — si mal compris, — quand il dit que les patrons doivent opposer leur force à la violence des syndiqués. Mais ceci doit être expliqué.

Tous les critiques, et principalement les critiques catholiques, se sont trompés quand ils ont cru voir un encouragement, un appel, là où l'auteur établissait un simple diagnostic. On s'est imaginé que *la Barricade* poussait à la lutte entre employeurs et employés. Mais la lutte existe, elle est ouverte, à l'état durable et non passager, et il faut désormais — répétons-le — l'accepter comme un fait social de l'époque. M. Paul Bourget ne pouvait pas plus sur ce point bercer l'optimisme des gens qui, sem-

blables à l'autruche, voudraient obstinément fermer les yeux à la réalité, qu'il ne pouvait découvrir et montrer de nobles vues humanitaires dans l'action sournoise et intéressée d'un gréviculteur comme son admirable type de Thubeuf! Sans doute l'action chrétienne est le seul remède efficace, mais il faut reprendre le mal dans sa racine, car la déchristianisation de l'ouvrier, qui n'est guère plus complète que celle du patron, au demeurant, provient d'une pression lente commencée et poursuivie depuis la Révolution, qui, aujourd'hui encore, souffle son esprit de guerre dans toute l'organisation professionnelle. La profondeur du mal est dénoncée par ce seul mot de *conscient* accolé perpétuellement à celui d'ouvrier, et dont il est fait un si insupportable abus dans le monde et dans la terminologie syndicalistes. Depuis les *Droits de l'homme*, on veut que l'ouvrier soit *conscient*, c'est-à-dire qu'il sache qu'il est malheureux, c'est-à-dire qu'il comprenne à la fois et la dureté de son sort, et aussi sa force.

La psychologie, pourtant, nous enseigne que les meilleures parties de notre être, les plus précieuses et les plus fécondes, sont les portions inconscientes, les idées que nous avons héritées avec notre sang, les habitudes que nous avons reçues de nos aînés, sans même toujours les comprendre, les traditions dont nous avons recueilli le legs à notre insu, de nos croyances, de nos mœurs, de nos préjugés même. Eh! bien, nous assistons aujourd'hui à l'épilogue d'une attaque dirigée depuis cent vingt années contre ces portions généreuses d'inconscience qui existent dans l'âme humaine. Cette conscience, que l'on a donnée à l'ouvrier, de la dureté de son sort, voici qu'il la traduit en inégalité criante et injustifiable, et tel est, au fond, tout le motif de la haine des classes. Ainsi l'axiome de l'un des personnages de la pièce, Langouët, apparaît-il de plus en plus

comme une vérité fatale : « Il y a la guerre entre les classes, et la guerre durera à outrance tant qu'il y aura des classes. »

*
* *

Reste le remède.

C'est ici surtout que l'on a mal compris et que l'on a faussé la portée de *la Barricade*. Après s'être trompé sur le caractère de la pièce, après avoir erré sur la doctrine de l'auteur, il a fallu travestir aussi les conséquences qu'il prétend tirer de son œuvre. N'a-t-on pas imprimé et proclamé que M. Paul Bourget voulait voir les patrons se constituer en justiciers et répondre par la violence à la violence?

Or, quelle leçon ressort, au contraire, de cette admirable pièce?

Le patron Breschard et son fils, — celui-ci un moment égaré par des sophismes humanitaires, — ont compris qu'ils ont des *devoirs de classe*. Il s'est fait chez eux une éducation par le besoin de la défense. L'énergie furieuse déployée dans l'assaut par l'une des deux classes a créé chez l'autre un réveil correspondant d'énergie. Or, le maintien de la civilisation est au prix de ce réveil. La doctrine de M. Paul Bourget, la voici, traduite dans une phrase que le père Breschard adresse à son fils :

Non, l'ouvrier n'est pas une brute, c'est un excitable, et qu'il faut tenir. C'est notre fonction à nous, les dirigeants. On nous donnait ce nom autrefois. Il est très beau. Reméritons-le en étant les plus forts. C'est la première condition. Les classes sociales sont comme les nations. Elles n'ont pas le droit de conserver ce qu'elles n'ont plus l'énergie de défendre. Soyons donc forts et défendons-nous.

Telle est la fameuse tirade dans laquelle on a voulu voir une apologie de la répression brutale. Les catholiques, d'une part, et les radicaux, d'autre part, ont cru que M. Paul Bourget prêchait la violence et la politique de « la barre de fer sur la gueule » pour rappeler un épisode de la pièce. Cependant, rien ne semble plus clair que l'idée du maître, si on prend la peine de l'extraire non d'une phrase isolée, mais de tout l'ensemble du drame et des réflexions mêmes qui accompagnent et complètent cette phrase. Quand il dit aux patrons : « Soyez forts », il ne veut pas dire : « Assommez ». La défense sociale, dans sa pensée, consiste principalement dans une éducation de la classe dirigeante. Par ce mot de « force », il a simplement voulu dire les qualités qui constituent la classe dirigeante comme classe, quand elles sont portées à leur plus haut degré. C'est, à savoir, l'intelligence, l'instruction, la compétence technique, la force et l'adresse en tout. Et il a voulu dire aussi la moralité — car l'ouvrier n'est pas moins sévère juge de notre libertinage que de notre oisiveté, — et, par voie de conséquence, les vertus de famille. Cette défense sociale consistera encore à manœuvrer les passions de l'adversaire pour les désarmer. Enfin, elle intéressera la classe adverse au maintien, à la durée de ce qui est, par l'accroissement du bien-être. Ainsi donc il ne faut pas seulement avoir le sentiment des devoirs de sa classe, mais aussi celle de ses droits, et jusqu'à ce jour il semblait que seuls les ouvriers fussent poussés à cette connaissance. Le sentiment du danger vient enfin de réveiller chez la classe dirigeante — dans *la Barricade* du moins — le sentiment de son énergie. Tel est le sens de la pièce.

On voit combien cette théorie est loin de la fameuse apologie de la violence!

De toute cette œuvre se dégage ainsi une impres-

sion puissante et forte de conviction et de vérité. C'est parce que, comme le dit bien M. Paul Bourget en conclusion de son émouvante préface : « Il ne vaudrait pas la peine d'écrire, si ce n'était pas pour énoncer les idées que l'on croit, que l'on sait vraies. »

juillet 1910.

II

L'ÉMIGRÉ

Dans *l'Etape* et dans *Un Divorce* il semblait que M. Paul Bourget eût véritablement atteint les sommets de son art, et, ayant lu ces livres, il nous paraissait que, désormais, l'auteur ne pourrait plus nous intéresser et nous émouvoir sinon par des sortes de rappels de ces deux admirables drames. *L'Emigré*, au cours duquel il ne faut pas hésiter à dire que le romancier s'est plus d'une fois surpassé lui-même, vient nous démontrer notre erreur. Nous connaissons aujourd'hui que les ressources de l'habileté sont inépuisables chez ce créateur de fictions vivantes, et que la gravité des leçons inscrites à la base de ses œuvres actuelles ne fait que rendre plus saisissante leur signification, et plus poignantes les émotions dont nous sommes bouleversés à leur contact.

Où trouver, d'ailleurs, une place pour l'indifférence dans ces études tragiques et pénétrantes du problème de la famille, que M. Paul Bourget a entrepris de creuser jusqu'en ses plus profondes racines, de discuter avec toute la fougue éclairée d'un mora-

liste enflammé pour le Vrai, et de défendre avec une intrépidité loyale, à laquelle ses adversaires les plus décidés sont tenus de rendre hommage?

Dans *l'Etape* il s'était attaqué aux principes qui compromettent la formation même de la famille, et il avait examiné les conditions qui doivent, tout en permettant son développement légitime et logique, en assurer la durée; dans *Un Divorce* il avait dénoncé l'un des troubles les plus attentatoires à cette durée; aujourd'hui, dans *l'Emigré*, parallèlement à l'étude de la situation faite par le monde actuel à certaine classe sociale, parallèlement à la mise en valeur d'un drame de circonstances singulièrement angoissant en dehors de toute préoccupation de thèse, M. Bourget dresse un acte d'accusation implacable contre cet autre trouble de la famille, l'adultère, en nous exposant ses conséquences les plus pénibles et les plus odieuses.

On comprendra, pour peu qu'on ait lu *l'Emigré*, que je me sente impuissant à donner, en quelques pages, une analyse complète de cette œuvre magistrale; on comprendra qu'il me paraisse impossible de fixer l'attention sur toutes les observations qu'elle suggère, de réunir un ensemble intégral de ses beautés et de signaler toutes les discussions qu'elle peut soulever; on voudra donc m'excuser, je l'espère, si je me borne à présenter à la curiosité de mes lecteurs et à soumettre à leur bonne foi quelques réflexions parmi celles qui naissent tout naturellement en nous à la lecture de cette imposante étude.

*
* *

Et, avant tout, je voudrais principalement rendre l'impression d'ensemble qui m'est demeurée au

simple point de vue de la valeur esthétique du roman, et dire combien il me paraît apte à démontrer le caractère de plus en plus balzacien des travaux de M. Paul Bourget.

Ce n'est pas seulement en créant des types comme le marquis de Claviers-Grandchamp, visiblement sorti de l'observation interne du maître et non point copié sur la nature, et, néanmoins, si vrai, si vivant, si profondément réel, si logique dans le développement de sa personnalité pétrie d'humanité palpitante, que M. Bourget fait songer irrésistiblement à l'auteur de *la Comédie humaine*. Non. C'est toute la manière du romancier qui semble prolonger directement parmi nous la manière admirée jadis dans *la Duchesse de Langeais* ou dans *l'Envers de l'Histoire contemporaine*.

Tout comme Balzac, M. Bourget s'arrête d'abord à une donnée — souvent prise parmi les plus usuelles — de l'observation. Ce petit fait, à peine remarqué, permet à son imagination d'en faire le pivot de tout un drame à péripéties tragiques, sans que nous y percevions une seule trace d'hésitation et sans qu'un détail, si minime soit-il, demeure abandonné au hasard. Ce drame, au contraire, nous étreint et nous secoue d'autant plus despotiquement que la logique de ces mouvements est irrésistible et que l'auteur, jusqu'au dénouement, n'y admet pas une circonstance ou un épisode qui ne sorte fatalement des prémisses posées.

Mais toujours la pensée directrice du moraliste social intervient à point nommé, ou plutôt plane sur toute la composition, pour lui imprimer sa portée sociale, sa signification haute et redoutable. Depuis *l'Etape*, M. Paul Bourget, insoucieux de l'épithète saugrenue de « réactionnaire » à lui appliquée par les intelligences courtes et primaires, n'hésite pas à faire de chacun de ses romans un véritable réquisitoire contre les compromissions de l'époque et

contre les duperies absurdes et malfaisantes du régime parlementaire. Cette pensée de philosophie sociale, Balzac l'apportait aussi dans toutes ses grandes créations. S'il puisait dans la réalité objective le petit fait d'observation, repris ensuite, agrandi, développé puissamment dans le creuset de son imagination fastueuse et féconde, sa forte mentalité ne manquait jamais d'interpréter les événements nés de ce fait dans un sens philosophique, de les rattacher à sa conception de la vie et de les faire servir à une discussion passionnée de l'état social.

L'observation, surtout, frappera le lecteur de *l'Emigré*, parce qu'elle se révèle ici non seulement comme le don de voir, dans une sorte de lumière décisive, les êtres qui nous entourent, mais, de plus, parce qu'elle dénonce, chez celui qui en est doué, un sens de la vie étrangement exact et l'instinct, dirait-on, de tous les mouvements humains, internes ou externes, qui répondent le mieux à la réalité vivante. Une habileté extrême de composition éclate ainsi dans toute l'œuvre. Rien n'y est laissé à l'aventure et rien n'y est introduit qui ne soit nécessaire à l'action. Tout se tient dans le récit, et l'on ne pourrait relever un geste des personnages qui ne fût attendu, provoqué ou exigé par une situation. Suivez-les tous, le marquis de Claviers-Grandchamp, et Landri, son fils putatif, puis Chaffin, ou, enfin, Mme Olier, suivez-les dans toutes les péripéties angoissantes où ils sont jetés, dans les difficultés presque inextricables où il leur faut se débattre chacun, et vous serez saisis d'admiration à voir quelle étonnante puissance l'auteur a acquise dans l'art de se substituer à ses héros, de pénétrer dans leur âme, et combien cela lui permet, une crise étant ouverte où ils sont entraînés, de deviner exactement tous les états moraux qui deviennent leurs et de démêler avec ingéniosité quels seront leurs actes

logiques, une fois posés leur nature, leur tempérament, leur éducation et les circonstances qui les traquent ou les enserrent. C'est pourquoi aussi les acteurs de l'aventure émouvante racontée par M. Bourget dans *l'Emigré* sont tous si indiscutablement des « hommes », c'est-à-dire qu'ils ne nous représentent pas des entités conventionnelles, des types sommairement et totalement conformes — le traître, le perfide, le voleur, — ou des êtres d'absolue perfection, de purs héros, mais, je le répète, des « hommes » qui, comme tous les exemplaires d'humanité réelle, ont des qualités malgré leur bassesse ou leurs vices, et quelques tares en dépit de leur noblesse d'âme : « Que de très bons sentiments puissent coïncider dans un même cœur avec de très mauvais, — écrit quelque part M. Paul Bourget — et des volontés criminelles, inspirées par ceux-ci, se justifier par ceux-là, c'est un fait d'observation constante, aussi déconcertant qu'indiscutable. » C'est parce que l'auteur a bien vu et bien compris cette loi, déjà suivie par Balzac, que son observation si aiguë demeure aussi profonde. L'observation toutefois, chez M. Bourget, ne lui sert à s'élever si aisément de la vérité particulière à la vérité générale que grâce au concours de son imagination vive et ouverte qui lui permet de développer logiquement les données de l'expérience. Cette imagination, en créant des types sur lesquels viennent se ramasser les multiples observations éparses, dégage les lois que le heurt et l'action contraire de ces êtres comportent. Ainsi, curieux des caractères et des types, comme je viens de le dire, M. Paul Bourget en est venu très naturellement à se passionner pour les questions de sociologie et de morale, pour les mystères de l'atavisme et de l'hérédité, pour les influences de la race, de l'époque, du milieu éducateur. Après avoir jadis scruté en simple curieux les drames des cœurs et des consciences, il analyse

désormais son temps en retrouvant les origines des faits sociaux, en marquant leur signification et en leur assignant leurs responsabilités. M. Bourget dès lors a voulu aborder successivement tous les grands problèmes religieux, militaires, politiques ou économiques de l'heure présente. Dans *l'Emigré*, qui est avant tout un roman sur la noblesse, c'est la place faite à l'aristocratie dans la société nouvelle qui l'a préoccupé. Le noble doit-il, pour assurer le maintien de son nom, accepter tout, et jusqu'à des compromissions véritables? Le sujet paraît spécial. Notez, néanmoins, que toutes les questions actuelles y sont remuées. Et, encore une fois, c'est suivant une marche analogue que se poursuivit l'évolution du génie balzacien.

Que je voudrais justifier tout ceci en pénétrant avec le lecteur sur le terrain brûlant où se livre l'angoissante bataille que nous raconte *l'Emigré* et dans laquelle il semble que l'auteur n'ait point voulu prendre définitivement parti! Mais il faut me borner à de simples indications, désespérant de pouvoir montrer l'éloquence, la foi, la sincérité de l'écrivain dans toute leur envergure, désespérant plus encore de pouvoir appeler l'attention sur tous les épisodes pathétiques que le roman renferme et sur la maîtrise avec laquelle ils sont mis en valeur.

*
* *

Le marquis de Claviers-Grandchamp se croit le père de Landri de Claviers-Grandchamp, et celui-ci partage cette illusion. Or, Landri est en réalité l'enfant adultérin de feu la marquise et d'un ami félon de son mari, Jaubourg, qui est surnommé « Jaubourg-Saint-Germain » parce qu'il a toujours aimé les belles relations. Le marquis, sans en rien savoir

encore, est ruiné par son imprévoyante largesse de grand seigneur et par la déloyauté de son intendant Chaffin. Il va se trouver acculé à la vente de son domaine et de tous ses trésors de famille, auxquels il tient plus qu'à la vie, puisqu'ils sont devenus « sa raison d'être », toute action publique étant désormais fermée aux gentilshommes. De plus, Landri se dispose à infliger au vieillard une double souffrance : d'abord en se prêtant, comme officier de dragons, à une besogne de crochetage dans un inventaire d'église et, ensuite, en se mésalliant avec une jeune veuve, d'ailleurs incomparablement exquise, mais de roture, Mme Olier. A ce moment précis Jaubourg meurt, après avoir — dans une scène atroce et inconsciente — révélé son secret à son enfant. Il laisse toute sa fortune au marquis, pour qu'elle revienne un jour, grâce à cet odieux stratagème, à son fils. Le marquis, de son côté, apprend la vérité par une vile et basse dénonciation anonyme. Que sera la situation de ces deux hommes vis-à-vis l'un de l'autre? Quelle conduite leur dicteront leur nature, leur tempérament, leur éducation?

Voilà tout le drame. Et je ne me résigne pas à le déflorer davantage. Si l'auteur a pu, grâce à une maîtrise sans égale, en faire tenir tous les éléments, tous les épisodes et les plus minimes détails en dix chapitres; s'il a pu y accumuler les scènes déchirantes et belles et, tout en demeurant minutieux et complet, ne jamais cesser d'être simple, clair et lucide, et ne pas donner un instant l'impression presque fatale d'enchevêtrement ou de confusion, quelle espérance d'arriver à cette limpidité dans une rapide et sèche analyse? Arrêtons-nous, du moins, aux lignes principales.

Le marquis de Claviers-Grandchamp représente ici plus que le noble. C'est le gentilhomme. C'est le grand seigneur dans toute l'intégrité du type, le véritable aristocrate, « exemplaire d'une sélection

fixée et supérieure », synthétisant une institution immémoriale, dont toute la raison d'être — défense chevaleresque du bon droit, protection des faibles, valeur exemplaire — se résumait encore dans l'obligation « de ne rien faire d'ignoble ».

Si le marquis cède à trop de tentations; s'il est trop fier de son nom; s'il ne voit pas assez, dans le rang où la Providence l'a mis, tout le bien à faire, et si, parce qu'il aime trop la vie, il se ruine en un temps où déjà les lois qui régissent les patrimoines sont meurtrières des fortunes familiales, du moins a-t-il gardé le sens des devoirs imposés au noble vis-à-vis de ses protégés, et, aussi, toute la légendaire et magnifique conception de sa noblesse. Ce type est superbe. Ce n'est pas une copie d'observation externe. Mais c'est une création sur laquelle M. Bourget a réuni toutes les observations fragmentaires qu'il a pu faire parmi les rares descendants des grandes familles qui ont conservé cette religion de la Race, au point même de se résigner à mourir dans l'isolement en sacrifiant à cette race tous leurs intérêts et toutes leurs affections. On peut discuter certaine envergure d'intelligence chez le marquis : on ne peut nier sa grandeur. Pour lui, 1789 n'a pas eu lieu. C'est pourquoi il ne comprend pas que l'on « serve » un pays qui a rejeté son Passé et qui persécute tous ceux qui n'admettent pas le régime sorti de la Révolution. Son unique préoccupation est de préserver sa race de tout alliage, soit par mésalliance, soit par adoption des idées nouvelles. Dans le désastre du vaincu qui voit son idéal, toutes ses traditions et ses convictions les plus intimes bafouées ou poursuivies par une haine tenace, le marquis n'a gardé, avec le culte de sa Race, que celui de son Dieu. Il s'est dit que le rôle du noble, en face de la Révolution qui a fait de lui l'homme d'une caste inemployée, un intrus qui n'est plus de son pays ni de son temps, ce rôle ne peut plus être que celui-

ci : « Maintenir d'abord sa Maison. » « Si l'on ne doit plus jamais vouloir de nous, dit-il, finissons du moins noblement. Un aristocrate se doit de le rester ou de mourir. »

Voilà l'homme à qui, sur le déclin de sa vie, est révélée cette chose atroce : son foyer a été bafoué, sa race salie, son honneur ridiculisé, et celui qu'il croit son fils n'est qu'un enfant de la fraude! Ce jeune homme qu'il a élevé avec toute la chaleur de son cœur et dans l'orgueil de sa paternité dérisoirement illusionnée, c'est le représentant de la honte de sa Maison! Ah! si le marquis n'avait pas le cœur foncièrement noble et bon que lui a donné M. Bourget! Ou si, du moins, il n'aimait pas, comme il l'aime, cet être généreux, lui aussi, qu'il a formé, autant qu'il l'a pu, dans ses idées, à qui il a fourni les exemples d'une fierté d'âme invincible et d'une loyauté constante!... Combien la situation, sans être moins atroce, serait plus aisée à résoudre! Mais, d'une part, le marquis doit sauver, en sauvegardant la mémoire de son épouse coupable, ce qui peut être encore sauvé de l'honneur des Claviers-Grandchamp. Et puis, cet homme, qui porte son nom sans y avoir droit, il s'est attaché à lui par des liens impossibles à rompre... Que va-t-il faire?

En combinant, grâce à une puissance rare de pénétration, les qualités du grand seigneur, qu'il a résumées dans la personnalité du marquis, avec les instincts supérieurement humains de bonté et de pitié qu'il lui a donnés, M. Paul Bourget a pu heureusement tourner les difficultés.

Avant tout, le marquis doit s'armer de stoïcisme et se défendre contre son attendrissement. Il ne peut hésiter à révéler à Landri — qu'il suppose l'ignorer — l'horrible secret de sa naissance, car il a, lui, la responsabilité de son nom, l'intégrité du dépôt de sa race à maintenir. C'est pourquoi, jusqu'à l'heure inoubliable du départ de Landri pour l'Amérique,

— départ auquel le jeune homme s'est décidé lui-même, — M. de Claviers-Grandchamp saura s'en tenir à cette attitude héroïque du faux père, qui, en public, ne peut laisser soupçonner la vérité, tandis que dans leurs relations d'homme à homme régnera cette raideur implacable qui seule peut donner au marquis le courage d'accomplir le sacrifice exigé par la race. Il consentira donc à la mésalliance — désormais seulement apparente, — lui qui a l'horreur de ces unions si profondément enracinée dans le cœur; de plus, n'ayant rien voulu retenir, en fait, de la fortune qui lui a été laissée par Jaubourg, il demeurera néanmoins, aux yeux du monde, l'héritier, le légataire acceptant, pour que nul n'ose soupçonner la vérité et pour que l'honneur des Claviers-Grandchamp soit au moins sauf en sa façade... Et si quelques personnes peuvent s'étonner de trouver dans un homme du vingtième siècle les illusions et, si vous le voulez, les généreux préjugés que M. Bourget a laissés à son héros, nul ne méconnaîtra que ce type d'*Emigré à l'intérieur* est une conception de la plus hardie beauté, et que l'auteur a su réaliser en lui toutes les modalités qu'exigeait le personnage.

C'est, en effet, une des grandes idées du roman, que le marquis et Landri, n'étant pas en réalité père et fils, ont nonobstant, l'un pour l'autre, les sentiments réciproques d'un père et d'un fils. M. Paul Bourget n'a pas sacrifié à cet atavisme forcé, à cette « loi du sang » qui lui eût, ici, donné de conventionnelles facilités. Quoique fils de Jaubourg, Landri ne l'a jamais aimé et conserve de lui un souvenir presque horrifié. Mais, au contraire, il aime l'homme loyal et grand qui l'a élevé et qui a fait de lui un honnête soldat.

Landri est, de son côté, une sorte « d'émigré à l'intérieur », puisqu'il vit dans un monde qui, à cause de son nom, ne veut pas de lui, mais qu'il

désire, de toute son âme, servir. Son triple atavisme, c'est-à-dire l'hérédité du sang de sa naissance illégitime, étant fils d'un bourgeois et d'une aristocrate, et l'atavisme moral de son éducation faite par le marquis, lui a donné une âme complexe, une sensibilité inquiète et nerveuse, des aspirations hésitantes et sans cesse contrariées, dont les unes l'éloignent de ce monde et de ce régime social que les autres lui imposent le devoir de défendre. C'est aussi de Landri que M. Bourget s'est servi pour nous montrer plus d'une fois le noble non « comme il faut » mais « comme il le faudrait »; et cette loyauté, que nous le verrons apporter dans la conception de tous les types qui incarnent les idées combattues par lui et auxquels, néanmoins, il prête de généreuses qualités, cette loyauté lui a commandé de résumer dans la personne de Landri ce que l'énergie vitale et le devoir social réclament avant tout, aujourd'hui, de tout homme, quels que soient sa race et son état.

Cette impartialité droite, M. Bourget en a d'ailleurs écouté les préceptes sans souci de flatter ou de mécontenter les masses, sans inquiétude de flagorner les thuriféraires du progrès et les excités de la révolution. Chaffin, l'intendant déloyal, ne sera pas inaccessible au remords; son fils Pierre a beau se faire l'apologiste de l'égalité et le protagoniste des principes les plus avancés, M. Bourget a réuni en lui des qualités de noblesse d'âme, de droiture absolue, d'honnêteté ombrageuse et de sensibilité morale qui suffisent à le rendre sympathique entre tous. Le drame dont le cœur de Landri devient le théâtre quand le jeune homme se sent acculé à imposer au marquis la double souffrance qu'il lui réserve, est à peine comparable à ce tragique débat qui déchire le cœur de Pierre Chaffin contraint de soupçonner l'honnêteté paternelle. Par contre, le romancier n'a pas hésité à souligner les ridicules de Chalus ou la

goujaterie de Bressieux, gentilshommes tous deux, néanmoins.

*
* *

Si *l'Emigré* est un roman « d'étude des causes », ce n'est pas proprement un roman à thèse. M. Bourget, pourtant, puisqu'il étudiait dans le marquis « l'homme du passé », le noble dont le rôle social jadis fut si grand, et que l'on a fait descendre — ou qui, si vous y tenez, est descendu de lui-même — à n'être plus qu'un oisif et un inutile, M. Bourget devait, dans une étude parallèle, nous brosser un saisissant portrait de « l'homme nouveau », lequel, par sa situation sociale, est, aussi bien que le premier, un « émigré à l'intérieur », mais dont les opinions s'affirment bien différentes, parce que, lui, il veut « servir ». De cette opposition entre deux types aussi loyalement conçus l'un et l'autre, naît le grand intérêt des idées exposées ici. De là naissent aussi la vigueur puissante et déliée des caractères, observés jusque dans leurs nuances les plus fines, et, enfin, l'émotion des chocs qu'amènent ces problèmes contemporains, si douloureux, puisqu'ils mettent en conflit les caractères et les cœurs, et parfois même les exigences primordiales de la vie et celles de l'âme.

Landri est officier. M. Paul Bourget en a pris texte pour étudier, avec sa sûreté impeccable de diagnostic et d'analyse, toute la psychologie de l'officier français aux prises avec les difficultés présentes. Il y a dans *l'Emigré*, sur le rôle imposé à l'armée dans les grèves et dans les inventaires, et sur le système des fiches, et sur le dégoût invincible que la folie antimilitariste doit faire monter aux lèvres du soldat digne de ce nom, des pages inou-

bliables et dont la flamme vengeresse ne s'éteindra pas. Je ne puis que les signaler à l'attention du lecteur.

Avant la révélation de sa naissance, Landri n'a qu'une religion : servir son pays. L'incompatibilité qui se dresse entre les devoirs de sa caste, tels que son père putatif les conçoit, et ce culte qui est en son âme, lui arrache des cris de révolte : « Je suis un grand seigneur, dites-vous! Dites un paria par en haut, devant qui tant d'avenues ont été fermées, quand il a eu vingt ans, parce qu'il s'appelait de ce grand nom, et la femme qu'il aime ne veut pas de lui à cause de cela!... Ah! que je l'aurai connue et vécue la tragédie du noble, puisque mon malheur veut que j'en sois un, cette paralysie de l'être jeune, vibrant, affamé d'action, pour un passé qui n'a pas été le sien, même un jour, l'étouffement par des préjugés qu'il ne partage même plus!... Oui, j'ai été, je suis quelquefois si près de la haïr, ma caste, et c'est si cruel, car j'appartiens à cette caste malgré tout. Elle me tient prisonnier. J'en sens les verrous. J'en ai l'orgueil à certains moments, et à d'autres, celui-ci par exemple, c'est comme une horreur!... »

Landri ne sacrifiera pas son amour pour la femme qui en est digne, Mme Olier, à la crainte de la mésalliance, que son père considère, lui, comme un dogme. Mais il y a plus. On en est arrivé à l'abominable moment des inventaires. Landri, lieutenant de dragons, peut être chargé de crocheter les portes d'une église. Car ce sera la honte éternelle du régime d'avoir employé l'armée française à pareille besogne.

Le fera-t-il? Il n'est pas suffisamment chrétien pour voir dans le refus une prescription de conscience. S'y refuser, c'est sacrifier l'armée, la seule façon de servir qui lui soit ouverte. Obéir, c'est contrister cruellement Mme Olier et, surtout, le marquis... Landri, qui se croit encore son fils et qui

l'aime comme un père, ne sera pas arrêté, néanmoins, par cette considération. Il a le droit d'obéir à ses convictions, comme le marquis a celui de suivre l'ordre des siennes, et, par-dessus tout, Landri se sent incapable de devenir un inutile :

« C'est précisément, dit-il, parce que je suis un Claviers-Grandchamp que je ne veux pas m'en aller de l'armée! Je veux servir. Vous entendez, « servir », n'être pas un oisif et un inutile, un homme riche avec un blason plus authentique sur ses voitures. Je ne veux pas, à cause d'une instruction à transmettre, dont je ne suis pas responsable, défaire toute l'œuvre de ma jeunesse, redevenir un « émigré à l'intérieur » comme tant de mes parents, tant de mes amis, comme mon père... Depuis que j'observe, je le vois, lui si intelligent, si généreux, si vivant, ne faire aucun usage de ses énergies, ne participer à aucune des activités de son temps. Il existe une France contemporaine, cependant. Il y est. Il n'en est pas. Elle ne veut pas de lui, qui ne veut pas d'elle... On dirait que le Passé, en reculant, le fascine plus encore. Pour moi, c'est la mort, et j'ai voulu vivre. C'est la raison qui m'a fait entrer dans l'armée... Cet uniforme, on ne me l'arrachera qu'avec la vie. En le perdant, je perdrais toutes mes raisons d'exister... » Et, plus tard, le moment étant venu de marcher pour l'inventaire, à un camarade libre penseur qui ne peut s'empêcher de murmurer : « On nous fait faire un sale métier », Landri répondra encore : « Un soldat ne connaît que sa consigne... »

... Le jour de l'inventaire arrive. Ordre est donné à Landri de faire briser la porte de l'église par ses sapeurs. La scène est empoignante, tragique et sublime...

Il commença de gravir l'escalier, tandis que les trois roulements de tambour annonçaient l'exécution

toute prochaine. Ils furent suivis de quelques minutes d'une horrible attente. Landri, debout maintenant sur le terre-plein, s'était arrêté, et il se taisait. En montant les degrés, sa tête s'était levée vers la grande horloge au-dessus du portail de l'église. Elle marquait tout près de neuf heures...

— Hé bien! mon lieutenant? disait le commissaire, je crois que le moment est venu.

— Non! répondit Landri, en s'arrachant à sa pensée, et d'une voix ferme cette fois, non, je refuse.

— Vous refusez? dit le sous-préfet en s'avançant. Mais avez-vous bien réfléchi aux conséquences, Monsieur..., à l'article 234 du code pénal?

— Je refuse, répéta le jeune homme, et, saluant militairement les trois fonctionnaires que la surprise rendait immobiles, il descendit d'un pied leste cet escalier qu'il avait gravi si lentement, suivi des sapeurs. « A vos chevaux! » cria-t-il quand il fut en bas, et presque aussitôt : « Par quatre, marche! » Cinq minutes après, il n'y avait plus un seul dragon sur la place, mais une foule enthousiaste qui poursuivait les fonctionnaires, en train de regagner leur landau, des cris de : « Vive l'armée! Vive le lieutenant! »

Que s'est-il donc passé dans la conscience de Landri de Claviers-Grandchamp?

Il s'est passé que Jaubourg est mort en révélant à Landri qu'il est son fils. Et l'immense détresse de l'irréparable est entrée dans l'âme de cet homme. Son amour du métier militaire, sa vibrante ardeur, qu'est-ce que cela, désormais, puisqu'il n'est plus qu'un honteux enfant de l'adultère, ayant usurpé un nom, une situation, une considération auxquels il n'avait pas droit?... Mais le marquis ne sait rien encore de la fatale découverte. Il croit toujours que Landri est son fils... Alors, quand il s'est trouvé sur le point de commettre la besogne exécrable, Landri a réfléchi qu'il n'avait pas le droit, ayant accaparé ce nom de Claviers-Grandchamp, de le déshonorer aux yeux de son légitime propriétaire, pas plus qu'il

ne se croit maintenant le droit de ne pas agir en communauté avec celui qui se figure être son père... Ce retour a été merveilleusement amené par M. Paul Bourget avec cette science sûre du cœur humain qui le fait, entre tous, le maître du roman. Ainsi présentée, cette désobéissance du soldat à sa consigne, pour ne pas faire saigner le cœur de l'homme auquel, involontairement, il a pris son nom et son amour, « apparaît » , écrit judicieusement M. Jules Bois, « sinon héroïque, du moins généreuse et touchante... Originale, forte trouvaille romanesque. Tout en étant profondément psychologique, elle est dramatique au plus haut degré, car elle est imprévue et brusque, en restant légitime. Le romancier nous montre là sa merveilleuse maîtrise. Il ne sort point de la vérité du caractère. Il y entre, au contraire, jusqu'au fond, et il suspend l'intérêt, nous laisse indécis d'abord, puis palpitant; enfin, il nous fascine, nous entraîne, nous bouleverse par un coup de théâtre net, robuste, magnifique. »

Jusqu'au moment où Landri entend de la bouche du marquis lui-même — dans une scène de glaciale et frémissante horreur — que le secret lui a été révélé à lui aussi, le jeune officier n'a qu'une pensée : cacher à tous le déshonneur de sa mère, épargner au marquis la connaissance de ce qui va empoisonner ses jours. Pour cela rien ne coûtera à son cœur bon et chevaleresque. Il a sacrifié sa carrière, qu'il adorait; s'il ne sacrifie pas son amour, c'est que cette mésalliance va devenir pour lui la seule porte de sortie favorable à la conservation de l'honneur familial. Landri supportera donc cette torture atroce de s'en aller de par le monde en Claviers-Grandchamp, sachant qu'il ne l'est pas, et de briser avec celui qu'il vénère entre tous, ne pouvant plus profiter d'une affection qui s'égare de but. Jamais M. Paul Bourget n'a plus simplement et plus implacablement mis en lumière les conséquences ef-

froyables que peut entraîner l'une de ces fautes élégantes auxquelles le monde est si indulgent, qu'en nous décrivant le martyre immérité de Landri et celui du marquis.

*
*

Mais, enfin, le marquis, éclairé, et le fils de Jaubourg se sont expliqués. Le premier a l'intégrité de sa Maison à défendre et aussi l'honneur de son nom. Froidement, il a fixé, en justicier, ses droits de mari outragé et de père abusé. Pour tout le monde, rien ne sera changé dans leurs rapports apparents. Au contraire, ils sembleront plus tendres et plus ouverts que jamais. Pour tout le monde, la fortune de Jaubourg sera acceptée par lui, marquis de Claviers-Grandchamp; secrètement, cette fortune sera reprise par Landri. Et le marquis vendra Grandchamp et tout ce qui lui appartient, pour payer ses dettes. Et nul ne pourra mal parler de la marquise de Claviers-Grandchamp. Après un temps moral suffisant, — dans le secret de leurs contacts, les deux hommes, d'ailleurs, ne cesseront pas de demeurer comme deux étrangers en face l'un de l'autre, — Landri fera au marquis les sommations respectueuses, et il épousera Mme Olier. Et ce dénouement de leur martyre expliquera plausiblement au monde leur séparation définitive... « Le marquis est inflexible sur les mésalliances... »

Or, tout ceci est scrupuleusement observé. Landri, même, fera plus. Son pseudo-père ayant paru soupçonner Mme Olier — qu'il méconnaît alors — de l'envoi de la lettre anonyme, il n'aura de tranquillité qu'il n'ait découvert l'envoyeur et qu'il n'ait remis au marquis les preuves restantes. Il donnera à une œuvre la fortune de Jaubourg. Puis il quittera la

France pour le Canada, et changera le nom de Claviers-Grandchamp contre un autre, choisi dans son ascendance maternelle. Et, véritablement, ici nous avons plus d'une fois trouvé le marquis trop dur, trop fermé, presque incompréhensif de l'indulgence possible envers l'enfant qui n'a été personnellement coupable de rien, et plus d'une fois aussi nous avons rapproché de cette dureté l'héroïque et délicate sensibilité de Landri. Mais il y avait, ici encore, une habileté de M. Paul Bourget. La ferme et stoïque froideur du marquis, légitimée par le devoir de garder sa force, ne l'empêche pas, au dénouement, quand il peut ouvrir la bonde de son cœur, d'apparaître le tendre et bon homme qu'il est en effet. Alors, quand nous retrouvons enfin, dans les bras les uns des autres, ce vieillard frappé à mort et celui qu'il a aimé comme un fils, et celle en qui il veut voir une fille, nous sentons nos cœurs s'ouvrir à la plus douce, à la plus poignante des émotions...

Si l'Emigré, depuis l'heure de la révélation, nous est apparu comme le grand seigneur symbolique, capable des vertus héroïques immémorialement transmises, celui qui va, de son côté, émigrer définitivement vers une patrie nouvelle n'a pas moins grande allure. Vraiment, nous sentons passer sur eux comme le souffle de la Fatalité antique... Que dis-je? C'est plus et mieux que cela. C'est le dogme terrible de la responsabilité de la faute avec celui de la réversibilité des actes humains qui s'impose à notre pensée. M. Paul Bourget n'a pas hésité à le marquer expressément :

« Le tragique, dit-il, engendre le tragique, par une loi qui fait la moralité secrète de cette trop véridique histoire de la vie privée. Il est rare qu'il ne soit pas la conséquence d'une de ces fautes profondes dont l'expiation dépasse celui qui l'a commise. C'est une des formes de cette transmission du péché, de

laquelle on a pu dire avec tant de vérité que rien ne nous heurte plus justement et que « cependant, sans ce mystère, le plus incompréhensible de tous, nous sommes incompréhensibles à nous-mêmes ».

Plus loin encore, à propos de Pierre Chaffin et de Landri : « Le sort, qui a de ces enseignements, mettait face à face ces deux hommes nés et grandis en des conditions si différentes, et qui subissaient, à l'insu d'un de l'autre, cette même universelle épreuve de la réversibilité, dont un ancien disait déjà : « Nous « serons punis, ou dans notre personne, ou dans « celle de nos descendants, pour les crimes que « nous aurons commis en ce monde. » C'est le principe tout ensemble moral et physiologique qui, solidarisant les personnes d'un même sang, crée la Famille et la Société. »

Je m'aperçois que je n'ai rien dit encore de Mme Olier et de l'amour chaste, ardent, intensément douloureux que M. Paul Bourget a mis dans son cœur. Quelles délicates nuances pourtant dans la psychologie de cette nature nerveuse et fine de femme qui aime l'amour et le redoute, qui ne veut ni se priver d'une chère tendresse, ni cesser de s'estimer en s'y abandonnant, qui s'exalte sans s'étourdir et s'enfièvre sans abdiquer sa raison! Quelle adresse et quel tact dans l'exposé de cet engagement entre Valentine et Landri, engagement qui « était pareil à ceux qui se sont conclus par milliers depuis que des hommes passionnés comme Landri savent pourtant respecter ce qu'ils aiment, et que des femmes secrètement éprises comme Valentine Olier rêvent de concilier les émotions d'une tendresse interdite avec les strictes exigences de la vertu... ».

Mme Olier paraît à peine, en certaines circonstances décisives, et, néanmoins, comme nous la connaissons vite, et comme nous avons bien la sensation de la force et de l'élévation de son amour! C'est que l'auteur a su ne renfermer dans ses mouve-

ments d'âme, dans ses paroles, dans ses actes que le significatif essentiel, et tout l'essentiel. Il y a, dans le roman français, peu de scènes comparables, pour la sobre et poignante beauté de la tenue, à celle où nous voyons Landri, le cœur gonflé de son horrible secret, arriver chez Valentine pour le dégorger, et comprendre, là, qu'elle l'a deviné, rien qu'à le voir... M. Bourget a composé l'attitude des deux amants dans cette rencontre avec un véritable génie. Tout le chapitre, il est vrai, est à mettre hors de pair : l'adresse du psychologue le plus averti de l'amour s'y mêle à l'aquiline pénétration du connaisseur d'hommes et à l'émotion contenue d'un poète tragique. Qui, d'ailleurs, excella jamais comme lui à démonter les rouages d'une situation pour lui faire rendre tous ses effets, à poser en valeur tous les éléments logiques et naturels qu'elle comporte, et qui en soulignent la nostalgique beauté ou la grandiose horreur? Je ne puis mieux appuyer ceci d'un exemple qu'en citant une scène capitale du roman, qui en résume la pensée et la signification mélancolique. Et ce sera comme la conclusion de ces réflexions rapides. Landri et Valentine se sont embarqués pour refaire leur vie. Au moment où le bateau lève ses ancres, le jeune homme aperçoit une dernière fois la haute silhouette de celui qu'il a cru si longtemps être son père et qui, en somme, fut son vrai père, puisqu'il a formé son âme et qu'il a stylé son cœur pour les vicissitudes impitoyables de la vie :

« Il était impossible de distinguer ses traits. Le vent de mer agitait l'étoffe sombre de son manteau de voyage autour de lui qui restait immobile, d'une immobilité presque fantastique; et, bien que sa Valentine fût là, qui respirait, qui vivait, qui l'aimait, Landri sentit, à ce spectacle, s'insinuer dans son âme le froid de la mort. Ce dernier des Claviers-Grandchamp, debout dans cette solitude par ce soir

brumeux, sur cette terre anglaise, regardant s'en aller tout ce qu'il aimait et qu'il avait sacrifié à l'honneur de son nom, c'était vraiment *l'Emigré*, celui qui n'est plus ni de son pays ni de son temps. Le drame privé dont cette station du vieux gentilhomme français sur les planches du quai de Liverpool était le suprême épisode, s'amplifiait, se fondait dans un symbole plus large et plus pathétique. Derrière ce fantôme d'un vivant, les fantômes de tous ses aïeux surgissaient. Cet héritier de tant de seigneurs, dont la race s'éteindrait avec lui, incarna pour un instant, au regard de Landri lui-même, la mélancolie d'une caste vaincue. Et qu'était-il, lui-même, qu'un autre *Emigré?* N'allait-il pas essayer de refaire au delà des flots une existence qui aurait dû, avec sa fortune, avec le nom que la loi lui reconnaissait, s'écouler sur le sol natal, tranquille et comblée? Il avait sacrifié cette destinée, si enviable aux yeux de tant de gens, à quoi? Comme les émigrés de jadis, à un principe. C'est pour maintenir ce principe qu'il abandonnait sa patrie, pour ne pas porter un nom qui n'était pas le sien, et cependant sauver la mémoire de sa mère. Une autre phrase prononcée par M. de Claviers dans leur discussion de Saint-Mihiel, après son refus d'aider à l'inventaire, lui revint à la mémoire : « Il faut quelquefois démissionner de sa vie pour garder le germe de l'avenir. » Landri en sentait toute la force et quelle réserve d'honneur représente un véritable aristocrate, tel que celui dont la forme s'effaçait là-bas, de plus en plus lontaine. Reportant sa pensée sur son pays, il se prit à songer avec bien de la mélancolie que la France ne les emploie plus, ces exemplaires d'une sélection fixée et supérieure. Elle les paralyse par la persécution. Elle les dégrade par l'oisiveté. Elle les ruine par ses lois sur les héritages. Tout son effort s'acharne à détruire les conditions où d'autres pourraient grandir... La *Cambria* allait

quitter la Mersey. La grande houle du large ondulait en immenses plis autour de la coque puissante du vapeur. Les feux des fanaux trouaient de clartés plus dures la brume plus dense. Autour de l'exilé résonnait une langue étrangère, celle des rivaux séculaires qui ont tout su garder du passé pour mieux dominer le présent, et l'officier démissionnaire mélangeait la pitié pour cette France, qu'il n'habiterait peut-être plus jamais, à celle qu'il éprouvait pour le vieux gentilhomme envers lequel il ne cesserait pas d'avoir une tendresse de fils; et il tendait en vain les yeux pour essayer de revoir encore une fois, à travers l'espace, la hautaine et immobile silhouette disparue, là-bas, dans la nuit, — sans doute pour toujours! »

25 juin 1907.

IV

CHARLES DE POMAIROLS

ASCENSION

Qui de nous, pénétrant sous les voûtes de certaines cathédrales, ne s'est senti transporté d'une sorte d'émoi sacré et n'a subi l'écrasement d'une grandeur mystérieuse et terrible? L'obscurité qui noie les sommets des colonnes et les nervures supérieures du temple, cette pénombre presque surnaturelle et si lénifiante qu'étoilent de lueurs rougeâtres les lampes des sanctuaires, les reflets empourprés et opalins des vitraux, le silence et la solitude, tout concourt à communiquer à l'âme cette émotion grave où je ne sais quelle douceur recueillie et rassurée combat une invincible oppression. Dieu parle. Tous les bruits du monde viennent mourir contre ces murs séculaires et contre la défense puissante des vantaux de bronze. Les petitesses, les mesquins soucis, les inquiétudes lancinantes pour de chimériques objets, et l'amère douleur de vivre, enfin, il semble que tout cela se soit évanoui pour l'homme dont les pas retentissent sur ces dalles de prosternement, que d'illustres morts habitent et imagent de leurs traits aujourd'hui presque effacés...

Voilà précisément — car il y a d'apaisantes statues de la Vierge dans la demeure formidable du Dieu des armées — voilà l'impression qui peu à peu nous envahit, à mesure que nous pénétrons dans le

beau et austère roman de M. Charles de Pomairols : *Ascension.*

*
* *

Oh! de grâce, n'attendez point de moi l'analyse même succincte, l'examen même sommaire, et surtout n'attendez pas la critique sèche et méthodique d'une telle œuvre. Combien le pauvre littérateur attaché aux beautés éphémères de la forme, à la réalisation de rêves esthétiques sans cesse combattus et changeants, se sent faible, désarmé, incompréhensif presque, devant une somme d'art spiritualiste aussi complète, aussi éblouissante, aussi profondément mûrie et consciencieuse!

Et quelle note de contraste, d'audace et de nouveauté elle apporte dans le sombre concert de nos lettres païennes! Notre littérature, avec sa sensualité lourde et voluptueuse, avec ses théories libertaires de l'amour et des instincts victorieux, avec ce déséquilibrement qui la jette des ardeurs les plus bestiales à des raffinements pervers d'intellectualisme, avec sa préoccupation unique de l'adultère profitable, des extases interdites, ou des basses mœurs des viveurs, notre littérature reflète bien l'amoralité matérialiste de notre âge.

« Nous sommes gâtés, écrit M. Jules Bois, par les cuisines épicées et complexes de l'art moderne, le scepticisme gouailleur de Paris, ses crises de snobisme, qui sont de l'enthousiasme à froid et à faux, et cette renaissance du paganisme, d'un paganisme nouveau qui, je suis obligé de le reconnaître, est surtout composé avec les pires éléments de l'ancien et qui ferait rougir non seulement les stoïciens, mais aussi la plupart des épicuriens antiques. »

Ainsi parle un artiste assurément ouvert à la com-

préhension de toutes les beautés de l'âme, mais qui n'a point accoutumé de nous faire reconnaître en lui un moraliste bien intransigeant. D'ailleurs, comment notre littérature pourrait-elle être autre, puisque les hommes de notre époque s'asservissent de plus en plus à poursuivre les biens matériels et terrestres et les jouissances immédiates les plus laidement inférieures? Ceux même, d'entre les écrivains ou les conducteurs d'hommes, qui paraissent s'acharner à guérir les plaies sociales, en se targuant d'aimer les misérables et les opprimés, méconnaissent cette vérité éternelle que l'âme seule, si elle est satisfaite, donne au cœur le contentement et la paix suprêmes. On rue criminellement les pauvres diables aux plaisirs, aux joies troubles qui étourdissent et abaissent, à la poursuite des appétits grossiers qui minent toute vie spirituelle dans les corps alourdis. Les lumières célestes, que des sectaires imbéciles voudraient éteindre, sont seules capables de retenir encore au bord de l'abîme une civilisation dont tout idéal immatériel est systématiquement proscrit.

... Néanmoins, la créature désarmée que nous sommes s'enorgueillit d'avoir enfin conquis l'empyrée et de faire passer, sur l'écran d'azur qu'illumine le soleil, l'ombre inquiétante et majestueuse de ces gigantesques oiseaux factices, nos plus modernes et nos plus perfectionnés instruments de mort stupide...

Ascension, par-dessus le cloaque d'une littérature inconsciente ou malsaine, à notre heure de veulerie morale et jouisseuse, s'élève d'un merveilleux élan vers le zénith, comme l'un de ces aéroplanes d'où l'homme contemple les autres hommes, qui sont pareils à des fourmis agitées, et le monde immense des villes et des champs qui se rapetisse et s'évanouit sous son regard...

*
* *

La langue de ce poète d'abord, — car M. de Pomairols était connu jusqu'à ce jour comme le poète lyrique, rustique, enthousiaste et un peu âpre du Rouergue, — la langue de ce poète ramène à notre pensée le souvenir du style fluide et d'une si fraîche poésie que Jean-Jacques Rousseau et Lamartine écrivirent, eux aussi, sans apprêt ni fatigue.

Qui résisterait au charme de ce paysage spiritualisé :

Tout à coup, oubliant la zone vulgaire des champs cultivés, nous vîmes assez loin, à l'écart, une forêt vaste, épaisse, mystérieuse, emplir de son étendue tout l'horizon; elle adoucissait les sommets, elle veloutait harmonieusement les pentes, elle répandait sur les espaces en plaine la parure flottante de ses riches frondaisons; et du sein de cette masse profonde, surgissait, comme un rêve du passé, la forme d'un clocher aérien surmontant une église ogivale, blancheurs grises et moussues à demi noyées dans un océan de branches. Ainsi apparaissait, conservé à travers les âges, l'asile de prière que nous venions visiter pieusement.

Nous prîmes les vagues sentiers abandonnés qui y conduisaient, et où semblait nous devancer, comme des guides silencieux, l'ombre des moines d'autrefois en costume blanc. Le recueillement s'étendait profond sous les hautes voûtes des arbres. A leur cime, une brise légère courait par intervalles, comme une lente oraison interrompue et reprise. Nos pas traversaient des plis de vallons enfouis sous les ombrages, baignés d'une lueur de sanctuaire, solitudes closes, mystérieuses retraites qui nous enveloppaient de leur douceur.

Nous avions l'impression de vivre dans un autre temps, de sentir avec une autre âme; il nous semblait

que la matinée jeune et pure qui nous éclairait était restée là d'un autre siècle, d'un siècle inviolé où commençait la floraison des âges. Des corolles bleues et blanches s'ouvraient dans l'herbe des bois; elles gardaient des gouttes de rosée que le brouillard y avait suspendues, en s'évanouissant dans le ciel comme une vapeur d'encens. Ces fleurs, en comparaison des autres fleurs, semblaient plus naïves, plus innocentes, comme si elles avaient reçu, transfigurante lumière! des regards d'âmes plus candides que celles d'aujourd'hui...

Ces quelques lignes suffiront à renseigner, en même temps que sur l'élégance de sa plume, sur l'étonnante richesse psychologique et morale du romancier. Il n'est pour ainsi dire aucune de ses phrases qui ne soit médullaire et comme gonflée d'un suc de réflexions, d'impressions, d'observations intérieures, profondes et pénétrantes. Jamais néanmoins l'enthousiasme lyrique du poète pour sa terre, qu'il aime en régionaliste fervent et pieux, pour ses proches dont il garde le culte puissamment tendre, ou pour son Dieu devant lequel il s'anéantit dans une extase mystique, ne perd la mesure, la sobriété, le sens exact de cette pondération qui est peut-être la première des beautés classiques de la langue française. Nette, savoureuse, nerveuse jusque dans les exaltations de l'ascétisme, cette langue imprégnée de spiritualité connaît aussi les couleurs nuancées et vivantes du pur réalisme : c'est là, peut-être, le secret de son attrait et de sa puissance.

*
* *

Ascension n'appartient pas au genre traditionnel du roman. Ce sont des portraits d'âmes étudiés au cours d'une existence. Mais l'auteur ne s'est point

préoccupé des artifices littéraires qui donnent la vie, l'attrait, le mouvement aux romans de pure littérature. Les péripéties, très rares, du récit sont empruntées aux événements les plus usuels. Sans chercher bien loin, M. de Pomairols a choisi deux accidents de voiture — encore nous a-t-il épargné l'automobile! — pour mettre en relief un caractère ou pour dénouer une situation. Peu lui importe, évidemment, que son récit appuie et prolonge de façon inusitée l'analyse des esprits ou la dissection des âmes et des cœurs. Nous ne songeons donc pas à juger ce poème spiritualiste, d'un lyrisme qui étreint, d'après les règles ou les mesures coutumières. La narration, en effet, serrée et touffue, nous prend dès les premières pages, et nous lisons, sans fatigue ni arrêt, cette œuvre d'un souffle puissant, conquis, progressivement, par la flamme de pureté et d'ardeur mystique qui en émane.

C'est l'ascension de deux âmes vers Dieu, par le sacrifice et par le culte de l'idéal, qui est racontée ici. A vrai dire, quatre personnages se dessinent au premier plan : Destève, le héros et le protagoniste du livre, qui semble bien incarner la philosophie, les pensées et la conception de l'existence propres à l'auteur; sa fille, Lucile, dont M. de Pomairols s'est servi pour étudier, de la façon la plus perforante et la plus poignante qui fût jamais, ce phénomène divin : l'éclosion de la vocation religieuse dans l'âme pure de la jeune fille; Thérèse, qui incarne l'idéal de Destève et meurt en donnant le jour à Lucile; et Cadars, enfin, qui, vaillamment, assume le rôle un peu périmé de confident.

Mais ce sont, en réalité, Destève et sa fille qui requièrent seuls toute notre attention et l'admiration de ceux même d'entre nous qui demeurent fermés au brûlant amour divin, lequel consume tout l'être de ces deux mystiques. Thérèse apparaît ici sous la rare et fragile physionomie d'une enfant faite pour

la vie religieuse, amenée à l'amour humain par l'amour divin et par le leurre de son innocence, et qui, du jour où la réalité conjugale s'impose à elle, s'étiole et meurt comme une fleur polluée. Sans doute, c'est là un être d'exception, et l'amour conjugal aussi bien que la maternité gardent tout leur resplendissant prestige, quelle que puisse être la légitime préférence de certaines âmes pour la virginité. Mais notre critique de mondains désarme devant une aussi prenante et aussi originale figure angélique. L'usage établi depuis les temps lointains de ne dire sa destinée à l'enfant qui va devenir femme, de ne lui révéler les réalités malgré tout brutales de l'initiation qu'à l'heure précise où elles s'imposent à elle, doit amener plus souvent qu'on ne pense de ces crises morales. Thérèse était vouée à Dieu de toute éternité. Destève ne s'en est point rendu compte. Spiritualiste, ayant le culte inné des grands hommes, des grands poètes, des grandes actions, de l'idéal en un mot, il a cherché quelle femme pourrait, associée à sa vie, partager ce culte et embellir de sa grâce le foyer conjugal. Thérèse s'est rencontrée, belle et chaste, et comme lui attirée vers le Beau. Destève, aidé par la mère de la jeune fille, a cru qu'il pourrait amener à l'amour humain — le plus éthéré possible — ce cœur qui ne sait que Dieu et qui ne bat que pour les émotions de l'âme. Il lui a fait connaître les poètes, Lamartine surtout, le plus noble et le plus pur des poètes modernes, il lui a montré les splendeurs de la Bible, unissant toujours, dans son enseignement, les extases légitimes et pures de l'amour aux inquiétudes chastes de l'âme. Et l'enfant a cru qu'elle aimait. Une conception de l'amour immarcescible a pris place dans son jeune cœur, se confondant, croyait-elle, avec l'amour du Créateur. Mais la révélation conjugale l'a tuée... Elle a pleuré sa virginité du jour où elle l'a perdue, et le drame est profondément poignant qui nous montre

le déchirement de cette âme et les efforts qu'elle fait pour garder intact à son mari un amour dont désormais elle rougit... Ah! non, ce roman — en cette partie surtout! — ne plaira pas aux âmes vulgaires et ne sera point compris des mufles!

*
* *

En donnant le jour à Lucile, Thérèse meurt, et dès sa mort va commencer la véritable *Ascension* de Destève. Sans doute a-t-il déjà gravi plusieurs degrés de la montagne sainte, par les soucis de délicatesse, de respect et par la tendre prévenance qu'il a gardée à celle chez qui il découvrit avec épouvante l'invincible horreur de la vierge pour l'union charnelle. Mais bientôt l'instinct du père s'éveille dans l'âme de l'amant torturé et nous allons assister à une analyse tellement parfaite, tellement émouvante et minutieuse de ces deux âmes, celle du père et celle de l'enfant, que la première partie du récit, psychologiquement si curieuse, va s'amoindrir et s'effacer dans notre mémoire, devant la bouillonnante fièvre de la seconde.

Le tableau de l'amour paternel de Destève pour sa fille est à la fois une fresque largement humaine et un pastel où les nuances les plus délicates se fondent et s'amalgament. On n'en pouvait attendre moins du peintre admirable de l'enfance qui écrivit : *Pour l'enfant*. La grâce et l'émotion viennent, dans toute cette partie du récit, échauffer la finesse d'observation et la pénétration psychologique. Je ne résiste pas à l'envie de reproduire ici même l'une des images qui fixent délicieusement ce « Portrait d'Enfant » :

Un matin d'été, j'avais amené l'enfant dans le bois. Je marchais non pas dans l'allée que consacre toujours le souvenir de Thérèse, mais dans une autre

plus étroite. Lucile, s'étant mise à courir, m'avait devancé. Je la vis tout à coup ralentir son pas et faire, avec une gaule légère qu'elle avait ramassée, de doux gestes devant elle, un peu au-dessus de sa tête. Je m'approchai : comme une petite bergère garde son troupeau le long des chemins, elle conduisait, elle poussait, des mouvements de sa baguette, une troupe aérienne, une nuée de papillons qui s'étaient levés sur ses pas et voletaient en une fuite lente; on en voyait de bleus, de jaunes, d'autres d'un blanc verdâtre, d'autres mi-partie blanc et orange, d'autres striés de violet; quelques-uns, montant ensemble pour s'échapper, formaient comme une spirale hésitante, un joli tourbillon d'ailes. Comme c'était la saison où la nature est déjà défleurie, on aurait dit que les pervenches, les anémones, les stellaires, au lieu de se faner et de mourir, s'étaient mises à voler dans l'air, et l'enfant semblait sentir ainsi, car sur ses lèvres ravies murmurait la chanson : « Ma fleur vole, vole, vole... » Cependant les papillons poursuivis, ayant trouvé un espace ouvert, se dispersèrent. L'enfant, ne voyant plus leur bande légère, se chagrina : elle me dit presque en pleurant :

— Est-ce qu'on ne pourrait pas les mettre en cage?

Ainsi M. de Pomairols illustre-t-il de tableaux d'une grande fraîcheur, et qu'un poète seul pouvait composer avec une aussi fluide harmonie, les graves réflexions, les méditations d'austère pédagogie, toujours élevées et toujours religieuses, que cette description d'une éducation d'enfant lui inspire.

Livre de bonne foi et livre de foi, livre surtout d'ardente piété catholique, *Ascension* monte d'un vol toujours plus plané à mesure que le travail divin se fait plus saisissant dans les âmes.

Ayant été une enfant suave et aimante, — presque trop parfaite en vérité, car les modèles nous manquent pour comparer et juger de la fidélité du copiste! — Lucile sent naître dans son âme la vocation religieuse. Il y a ici une analyse de cet éveil,

une dissection de cette crise spirituelle et morale devant lesquelles, une fois de plus, le critique profane ne peut guère faire autre chose que s'incliner. Quelque temps après que Destève — un instant tenté par l'amour humain, un instant poussé à refaire sa vie sentimentale qui fut incomplète, — a rejeté la coupe des délices pour garder intact avec son idéal le souvenir de l'ange cruel qui fut lié à sa vie et pour se consacrer tout entier à sa fille, à ce moment précis Lucile lui annonce son désir d'existence cénobitique.

Destève subit une crise atroce. Il n'a vécu que pour sa fille, et sa fille veut l'abandonner. Il n'a plus au monde — à part son chaud amour de traditionaliste pour la terre de ses ancêtres — qu'une passion, vivre dans l'ombre tutélaire de cette enfant angélique. Et voici qu'elle veut le quitter pour jamais. Une lutte de délicatesse s'établit entre Lucile et son père. Mais, bientôt, mille anxiétés déchirent le cœur de Destève. Le souvenir du vol qu'il fit à Dieu de l'âme de Thérèse revient en lui comme un remords. Plusieurs exemples de vies conjugales malheureuses autour de lui l'effraient : il cède, Lucile devient sœur Léonie.

A côté de son enfant qu'il voit fréquemment, à quelques pas de sa vieille terre patrimoniale de Daumière où dorment tous ceux dont il provient et qui reste son culte le plus cher après celui de sa fille, Destève coule encore des jours mélancoliques et doux. Mais la persécution arrive, et l'ordre où sœur Léonie est entrée se voit exilé. Destève n'hésite point. Il suivra au Brésil l'enfant qu'il aime par-dessus tout, et bientôt, pour contenter la soif apostolique de celle-ci, il fera vendre Daumière et brisera le dernier fil qui l'attachait à sa patrie... L'ascension est terminée... Destève a piétiné ses préférences, ses goûts, tout ce qu'il y avait de désir terrestre en lui : il s'est immolé à sa fille et à son Dieu. . . . . .

*
* *

Je sais trop bien l'à peu près, l'incomplet, l'approximatif de tout ce que j'essaie de transcrire ici! Ce sont de fugitives et fragmentaires impressions, qui rappelleront aux lecteurs du livre de M. de Pomairols certaines de ses beautés et quelques-uns de ses formidables coups d'ailes. Mais il faut lire une œuvre pareille pour en subir la puissance et pour en goûter le durable et dominateur attrait. La sensibilité merveilleuse du poète, l'éloquence du penseur, la saveur mystique du chrétien, tout cela forme un composé unique, et cette histoire qu'un père au cœur déchiré écrivit pour éterniser le souvenir de son enfant morte à treize ans, et pour lui donner par la pensée et par la force de son génie une naissance nouvelle ou plutôt une existence prolongée, cette histoire est appelée sans doute à la rare fortune de devenir inoubliable... Sa haute spiritualité, sa profondeur ascétique ne la destinent pas, évidemment, à des succès de roman-feuilleton. Mais comme pour le *Journal d'Amiel*, comme pour le *Dominique* de Fromentin, comme pour les œuvres des Guérin, il suffira désormais de nommer *Ascension* pour que toute âme noble tressaille.

C'est que M. de Pomairols, émanation d'une terre et d'une race illustres et vieilles, a des affinités intimes avec tout ce qui évoque les héroïques traditions et les pures délices de l'Idéal. C'est ainsi que Destève, son héros, s'est peu à peu détaché de la terre, de l'amour humain, afin de se spiritualiser et de se perdre dans l'amour paternel d'abord, puis, enfin, dans l'amour de Dieu. La volonté, jointe à une austérité évidente de nature et surtout à un culte passionné du sacrifice, explique en réalité

tout ce qui semble inexplicable, surhumain, et j'allais presque dire inhumain dans cette œuvre, dont la vaste envergure nous transporte d'admiration et parfois même d'épouvante.

12 septembre 1910.

V

MAURICE BARRÈS

COLETTE BAUDOCHE

(HISTOIRE D'UNE JEUNE FILLE DE METZ)

Quand l'express ralentit pour entrer en gare de Metz, invinciblement nos cœurs se serrent. Les déchirements des plaques tournantes semblent agrandir et exaspérer la crispation qui nous étreint. Souvent nous y passons venant des Vosges ou allant en Suisse, et l'accoutumance ne peut nous faire résoudre à pénétrer avec indifférence sous ces halls que les couleurs du vainqueur pavoisent trop souvent... C'est que, suivant la phrase de Barrès qui ouvre son dernier roman, cette poignante et simple histoire d'une jeune fille de Metz, « il n'y a pas de ville qui se fasse mieux aimer que Metz ». Sans être Messins nous-mêmes, on dirait que, pour avoir fréquenté cinq ou six fois dans cette fière et douloureuse cité, nous soyons attendris déjà quand on nous rappelle sa cathédrale, avec de clairs et lumineux vitraux aux colorations exquises, la vieille Esplanade, les rues étroites aux noms familiers, la Moselle au pied des remparts et les villages disséminés sur les collines. Elle nous apparaît comme une douce et aimante veuve en voiles de deuil, depuis bientôt quarante ans qu'elle souffre en silence sa peine et sa meurtrissure. Elle n'a point de clameurs, de colères ni de cris. Elle sourit à travers ses larmes, et se souvient. Elle ne vise pas à plaire aux

sens, dit justement M. Barrès : elle séduit d'une manière plus profonde : c'est une ville pour l'âme, pour la vieille âme française, militaire et rurale.

Colette Baudoche est une manière de petit chef-d'œuvre dans le genre de l'émotion discrète et de la simplicité naturelle. Nous serions tentés d'aimer davantage ce livre pour la compréhension d'âme toute spéciale qu'il exige. Les dilettantes voluptueux n'y trouveront guère le charme cruel, pinçant et âcre, ni l'atroce nostalgie qui décorent *Du Sang, de la Volupté et de la Mort.* Mais le sentiment patrial s'y épanouit et embaume comme une fleur semée dans la terre propice. Il est des œuvres qui semblent une émanation spontanée et comme involontaire de tout le « moi » d'un écrivain. Telle est *Colette Baudoche*, et c'est aussi une merveilleuse page d'art classique, dans la plus stricte tradition cornélienne... N'est-ce pas prodigieux, et n'est-ce pas presque le signe certain du génie, qu'il puisse tenir tant de choses dans l'histoire pure et sans apprêt d'une petite Française et d'un vainqueur pris au charme du vaincu?

La même inspiration à laquelle obéissait M. Maurice Barrès quand il écrivait *Au service de l'Allemagne*, paraît l'avoir guidé pour composer *Colette Baudoche*, et aussi, sans doute, y voulut-il employer le même procédé, qui répudie tout procédé. Le grand artiste, si fortement influencé depuis ses premières œuvres par le penseur d'abord inquiet et désormais lucide qui est en lui, mêle ici, dans une histoire sans complications, « les images qu'il trouve en fermant les yeux et celles qu'il a recueillies d'après nature ». Colette Baudoche, dit-il, est la sœur de l'Alsacien Ehrman. C'est la force de ces figures vivantes et impressionnantes, que l'auteur nous les puisse présenter « avec les mots les plus unis et sans aucun artifice ». Voulant décrire les sentiments des récentes générations de l'Alsace, de la Lorraine et de Metz à l'égard des vainqueurs,

M. Barrès n'a prétendu non plus faire autre chose que copier sur le vif les traits de ces visages caractéristiques, où il démêle la volonté de ne pas subir, la volonté de n'accepter que ce qui s'accorde avec leur sentiment intérieur. Commet-il une erreur? Est-il le jouet d'une illusion favorable et trop belle? Qu'importe? Et ne ferait-il que généraliser des cas qui confinent au sublime et doivent être, dès lors, exceptionnels, ces captifs et ces captives, puisqu'ils continuent d'ajouter au capital héroïque de la France, n'en ont pas moins le droit de dominer leur temps comme de grands modèles de constance et de fierté qui, parmi nous-mêmes, perpétuent leur action généreuse, exemplaire et féconde.

La sentimentalité émotive de M. Barrès ne s'épanche guère en phrases attendrissantes ni en dissertations à trémolo. Elle naît de sa psychologie avertie et lucide, comme la couleur de son œuvre, loin de s'étaler en plaques criardes et en fresques romantiques, sera formée, ici, de mille détails savoureux et vrais, d'une observation directe qui perçoit les petits faits significatifs dont l'ensemble crée une atmosphère locale, de toute une marqueterie morale, si vous voulez, qui, par un délicat travail, agrandit peu à peu l'exemple et l'anecdote jusqu'aux proportions du symbole. Une phrase limpide et cursive, classique et sereine dans son aisance, voilà le style le plus adéquat à ce genre de difficiles chefs-d'œuvre, et c'est aussi celui qui nous enchante quand nous lisons *Colette Baudoche*.

Mais, au fait, voici plutôt la triste et obscure histoire dont elle est l'héroïne.

Colette Baudoche est une humble petite bourgeoise de Metz, de cette ville qui, depuis les temps les plus lointains, s'est fatiguée pour une gloire, une patrie et une civilisation aujourd'hui jetées par terre. Le flot germain monte sans cesse, puisque les immigrés, au nombre de quatre-vingt mille, sans compter

la garnison, dominent électoralement les vingt mille indigènes. L'âme de l'édifice français qui, battu par ce flot, perdure et s'obstine à n'être point conquis, cette âme réside dans un groupe de nobles femmes, une douzaine peut-être, qu'on appelle *les Dames de Metz*. Les Dames de Metz sont la conscience vivante et réalisée du pays et de la cité. Parce qu'il y a les Dames de Metz, une pauvre petite bourgeoise désemparée comme Colette Baudoche garde conscience de l'idée éternelle qu'elle représente... Nous verrons, au moment voulu, comment une telle action est une grande force et peut éclairer une âme à l'heure du plus douloureux désarroi.

Colette Baudoche vit avec sa grand'mère. Elles sont pauvres et doivent suppléer à la modicité de leurs vagues ressources en mettant deux chambres inutilisées de leur appartement en location. Et voici qu'apparaît, passant devant leur demeure et cherchant un logis, celui qui sera le héros de tout le petit drame qui s'apprête. C'est un jeune Allemand, grand et vigoureux :

L'Allemand classique, coiffé d'un feutre verdâtre, vêtu ou plutôt matelassé d'une redingote universitaire. C'est l'uniforme de l'immense armée des envahisseurs pacifiques, qui s'est mise en marche derrière les vainqueurs et qui défile depuis trente-cinq ans.

Personne ne le regardait. Il n'éveillait ni l'instinct comique ni l'hostilité. Il paraissait l'événement banal : un Prussien de plus arrivait, une goutte d'eau dans ce déluge.

Autour de lui, c'était la rivière glissante, les tilleuls, l'île aux grands arbres que l'on appelle du nom charmant de Jardin d'amour, la rumeur des moulins et les jeux des petits polissons : tout le vieux Metz d'avant la guerre, où rien ne fait défaut que nos uniformes. Il me rappelle d'une certaine manière (avec moins de rayonnement, faut-il le dire?) ce mémorable portrait, à la fois ridicule et beau, que l'on

voit au musée de Francfort, du jeune Gœthe étendu dans la campagne romaine et pareil à un jeune éléphant. Oui, ce nouveau venu, c'était un puissant garçon, mais informe. Et tandis qu'il se balançait, indécis, sous l'écriteau d'un appartement garni, je me pris à penser que j'avais devant moi un phénomène...

Ainsi nous est présenté M. Frédéric Asmus, de Kœnigsberg, par Maurice Barrès. Or, en regardant ce Germain, l'éminent romancier s'avisa qu'il tenait là, vivant sous ses yeux, ce « qui fournit la matière de tant de livres importants sur l'histoire, sur les races, sur les destinées de la France et de l'Allemagne ».

Ainsi ce brave garçon, que l'on n'a eu garde de nous rendre systématiquement antipathique, va suffire, par la leçon du petit drame sans gloire dont il est un des pivots, « à nous rendre sensible la position pathétique de la France battue par la vague allemande sur les fonds de Lorraine ». N'attendons ici, encore une fois, ni surprises, ni grandes aventures. C'est une histoire qui demandait à être contée sans hâte, avec de l'ampleur dans des scènes minimes, avec une attention appuyée sur de petits détails significatifs : ainsi fit Maurice Barrès, qui sut mettre dans ces pages du sérieux sans sécheresse, une clairvoyance calme et de la confiance dans la vie, sinon dans la France : et comme il a très exactement réalisé ce plan, difficile ainsi que toutes les choses simples, son œuvre nouvelle n'a point manqué d'atteindre, à l'égal de ses devancières, un sentiment profond de la beauté idéale.

M. Asmus veut louer un appartement à Metz pour se perfectionner dans la langue française. Il arrive de Kœnigsberg, il a vingt-cinq ans, ne gagne encore dans l'enseignement que deux mille deux cents marks, mais sera bientôt « oberlehrer », avec un traitement de trois mille marks au moins. Il donne

tous ces détails à ces deux bonnes Lorraines, Mme Baudoche et sa petite-fille Colette, pour qu'elles lui louent et pour qu'elles soient éblouies.

M. le docteur est reçu avec politesse et, bientôt, accepté comme locataire. Mais il n'a ébloui personne, car la mode de Kœnigsberg paraît trop drôle à Colette, surtout par ce qu'en dénoncent les bottes et les cravates. Toutefois, la fortune de Mme Baudoche, réduite presque à ses seuls bons vieux meubles lorrains, est trop précaire pour qu'on refuse un locataire de cinquante marks sous prétexte qu'il porte des cravates en cuir et parce qu'il est Prussien. Mme Baudoche calcule, au bout du compte, un bénéfice de cent marks pour la dot de Colette :

La vieille femme ne se lassait pas de reprendre un rêve toujours le même, au bout duquel il y avait un mariage pour sa petite-fille avec quelque honnête Messin et le jeune ménage occupant près d'elle les fameuses chambres du quai. Elle s'expliquait sans phrases émues (tout en drapant sur le mannequin leur commun ouvrage) avec des mots précis et fermes mais sous lesquels vivait toujours quelque chose de profond. Et c'était charmant de voir cette grand'mère et cette jeune fille, l'une solide de toutes manières et qui a le poids de l'expérience, l'autre faite à sa ressemblance, mais plus mince de corps et plus vive de ton, mûrir ce modeste bonheur et s'orienter, sans le savoir, à reconstruire dans Metz une cellule française.

M. Frédéric Asmus est donc installé chez les dames Baudoche, et le drame commence. Quel drame? Mon Dieu, tout simplement celui de la conquête du vainqueur par le vaincu, de la raideur et de la suffisance germaines abolies par le charme lorrain, une touchante réciprocité, la conquête du cœur vif et prime-sautier de Colette par ce grand ingénu d'Asmus. C'est une idylle; c'est une idylle et voilà tout. Mais la fin? Attendons la fin...

Tout d'abord, personne ne s'étonnera qu'une jeune espiègle comme Colette raille l'air gourmé, le pédantisme, les grâces un peu huronnes de son locataire; mais ces railleries durent peu. Asmus est sociable, bon, tolérant. Ce sont de grandes vertus pour un vainqueur campé chez l'annexé...

Pourtant, il y a dans la vie d'Asmus un « accident » que Colette ne peut « digérer ». Il est fiancé. Mais quel drôle de fiancé! Ils ne se sont pas mariés, « elle » et lui, parce que plusieurs fois, en causant, sa Gretchen s'est aperçue, dit-il, « qu'elle avait une connaissance des choses et des gens, une maturité plus grande que la mienne. Alors elle s'est demandé s'il était bien raisonnable que nous nous épousions tout de suite? C'est une chose certaine qu'il est nécessaire pour le bonheur que le mari soit supérieur à la femme et que celle-ci trouve en lui, chaque jour, des motifs nouveaux de l'estimer et de s'enorgueillir. J'ai dû me rendre à ses raisons. Oui, je dois acquérir dans la pratique de la vie plus d'expérience, afin que je n'aie pas à rougir devant elle... » Ainsi parle M. Asmus.

« La petite Messine, qui le regardait avec effarement, l'interrompit d'un mot du cœur :

— Vous l'aimez bien, pourtant, monsieur le docteur? »

Puis elle se sauve pour rire. Elles riront plus encore, grand'mère et petite-fille, le jour où Asmus leur exhibera un joli coussin de sieste, sur lequel la fiancée a brodé : *Nur ein viertelstündchen* — « seulement un petit quart d'heure! » — et qu'elle a rembourré de ses cheveux... — Comment! s'exclament ces dames, elle les a coupés? — Eh! non, donc, ce sont ceux qui tombent, quand elle fait sa toilette.

Je ne cite ce petit exemple qu'au hasard, pour vous laisser deviner quelles distances peuvent s'établir entre deux façons de sentir. Mais les incidents

analogues sont nombreux, vous le pensez bien. Un jour, l'écart va jusqu'à la nausée. M. Asmus a bu trop de bière. Il est rentré en titubant et très fier...

Néanmoins, Frédéric Asmus, petit à petit, subit l'impression du milieu. Il subit aussi l'influence de Colette. Il réfléchit, il compare, il rumine. Quand une civilisation s'incarne dans une jeune fille charmante et âgée de vingt ans, il est bien difficile qu'un jeune homme qui en a vingt-cinq, vînt-il de la plus lointaine Patagonie, ne finisse point par découvrir la supériorité, la grâce, le charme de cette civilisation.

Ainsi en advient-il de notre brave professeur au Lycée. Il admire de plus en plus les monuments, les mœurs, les gens, les idées et les esprits lorrains. Cela marche de pair avec une admiration grandissante pour Colette. Une occasion se présentera de montrer, moins platoniquement qu'en paroles ou en discours, cette évolution de son « moi ». Asmus, alors, ne « canera » pas. Comme il comprend maintenant que ce peuple de Metz ne se veut point écarter des traditions, il va jusqu'à demander que l'enseignement du français soit maintenu au programme des écoles primaires. Il le demande, au risque d'être pris en suspicion par ces messieurs du « haut lieu », et à la barbe des pangermanistes, et quand il devrait attendre longtemps encore sa place d' « oberlehrer ».

Savez-vous que cela est fort beau?...

Et puis Asmus se perfectionne, et il porte maintenant des cravates passables. Il ne parle plus avec morgue à cette bonne Mme Baudoche quand elle est en retard de lui apporter son chocolat du matin. Il mange aussi plus proprement, et moins de charcuterie. Ah! vous devinez combien cet artiste savoureux, ce souple ironiste qu'est M. Maurice Barrès a su mettre de délicate finesse et d'ingéniosité stendhalienne dans tout ceci!

Quelque charme d'ailleurs qu'offre cette odyssée du petit détail représentatif, nous serons pris davantage encore par l'art supérieur et, pourrait-on dire, incomparable avec lequel M. Barrès développe, au cours de son récit, l'atmosphère régionale, si magnifiquement rendue, et par l'exacte reconstitution des paysages lorrains qui le parsèment. L'opposition entre la ville nouvelle, riche, cossue, tape-à-l'œil et de goût douteux, et l'ancienne ville ouatée d'intimité discrète et d'élégance familière est surtout saisissante.

Mais l'adaptation de M. Asmus au charme affiné de Metz se poursuit. Il apprend la politesse française à fréquenter les humbles amis des Baudoche. Et puis, un jour, il s'en va à Nancy, et voici que l'initiation, sur la place Stanislas, s'achève :

C'est peu d'avoir consciencieusement tourné autour d'une belle chose; l'essentiel, c'est de sentir sa qualité morale et de participer du principe d'où elle est née. Il faut devenir le frère d'une beauté pour bien commencer à l'aimer. Et M. Asmus, lui-même, que trouverait-il sur la place Stanislas, ce soir, s'il ne la rattachait à ses expériences vivantes?

Le bon professeur, avant de quitter Metz, a consulté plusieurs membres éminents de la Société d'Archéologie; il a farci d'impressions préalables son carnet de choses vues, voilà le meilleur moyen de tout savoir et de ne rien comprendre. Heureusement qu'il a, pour toucher, avertir son cœur, la grâce de Mlle Colette. C'est par elle que cette place ne reste pas devant ses yeux un fait d'histoire, une élégante réussite. Sans le stage qu'il accomplit quai Félix-Maréchal, il serait un de ces Allemands, aux poches bourrées de livres, que l'on voit arpenter, étudier, contrôler nos trois places, et dont il faudrait croire qu'ils sont les plus grands connaisseurs en délicatesses d'art, si l'on ne remarquait qu'ils se mouchent dans des carrés de papier. Fâcheux signe extérieur! On peut craindre que des hommes si primitifs ne

possèdent pas l'esprit de ces lieux, et que nos merveilles raffinées ne soient pour eux des objets de musée et d'érudition, des formules. Mais Asmus a bien mûri depuis qu'il est chez les dames Baudoche. Dans cette neuve et saine nature de pédant, la petite vie des deux Messines se relie à ce décor nancéien. Il y a un rapport, que l'âme, à défaut des yeux, saisirait, entre cette humilité et cette magnificence. La paix que les habitudes de ces dames communiquent aux choses, l'exacte symétrie de leurs meubles, la figure même de Colette, tout ce qu'il y a dans leur atmosphère de net, de froid, d'élégant, a mis le professeur sur la voie de Nancy.

Son cœur l'emporte vers la jeune fille. « C'est « elle, pense-t-il, qui me tire le rideau de la beauté « française. » Il s'attendrit, et tout le précieux trésor d'expériences qu'il a, depuis huit mois, amassé, il l'étale sur cette place, pour y vivre, sans roman, la plus romanesque soirée.

Qu'il est heureux et réjoui, le bon professeur! Comme il respire agréablement, en buvant du vin, sur cette place Stanislas! Nancy l'allège, le libère. Certes, depuis qu'il avait sous les yeux quelques images françaises, il souffrait confusément de ce qu'il y a d'embrouillé dans la civilisation allemande, mais, aujourd'hui, il aperçoit clairement quel fatras poussiéreux surcharge les greniers de son esprit. Il se connaît comme une chambre de débarras, où s'accumulent d'immenses lectures, tout un encombrement venu du dehors. Pour la première fois, il s'explique ce que voulait dire Mme Baudoche, quand elle s'écriait avec impatience : « Monsieur le docteur, « tout ça, c'est des embrouillamini! » Jusqu'alors il avait pour idéal Nuremberg, mais voici qu'en une seconde il apprend à distinguer ce qui est pittoresque de ce qui est beau.

Ainsi M. Asmus, sur cette grande place demi-obscure, s'enivre de rêverie. Devant un verre de vin toutefois, car cette volupté française, un peu sèche, a besoin qu'on la mouille. Mais, sous l'action de si beaux modèles, il se sent devenir gentilhomme :

— Comme j'étais ivre, l'autre soir! Si je titube

à Nuremberg, c'est fort décent, mais je ne me consolerais pas d'avoir manqué aux convenances sur la place Stanislas.

Ayant proféré une telle parole, M. Frédéric est presque tout à fait Français, et Français de la meilleure époque. Mais où donc en sont ses affaires de cœur?

M. Asmus là-bas, à Metz, a quitté la brasserie et, désormais, il prend ses repas avec les dames Baudoche. Il compare Colette avec Gretchen de Kœnigsberg, et il constate que cette enfant, d'esprit si ferme et si clair, sait plaire à tous. Un jour, ils vont ensemble en pèlerinage à Gravelotte, et voici que, sur la route de Metz à Nancy, la bonne Mme Baudoche évoque le tableau inoubliable de l'une de ces tragédies poignantes qui suivirent la conquête. De plus en plus, Asmus est entré dans l'âme messine, et il comprend que certaines choses, décidément, ne se peuvent oublier. Au retour, il a l'occasion de montrer son courage et son respect de l'infortune outragée en mettant à la raison deux jeunes Prussiens insolents. Si bien que, le soir, Colette lui tend la main en rougissant et lui dit : — Monsieur le docteur, comme vous avez été bon aujourd'hui!... — Asmus est affolé : — Je rêve, dit-il, de crier, une fois, à la face de mes compatriotes, quel crime ils commettent... En même temps, un nuage de jeunesse passe devant son esprit, et, brusquement, il veut embrasser la jeune fille, qui se dégage et court, toute frémissante, dans la pièce où dort sa grand'-mère.

Et le drame se précise. Le lendemain, Asmus révèle à Mme Baudoche son amour — car vous avez deviné qu'il aime Colette depuis longtemps, — et il déclare aussi qu'il a rompu, par loyauté de cœur, avec sa fiancée d'Allemagne. Il demande la main de Colette.

— Monsieur de docteur, vous le savez bien, dit celle-ci, j'ai beaucoup de sympathie pour vous, mais laissez-moi me reprendre, réfléchir...

On décide d'attendre un mois. Pendant ce mois, Colette et sa mère songent, gravement, tandis qu'Asmus est retourné chez les siens. Mme Baudoche ne sort pas de ceci : « C'est bien dommage qu'il soit Allemand! » Pauvres paroles, ajoute l'auteur, mais « ce sont des problèmes qu'il est plus facile de trancher au café-concert à Paris que dans les rues germanisées de Metz... » Et Colette ne peut se résoudre. Elle aime ce jeune homme, qu'elle a transformé, dont elle a fait l'âme délicate, le caractère ouvert, l'esprit presque fin... Elle songe combien l'appartement est devenu triste sans lui, et c'est là un signe qui ne trompe pas un cœur de dix-neuf ans. Elle songe, enfin, comme, avec passion, à la clarté de la lampe, le soir, Frédéric l'a, une seconde, tenue dans ses bras, et comme, le matin, avec loyauté, il lui a dit son désir qu'elle devînt sa femme pour la vie.

Mais, ici, quelque chose surgit, devant sa pensée :

Et, au lieu de se demander bonnement, simplement : « Serais-je heureuse avec Frédéric? », il faut que cette petite logeuse du quai Félix-Maréchal, tout en découpant la gaze et le papier, recherche où se trouve sa place et s'il est plus honnête, pour une Messine, de conquérir un Prussien aux idées françaises ou de le rejeter aux Gretchen...

Colette Baudoche est une petite Française de la lignée cornélienne, qui, pour aimer, se décide sur le jugement de l'esprit. Elle délibère, elle s'émeut à l'idée que son mariage pourrait la détourner de son véritable honneur.

L'honneur, elle le sent plus qu'elle ne le connaît, mais elle en a un signe certain, l'estime des Dames de Metz.

Elles sont une dizaine de personnes, la plupart assez vieilles pour avoir vu le siège. Elles ont soigné

nos soldats et construit pour nos morts le monument funèbre de Chambières. Elles l'entretiennent, et chaque année, au début de septembre, un matin, y vont suspendre des couronnes. Ces modestes femmes, élevées par nos malheurs, reforment, sans le savoir, une espèce d'aristocratie. Après l'exode des meilleures familles, et dans une société découronnée qui voulait revivre, leur confrérie est devenue un des premiers corps messsins. Elles remplissent une fonction publique, exercent une autorité morale et maintiennent l'ordre de sentiments sur lequel veut se régler toute véritable Messine. Un profond respect des vainqueurs eux-mêmes les enveloppe, et le nom seul des Dames de Metz émeut le passant à qui l'on raconte cette constance, aussi bien que tous ceux dont la vie s'emmêle aux épreuves de la Lorraine... A la veille de livrer ses guirlandes, la pauvre Colette se sent le cœur gros de songer que ces Dames de Metz pourraient ne pas saluer Mme Frédéric Asmus.

On est à la veille, en effet, de célébrer la messe anniversaire pour les soldats morts pendant le siège, et ce sont les jeunes filles de Metz qui composent les guirlandes destinées à orner la cathédrale en ce jour de tragique commémoration.

Colette assiste à la messe, avec sa mère, et même avec M. Asmus qui est revenu, et nous voici devant la péripétie poignante que M. Barrès a inscrite à la fin de son roman. La page superbe qui interprète et décrit cette messe est l'une de celles que nous devrons saluer avec la plus confiante émotion chaque fois que nous relirons l'œuvre de Maurice Barrès. L'écrivain analyse en observateur inspiré toutes les phases émouvantes de la cérémonie, jusqu'au moment où éclate, formidable et surnaturel, le *Dies iræ*. La leçon de l'hymne millénaire est précisément, impitoyablement paraphrasée... Non, Colette Baudoche ne peut épouser un Allemand, car les ombres pitoyables et inconsolées des morts non vengés rôdent toujours sous ces voûtes... Durant un

mois, Colette Baudoche s'est demandé : « Après trente-cinq ans, est-il excusable d'épouser un Allemand? » Mais, aujourd'hui, trêve de dialectique :

Elle voit bien que le temps écoulé ne fait pas une excuse et que les trente-cinq années ne sont que le trop long délai depuis lequel les héros attendent une réparation. Leurs ombres l'effleurent, la surveillent. Osera-t-elle les décevoir, leur faire injure, les renier? Cette cathédrale, ces chants, ces notables, tout ce vaste appareil ébranle la pauvre fille, mais, par-dessus tout, la présence des trépassés. Colette reconnaît l'impossibilité de transiger avec ces morts qui sont là présents...

Et le drame, on le devine, est fini. Le pauvre Asmus comprendra mal, et le cœur de Colette restera pour longtemps déchiré... Mais l'enfant a choisi la voie que lui assignait l'honneur à la française. Alors, il semble que toute l'émotion qui s'était ramassée et comme condensée en nous, lentement, mais sûrement, à lire ces tableaux et ces paysages interprétés d'une inégalable façon, à suivre cette idylle d'une sentimentalité si sobre, si subtile, si hautaine même, il semble que cette émotion éclate et brise les frontières de notre cœur. Nous comprenons l'attitude stoïquement généreuse de Colette et nous trouvons bien pâles tous les rêves de bonheur conjugal et intime possibles mis en regard de sa cornélienne folie... Nous empruntons, enfin, la langue ici singulièrement fébrile de Maurice Barrès pour saluer le sacrifice touchant de celle qui sut entendre la voix secrète de ses morts :

... Rentre, Colette, avec ta grand'mère, dans votre appartement du quai sur la Moselle. Inconnue à tous et peut-être à toi-même, demeure courageuse et mesurée, bienveillante et moqueuse, avisée, loyale, toute claire. Persévère à soigner les tombes, et garde toujours le pur langage de ta nation. Qu'elle continue à

s'exhaler de tous tes mouvements, cette fidélité qui n'est pas un vain mot sur tes lèvres. Petite fille de mon pays, je n'ai même pas dit que tu fusses belle, et pourtant, si j'ai su être vrai, direct, plusieurs t'aimeront, je crois, à l'égal de celles qu'une aventure d'amour immortalisa. Non loin de Olarinde et des fameuses guerrières, mais plus semblable à quelque religieuse sacrifiée dans un cloître, tu crées une poésie, toi qui sais protéger ton âme... Nous, cependant, accepterons-nous qu'une vive image de Metz subisse les constantes atteintes qui doivent à la longue l'effacer? Et suffira-t-il à notre immobile sympathie d'admirer de loin un geste qui nous appelle?...

... Quand l'express ralentit pour entrer en gare de Metz, invinciblement nos cœurs se serrent...

Cannes, 10 mars 1909.

VI

RENÉ BOYLESVE

I

LA JEUNE FILLE BIEN ÉLEVÉE

A l'âge où l'on croit qu'un enfant de douze ans est un homme, j'aspirais à élever des chimères dans les parcs de mon imagination, revenue des fusils en tôle et désillusionnée sur le Cheval-Godin. Il y avait, dans la chambre de ma mère, toute une petite bibliothèque, inoffensive et surannée, qui sommeillait au fond d'une vieille armoire en gémissant sur l'effronterie des auteurs nouveaux. Legs de quelque tante pusillanime, des livres de couvent y voisinaient avec des prix d'application et avec d'édifiants récits destinés à nous faire connaître la vie et les œuvres de maintes fondatrices d'ordres, qui toutes, invariablement, devaient être tôt ou tard béatifiées. Je grimpais sur une chaise et, pour la centième ou la deux centième fois, je passais la revue de cette petite armée bien pensante, dans l'espoir, toujours déçu, d'y découvrir quelque « brebis galeuse » qui m'aurait conté des histoires « d'amours traversées ». Immanquablement, mes yeux tombaient sur les mêmes titres candides et onctueux, parmis lesquels, je ne sais pourquoi, je distinguais toujours, avant tout autre, celui-ci : *Léontine et Marie, ou les deux éducations*. Le mot éducation était, en ces temps lointains, un de ceux qui me faisaient frémir, car mon

père était juste et bon, mais sévère. Je repoussais avec terreur le calice que m'offrait, sans jamais se décourager, l'excellente Mme de Woilly. J'ignore donc encore ce qu'étaient ces deux éducations, celle de Marie et celle de Léontine. Mais j'oserais affirmer que l'une était la bonne et l'autre la mauvaise. De Léontine ou de Marie, qui était « la jeune fille bien élevée », cette jeune fille bien élevée type, servant apparemment de contraste à une quelconque gamine effrontée et mal apprise? Je n'eus point la curiosité d'y aller voir, et peu importe, en vérité. Il y a mille à parier, par contre, que d'affreux déboires étaient le sort de l'infortunée nantie du mauvais lot, cependant qu'un bonheur sans mélange, des jours tissés d'or et de soie y constituaient certainement la destinée dévolue à la jeune fille « bien élevée » — à Marie, si vous le voulez, à moins que ce ne fût à Léontine...

*
* *

Il n'en va pas toujours ainsi dans le cours d'ici-bas, et tout le nouveau récit, mélancolique et vivant, de M. René Boylesve est écrit pour nous l'apprendre. Mais qu'est-ce donc, au juste, qu'une jeune fille « bien élevée », et certaines personnes, en accusant M. René Boylesve d'ironie déplacée, de pessimisme recru, voire même d'insurrection anarchique, ne se sont-elles point grièvement méprises sur la portée de ce roman?

Il y a quelque chose de bien touchant, assurément, dans cette persuasion tenace des bonnes mères, obstinées — parce qu'elles additionnent les frais d'éducation — à considérer leur progéniture féminine, fût-elle un vrai diable enjuponné, comme le parangon totalisateur des innombrables qualités, perfections et

vertus qui constituent « la jeune fille bien élevée ». Toutes les jeunes filles ne sont-elles pas bien élevées? demanderait ici la chère duchesse de Réville. En réalité, si nous observons de près, autour de nous, — ce qui n'est pas bien loin, — nous trouverons qu'une bonne éducation, entendue au sens mondain et d'interprétation courante, n'est souvent qu'un vernis vite écaillé, une somme de conventions bourgeoises et de traditionnelles règles de bon ton apparent, qui se perpétuent par la complicité de quelques préjugés de façade auxquels tout est sacrifié. Voilà ce qu'a voulu démontrer M. René Boylesve, et pouvait-il donner à sa démonstration quelque sens et quelque conclusion, sans nous présenter aussi, avec la délicate et terrible perspicacité des ironistes souriants, les lamentables conséquences de cette conception, désuète et faussée en sa racine, de l'éducation féminine? J'ai pensé à Molière et au *Tartuffe* en lisant ce roman délicieusement écrit, d'une psychologie intime si affinée, d'une philosophie plus désabusée que vraiment pessimiste, et qui, s'il est un peu monochrome, enclin aux minutieuses notations et même parfois piétinant, n'en demeure pas moins une des plus exquises études d'art qui se puissent lire. Suivant que nos préjugés ou notre tournure d'esprit nous y disposent, ne voyons-nous pas dans le *Tartuffe*, les uns, une satire impitoyable et juste de la fausse dévotion, les autres une machine de guerre contre la religion elle-même et contre l'homme pieux?

*
* *

On admire dans les musées de vastes fresques où sont glorifiés les événements capitaux de l'histoire des peuples. On y contemple des pages émouvantes et profondes devant lesquelles l'âme humaine ressent

des impressions fortes. Certains, néanmoins, qui sont artistes avant tout soucieux de la perfection plastique et de l'interprétation ingénieuse du monde réel, préfèrent à ces œuvres dramatiquement humaines, mais toujours un peu théâtrales, la philosophie caustique et l'harmonieux rendu des petits maîtres hollandais. Quel que puisse être le sens, malgré tout poignant, de la destinée qui attend Madeleine Doré, *la Jeune fille bien élevée* occupera dans le roman contemporain la place, certes enviable, des tableautins pénétrants, qui traduisent avec une précision lumineuse les petits détails, intelligemment surpris, des existences de province. Et la perfection de la forme nous conquiert dès les premières lignes du récit. M. René Boylesve, qui respire par tous les pores la vie insoucieuse et doucement insinuante de la terre tourangelle a pu atteindre ici le sommet de l'art descriptif. Il faut savourer avec recueillement des pages comme celle-ci :

Qu'elle est amusante et jolie, la rue Saint-Maurice à Chinon! Elle s'en va, de-ci, de-là, sans plus d'assurance que la trace argentée d'un limaçon dans une allée de potager : c'est comme un sentier à mi-côte, qui sait parfaitement où il mène, mais a bien l'air de l'oublier, qui ne saurait vous égarer, mais, à tout instant, vous laisse croire que vous êtes perdu; elle a des centaines d'années, la rue Saint-Maurice, elle a été raccommodée, rapetassée par endroits; mais, de cela même, il y a très longtemps : ses plus récentes maisons datent de Louis XIV; la plupart sont du seizième siècle, les unes en bois, à colombage, ornées de sculptures naïves, les autres construites avec la pierre tendre du pays, flanquées d'une tourelle d'angle que coiffe un éteignoir un peu bosselé et percées de souriantes fenêtres à meneaux; tantôt c'est une de ces vieilles bicoques qui vient en avant, tantôt c'est un petit hôtel qui s'efface, discrètement, derrière une courette et un portail où rampent la vigne vierge, la glycine et le jasmin de Virginie, et dont un des van-

taux, entr'ouvert, laisse apercevoir les cannas en pots rangés au pied de la façade, et la vieille bonne au bonnet blanc qui a l'air d'être du même âge que la ville; et si vous levez les yeux pour examiner le détail d'une lucarne ou d'un pignon, vous êtes étonné et ravi de voir, là-haut, bien au-dessus de l'objet qui attirait vos regards, des rocs à pic, adoucis, çà et là, d'une touffe d'ormeaux ou de jeunes chênes, et qui portent l'admirable écroulement des trois châteaux où Jeanne d'Arc a passé.

Tout au bout de cette rue Saint-Maurice, après l'église, le sol s'incline, comme celui d'un torrent raviné, jusqu'au quai, et c'est là, dans une maison d'angle, au-dessous de la dernière tour, qu'habitaient mes grands-parents Coëffeteau. De leur premier étage, on apercevait les tilleuls du quai, la Vienne, les peupliers des îles; et l'on voyait, les jours de marché, les carrioles des paysans déboucher par la route d'Azay-le-Rideau et prendre leur tournant en projetant sur la droite la tête ahurie des pauvres petits veaux...

Ce dernier détail, humble, vivant et pittoresque, suffirait à mettre en lumière la précision colorée et la qualité tendre de l'observation propre à M. René Boylesve. Ce qu'il est dans le dessin extérieur des paysages et des mœurs, ce romancier ne l'est pas moins dans l'attentive pénétration des âmes, dans la dissection curieuse des caractères et dans l'analyse émue des cœurs. Son art discret excelle à noter les nuances les plus changeantes et les plus ténues qui colorent les existences provinciales — éteintes seulement en apparence, — et aussi celles que revêtent nos sentiments les plus subjectifs. C'est M. Jules Bertaut, critique délié, qui nous faisait remarquer l'autre jour les intéressants procédés littéraires, bien opposés à ceux du réalisme, employés par l'école à laquelle appartient l'auteur de *Mademoiselle Cloque*, de *l'Enfant à la balustrade* et de *Mon amour*. Tandis que les naturalistes, portant à l'extrême les pro-

cédés des réalistes, n'aspiraient qu'à photographier la réalité et à transcrire les platitudes de la vie banale, des hommes comme M. Henry Bordeaux, M. Jacques des Gachons, M. Henry de Régnier et M. René Boylesve prétendent ramener la fantaisie dans le roman, y mettre un art d'interprétation essentiellement personnel et écrire dans une langue pure, classique et savoureusement originale.

« Une des conséquences de cette disposition nouvelle de l'esprit, dit M. Bertaut, aura été le subjectivisme de plus en plus grand qui se distingue dans leurs œuvres et qui, dans la littérature féminine issue de ce mouvement, atteint son apogée. Aimant à se réaliser eux-mêmes, à s'exprimer tout entiers dans leurs livres, les romanciers de cette école ont cherché également à peindre des personnages dont l'ambition secrète serait aussi de se réaliser tout entiers, malgré les obstacles de toutes natures qui s'opposent à cet affranchissement de leur individu. »

Toutefois, et je ne saurais trop y insister, le problème philosophique que peut soulever cette disposition morale passera toujours, chez M. René Boylesve, après les préoccupations de beauté plastique, qui sont comme la flamme secrète à laquelle s'alimente toute l'ardeur de son art. Pénétré jusqu'aux moelles de la plus pure formation classique, M. René Boylesve a fait, ici comme ailleurs, œuvre sincère, simple, noblement rythmique avant tout. De même que nulle langue n'est plus délicate que la sienne, nulle émotion n'apparaît plus sobre, parce que l'immodéré et l'excessif sont essentiellement opposés à son esthétique. Mais quelle sensibilité lucide et fine, quelle harmonie gracieuse de contours, quelle subtilité dans l'interprétation des mouvements vrais de l'âme humaine, ne brillent pas à chaque page de cette histoire sans événements! Et comme elle vaut plus par la pointe assurée de l'analyse, par l'exac-

titude de la psychologie et par je ne sais quelle vibration sourdement émue, grâce auxquelles, peu à peu, une nature fraîche et spontanée de jeune fille se dégage et se précise!

*
* *

Peintre fidèle, intuitif et adroit de la vie de province, M. René Boylesve a fait, dans son dernier roman, une œuvre avant tout descriptive. Il a crayonné avec amour non seulement le décor de ce roman, cette gentille ville de Chinon, dont les verrues mêmes nous deviennent authentiques et familières après que nous avons savouré ces croquis enjoués, mais aussi tout ce petit monde, toutes ces petites gens dans leur petite ville, et la « bonne société » dans laquelle vit Madeleine Doré — une jeune fille bien élevée n'en saurait voir une autre! — et le cher entourage familial, si exact de ton et si ressemblant de profils que nous en retrouverions tous, en tisonnant les souvenirs de notre enfance, quelque type exemplaire dans notre mémoire.

Voici le père de Madeleine, sensible, chimérique et bon, dont l'âme intrépide et méconnue revivrait dans l'âme de son enfant, si l'éducation étroite et surfacière qu'on impose à celle-ci ne la déprimait, avant qu'elle ait pu prendre son élan. Voici le grand-père et la mère de Madeleine, reflets falots et terrorisés de la terrible bonne-maman Coëffeteau, autoritaire et dévouée, mais obstinément férue, et jusqu'à la mort, de « bonne éducation » et de conformisme traditionnel. Et voici encore l'exquise Mme du Cange, type, rendu avec précision et sympathie, de ces saintes religieuses éducatrices dont le mysticisme et l'angélique bonté demeurent si durablement, dans le souvenir de leurs élèves,

comme le symbole et l'incarnation vivante de l'atmosphère inoubliable respirée au couvent. Voici les Vaufrenard, Parisiens mélomanes égarés dans la saine nature, avec le brave M. Topfer, paternel et bourru, et voici enfin, sans compter quelques Madame Pâtissier, bonnes pestes de petite ville, voici le savoureux Tondu, jardinier familial, obstiné à montrer son sourire édenté et muet non loin de ses ceps, de ses araignées aquatiques et du gros œil rond de sa citerne, sur laquelle de minuscules lentilles d'eau étendent une taie verdâtre...

Tout cela vit, respire, grouille et s'agite. Nous suivons, au cours de l'odyssée mélancolique qu'impose à Madeleine Doré le souci d'une bonne éducation, les lignes de plus en plus révélatrices de tous ces êtres qui ont existé, et que nous pourrions, en cherchant bien, reconnaître encore dans la foule qui nous entoure. La minutie pittoresque et attentive au détail typique, le scrupule d'observation directe avec lesquels M. René Boylesve les tient tous dans le champ de son rayon visuel et nous signale leurs moindres actes, pourront paraître excessifs à quelques-uns d'entre nous, qui préfèrent aux Meissonniers les toiles largement brossées. Prenons garde, toutefois, que la vie procède elle-même par petites touches qui se rejoignent et se complètent, tout comme fait le pinceau descriptif de M. René Boylesve. Observons aussi que nous nous intéressons à tout ce monde en raccourci, précisément parce que leur créateur s'est intéressé passionnément à lui et a ausculté toute sa personnalité avec la probité précautionneuse d'un chimiste expérimentateur.

Or, c'est la perfection de cet art sûr de soi, classique dans le sens le plus strict du mot, qui donne au talent de M. René Boylesve cette humanité insoucieuse des complications d'événements, par quoi il arrive à se fixer, petit à petit, au premier rang.

*
* *

Je ne puis songer à analyser tout ce roman captivant, que je voudrais faire mieux connaître à mes lecteurs. On le sent de reste, la grâce onduleuse et comme amenuisée de cet art se prête malaisément à l'analyse et veut être respirée comme l'arome d'un de ces bouquets où la splendeur fragile des fleurs décourage la plus magistrale habileté du pinceau. Mais ouvrons le livre au hasard et nous aurons tôt fait d'en saisir quelque caractéristique dominante, quelque trait par lequel le talent de l'artiste sera mieux mis en valeur, dans tel ou tel épisode qui nous permettra, si nous ne sommes point trop inférieurs à notre tâche d'analyste, de comprendre la sensibilité charmante de M. Boylesve.

Fille d'un père ruiné par ses rêves désintéressés de rétablissement monarchique, issue d'une famille de vieille bourgeoisie tourangelle, Madeleine Doré est élevée par sa grand'mère Coëffeteau, — qui en veut faire une jeune fille accomplie. Pour atteindre ce but, et malgré que les ressources très modiques de la famille rendent cette détermination imprudente, Madeleine est envoyée dans un pensionnat religieux sélect, où les jeunes filles de la meilleure noblesse sont réunies avec celles de la finance la plus aventureuse.

Avec quelle perspicace compréhension de l'âme enfantine M. René Boylesve n'a-t-il pas pressenti les impressions qui vont dominer dans cette juvénile nature, jusqu'ici inculte encore, et qui n'a reçu, au foyer paternel, que cette teinture d'éducation religieuse, de pure surface et de convenance — il faut bien le dire, — qu'est l'éducation première dans une

foule de familles bien pensantes de la bourgeoisie française d'aujourd'hui.

Ecoutons Madeleine :

J'ai cru remarquer, dit-elle, longtemps après l'époque dont je parle, qu'il y a des tempéraments qui sont subjugués, à première vue, par le spectacle de l'ordre établi, et le curieux est que ce ne sont pas toujours les tempéraments les plus soumis. Je pourrais bien être de ceux-ci. L'image du couvent de Marmoutier et de Mme de Coulebault me donna, pendant le reste de ces vacances, comme la vision d'un monde infiniment supérieur à celui que je connaissais. Tout, à Chinon, me sembla devenu mesquin et misérable, et même le Clos, qui n'était pas la dixième partie des jardins de Marmoutier, même la musique chez les Vaufrenard, car Mme de Coulebault nous avait fait visiter la chapelle du couvent où un orgue jouait un air admirable, qui semblait tenir anéanties, immobiles comme un troupeau qui dort, une vingtaine de religieuses prosternées. Je m'enorgueillissais déjà de faire partie de cette maison...

C'était ce salon nu, au parquet si luisant, cette religieuse aux traits corrects et nobles, c'était ces longs corridors, ces jardins déserts, la blancheur et la rectitude de tout cela, qui, par contraste, me faisaient paraître médiocre et tortueux tout ce qui n'était pas semblable à cela...

Combien tout ceci est juste!

Et quand, devenue élève accomplie, chérie de ses maîtresses, admirée de ses compagnes, ployant sous le faix des médaillons et des encouragements décoratifs, Madeleine est touchée soudain par l'inévitable coup de foudre de l'amour divin, par cette crise de tendresse éperdue pour Jésus que toutes connaissent, quelle n'est pas sa stupeur devant les ralentissements imposés à son zèle, le « holà » que l'on met à son ardeur, les douches qui veulent modérer son inextinguible feu!

Il y a, sur la cause première de la déception éprouvée ici par Madeleine, sur tout le défaut de son éducation religieuse de pure forme et, je répète le mot, surfacière, qui est bien celle dont la bourgoisie française catholique se meurt petit à petit, une page véritablement cuisante dans le roman de M. René Boylesve. Plus chrétien, l'auteur n'eût pu l'écrire avec cette vérité irréfutable et cinglante que, sceptique, il sut y mettre. Et je veux la citer ici-même, cette page, car elle est une grave et utile leçon. Voici la confession de Madeleine Doré :

On m'avait aussi conseillé d'aimer Dieu, à la maison, cela va sans dire; mais, bien que ma grand'mère et maman fussent fort pieuses, bien que personne ne manquât à la messe du dimanche, cette recommandation, je ne sais pourquoi, ne m'avait jamais touchée profondément. « Aimer Dieu », à Chinon, cela se confondait pour moi avec une multitude d'autres préceptes que les parents rabâchent aux enfants, tels que : « Tiens-toi bien... N'appuie pas les coudes sur la table... Allons! réponds, s'il te plaît, quand madame te parle!... Mouche-toi, mon enfant... » ou : « Ne marche pas les pieds en dedans! » On entend cela tous les jours; on s'y accoutume; on finit par s'y soumettre, en effet. Aimer Dieu, d'ailleurs, est encore plus facile que tout le reste, et je m'imaginais que j'aimais Dieu très suffisamment. Entre nous, c'était avec froideur. Dieu ne me disait rien de rien. Dieu, c'était la prière du matin et du soir à genoux sur le « renard dévorant une poule » de ma descente de lit, les yeux fixés sur les compartiments du couvre-pied, — le carré où il y a un petit trou percé par les mites, le carré où une araignée a déposé quelques taches de rousseur, etc. — figures saugrenues où, durant des années, mon imagination puérile se reposait tandis qu'on la croyait au ciel. Dieu, c'était la messe, les vêpres, le salut, pendant le mois de Marie, la procession de la Fête-Dieu, et la grande préoccupation des menus de table, les vendredis, les Quatre-Temps, le Carême; cela se confondait avec la vie,

avec les visites obligatoires, les dîners, les concerts profanes chez M. Vaufrenard; les devoirs religieux s'accomplissaient aussi régulièrement, plus simplement même, avec moins de frais, certes, et moins d'embarras que les obligations mondaines; rien, dans nos relations avec notre église de petite ville, n'était propre à nous donner quelque idée de majesté ou de grandeur; il y avait même, dans la façon dont on traitait le curé, si brave homme, et toutes les choses de l'église, — sermons, musique, pain bénit, baptêmes, — un je ne sais quel laisser-aller un peu familier, une certaine manière « de haut en bas », qui était plus proche de notre attitude vis-à-vis des fermiers, ou des vieux serviteurs, que de celle dont nous honorions les gens « de notre monde ». Je n'avais point, étant enfant, conscience de démêler cette nuance un peu subtile, et, cependant, je vois, à présent, que je la démêlais très bien. J'aimais Dieu, c'était entendu, comme devait faire un enfant qui a un peu de savoir-vivre; mais, — je demande bien pardon de l'irrévérence, — je n'aimais pas Dieu d'une façon très différente de ma façon d'aimer ma vieille bonne!

Je plaindrais le lecteur qui trouverait cette page comique, légère ou déplacée. Elle est de la plus grave tristesse. Quel que soit désormais le sujet qu'il traite, quelles que soient les péripéties qu'il imagine, — et n'en imaginât-il aucune, — l'écrivain capable de démêler, avec une aussi impitoyable et aussi divinatrice acuité d'analyse, des sentiments aussi complexes dans l'âme d'une enfant, et aussi cruellement exacts, cet écrivain est un maître.

Qui, déjà, ne s'intéresse à Madeleine? Son zèle religieux est donc ralenti, d'abord parce qu'il est sans racine sérieuse, et puis parce qu'il n'est pas dans la juste mesure et que la juste mesure est une des bases de la *bonne éducation*. Sortie de Marmoutier, elle trouve à sa fougue juvénile un dérivatif merveilleux dans la musique. Les Vaufrenard, qui

sont mélomanes, et le père Topfer, qui est artiste, éveillent en elle le feu sacré, l'amour du bel art, du grand art, de l'art consolateur... Et, précisément, Madeleine n'a pas de dot. Le grand art pourrait faire d'elle une virtuose hors de pair, destinée à triompher dans les concerts et — tout ensemble, — une honnête femme gagnant honnêtement sa vie...

Mais, fi donc! Y pensez-vous? La petite-fille de Mme Coëffeteau! Un art d'agrément rentre, certes, dans le programme d'une *bonne éducation*... Un art trop parfait, un art trop épanoui, trop compréhensif est à fuir, car il peut mener à faire une « professionnelle ». Horreur! est-ce pour courir le cachet ou paraître à côté de balladins sur des planches vénales, que Madeleine a été si bien élevée? Madeleine cependant n'a pas de dot, ses parents sont ruinés, elle-même a peu de beauté... Quelles humiliations, déjà, dans ces timides tentatives de fiançailles qui avortèrent, sitôt la révélation faite! Mais un bonheur inespéré se présente enfin, tout à portée. Un architecte, qui a vingt ans de plus qu'elle, et de l'argent, consentirait à la prendre sans dot... Est-ce, Dieu, possible?

Foin de l'art, désormais, petite sotte, qui as cru les belles paroles de tes initiateurs, et au diable M. Topfer! « Mais certainement, Monsieur Serpe, Madeleine est très heureuse de devenir Mme Serpe!... »

Car Madeleine... Madeleine s'est transformée par la force des choses, par la lente oppression du joug, par les nécessités, les espérances, les déboires, les reproches, les étonnements; Madeleine, maintenant, est un être presque amorphe, mais de bonne tenue, qui ne connaît, avant son mariage, d'autres désirs que ceux de ses parents, qui ne connaîtra plus tard d'autre volonté que celle de son mari.

Le tour du Clos étant fait, on se reposa un moment sur le banc de pierre de la salle de verdure près

duquel, les soirées chaudes de l'été, je m'étais étendue sur l'herbe, il n'y avait pas si longtemps, en regardant les étoiles. Et je me souvins là d'avoir eu, certain soir, la certitude qu'il était impossible que je ne fusse pas heureuse un jour. Et je pensais : « Eh bien! c'est maintenant, voyons, que je suis heureuse, puisque tout le monde le dit! » La persuasion que j'étais heureuse pénétrait en moi, petit à petit, et parce que ce genre de bonheur-là ne ressemblait en rien à celui que j'avais imaginé, j'en conclus tout bonnement que j'avais été précédemment une sotte de rêver à des sornettes, et sur ce banc, où j'étais à présent assise comme une grande personne, je rougissais du temps où, sous l'influence du couvent ou sous celle de la voix de M. Vaufrenard, je me laissais aller à mes extases. La vie, c'est bien plus simple, bien plus prosaïque! Je me faisais maintenant une coquetterie d'en apprécier la saveur un peu fade : c'était le goût de la raison!

Nous fermons, sous une impression inquiète et un peu chagrine, ce livre de si pure atmosphère. C'est, sous l'allure capricieuse d'un récit fantaisiste, une page frémissante de l'histoire d'une société qu'a écrite M. Boylesve. Je voudrais bien que des gens très empressés à parler ici de monotonie, de ténuité, d'observation méticuleuse, s'en rendissent compte. Assurément M. René Boylesve n'est pas un conteur de pensionnats, préoccupé d'édification. J'estime, néanmoins, que son œuvre, sympathique aux idées sainement conservatrices et traditionnelles, doit intéresser à un haut degré tous ceux qui recherchent, dans les ouvrages de l'esprit, l'action des idées morales. C'est parce qu'elle a été élevée d'abord à considérer le culte divin comme une affaire de bonne tenue, tout simplement, que Madeleine Doré s'est courbée sous la loi des autres, au lieu d'être fidèle à son idéal de beauté. C'est parce que sa volonté n'a pas été dressée, qu'elle se résigne — par lâcheté devant la lutte et devant la vie — à devenir, elle

artiste et idéaliste, la femme du prosaïque M. Serpe. Les esprits superficiels seuls verront une satire de l'éducation au couvent ou des légitimes préoccupations maternelles dans l'odyssée mélancolique de cette pauvre fille, qui, peut-être? est une Mme Bovary avant Mme Bovary... Les analystes loyaux reconnaîtront qu'un moraliste à l'intelligence ouverte et réfléchie et à l'esprit singulièrement souple a seul pu écrire ce vibrant réquisitoire contre les préjugés bourgeois les plus sournois. Que de familles s'y trompent, prenant pour lois vénérables à respecter des formules surannées et mal entendues, vides de sens et de réalité! « On parle d'éducations — a dit Barbey d'Aurevilly, — de magnifiques éducations... Misère! il n'y a d'autre éducation que celle qu'on reçoit des choses qu'on a de ses yeux observées... »

17 juillet 1909.

II

MADELEINE JEUNE FEMME

Dans les tout premiers temps de la carrière littéraire de M. René Boylesve, je me souviens d'être monté, par un beau matin d'automne, jusqu'à l'appartement qu'il occupait alors boulevard Saint-Michel. Je l'admirais beaucoup déjà, bien qu'il n'eût encore écrit que trois ou quatre romans : *le Médecin des Dames de Néans*, *Sainte-Marie des fleurs*, le *Parfum des îles Borromées* et peut-être aussi *Mademoiselle Cloque*. Ce que j'avais lu de lui ne m'avait point donné l'impression d'émaner d'un artiste religieux ni même essentiellement grave. Sa porte s'ouvrit et je le vis assis devant un gros in-

folio. Le soleil entrait à flots dans la chambre, un soleil un peu faible, qui venait éclairer un front lisse et large, des yeux méditatifs et la belle nappe brune d'une barbe soyeuse. Son accueil fut d'une courtoisie surveillée et charmante...

Or, je reconnus alors que l'in-folio devant lequel méditait M. Boylesve était un recueil des Evangiles...

Cela me surprit un peu, je l'avoue, de la part de l'auteur du *Médecin des Dames de Néans*. Dans la suite mon étonnement décrut, et je réfléchissais encore à cette rencontre il y a quelques mois, en lisant certains passages de *Madeleine jeune femme*, et, notamment, celui-ci, qui est un jugement porté par Madeleine sur M. Juillet. Vous apprendrez tout à l'heure à connaître ce M. Juillet dont la jeune femme écrit :

Il louait tout du catholicisme, il en aimait la beauté sensible, et il en pénétrait l'âme admirablement, je le crois; il prêchait; il eût fait, comme je l'ai dit, des conversions, mais il n'était pas catholique...

*
* *

Il m'est arrivé, à propos de *Madeleine jeune femme*, une aventure vraiment singulière. Un vieux routier de la chronique littéraire éprouve rarement, après quelque vingt ans de pratique, un insurmontable embarras devant son papier. Il parle, assez cursivement, sans doute, des œuvres même complexes ou difficiles, mais enfin il en parle, sans trop longtemps tâtonner. Pourquoi donc, ayant lu avec le plus d'attention possible *Madeleine jeune femme*, ai-je dû m'y reprendre à plusieurs fois pour en causer avec vous, déchirant tantôt telle page de mon essai, tantôt telle autre, et toutes, le plus souvent?

Dès les premières lignes du livre, cependant,

j'étais sous le charme. Les peintures si délicates que j'avais admirées dans *la Jeune fille bien élevée* étaient surpassées peut-être par les aquarelles ou les eaux-fortes du nouveau roman. La figure principale du récit, si délicieuse malgré qu'elle n'eût point d'attraits exceptionnels, sinon la grâce, la vie, une pudeur instinctive et ce goût frais qui pare tant de jeunes filles ou de jeunes femmes françaises, est destinée à demeurer l'une des plus marquantes du roman contemporain. Sa sensibilité, si touchante et si docile à vibrer, que nous la retrouvons, en toute rencontre, prompte aux émois et spontanée comme lorsqu'à seize ans la courtoisie d'un jeune innocent qui lui tourne les pages d'une romance la jette dans un trouble durable et singulier, cette sensibilité nous prend l'âme aisément. Il n'y a pas jusqu'à la forme de l'autobiographie, de la transposition directe par l'artifice du journal que Madeleine tient assidûment, qui ne nous soit un motif d'admiration de plus, car ce journal, chose infiniment rare, est naturel, simple et sans apparence de littérature. Le pessimisme de l'auteur, enfin, sa conception amère et désenchantée de l'existence et du sort des femmes, sont voilés de si habile façon sous la grâce de son style à l'emporte-pièce et sous la véridique finesse de son observation, qu'ils nous chantent au cœur une nostalgique mais attrayante berceuse. C'est à son implacable netteté de vision que nous devons ces descriptions, relevées par une sorte de vernis pittoresque, d'une société que M. Boylesve déshabille avec âpreté. C'est de sa psychologie, narquoise et tendre tout ensemble, que relèvent les portraits inoubliables de M. Du Toit, de M. Juillet, de Grajat, de M. Chauffin, des Voulasne, d'Emma Serpe, de Mme de Clamarion, de la pauvre Pipette si énigmatique, et de cette fausse bonne femme qu'apparaît enfin Mme Du Toit elle-même. Quant à Serpe et à sa jeune femme Madeleine, ils incarnent définitivement deux types désormais

historiques de la société bourgeoise française au vingtième siècle...

Eh! bien, tout cela, que je goûtais, que je comprenais, qui m'émerveillait par une puissance presque racinienne oserais-je dire, car souvent l'art classique de M. Boylesve évoque celui du doux Racine — et non point du Racine féroce de M. Masson-Forestier, — tout cela qui eût dû me paraître si aisé à mettre en lumière, me désorientait, en quelque sorte, me troublait et m'accablait... Comment donner une idée juste du livre, une idée complète et néanmoins assez concise pour la faire tenir en quelques pages? Si je m'arrêtais à la pensée de l'œuvre, j'en avais tant à dire que le détail, la forme, les tableaux, les portraits, le cadre merveilleux échappaient. Si je me bornais à louer cette vision perforante et lumineuse en dépit des échappées humoristiques de l'observateur, si je faisais ressortir combien ce roman se peut ramener, en somme, à une sorte de chronique de 1898, fresque en son genre géniale, où se voit reflétée, comme dans le tain fidèle d'une glace, toute une classe sociale, celle de la bourgeoisie française moyenne, un autre écueil me guettait : aurais-je le loisir et l'espace nécessaires pour faire ressortir la véritable pensée qu'eut l'auteur en écrivant cette chronique, la portée qu'il y voulut mettre et la signification sociale qu'elle comporte? Me serait-il possible de faire entendre aux âmes artistes et raffinées, un peu déroutées par ces Voulasne, par ce Serpe, par ces Chauffin et ces Grajat, et par tant de figures médiocres ou basses, que cette peinture était nécessaire parce que ce monde-là existe et qu'il s'est même développé singulièrement sous l'influence du confort de plus en plus attractif, et du goût de jouir et de s'amuser, devenu un besoin non plus de quelques-uns mais de presque tous? N'est-ce pas d'ailleurs contre cette armée de jouisseurs si fâcheusement égoïstes et bêtes, que la vieille sensibilité ca-

tholique, incarnée — je ne puis dire parfaitement ni complètement, mais au moins sous une forme atavique et traditionnelle — dans le type de Madeleine, se heurte, se blesse et vomit son dégoût? Et, enfin, comment arriver à bien préciser le sens du roman, à savoir que nous ne pouvons compter, pour lutter contre le « siècle » et ses pièges, que sur l'éducation, l'éducation répétée de génération en génération, et sur une sorte d'habitude héréditaire d'agir en un certain sens?

Tout cela me décourageait et le temps passait. Mais j'ai pesé les conséquences d'un silence trop prudent et trop légitimement avisé. Il m'a paru, en définitive, que c'était gravement manquer à un artiste méritant comme M. René Boylesve, que de passer pour indifférent à celle de ses œuvres qui, peut-être la plus morale, s'avère en même temps comme le plus bel effort qu'il ait fourni, et, jusqu'à ce jour, comme sa production la plus parfaite et la plus belle. Je ne puis songer à donner une analyse méthodique et suffisamment développée d'un roman où tout serait à relever et à étudier. Du moins vais-je me hasarder à y glaner quelques sujets de remarque, à mettre en valeur quelques-uns de ses aspects, à expliquer, dans une mesure approximative, par quoi cette œuvre marque comme l'apogée de l'art si français et si sereinement classique de M. René Boylesve, et comment elle est vraiment, ainsi qu'il le croit, une invitation à réfléchir sur la vie, longuement, profondément s'il se peut, et fût-ce avec amertume et difficulté...

*
* *

Les dernières pages de *la Jeune fille bien élevée* nous avaient appris le mariage — mariage résigné,

un peu forcé par la tenace pression familiale, mariage de raison, en un mot qui dit tout, — de Madeleine. C'était, ce livre captivant et pur, le récit de la vie d'une jeune fille élevée comme on l'était assez communément, en province, au siècle dernier. Et c'était surtout l'état d'esprit de cette jeune fille que l'auteur avait voulu décrire.

« Mon héroïne, a dit M. R. Boylesve à son propos, était née dans un temps où l'esprit d'examen, le goût critique et l'appétit d'affranchissement étaient de mode : ce n'était pas moi, peintre, qui gémissais sous le poids des coutumes provinciales, c'était mon modèle que je voyais ainsi endolori. Et si je manifestais, d'autre part, une considération pour les « préjugés » ou les gens du vieux temps, ce n'était pas moi qui conseillais à mes contemporains le retour à l'antique, c'était mon modèle qui, décelant malgré soi sa vérité profonde, affirmait, malgré soi, un attachement plus ferme et plus résistant que les entraînements du jour à ses soutiens, à ses abris séculaires. »

Madeleine est une âme vivante, unie à un homme médiocre et de qui l'âme, au contraire, au point de vue de la vie intérieure, est comme morte. A peine mariée, la jeune femme voit s'ouvrir devant elle l'existence terne — terne sentimentalement — qui attend les personnes sensibles épousées sans amour. Ni son cœur, ni son imagination ne trouvent ici leur compte. Résignée, honnête, elle est meurtrie par les mille blessures que fait à sa nature délicate le genre de vie — vie de plaisirs vulgaires, avilissants, vie de pénibles compromissions, de malchanceuses affaires et de contacts odieux, — que lui impose M. Serpe. Et depuis le jour où elle est devenue la femme de cet architecte un peu raté, elle n'a pas fait un pas dans l'existence qui n'ait été comme un violent recul vers les idées et les mœurs les plus hostiles à l'éducation qui lui fut donnée. Que va-t-il

se passer? A cette jeune imagination, à qui les réalités seules, et les plus décevantes, ont été révélées, un rêve sublime d'amour va s'imposer. Mais la lueur en sera passagère et vite éteinte, car elle est défendue. Or, cette défense, ce n'est pas la loi divine, un peu abolie en cet instant dans l'âme endormie par une religion passive, de convenance et de simple pratique, qui la promulguera... Non, c'est toute la vieille et fière honnêteté atavique des générations de grand'mères pieuses et droites dont Madeleine descend, qui s'insurgera, qui opposera aux entreprises de l'aimé une invincible et comme physique barrière.

L'heure inévitable du songe d'amour tombée bien vite dans le sablier du Temps, Madeleine se relèvera, prendra conscience de la voie pour laquelle elle est née, du Devoir hors duquel elle ne peut, fille d'une race chrétienne, vivre sa vie, et malgré la ruine, et malgré l'infidélité du triste arriviste, honnête homme au seul sens mondain du mot, qu'elle a épousé, elle sentira se réveiller en elle d'admirables énergies insoupçonnées.

Voilà toute l'histoire de *Madeleine jeune femme*. Elle est parsemée d'analyses psychologiques et morales profondes, exactes et fécondes en trouvailles de maître : elle se développe dans un cadre décrit sous les plus vivantes couleurs et comporte, avec des portraits d'une saisissante ressemblance, quelques peintures de mœurs mordantes et d'un réalisme heureux, qu'il est désormais impossible d'oublier.

*
* *

Epinglons-en quelques passages :

Voici comment Madeleine décrit le monde de bourgeois sans idéal avec qui elle doit vivre, elle

qui descend d'une vieille famille de magistrats tourangeaux :

La plupart de ces messieurs étaient des industriels, des fabricants; il y avait un professeur, un chemisier, quelques gens de bourse, un commissaire-priseur, et, parmi les intimes des Voulasne, des oisifs tout simplement. Leur éducation avait été rudimentaire; ils étaient à peu près illettrés, informés tout au plus des livres qui faisaient scandale et n'ayant lu, d'un bout à l'autre, que les gauloiseries d'Armand Silvestre. Mais, comme tout Paris, ils connaissaient le théâtre. Ils me faisaient, à moi, l'effet d'êtres mal équarris, mais ils étaient pleins d'une grosse vie, d'un fort appétit, et leur audace était sans bornes. Leurs femmes étaient ou élégantes, et alors tout toilettes, ou franchement sacrifiées, réduites à néant, telle la pauvre Mme Grajat, pour qui j'éprouvais une pitié profonde à cause de la vie désordonnée de son mari et de la misérable mine qu'elle faisait au milieu de papotages sur les couturiers, les courses, les coulisses et toutes les sortes d'histoires amoureuses...

Dans cette société, Madeleine est une égarée, une intruse, une réfractaire, car, si elle en doit subir le contact pour ne pas nuire à la carrière de M. Serpe, elle n'admet aucune compromission avec ces fétards et avec ces noceurs, et elle ne consent pas davantage à y faire figure de victime résignée. Elle est renvoyée, comme une balle de tennis, entre les deux pôles opposés du monde où vit l'architecte, les Voulasne d'une part, les Du Toit de l'autre. Les Voulasne n'étaient pas de méchantes gens; c'étaient des gens pour qui la vie se réduisait à des jeux, à de continuelles parties de plaisir; et ils avaient peut-être toute l'inconscience et toute la bonhomie égoïste et cruelle des enfants dont ils pratiquaient les passe-temps. Ils étaient convaincus que c'était sacrifier leur fille que la confier à une famille

où l'on ne savait pas s'amuser. La vie des Voulasne créait sans cesse des circonstances extravagantes. L'absence complète, chez eux, de toute loi, le défaut de toute autorité, de tout commandement, l'appréhension de tout obstacle à leurs jeux de gamins, la mollesse vis-à-vis de toute entreprise étrangère, telle était la véritable caractéristique de cette famille. En un mot, c'étaient des gens qui ne voulaient pas, qui ne voulaient absolument pas être ennuyés, et tenter de les joindre pour leur demander quoi que ce fût qui n'eût point de rapport avec un divertissement, était l'entreprise la plus insensée. Ils ne parvenaient pas en effet à se mettre à la place de quelqu'un qui a des besoins.

J'ai réuni ces traits, pris en divers endroits du récit, mais quel La Bruyère décrirait mieux, avec une lucidité plus ouverte et d'une plume plus heureusement appropriée, cette légion de bizarres bipèdes, soi-disant pensants, que représentent les Voulasne?

Les Du Toit, parfaitement honnêtes, étaient des gens d'une correction un peu rococo. Chez eux la vie était réglée une fois pour toutes et composée exclusivement de devoirs qu'on ne discutait pas, et qu'il s'agissait de trouver agréables si l'on tenait absolument à avoir du plaisir.

Dans le monde de Madeleine — où les Du Toit faisaient exception par leur dignité patriarcale, un peu formaliste sans doute, mais foncièrement respectable — tout était au rebours des anciennes mœurs de la bourgeoisie française, essentiellement composées de contrainte, d'abstention, de prudence craintive, d'économie de toutes les forces et de terreur de l'opinion.

C'était, écrit Madeleine dans son journal, une société qui semblait s'être retournée bout pour bout, la réserve ayant à sa place la dilapidation, le souci de l'avenir, du sort des enfants, de la maison, du nom obstrué par la frénésie de consommer pendant

que notre propre jour luit encore; l'argent jadis volontiers secret : maintenant, la jactance d'une fortune souvent fictive; les femmes, les familles entières ne craignaient jadis rien tant que le bruit fait autour d'elles; le seul nom imprimé dans une feuille publique froissait une pudeur que j'ai bien connue : désormais les efforts et le but des femmes, voire des familles, était qu'il fût parlé d'elles, et il n'y aurait pas grand paradoxe à ajouter : de quelque façon que ce fût. La discrétion, le silence, le vase clos où tant de groupes ont préparé des valeurs réelles, semblaient des geôles ou des tombeaux; et qu'importait à présent la valeur réelle, si la parade et le boniment en donnaient l'illusion à un public jobard et dégradé?

Ne vous semble-t-il pas, ici, entendre comme la méprisante et expressive perception d'un Paul-Louis Courrier, et ces traits, perdus d'ailleurs dans le roman de M. Boylesve parmi d'autres plus significatifs encore, m'auront du moins permis de donner une idée de ce que vaut l'œuvre comme histoire documentaire d'une époque. Vous pouvez juger déjà si elle est vraie, humaine, réelle, en dépit de sa philosophie désabusée. Vous pouvez aussi juger de l'attrait littéraire qu'elle offre. C'est, pourtant, de ce foyer vénérable et discret du président Du Toit, et non du milieu frivole, hurluberlu et sans principes des Voulasne, que viendra le danger pour Madeleine.

Nous l'allons voir à l'instant même.

*
* *

Madeleine a épousé, dans l'espoir de l'aimer un jour, un gaillard dont le seul idéal — quand il songe à rendre sa femme heureuse, — est de pouvoir lui donner un jour « sa voiture » et un homme

en livrée pour servir à table et pour introduire les clients dans un luxueux cabinet d'affaires. Elle a épousé cet être sans le connaître, et en priant Dieu de le lui faire aimer, parce qu'elle n'a pas envisagé qu'elle pût consacrer le malheur de toute sa famille en refusant cette main tendue et parce qu'elle s'est trouvée liée par un sentiment complexe de gratitude et de désarroi, qui ne lui permettait pas de dire *oui* tout en lui interdisant de dire *non*...

Mais elle a vite surpris la médiocrité morale, les petits soucis d'arrivisme, les ambitions purement matérielles, l'éloignement éperdu de toute idée supérieure, de toute pensée esthétique, de toute noble inquiétude de son mari. Elle a été lancée dans le milieu frelaté que j'ai dit, et son appétit d'une flamme intérieure n'y a pu que grandir. D'une éducation sans affinement, M. Serpe n'a pas su chanter à sa jeune épouse un seul couplet de la divine chanson d'Amour... Son esprit gourmé n'avait aucune de ces libres fantaisies qu'ont parfois des esprits plus sérieux encore, et sans lesquelles un homme semble, aux femmes, si ennuyeux. Cet homme veut l'amuser, mais sa femme ne peut prendre aucun goût aux plaisirs grossiers qu'il lui offre : elle avait envie de pleurer devant tout ce qu'elle voyait et qui insultait à son adolescence d'enfant chaste et digne. Comment l'amour lui fût-il venu pour ce piètre époux, qui, au surplus, s'appelait Achille? Et l'enfant élevée par des parents chrétiens, se trouvant de plus en plus déroutée par une aventure qu'elle n'eût jamais imaginée, se voyant entourée d'êtres pour qui la religion est un geste sans signification, écrit dans son journal cette phrase à retenir : « Dès que ce n'est plus Dieu qui est le point de départ et l'aboutissement de tout, comme tout change!... »

Serpe ne conduit pas sa femme à l'église — sinon le dimanche, à la messe de midi. — Mais il la traîne en des théâtres, où elle est écœurée par un mélange

de doucereux et d'ignoble, de chuchotements sournois, d'airs de valses suaves, de dégoûtants hoquets; la lune, l'amour, la douleur, la mort... la crapule brochant sur le tout... Toutes les choses reconnues belles étant, pour le ragoût du contraste, traînées dans le bourbier... Et, quelque temps après les débuts de cette vie de sinistres plaisirs, Madeleine rencontre, chez les honnêtes Du Toit, un de leurs cousins, M. Juillet.

Mon Dieu! Je sens renaître toutes mes hésitations, et l'entreprise me paraît impossible et puérile d'essayer une analyse de cette crise à la fois ardente et chaste, merveilleusement logique et semée de trouvailles exquises, par laquelle passe Madeleine. A peine puis-je songer à en esquisser quelques traits.

M. Juillet surgit, dans le désarroi où se trouve plongée Madeleine, comme un sauveur. C'est un homme qui sait lui parler. Sa conversation n'est pas strictement limitée aux plaisirs, aux théâtres, aux goinfreries, aux coups de bourse ou aux fornications. Dilettante, il lui apparaît comme ces dangereuses sirènes dont la voix d'or énervait les anciens navigateurs. Il y avait de l'amertume et du feu en lui. Il raillait avec un mordant esprit la bassesse environnante, mais sa voix pouvait se faire douce pour chanter les rêves entrevus et les chimères délicieuses à l'oreille de Madeleine. C'était le premier homme spirituel que Madeleiene voyait; mais son esprit, il n'en usait que pour lui dire des choses sérieuses, justes, élevées, qui ramenaient sans cesse la pensée de l'instant trompeur et de l'éphémère à ce qu'il y a en nous d'éternel. Ajoutez que cet homme énigmatique, et qui savait causer de religion et de piété comme un Ravignan, avait la réputation, chuchotée et discrète, du libertin à bonnes fortunes. Comment une honnête femme, innocente et assoiffée d'idéal, n'en fût-elle pas tombée amoureuse?...

Il faut lire dans le roman la naissance et toutes les

phases, déduites et poursuivies avec une exactitude minutieuse et saisissante, de ce sentiment si inattendu à la fois et si normal dans le cœur de Madeleine. Et vous reconnaîtrez combien la pensée maîtresse du livre — la puissance de l'éducation traditionnelle — domine tout ici. Comme l'a fait justement remarquer M. François Legrix, dans la *Revue hebdomadaire*, Madeleine s'éprend de M. Juillet d'une ardeur d'autant plus forte et plus concentrée qu'elle sait bien qu'elle ne lui appartiendra jamais : « Madeleine est pareille à ces candidats au suicide qui n'hésitent pas à placer chaque jour leur revolver sur leur table de travail, parce qu'ils sont certains de n'oser point s'en servir. Puisqu'elle n'appartiendra pas à M. Juillet, elle peut donc l'aimer sans mesure... »

Oh! il est bien certain, écrit-elle en pleine fièvre de son amitié amoureuse, que cela ne m'apparut pas sitôt sous son aspect « coupable ». Je n'imaginais en aucune façon qu'il pût jamais s'établir entre M. Juillet et moi des relations dont pût être atteinte la dignité de ma vie conjugale. La vérité est que je n'imaginais rien, que je ne pensais pas à la dignité de ma vie conjugale, que l'idée d'une faute ne se présentait pas à mon esprit, mais que je venais de découvrir qu'en songeant à mon ancien amour avec délices, c'était à M. Juillet que je songeais...

Oh! mon Dieu! après un long temps écoulé, après une si grande révolution accomplie en tout moi-même et malgré toute la confusion que j'éprouve aujourd'hui à rendre la période d'aveuglement que je traversais alors, pardonnez-moi d'avoir évoqué cette saison de Fontaine-l'Abbé!...

Lorsque je me la remémore, mon impression dominante est qu'une espèce de sorcellerie m'environna constamment. Je ne dis pas cela pour m'innocenter; je ne suis pas du tout de celles qui n'acceptent aucune responsabilité; je sais trop bien ce que nous pensons sur nous-mêmes et quelle veulerie se

cache sous l'opinion que nous sommes le simple jouet des choses. Non! mille fois non! nous ne sommes pas le seul jouet des choses! Mais nous sommes sollicités par elles d'une façon étrange et sournoise; et que leurs appels sont puissants, pour que nous ne soyons pas sur nos gardes! Ils sont si forts, oh! je l'avoue, que c'est une bien sotte présomption de s'imaginer que nous puissions trouver en nous-mêmes la force de seulement lutter contre eux!...

Séparée un instant de celui qu'elle aime en secret, car Madeleine et M. Juillet n'ont échangé encore que des rêveries et des causeries d'amis fidèles au même idéal de poésie et de foi, la jeune femme retrouve son mari, et cela sans remords ni honte. La raison en est d'une admirable psychologie :

Faillir à mes devoirs était une éventualité qui ne m'effleurait même pas; et cela, non par oubli, non par négligence, mais par indifférence absolue à l'idée que commettre une faute — surtout de cet ordre — m'était chose possible, à moi...

Elle n'a, de perceptible à soi-même, qu'une sorte de fierté joyeuse à la pensée d'avoir conquis un ami infiniment cher, avec qui il n'existait aucun sujet de l'ordre le plus haut qui ne pût être abordé...

Cependant l'amour fait en elle ses progrès fatals, nullement entravés d'ailleurs par la religion devenue mondaine et parisienne de Madeleine, et bien qu'elle ne conçoive encore que l'amour platonique le plus pur entre M. Juillet et elle-même. Quelqu'un lui ayant fait une allusion à une faute possible, — « Jolie comme vous êtes, ah! il faut profiter de la vie, mon enfant!... » — il se trouve que cette parole est précisément celle qui devait le mieux contribuer à retenir Madeleine dans le droit chemin... Durant une demi-journée entière, à l'idée qu'on pût la croire capable de cette faute, elle pleure de découragement, de désespoir et de rage...

Et pourtant, voici que l'affolement, peu à peu, monte dans l'âme de cette femme honnête, parce qu'une parole de l'aimé, douce pour elle, lui est rapportée. Elle n'avait jamais rien éprouvé de semblable. Elle avait eu un amour, étant jeune fille, pour un homme qui ne s'en était pas douté et qui, lui, ne songeait nullement à l'aimer... Et voici qu'un homme, et quel homme! a reçu d'elle une impression...

Longtemps après, écrivant ses souvenirs, Madeleine songe à la folie de cette heure, et voici sa prière, si faible, si humaine, sa prière déchirante de femme privée d'amour, qu'il est difficile de citer sans être ému :

Dieu! qui avez créé les malheureuses femmes avec un cœur si enclin à aimer, pardonnez-moi!

Je ne me fais pas meilleure que je suis. Je dis fidèlement par où j'ai passé... Mon Dieu, pardonnez-moi!

C'est une chose trop forte pour nous que l'amour. Vous avez mis dans l'amour trop de douceur! Douceur, douceur! ce mot me revient sans cesse... Nous en avons tant besoin! Mon Dieu, pardonnez-moi!...

Oh! mon Dieu, je m'agenouille aujourd'hui à vos pieds, pour vous supplier de me pardonner des douceurs que j'ai rêvées... Oh! que la femme qui a reçu de vous cette bénédiction de connaître dans le mariage le bonheur de l'amour, ne me jette pas la pierre! Oh! que tout être qui s'est senti pressé et brisé entre des bras vraiment aimés, suspende son jugement avant de me condamner!... Jamais, jamais, je n'ai connu, moi, la saveur du baiser d'amour; mon cœur battait comme celui des autres femmes, mon corps était jeune, sain; ma bouche, absolument pure... J'avais l'air d'être toute seule vivante au milieu de cette magnifique campagne endormie; tous avaient achevé leur journée; moi, j'attendais!...

La description du travail d'amour dans le cœur de Madeleine, au milieu de sa fausse sécurité et

dans l'incertitude même où elle est, constitue l'une des parties vraiment maîtresses du roman, parce que l'auteur y dose, avec infiniment de tact et de vérité, la part de l'innocence et de la chaste ardeur de la jeune femme, avec les élans d'une flamme inconsciemment hardie. Mais le charme dangereux, l'équivoque délicieuse et grisante du platonisme sont soudain rompus et mis à découvert. M. Juillet fait à Madeleine une déclaration, une déclaration en règle, la plus banale, la plus conforme aux lois du genre, la plus vulgaire, pour dire le mot.

Et voici que tout le sens du livre, une fois encore, nous apparaît, en même temps que l'originalité de la trouvaille psychologique de M. René Boylesve.

Il se fait que tout l'être intime, toute la vertu ancestrale, toute l'honnêteté déposée en elle par des générations d'aïeules irréprochables se cabrent en Madeleine, et que, par son attitude seule, par sa figure renversée et respirant l'horreur, elle éclaire son ami, qui lui donne à son tour, par sa surprise, un émoi imprévu, dont Madeleine ne s'explique d'abord ni le désarroi ni la honte :

Malheureuse! — dira-t-elle plus tard, quand, nettement, M. Juillet se sera écarté d'elle et de cet amour impossible, — Malheureuse! il n'y avait qu'une idée, une seule qui ne me vînt pas : c'était que je portais sur mon visage le masque de la femme honnête, de la femme dont on fait une épouse, une mère, non pas une maîtresse; mais, dans mon ignorance, je ne songeais pas non plus qu'au moment même de mes plus vives ardeurs pour M. Juillet, ce n'était pas l'amant que j'appelais en lui; je tressaillais seulement jusqu'au fond de moi pour avoir trouvé en lui l'image du mari qui m'eût convenu.

C'est ici la moelle et le suc du roman. M. R. Boylesve a voulu nous démontrer, qu'en dehors même de la religion — celle de la jeune femme est si hési-

tante! — en dehors des impérieuses et despotiques lois morales, l'instinct de l'honnête femme, aboutissement d'une race où cet instinct fut toujours dégagé des emportements de la chair, peut la diriger avec une force irrésistible.

Madeleine, une fois encore, — mais un peu plus tard, car, si son être physique s'est révolté, son cœur acharné au rêve d'une amitié amoureuse n'a pu se reprendre si vite, et elle voudrait au moins s'expliquer avec son ami, — Madeleine donc, une fois encore, sur un geste simplement courtois de M. Juillet, est amenée à lui faire derechef ce visage « de ses grand'mères », ce visage qui est l'air de famille, qui rapproche les plus fraîches fillettes du masque décrépit des aïeules... Cet air de famille qui la lie à une longue lignée d'honnêtes grand'mères, autant et plus peut-être que son éducation si pure et si idéaliste : « c'était une accumulation de mœurs réservées et contraintes, force puissante, bien supérieure à nous-mêmes et à notre meilleure volonté ».

Madeleine comprend alors que M. Juillet a lu en elle plus clairement qu'elle-même; il a reconnu, lui, ce mystérieux obstacle qui fait que jamais elle ne sera la maîtresse de quelqu'un. Elle comprend aussi, enfin, que l'amour seul avait transfiguré à ses yeux un homme lettré, un dilettante, un esprit raffiné et curieux, mais, au demeurant, un homme friand, en amour, des seules contingences et des réalités, et peu difficile sur le choix du flacon qui verse l'ivresse...

Désormais, arrachée aux chimères, revenue à la raison, elle se demande quelle femme elle a failli devenir pour qu'un égarement de sa seule imagination ait pu l'affoler de la sorte...

Un jour, à la table de M. Du Toit, quelqu'un ayant fait allusion à ses « vertus », la pensée qu'un homme eût pu se lever pour la confondre de cette faute d'intention qu'elle a commise, l'écrase de honte

et, lucide, elle voit soudain l'abîme où elle marchait...

Le jour où, enfin, elle se retrouve, où même elle a le courage de repousser une démarche louche d'un aigrefin qui peut enrichir son mari mais qui voudrait se servir d'elle pour commettre une infamie morale, alors toute la vieille force immaculée de la race chante en elle :

La joie, moi aussi, je la célébrais, sans oripeaux, sans castagnettes. Ma joie n'était ni de chanter, ni de danser, mais d'aller droit. Rien, rien, non, plus jamais rien, j'en avais la certitude, ne m'empêcherait désormais d'aller droit mon chemin en suivant mon commandement. Suivre son commandement, sans se soucier de la route, des traverses, de la boue, des ornières, ah! celui qui n'a pas éprouvé le bonheur de faire cela, qu'il ne vienne pas me parler de ses plaisirs et de ses chétives voluptés!... Malheureux, je vous plains tous, et je ne plains au monde que vous, malheureux qui n'avez jamais entendu la voix qui commande, ou qui n'avez jamais eu l'incomparable fortune de lui obéir! Oh! la mystérieuse et toute-puissante voix!... L'étrange voix, aussi, qui, par exemple, s'était tue lorsque l'amour s'offrit sur mon chemin... et qui, aujourd'hui, me félicitait de n'être pas encombrée de l'amour pour m'élancer sur la seule route, celle qui est toute droite et absolument pure...

Ce beau roman — dont deux ou trois épisodes peut-être seraient discutables, telle la mort de Pipette dans un suicide navrant et mal expliqué, ou certaines contradictions dans le caractère de Serpe — se clôt sur une sorte d'hymne au devoir et à la vie chrétienne, bien que l'auteur emploie ce mot avec hésitation.

Madeleine n'affecte ni joie extérieure ni courage magnanime. Elle n'a plus à lutter. Elle suit son chemin, désormais heureuse, aidant son mari même

dans la quasi-misère où elle est plongée par lui, aimant ses enfants et se sacrifiant à eux. Elle est entrée dans la voie qui consiste à être d'accord, complètement d'accord avec soi-même, à ne plus faire un geste de comédie, et ainsi, peut-être, à tourner en un certain plaisir ce que l'on nomme généralement la douleur... Il lui manque... Mais n'est-elle pas, en réalité, chrétienne de désir et chrétienne véritable, la femme qui écrit ces lignes, où les esprits perspicaces retrouveront encore la vraie signification du roman :

Mon Dieu! Mon Dieu! Je crois en vous... Je ne me sens pas assez forte pour douter de tout ce qu'on m'a enseigné en votre nom : mais j'ai besoin de me dire, pour n'en point douter, que mes propres lumières sont insuffisantes!... Quel abîme entre le pâle fantôme que je fais et la figure de celles à qui je ressemble encore!... Je ne doute point; mais déjà je n'ai plus la foi qui agit. Et quand un instinct secret, une voix du plus profond de moi, m'affirme que ce que je sens de meilleur en moi provient des restes de cette foi candide et parfaite, je pâlis et je tremble à la pensée de ce que vaudra ma fille, élevée par l'ombre que je suis et dans une atmosphère cent fois plus hostile à la cohésion de nos vieux atomes chrétiens, que ne fut l'air que j'ai respiré...

N'avais-je point raison, en traçant les premières lignes de cet informe essai, d'évoquer l'heure lointaine où je vis M. René Boylesve absorbé dans les Evangiles? Et l'auteur de l'œuvre magistrale dont je viens de parler nous interdira-t-il le souhait de voir quelque jour son loyal regard se relever de dessus le texte de Marc ou de Paul, pour se fixer sur l'immortel et divin Crucifié, qui seul suffit à tout expliquer?

VII

JEAN NESMY

LA LUMIÈRE DE LA MAISON

Je me souviens d'une belle page — entre tant de belles pages! — dans *Çà et là* de Louis Veuillot. Elle est intitulée : *le Soir d'un beau jour*. L'auteur de *l'Honnête femme*, en l'écrivant, imaginait transcrire les « ultima verba » et comme le chant du cygne d'un bon prêtre au déclin de ses jours. En voici le début :

Le recteur a soixante-quinze ans : ferme et grand vieillard, robuste comme ses rochers, droit et carré comme la tour de son église.

Indulgent dans sa force, souriant dans sa sagesse, l'esprit au courant de tout, le cœur toujours ouvert, la main toujours tendue, l'âme toujours en haut.

Belle et sainte vieillesse, couronnée de grâces, escortée de bénédictions, illuminée de clartés, entourée de reconnaissance et de respect. Il m'a dit :

« Je n'ai perdu aucun de ceux que Dieu m'a donnés, j'ai reçu de Dieu cette faveur que tous sont morts dans sa miséricorde et dans sa paix.

« Jamais je n'ai quitté mes paroissiens que pour aller recevoir les ordres et les bénédictions de mon évêque, ou me retremper quelques jours dans la retraite.

« Et je puis dire qu'alors je ne les quittais pas, puisque je ne cessais de prier pour eux, demandant à Dieu de me rendre plus digne de les conduire... »

Les derniers versets disent :

« Ma robe rapiécée et mon étole dédorée, je les emporterai dans la tombe. Mon âme s'échappera et s'en ira vers Dieu.

« Et lorsqu'au jour des suprêmes justices la voix de l'ange retentira, lorsque la voix du héraut de Dieu, réveillant tous les morts, leur dira : « Debout! »

« Ma pauvre soutane rapiécée paraîtra comme une pourpre brillante; ma pauvre étole usée lancera d'éternels rayons... »

Impérieusement, le souvenir m'est revenu du prêtre idéal, du pasteur modèle entrevu dans ces lignes de Louis Veuillot, tandis que la figure de l'abbé Herluison se précisait, peu à peu, devant moi, dans *la Lumière de la maison*, le très remarquable roman que vient de publier M. Jean Nesmy. Celui-ci a su créer, à son tour, une silhouette exemplaire, inoubliable et, Dieu merci, ressemblante de prêtre catholique.

Tout jeune encore, M. Jean Nesmy s'est imposé au grand public par des contes limousins d'une saveur originale et surtout par un grave et courageux roman, dont la crise récente qui divise les instituteurs français lui fournit le sujet. En couronnant *les Egarés*, l'Académie des Sciences morales et politiques a voulu donner une consécration solennelle au talent littéraire de l'auteur, en même temps qu'elle reconnaissait la maîtrise intrépide avec laquelle le jeune romancier avait porté le scalpel du moraliste dans l'une des plaies sociales le plus vives qui rongent, aujourd'hui, la grande et noble nation vers laquelle, malgré tout, les yeux du monde demeurent fixés.

La Lumière de la maison — à mon avis, du moins, — l'emporte, et de beaucoup, sur *les Egarés*, par sa valeur philosophique et documentaire, par son souffle lyrique et par la fidélité de son observation.

Peut-on, néanmoins, rien imaginer de plus simple, de plus apparemment dénué d'intérêt romanesque pressant, que le tableau véridique, calme, sans fortes péripéties, de l'action exercée par un pauvre curé dans sa pauvre paroisse? C'est là tout le sujet de *la Lumière de la maison.*

Avant d'en établir le mérite et la nouveauté, il sied de remarquer combien le sujet, en lui-même, — la vie active et sociale du prêtre catholique — demeure un sujet neuf, et presque inexploré, dans le *curriculum* du Roman français à travers les siècles.

Pour nous en tenir au dix-neuvième, depuis *le Curé de Tours* et *le Curé de campagne* de Balzac jusqu'au prêtre admirable du *Blé qui lève* — modèle que, sans aucun doute, s'est proposé M. Jean Nesmy, l'un des meilleurs disciples de M. René Bazin, — il n'y a presque point de type à relever qui soit impartial et vrai. Les prêtres qui s'agitent dans *le Rouge et le Noir* ont été aperçus par Stendhal déformés sous le voile de ses préjugés et de ses haines. L'abbé Mouret est un fantoche de pure fantaisie; le curé Bournisien, dans *Madame Bovary*, ne représente qu'une espèce très limitée de « sacerdotes » — comme disait ce pauvre Huysmans. Restent les nombreuses créations de Ferdinand Fabre, qui, presque toutes, si elles doivent soulever des objections ou des critiques, ont du moins le mérite d'être vraisemblables, étudiées avec sympathie, bâties sur documents, et de ne pas ressembler aux prêtres de Zola, arbitrairement vus à travers un tempérament — et à travers quel tempérament!

Mais les temps ont marché depuis Fabre et depuis le brave et agaçant *Abbé Constantin* d'Halévy. La conception du curé de campagne, pasteur bénévole, n'ayant d'autre besogne à accomplir que de se promener par les champs ensoleillés, en humant l'air aromatique, en pinçant l'oreille des petits gars, en sermonnant Jeanneton ou en écoutant les doléances

de la vieille Martine sur son homme « péri en mer », et de gagner ainsi l'heure de s'en aller dîner au château, — voilà une conception désuète et pour jamais, sans doute, périmée.

Un observateur des mœurs sociales comme M. Jean Nesmy ne pouvait passer indifférent à côté du grand fait qui domine l'histoire religieuse de notre temps. Je veux dire l'incompréhension du caractère et du rôle sacerdotaux. Et, songeant à la France, sans doute, mais aussi à certaines de nos provinces belges, j'ajouterai, la haine du prêtre...

Laissons, pour l'instant, les romanciers hors de cause, puisqu'aussi bien très peu d'entre eux connaissent ces curés qu'ils mettent épisodiquement en scène, et qu'un moins grand nombre encore se donnent la peine de les étudier avant de les peindre, et puisqu'enfin une minorité tout à fait infime aborde cette étude ou cette peinture dans l'esprit de sympathie respectueuse qu'il faudrait.

Mais le lecteur, le peuple — tout homme du peuple est un lecteur de nos jours — s'est laissé entraîner peu à peu à considérer le prêtre comme un intrigant, un hypocrite ou un inutile. Telle est la mentalité qui fut soigneusement créée et entretenue par le détestable esprit politique, acharné à l'unique souci d'assurer la prépondérance du pouvoir civil, du despotisme laïc; et voici que les fruits s'en recueillent désormais.

Oui, le peuple — et combien de lettrés sont « peuple » sur ce point! — le petit bourgeois — et le grand bourgeois mêmement, — l'ouvrier, le prolétaire, sont aujourd'hui presque tous intimement persuadés, comme le remarquait naguère M. Jules Lemaître, « que le plus grand nombre des prêtres manquent à leur vœu de chasteté et détournent les femmes au confessionnal, et que d'ailleurs ils ne croient guère à la religion dont ils sont les ministres. Or — ajoute le très peu clérical auteur de *Flipote*

et du *Député Leveau*, — pour ceux qui savent un peu les choses, ce sont là deux cas très rares, et même le second se rencontre à peine. »

Mais le théâtre ayant, depuis quelques années surtout, fait la concurrence aux pires feuilles radicales et mis à la scène les improbables canailles de « Ces Messieurs » ou les imbéciles de la *Bigote*, — pièce récente et amorphe de M. Jules Renard, — l'opinion s'est accréditée de plus en plus qui montre dans le prêtre un homme malfaisant, aux allures de Tartufe, cupide, débauché, hypocrite, bref, et pour tout dire, l'*Homme noir* de Béranger. Et comme le monde marche progressivement aussi vers la violence et vers la propagande carnassière par le fait, la haine du prêtre est descendue des régions purement spéculatives dans le champ des mœurs et de l'action sociale. Le tableau qui ouvre cet émouvant roman de *la Lumière de la maison* est, sur ce point, d'une vérité actuelle saisissante. Une troupe d'ouvriers, à la sortie d'un atelier, rencontre le pauvre vicaire attardé d'une paroisse populaire et, tandis que retentissent les clameurs de haine avec le vil, bête et odieux cri : « A bas la calotte », ils lui tombent dessus et le massacreraient sans l'intervention d'une poignée de braves gens révoltés. Qui donc, parmi les beaux philosophes en chambre qui attisent les passions, les instincts, tous les mouvements déviés des foules mais gardent une bonasse confiance dans la foncière bonté de l'être raisonnable, qui donc oserait dire que cette scène, — magistralement conduite d'ailleurs, — n'est pas non seulement véridique et prise sur le vif, mais encore tout à fait symptomatique de certain état d'esprit régnant à l'heure présente?

*
* *

Les lecteurs — qui savent lire — mesurent aisément la portée des appréciations que je suis accoutumé de soumettre à leur attention. Sans doute n'ai-je point l'habitude de dresser mes jugements sur le fond d'ironie et de malveillance beaucoup plus aisé à découvrir en soi que les admirateurs de la critique d'éreintement ne l'imaginent peut-être. Mais je ne prodigue pas davantage, sans y regarder d'assez près, mes enthousiasmes littéraires. Aujourd'hui, je veux et je dois dénoncer à tous les esprits droits, et aux lettrés les plus raffinés, le nom de M. Jean Nesmy comme celui d'un romancier avec qui il faudra compter.

La Lumière de la maison réalise, sans sacrifier aucune des exigences d'un art élevé de belle tenue, le type vraiment idéal du pur roman catholique. Je ne me dissimule point que l'entreprise était difficile. Il fallait, avant tout, que M. Jean Nesmy détruisît mille préventions établies dans les meilleurs esprits. Si nous pouvons admirer franchement des romans qui sont d'essence catholique, soit par l'esprit qui les anime, soit par les idées qu'ils défendent, soit par le rôle qu'y tiennent les représentants de la pensée chrétienne, ou même des prêtres et des religieux — je songe ici aux romans de René Bazin, à *l'Etape*, à *Un Divorce* et à beaucoup d'autres romans récents, — la matière spéciale du roman catholique, de ce roman dont le prêtre forme le héros principal, dont les événements religieux sont comme la base et le nœud, cette matière-là a été singulièrement gâchée par quelques impardonnables écrivassiers, acharnés dans la besogne fâcheuse de substituer leurs bonnes intentions aux exigences de l'art.

Je ne veux pas m'attarder à développer ici cette opinion, sur laquelle les adversaires et les partisans intelligents de nos croyances sont, au demeurant, tout à fait d'accord. Mais il ne peut être superflu de faire remarquer par quelle originalité et par quelle nouveauté de conception, en même temps, M. Jean Nesmy se classe tout à fait à part et dans un rang exceptionnel, parmi les romanciers du clergé.

Je ne songerai même pas à le louer d'avoir, catholique convaincu autant qu'éclairé, dédaigné tout à fait le type conventionnel du brave curé, charitable, tolérant, indulgent, bon vivant à l'occasion et toujours prêt aux profitables compromissions mondaines, qui représente adéquatement le caractère sacerdotal aux yeux de certaines gens. Mais je le félicite d'avoir — sans caresser le rêve de nous proposer en exemple un saint ascétique, voué, dès aujourd'hui, à l'éventuel martyre de demain, — compris la figure du simple curé, telle que la séparation sans doute va la répandre de plus en plus, pour le plus grand bien des hommes et pour les plus hautes destinées de l'Eglise de France.

L'abbé Herluison est simplement un bon prêtre. Ce n'est pas un héros tapageur. Ce n'est pas non plus un être d'exception. L'ardente charité qui le transporte lui fera même commettre une faute de tenue mondaine qui — sans aucune sycophanterie — peut être regrettée par les chrétiens intelligents et prudents. Cette faute, il la commet le jour où, accosté par une malheureuse dont les allures dénoncent suffisamment le triste état social, il n'hésite point, pour la sauver, à l'accompagner chez ses parents, traversant les rues à ses côtés, au grand scandale amusé des passants. Cette erreur est stupidement exploitée par une vilaine bigote dont l'incompréhension est navrante. C'est une erreur pourtant.

L'abbé Herluison, donc, — et je ne saurais trop féliciter M. Jean Nesmy d'avoir ainsi compris le

caractère de son héros, — n'est pas un être de perfection distante et décourageante. Si l'auteur a aussi parfaitement réalisé ce personnage, c'est, d'ailleurs, parce qu'il n'est pas parti, — comme un exalté, — de l'intention bien arrêtée de forcer l'admiration des mécréants et de venger tout le clergé bafoué par les impies. Il a été tout simplement le lion, — et je vous avoue que nous désespérions presque de le rencontrer jamais, — il a été le lion auquel pensait celui du fabuliste quand il s'écriait : « Ah! si les lions savaient peindre! »...

L'abbé Herluison avait été d'abord un mystique, isolé de ses paroissiens, une sorte d'anachorète en un temps où seuls les missionnaires peuvent entretenir la vie autour d'eux. Voici comment M. Jean Nesmy explique son évolution :

Un jour vint cependant où l'abbé Herluison prit une intelligence plus vive des besoins de son temps, comprit que les devoirs comme les âmes se transforment, que le ministère des prêtres d'hier n'était plus celui des prêtres d'aujourd'hui, que tout être, toute institution, toute chose vivante est soumise à la loi d'une évolution raisonnable. Et ce jour fut quand, nommé à la tête d'une petite cure de banlieue, il devint, sans guide et sans témoin que Dieu, l'unique pasteur d'un troupeau débandé.

Son cœur, ami de la solitude, trouvait la solitude toute faite : l'église ne résonnait sourdement qu'à ses pas et au pas plus léger de quelques vieilles dévotes; le silence des voûtes n'était pas seulement religieux ni l'ombre recueillie : l'ombre était funéraire; le silence était mort. Les araignées tissaient en paix leur voile gris dans le confessionnal; parfois, durant l'office, un oiseau entrait sans frayeur par un vitrail cassé; et il n'y avait plus qu'un enfant du hameau qui voulût porter la soutanelle et la calotte rouges et le rochet brodé, servir le vin de messe et dire les répons.

Mais une telle solitude sentant l'abandon et la désolation, au lieu de bercer sa rêverie mystique, tout de suite fut insoutenable et pénible à son cœur. Il

connut sous un jour éclatant le prompt et misérable effet des négligences et des fautes commises; il comprit que la prière était bien, que l'action, signe et ralliement de vie, était mieux, qu'il importait même au besoin de ne pas se constituer l'ennemi des rêves dans un pays où tant de gens dorment et ne rêvent pas. Il vit dans toute sa grandeur, son étendue et sa difficulté, l'œuvre d'apostolat et de réparation qui s'imposait à lui.

Et il se prépara à « vivre dangereusement »...

Il commence par renoncer à la douceur de la vie intérieure; il rompt avec ses pratiques d'isolement, de calme et de retraite; il se jette hardiment dans la lutte sociale, il fait son arme de l'amour.

Par-dessus tout il apprend à produire cet amour sous l'espèce vivante. Il ne prêche pas seulement du haut de la chaire; il va parmi son troupeau dispersé; il traduit ses paroles en action, et son exemple chaque jour illustre sa doctrine. Il console ceux qui n'ont plus d'espoir; il plaint ceux qui souffrent; il aide ceux qui peinent; il entend d'où viennent les gémissements et écoute d'où monte le silence attristé; il exhorte à la vaillance les pauvres qui défaillent; il enseigne aux aveugles que la route se perd dans l'infini à l'heure où le soleil décroît. Son Verbe s'est fait chair et habite parmi les hommes...

Voilà, en résumé, l'âme entière de ce prêtre. La création n'est-elle pas saisissante? Au cours d'un article qu'il consacrait à ce beau livre dans la *Revue Générale*, M. Henri Davignon me paraît avoir parfaitement défini la qualité particulière de son tempérament artistique à laquelle M. Nesmy est redevable de la justesse de cette création et aussi du très vif intérêt qu'elle excite. Car tous les lecteurs de *la Lumière de la maison*, — à moins qu'ils ne soient du nombre de ces maladifs anticléricaux que la vue du prêtre seule rend épileptiques, — devront reconnaître avec quelle impatience grandissante, avec quelle fièvre de sympathie s'en pour-

suit la lecture. Or, voici cette qualité. Le moraliste catholique, sans doute, s'il est un observateur impartial, excellera à dépeindre la réalité des passions, à découvrir, sous le fond des laideurs du vice, sous la broussaille des sentiments malsains et des instincts pervers, les forces de la charité, de l'énergie, de la vaillance morale. Là où d'autres ne verraient pas, soit parce qu'ils ne veulent pas voir, soit parce qu'ils ne savent pas regarder, il constate, lui, des ferments de vertu, des aspirations, des élans irrésistibles. Il cherche, il suit, il aide de ses vœux un travail mystérieux que les autres ignorent, les autres qui ne croient qu'aux forces physiques. Une influence, une puissance, un personnage entre dans le champ de l'observation catholique; et c'est la *grâce*.

M. Jean Nesmy a su utiliser cette arme exceptionnelle que donne au catholique — et je prends ici le mot dans le sens d'affinement psychologique qu'un Barrès, par exemple, reconnaît si justement dans le cerveau d'un Ignace de Loyola — la vision perforante de l'âme qui pénètre les mobiles humains les plus secrets. Mais il a renforcé, étendu, multiplié cette puissance observatrice par un élément de pur sentiment, qui est son ardente et évangélique sympathie. « Il y a, dit M. Davignon à ce propos, sous le conteur qui aime ses personnages parce qu'il aime à conter, un interprète discret mais profond de la vie religieuse, qui aime dans l'âme de ces personnages ce fond obscur, lointain, délicat de la sensibilité où toutes les âmes peuvent faire fleurir les germes de vertu. Cette sympathie chrétienne qui n'est pas la générosité naturelle, la pitié sociale, la tendresse humaine, donne au roman une poésie mystérieuse, un parfum exceptionnel. »

*
* *

Ce livre, l'un des plus émouvants qu'il nous ait été donné de lire depuis longtemps, vient merveilleusement à l'heure de son utilité. Combien se trompent les esprits victimes de je ne sais quelle intolérance à rebours, qui voient dans tout catholique un incompréhensif irascible, gendarmé contre le siècle et affolé par les persécutions dont le goût est si malencontreusement revenu aux sectaires de la libre pensée! Nous avons pour le peuple égaré, et même pour les politiciens malades de ce lent empoisonnement moral qui est né des excès du parlementarisme, nous avons pour les enfants, surtout, que l'on élève dans la haine et dans la colère, une pitié immense. Nous voudrions projeter la lumière dans ces abîmes d'obscurité, adoucir ces irritations enflammées, panser ces envies qui saignent, abolir cette sorte d'universel malaise qui ronge les âmes frustes de nos frères. Et ce sera l'œuvre lente et précieuse dévolue désormais aux disciples de Celui qui a dit : « Aimez-vous les uns les autres ».

Que fait donc le bon abbé Herluison, sinon aimer les pauvres gens, les ouvriers, les adversaires même de sa robe et de sa mission, parmi lesquels son évêque l'a envoyé? Il aime, il comprend, il relève. Si de grotesques marionnettes, pour qui M. Jean Nesmy fut sévère, — le baron Pommeret et sa sœur Mme Pelourde, ineffable pie-grièche que l'auteur crible des jets les plus corrosifs de son ironie, — si ces membres ankylosés de la grande famille catholique lui demeurent hostiles, c'est qu'ils sont figés dans leur inconscience inguérissable. L'industriel radical, M. Le Merchadour, au contraire, éclairé par sa bonne foi, par sa loyauté d'homme de bonne

volonté élevé loin de Dieu, subit l'emprise du prêtre qui vient à lui le cœur ouvert et la main tendue. Mais l'incomparable, c'est le travail de régénération et de relèvement moral qui s'accomplit, sous l'influence d'un seul homme, dans les âmes de tous les pauvres gens qui ne savent pas et qui n'ont jamais eu connaissance de l'Evangile qu'à travers les grossières plaisanteries des sous-Homais du jour! Une famille surtout, la famille Mouche, les résume tous, ce qui n'empêche point l'auteur d'esquisser, en dehors d'elle, de nombreuses figures épisodiques, marquées chacune d'un trait personnel, reconnaissables à une nuance morale déterminée, inoubliables parce qu'elles évoquent en notre pensée d'immédiates et proches réminiscences. Chacun des membres de la famille Mouche entre de force en notre mémoire et s'y fixe à jamais. Et, petit à petit, parce que ce bon prêtre va de porte en porte, parce qu'il aime et parce qu'il regarde, parce qu'il ne s'arrête ni devant les ignorances hostiles, ni devant les agressions brutales, voici que ce peuple d'ossements desséchés reprend vie et connaît Jéhova...

Indépendamment de la conception philosophique, morale, psychologique de son œuvre, il convient de louer chez M. Jean Nesmy la maîtrise littéraire dont elle témoigne. J'ai déjà cité des scènes qui nous prouvent son art dans le maniement des ensembles, — voyez le chapitre *Parmi le peuple des gentils* — et je citerai encore le chapitre dans lequel il nous décrit la grève chez M. Le Merchadour et sa solution imprévue. A côté de ces masses populaires dont il détaille avec puissance tous les mouvements, il y a tout un groupe de figures déterminées, — l'abbé Fleurot, Dominique et Armandine Mouche, etc. — que M. Jean Nesmy a étudiées avec une minutie sans éparpillement qui achève de nous faire apprécier en lui un artiste supérieur. Mais je ne puis songer à résumer ce roman intrépidement évangé-

lique. Je ne puis même m'attacher à en faire ressortir les mérites littéraires, tels que la juste précision de son observation, qui est réaliste sans bas naturalisme et idéaliste sans illusion d'optimisme, et cette saisissante impression de chaleur cordiale, d'apitoiement lyrique, dirais-je, qui révèle chez M. Nesmy un amour intense de son temps, de sa race, de l'humanité souffrante parmi laquelle il vit.

Il y a dans le style même du roman — qui est de qualité tout à fait supérieure — une sorte de poésie pénétrante et douce qui s'apparente, — jusque dans les nombreuses descriptions de paysages urbains dont le livre est semé, — à la teinte morale de sa pensée. Jadis, dans *les Egarés*, nous avons eu à signaler déjà les qualités descriptives du style de M. Jean Nesmy, manifestées dans la peinture des paysages agrestes, de la vie rurale prise sur le vif. Dans *la Lumière de la maison*, ce sont, à chaque instant, sous forme d'eaux-fortes et de fusains, des scènes d'intérieurs populaires d'une couleur impressionnante, des coins de ville, pris à l'heure angoissante des nuits orageuses, ou à l'heure nostalgique des fins d'après-midi d'automne et d'hiver.

M. Jean Nesmy excelle dans l'appropriation d'un paysage à un état d'âme.

Je ne prétendrai point qu'il soit inaccessible au chercheur averti et méfiant de découvrir des négligences de forme ou des imperfections d'architecture dans l'art plastique de cet écrivain. Mais cet art, au moins, palpite d'une vie surprenante. Les lecteurs de *la Lumière de la maison*, — œuvre dans laquelle M. Jean Nesmy s'efforce d'opposer aux ombres douloureuses qui envahissent l'âme ignorante et désemparée des faibles, la lumière éternelle et chaude qui peut seule jeter un rayon dans cette géhenne, — admireront combien cette association de la nature ambiante aux pensées de l'homme a été ici heureusement poursuivie et réalisée.

Ainsi verront-ils dans le récit succéder à certaines images de vie urbaine, papillotantes, printanières et gaies, ces impressions opposées de frissonnante horreur qui nous prennent parfois, — sous l'influence de quelle mystérieuse appréhension? — aux heures vespérales d'hiver, tandis que d'un ciel noir et opaque tombe une pluie que les rafales chassent en paquets furibonds, et sous la menace fantomatique desquelles on rentre apeuré au logis, mouillé et aveuglé, en écoutant, comme un glas avertisseur, la lugubre voix du vent grincer dans les réverbères sinistres...

6 décembre 1909.

VIII

RENÉ BAZIN

I

LA BARRIÈRE

Tout homme, s'il n'est pas un danseur de corde, songe parfois à ses destinées. Il ne sait ni la Mort ni l'Eternité. Et, depuis des siècles qu'il est débattu, le problème de la croyance demeure toujours le plus angoissant. Il y eut des époques où l'Eglise catholique régnait. Aujourd'hui, presque partout, la persécution s'abat sur elle. Mais jamais l'indifférence ne fut plus apparente et plus factice, jamais la question religieuse ne fut plus capitale et ne s'attacha plus despotiquement aux moelles de l'humanité. Cherchez le secret mobile des passions politiques en France, en Italie, en Espagne, en Angleterre, en Belgique : c'est la Loi de Dieu. Les uns l'attaquent, les autres la défendent. Et ceux-là surtout qui en nient l'existence, contredisent par leur agressivité passionnée tout le fondement de leur thèse. Même, à travers l'immense aspiration qui s'élève des bas-fonds populaires vers la conquête du bien-être, à travers les grondements de l'agitation sociale, il est aisé de surprendre des prières et des blasphèmes. Nous semblons ne poursuivre que de pacifiques conquêtes dont la science active la fièvre; nous paraissons oublieux de tout ce qui n'est point l'or, notre confort, nos aises et nos plaisirs. Descendez, pourtant,

dans les ténèbres de notre âme, scrutez les recoins les plus nobles de notre intelligence; et vous découvrirez cette unique interrogation : Etait-il vraiment le Fils de Dieu, Celui-là qui vint, tout pauvre et nu sur la terre, prêcher aux hommes la plus sublime et la plus héroïque morale qui fut jamais?

C'est là ce que Réginald Breynolds, l'un des deux héros principaux de *la Barrière*, proclame en quelques paroles saisissantes :

Pour moi, la question religieuse prime tout — dit-il — non seulement en droit, mais dans la vie universelle, dans celle de chacun. Lui, toujours Lui, injurié, nié, adoré! Jamais Il n'a été plus présent dans le monde. Le nom de Jésus-Christ est moins souvent prononcé qu'à d'autres époques; il est sous-entendu dans les moindres actes; il est là, en amour ou en haine. Ne croyez-vous pas que ce drame nouveau du Calvaire doive s'achever par la Résurrection glorieuse?

Jésus dit, jadis, à ses premiers disciples qui représentaient toute l'Eglise militante : « Je serai entre vous comme un signe de contradiction ». La prophétie, depuis près de deux mille ans, se vérifie. Ce signe, M. René Bazin l'imagine comme une barrière symbolique qui, entre les cœurs les plus unis, entre les âmes des membres les plus proches d'une même famille, élève son inflexible rigidité. Ainsi ce nouveau roman appartient-il au grand courant des idées qui conduisent le vingtième siècle débutant, et nous introduit-il en pleine fièvre de bataille contemporaine.

Nous verrons tout à l'heure les qualités de la réalisation esthétique de cette œuvre. Indiquons brièvement sa portée morale et philosophique.

Le débat moral y est double : l'anecdote — il faut bien employer ce terme insuffisant — y est double aussi. Ces luttes ne déchirent et ne séparent que de nobles âmes. Réginald Breynolds, élevé dans l'anglicanisme, se sent invinciblement attiré vers l'Eglise

catholique. C'est un des « sujets » du « mouvement d'Oxford ». Observateur loyal et réfléchi, la vérité du « Papisme » et l'erreur de sa religion natale s'imposent également à lui. Il rompra donc avec le culte de son enfance. Mais cette rupture entraîne des conséquences qui la rendent héroïque. Son père, sir Breynolds, baronnet, est un anglican convaincu, intraitable et farouche. La religion de celui-ci se confond avec son loyalisme. Rompre avec le culte réformé, c'est être traître à son roi et à sa patrie. Aussi chasse-t-il son fils de sa présence, le déshérite-t-il et le destitue-t-il du droit de posséder jamais le merveilleux domaine de Redhall, patrimoine héréditaire de sa race et auquel Réginald est attaché par les fibres les plus saignantes. Réginald, pourtant, n'hésite point entre un avenir de richesse et d'honneur et le cri de sa conscience. Il sacrifie bien plus à celle-ci, puisqu'il accepte le bannissement du cœur paternel... C'est un exemplaire très noble d'humanité.

Dans le temps où son intelligence et son âme luttaient encore, Réginald a connu une jeune Française, vraie catholique, qui fut pour lui de bon conseil. Elle s'appelait Marie Limerel. Un hasard la jette dans une bataille analogue, et plus tragique encore. Marie Limerel, — qui est un des plus beaux types de jeune bourgeoise française, intelligente, distinguée, affinée, — est aimée par un très brave garçon, son cousin Félicien Limerel. Sa jeune affection virginale va d'un élan pur et vif vers lui. Félicien demande sa main. Mais entre eux aussi va se dresser la Barrière...

Marie a été élevée dans la religion catholique, infiniment douce, mais clairvoyante et ferme. Sa mère, femme d'élite, lui a montré de bonne heure l'infiltration de l'éternel dans l'humain et le contrecoup des principes sur la vie. Elle lui a appris que les mondains se trompent qui imaginent arranger tout par d'élégantes maximes de tolérance et par de

subtiles compromissions. Elle lui a fait reconnaître que la lutte la plus âpre, dans le monde, n'est pas pour l'argent, mais pour ou contre les âmes. « Je me dis souvent, s'est écriée un jour cette mère, qu'il n'y a pas d'époque plus théologique que celle-ci, plus travaillée dans les profondeurs par les courants qui se contrarient ou se côtoient. Où est la famille qui a la paix complète, religieuse ou irréligieuse? »

Marie Limerel veut, au foyer qu'elle va fonder, la paix religieuse complète...

Félicien Limerel est un type de parfait honnête homme. C'est, de plus, au point de vue religieux, un parti des plus acceptable aux yeux mondains. Sans doute a-t-il cessé de croire et de pratiquer. Mais il n'a point rompu avec cette religion extérieure qui demeure une manifestation de bonne compagnie. Jamais il ne gênera la piété de sa femme, et sans doute voudra-t-il, pour ses enfants, une éducation chrétienne, car il est extrêmement tolérant...

Tout cela ne semble point suffisant à Marie Limerel. Elle le lui dit, avant de répondre par le cri secret de son cœur au tendre appel du cœur ami :

Es-tu encore un chrétien? Avons-nous la même foi? Comprends bien ce que je veux dire. Je sais que tu continues d'aller à la messe et que tu y accompagnerais ta femme; je vois que, par tradition de famille, tu es, tu restes provisoirement respectueux de l'idée catholique, des cérémonies, des usages... Mais, respectueux, mon ami, ce n'est pas assez, ce n'est pas vivre de la foi, comme j'en veux vivre. Je souffre de te parler comme je fais; je me suis dure à moi-même. Pourtant, il y aurait une telle désillusion, si mon mari ne priait pas avec moi, ne recevait pas mon Dieu, ne s'inspirait pas, pour le moindre de ses actes, de cette foi qui est vraiment tout moi-même!

Je vois tant de ruines ailleurs! Je sens qu'avec la plupart des hommes j'aventurerais mon âme et mon bonheur. Je voudrais... Je voudrais que mon mariage

eût quelque chose d'éternel. Je crois qu'ils sont médiocres, ceux qui ne sont pas faits pour la durée sans fin. Je pense qu'une famille qui se fonde a un retentissement infini, avant elle, après elle. Je voudrais être la mère d'une race sainte...

Et comme Félicien lui objecte la beauté de l'œuvre qui ramènerait à Dieu l'homme qu'elle aurait choisi, Marie, en femme avertie des conditions de la lutte actuelle et désillusionnée des compromis mondains, lui répond avec justesse qu'aujourd'hui cela ne se peut plus guère, car il faudrait lutter contre le monde entier.

M. René Bazin, comme il avait de cruels déchirements à nous raconter, n'a point craint d'être psychologue optimiste dans sa conception des hommes. Au même titre que Réginald Breynolds, l'incroyant Félicien Limerel est un héros. Il ne songe pas un instant à se tromper lui-même et moins encore à tromper la vierge qui l'aime et qu'il adore. Loyal investigateur, il passe, pour s'interroger, une nuit entière devant le Saint-Sacrement, dans la Basilique du Sacré-Cœur. Le hasard l'y a conduit cette nuit même où Réginald va décider lui aussi de la vie de son âme. Mais tandis qu'en paroles fulgurantes le Dieu vivant parle au sévère et froid anglican, rien n'émeut le cœur du jeune Français déshabitué de prier. Il constate que sa foi est morte. Dans une scène déchirante, Marie Limerel et Félicien se rendent mutuellement leur parole. Félicien est chassé du paradis de son cœur, comme Réginald l'est du terrestre et enchanteur domaine patrimonial de Redhall.

Ramené à une sèche analyse, tel est l'émouvant livre de M. René Bazin, dont la force est d'autant plus pénétrante qu'elle est secrète, dont l'impression est d'autant plus poignante qu'elle est sobre.

Il met en scène deux races et deux intolérances.

Mais ces deux races, l'anglo-saxonne et la gauloise, communient dans le même principe d'éternité et de vie qui est la Foi catholique. Et sans doute l'éminent écrivain a-t-il voulu que cette première et mystérieuse puissance de la religion révélée fût ainsi mise en lumière. Quant aux deux intolérances, c'est bien à tort que certains critiques n'ont point vu combien l'une était abusive et l'autre légitime !

Sir Breynolds, baronnet, se cantonne surtout dans son orgueil traditionnel. La barrière qu'une croyance différente élève entre un père et un fils, n'est point de celles qui empêchent une vie familiale commune, honorable et même douce. Gardant sa foi anglicane, il eût pu déplorer le changement de son fils, mais, s'il eût vraiment compris la beauté de cette liberté que l'Angleterre se flatte d'enseigner au monde par son exemple, il n'eût point châtié son fils d'obéir au cri irrésistible et souverain de sa conscience!

Le mariage crée une autre union, indissoluble, profonde, mystérieusement pénétrante. Il crée des êtres qui naîtront et dont seront responsables devant Dieu ceux qui les mirent au monde. Marie Limerel ne pouvait agir autrement qu'elle ne fait, en brisant le cœur de Félicien et son propre cœur. Entre deux êtres qui deviennent la même chair, comment accepter la séparation, l'antagonisme — même sous-entendu — sur la plus grave, la plus tragique, la plus immanente des règles de vie?

Ainsi la double leçon de cette œuvre est-elle héroïque, mais cruelle et nécessaire. Le Christ reste vraiment un signe de contradiction parmi les hommes...

*
* *

Si l'intérêt philosophique de *la Barrière* est puissant, si l'émotion que dégage cette œuvre va tou-

jours grandissant en nous à mesure que nous en poursuivons la lecture, M. René Bazin ne nous a point déçus dans la réalisation artistique de son roman. Nous y retrouvons ce charme et ces éléments de séduction pure et classique sur lesquels il nous a, dès longtemps, accoutumés de pouvoir compter. La souplesse légère et la fluide limpidité d'un style plus habile sans doute à peindre et à décrire les tableaux enchanteurs de la nature qu'à se mouvoir dans les méandres des discussions brumeuses et des spéculations métaphysiques, communiquent un agrément délicat et comme une caresse au récit. Langue avant tout distinguée, sobre et élégante, la phrase de M. René Bazin synthétise les plus merveilleux dons du parler français. Elle berce, elle évoque, elle fait image et s'incruste dans notre pensée par l'irrésistible harmonie et par la grâce de ses périodes.

Ce style discret et précis, tout en modelant avec une sorte de mollesse voulue les contours et les arêtes, nous en pouvons admirer la variété au cours des tableaux si divers que l'auteur a semés dans *la Barrière*. N'y a-t-il pas un symbolisme intentionnel dans le cadre même du roman?

La première partie se passe en Angleterre, dans ce pays en marche vers le catholicisme. Sous l'action du « mouvement d'Oxford », le catholicisme romain fait de nombreuses conquêtes dans cette grande nation où jadis le papisme était honni et détesté. La seconde partie a pour théâtre Paris, le cœur et l'intelligence de cette France dans laquelle aujourd'hui la bataille est si aiguë entre les croyants et ceux qui ont perdu la Foi. La vieille doulce France, jadis « fille aînée de l'Eglise », contriste, il est vrai, sa mère par une indifférence peu à peu muée en haine chez plusieurs. Mais combien mal connue est encore cette bataille! Combien de dessous en sont ignorés, et, dans Paris surtout, quels autels où la Foi la plus vive flambe encore et rayonne! Je

devine la joie de M. René Bazin à découvrir et à faire connaître, avec une émotion vibrante pleine d'éloquence saisissante, ces foyers mystérieux et sublimes qui arrêtent le bras vengeur du Dieu vivant...

Rome enfin, la patrie universelle, où les peuples en marche vers la Foi et ceux qui cherchent à la retrouver se rencontrent aux pieds d'un vieillard sacré, Rome réunit, dans la dernière partie de *la Barrière*, la plupart des héros de ce double et palpitant petit drame intérieur.

Et voici une jolie et fine aquarelle d'élégances britanniques :

Sur la pelouse rectangulaire et longue, roulée, taillée en brosse, où vingt parties de tennis venaient d'être jouées à la fois, deux équipes seulement, huit jeunes hommes, huit jeunes filles, continuaient de lutter et de se disputer la victoire dans ce *tournoiement* de Westgate on Sea. Des équipes, en vérité. Aucun terme ne convenait mieux que celui-là à ces groupements que l'habileté sportive avait formés, à ces amateurs de la raquette et de la balle que, dans l'ordinaire de la vie, la fortune distinguait d'avec les professionnels, mais qui leur ressemblaient à cette heure, par la précision et la vigueur des mouvements, par l'absorption de l'esprit dans l'effort physique, l'oubli de toute coquetterie et de toute politesse vaine. Ils jouaient avec le sentiment passionné que donne un art longtemps étudié. Chez eux, l'orgueil d'un coup heureux, l'appréhension, le dépit, l'admiration jalouse, le désir de vaincre, dominaient l'instinct même de la jeunesse. Pas un mot n'était échangé. A l'ouest de la prairie, assemblé dans une allée, le long de la haie, un public assez nombreux, choisi, presque entièrement féminin, regardait. C'étaient quelques grandes dames qui avaient leur habitation aux environs, des baigneuses installées pour l'été dans les villas de la côte, de vieilles filles pauvres, errantes et dignes, comme il en abonde en Angleterre, et qui venaient de Westgate, de Birchington, de Minster,

de Deal, d'autres coins encore de ce Kent réputé pour son climat tiède et pour son air excitant et léger. Toutes ces personnes avaient été présentées les unes aux autres, soit qu'elles fussent des invitées, soit qu'elles fissent partie du club de tennis de Westgate. Elles formaient un groupe fermé, lié par un rite, une sorte d'aristocratie passagère où beaucoup d'entre elles étaient fières de se montrer. Le ton de la conversation était enjoué. Les jeunes filles et les joueurs qui avaient été éliminés du tournoi s'arrêtaient un moment et se mêlaient à cette petite cour mondaine, où une femme surtout était entourée, adulée et comme royale. Puis ils se dirigeaient vers une cabane située au milieu du rectangle que divisait une haie de fusains et autour de laquelle étaient disposées des tables pour le thé.

Peu de lecteurs se doutent peut-être de l'observation, de la connaissance du pays et des mœurs, de l'étude de la race même que nécessite la mise au point parfaite d'un petit tableau comme celui-ci. Cet art précis et patient a servi M. René Bazin avec un égal bonheur dans l'étude psychologique qu'il a dû entreprendre pour décrire avec autant de frappante vigueur qu'il le fait la substitution de la mentalité romaine à la mentalité protestante dans l'âme de Réginald Breynolds.

Le pas décisif s'accomplit, je pense l'avoir indiqué déjà, au cours d'une veillée d'adoration nocturne à Montmartre. Cette page est « le clou » du roman, au point de vue descriptif, si j'ose employer ce terme en un pareil sujet. Une station de Réginald Breynolds chez les Dames du Calvaire, une autre dans une église populaire où des ouvriers suivent une mission, nous préparent, par la sobriété poignante des émotions qu'elles soulèvent en nous, au grand frisson de cette nuit dans la Basilique...

Je ne veux pas multiplier ici les citations. Mais comment résister à transcrire encore cette vision qui

semble nous ramener aux heures furtives des Catacombes :

Un peu après neuf heures, dans la crypte, debout, appuyés au même pilier, Félicien et Réginald contemplaient un spectacle également nouveau pour chacun d'eux. Réginald se trouvait en avant, dans la demi-lumière, et Félicien, derrière lui, près de l'escalier qui conduit du souterrain à la nef supérieure. Ils étaient immobiles, à peine visibles, en dehors du demi-cercle, fortement éclairé, que forment devant l'autel les colonnes trapues et rapprochées. Or, dans cette niche lumineuse, à leur droite, quarante hommes adoraient. Leur chef, le paternel Louis Proudon, debout à côté de la balustrade de l'autel, clignant les yeux, orientant vers la lampe électrique le livre qu'il tenait à la main, lisait la prière du soir. Et, soudain, les quarante voix répondaient, si rudes, si éraillées, si peu pareilles aux voix des salons : voix de la foule qui crie, qui boit, qui jure, qui menace, et qui priait.

Puis les hommes chantèrent un cantique, et, agenouillés ou assis, ils adorèrent avec des mots muets, qu'ils ne devaient pas inventer, mais recevoir de Celui qu'ils regardaient, ou retrouver dans leur mémoire des temps lointains. Comment auraient-ils inventé? Que savaient-ils au delà de la lumière et des besoins d'un cœur qui peut encore aimer? Ils étaient fixés dans l'attention, comme ceux qui attendent le passage d'une noce sous les porches. Ils avaient les paupières levées, mais pas tout à fait, à cause de la lumière éblouissante et aussi de la fatigue.

Réginald et Félicien observaient ces physionomies peu mobiles, ces visages dont les rides changeaient de place cependant, lorsqu'une pensée un peu émouvante, un souvenir montait clair, du fond de l'âme obscure. Ils comprenaient mieux, ils apercevaient nettement, que c'étaient non seulement des pauvres authentiques, mais des misérables, de ceux qui font plus peur que pitié : barbes taillées par le vent et usées par la pierre qui sert d'oreiller; chemises sans col, redingotes qui furent portées par

d'autres, et qui ont des couches superposées de taches de graisse; foulards, malgré la chaleur, parce qu'on a sur soi toute sa garde-robe. Les deux larrons du Calvaire étaient peut-être là. Mais l'extrême abandon surtout, l'espèce qui n'a pas de pain, pas de gîte, pas de famille, et qui n'a plus de courage, veillait aux pieds du Maître deviné. Beaucoup de ces yeux tristes, de ces yeux où la colère est à demeure, s'adoucissaient, un court moment, levés, et puis la porte rouillée se fermait...

La maîtrise d'une telle eau-forte n'a guère besoin de commentaires. Mais la surprise est grande de trouver ces traits creusés, cette couleur sombre et impressionnante après les croquis satiriques, — où l'humour caustique d'un observateur contemporain se mêle à la probe véracité d'un analyste impitoyable, — dans lesquels M. René Bazin a évoqué la famille du financier Limerel et le monde épanoui, sereinement égoïste, de cette bourgeoisie cossue qui lui sert de cour et de parasites adulateurs. Quelques scènes d'une déchirante tristesse, — les reproches de Félicien Limerel à ses parents dont la veulerie morale a tué son âme, la séparation de Marie Limerel et de son fiancé, — attachent enfin un intérêt humain, singulièrement cruel, à ce double et tragique débat dont l'éternité de deux âmes est l'enjeu.

23 avril 1910.

II

DAVIDÉE BIROT

I

La souveraine Pitié, j'incline de plus en plus à y croire et à lui tendre les bras, parce que j'ai trop

souffert, sous tous les ciels, au milieu des enchantements ou de l'horreur, et trop vu souffrir, trop vu pleurer et trop vu prier. Malgré les fluctuations, les vicissitudes, malgré les révoltes causées par des dogmes étroits et des formules exclusives, l'existence de cette Pitié suprême, on la sent plus que jamais s'affirmer universellement dans les âmes hautes qui s'éclairent à toutes les grandes lueurs nouvelles. De nos jours, il y a bien, c'est vrai, cette lie des demi-intelligences, des quarts d'instruction que l'actuel régime social fait remonter à la surface et qui, au nom de la science, se rue sans comprendre vers le matérialisme le plus imbécile; mais, dans l'évolution continue, le règne de si pauvres êtres ne marquera qu'un négligeable épisode de marche en arrière. La Pitié suprême vers laquelle se tendent nos mains de désespérés, il faut qu'elle existe, quelque nom qu'on lui donne, il faut qu'elle soit là, capable d'entendre, au moment des séparations de la mort, notre clameur d'infinie détresse, sans quoi la Création, à laquelle on ne peut raisonnablement plus accorder l'inconscience comme excuse, deviendrait une cruauté par trop inadmissible à force d'être odieuse et à force d'être lâche...

Pourquoi cette admirable page, qui clôt, comme le sanglot d'une prière à demi balbutiée, le beau livre récent de Loti, *Un Pèlerin d'Angkor*, me saute-telle hors de la mémoire en finissant de lire *Davidée Birot*, de René Bazin? Ce n'est pas seulement parce qu'en matière de style et d'art les beautés s'attirent et que la prose chantante et lumineuse de l'auteur du *Blé qui lève* compagnonne amicalement avec les élans nostalgiques de Loti. Non, c'est surtout parce qu'il y a, dans le roman de l'institutrice laïque dont nous allons nous occuper, et tout à fait à sa base, une immense inquiétude de cette Pitié suprême, la détresse infinie d'une âme droite, haute, affamée de Vérité et de Devoir, aux prises avec ce régime des demi-intelligences « qui se ruent sans

comprendre vers un matérialisme imbécile », mais qui ploient sous un joug de fer leurs créatures, leurs subordonnés et leurs victimes...

Il peut y avoir une grande et frémissante beauté dans un cri d'angoisse, et *Davidée Birot* est une œuvre d'art presque parfaite, proche du sublime, avant même d'être le plus pressant et le plus poignant volume d'apologétique contemporaine. C'est que l'élan désespéré vers Dieu, décrit parmi les circonstances saisissantes que notre heure de bataille et de contradiction accumule autour des bonnes volontés, aboutit ici non pas à la désespérance mais à la victoire. Et c'est là vraiment le triomphe de l'artiste.

Qu'est-ce, en fin de compte, que *Davidée Birot?*

C'est l'histoire d'une jeune fille du peuple, d'une simple institutrice d'aujourd'hui, ballottée de M. Jaurès, qui veille, aux parents qui ne veulent point que leurs filles soient des sauvages, des païennes ou des gouges. Davidée est un type de toujours adapté aux circonstances actuelles. C'est l'âme qui cherche instinctivement une vérité qui ne lui fut pas ou qui lui fut mal enseignée; par la simple force morale de sa pureté, par la noblesse de sa nature attirée vers les sommets, par sa bonne volonté et par l'appel irrésistible d'une conscience droite, non seulement elle arrive à Dieu, source de toute vérité, mais encore elle entraîne jusqu'à lui des frères, des sœurs souffrant d'un tourment semblable au sien. Dans une situation, dans des conditions que les circonstances momentanées de tyrannie sectaire qui vinculent l'éducation populaire en France, ont faites telles que toute action morale efficace lui semble interdite, Davidée exerce un apostolat véritable par la seule force de son exemple et par les ondes de loyauté qui irradient d'elle. Anna Le Floch, la petite vierge que la mort viendra prendre si vite, aura sans doute sur la destinée morale de Davidée, sa mat-

tresse, une influence heureuse et décisive : mais n'est-ce pas en jetant dans ce petit cœur isolé, incompris, proche de l'aigreur, la sublime liqueur de confiance, que Davidée a permis à l'âme d'Anna de fleurir et d'embaumer? Maïeul Jacquet, le brave ouvrier, un instant égaré par les sens et par la pitié, mais si ferme, si généreux, si vaillant, n'est-il pas sauvé du désordre par l'amour que la force exemplaire de Davidée insinue en son cœur et, lui aussi, ne tombera-t-il pas aux pieds de la Croix, en même temps que celle qui, pas plus que lui, ne connaissait la Croix? Si Davidée échoue auprès de Phrosine, en son apostolat de sœur de charité laïque, penchée sur les misères du corps tout autant que sur celles de l'âme, c'est parce que Phrosine, la mère d'Anna, est la proie de ses désirs, brûle d'une flamme impure, « et garde un cœur sauvage, irrité et fou, comme une guêpe au bord des cuves de vin ». Si sa compagne d'enseignement, la directrice de l'école laïque de l'Ardésie, Renée Desforges, ne subit point son contact ennoblissant, c'est parce qu'elle est une orgueilleuse et une arriviste, asservie à la matière, invulnérable au feu de l'idéal dans sa conception étroite et intéressée de sa carrière et de la vie : incroyante et administrative, sa politique, à celle-ci, est de vivre pour soi, de faire le nécessaire pour avancer, d'avoir une bonne classe, propre, des cahiers bien tenus. Pas de zèle pour la correction du mal; un joli doute universel qui la fera bien voir de M. l'inspecteur. « Il faut, dit-elle à Davidée tourmentée du scrupule de former des âmes, il faut renoncer à l'amour conjugal, aimer le métier pour lui-même, mettre son cœur entre deux feuilles de papier buvard pour qu'il se dessèche bien, et dire toujours oui à l'administration et arriver à la bonne petite retraite sans se fouler trop. » Donc, il ne faudra rien approfondir, ni la douleur, ni le devoir, ni la mort. Et haïr le curé, car cela peut servir.

Il y a, comme dans tous les personnages si divers que groupe le roman, une pénétration cruelle et aiguë dans l'étude de ce type que M. René Bazin a évidemment vu incarnant tout l'opposé de Davidée, c'est-à-dire ces êtres dont l'âme est pauvre, desséchée, routinière, et fermée au noble tourment de l'idéal, lequel seul donne du prix à la vie.

Et ce continuel souci d'art et de vérité contrôlée imposera, même aux esprits que la thèse de M. Bazin irriterait, une irrésistible admiration pour l'un des plus forts, si pas le plus puissant, des romans que le célèbre écrivain ait composés depuis *la Terre qui meurt*. Nous retrouvons cette préoccupation de beauté esthétique tout d'abord dans le style. Celui-ci est chaud, insinuant et tendre; il revêt une transparence cristalline qui luit à chaque page; sa grâce se relève en maint endroit de tournures condensées, aux arêtes nettes et vives, d'images pittoresques et hardies qui sont des trouvailles et qui révèlent un don spécial d'écrire, indépendant tout à fait du sens de la campagne, des mœurs populaires et des travers de l'humanité, que M. Bazin possède d'autre part, si affiné et si significatif.

Plus encore, peut-être, que dans le style, cet art trouve-t-il un développement favorable dans les tableaux, dans les scènes villageoises et dans ces paysages merveilleux que nous détaillons, à loisir, comme un Rousseau ou un Corot. Lisez l'enterrement de la petite Anna Le Floch. Chaque détail est à sa place, prend une valeur distincte, concourt à l'émouvante impression de l'ensemble. Tout y est, rien n'est oublié, tout porte et pénètre. Mais il est impossible de ne point citer. Voici cette page que Flaubert eût signée :

Au second carrefour, non loin du lieu qui se nomme le Cloteau, et comme les enfants étaient ran-

gées le long du mur qui donnait une ombre courte, à leur mesure, Davidée étant la plus rapprochée de la maison des Plaines, le chant essoufflé du chantre de l'Ardésie s'éleva dans la campagne ardente. La croix de métal blanc portée par un enfant de chœur apparut, à l'angle du chemin de la route, et elle jeta un éclair en tournant, puis le curé, précédé de son chantre, monta le petit raidillon, puis le cheval noir, traînant un corbillard sans ornement d'étoffe, ni franges, ni lettre initiale. Mais quelle étrange décoration, tout de même! Toutes les petites filles avaient allongé la tête hors de l'ombre, dans le soleil. « Qu'est-ce que c'est?... Il y en a partout, à droite, à gauche ça retombe; ça reluit; ... c'est joli : ... quand ça sera tout près, on verra bien ce qu'ils ont mis autour d'elle. » Au pas lent du cheval, la voiture approchait; on entendait le cahotement léger de sa toiture et de ses roues, quand finissaient les mots psalmodiés par le chantre. Et bientôt on put voir et nommer la fleur qui fleurissait le cercueil de la petite Anna. Autour du drap blanc, c'étaient des gerbes de genêt, les plus belles quenouilles d'or, les plus fournies, qui formaient une couronne plus somptueuse que celle des marchands, plus éclatante que celle qui était pendue à l'arrière et que nouait un ruban blanc. Oh! l'étonnante parure de printemps qu'avait la petite morte! Quelqu'un avait dû courir à travers les buttes, tout un jour, et fourrager dans les buissons, et choisir les tiges où rien n'était fané. Quelqu'un avait sans doute payé les employés de la mort pour que la permission fût donnée de laisser les genêts autour de celle qui les avait aimés.

Derrière le char, il y avait une femme, la tête couverte d'un grand voile noir, une autre femme âgée, une voisine qui lui donnait le bras, et un homme, le père Moine, un ancien aussi, d'au moins quarante-cinq ans, qui avait connu le père, autrefois. Il avait son chapeau de soie. Personne au delà. Les enfants de l'école se mirent deux par deux, à la suite des femmes et de l'homme. Elles ne pensaient guère à la compagne qui avait ri avec elles, joué avec elles, écouté les mêmes leçons. Les deuils sont d'une mi-

nute à ces âges-là. Elles ne parlaient pas entre elles d'Anna Le Floch, mais, à petits mots, sachant qu'il fallait bien se tenir et qu'elles étaient observées des perreyeurs qu'elles nommaient, qui se redressaient au passage de la voiture noire et levaient leur casquette, tout émus, debout, les vieux, les jeunes, devant leurs claies de paille; ou encore elles parlaient des femmes qui se signaient, — non pas toutes, — derrière les vitres et qui songeaient à plus de choses que les hommes, et surtout à la mère endeuillée. Elles disaient encore : « Voici les cloches qui tintent. On nous a vues du haut du clocher. » Elles se donnaient rendez-vous pour le lendemain qui serait dimanche. Les genêts ployaient au mouvement de la voiture. La volée de martinets dont ce n'était pas, pourtant, l'heure de sortie, tournait autour de l'église. Et Davidée qui était la dernière, et qui voyait monter ce petit cortège, murmurait entre ses lèvres : « Il n'y aura plus que la mère et moi, demain, pour nous souvenir. »

Des tableaux comme celui-ci, qui sont à la fois complets et ramassés en leurs traits essentiels, *Davidée Birot* nous en offre maint autre. Voici des ouvriers ardoisiers au travail, et l'on entend le crissement des lamelles d'ardoise, le crépitement de l'ardoise brisée, les ondes sonores et musicales des blocs frappés par les pics d'acier, les coups sourds des maillets sur les ciseaux de fendage, tout ce bruit analogue à celui de trois cents hommes qui se seraient amusés à casser du verre avec des marteaux... Voici une veillée nocturne de Maïeul Jacquet, affûtant le lièvre dans les bois, et le chasseur de race, que connaissent bien les familiers de M. René Bazin, se retrouve tout entier dans l'exactitude technique de cette scène que baigne une poésie sauvage et mystérieuse. Voici, enfin, une grève, avec l'aveugle et tenace colère des meneurs, le désarroi anxieux des menés, la terreur sourde des ménagères et la vie dramatique que les troupes, fermes mais

froidement indifférentes, viennent mêler à l'engourdissement du travail cessé.

Tous ces tableaux sont remarquables par leur variété, par la nette et vigoureuse peinture des incidents, par l'exactitude frappante des détails et aussi par cette âme frémissante qui les analyse et pénètre leur signification faite d'angoisse, de ferveur ou de vaillance, et rarement de joie.

Mais il est temps d'en venir à l'examen de cette admirable Davidée, dans laquelle, je vous l'avoue, j'aime à saluer, malgré qu'elles diffèrent de destinée et de portée, comme une sœur touchante de Colette Baudoche. Telle l'héroïne de Metz, cette noble petite laïque qui seule, abandonnée, traquée par la force mauvaise de l'ombre, ascensionne vers la lumière, n'ajoute-t-elle point, à son tour, à l'héroïsme de la France?

La marche de Davidée vers Dieu et son évolution vers l'amour sont si étroitement mêlées et confondues avec tant d'art soumis à la réalité de la vie, qu'il est presqu'impossible d'analyser séparément ces deux actions, qui, jointes, donnent au roman sa signification et son ampleur totales.

II

Davidée Birot, il faut le reconnaître, n'est pas une institutrice semblable aux autres. Fille d'un ouvrier enrichi, elle ne s'est pas aventurée dans l'éducation pour y trouver un gagne-pain, mais un peu pour complaire au papa Birot — qui est féru de la science dont il fut sevré — et beaucoup parce qu'elle a senti en elle un goût irrésistible pour instruire. Comme le fait remarquer judicieusement M. Jules Bois, elle ne désire pas seulement défricher les

jeunes cerveaux incultes; dans un louable scrupule elle veut encore « enrichir » les âmes, les doter de courage et de résignation. Elle veut être — sans le savoir elle-même — une petite apôtre. Et c'est ce noble et loyal objectif qui l'amène peu à peu à la vie de l'âme chrétienne, par une suite de constatations décevantes. Tout l'appui théorique et formulaire, les vagues principes d'humanité et de morale laïque qui lui furent concédés, combien vite elle les reconnaît inefficaces dans les crises morales les plus usuelles!

Davidée est la fille de l'entrepreneur Birot, dans lequel M. Bazin nous décrit, sous des couleurs implacables, l'incarnation la plus contemporaine de l'ouvrier devenu bourgeois, autoritaire, colérique, susceptible de bonté parfois, mais rancunier, tenace et politicien de village fougueusement anticlérical. Avec ses défauts et ses frustes qualités — il est juste et bon père — ce type vient prendre place, à côté du Monneron de *l'Etape*, parmi les figures du roman moderne qui resteront.

Mais je ne puis que vous renvoyer au chapitre III du livre, où le père Birot se détache comme sur une toile de maître.

Birot exagère la vertu des études qu'il n'a point faites, et il a mis son rêve à avoir une fille non seulement savante, mais apte à enseigner aux autres. Davidée s'est d'abord laissé adorer avec condescendance, craignant plus sa mère silencieuse que son père emporté. Aimant à lire, elle a rapporté de l'école des notes remarquables, ce qui exalte le songe de gloire chez le brave entrepreneur, cependant que Mme Birot pensait seulement à garder sa fille près d'elle pour en avoir de l'honneur... Mais Mme Birot ne règne guère que sur ses casseroles, et Davidée sera institutrice. Et nous commençons à la connaître, cette attachante fille, avec sa jeunesse, sa grâce brusque, sa mobilité de physionomie, avec

sa sève éclatante et « une promesse évidente et mystérieuse d'intelligence, de puissance pour le bonheur ou pour la peine, de faire souffrir peut-être, de consoler peut-être, mais quelque chose, assurément, qui dépasse déjà le pauvre raisonnement du père et de la mère ». Davidée a un cœur très doux, elle souffre de la tristesse des autres. Mais elle est aussi résolue que sensitive. Fille d'une mère tourmentée et inquiète, — et devenue silencieuse pour avoir la paix, — elle est bonne travailleuse et songeuse à l'âge où les jeunes filles ne pensent ordinairement qu'à l'amusement et à l'amour. Devenue écolière, Davidée n'a pas « la maison paternelle comme limite à sa faculté de rêver et de souffrir » : elle lit, elle chante, et prend vite conscience que son inquiétude ne sera pas apaisée par la maîtresse laïque qui contribua à faire naître en elle ce tourment de savoir et de comprendre.

La vie religieuse, alors, est nulle pour elle, entre un père violemment anticlérical et une mère qui, depuis le mariage, a, pour plaire au maître, renoncé à toute pratique religieuse véritable. A Davidée le catholicisme apparaît comme une religion qui a fait son temps et comme une secte gênante, hostile au progrès. Une première communion, pourtant, faite sans préparation mais avec ferveur, scintille dans le ciel obscur de son âme, comme une étoile oubliée. Nul, d'ailleurs, ne réveille en sa pensée le souvenir de cette minute enfouie dans le sablier du Temps. Trois années s'écoulent, d'école normale suivie avec succès. Davidée est devenue une grande jeune fille souple, noire, rieuse. Elle dévoile une sensibilité que sa raison n'apaise guère, mais semble dominer. Volontaire, ordonnée, calme en apparence, elle se trouble pour un rien, une injustice, un reproche ou un chagrin légers. « Les idées se prolongent chez elle en émotion. » Sa première indignation et sa première tristesse furent d'apprendre, des

lèvres mêmes de sa maîtresse de philosophie, que la morale doit être entièrement indépendante de la religion. Mais celle qui lui enseigna cette thèse eut l'art de la calmer, et Davidée se résigna tristement à appeler Dieu l'Inconnaissable. Sa sensibilité native, obscurément peut-être actionnée par le souvenir du Pain de vie jadis reçu, souffre dès lors de se sentir non appuyée, non aimée, de songer que le ciel est sans amour et qu'elle n'a point, au-dessus d'elle, de protection invisible, de juge d'appel, de beauté parfaite et régulatrice de la vie intérieure, pas de rédempteur, pas de recours contre l'inévitable mort. Elle étudie les philosophes et n'y recueille que doute et fatigue. Alors, respectueuse malgré tout de la religion, elle remet à plus tard de se former une conviction personnelle et définitive.

Ici s'arrête cette merveilleuse reconstitution rétrospective, digne de Balzac, d'une adolescence féminine. Le roman s'ouvre à ce moment où Davidée, âgée de vingt-trois ans et après un stage de quatre ans à Rochefort-sur-Mer, est nommée institutrice adjointe à l'Ardésie, bourg médiocre de la région ardoisière

III

Elle nous apparaît dans une première rencontre avec le franc et courageux ouvrier Maïeul Jacquet, qu'elle est destinée à aimer et à sauver. Il lui rend un humble service, et cela suffit pour fixer l'attention sentimentale de l'enfant. C'est qu'elle est ardente et jeune, friande de jouissances pures, à ce point qu'un beau paysage suffit à l'attendrir. Retenue et réfléchie, très vibrante, exempte d'aptitude à la moquerie, elle cultive et perfectionne sa sensibilité. Elle sent for-

tement la mélancolie de sa profession, après quatre ans de professorat, dans la solitude, l'ennui et la monotonie, dans l'affection légère de quelques enfants et dans l'ingratitude des autres. Elle passe tête haute parmi les vices et les misères qui l'entourent, mais, indulgente et maternelle, elle a l'horreur physique du désordre et « voudrait bien pouvoir reposer ses yeux ». Mlle Renée Desforges la comprend mal et lui dit : « A propos d'une femme qui meurt, d'une enfant malade, d'une grève, je vous vois vous agiter, souffrir, chercher la solution du problème du mal, tandis que vous n'êtes qu'une pauvre petite institutrice adjointe, exilée au bourg de l'Ardésie, jalousée du curé, peu écoutée des habitants, surveillée par l'administration. »

Bientôt le noble tourment de croire s'éveille en l'âme de Davidée, au sein de cette Ardésie où la foi chrétienne est seulement représentée par un pauvre prêtre incompris et défiant — dont M. Bazin a fait une figure saisissante d'actualité, — par la mère Fête-Dieu, vieille femme héroïque dans la souffrance, et par une pure et angélique petite fille à demi morte qui demande : « Est-il vrai qu'il n'y a pas de Dieu? Puis-je prier? »... Ah! ce bourg de l'Ardésie et ses habitants! En quels traits sobres et émouvants, en quelles physionomies expressives, le grand poète qu'est M. René Bazin a su les décrire! Voici, entre beaucoup d'autres, une eau-forte creusée avec un souci d'art vraiment parfait :

La nuit était commencée, mais pas pour tous. La douleur, le plaisir, la misère, un peu de devoir veillaient, pour combien de temps? O nuits inégales! Ce soir-là, au cabaret, dans le chemin bas, vers les Plaines, deux filles faisaient boire un jeune fendeur qui avait reçu sa paie. Près du lit de la grand'mère, la petite Jeannie, les pieds nus pour faire moins de bruit, et seule éveillée avec la bougie qui dansait en arrière, regardait le visage très pâle de la dor-

meuse qui avait appelé, dans le rêve, et elle joignait les mains. Debout près du lit d'une fille accouchée d'un enfant avant terme, non loin, l'affreuse matrone Sans-refus bordait les draps de la cliente et disait : « On ne naît plus guère parmi nos paroissiens. » Un rire plein d'aveux soulignait la phrase. Des charretiers, des rouleurs de wagons, sous la lumière des phares électriques transportaient des déchets. Quelques fureteurs de lapins, rôdeurs, colleteurs, suivaient les pistes des carrières abandonnées. La lune passait à travers les pelotes de brume.

Maintenant, d'un vol lent et inquiet d'abord, puis de plus en plus assuré et ample, l'âme de Davidée va s'élever à Dieu. C'est l'attachement de l'institutrice à la petite Anna Le Floch qui décide de ce départ, car nous assistons non seulement à la naissance de son affection pour la malade, qui va lui donner un but dans la vie, mais, de plus, parmi les morceaux d'art, les descriptions, les analyses psychologiques, les tableaux qui décèlent un observateur lucide et visionnaire à la fois, nous voyons naître dans son âme des préoccupations morales fixes. Au cours de cette étude analytique, le travail qui se produit dans cette âme semble parfois lent, il est vrai, et les impressions, quelquefois, s'y répètent. Mais il était impossible de donner la sensation du réel sans poser ces touches et ces retouches successives, et tel est l'art du narrateur que nous n'en éprouvons nulle fatigue. Quand Davidée rencontre Phrosine, après avoir appris que cette femme vit maritalement avec Maïeul Jacquet, elle subit un irrésistible sursaut de répulsion. Evidemment, son amour naissant, et qui s'ignore encore, pour l'ouvrier a une part inconsciente dans cette révolte. Néanmoins, la jeune fille ne peut baser celle-ci sur aucun principe supérieur. Phrosine, qui n'a de bon en elle que son amour maternel, se défend comme une femme pauvre, acculée à la faim, et qui ne

reconnaît ni Dieu ni loi. En vain Davidée fouille-t-elle dans les livres de morale de Mlle Hatquin : elle ne peut trouver, en dehors de toute règle religieuse, une condamnation raisonnée de ce concubinage. Elle ne se heurte qu'à des formules. On lui dit qu'elle n'a point à s'enquérir de la conduite d'autrui, ni à prêcher aucune morale. Mais, de même qu'elle se sent incapable de voir une souffrance physique sans chercher à l'adoucir, de même elle se sent incapable d'indifférence devant le désordre. Elle dit rudement à Phrosine que sa fille — fleur de pureté et de devoir blessée chaque jour — meurt du chagrin de voir sa mère asservie au péché de la chair. Cependant, elle écrit dans ses notes :

« Je me sens désemparée et je n'ai personne qui puisse m'aider. Je suis jetée au milieu de difficultés que je ne prévoyais pas. Je n'ai pour les vaincre, pour passer au travers, que l'instinct, des exemples anciens, du temps que j'étais petite fille. Dans la nuit je n'ai pas d'autre lanterne. J'irai quand même. Je ne changerai pas. Je ne me tairai pas. Seulement, j'ai de la peine. » Un autre jour elle notera : « Je ne sais ce que je suis venue faire en ce monde. Et depuis que je me suis mêlée à la vie réelle, je vois qu'il n'y a point de science égale à celle-là. Tout est là. Savoir de qui nous venons et à qui nous allons... Voilà trois ans que j'enseigne. Ces petites, quand elles auront passé dans ma classe et dans celle de Mlle Renée, après quelques années, deviendront femmes d'ouvriers, de journaliers ou de fermiers. De quelle force les aurai-je munies? Je me demande si je n'aurai pas appesanti des cœurs et fourni de la pauvreté morale au monde de la misère matérielle... »

Ainsi désemparée, et à mesure que, sous l'empire de cette hantise, les menus événements de sa vie prennent une signification parfois tragique à ses yeux, l'idée chrétienne entre plus sûrement en elle. Elle a entendu en frémissant la mère Fête-Dieu, se

croyant seule, murmurer : « Mon Dieu, je souffre beaucoup, mais si vous le voulez, je puis encore souffrir un peu plus... un tout petit peu plus... » Elle parle à Maïeul Jacquet et lui montre son péché meurtrier d'une vie d'enfant. Et soudain, elle est saisie de voir le pécheur se repentir. En même temps elle s'émeut parce qu'elle pense que, dans cette conversion, il y a un peu d'amour pour elle. Sentiments complexes très délicatement analysés. Elle va voir Anna mourante. Celle-ci demande : « Puis-je prier? Y a-t-il un Dieu? » Et Davidée se désespère de ne pouvoir répondre par une certitude à cette enfant qui appelle son Créateur :

« Ce qu'elle me demandait, — écrit-elle dans son cahier vert, — c'est tout, c'est l'énigme de sa vie et la mienne. Sa raison a grandi dans la souffrance et la solitude. Elle a cherché un appui. Elle a voulu savoir s'il y a un consolateur, un lendemain à la vie qu'elle sent s'échapper, et elle m'a choisie pour donner la réponse. Je suis sa maîtresse. Il n'est pas possible que l'enfant ignore s'il y a un paradis? L'enfant voulait croire mieux pour souffrir mieux. Elle avait préparé la question. Elle y songeait, tandis que je l'entretenais d'autre chose. Et elle n'a pas eu de réponse. J'ai eu peur de dire non : je n'ai pas été assez brave ou assez apitoyée pour dire oui. Je lui ai dit de prier, parce que cela ne compromet rien. Prier qui? Devant la grande peine, j'ai eu la moitié de la réponse d'une chrétienne que je ne suis pas. Fausseté! Contradiction! »

Et l'idée de sa responsabilité la ravage. Le lendemain, elle revoit Anna et lui dit : « Priez-Le donc, puisque le désir vous y porte. » Alors, dans une scène sublime d'émotion simple et mystérieuse, la petite mourante la récompense en lui disant : « Je vous donne maman. » Devant le catafalque misérable où Anna Le Floch est étendue, l'institutrice, secouée par la détresse des morts, se sentant l'unique

amie implorante, s'associe de tout son cœur à des idées qui lui semblent belles et qu'elle retrouve là, dans le paroissien peu familier : « Etait-ce une prière? A qui s'adressait-elle? C'était le cri d'une grande pitié et d'une grande amitié qui n'avaient plus aucun moyen de s'exprimer et de servir et qui cherchaient au delà... » L'enfant, songe Davidée, a disparu d'entre les images visibles. Mais se pourrait-il qu'elle fût anéantie? Ne s'être pas épanouie, pas une heure, et mourir! Quelle injustice si la compensation ne lui était pas donnée à présent et à jamais, assurée, éternelle! Ces courtes destinées malheureuses exigent une survie.

IV

La mort d'Anna Le Floch marque l'avancée décisive de Davidée vers la Vérité et vers l'accomplissement de ses multiples et fécondes tâches. Phrosine la hait, de lui avoir enlevé son amant, et celui-ci, songeant à Anna morte, a vomi définitivement son passé, tandis que tout le pur et le bon de son cœur ont une timide, une ardente aspiration nouvelle. Mais Davidée, songeant que Phrosine lui fut donnée, lui pardonne, la console et l'aide dans la recherche que fait cette malheureuse, de son fils, jadis parti avec Le Floch divorcé. Vers Maïeul Jacquet lentement son cœur s'incline, car c'est décidément un honnête gars et un brave, dont elle pourra faire un chrétien...

Mais que de détresse encore dans la recherche du bien à faire, dans la constatation de son impuissance à toucher les cœurs au lieu de s'en faire craindre, à leur donner une force bienfaisante pour les heures de passion et de souffrance! Devant ses petites qu'elle voit illuminées de joie par la pre-

mière communion, elle découvre avec navrance qu'elle n'est pour rien dans cette joie. Elle ne leur a pas appris à croire. Elle a dit des paroles vaines. Elle se sent une semeuse de graines vides qui ne germent pas la joie...

Alors, épouvantée et lasse, elle s'écrie : « Je suis tentée de croire et de prier! »

Les timides amours de Jacquet et de Davidée donnent à M. Bazin l'occasion de composer une page de chasse nocturne qui est — je l'ai dit — une merveille et de réunir des détails touchants d'idylle ardente et humble entre deux cœurs également élevés et délicats. Ainsi le roman se poursuit, marqué d'épisodes tantôt poignants et dramatiques comme tous ces tableaux de grève, fiévreux et puissants, ou comme la rencontre de Phrosine avec son mari et avec son fils, tantôt nés d'une observation caustique et pénétrante, comme la scène entre Davidée et M. l'Inspecteur, — qui voudrait bien la terroriser pour avoir commis ce crime d'emporter un gros paroissien, visible, aux obsèques d'Anna, et qui ne réussit qu'à révolter et à rapprocher de l'Eglise cette fille de l'entêté Birot, — ou comme la piquante entrevue entre papa Birot, électeur influent, et M. le Préfet, fonctionnaire cauteleux mais docile. Et des paysages, de plus en plus associés par leur sérénité ou par leur angoissante beauté aux états d'âme des êtres que nous voyons se déployer ou se débattre ici, viennent encadrer les exquises effusions d'amour juvénile habilement graduées entre Davidée et Maïeul Jacquet, jusqu'à l'heure du triomphe. Je ne puis suivre pas à pas, à travers ces épisodes dont chacun forme un tout parfait, d'une esthétique poursuivie jusque dans les nuances les plus déliées, le travail moral dont j'ai montré les débuts dans l'âme de Davidée et qui fait de ce roman l'œuvre où jamais peut-être l'art le plus ciselé ne se sera mieux associé à l'apologétique la plus directe. Mais

je ne me décide point à terminer sans citer une page qui nous montre l'ascension dernière de cette âme arrivée, par ses seules forces, au port du salut, après les déchirements et les incertitudes que nous avons pu observer en elle. A ce moment Davidée croit, à tort, tout perdu et Maïeul retourné vers Phrosine :

Elle pleura longtemps. Quelle impuissance! A qui aller? Il y avait donc des êtres insensibles à toute preuve d'amitié, comme cette Phrosine et son mari, incapables d'honneur, de loyauté, de justice, et d'autres étaient si faibles qu'un amour pur ne les sauvait pas lui seul, et que, même secourus ainsi, par la puissance d'une vierge, ils inclinaient au mal, ils y retournaient!

Pensées inutiles de l'été, inquiétudes perdues, tendresse vaine qui se croyait si forte! Vivre de la sorte et parmi ces cœurs, comme cela était rude! Essayer de les faire vivre? N'avait-elle pas essayé? Quelle dérision! Et demain, dans un an, tant que l'âge de la retraite ne serait pas arrivé, c'est l'effort surhumain qu'elle devrait continuer, l'apparence qu'elle devrait offrir à ces pères, à ces mères chargés d'enfants et qui demandaient : élevez-les! Deux douleurs n'en faisaient qu'une : être abandonnée; dépenser son âme sans profit! N'être pas heureuse et ne pas faire de bonheur! Davidée avait ouvert le tiroir de sa table et relu quelques-unes des lettres que des sœurs inconnues lui avaient écrites. Elle lisait partout le même mot : « Vous la chrétienne ». Elle se rappela le mot de la mère Fête-Dieu : « Il y a du secours en Paradis. » Le chemin m'est montré, pensa-t-elle. Et elle prit le livre de prières, elle l'ouvrit, elle mit à plat dans sa main une petite image qui se trouvait là et qui était celle du Crucifié. Un moment elle chercha sur l'image la place de son baiser, mit ses lèvres sur le cœur blessé et dit : « Aidez-moi bien!... »

. . . . . .

— Jeune homme, qui vis à cette heure ardente et dans ce siècle d'inquiétude, toi qui, peut-être, seul

en ta pauvre chambre de disciple, a lu tant d'œuvres de mensonge et de haine, tant d'œuvres qui prétendaient te révéler tes frères, leurs misères et leurs droits, oublie ces pages menteuses où le Peuple est décrit sous de fausses couleurs, en des peintures sans art ou d'un art répugnant... Prends ce livre-ci, dont je te parle parce qu'il est grand et véridique, et parce que les humbles y sont aimés et peints avec leur ignorance, leurs faiblesses et leurs déchéances, mais aussi avec cette illumination d'héroïsme et d'obscure vaillance dont ils gardent les réserves. Et si tu conserves, jeune homme, en quelque réduit de ta silencieuse demeure, l'une de ces tablettes où nous plaçons, comme sur des autels, les trophées éblouissants de l'Art, déposes-y en confiance ce petit livre de bonne foi et d'amour : je te promets qu'il en émanera des rayons...

22 avril 1909.

IX

HENRY BORDEAUX

I

LA ROBE DE LAINE

Un jeune écrivain, qui faisait la chasse aux rêves dans les halliers somptueux de l'automne, découvrit un vieux château situé au milieu des bois. Il pénétra dans le parc glorieusement désert, et tandis qu'il y cherchait sans doute quelque hamadryade, il ne trouva qu'une petite fille. C'était la fille du propriétaire de ce bien, abandonnée aux soins d'un vieux ménage honnête et fier qui gardait le domaine. Comme la petite aimait les histoires et comme le jeune romancier aimait à conter — rencontre assez naturelle, — voici qu'un matin de brume ensoleillée le visiteur campa l'enfantelet sur une manière de mur de cloître qui entourait le château et lui narra l'histoire dolente et symbolique que Tennyson a intitulée : *Le lord de Burleigh*. Voulez-vous connaître les grandes lignes de cette émouvante ballade de pitié?

Une petite bergère aimait en secret un pauvre peintre de paysages, dont elle suivait les travaux avec intérêt et admiration. Un beau jour, le peintre regarda l'innocente dans les yeux et lui dit : « Je t'aime. Je dois te dire que tu es jolie. Veux-tu être ma femme? » L'enfant des champs pensa mourir de joie et les noces se firent. Une petite maison de chaume les attendait. Mais, le soir du mariage,

avant de l'y mener, le peintre dit à sa femme :

« Je jurerais que tu n'as jamais visité ce merveilleux château qu'on voit d'ici, — là-bas? Veux-tu que je t'y conduise? J'y connais des gens. » La nouvelle épousée répondit : « Je veux bien, certaine néanmoins qu'il ne vaut pas notre « chez nous ». Ils entrèrent dans le palais. Et tandis que le peintre lui en faisait admirer les splendeurs, la petite ne pensait qu'à son amour et au pauvre toit de chaume sous lequel elle chérirait tant son peintre qu'il oublierait ces merveilles, dont elle-même, en vérité, ne ressentait aucune envie.

— Il se fait tard, soupira-t-elle enfin; si nous rentrions?

Mais il sourit, lui fit un grand salut et lui dit : « Ce château est à vous, madame. »

Le rire gai de la jeune femme sonna dans le vaste salon.

— A moi?

Il reprit gravement : — Oui, à vous. Je suis lord de Burleïgh. Tout ce que j'ai vous appartient avec mon cœur.

Elle devint toute pâle et dut s'appuyer au mur. Dans le lointain, la chaumière resplendissait au couchant.

— Hélas, murmura-t-elle, intérieurement, comme si elle perdait son bonheur.

— Je vous ai choisie entre toutes, lui dit-il encore, pour votre beauté, pour votre sagesse. Et j'ai voulu vous conquérir sans ma fortune et sans mon nom.

« Pourquoi, songeait-elle, a-t-il cessé brusquement de me tutoyer? »

Elle lui sourit doucement et tristement. Elle surmonta vite sa défaillance afin de se soumettre à son nouvel état.

Mais chaque soir, quand elle était seule, elle venait jusqu'à la fenêtre d'où elle pouvait apercevoir la petite maison blanche, et elle pleurait.

« Ah! que n'est-il encore, pensait-elle, ce pauvre et fier artiste qui enfermait notre horizon dans un carré de toile et aussi dans son amour pour moi! »

Bientôt elle languit. Ni les médecins, ni les voyages, ni les distractions, ni tous les soins ne purent triompher de cette langueur. Un soir d'été, pareil à celui de son arrivée, elle pencha la tête au bord de la fenêtre et ferma pour toujours ses beaux yeux.

— Nous ne savons pas de quoi elle est morte, déclarèrent les médecins.

— Moi je le sais, dit le lord de Burleigh que la douleur accablait.

Et il ordonna aux servantes :

— Mettez-lui sa robe nuptiale, la simple robe de laine qu'elle portait quand elle vint ici, afin qu'elle repose en paix.

*
* *

Le jeune écrivain n'avait pas achevé sa phrase, qu'un homme surgit, rouge de colère, qui lui cria :

— Laissez cette enfant! Qui vous a permis de lui conter l'histoire de sa mère et la mienne?

On s'expliqua. Il se trouva que le jeune romancier avait beaucoup connu, jadis, le père de la petite écouteuse d'histoires, et puis l'avait perdu de vue. Il le revoyait abîmé de douleur et de honte, et accablé de lourds remords. Quelques jours plus tard, Raymond Cernay — ainsi s'appelait le farouche interrupteur — remettait à l'écrivain deux cahiers dans lesquels il avait crié sa plainte déchirante et qui contenaient toute l'histoire de son amour.

*
* *

Or cette histoire, qui est *la Robe de laine* de M. Henry Bordeaux, ressemble singulièrement à

la mélancolique aventure du lord de Burleigh.

Raymond Cernay est, exactement, un type d'aujourd'hui. Riche, sportman, snob, aventureux, c'est un impulsif toujours en quête de nouveaux caprices et qui ne se refuse aucune de ses fantaisies. Une existence d'oisif et de jouisseur un peu artiste à l'occasion, une existence d'homme à succès, surtout, a fait table rase des sentiments forts, passionnés, vraiment élevés, dans l'âme du jeune homme, qui n'ambitionne plus que de plaire et de suivre la mode. Il faudra le drame, le drame poignant qui vient bouleverser sa vie, pour donner un sursaut d'énergie à ce blasé.

Cernay n'a jamais connu de résistance à ses désirs. Un jour, il découvre en Savoie un vieux domaine romantique, perdu au fond des forêts. Il lui plaît. Il l'achète sur l'heure. Le régisseur du château, M. Mairieux, ancien officier, a une fillette jolie, sauvage, presque énigmatique, qui s'appelle Raymonde. Cernay la voit, l'admire, trouble sans doute un peu ses rêves, et puis l'oublie. Quelques années plus tard, il se souvient de sa propriété, délaissée depuis l'heure même de l'achat. Il y revient. Raymonde, toujours belle, est devenue une grande et fière jeune fille, à la fois distante et enchanteresse.

Raymond Cernay, parce qu'elle semble inaccessible, se jure de s'en faire aimer. Il s'en fait aimer et demande sa main. Raymonde a bien saisi la différence de leurs âmes. Elle devine quel abîme sépare son être, sa conception de la vie et de l'union conjugale, de toute la mentalité du superficiel et mondain Cernay. Elle voit, comme en un miroir magique, un avenir trouble succéder, pour eux, à l'enchantement de l'amour...

Mais elle aime, et « pour les jeunes filles qui n'ont pas gaspillé leur imagination en petites coquetteries précoces, l'amour est comme un jardin au printemps avant que le jour se lève. Les fleurs sont

là, toutes les fleurs. On ne sait pas bien qu'on les respire, car on est si incrédule. Ainsi dans ces cœurs fermés repose, invisible, le mystérieux enchantement. L'aube naît, et tout paraît naître avec elle. Mais l'amour qui éclate, il était déjà là. » Oui, il était là et l'heure de la raison est passée. Une fois entré dans ces cœurs-là, demeurés intacts, l'amour ne s'en va plus, et ni la souffrance, ni l'infidélité, ni la mort ne pouvaient plus détacher Raymonde de Raymond. La fille indépendante et pure des Solitudes et des Bois devient donc l'épouse du clubman impatient, qui est à mille lieues de soupçonner le prix de son bonheur.

Or, l'union à peine forgée, des fêlures apparaissent dans l'acier qui en devrait former la chaîne adorable. Amoureux et séduit par la grâce innocente de sa jeune femme, Raymond rougit en secret de sa simplicité naïve, de ses toilettes mal coupées, et, devant l'aréopage des mondains, ses pareils, il a quelque honte, au fond, d'avoir épousé la fille de son régisseur. Il se croit supérieur à la petite fée chrétienne qui le dépasse de si haut! Et puis, il devient jaloux de l'affection que ses beaux-parents témoignent abondamment à leur enfant. Il devient même jaloux de l'amour que tous — les pauvres surtout — portent à cette femme modeste et bonne. Dans le cœur de Raymonde, quand elle découvre la qualité morale inférieure de l'aimé, les premières blessures saignent, dont elle dissimule avec soin la douleur.

Mais, à mesure que l'union constante met ces deux âmes et ces deux intelligences en contact, à mesure aussi s'accentuent ces dissonances, cette inadaptation, ce malentendu qui creusent peu à peu le plus cruel abîme entre elles. Raymond, vain de son expérience — et de ses expériences d'homme blasé, — ne comprend rien à l'altière et profonde sentimentalité de sa femme, qu'il confond, l'imbécile,

avec la niaiserie des « petites oies blanches ». Sur tous les sujets où elle dispose noblement la draperie impolluée de ses sensations vierges, il vient, maladroitement, étaler le désillusionnant manteau de son scepticisme.

Ces dissentiments, sans apparente importance, entre cette nature saine et droite, qui ne sait que se donner sans lyrisme théâtral et sans retenues savantes, et celle de ce raffiné plein d'égoïsme, sont déjà comme un mal secret qui commence à empoisonner les sources vitales de cette enfant exceptionnellement sensible et vibrante.

C'est que, déjà aussi, éclate sourdement entre eux l'antinomie meurtrière qui existe entre l'orgueil carnassier des êtres de proie et la résignation stoïque des êtres voués aux martyres insoupçonnés.

Inconscient, inquiet seulement des arrêts du monde, prêt à tout sacrifier à l'apparence et au battage, Raymond emmène sa femme en Italie, afin de lui donner ce vernis d'esthétisme hermétique recherché des snobs d'aujourd'hui. Or, là-bas, près des immortels chefs-d'œuvre du génie, leurs différences morales se heurtent plus encore. La hautaine supériorité d'essence, qui est le partage de Raymonde, s'impose.

Aux jugements superficiels, conventionnels, dictés par un goût artistique profane et assimilé — que Cernay voudrait imposer à sa femme, — celle-ci oppose un goût pur, sûr, spontané, une compréhension instinctive de la vraie beauté, de l'art sacré, et surtout de l'inégalable splendeur chrétienne. Elle souffre.

Elle souffre profondément, stoïquement, en silence, de voir l'aimé descendre un peu plus chaque jour de ce piédestal où elle l'eût voulu maintenir comme un guide impeccable et adoré. Le ménage rentre à Paris, et les heurts douloureux, les chocs crispants et perforants se multiplient désormais.

La vierge des Bois est ici froissée, meurtrie,

broyée à chaque pas. La descente de cette provinciale pure comme un petit enfant, intacte comme une hermine, éprise d'idéal et de vérité, dans l'impure fournaise parisienne est une chose atroce. Elle est outrée des conversations, des spectacles, des compromissions, de la rosserie qui s'étalent cyniquement autour d'elle. Ces femmes plâtrées, impudiques, ridicules dans leurs affectations esthétiques, faisandées, voilà donc où aboutit l'admiration du snob Raymond! Ce théâtre abject où les pires instincts se vautrent et sont applaudis, voilà ce que Raymond voudrait imposer à son enthousiasme! Ces réclames éhontées qui suppriment toute pudeur intellectuelle et morale, qui violent l'intimité de tout foyer, qui livrent des mères aux regards rougissants de leurs enfants sur l'étal aux pages tarifées de magazines presque suspects, voilà ce qu'en secret Raymond souhaite pour asseoir le renom mondain de Mme Cernay! Ces flirts déprimants, qui énervent les forces de l'âme, qui souillent l'imagination et le cœur, — sinon le corps! — voilà ce qu'elle devrait tolérer et ce dont elle devrait sourire indulgemment! Tout, dans ce monde abandonné à son délire, la révolte. Aussi y fait-elle piètre figure. Elle ne parle point : que dirait-elle? Elle ne sourit point : intérieurement son cœur sanglote. Elle ne plaît point : comment plairait-elle aux mondains qu'elle juge et qu'elle condamne?

Et, pendant que, souffrant chaque jour mille angoisses et mille hontes, Raymonde ne laisse échapper ni un regret ni une plainte, pendant qu'elle fait d'héroïques efforts pour s'adapter aux mœurs qui demeurent tolérables dans ce gâchis, et qu'elle endure stoïquement le pire tourment par amour pour Raymond, pendant que, déjà, sa vie fuit peu à peu dans une atroce constriction de tout l'être, son inconscient tortionnaire se sent repris au goût des aventures de jadis.

Il dissimule des hontes sous le mensonge d'une attitude de pitié agacée. Son aberration va enfin jusqu'à imposer à sa femme le contact, l'abord public et apparemment amical de celle qui entraîne ses sens faibles et sa vanité futile de snob! Mais cette heure tragique, où, devant mille yeux qui détaillent son supplice avec une cruauté avide, Raymonde a dû serrer une main fourbe, cette heure, enfin, sonne le glas du bonheur pour tous deux. Rentrée épuisée de cette fête sanguinaire, la jeune femme doit s'aliter. Sa constitution, minée par les chagrins de l'âme, est à bout. Elle meurt peu à peu. La scène de cette mort, qu'il est impossible de lire les yeux secs, est l'une des plus émouvantes pages, certainement, que M. H. Bordeaux ait jamais écrites.

Quelques jours à peine après que le jeune écrivain a terminé la lecture du manuscrit de Cernay, il apprend que celui-ci, désespéré, est tué dans une expérience d'aviation. Mort involontaire d'ailleurs, et glorieuse, car Raymond avait, depuis son malheur, retrouvé la vaillance intrépide de sa jeunesse, et le sacrifice de Raymonde a eu au moins ce précieux résultat de réveiller, dans l'âme de celui pour qui et par qui elle meurt, la noblesse primitive d'une nature aventureuse.

*
* *

De toutes les œuvres que M. H. Bordeaux a publiées jusqu'à ce jour, voici peut-être la plus délicate, la plus touchante et la plus profonde. Elle évoque irrésistiblement en nous l'image de ces anciens bibelots rares et fragiles, filigranes d'argent ou ivoires, qui, sous un volume gracile, contiennent des merveilles de ciselure et de prodigieuse ingéniosité. Les paysages y sont brossés d'une main souple et comme fluide, et les dissections d'âmes y

apparaissent infiniment pénétrantes. C'est aussi comme un pastel nuancé et tendre, que de fortes lignes soutiennent néanmoins. Une description nette et coupante, un peu corrodée de pessimisme, y dénonce, sans aucune indulgence, le Paris mondain d'aujourd'hui, tandis qu'un Corot ou un Rousseau en eussent voulu signer tels tableaux d'éveil printanier ou d'agonie automnale dans les sylves savoisiennes.

Mais l'auteur n'a pu atteindre la pureté classique et la précision de dessin de cette œuvre sans sacrifier volontairement certains dons du réaliste qui s'affirmèrent plus richement ailleurs. Une scène dont l'émotion sobre et contenue dépasse peut-être toutes les secousses que nous ressentîmes en lisant *la Peur de vivre*, *les Roquevillard*, *les Yeux qui s'ouvrent* ou *la Croisée des chemins*, c'est la scène du pardon extrême demandé par Raymond, accordé par Raymonde. Le reste du roman semble rechercher davantage l'atmosphère, le trait, la ligne, que les conflits mouvementés. Et cela encore ajoute au caractère de noblesse hiératique du livre.

Si l'artiste, conscient de sa force, a sacrifié sans hésitation divers attraits d'un effet sûr — et peut-être conventionnel après tout, — il a, d'autre part, élargi singulièrement la conception et la portée de son roman. Cette histoire si simple, si mélancoliquement déroulée, comme chuchotée, avec des accents de légende et l'utilisation d'un romanesque hardiment mystique, cette histoire rentre bien nettement dans l'ensemble de l'œuvre réalisée à ce jour par M. Bordeaux. Elle offre avec les romans qui la précédèrent une parfaite unité de conception. Quoi d'étonnant, d'ailleurs? M. Paul Thureau-Dangin, dans le rapport attribuant à M. H. Bordeaux le prix académique Narcisse Michaut, n'a-t-il pas dit que l'originalité de ce romancier résulte de l'inspiration même et de l'unité de son œuvre? « Conteur avant

tout, disait-il, M. Bordeaux n'oublie pas que l'objet du roman est d'abord de nous intéresser par le récit de ces drames qui traversent les existences même les plus médiocres et, en apparence, les moins agitées. Il ne dogmatise, ni ne disserte. Mais il n'en poursuit pas moins, avec une obstination tranquille, quelques idées directrices qu'il fait circuler à travers ses livres, parce que seules elles lui semblent donner un sens au spectacle du monde. »

Le sujet de *la Robe de laine* n'est pas seulement de décrire, d'une façon apitoyante et satirique, l'inadaptation des âmes pures et candides de province au milieu viveur, superficiel et corrompu du Paris actuel. Sans doute, M. H. Bordeaux nous a-t-il exposé cela avec un réalisme perspicace. Mais l'objet principal du livre n'est-ce pas aussi d'instruire le procès de cette détestable vanité, de cette déprimante soif de paraître, de briller, d'arriver, qui caractérise l'homme d'aujourd'hui? « Que de petites infamies, s'écrie-t-il, on découvre dans un cœur d'homme quand on y descend, et qui, toutes, prennent leur origine dans sa vanité! » Ailleurs : « Vanité! Vanité! c'est le mobile de tant de vies! » N'est-il pas, surtout, enfin, ce roman aigu et frémissant dans son allure de confidence éplorée, une contribution précieuse, — véritable tour de force, dirons-nous en songeant à la ténuité du sujet si difficile à étreindre, — à la question du mariage, auquel l'auteur voudrait rendre la splendeur loyale et forte de sa conception traditionaliste?

Dans *la Peur de vivre*, c'est l'engagement même, préalable à l'union, que M. H. Bordeaux étudiait, et il y flétrissait surtout la timidité devant l'avenir conjugal, la crainte des responsabilités familiales et de la lutte pour l'existence, — opposée aux tendances vers la vie opulente et facile, — qui lui apparaissent comme une grave maladie de notre temps. Dans *les Yeux qui s'ouvrent*, ou dans *la Croisée des*

chemins, c'est le mariage lui-même qui est observé dans les crises passionnelles destinées à le troubler.

L'incompatibilité d'humeur violente, les orages des sens égarés sont, évidemment, les ennemis nés et les plus redoutables du mariage chrétien.

Mais il est des fêlures moins apparentes, plus souterraines voudrait-on dire, par où s'échappe, comme d'un vase brisé, la vie même de l'amour conjugal. C'est l'étude de ces dissonances, de ces disparités, de ces malentendus d'âme que *la Robe de laine* nous apporte, et, si nous y réfléchissons, ce livre nous sera comme une paraphrase du symbolique poème de Sully-Prud'homme :

Souvent aussi la main qu'on aime,
Effleurant le cœur, le meurtrit;
Puis le cœur se fend de lui-même,
La fleur de son amour périt;
Toujours intact aux yeux du monde,
Il sent croître et pleurer tout bas
Sa blessure fine et profonde.
Il est brisé, n'y touchez pas...

L'union de Cernay et Raymonde est empoisonnée en sa source, parce que Raymond dans son mariage — et quel que fût l'élan du cœur qui l'entraîna — ne voyait que la satisfaction d'un caprice impérieux, la délectation d'une joie inconnue encore et inépuisée.

« Quand nous avons faussé dans la jeunesse le sens de la vie — dit-il lui-même quelque part — en subordonnant notre jugement au succès du monde, que d'années, que de douleurs sont nécessaires pour nous le restituer dans sa vérité! Et, dans l'intervalle, de l'irréparable a pu intervenir. »

Ceci résume toute son histoire. Rien de directement attentatoire à l'amour de Raymonde, — sinon au dernier acte du drame, quand Raymond sombre dans l'adultère, — n'a brisé l'union qu'elle a impru-

demment réalisée. Mais elle est une fleur d'ombre, de mystère, de virginal éveil et de pudique intimité, et son mari, poursuivant le succès du monde, la jette dans la fournaise impure de Paris. Mais son âme a toutes les délicates finesses, et celle de Cernay, légère et vaniteuse, recherche la parade et les feux brutaux de la rampe. Mais son cœur n'est qu'amour absolu; il conçoit le mariage comme une union consubstantielle de l'épouse et de l'époux, et il va d'instinct à toutes les misères pour les consoler; et le cœur de Cernay est un oiseau volage qui court aux fruits empoisonnés des arbres tentateurs...

Ainsi le cœur de ces deux êtres ne bat pas à l'unisson. Pas une manière de comprendre, de sentir, d'aimer ne leur est commune. Et, de toutes ces petites incompatibilités, la vierge délicate qu'est Raymonde meurt lentement.

Sans doute, une œuvre aussi finement amenuisée, toute en nuances, — et quel que soit d'ailleurs l'art toujours égal à lui-même que M. Bordeaux ait pu y mettre, nouant fortement son intrigue, créant des personnages qui vivent, y apportant un souci habile du détail révélateur et un sens merveilleux de la description, — une œuvre pareille ne sera comprise et appréciée que des âmes d'élite. Je ne pourrais en faire un plus vif éloge.

*
* *

« C'est ici, dit M. Bordeaux en manière de dédicace, c'est ici l'histoire d'une petite fille simple que broie la cruelle vie moderne... »

Cette petite fille, l'auteur ne l'a point prise au hasard, dans les champs illimités que ses rêves empruntent à la réalité pour l'interpréter et l'élargir. C'est une jeune fille d'aujourd'hui, avec les sursauts et les reculs que le cynisme moderne im-

pose fatalement aux vierges, et, bien qu'elle semble parfois descendre d'un vitrail légendaire, c'est une petite Française. C'est une fleur de la province de France, et, pour la définir en un mot, c'est un lis de Savoie.

La création de cette figure féminine, fondue avec un art nuancé et souple dans la trame même du récit, est certainement ce qui domine toute cette étude de psychologie attentive et minutieuse. On n'a point exagéré quand on a rapproché Raymonde Mairieux des très rares créatures angéliques entrevues par Balzac. M. H. Bordeaux, même, lui a donné une hiératique candeur virginale que l'auteur d'*Ursule Mirouët* n'a fait que soupçonner.

Les types qui l'entourent, Cernay, les parents de Raymonde, Pierre Ducal, sont dessinés d'un trait expressif et ferme. Mais l'image adorable de l'héroïne crée des ombres autour d'elle, et, dans cette ombre, tous les êtres de moindre relief s'estompent légèrement.

Ce défaut, si c'en est un, serait voulu, évidemment, par l'auteur désireux de réserver à la figure centrale de son étude une place dominatrice et prépondérante. Je suis moins convaincu que M. Henry Bordeaux ait recherché certaine impropriété de ton qui nous frappe dans le premier cahier de Cernay. Ce cahier est écrit par le veuf dans le déchirement douloureux et sous l'impression immédiate de ses remords. Il devrait, nous semble-t-il, relater les événements et même les détails pittoresques de sa première rencontre avec Raymonde, dans une langue plus émue, plus vibrante, moins attachée à certaines élégances spirituelles ou caustiques. Dès les premières pages de sa confession, nous tombons sur des épisodes narrés avec une aisance souriante, comme celui-ci, où Cernay raconte sa première arrivée, en costume d'auto, chez les Mairieux :

« Dans la cuisine, je humai l'odeur d'un gratin de

pommes de terre qui promettait d'être fameux. Il ne devait pas être loin de midi et j'avais grand faim. Des gratins de pommes de terre, on n'en mange pas dans les restaurants à la mode. Celui-ci gonflait de volupté mes narines. Je me penchai sur lui. Je le reniflai avidement. Pour rien au monde, je n'eusse consenti à m'éloigner sans l'avoir goûté. Déjà une cuisinière menaçante, surgie de l'office, poussait des cris perçants en apercevant chez elle cet animal féroce. Son bras agitait une louche et elle appelait au voleur. »

Comme l'a bien observé M. Marcel Balot, chez qui aussi j'ai relevé l'impression tout de suite ressentie par moi-même à cette lecture, nous sommes un peu étonnés de retrouver dans la confession de Cernay, au début de ces aveux tragiques et déchirés, le tour d'esprit, le ton, le style du témoin anonyme, de ce jeune écrivain auquel M. H. Bordeaux a tout d'abord, dans une sorte de prologue, donné la parole. Nous admirons trop la jolie littérature de ce style pour y retrouver les accents d'un désespéré. A y bien réfléchir — et ce défaut n'existant pas après les premières pages du récit de Cernay — je me demande si *la Robe de laine* n'avait pas été conçue, primitivement, en une forme un peu différente, et si cet exquis prologue, qui nous prépare à la lecture des cahiers de Cernay, n'a pas été ajouté après coup, dans une refonte en forme de roman de ce qui, d'abord, n'aurait été qu'une nouvelle?

Mais combien cette inadvertance apparente nous semble d'ailleurs négligeable et légère en présence de l'irradiante beauté du drame qui nous fait connaître Raymonde et sa douloureuse odyssée! Je voudrais ici montrer par quelques exemples comment s'affirme la maîtrise grandissante de M. H. Bordeaux comme analyste de l'âme féminine, je dirai plus, de l'âme virginale et chrétienne. De traits épars dans le récit, nous pourrions former une véritable mono-

graphie de la jeune fille française, idéalisée peut-être, mais d'une vérité fondamentale incontestable. Néanmoins, j'ai à cœur de terminer cette causerie en livrant à votre admiration la scène dans laquelle Raymonde mourante pardonne à son mari repentant. La voici donc :

Je me dirigeais vers ma chambre, quand la lueur de la veilleuse qui filtrait sous la porte de la sienne suspendit ma marche. Je m'approchai. Il me sembla que mes basses ambitions, mes mesquines convoitises, mes égoïsmes, mes cruautés et l'impureté même de mon passé tombaient comme des vêtements à mes pieds. Je m'allégeais avant de franchir ce seuil qu'il fallait que je franchisse.

J'entrai. Du fond du lit un murmure m'accueillit :

— C'est vous?

La petite lampe éclairait à peine. Comment distinguai-je ses yeux qui me regardaient fixement? Je ne lui répondis pas un mot. Une émotion sacrée me dominait. Je m'avançai vers la garde et la priai de prendre du repos dans la pièce voisine qu'on avait aménagée pour elle. Elle m'objecta que Madame était oppressée, quoiqu'elle n'eût pas de fièvre.

— C'est moi, lui répliquai-je, qui resterai.

Elle me montra la potion préparée et s'éloigna. Quand la porte se fut refermée, je vins tout au bord du lit, je m'agenouillai et, inclinant le front sur la main que je lui avais prise, je prononçai doucement le mot nécessaire, le premier que je devais dire :

— Pardonne-moi.

Sa main se retira des miennes et se posa sur ma tête, et je compris, sans que Raymonde eût parlé, que c'était fait. Mais ce ne pouvait être fait si vite. Le travail qui s'accomplissait en moi ne me permettait pas si promptement de renoncer à styliser la scène même du pardon... Je voulus qu'elle en connût toute l'étendue et je commençai :

— Ecoute...

Avec une autorité inattendue de tant de faiblesse, elle interrompit ma confidence :

— Je ne veux pas.

Vaincu par sa grâce, je voulus du moins lui crier mon amour. Je demeurais balbutiant quand je la vis se soulever, tendre son visage vers le mien :

— Oh! mon ami, tu pleures, comme à la Vierge, te rappelles-tu, le soir de notre mariage?

Elle m'apprit que je pleurais. Et comme alors elle ajouta :

— Pourtant cela est si simple.

Je ne compris pas tout d'abord ce qu'elle entendait par là. Puis j'eus peur de comprendre et j'interprétai moi-même :

— Oui, n'est-ce pas, cela est si simple de s'aimer.

Elle me regarda longuement, étonnée, et répéta :

— De s'aimer?

Et, sans doute, elle se reprocha intérieurement, à une heure où la vérité nous apparaissait, de se détourner d'elle, car elle reprit de sa petite voix tranquille :

— Pourquoi ne pas m'avertir, m'avertir que je suis perdue?

Je m'étais levé d'un seul mouvement :

— Raymonde, tais-toi, je t'en supplie.

Pas plus qu'elle je n'en doutais. En la quittant dans la soirée, je l'avais su. Et c'était cela qui m'avait éclairé sur moi-même, qui m'avait inondé de lumière.

Avec sa même autorité elle me calma :

— Cela aussi est simple, redit-elle.

D'un effort suprême, je tentai de lui rendre l'espoir...

— Te souviens-tu, ma chérie, du premier mai?

Ce rappel lui arracha un débile sourire, grêle comme ces fleurs qui ont poussé sur un terrain ensablé. Encouragé par ce sourire, j'insistai :

— Nous pouvons encore être heureux.

Mais elle me déclara gravement :

— Je suis heureuse.

— Nous le serons toujours désormais.

— Oui, toujours.

Et, pour préciser le sens de ce *toujours*, elle murmura ces paroles étranges :

— Ne t'inquiète pas, mon ami. J'avais accepté, pour ne plus t'être à charge...

— Et quoi donc? demandai-je avec inquiétude.

Elle ne parut pas avoir entendu mon interruption et reprit :

— Maintenant je suis si heureuse que je ne puis pas refuser à Dieu...

Quel était ce mystérieux pacte qu'elle avait consenti une première fois par une délicatesse inconnue, qu'elle renouvelait en actions de grâces? Le doute m'était si douloureux que je me penchai davantage et la suppliai :

— Raymonde, je t'en prie, dis-moi ce que tu as accepté?

Elle renversa un peu la tête, me considéra avec une douceur ineffable et laissa tomber comme un aveu d'amour :

— Mais de mourir... Ne le vois-tu pas?...

*
* *

Dans le pré où mènent une ronde, tour à tour égayée, mélancolique ou angoissée, ces légendaires et nostalgiques vierges que les poètes d'autrefois ou d'aujourd'hui créèrent pour incarner les provinces diverses de la douce terre de France, à côté de la Petite Fadette, de Geneviève, de Marie de Bretagne, de Mireille, de Colette de Metz, et à côté d'autres encore, M. Henry Bordeaux vient d'introduire, avec un sourire et des larmes, son inoubliable Raymonde de Savoie. Et je crois bien que cette figure est neuve, elle aussi...

5 novembre 1910.

II

LA NEIGE SUR LES PAS

Tous ceux qui connaissent bien M. Henry Bordeaux savent que c'est un vaillant. Le courage, la persévérance noble et tenace qu'il a déployés dans le développement de son existence d'homme, il en a fait preuve aussi dans la composition et dans la réalisation de son œuvre littéraire et de ses romans, qui sont de plus en plus profonds, émouvants et significatifs. Il n'est point de ces artistes qui dorment volontiers sur leurs lauriers. Il aime la lutte contre les sommets, il recherche les sujets ardus, il poursuit l'étude de ces batailles de l'âme et de la vie dans le dessin et l'analyse desquelles l'écrivain se prend pour ainsi dire corps à corps avec la difficulté, et son idéal, toujours plus altier, l'incite à des explorations et à des tentatives toujours plus osées. N'est-il pas enfant de la Savoie et n'a-t-il pas eu, depuis son adolescence qui dut être guidée et fleurie par une mère admirable, l'imagination occupée de ces escalades grandioses et téméraires dans lesquelles les Alpinistes mettent je ne sais quelle grisante exaltation à braver la mort? Ce n'est pas, il est vrai, la mort physique dont est menacé l'artiste auquel échappe un faux pas grave dans l'ascension qui doit l'élever jusqu'à un sommet nouveau de l'art, mais une chute morale, non moins lamentable et décevante, qui brise sa carrière s'il se révèle inférieur à son audacieux projet. Et je suis saisi, en y songeant, par l'analogie symbolique frappante qui existe entre l'entreprise de cet ascensionniste qui veut se rapprocher du soleil, violer l'immarcescible

blancheur d'un mont hostile qui défend sa cime, et l'élan enthousiaste de l'artiste qui veut, lui aussi, parvenir sur la crête où fulgure une Beauté nouvelle...

Plus haut, toujours plus haut, — écrit un romancier allemand, Rodolphe Stratz, dans *la Mort blanche*, — un corps à corps avec le géant de glace, qui se défend en vain contre ses chétifs adversaires. Il accumule obstacle sur obstacle, pour barrer la route aux noirs myrmidons qui ne se lassent pas de ramper en avant. Il leur oppose des murs rigides, des roches désagrégées, qui s'émiettent perfidement sous leur main, des talus de névé à l'effroyable déclivité. Mais sur tout cela s'enlace la corde, résonne le piolet, et le soulier ferré se lève pas à pas pour gagner le but qui se rapproche de plus en plus.

C'est ce qu'il y a de plus grandiose et de plus émouvant dans la vie de l'alpiniste, cette lutte suprême avec le colosse... Se faufilant dans les encoches de son armure de glace, utilisant la moindre aspérité rocheuse comme appui-main, forgeant un escalier dans le névé rugueux, on grimpe avec acharnement vers le ciel, jusqu'à la croupe neigeuse la plus élevée, dont la pente douce n'offre plus de résistance... Le moment du triomphe approche, et le cri aigu que poussent les guides dans leur allégresse retentit à travers cet immobile empire de mort. Il y a quelque chose de bestial dans ce cri, un écho de l'indomptable énergie du roi de la création, de cette énergie inquiète et martiale qui le pousse à lutter contre les éléments jusque dans les recoins les plus reculés du globe, dans les glaces rigides du Pôle Nord, dans les neiges éternelles de l'Alpe...

L'Art, lui aussi, est une lutte incessante. L'Idéal habite un séjour qui se défend. L'écrivain, s'il a conscience de la splendeur de son rêve et de la noblesse de son effort, doit combattre pas à pas, avec adresse et vaillance, pour surmonter les obstacles dont la Beauté a hérissé les abords de son

domaine et pour arriver à communiquer à son œuvre l'immortelle palpitation de la Vie et du Vrai.

Il eût été fort aisé à M. Henry Bordeaux de profiter, sans labeur extrême, des heureuses chances de ses débuts et de demeurer à jamais l'auteur de cette *Peur de vivre* où le réalisme exact et discret, l'émotion, la mise en action à la fois simple et poignante des sentiments les plus purs et les plus tendres qu'évoque le seul mot de « famille », se sont trouvés combinés pour plaire et conquérir un public désormais fidèle. Mais il avait le noble tourment de l'idéal. Il rêvait un effort toujours plus grand et de serrer la vie d'une étreinte sans cesse plus étroite. Les difficultés furent pour lui des attraits. Il a toujours plus profondément analysé et creusé le sujet de la famille envisagée comme nécessaire à l'ordre et, par conséquent, au bonheur de l'existence humaine. C'est pourquoi nous avons aujourd'hui à parler de *la Neige sur les pas*, après avoir précédemment montré la maîtrise de l'artiste s'affirmant grandissante dans *les Roquevillard*, dans *les Yeux qui s'ouvrent*, dans *la Croisée des chemins* et dans cette merveilleuse *Robe de laine*, qui m'apparaît comme le chef-d'œuvre de la difficulté vaincue.

Je me demande, toutefois, si *la Neige sur les pas* ne vient point, à son tour, battre ce prestigieux record? Quel sujet plus difficile, plus délicat à traiter, plus épineux à mener à bien pouvait se rencontrer dans la pensée de l'auteur?

Il avait, dans *les Yeux qui s'ouvrent*, montré la reconstruction du foyer renversé par la faute du mari, et peut-être ne demandions-nous alors qu'à nous laisser convaincre...

Mais ici! C'est la faute — et quelle faute? la plus grave, la plus définitive, la plus ineffaçable semble-t-il, — de l'épouse qui a brisé l'autel familial. Thérèse Romenay, convaincue d'adultère par son mari, a été chassée de la demeure conjugale. Son

enfant adorée, sa petite Juliette, elle a dû l'abandonner à Marc Romenay, alors qu'elle-même, liée à André Norans par sa chute, erre à travers le monde...

Voilà le foyer que veut réédifier l'auteur. Il le relèvera par le pardon du mari et par la pesée irrésistible qu'exerce sur Thérèse « cette force tranquille et redoutable de l'ordre, innée dans le cœur de toute femme bien née et de santé normale ». Ainsi rattachera-t-il son roman nouveau à ceux qui le précédèrent, par ce lien si fort qui est le sens de la famille. Et ce sujet aura pour lui l'attrait, auquel il ne sait résister, nous dit-il, des tragédies domestiques, dont les anciens n'ont pu épuiser le thème éternel. Ainsi, encore, le dernier de ses romans parus se reliera-t-il plus intimement à cette tradition classique dont M. Bordeaux est l'un des plus importants rénovateurs, puisqu'il y fera éclater l'amour dans le triomphe de la vie acceptée malgré son amertume, alors que l'amour romantique cherchait son refuge dans la mort...

Mais quelle difficulté, encore une fois, pour nous faire admettre le pardon, avec toutes ses conséquences de vie commune reprise et tolérable! « C'est une tâche malaisée, — malgré le goût avide de l'homme pour la vie, goût survivant même au plus bel amour, — c'est une tâche malaisée de ranimer la flamme d'un foyer sur quoi nul n'a veillé. Construire est déjà une lourde charge, mais construire est plein d'allégresse. Rebâtir demande plus de peine et ne va pas sans mélancolie. Les paroles qui suppriment l'irréparable, les paroles qui effacent comme la neige tombée sur les empreintes des pas, Dieu s'est réservé de les prononcer. C'est pourquoi le véritable pardon ne peut venir que de la partie divine de nous-même. Tout autre pardon ne saurait qu'avilir... »

Et tel est, bien résumé par M. H. Bordeaux lui-

même dans sa lettre de dédicace à M. Paul Bourget, le sens véritable de *la Neige sur les pas*...

*
* *

Marc Romenay reçoit une dépêche du prieur du Grand-Saint-Bernard. Sa femme est là-bas et demande à le voir. Au cours d'une ascension de montagne avec André Norans, ils ont fait une chute. Thérèse va mourir : elle voudrait être pardonnée avant de paraître devant Dieu. Or, voici la première crise qui secoue le mari offensé, depuis l'heure tragique de la faute. Répondra-t-il à cet appel? Aime-t-il encore Thérèse de cet amour suprême qui lui permettra de pardonner *véritablement*...

M. Henry Bordeaux s'est rendu la tâche plus dure encore en ne faisant de Romenay qu'un chrétien *latent*, si je puis dire. Elevé chrétiennement, Marc vit en indifférent et ne pratique guère. Aucun secours à attendre ici de cet héroïsme à base religieuse qui n'abandonne point, à certaines heures, l'homme accoutumé de converser journellement avec Dieu.

Mais comme, cependant, nous devons pouvoir admettre le pardon de Marc sans avilissement d'aucune sorte, le romancier n'a pas voulu que les coupables fussent de vulgaires larrons d'honneur. Leur faute exceptée, André et Thérèse étaient de nobles êtres, vaillants, et qui ne furent faibles que devant l'amour. En relisant les lettres de Thérèse, qu'il a gardées pour repaître parfois sa misère, Marc y retrouve une âme nativement droite et un cœur de mère. Il les relit, encore une fois, en ce moment de désarroi où, tandis qu'une douleur et une inquiétude atroces le mordent, qui ne peuvent venir que d'un amour couvant encore sous les cendres cruelles de l'offense, il regimbe par orgueil et ne voit crouler

cet orgueil que devant la certitude de la mort qui rôde. Que réclamait-on de lui, sinon une parole de paix, de pardon? Ce n'était là, en somme, qu'une formalité que le passé exigeait de lui... L'aimait-il encore? Il écarta cette question importune. Qu'il l'aimât ou non, il n'était pas de ces lâches que leur cœur entraîne aux pires faiblesses...

Cependant, dans les lettres qu'il relit, Marc savoure ces phrases déchirantes :

« Non, ce n'est pas possible, Marc, tu ne m'as pas chassée pour toujours! Tu n'as pas su, tu ne sais pas l'horreur de n'avoir plus d'enfant, plus de mari, plus de toit, plus rien, et de perdre tout cela à la fois... Pour ma souffrance et pour mon repentir, pardonne-moi... Je suis toute faible. Je n'ai jamais voulu te trahir... On fait le mal sans bien savoir, et parce qu'il vous trompe le premier. J'avais besoin d'être protégée et soutenue, et tu ne t'en es pas inquiété? Tu as toujours été si occupé, si pressé... A Paris, on n'est pas protégé, on n'est pas soutenu. Il semble que Dieu est si loin qu'on ne peut pas y penser. On est tout étourdi de ce que l'on voit et de ce qu'on entend... On ne réfléchit pas, et quand on réfléchit, ce n'est rien que sur l'amour... Alors cela s'est fait sans que je m'en doute. C'est la vérité, je te jure. Il est venu à moi de bonne amitié... Et, surtout, il était malheureux... Cela est arrivé et je n'en ai pas eu de joie... Je l'ai aimé dans la frayeur. Maintenant, si tu veux, ce sera fini, fini pour toujours... Reprends-moi, Marc! »

Mais il ne l'avait pas reprise, et la malheureuse avait dû écrire une autre lettre encore, pour lui dire qu'elle lui confiait sa petite fille, sur laquelle elle ne voulait pas que retombât sa faute à elle :

« Gardez-la toute, soignez-la, puisqu'à moi on me la mesurerait toujours, tandis qu'à vous on ne la mesurera pas. N'oubliez pas qu'elle est délicate de la gorge, et qu'il faut bien la couvrir quand elle sort,

et la laisser un peu couverte après son retour afin qu'elle ne se refroidisse pas. Oh! ne plus sentir sa petite joue chaude, ne plus voir ses yeux si confiants, ne plus entendre ses petites phrases et sa voix! C'est un supplice bien pire que la mort... Pourtant, vous voyez, je vous fais ce sacrifice. Je le fais parce qu'il me semble que c'est préférable pour elle... Mais j'ai le cœur en lambeaux... »

Cependant, il n'avait point pardonné. Il s'était dit, peut-être, comme nous disons implacablement, nous qui péchons plus de sept fois par jour, quand la faute de notre frère éclate, et aussi son désespoir : « Elle aurait dû réfléchir à tout cela avant! »

Maintenant le cœur de Marc est bouleversé. Allons, il partira, il partira même avec Juliette, et la pauvre mère se sentira pardonnée, quand, du seuil de la mort, elle verra son enfant pour la dernière fois.

*
* *

Si M. Henry Bordeaux s'avère un analyste de plus en plus perforant de l'âme et du cœur, il se révèle aussi observateur et peintre toujours plus exact et plus impressionnant. Sans doute cela tient-il à ce fait qu'il garde un souci jaloux de ne rien décrire qu'il ne connaisse à merveille. Quelle vision saisissante il nous donne ici du Saint-Bernard, de son hospice et de ses habitants, et combien elle est souriante dans son probe réalisme! D'abord, les hordes disparates et vagabondes qui errent en ce lieu où l'imagination du monde entier vient pèleriner, nous sont dépeintes d'un pinceau souple et divertissant. L'auteur, de plus, en burinant la figure du P. Dornatz, le prieur, et celle du P. Sonnier, le sauveteur, a tracé deux portraits désormais inoubliables. Ils passent dans cette œuvre douloureusement

humaine, avec leurs nobles visages, compréhensifs, indulgents, mais marqués du stigmate immortel du divin, comme le symbole même de ce qu'il y a d'éternel dans notre vie transitoire.

Marc est arrivé à l'hospice, avec sa fille. Il apprend qu'André Norans est mort, mais que Thérèse vivra... Et alors Marc ne sait plus s'il veut encore voir Thérèse... Tout le passé est debout dans son âme. Oh! cette agonie de trois jours pendant lesquels, sur une crevasse, Thérèse a veillé André et a eu la tentation de mourir avec lui!... Enfin, le P. Sonnier est un héros, ce n'est point un diplomate. Marc a exigé un récit complet et véridique de la catastrophe. Le sauveteur a obéi. Mais il a eu une expression maladroite dans son rapport. C'est lui qui a découvert les malheureux. L'homme était mort. La femme gémissait : « De tout près, j'entendis enfin sa plainte, un gémissement continu, comme en pousse un petit chien de quelques jours. Epuisée, elle s'était couchée sur le cadavre de son compagnon. Ils ne faisaient qu'un... — Taisez-vous, supplia Marc, se cachant le visage, comme s'il ne pouvait supporter cette vision... »

Voilà pourquoi il ne sait plus s'il aura la force de pardonner...

Pourtant, le prieur, avec son autorité doucement pressante, avait triomphé des hésitations premières de Marc devant le fait de la vie assurée à Thérèse, alors que — mais qui expliquera les contradictions de notre cœur? — depuis l'heure du télégramme reçu il avait tremblé de la retrouver morte... Cependant la mort, après le pardon, lui aurait restitué Thérèse : la vie continuerait de les séparer. La vie, c'était l'obstacle infranchissable. Il en avait eu conscience et, après son instinctif premier mouvement, il avait confessé en toute franchise : « Peut-être la mort eût-elle mieux valu, en effet...

— Les voies de Dieu, avait répondu le prieur, ne

nous sont pas connues. Il exige de vous plus que vous n'apportiez... »

Marc attend le lendemain. Un hasard lui fait rencontrer, le soir, à l'hospice, deux épaves parisiennes qui vont influencer sa décision. L'un, Monestier, un pauvre diable de veuf inconsolable, devenu une sorte de touchante et risible bonne d'enfant pour sa fille privée de maman. L'autre, Edmond de Baulaine, viveur, traînant une malheureuse qu'il a détournée de ses devoirs d'épouse, et las à en mourir de remorquer partout l'infortunée qu'il n'aime plus. L'un fait jaillir du cœur de Juliette — par une parole inconsidérée — l'amour et le beau souvenir de sa mère qui y dormait; l'autre symbolise aux yeux de Marc la servitude de l'amour et le joug du désordre. Décidément, Marc reverra Thérèse...

— Mais pardonner, mon père, crie-t-il encore au prieur, ce n'est qu'un mot! Pour ses souffrances, et par compassion, je lui pardonnerai? Et après? Après, il faudra vivre, il faudra oublier. Comment oublierions-nous, elle et moi, ces journées atroces? Ne voyez-vous pas que leur tragique même donne à ces souvenirs une durée impérissable. Elle est liée au mort plus sûrement que par cette corde que la chute n'avait pas rompue. Elle lui appartient. Il la garde. On les eût trouvés tous les deux sur la pente pour toujours enlacés et glacés qu'on les eût cités comme un couple d'amour. Parce qu'elle lui a survécu, y a-t-il quelque chose de changé? — Tout est changé, mon fils, parce qu'elle lui a survécu. Le P. Sonnier vous l'a révélé : après la tentation du suicide elle a voulu vivre, et sa vie maintenant, c'est vous, c'est son enfant. La rejetterez-vous dans cette mort parce que vous l'aimez?...

Marc revoit Thérèse. Il est impossible de songer à détacher quelque fragment de cette scène. La rencontre de cet homme avec cette femme souffrante, blessée, défigurée, le cri de cette mère en revoyant

son enfant, non, vraiment, ne me demandez pas de toucher à cela. M. H. Bordeaux n'a jamais rien fait de plus beau, de plus poignant, de plus délicatement ouvré...

Alors le cœur de Marc a été brisé de pitié. Il a pardonné sans arrière-pensée, et voici qu'une joie neuve, rayonnante, infinie, l'exalte. Les mauvais jours sont abolis. C'est un repos, une fraîcheur d'eau courante après les cruautés de sa mémoire et l'assaut de tous les atroces souvenirs. Pour s'être abandonné à son cœur, il a perdu toute amertume.

Ah! s'il n'avait jamais plus regardé en arrière! Mais quoi? Il entend, au sortir de la chambre, deux guides parler de *l'autre*, du mort. Et cela suffit. Marc Romenay ne retrouve plus sa confiance ni son bonheur. Il a l'idée fatale d'exiger que le P. Sonnier le conduise passer la nuit sur le lieu même de la catastrophe. Il veut souffrir encore, vider la lie du calice. Au P. Dornatz, qui essayait de l'en détourner, il a dit : — « J'ai pardonné, tout est fini...

— Vous vous trompez, a répondu le prieur. Le pardon est venu de ce qu'il y a de divin en vous. Le vrai pardon ne vient que de Dieu : pensez-y quelquefois. Il n'y a de fin qu'en lui. »

Mais, je l'ai dit, Marc n'est qu'un homme, un homme de ce siècle. Et c'est pourquoi l'amour, même défendu, l'hypnotise de son prestige, et c'est pourquoi toutes les puissances uniquement humaines lui donnent l'assaut durant cette nuit qu'il passe sur le lieu de l'accident. En vain le sauveteur lui a fait voir que « déjà la neige a recouvert les pas » de ceux qui tombèrent là et des gens qui les emmenèrent. Une effroyable bourrasque de souffrance passe sur l'âme de Marc. « Là-bas, sur ce plateau, ils avaient vécu les trois derniers jours de leur amour. Non, la neige n'efface rien : ils

étaient là; il les voyait... » C'est le triomphe de l'amour.

Ainsi, dans son désespoir qui remplissait pour lui tout l'espace et se heurtait aux quatre horizons, éprouvait-il le besoin de magnifier les deux amants comme les héros légendaires. Et, de tout son besoin de douleur, il repoussait Thérèse qui aurait pu oublier, Thérèse qui consentait à un recommencement possible, Thérèse qu'il n'avait jamais tant aimée qu'en ce moment... Oui, on pardonne, on rend une enfant à sa mère, on fait ces choses. Mais on ne reprend pas à l'amour sa proie...

Voilà ce que pense Marc en cette nuit d'agonie morale qu'il a voulue. Il pense ainsi parce que l'esprit du monde, l'esprit de chair et d'orgueil, est rentré en lui, après la minute divine du pardon accordé.

*
* *

— Ecoutez, ici on entend la vie...

Ainsi parle le P. Sonnier, sur l'Alpe homicide, au moment même où Marc éperdu vient de se dire : « Dans le silence, seul l'amour parle ».

La seconde partie du roman va nous montrer le triomphe de la vie. « La vie sans cesse agissante, — dit M. H. Bordeaux, — dure et volontaire comme une troupe en marche et qui, du passé même, se sert comme de matériaux pour reconstruire, la vie avec son besoin d'ordre et son éloignement naturel pour tout ce qui bouleverse cet ordre, ses possibilités de grandeur et de perfection, son éternelle poursuite de la paix à travers la guerre, son désir insatisfait, son fond de solitude et d'amertume, la vie qui conduit à Dieu ou au néant, la vie plus forte que l'amour qu'elle contient. »

Cette seconde partie du roman imposait à l'auteur une tâche plus ardue. Elle est, d'abord, presque forcément privée des épisodes mouvementés qui retiennent l'intérêt du lecteur et le retiendraient par leur seul attrait dramatique, même sans le magnifique symbolisme qu'ils renferment presque tous. Désormais, nous n'avons plus à observer, ici, que les péripéties d'une lutte psychologique et sentimentale, sujet grave et passionnant, mais pour ceux-là seulement qui aiment à penser. M. H. Bordeaux a triomphé de toutes les difficultés, si je passe condamnation sur l'épisode de Mme Norans, la belle veuve, qui cherche, par une poussée de vengeance inexplicable puisque André est mort, à séduire Marc. Je trouve l'incident peu vraisemblable, parce que — s'il doit nous démontrer combien Marc aime sa femme — il arrive trop tôt, surtout venant tout de suite après un entretien entre Marc et sa mère, si grave et si élevé que le mari de Thérèse ne pourrait pas ne point sortir victorieux de cette tentation.

Dans cette seconde partie de l'œuvre, une très grande difficulté surgit encore du fait de Thérèse elle-même. L'auteur a bien dû nous la montrer un peu obscure, complexe et contradictoire. Elle a, en effet, aimé André avec noblesse, dans une sorte d'affolement, puisque c'est la seule excuse à sa faute et que l'on n'eût pu nous intéresser à elle sans cela. D'autre part, pour le pardon complet, pour la vraisemblance et la dignité du pardon absolu vers lequel Marc se dirige et qui est la thèse même du livre, il faut que Thérèse nous apparaisse rendant à son mari un amour presque intact, il faut que nous puissions soupçonner qu'elle n'a jamais, au fond, cessé de l'aimer... Mais ce dualisme, pour contradictoire qu'il apparaisse d'abord, n'est-il pas dans la nature humaine, et n'en avons-nous jamais, sous quelque forme, pu sentir en nous-mêmes les singulières révoltes?

Marc, pris de pitié et secoué d'amour en revoyant Thérèse, a pardonné d'un élan très loyal. Mais, depuis la nuit commémorative, ce n'est pas son orgueil seul qui lui rend inadmissible l'idée de cohabitation immédiate avec sa femme repentante : il y a encore, dans ce recul, la révolte instinctive de sa dignité et le cri d'un cœur offensé et meurtri dans son amour.

Il installe donc Thérèse avec sa fille à Caux, sur le Léman, où souvent il viendra les voir de Paris, en de rapides fugues. Il sera un mari « diurne », comme dit cette mauvaise gale de Baulaine. Et nous y verrons les deux blessés, peu à peu, ramper vers le bonheur. Ce sera long et dur, car, nous le savons, « c'est une tâche malaisée que celle de rallumer la flamme d'un foyer sur quoi nul n'a veillé ». Aussi M. Bordeaux a-t-il mis dans son jeu tous les atouts, si je puis employer cette expression à propos d'une tragédie comme celle-ci. Mais il est des jeux tragiques...

Quels sont ces atouts? Il y a la petite Juliette, dont le charme adorable opère sur Marc et dont la destinée l'attendrit. Il faut bien que cette innocente finisse par avoir « un papa et une maman à la fois ». Il y a la belle et vénérable figure de Mme Romenay, la mère de Marc, dont M. Henry Bordeaux a fait un de ces portraits de mère comme il sait en composer, rien que de souvenir. Pour incliner au pardon son enfant qu'elle y voit rebelle, ne va-t-elle point, cette sublime maman, jusqu'à dévoiler à son fils, en la dénaturant même, une heure douloureuse de sa vie passée de jeune femme? Nous avons un moment craint qu'il n'y eût ici une faute de goût pénible. Mais non, en montrant ingénument l'innocence et la pureté de ce sentiment qu'elle éprouva jadis pour un cœur qui s'était penché avec pitié sur son abandon, Mme Romenay ne fait que grandir à nos yeux comme à ceux de Marc, et la pauvre chère femme

s'en va bien à l'encontre de son but. Pourtant, Marc réfléchira combien les plus nobles et les plus intactes sont exposées, et cela aussi fera courber son intransigeance.

Un point des plus délicats, et que l'auteur n'a pas voulu ni pu éluder, se posait encore en problème inévitable et venait ajouter aux aspérités de l'œuvre. Ses héros auraient pu se réconcilier simplement, par la vertu merveilleuse du pardon et du repentir, et vivre désormais fraternellement. M. H. Bordeaux n'a pas cru que nous l'aurions trouvé vraisemblable et que cette solution serrerait la vie d'assez près. Mais son art chaste s'est joué de la difficulté que présentait l'autre issue de la situation; Marc et Thérèse redeviennent donc époux, dans une heure fièvreuse et grave, et c'est là ce qui permet au romancier d'amener son dénouement, puisque Marc, désormais, doit incliner son orgueil : il reconnaît la force de la vie et aussi que Thérèse l'aime.

Les premières entrevues, à Caux, ont été empoisonnées de ces malentendus et de ces mille petits déchirements inévitables entre des cœurs si insuffisamment ressoudés. « Il pensait se précipiter sur elle et l'embrasser. Elle voulait se jeter dans ses bras. Et ils furent, en face l'un de l'autre, embarrassés, immobiles, elle surtout qui pâlissait de surprise, et il se méprit sur sa pâleur. » Ceci, qui se passe lors de leur première « revue », est l'histoire de toutes leurs rencontres à ce moment. Chacun, pour des motifs opposés, est soupçonneux, interprète à faux les mouvements de l'autre, et, comme toujours, ce sont, parmi ces élans, les plus sincères et les plus tendres qui sont les plus mal compris. Tout les atteint, ces pauvres époux fragiles, tout leur est blessure. Ils se quittent plus séparés qu'ils ne se sont retrouvés; leur mésentente s'élargit des efforts mêmes qu'ils font pour se comprendre. Thérèse s'imagine que Marc ne l'aime plus, par rancune du

passé, d'abord, et puis parce qu'elle se figure n'être plus belle. Marc croit que Thérèse n'a pu secouer le joug du mort, car l'amour ne lâche point ses proies. Elle pense : « Cette maison où je lui ai promis ma foi, il ne la reconnaîtrait pas. » Elle se songe pas, en cet instant, que sa foi, elle l'a trahie. Et lui songe à l'autre, qu'elle oublie...

M. Henry Bordeaux a suffisamment décrit cette situation si terrible, car elle est la vérité même qui se cache sous les apparences aisées du pardon, mais il a compris qu'il ne pouvait l'éterniser sans danger de monotonie. Les petits faits qui nous font saisir le travail de régénération complète par l'amour dans l'âme de Thérèse sont d'ailleurs bien choisis, occupent notre attention et nous préparent au dénouement.

L'auteur l'amène simplement. Thérèse a retrouvé à Caux le faux ménage Baulaine. Elle a découvert que Manette a soif également de rentrer dans l'ordre. Elle l'a donc décidée à aller vers son mari, où le pardon l'attend. Baulaine, demeuré seul, croit pouvoir, à son tour, boire à la coupe d'ivresse où Norans s'est abreuvé jusqu'à la mort. Marc survient, un soir, au moment même où Thérèse bondit de fureur indignée contre une audacieuse entreprise de Baulaine. Au cri que pousse sa femme en le voyant venir : « Toi! » il a compris qu'elle l'aime désormais éperdument. Il perd la tête, oublie ses fières résolutions et redevient le mari épris qu'il avait pensé ne pouvoir plus jamais être.

Mais la nuit n'est pas achevée, Thérèse ne s'est pas réveillée, que déjà Marc est reparti. Son mauvais conseiller, l'esprit du monde, sa conception faussée de l'amour souverain l'ont reconquis, et c'est un vol presque sacrilège qu'il s'imagine avoir fait à André Norans mort, en lui reprenant Thérèse...

Pour expliquer cette étrange aberration et pour amener plus logiquement encore le pardon absolu

dans le cœur de Marc, par l'effet d'une singulière émulation, l'auteur s'est ménagé un moyen hardi. Il a fait de cet André un homme séduisant par le cœur et l'esprit, courageux, et que le P. Sonnier nous a montré héroïque à l'heure de la mort.

Sur le glacier de Proz, Thérèse l'avait entraîné dans sa chute. La corde, qui n'avait pas rompu, les liait. L'abîme les appelait. L'effroyable torture physique le poussait par les épaules. Il n'y avait qu'à se laisser glisser avec Elle, avec elle qui le tentait, avec elle qui lui offrait cette suprême et éternelle étreinte. Et tous ces assauts réunis contre la volonté défaillante de ses dernières forces il les avait repoussés. Oui, le P. Sonnier dans son éloge funèbre avait raison. Celui-là était un homme. Et Marc, revenu de la haine qu'il laissait bien loin en arrière, l'avait envié dans l'amour et plus encore dans la mort.

Il avait rendu hommage à celui qui, par le baptême du sang, avait cessé d'être son ennemi. Quand il avait été rejoindre Thérèse mourante, il avait croisé le convoi de l'amant qu'on allait enterrer. Il avait salué. Et maintenant il s'incline encore, dans un sentiment de respect, devant le souvenir de celui qui, par le courage de sa dernière heure, a racheté sa faute. Lui, Marc, ne sera pas moins vaillant.

Mais Thérèse écrit à son mari. Et ce sont ces belles, ces tristes lettres, si dignes, si tendres, dans lesquelles nous voyons refleurir la jeune mariée, timide, troublée, rougissante, sous la femme reconquise, ce sont ces lettres qui éclairent enfin Marc. Au dernier moment, elle n'aura qu'à lui avouer : « Lorsque j'étais sur la pente mortelle avec *lui*, j'ai voulu vivre : le pain qu'il n'avait pu mordre, je l'ai mangé pour lui survivre, pour vous revoir, toi et Juliette... » Et Marc sentira qu'elle dit vrai...

Ils sont face à face, mais elle s'est offerte à son baiser si vite qu'il n'a pas le temps d'une hésitation.

Le retour manqué de Caux ne se renouvellera pas.

— Je viens t'emmener, Thérèse, dit-il le premier.

— Comme je t'ai attendu!

Désenlacés, ils se regardent, et ce ne sont pas les regards de ceux qui vont de l'amour à la connaissance ou qui sur la connaissance jettent le voile de l'amour. Et ces visages ne leur sont pas nouveaux, mais ce qu'ils cherchent, c'est l'amour qui résiste à la connaissance.

Elle pourrait triompher, car la voilà tout à fait pardonnée. Mais elle ne triomphe point car elle se souvient de sa faute, elle demeure humble et tendre. Et lui? Lui, il saura désormais veiller sur ce cœur trop faible et trop spontané :

Au Saint-Bernard, d'un seul élan, il avait atteint la vérité. Le pardon, qui le transporta d'une joie inconnue, lui était venu de ce qu'il y avait en lui de divin. Mais, par l'infirmité de l'humaine nature, ce pardon qui rachète peut aussi avilir. Déformé, il devient bientôt complaisance ou lâcheté. Il l'a senti à Caux, dans son orgueil brisé, dans la sauvage violence de son désir. Et peut-être cette déchéance était-elle nécessaire pour le rendre à l'humilité et à l'indulgence... Son bonheur, le bonheur même de Thérèse, ce n'est point cela qu'il doit demander à l'amour, mais cette puissance de perfectionnement intérieur par quoi notre vie s'enrichit, s'agrandit jusqu'à la fin et bien au delà de la jeunesse perdue et dépassée. Heureux, jamais plus il ne le serait, du bonheur auquel on s'abandonne, où l'on se sent immergé comme dans une eau limpide. Mais avait-il su l'être quand elle lui avait apporté sa confiance et sa nouveauté? L'essentiel n'était plus là désormais. Que celle-ci qui penchait la tête sous le poids du souvenir, fut définitivement allégée! Mieux que lui elle acceptait de toute sa bonne volonté. Heureuse, elle pouvait même l'être par lui, s'il avait enfin la force de ne plus la chercher dans le passé, de garder pour lui seul le secret de sa tristesse, quand cette tristesse, où il avait perdu le droit de se complaire, fatalement reparaîtrait.

Et dans la petite église de village, où Thérèse va chaque jour maintenant, quand Marc entend le prêtre, avant de quitter l'autel, dire : « Allez en paix », il constate que cette paix, sa femme la porte sur son visage, éclatante, et il songe que le P. Dornatz avait raison quand il n'attribuait à la volonté humaine le pouvoir de racheter les fautes que si elle s'appuyait sur la force divine. Maintenant le pardon et l'oubli, son pardon et l'oubli de Thérèse, ont couvert le passé, comme la neige efface les pas...

Je sais trop bien que certains m'attendent ici, inflexibles, pour me reprocher mon enthousiasme pour les œuvres de M. H. Bordeaux et pour dire qu'il émousse mes facultés critiques. Eh quoi! pour telle négligence isolée de style, un mot répété ou douteux, que sais-je? pense-t-on que j'aille manquer à dire que *la Neige sur les pas* est un superbe roman dont je sors tout remué? Vais-je chicaner l'auteur parce que tel détail me sembla discutable, telle nuance trop accentuée dans l'admiration de Marc pour l'amour des deux coupables ou pour le courage d'André? Telle psychologie de Thérèse un peu contradictoire ou obscure, alors que tous nos sentiments se disputent le champ de notre cœur et que nous voyons si rarement clair en nous-mêmes? Allons donc, c'est une critique de pion, celle-là, et j'y demeurerai toujours réfractaire. Et, si vous le voulez, n'attachez donc nul crédit à mon opinion. Ne m'en croyez pas quand je vous dis que l'observateur probe, le peintre réaliste et le psychologue idéaliste — qui font la personnalité toujours plus affirmée de M. Henry Bordeaux — ont, une fois de plus, triomphé dans cette œuvre. Mais, pour ne prendre que le descriptif et pour ne parler que de la forme du livre, dites-moi si vous connaissez, dans notre littérature contemporaine, beaucoup de pages plus belles que, par exemple, celle-ci, où

M. H. Bordeaux chante les étoiles dans la montagne :

C'était l'heure des étoiles à la montagne. Elles n'y sont pas lointaines comme sur la plaine ou la mer. Dans l'espace limité que laissent entre elles les formes de la terre soulevée, elles apparaissent plus amicales, presque plus humaines. Elles sourient, elles calment, elles apaisent. Elles fleurissent la solitude et ce silence prodigieux que n'altère pas le chant régulier d'un torrent. Elles donnent aux yeux qui les contemplent de mystérieuses et pures caresses. Tandis qu'ailleurs, si nombreuses que la vue s'y perd, elles évoquent, par l'idée même des autres mondes qui sont par delà leurs dessins lumineux, notre désir d'infini et notre convoitise de comprendre et de savoir, il semble, plus rapprochées, dans un ciel étroit, dans un ciel encadré, qu'elles chassent de nos pensées la confusion, la dispersion, l'incertitude, pour les remplacer par la ferveur de notre simple émotion. Elles se contentent de dire avec insistance que Dieu est là. Les nuits étoilées de la montagne sont toutes religieuses.

Allons! Notre illustre et cher Jules Lemaître peut bien, tout à son aise, égratigner le superbe et déjà légendaire génie que formèrent jadis, avec la voix des tempêtes, celle de la solitude et les ombres mystérieuses du château de Combourg. Parmi les disciples qui se sont attachés à suivre sa trace lumineuse, il en est qui sont de bons disciples, et l'écho de son verbe, quand par eux il arrive jusqu'à nous, demeure singulièrement troublant à entendre.

5 février 1912.

DEUXIÈME PARTIE

LE ROMAN RÉGIONALISTE EN BELGIQUE

I

HENRY CARTON DE WIART

LA CITÉ ARDENTE

« Le roman réaliste — a dit Stendhal — est un miroir qui se promène sur une grande route. » Et M. Emile Faguet a repris : « Le roman historique est un miroir qui se promène dans l'histoire. » Ceci semble fort joli, et c'est ingénieusement dit. Le roman historique a néanmoins beaucoup d'ennemis, qui le font, assez périodiquement, tomber en défaveur. Ses adversaires irréductibles sont, avant tout, les romanciers qui n'écrivent pas de romans historiques. C'est la grande masse, car nous allons voir que l'entreprise n'est point aisée, ni à la portée du monsieur qui passe. Or, le public liseur raffole généralement de ces inventions fabuleuses et divertissantes qui reposent sur un fond de vérité tragique ou épique. Les succès d'A. Dumas père, ceux de Paul Féval, pour ne parler que des ancêtres et sans remonter à Walter Scott, empêchent aujourd'hui encore beaucoup de romanciers à pré-

tentions naturalistes ou psychologiques de voir diminuer leurs tristes piles d' « invendus ». C'est pourquoi ils criaillent si fort que le roman historique est un genre faux, et qu'il n'est qu'une apparence, et qu'aujourd'hui même tout romancier, si érudit qu'il soit et si profond psychologue, s'il veut ressusciter et recréer ce qui fut jadis, est incapable de nous donner autre chose qu'un document de notre époque affublé de quelques oripeaux à l'antique. Et toute cette querelle n'est que littérature...

Mon Dieu, j'admets qu'il ne soit pas niable qu'en principe, et de son essence, le roman historique est un genre conventionnel; faux, si l'on veut. Il est certain que, la perfection de ce genre consistant précisément à donner une illusion, à nous faire croire que nous assistons à l'histoire et aux aventures personnelles de quelques individus mêlés à d'anciens événements et touchés par ces contingences de telle ou telle manière, il faut admettre, à la base même de toute œuvre de cette sorte, notre complicité. Le lecteur sait d'avance que l'écrivain va mêler la réalité à la fiction. Dans quelle mesure? Cela dépendra de son imagination créatrice et de l'étendue de son érudition. Mais le lecteur démêlera toujours malaisément le point exact où la vérité cesse, où l'invention commence. Cela, peut-être, le déroutera; mais, si l'artiste sait son métier, cela même l'enchantera et donnera au roman historique cette saveur irritante et singulière qui fit toujours sa fortune.

Les bâcleurs de copie se sont jetés sur le genre. Ils estimaient très facile de bâtir de longues aventures sur un fond d'information superficielle, en ajoutant quelques crépis rapides de « couleur locale ». Il est arrivé ceci : Tellement ils ont démonétisé le roman historique, qu'ils ne l'ont guère laissé accessible désormais qu'à des artistes doués. Ce bien incontestable sortit du mal qu'ils avaient fait.

Aujourd'hui, nous défions un écrivain quelconque d'aborder avec succès des œuvres littéraires analogues à *la Reine Margot* ou au *Loup Blanc*, s'il n'est pas, en même temps qu'un érudit très informé de l'époque à restituer, un créateur pourvu d'une imagination vive et inventrice; un psychologue pénétrant capable de traduire les sentiments, qui sont de tous les temps, et les mœurs, qui affectent différemment les hommes de tel ou tel siècle; un styliste, enfin, dont les visions impressionnantes se dégagent d'une forme prestigieuse. Je voudrais rapidement expliquer ici comment *la Cité Ardente*, de M. Henry Carton de Wiart, nous offre dans une très notable mesure ce rare et précieux assemblage.

*
* *

Ce labeur creusé et consciencieux, qui sert à établir le fond du roman historique, M. Carton de Wiart l'a appliqué, avec un souci très perceptible de l'exactitude et de la mesure, à l'une des époques les plus intéressantes et les plus tragiques de l'histoire liégeoise. C'est au temps de Charles le Téméraire que nous sommes transportés, c'est-à-dire à l'une des périodes mémorables d'un passé entre tous héroïque et sanglant. La vie de Liège alors, les agitations de l'ardente cité ne sont comparables, par la variété, le mouvement, la passion, la beauté romanesque des péripéties, qu'à celles des vieilles républiques italiennes. L'auteur a scrupuleusement consulté les annalistes de ces fastes turbulents et cruels. Il a bien « vu » ces temps-là parce qu'il les a « revécus » dans leurs plus minutieuses chroniques. Mais il a dosé savamment l'histoire, l'échauffant au feu de son imagination créatrice, inventant des intrigues, brodant de la fantaisie riante sur la trame sombre du réel, peignant des images suscitées par

les faits, et s'attachant toujours à inventer dans un esprit d'accord avec les enseignements documentaires. Il a jeté dans son creuset ce qu'il fallait de réalité historique : il ne nous en a pas gorgés et saturés. Ainsi échappa-t-il à la fois au reproche d'avoir esquivé le fondement solide de son œuvre et à celui de l'avoir exagérément développé. Or, c'est là une réalisation très difficile à obtenir. Car, tandis que la conscience de l'historien doit en quelque sorte monter une garde permanente pour lui rappeler ce qui est fait établi et ce qui n'est que fable, la conscience artistique, qui chez tout véritable écrivain est si légitimement despotique, exigerait au contraire que la création et l'éruditon fussent comme mêlées et confondues dans toute l'œuvre.

Si l'un des éléments qui nous retiennent et nous charment le plus dans *la Cité Ardente* semble être cette heureuse délimitation du sujet à une époque qui nous est familière, où les parcelles de beauté dramatique, d'ardeur patriale et de bonhomie archaïque sont les plus riches et les plus savoureuses, nous ne songerons pas à nier pourtant la part importante que les sentiments et les mœurs revendiquent aussi dans cet intérêt. Assurément saluons-nous avec joie, comme de vieilles connaissances, toutes ces descriptions vivantes de la terre liégeoise et dinantaise que nous avons si précisément fixées dans les prunelles; ces dévouements légendaires et ces trop célèbres tueries, nous les voyons précipiter leurs péripéties dans ces rues, autour de ces monuments, à l'ombre de ces collines dont nous pouvons, à l'heure même qui s'épuise pour nous au sablier du Temps, suivre encore les lignes tourmentées et reconnaître l'illustre et si évocatrice patine.

Mais combien, au-dessus même de cette attirance, ne devons-nous pas élever l'art de reconstitution et de pénétration divinatrice apporté par M. Carton

de Wiart à agiter, dans l'âme de ses héros, des sentiments humains qui sont éternels, à nous les montrer aux prises avec des mœurs transitoires mais impérieuses, à les placer enfin judicieusement dans le plus adéquat milieu!

Eh! sans doute! nous louerons son agréable appoint de couleur locale. Voyez combien, dans le tableau frétillant et kaléidoscopique du *Marché franc de la Saint-Jean*, ou dans la description de la journée de Brusthem, ou encore dans cette âpre partie de chasse menée par le Sanglier des Ardennes avec une si vindicative furie, voyez combien, dans tous ces tableaux, se multiplient et se précisent les scènes reconstitutives du temps, les détails piquants et qui datent, les images colorées et pittoresques, les nuances appropriées! M. Carton de Wiart a profité des heureuses trouvailles de nos romanciers les plus récents. Je gage qu'il a lu de près M. Maurice Maindron, par exemple. Mais il n'a pas commis l'erreur de vouloir nous éblouir par un facile étalage de ce coloris historique dont les sources abondent et ne sont que trop généreuses, ou par l'utilisation déroutante et fâcheuse d'un vocabulaire abusivement désuet.

C'est qu'un souci plus noble le hantait et suffisait à le détourner des tentantes amusettes. Ce souci, c'est la sagace inquiétude de mêler à cette évocation d'un âge périmé un grand intérêt humain, la foi patriotique et chevaleresque d'un Berlo, gentilhomme entre tous fier et grand, la chaste passion de la jolie Jehanne de Metz aux prises avec son devoir filial et sombrant dans l'héroïque sacrifice, l'âme tourmentée et contraire, frémissante et adoucie d'un Josse de Strailhe, auquel nous reprocherons peut-être d'avoir une teinte un peu trop contemporaine... Le père de Josse, au hasard des estocs, a fait périr le père de Jehanne. Dans un dramatique conflit d'idées entre son grand-père,

Berlo, et Josse, une injuste et malheureuse parole de ce dernier a provoqué chez le colérique vieillard une trop cruelle secousse. Il est mort, étouffé de sa rage. Or, ce double trépas jette, entre Josse de Strailhe et Jehanne, qui s'aiment, le voile noir de l'Irrémédiable. Jehanne offre à Dieu son amour impossible et se réfugie au cloître. Peut-être, pour l'époque évoquée, Josse accepte-t-il trop aisément une telle décision. Dans l'irrémissible lassitude contemporaine, l'âme de nos jeunes hommes, amortie par les temps qui nous ont révélé que tout est vanité, qui nous ont enseigné « l'à quoi bon » des luttes et des reproches au destin, se résigne plus docilement. Dans ces siècles jeunes et bouillonnants, où les passions coulaient dans les veines comme une lave, un ardent et fougueux partisan comme ce capitaine de la *Verte tente* n'eût-il point plus audacieusement disputé sa proie au Ciel? Sans doute, cette bonne grâce est-elle d'accord avec la nature et le tempérament, un peu amputés de leur vigueur par une antérieure passion coupable, que l'auteur a donnés à Josse et dont il nous analyse si finement toutes les nuances. Aussi serait-ce peut-être toute cette psychologie trop contemporaine que j'aimerais à discuter?

Un double intérêt soutient et anime l'œuvre entière du romancier. Ce sont les éternelles et graves questions qui, depuis l'origine des temps, ont plané sur les hommes assemblés en nations : l'intégrité défendue du sol, la liberté des franchises, l'indépendance du foyer. Et c'est, d'autre part, la non moins éternelle puissance mystérieuse de l'amour. Nos intelligences d'aujourd'hui sont toujours capables de comprendre, et nos cœurs sont toujours avides de partager ces fièvres. Nous aimons de retrouver ici, dans leur violence, dans leurs raffinements, dans la douloureuse amertume de leur cruauté, ou dans la bienfaisante joie de leur douceur, ces sentiments dont nous vibrons à jamais. Est-ce pour elle-même

que nous nous intéressons à la figure majestueuse et dominatrice de Berlo? Non point, mais parce que nous retrouvons, dans ses colères et dans ses tristesses, les battements mêmes de l'ardeur dont nous frémissons; et c'est encore parce que les destins de l'humanité, dont nous sommes, dépendent toujours d'hommes qui pensent, qui luttent et qui souffrent semblablement.

Enfin, cette sorte de hantise nécessaire de faire communier nos générations immédiates avec les générations disparues qu'il voulut réveiller de la mort, a inspiré au romancier toutes les figures qui grouillent en son roman et jusqu'à ces masques amusants de dom Kyrieleïson (qui semble évadé, tel un Cocardasse ou un Passepoil, de quelque amusant récit de P. Féval) ou de ce brave sire de Malempré-Bueren, endetté et vaillant, goinfre et chevaleresque, que M. Carton de Wiart nous décrit à maintes reprises avec une verve sobre, si savoureuse et sous des traits si aisément reconnaissables pour qui songe aux paladins vadrouillards de jadis! Voici le joli croquis que l'auteur esquisse du manoir et du propriétaire de Bueren :

Par la montagne, où les taillis grimpent en désordre, puis à travers le plateau, où les bruyères, qu'un rigoureux soleil a calcinées, font comme un tapis de cendres, il chevauche vers Bueren. Le repaire du digne gentilhomme s'élève sur une légère éminence, d'où ses tours commandent assez fièrement la contrée. Vu de plus près, il apparaît comme une grande maison lépreuse flanquée d'appentis et de constructions disparates, tout cela de guingois et triste comme une ruine.

C'est là que le vaillant baron, fort de ses privilèges féodaux, vit tranquillement à l'abri des poursuites de ses créanciers et nargue ceux qui ont la naïveté de venir le relancer.

Josse s'arrête au bord du fossé creusé devant le château et dont le lit, n'ayant pas d'autre aliment que

la pluie, profite de la sécheresse pour exhiber sans mystère le mélange de débris végétaux et de résidus domestiques qui le tapisse. Et les grenouilles s'y lamentent.

Un pont enjambe le fossé. On ne le relève sans doute que dans les circonstances solennelles, et avec grande prudence, à en juger par le délabrement de ses planches et la rouille de ses ferrailles.

Mais, au delà du fossé, apparaît la porte de chêne solidement verrouillée.

Sur les ais, suivant l'usage compagnard, sont cloués, ailes déployées, toute une collection d'oiseaux de nuit : chouettes, buses, chauves-souris, saisis dans le château, — et leur mine piteuse semble un avertissement aux créanciers trop entreprenants.

— Eh! portier! ouvre-moi, crie le chevalier.

Après un laps de temps considérable, un petit guichet s'ouvre parmi ces macabres trophées : une figure jeune et bouffie y montre ses joues rouges.

Et reconnaissant le visiteur, le portier déverrouille l'huis et ôte la barre.

Les battants ouverts, Bueren lui-même apparaît dans toute la majesté de sa taille corpulente et de son visage enluminé. (On disait qu'il trompait l'ennui de la solitude par de fréquentes libations.)

— Ventre Mahom! Voilà la visite la plus agréable que j'eusse pu souhaiter. Il embrasse rudement son ancien disciple et capitaine, puis :

— Ohé! sénéchal! dit-il au gros garçon à mine de valet de ferme qui repousse laborieusement la porte, mène le cheval de messire à l'écurie et réconforte-le d'une bonne provende.

Par les couloirs aux murailles nues où de longues toiles d'araignées pendent grises comme des voiles imprégnés de cendres, Bueren conduit son hôte dans une grande salle qui est à elle seule presque tout le château. Sur de vieilles tapisseries, dont les vers n'ont guère laissé que la corde, se détachent des collections de bois de cerf et de daim, entremêlés de trompes bossuées, de coutelas ébréchés et de panoplies dépareillées, débris d une antique splendeur.

— Eh! bien! ami Vincent, qu'es-tu donc devenu depuis Brusthem?

Mais, avant de répondre, Bueren court à une fenêtre et l'entre-bâille. Elle s'ouvre sur la cour intérieure, où une pauvre vache, dont le poil rouge colle à l'échine et aux flancs, broute une herbe avare. On y voit aussi le gros garçon occupé à soigner Marchegay. Le châtelain l'interpelle :

— Ohé! sommelier, apporte-nous un flacon de ce vin de Nuits, qui est la seule bonne chose que nous devions aux Bourguignons. C'est que, voyez-vous, messire, ajoute-t-il en reprenant place auprès de Josse, la langue est comme les roues de moulin qui ne peuvent fonctionner convenablement à sec...

Ainsi les épisodes humoristiques, pittoresques, mouvementés succèdent aux fastes sanglants ou glorieux. Ainsi M. Carton de Wiart fut-il le miniaturiste attentif de figures expressives et vivantes, aussi bien que l'évocateur des foules, du peuple joyeux et mécontent, des guerriers intrépides et enthousiastes, ou encore le narrateur enflammé et scrupuleux des hauts faits inoubliables, comme cette légendaire prouesse des six cents Franchimontois qui clôt le roman.

Mais, par-dessus tout, s'affirme en lui le fidèle interprète, à travers les âges reconstitués, des mœurs, c'est-à-dire des tours d'idées, des manières différentes d'exprimer, de trahir ou de dissimuler les passions, des questions d'honneur et de bonne foi, d'orgueil ou d'humilité. Les sentiments et les passions sont de tous les temps : leurs reflets et leur expression dans les mœurs marquent et définissent les époques.

Et voici que, notre lecture achevée, nous avons devant les yeux comme une fresque grandiose d'épopée, et dans les oreilles comme un tumulte sacré de gloire et de douleur. Dans une langue singulièrement souple, aux nuances chaudes et pictu-

rales, tour à tour lyrique ou grave et familière, railleuse ou émue, s'est déroulée une page impressionnante du Passé de notre race. Nous nous sommes abolis — en lisant ces poignants récits — dans toute une génération de jadis. Nous nous sommes sentis les frères de ces collectivités qui vécurent comme nous, souffrirent des mêmes peines, aimèrent comme nous et, comme nous, cherchèrent, dans l'angoisse des incertitudes et sous l'aiguillon des éternelles erreurs, leur dur chemin de la Vie vers la Mort. Maître habile de nos émotions, traducteur perspicace de nos fièvres, confesseur attendri de nos secrètes amours et de nos invincibles haines, l'auteur de *la Cité Ardente* nous fut — au cours de ce dramatique récit — le bon compagnon qui nous haussa par-dessus l'appel des jouissances vulgaires, par-dessus la plainte de nos aises, par-dessus le cri de la chair faible, et qui, en évoquant les figures les plus disparates, en nous plongeant dans la flamme des révoltes, dans les sanglantes mêlées des batailles, et aussi dans les noires avenues de l'âme humaine, — a fait retentir en nous la voix grandiose et libératrice de l'Héroïsme...

12 février 1905.

II

ALBERT MOCKEL

CONTES POUR LES ENFANTS D'HIER

Les « petits d'homme », aujourd'hui, méprisent les contes de fées et peut-être aussi toutes les fables généralement quelconques. Le capitaine Nemo, le célèbre héros de ce bon Jules Verne, et, plus tard, les *Marsiens*, de M. Rudyard Kipling, ont détrôné le perfide enchanteur Merlin. M. Lemoine, le diamantaire volant, intrigue nos héritiers présomptifs davantage que cette naïve Marraine de Cendrillon, habile seulement à changer les crapauds en larbins et les petits pois en perles baroques. Il en faut prendre notre parti, et M. Albert Mockel, conteur délicieux s'il est critique exclusif et volontiers voué au culte de certaines chapelles, en est réduit à dédier aux *Enfants d'hier* les merveilleuses histoires qu'il tisse avec du rêve, avec des spirales de parfums, avec les échos sonores de l'éternelle chanson. Il nous convie, au seuil de son livre, à bien vouloir en saisir la portée et, vraiment, il serait dommage qu'une langue à ce point fluide et légère, enjouée et caustique, brodée des plus fines arabesques, ne servît qu'à divertir l'heure ennuyée du jeune élève Potard!

« Sois averti, ami inconnu qui vient d'entr'ouvrir ce volume », nous dit M. Mockel. « Ce n'est pas à l'usage des enfants d'aujourd'hui que j'ai composé les *Contes pour les enfants d'hier*. Selon les habi-

tudes en cours, peut-être serait-il même choquant de leur confier un livre où certaines pages, non point malsaines assurément, sont ingénument sensuelles en leur liberté. Au surplus, ils ne s'y divertiraient guère. Mais écoute :

Quelques personnes privilégiées ont gardé dans l'âge mûr une âme candide et fraîche qui semble née d'hier. Ayant su maintes choses de la vie et connu ses douleurs, elles ne sont plus naïves sans doute, mais il leur est resté la grâce la plus délicate de cette naïveté perdue : une sensibilité si jeune encore, que des impressions très simples y éveillent un soudain rayonnement...

Ce n'est point que ces « fragiles bulles irisées » — où un peu du souffle humain de ce poète imagé et songeur qu'est M. Mockel est demeuré — soient toujours excessivement simples. Parmi les impressions qu'il évoque, j'en pourrais citer qu'une ingénieuse et subtile imagination put seule concevoir; et certaines autres sont précieusement alambiquées, qui feront la joie des symbolistes déliés. Mais leur charme est irrésistible. Il tient à la grâce ingénue des images et à la douce ironie de la pensée. Frondeuses par la philosophie qui les intensifie, ces histoires enchantent par leur lyrisme ardent et tendre : et, tout de suite, le sourire d'un burlesque enjoué, rappelant les jeux les plus fantaisistes qui, depuis l'heure lointaine où l'homme a pleuré pour la première fois, sont venus amuser sa détresse, ce sourire éclaire et, délicieusement, évoque la ferveur d'une enfance à jamais illuminée...

Assurément rien de réel ni de pratiquement utilitaire ne se dégage directement de ces pages, et celui qui fut toujours rebelle au sens des allégories s'admirera lui-même d'en poursuivre la lecture. Mais que de belles leçons, que de nobles exemples apparaîtront aux regards des âmes averties, en perce-

vant la secrète intention de ces légendes inventées, se déroulant, à des heures fabuleuses, en d'hypothétiques régions, comme le pays d'Avigorre et de Hyontargie! Les Ondines et la royale Licorne appartiennent, il est vrai, au patrimoine que nous avons hérité du moyen âge, de même que maint autre trait caractéristique ou folklorique de ces contes. Qu'importe? Nous ne songeons guère à rechercher ce qu'il peut avoir emprunté aux aïeux, pour le séparer de son fonds imaginatif personnel, quand nous constatons l'originalité et la séduction verbale des histoires que M. Albert Mockel nous raconte. Ici, véritablement, s'affirme un poète qui revêt d'images somptueuses et changeantes, ou délicatement simples, des concepts sentimentaux empreints de la plus savoureuse poésie. Parcourez l'une après l'autre chacune de ces histoires. Il n'en est aucune qui ne vous séduise par des grâces naïves, par une ardeur, trop sensuelle parfois il est vrai, mais vivante et saine, ennoblie d'enthousiasme généreux, et par des trouvailles de style heureusement adaptées au lyrisme du concept initial.

« Il semble souvent, dit fort joliment Rachilde, que l'auteur jongle avec des bulles de savon : éclateront-elles comme un éternuement de fée qui ne laisse même pas un souhait après elle? Ou iront-elles très haut, si brillantes et si dorées de tous les soleils qu'on les croira devenues de petits astres? Qu'importe. Ce sont là jeux de poètes pour amuser les enfants d'hier, ou jeux de prince qui gouvernent des hommes. »

*
* *

Arrêtons-nous à l'histoire dolente et significative du *Chevalier Désamoré*.

Ne vous disais-je point que le conteur se plaît aux ironies? Ecoutez ses premières paroles :

On assure que parfois, les hommes font pleurer les femmes. Au moins n'est-ce jamais par malice : c'est pour rendre humides leurs yeux et qu'elles en deviennent plus touchantes. En vérité, la femme est si belle dans les larmes, qu'elle doit savoir beaucoup de gré à qui lui donne l'occasion d'en répandre. Il existe pourtant des âmes merveilleusement dures et froides, dont la curiosité s'irrite et s'étonne d'ignorer toujours l'émotion. Douleur ou volupté, la vie doit s'y reprendre à trois fois pour n'arracher d'elles qu'un cri de colère ou un rire assouvi. Atteindre leurs sens est une tâche difficile et décourageante. Tenter de les attendrir est une œuvre considérable, à lasser le cœur et les forces. Ne nous étonnons pas que certains l'abandonnent avant de l'avoir achevée.

Mais toi, qui t'apprêtes à lire ces aventures, rappelle-toi soigneusement que tout conte est menteur, — et ne va point penser surtout qu'un preux puisse mourir d'amour! C'est un privilège que conservent les femmes, avec celui des pleurs. L'homme est grotesque à l'heure des larmes; aussi apprend-il à se raidir pour n'en verser jamais...

Le chevalier Désamoré, ayant été trompé par la fée Mélivaine, parcourait la terre en portant sa blessure, en rêvant à sa belle et en offrant désormais ses hommages aux seules fleurs des champs, qui ne cousent ni ne filent, il est vrai, mais qui, du moins, sont dociles aux confidences et ne sont point perfides envers les hommes.

Il songeait tristement à sa jeunesse perdue, mais, sans gémir, il se raidissait contre les pleurs. Il n'avait plus de goût à la joie, au désir ou à la curiosité. Et toute espérance avait déserté son cœur.

Un soir qu'il s'arrêtait près d'un vivier que certaines fleurs couronnaient d'or et de gemmes, il en remarqua deux plus singulièrement belles et vivaces.

Et comme il les tirait à lui, voici qu'une Ondine étrangement séduisante vint à leur place.

Seulement il lui trouva, dans une chair blanche et lisse et sous des cheveux blonds indicibles, deux yeux bizarres et fixes, dont les paupières ne pouvaient remuer.

Or, elle lui expliqua qu'étant fille des eaux, et non enfant de la femme, rien ne réussissait à l'émouvoir et que jamais elle n'avait pleuré...

— Je vous envie, lui dit le chevalier Désamoré; vous ne savez donc pas qu'on peut souffrir?

— Tu ne me comprends pas, si tu m'envies, répondit Neirève — c'était le nom de l'Ondine, — en le repoussant avec une sorte de colère sans flamme. « Il y a des gens qui souffrent, qui se réjouissent et qui aiment. Moi je ne peux pas! Ah! si je connaissais ce qui fait pleurer les femmes, mes yeux s'animeraient aussi bien que leurs yeux, et j'en serais plus belle. Entends-moi donc : je ne sais pas ce qu'est la vie. Je contemple toutes choses, ainsi, sans plaisir et sans peine... As-tu déjà remarqué comme l'œil de la lune est glacial, quand tu admires sa sérénité dans les cieux? Si tu m'aimais, peut-être ferais-tu changer mes yeux? »

Mais le chevalier Désamoré lui riposta qu'il n'aimerait jamais plus, ayant cessé d'aimer Mélivaine...

Alors l'Ondine le força de se pencher sur le miroir glacé de ses yeux sans regards, et le pauvre chevalier sentit son âme déjà vacillante et que toute sa volonté était perdue.

— Ecoute, disait l'Ondine, je t'aimerai, si tu le veux. Donne et reprends trois fois ton baiser, donne et reprends trois fois ton âme. Tu verras ce qu'est mon baiser! Il te fera frémir jusqu'à la pointe des orteils... Mais alors j'aurai appris les larmes; et toi, tu auras oublié tout ton mal.

Et l'Ondine lui ayant donné le premier baiser, le chevalier vit que les paupières, maintenant, abais-

saient et levaient leurs longs cils, mais qu'il n'y avait pourtant pas de regards dans ces prunelles. Quant à lui, il n'avait plus ni désirs, ni regrets, ni souvenir d'avoir ri ou pleuré, mais seulement une étrange et totale indifférence.

Une seconde fois l'Ondine l'ayant embrassé, il lui parut qu'il recouvrait son âme et sa volonté et qu'il renaissait au monde comme un superbe adolescent.

Alors, au même instant, il rejeta à ses pieds Neirève stupéfaite et qui faisait mouvoir avec grâce ses paupières. C'est en vain qu'elle implora le prochain baiser qui devait lui donner des regards comme aux autres femmes. Il allait succomber à l'attrait irrésistible de ces yeux magiques, quand une douleur vive l'arrêta. Le bout froid de son épée l'avait mordu à la place du cœur. Soudain, poussant un cri sauvage, il courut comme un fou à son cheval, bondit en selle et partit d'un galop éperdu, en cachant son front dans la crinière.

Il chevaucha longtemps, sans repos, l'épée brandie et semant l'épouvante.

Et puis, un jour, le cheval rompu s'abattit et mourut. Le chevalier Désamoré connut alors qu'il avait perdu son dernier ami, et l'ayant pleuré comme si c'eût été un homme, il s'en alla à la garde de Dieu, le front pesant et l'âme épuisée.

Il arriva enfin en vue d'une mer que pointillaient d'or quelques îles lointaines. Mais le chevalier la regardait sans plaisir, n'espérant ni ne voulant plus rien, ne sentant plus que sa fatigue et sa détresse d'être seul. Cependant quelque puissance mystérieuse pèse sur lui depuis qu'il est au bord des eaux, et il lui semble voir toutes les choses qui l'entourent pareilles à des yeux sans regard. Qu'est-ce que cette force qui tord sa volonté? Ce n'est pas Mélivaine, car il est guéri des jeux cruels où se plaisaient les yeux de cette fée. Neirève! voilà que le souvenir de l'Ondine le reprend, plus despotique,

pendant qu'il écoute la douce rumeur de la mer... Le chevalier se penche sur l'eau qui fuit et s'éloigne comme l'amour, en frôlant de longues herbes molles, images de ses espérances déçues. Soudain sa main a touché les herbes... Il les attire à lui et tout à coup il crie! Car une chevelure de femme s'est nouée à ses mains, des bras de femme l'ont enlacé, et deux globes d'or qui brillent sont tout proches de ses yeux...

Ainsi le prince prête son âme pour la seconde fois. Il ne désire plus, il ne regrette plus rien. Et ce repos de vivre a une effrayante et glaciale douceur.

Il reçut de nouveau son âme en retour dans le baiser que l'Ondine lui rendit, et il vit que les yeux de cette dernière savaient parler désormais. Le regard était humain, mais il lui causait un secret malaise. Car s'il éblouissait comme une flamme mobile, « le chevalier y cherchait en vain cette faiblesse cachée qu'on aime à trouver dans la force et qui ressemble au cœur fragile des héros. C'était un regard singulier, plein de confuses paroles, vif, expressif, mais sans pitié; et il ne touchait point, parce qu'il y manquait l'humide volupté que laissent après elles les larmes ».

Le chevalier se sentit alors le désir éperdu de donner à ces yeux les pleurs, comme il leur avait donné le regard. Cependant, s'étant penché sur eux, il les vit briller d'un éclair sauvage. Il recula avec effroi, dans le même temps que l'Ondine éclatait d'un rire aigu. Et soudain un travail se fit dans la pensée encore incertaine du prince auquel les deux baisers précédents avaient enlevé la mémoire. Il se rappela avoir souffert, longtemps, longtemps auparavant. Et comme il regardait vers la mer où des matelots s'activaient, il sentit sourdre en lui un immense désir de partir avec eux, avec eux qui savent où ils vont... Où donc ira-t-il, lui? Là-bas, peut-être,

vers ces îles qui scintillent et qu'il s'attriste de ne point connaître...

C'est en vain, maintenant, que l'Ondine cherche à l'arrêter, en vantant l'éclat de ses regards et le feu de ses caresses. Muet, le chevalier Désamoré marche vers la mer. Plus il approche, plus l'Ondine éperdue lui crie qu'elle ne veut point lui rendre son âme et qu'il lui appartient à jamais. Le chevalier comprend alors que, s'il marche ainsi vers la mer en fuyant la volupté, c'est parce que la conscience de sa douleur ancienne lui est revenue, et qu'il l'aime, la voyant toute pareille à une déesse qui verserait les plus douces larmes. « Qu'importe l'effroi d'être seul, si la souffrance est noble? Qu'importe de souffrir si les larmes sont si belles? » Il chérit sa douleur comme sa propre vie maintenant. Elle est l'amante qui nous révèle à nous-même; sans elle on ne connaîtrait point la joie. Elle est la trace cruelle et frémissante du désir, le témoin de notre faiblesse et la raison suprême qui nous fait aspirer... Le chevalier veut vivre et souffrir, aimer afin de grandir un jour, afin d' « être »...

C'est pourquoi l'Ondine, berceuse d'oubli et d'inconscience, ne peut l'arrêter dans sa marche vers la mer libératrice, encore qu'elle l'implore en se nouant à ses bras et en tordant ses mains. Le chevalier touche l'écume du flot, il se jette à la nage et gagne enfin la barque dont la voile s'incline vers les îles. Alors, quand l'Ondine l'a vu, dressé sur le tillac, elle lui lance de splendides regards inutiles et pousse des cris de rage. Le prince déjà ne songe plus à elle, et, roulée sur le sol, ne pouvant pleurer comme font les femmes, elle lance à la mer des éclats de rire déchirants...

*
* *

Telle est l'histoire du chevalier Désamoré. J'ai pris ce conte au hasard parmi les légendes héroïques que M. Albert Mockel a recueillies pour la joie de notre imagination et qu'il narre dans une langue qui est presque toujours un pur délice. Enfant rieur et songeur tout ensemble de cette Wallonie où de si voluptueuses grâces adornent la poésie fraîche épanouie dans l'univers, dans les choses et dans les bosquets fleuris d'un sol confidentiel entre tous, M. Albert Mockel a fait autant de petits chefs-d'œuvre de ces poèmes dont la pensée est parfois hardie ou frondeuse. Et ces chefs-d'œuvre sont tout imprégnés du suc et de la moelle de sa race. La sensualité, nous le savons, n'en est pas exempte, mais il règne une bonne santé épanouie et naturelle dans ces franches ardeurs. La beauté, la subtile et fluide beauté, éternellement jeune, des fées, des fleurs et des héros, voilà le vrai domaine où le conteur voulut tailler son fief. Et voilà aussi le parc merveilleux où cet enchanteur nous entraîne, nous les tristes enfants d'hier, pour contempler dans le nuage qui passe les bulles irisées de nos rêves, et pour écouter, dans le gazouillis des ruisseaux irréels, la chanson éternelle qui peut seule divertir notre douleur, la bercer et l'endormir.

III

MAURICE DES OMBIAUX

LA PETITE REINE BLANCHE

Parmi les conteurs de notre pays, et en particulier parmi les conteurs wallons, M. Maurice des Ombiaux est certainement celui que j'eus le plus fréquemment plaisir à louer. Et ce fut simple justice. Quel est plus fécond que lui? Chez qui pourrons-nous relever une sève plus spontanée, un instinct patrial plus sûr et plus heureux de se suffire à soi-même? *La Petite reine Blanche*, que je veux signaler aujourd'hui, ne serait pas éloignée d'être à mes yeux le meilleur peut-être de ses romans de terroir. C'est la simple histoire d'un joueur de petite balle, mais combien juste de ton, intéressante par un souci du détail exact qui semble si adroitement fondu dans le récit qu'on ne le remarque jamais, et combien touchante et vivante en son alacrité naïve!

Vous ne serez pas surpris, en lisant cette jolie anecdote de mœurs, par des péripéties inattendues ou par des émotions violentes. Mais il règne au cours de toutes ces pages une grâce enjouée et comme émerveillée devant l'âme wallone, qui est purement savoureuse. Un basque imprégné jusqu'aux moelles de la fièvre du jeu de pelote — et chacun sait si cette fièvre enflamme leurs veines là-bas! — n'eût pu verser plus d'intrépide verve, une observation plus directe, une sorte de pitié plus religieuse dans son récit, que M. Maurice des Om-

biaux n'en a répandu lui-même dans l'odyssée qui met aux prises Charles Aubert et le triomphant Emile Doneau. Et voilà par quoi ce livre vaut d'une valeur exceptionnelle. Il n'est aucunement « littéraire » en dépit des jolis paysages qu'il évoque, des scènes mouvementées qui le traversent, des profils ressemblants qui l'animent. Mais il nous montre le minois enjoué et capricieux de la bonne Wallonie actuelle, de même que les « Contes » de M. Albert Mockel réfléchissent, dans le clair miroir de leur style limpide, le visage légendaire et mélancolisé de la race.

Il y a bien des passions en jeu dans *la Petite reine Blanche :* l'amour, l'orgueil, la jalousie, la colère. Mais voyez combien l'amour y apparaît sous des couleurs douces, familiales et enjouées! Ce n'est pas le feu bizarre qui incendie les moelles, conseille le meurtre, pousse à l'extrême folie. C'est un rêve tendre et calme dont le seul objectif tend vers un idéal de vie conjugale, paisible, bercée de chansons et tout éclairée de cette joie, de ce sourire, de ce rire éclatant même, qui vient des vieux ancêtres gaulois. L'orgueil est persistant, il soutient les âmes et, comme la jalousie qu'il engendre ici, il provoque aux actions d'éclat, frénétiques et loyales. La colère bout, tel le moût d'un vin généreux; elle rompt les digues d'une placidité coutumière et joviale, propre à la race, pour faire bouillonner dans les veines un sang riche et fervent; mais combien vite elle s'apaise, s'adoucit, s'incline vers le sourire du pardon et des réconciliations largement arrosées par les traditionnelles rasades!

Ainsi M. Maurice des Ombiaux, en observant les hommes, a conclu qu'ils ne sont point méchants, mais qu'il leur faut donner du jeu à cette éternelle inquiétude dont leur cœur est gonflé. Dans *la Petite reine Blanche* une rivalité de joueurs adroits met en branle tous les instincts, tous les appétits, toutes

les passions. Et le mal de vivre, le tourment secret qui macère au fond de nos âmes, s'échappe en ces luttes passionnées et libératrices des sèves exubérantes à l'excès. Or, c'est là où l'art de M. des Ombiaux fait merveille, il n'y a aucun engorgement, aucune pléthore de détails, aucune surabondance inutile dans les tableaux qui traduisent cette vie et ces fièvres. Le récit est net, sobre, lyrique quand il est nécessaire, mais jamais hors de propos. Les physionomies sont dessinées d'un trait sûr, accentué et sans aucune surcharge néanmoins. Sans doute, la couleur n'est pas absente de ces tableaux, mais, au lieu des rutilances rubéniennes, nous avons ici des grisailles fines et adoucies qui évoquent avec une réalité surprenante les teintes de la terre, du sol, des villettes et des hameaux que l'auteur a voulu décrire. Et cette parfaite appropriation du sujet et de la forme donne à la dernière œuvre de M. Maurice des Ombiaux un cachet de spontanéité, qu'aucun art, si ingénieux fût-il, ne pourrait dépasser ni même atteindre. Jugez-en par cet épisode, pris au hasard, dans lequel l'auteur nous raconte le début d'une « grande partie » :

Charleroi était envahi. Tout Montigny et la Neuville, tout Gilly et les Haies, tout Lodelinsart et la Broncheterre, tout Jumet et les Hamendes, tout Dampremy et Gohyssart, tout Marcinelle et les Mauchies, tout Couillet, tout Marchiennes, Mont-sur-Marchiennes, Pont-à-Nôle, Jamioulx et Nalinnes y affluaient. De tous les villages et les bourgades, à cinq lieues à la ronde, les hommes valides et les femmes aussi arrivaient. Beaucoup d'entre eux étaient partis le matin après la messe et avaient fait la route à pied, portant, enveloppés dans du papier, le chanteau de pain et le morceau de lard qui devaient leur tenir lieu de dîner.

La place Verte s'emplissait. Les bancs avaient été disposés, dès le matin, autour des cordes et, deux heures avant le tournoi, ils étaient occupés par ceux qui ne voulaient point manquer un tel spectacle.

Les amateurs attendaient en mangeant des noisettes et des amandes. Il en surgissait toujours. Bientôt le terre-plein fut recouvert. Alors on vit se garnir les fenêtres des maisons et jusqu'aux lucarnes des toits.

Un peu avant trois heures, on entendit, au bas de la rue de la Montagne, la fanfare du 3e chasseurs à pied, que le colonel avait mise à la disposition de la Commission directrice. La police dut lui frayer un passage à travers la foule, pour lui permettre de gagner le kiosque d'où l'on expulsa les gamins. Une rumeur, suivie d'une bousculade, du côté de la rue de Marchiennes, signala l'arrivée des joueurs chez Donze, au local de la Société Royale. Un frisson passa sur toute la place, vers laquelle continuaient à affluer des contingents de verriers au nez rouge, de houilleurs aux jambes torses, de lamineurs endimanchés, et de grands paysans blonds coiffés de la casquette de soie. La cloche sonna dans un silence solennel. Tous les cœurs battaient et l'émotion étreignait bien des gorges. Dans un remous, les champions apparurent. Un flot les déposa dans l'enceinte avec le président et les experts. Les cuivres éclatèrent parmi d'innombrables clameurs. De toutes parts, les bras, les mouchoirs, les casquettes s'agitaient, et tous ceux qui connaissaient l'un ou l'autre des joueurs voulaient attirer son attention pour être gratifiés d'un salut. Les Gillyciens prirent tout de suite le « grand camp », que le sort leur avait désigné; les Montagnards restèrent dans l'autre. Passant lentement la main dans la plaque, le grand Châles paraissait indifférent à tout ce qui se trouvait autour de lui. Tranquille, en vieux routier qu'il était, il donnait à ses copains les dernières instructions. Pour mettre fin aux importunités de ceux qui le hélaient avec persistance, il faisait un imperceptible signe de tête en clignant de l'œil. Ceux à qui ce signe s'adressait étaient fort honorés d'une telle distinction. Après cela, ils eussent traversé le feu pour le maréchal.

La fanfare se tut, la foule s'apaisa, la cloche retentit de nouveau, et chacun gagna son poste. Les rues qui aboutissaient à la place étaient obstruées,

chaque fenêtre était garnie d'une grappe humaine. Le balcon du Cercle civil et militaire, surchargé, semblait prêt à s'écrouler. Les réverbères disparaissaient sous des corps entrelacés, et les corniches des toits s'ornaient de gargouilles vivantes. Et tout ce monde heureux, ravi, attendait anxieusement, comme un présage, le résultat du premier coup...

Telle est la manière de conter de M. des Ombiaux. Elle est simple, bon enfant, naïvement et loyalement imagée. Prenez garde, pourtant, que telle était, déjà, la manière du vieil Homère...

Juillet 1908.

IV

GEORGES VIRRÈS

L'INCONNU TRAGIQUE

Il est, sur le sol où nous vivons, une région et une race entre toutes mystérieuses, sensuelles et farouches. C'est la terre du Limbourg. Avez-vous visité, avec le respect qui s'impose, ces paysages où la misère même emprunte une sorte de majesté religieuse? Avez-vous pris contact, de cœur simple et généreux, avec ces hommes frustes, pensifs et ardents, mystiques jusqu'à la superstition, emportés par l'amour et la volupté de vivre jusqu'aux plus sanglantes folies?

Pénétrez, à la tombée du soir, pour en savourer mieux la vénéneuse ambiance, dans ce pays des sapinières sombres, des étendues crayeuses et rongées, des villages aux toits rouges et aux maisons espacées, des marais songeurs et tristes. Ce n'est pas encore la contrée épique de Genck, cette lande shakespearienne et hantée de rêve, où les dunes s'unissent aux étendues de bruyères violettes pour réaliser je ne sais quel morbide et fantastique décor. Mais déjà la nostalgie plane sur ces sillons que le robuste terrien arpente de l'aube à la nuit, avec une indomptable endurance, peinant à leur arracher ce pain quotidien, imploré chaque jour, dans son humble prière, avec une confiance que rien ne pourrait entamer.

Le vent — écrit Camille Lemonnier — qui souffle plus fort à travers les larges espaces nus secoue ce

haillon humain, tandis que, perdu dans la bruyère, tout seul au milieu des vagues de sable qui toujours plus avant reculent le désert, il diminue sous le passage lourd des nuées au point de n'être plus qu'une forme confuse dont le geste désespéré semble ramer dans un naufrage; il a l'air de fouir le cadavre de la terre pour en arracher une parcelle de chaleur.

Comme aux mornes latitudes de la Campine anversoise, ce grand cœur sombre du pacant limbourgeois ne connaît ni la fatigue ni le renoncement. Sous la canicule et sous l'averse il poursuit son âpre combat sans trêve, ouvrier mystérieux des destinées qui, dans l'effort d'un homme, font tenir la loi et la leçon de l'humanité, ce laboureur toujours en marche, dont la main, depuis les temps de la genèse, s'ouvre et se ferme, lance la graine aux siècles futurs. Ainsi il va, le noir terricole des sables, sous les ciels farouches, élargissant tous les ans d'un endain sa conquête sur la terre marâtre, où, quelque jour, se dissoudront ses os, et que d'autres retourneront après lui...

Telle est la contrée et telle est la race qui ont désormais trouvé dans M. Georges Virrès — auteur naguère d'*En pleine terre*, de *la Bruyère ardente* et des *Gens de Tiest*, auteur aujourd'hui de ce recueil magistral de récits agrestes : *l'Inconnu tragique*, — un chantre méditatif et âpre, mais superbement savoureux.

Sans doute apparaît-il comme un nostalgique et un triste, celui-ci, et reflète-t-il le plus volontiers, parmi tous les aspects de la race, ces côtés de désolation tragique, de superstitieuse horreur et de mélancolie chagrine qui, aux regards de tous les artistes, l'ennoblissent et la rehaussent singulièrement. Je ne suis point de ceux qui répugnent à cette note grave, je ne lui préfère pas la farce et la gaudriole, et, si je ne voyais dans cette emprise la marque même, indélébile, d'une personnalité qui classe l'auteur à part et qui l'associe d'une intimité plus profonde à sa terre et à son ascendance, je le louerais

encore d'avoir ici relevé le paysan, l'homme de la terre universelle comme celui de la terre flamande, de ce mépris conventionnel et injuste où l'avaient fait tomber des peintures fausses et des renoms immérités. Après que Zola eut écrit *la Terre*, il fut entendu que l'homme des champs confine à la brute immonde, violente et sournoise. Parce que Teniers a audacieusement coloré ses kermesses, faut-il que les terriens des Flandres, du Brabant et des Polders restent désormais immobilisés dans la pose burlesque d'un paillard qui lève lourdement les jambes, d'un goinfre qui s'empiffre jusqu'à la mort, ou d'un butor qui déshonore une muraille?...

Ah! que je vous aime, en contraste de ces imaginaires et fâcheux magots, douloureux et indomptables jeunes hommes, ardentes et mélancoliques filles des champs, qui circulez dans les pages tendres et fatalistes, religieusement inquiètes ou amoureusement ensoleillées, de ce livre concentré, plein de sève et de force grisante, plein d'une commisération, aussi, qui nous émeut et qui nous prend aux moelles!

Et comme il devient, quand on a lu ces pages, aisé de pénétrer le secret de celui qui a su créer ces figures dans son imagination féconde, qui a su les camper en pleine vie mobile et turbulente, sous l'incandescent soleil qui fait crépiter les chaumes, sous le vent aigre et tenace de novembre, hurleur millénaire de plaintes obscures, sous les nues de désespérance et de mort que l'éclair des orages soudains incendie et déchire...

C'est l'amour intense et enthousiaste de sa contrée natale et des pauvres créatures vaillantes qui y combattent dans l'éternelle lutte pour la vie, c'est la pénétrante et tendre compréhension de ces milieux et de ce sol qui ont permis à M. Virrès d'écrire cette sorte de Bible du Limbourg, où, comme dans une glace magique, toute la race se reflète et ressuscite, à l'instar d'un paysage matinal saisi dans le

miroir d'un lac immobile. Si les naturalistes français, à la différence des Russes, ont constamment échoué dans leurs tentatives pour fixer une image ressemblante des humbles terriens, c'est que l'amour et la pitié manquaient à la base de leur esthétique. Réaliste exact, observateur probe et méticuleux, M. Georges Virrès ne s'est pas contenté de nous peindre les aspects matériels de la contrée élue, le profil extérieur et rude des êtres qui l'animent. Il a vu, sous les contours abrupts, flamber l'âme mystérieuse du sol et des êtres. Il a pénétré et décrit la vie de l'esprit, et il a extrait, d'une pioche délicate et intuitive, toutes les pépites d'or éparses au cœur de ses paysans...

Je le vois, comme dans l'un de ces paysages puissamment brossés et interprétés avec art qui parsèment son livre, je le vois sous la flamboyante coupole de Messidor, embrassant du regard avec amour, et même avec une sorte d'impétueuse fièvre, toute la terre qui l'entoure, depuis les toits roses comme des coquelicots, jusqu'aux sapinières pensives, en lisière comme une garde circonspecte, fermant l'horizon... je le vois figé dans le soleil, contemplant les seigles aux épis penchés et ce champ de trèfle veloutant la glèbe près du bois, et les grands arbres mariant avec le firmament leur couleur éclatante. Des choux, dans le potager, ouvrent à l'heure chaude un cœur ambré, que des feuilles frisées et grasses enveloppent de fraîcheur. Les pois ramés s'enlèvent légers et tendres, dans le rayonnement de la nue; la brise agite leurs cosses pareilles à d'étincelantes émeraudes. Un chien jappe et se précipite. Il s'étrangle au bout de la chaîne. Et le romancier artiste regarde toujours. Il voit, dans le lointain, telle métairie qui domine les habitations voisines.

Il distingue les pigeons sur le toit, il les voit s'envoler et, un instant, giroyer autour du clocher et de

son coq vermeil. Or, voici qu'il découvre, tout là-bas, la brousse lointaine, les bruyères encore vierges et, dans la solitude, les reflets d'un marécage, pareil à un miroir brisé entre les roseaux gris. La colline descend lentement vers le village; les céréales mêlent, sur sa pente, les richesses de l'été. L'autre versant se couvre de bois et longe des prairies (1).

L'artiste regarde longuement et se sent vivre davantage. Il aspire l'air chaud et son corps frémit d'amour... Sait-il lui-même combien il l'aime, cette terre où il vit toutes les minutes d'une vie pensive et fervente, cette terre où, dans l'ambiance recueillie et grave, il lie peu à peu commerce avec l'image obsédante de la Mort qui le hante, semble-t-il, et avec l'espoir des éternelles joies que Dieu sut graver dans son cœur? Comme il palpite, suivant l'heure et la saison et suivant son humeur aussi, de la palpitation même de cette région angoissée, de ces bois confidentiels; comme il voudrait, ainsi que d'un regard, embrasser d'une étreinte impétueuse et chaude tout ce royaume, où l'être humain tantôt semble une épave pitoyable et meurtrie, victime des choses, chair à souffrance pour la rage aveugle des éléments, et tantôt, passagèrement roi, marche le front haut en vainqueur féodal!

Soudain la pensée de l'aimée, victorieusement, se glisse en son cœur, si étroitement unie à sa dilection patriale qu'il ne les pourrait plus dissocier.

Ecoutez, aux dernières pages du *Bel Automne*, par quel hymne ardent et pieux, d'une tendresse presque poignante, le conteur les évoque, la femme aimée et la terre adorée, unies dans un rythme également et délicieusement frénétique :

Elle est venue hier, plus royalement belle que jamais. Dans la chambre — où le couchant tremblait

(1) Voir, dans *l'Inconnu tragique*, *La Terre passionnée*, pp 110-111.

le long des cadres et dans les glaces — devant la fenêtre ouverte, près de mes livres et de la page ouverte, près de mes livres et de la page inachevée, j'ai de nouveau uni l'heure somptueuse d'octobre et sa beauté qui me remplit d'une ivresse frissonnante...

Je l'aime comme le paysage essentiel de ma contrée, comme la vivante image de mon rêve. Tous les aspects du site se résument dans sa personne; ses yeux brillent de cette flamme dont je voudrais intensifier mon œuvre. Printemps! Eté! Automne! ai-je jamais senti davantage vos fraîcheurs, vos ardeurs, votre mouvante splendeur, si ce n'est au travers de son âme, que chaque geste me livrait avec la grâce des coteaux, le sourire des fleurs, le frémissement des glèbes? Et je perçois encore, durant les mois glacés d'hiver, ce que la vie réserve à nos espoirs, rien qu'en touchant sa main qui se referme sur la mienne... Elle est là, ce soir d'octobre, tandis que le ciel s'illumine. Ses cheveux ont déjà la couleur de la nuit... Nous sentons battre nos cœurs... Et l'instant dégage une telle harmonie, la terre apparaît si troublante, que je confonds dans mon étreinte sa beauté charnelle et la beauté innombrable de l'univers.

Ne serait-elle pas tout mon art, l'aimée aux yeux brillants comme les étoiles du ciel, parfumée comme cette nuit, souple comme le paysage dans les ombres molles du soir?

Si, maintenant. vous commencez à saisir l'âme secrète de l'auteur, celle qui véritablement échauffe et combustionne son art, si vous admettez cette vénération filiale qu'il porte à son pays et qui lui en a révélé la séduction âcre et impulsive, vous comprendrez aussi qu'il n'ait pu séparer dans ses admirations la beauté des sites sauvages du Limbourg et la beauté morale, qui, en dépit de leurs erreurs, de leurs égarements et des forces inconnues où se déchaînent leurs instincts, perdure chez ses regnicoles. M. Virrès, sans peut-être en avoir conscience lui-même, a réalisé ici une étonnante et totale iden-

tification des êtres et des choses, des hommes et des éléments, des paysages et des âmes. Toute la Campine a passé dans une intelligence qui l'adore et qui en a, dans le creuset de cette vénération, puissamment fusionné toutes les molécules. Cette identification, qui est proprement un legs du romantisme le plus pur, eût pu sans doute entraîner l'auteur jusqu'à l'excès de je ne sais quel panthéisme inconscient et spontané, dont il est fort heureux que le réalisme de sa vision, au même titre que sa foi clairvoyante de catholique, l'ait pu préserver. Mais nous lui sommes redevables, à cette fusion merveilleuse qui a fait de M. Virrès lui-même un vrai produit du sol où il vit, un reflet du milieu naturel et de l'ambiance coutumière, nous lui sommes redevables de la compréhension illuminée des humbles qui apparaît ici. Nous ne lui devons pas moins ces harmonieuses descriptions qui font aux scènes imaginées un décor si impressionnant, tantôt fatal et dramatique, pages de flamme dont la saveur est âpre, mais dont les couleurs sont toujours préservées d'un éclat excessif par la sobriété sûre de soi de l'écrivain ou par la sourde puissance émotive dont il vibre durablement et qui vient de ses plus lointaines réserves.

C'est parce que l'artiste est avant tout un écrivain sincère qu'il a si solidement campé ses gars dans ces attitudes où passent tour à tour l'inquiétude d'une âme farouchement mystique, un lyrisme d'humanité aimante, ou l'élan impulsif d'un tempérament sourdement voluptueux. M. Virrès a su élaguer de ses récits toute « littérature », tout attendrissement conventionnel ou toutes gauloiseries attendues, pour s'attacher à la réalité vivante, à l'observation directe et attentive. Et si l'œuvre baigne, malgré tout, dans une atmosphère de rêve, d'indéfinissable nostalgie, de fatale épouvante même, c'est que le mystère de ces âmes est tel et trahit le legs d'une ascendance

qui ramène la pensée jusqu'au sourire énigmatique et triste des anciens Germains dont parle Tacite.

Voyons maintenant de quelle façon, dans cette langue grave et simple, et précise, un peu hachée et saccadée parfois, que M. Virrès améliore, cisèle et rend de plus en plus impressionnante et souple, voyons comment, à travers les images cruelles et néfastes, ou parmi les infiniment petits détails variés et pittoresques de cette vie journalière et champêtre — sur laquelle passent des bourrasques, — voyons comment et dans quels types dominateurs M. G. Virrès a enclos l'âme et les gestes de sa race.

Le volume en tête duquel l'auteur a inscrit *L'Inconnu tragique*, ce conte à la vérité un peu dispersé, manquant d'unité et de centre, mais si représentatif et si synthétique de tous les émois de ces paysans, renferme encore : *La Terre passionnée*, *Un Vieux*, *Le Signal*, *Le Cœur saignant*, *Le Renouveau*, *L'Aveugle force*, *La Face sombre de l'Eté*, *Le bel Automne* et *Limbourg*.

Cet ensemble rappelle et résume toutes les modalités matérielles et morales de la contrée qu'il a voulu chanter. On nous y décrit, tour à tour, les mouvements les plus divers et les plus intérieurs qui agitent l'âme de ceux qui vivent là, rassemblant autour de l'amour du sol natal — la première et la plus enracinée des passions flamandes — des traits de cet héroïsme légendaire dont le patriote belge est capable et dont il fut prodigue aux époques d'épopée (*Le Signal*), et la foi qu'ils gardent à leur Créateur et qui, par d'étranges et déroutantes déformations d'ignorance, se dilue parfois dans les superstitions mystiques ou dans l'effroi surnaturel devant l'Inconnaissable, et toutes les joies de vivre, et même l'ivresse qui fait oublier la peine, et toutes les langueurs des cœurs qui s'ignorent, comme tout le tourment d'une existence disputée sans cesse à la misère et à la Mort. Cette passion du sol, à

chaque page latente, elle éclate surtout dans *La Terre passionnée*, dans *Le Renouveau*, aux notes si ensoleillées et si printanières, dans *Le Bel Automne*, d'un lyrisme impétueux et grave à la fois ou, enfin, dans les pages dédiées à la gloire du Limbourg.

Admirons dans *La Terre passionnée* — pour prendre un exemple — cette puissance inattendue qui arrête Paul Nisse, fuyant avec sa bien-aimée, au moment où il va quitter son village, la terre qui lui a été bénévole, la contrée qui lui fut propice :

Le paysan, envahi par une angoisse, cherchait à apaiser les mouvements tumultueux de sa conscience. Bientôt le désespoir fondit sur Paul; il aurait crié de détresse, si Maria ne s'en fût effrayée, car il devinait qu'elle aussi souffrait à en mourir! Cependant ils ne se rapprochaient pas.

La nuit claire projeta leurs ombres sur la route. Un peu de brise s'éleva et joua dans les arbres, le long des accotements. Paul se maîtrisait à peine et avançait machinalement. Maria poussa un long gémissement. Il se retourna.

Elle éclatait en sanglots :

— Je ne veux pas aller plus loin!

— Ma bien-aimée! Ma bien-aimée!

Et contre elle, il l'enveloppait, il la soulevait, il la portait comme un enfant.

— Nous retournons, Maria!

Dans sa fougue il aurait renversé tous les obstacles; ses bras l'enserraient; la jeune fille avait mis son cœur contre le sien. Il lui confiait :

— Je n'osais te proposer de venir chez moi...

Il courut. Le triomphal amour l'enlevait dans un essor, et l'étreinte se faisait folle. Il ne se reposa pas; la nuit leur brûlait à tous deux le visage.

L'ombre blanche baignait des paysages immatériels. La terre inséparable leur avait montré tantôt ses aspects trop connus et trop chers, maintenant ils apercevaient dans les campagnes des féeries ignorées.

Maria ferma les yeux et unit à cet instant vécu l'image des apparences éparses autour d'elle. Paul voyait surgir de nouvelles splendeurs partout, dans le bois, sur l'éteule, près des haies dentelées d'argent, au ras de la toiture des cabanes, où des traînées lumineuses soulignaient le bleuissement de l'air. Il montait la colline. Maria s'était laissée glisser, et elle avançait avec lui, mais deux fois ils chancelèrent; et quand ils furent devant la maison, devant l'étendue de pays au-dessus de laquelle la lune régnait comme un navire sur des flots transparents, ils ne surent plus ce qui arrivait, et par la porte ouverte de la chaumière entra le fantôme impalpable, ruisselant et muet, le doux rayonnement de la nuit amoureuse...

Cette force invincible du sol qui retient l'homme aux heures de joie enfiévrée n'a pas une moindre puissance aux heures de détresse. Quand Paul Nisse, ayant épousé celle qu'il aime, — oh! l'amusant et pittoresque récit du jour des noces! — en vient plus tard à douter de sa femme, qu'une amie écervelée a perdue, il n'a d'abord qu'une pensée, celle du pauvre diable désarmé : fuir l'endroit qui vit sa honte et ses larmes. Mais, une fois encore, la glèbe despotique le reprend. Et dans la nuit même où il a fui, on le voit venir vers sa triste cabane. Maintenant il dort à même la terre. Peut-être n'envie-t-il plus d'autre couche. Ses lèvres s'entr'ouvrent pour un baiser, il aspire le printemps...

S'il introduit presque à chaque page cet attachement au pays, au milieu des paysages rendus avec leurs teintes infiniment variées, à toute saison, à toute heure du jour, M. Georges Virrès ne prend pas un souci moindre de nous rappeler la constante préoccupation religieuse de ses rustres, cette filiale et simple piété associée à toutes leurs joyeuses effervescences et à toutes leurs misères, et mêlée d'un effroi instinctif devant l'Inconnu, le Malheur, le

Fléau de la Mort. *L'Inconnu tragique* nous raconte ainsi la désolation d'un village sur lequel une épidémie animale s'est abattue. Les couleurs du peintre campinois n'ont jamais été plus noires, sa palette jamais plus douloureuse; et il a su, en appuyant un peu trop peut-être sur un fatalisme frissonnant, donner des allures épiques à cette misère de malheureux qui s'effondrent désespérés et désemparés. Or, soudain, quand le vieux curé de Baeren leur a rappelé leur Père qui est aux cieux et l'Eternelle Victime qui voulut endurer jadis toutes leurs souffrances, voyez comme l'enthousiasme, la foi essorante les transporte, avant que, conséquence bien villageoise, ils ne fêtent, par des réjouissances matérielles et bachiques, leur renouveau d'espérance :

Les cloches annoncèrent que l'office finissait. Le prêtre avait béni les fidèles : l'encens flottait et embaumait la nef : l'autel allait s'éteindre. La foule s'écoulait sous le jubé obscur. Les croyants avaient obéi au devoir, le calme était en eux.

Malgré la dureté des jours, ils connurent, ce soir, de mystérieuses jouissances. Depuis longtemps ils n'avaient goûté ce recueillement heureux. Les gens regardaient par delà le présent et espéraient.

La nuit, la nuit claire, — car au-dessus des neiges le firmament immense couchait maintenant son arche bleue, — était une beauté et une bonté de Dieu. Des milliers d'astres ruisselaient, un souffle fort portait la première gelée à travers l'espace. Elle était enfin revenue, la pureté des grands hivers vêtus de blanc! Une énergie joyeuse s'immisçait peu à peu dans le cœur des hommes. Sans le savoir, un paysan rit très haut. Son rire n'étonna personne. Les filles élevèrent leurs voix jeunes; les gars les écoutèrent avec émoi...

Ainsi, toujours, la pensée de foi et d'éternité plane sur ces scènes que M. G. Virrès a observées de près, qu'il a vécues peut-être, et c'est un trait

de bien fidèle analyse qui, dans ces récits, ne sépare jamais l'homme d'un élan instinctif vers son Dieu.

L'amour humain, l'amour violent et contenu, craintif et hardi, humble et fier, sourdement exigeant et timide, de l'homme des champs pour celle qu'il a élue entre toutes, cette passion réfléchie et pourtant impétueuse, sincère et têtue, est décrite à son tour, à maintes pages de ce livre, en des traits d'une perspicacité que nul n'a, chez nous, jusqu'à ce jour dépassée. Tantôt c'est la passion tendre, en vue de l'union définitive, avec toutes ses délicates ferveurs et avec son respect généreux, et tantôt — car M. Virrès n'enrubanne pas ses houlettes pour un ballet à Marigny — c'est l'envahissante et brutale folie, l'égarement victorieux des sens. Au village cette folie est rare ou dissimulée. L'amour libre y est flétri. Quand il surgit, c'est alors sur l'homme qu'il dévaste comme une brûlante morsure, comme un mal aux affolements imprévus, aux lourdes ivresses suivies d'irrésistibles remords. L'aventure de Krelis et celle du *Vieux*, que sa débauche sénile désigne à une mort violente, sont ici singulièrement révélatrices...

Ainsi s'affirment constamment, par des contrastes que chacun de nous a pu saisir sur le vif, les oppositions nombreuses et déconcertantes qui se heurtent dans ces âmes combattues.

Et je songe à certaine des pages du *Bel Automne*, où l'auteur lui-même s'est senti dérouté devant elles :

Singulier pays! Tes rustres semblent si doux :

Tes hommes et tes femmes se ploient au dur labeur, à la vie misérable, d'un cœur résigné et confiant. Tes gens sont pieux. Je les vois, le dimanche, après la grand'messe, faire le chemin de croix, leurs visages transfigurés par l'onction, et ils prient, les bras étendus, comme les saint Jean et les Vierges des antiques calvaires. Vienne le soir, viennent les heures où les cabarets fascinent l'ombre de leurs

yeux sanglants, et les instincts réfractaires s'allument. Les blousiers sauvages dressent leur haine, guettent l'occasion favorable aux ressentiments, retroussent leurs manches et crachent insolemment.

Et voilà pourquoi, par suite de quelle énigmatique et ancestrale fatalité, si les récits de M. Virrès font surgir au beau soleil du radieux été mainte scène d'amoureuse et subtile passion, ou de douce vieillesse attendrie, réchauffée aux derniers rayons, ou de vaillant labeur endurant et superbe, nous frissonnons, néanmoins, quand l'orage éventre la nue, quand l'équinoxe d'automne enflamme les veines surchauffées, nous frissonnons aux bruits lointains des rixes, à la silencieuse et fatale horreur des meurtres...

Je m'arrête, car il ne sied point au critique d'épuiser ses notes. Vous ai-je dit, pourtant, quelle force dramatique, quelle épouvante M. G. Virrès a su enclore dans telle scène d'incendie, dans telle poursuite nocturne, dans telle évocation de cataclysme? Ai-je relevé son art à nous peindre la pure et chaude passion de ces hommes pour leurs petits, la vénération câline et religieuse dont ils entourent l'enfant, et la fièvre désespérée de cette passion quand — dans un *Cœur saignant*, par exemple — la Mort vient lui arracher son objet? Ai-je appuyé sur la véridicité simple et naturelle des dialogues échangés, sur cette prise sur le vif sobre et complète de chaque scène?

Non, j'ai fermé le livre, grisé encore du tumulte de vie qui s'en échappe. Les émotions nous y ont secoués et les réflexions nous y ont arrêtés sans répit. Toutes se fondent dans notre mémoire attendrie. Et notre âme, que tant d'œuvres artificielles et menteuses ont lassée, s'abandonne, cette fois, à respirer la brise rafraîchissante des glèbes de là-bas, la brise où stagnent des parfums de genêts et de

bruyères, les balsamiques relents des noires sapinières et les effluves nostalgiques des tourbières. Ce n'est point la faute de ce probe romancier si, partout où l'homme habite, c'est l'odeur du sang qui domine...

20 novembre 1906.

V

GEORGES RENCY

LES CONTES DE LA HULOTTE

Attardé dans les bois que déjà l'ombre nocturne a remplis d'épouvante, l'homme des champs frémit s'il entend retentir soudain le cri mélancolique de la hulotte. Cette plainte mystérieuse lui est sinistre, car elle présage mort ou malheur. Ainsi l'exige une tradition lointaine et respectée, que se transmettent avec ferveur les pâtres ardennais. Or, comme il voulait nous conter de fatales histoires, M. Georges Rency les a réunies sous l'invocation maléfique de l'oiseau redouté...

Ces *Contes de la Hulotte* dénoncent, une fois encore, la supériorité de nos conteurs de Wallonie. Si l'âme flamande a été traduite avec une pénétration et une vérité intenses dans les romans de MM. Camille Lemonnier, Georges Eekhoud ou Eugène Demolder, il est notoire que les écrivains imaginatifs de la Sambre ou de la Meuse ne s'y sont guère affirmés avec une égale maîtrise, tout en demeurant incomparables dans le conte et dans la nouvelle. La remarque m'est d'autant plus aisée à faire aujourd'hui que nous devons à M. Georges Rency, précisément, l'un de nos plus beaux et de nos plus émouvants romans belges : *l'Aïeule*. M. G. Rency, donc, — de même que M. des Ombiaux, auteur de plusieurs bons romans, ou que M. Ed. Glesener, qui écrivit *le Cœur de François Remy*, — pourrait, s'il

le voulait, s'attacher avec succès à décrire les mœurs de sa race en de longues et minutieuses études psychologiques.

Il a préféré, cette fois, en condenser les traits les plus significatifs en quelques contes incisifs et médullaires, où il faut bien reconnaître qu'il excelle. L'art de la nouvelle étant, au surplus, le plus difficile et celui qui apparaît comme la pierre de touche du talent, je n'ignore point la portée de cet éloge. Mais je sais aussi qu'il est pleinement mérité. Si d'autres épanchent en des œuvres multipliées, et incessamment reproductrices, cette sorte de fiévreuse sève qui bouillonne en leur imagination, l'auteur des *Contes de la Hulotte*, tout au contraire, aime à se recueillir et, sans qu'il paraisse d'ailleurs rechercher les sujets exceptionnels ou d'invention compliquée, il soigne, il affine, il cisèle avec un patient amour la forme de ses récits, toujours originale et quelquefois saisissante.

Il suffit d'entr'ouvrir le présent volume pour trouver à admirer la souplesse et la vigueur que le narrateur apporte dans ses descriptions, dont les unes se creusent en traits noirs et profondément mordus comme des eaux-fortes douloureuses, tandis que d'autres s'adoucissent en tableaux d'une fantaisie ailée et chantante. Qui soupçonnerait la même plume dans les pages que je vais souligner ici?

Voici le début de *l'Innocent* — le premier de ces récits passionnés :

La vieille horloge battit cinq coups dans son coin, et, tout en haut de l'escalier, une trappe se souleva doucement. Une lueur tremblotante grandit peu à peu, montra d'abord deux gros pieds hésitants, puis une jupe déchirée, un châle de laine noire, tout le corps difforme d'une vieille femme, dont la tête apparut enfin, blafarde et bouffie sous un bonnet de paysanne. Elle descendit l'escalier en geignant, déposa sur la table de sapin la chandelle qu'elle portait, et

se laissa tomber sur une chaise contre la muraille. Il faisait froid. Elle cacha ses mains noiraudes sous son châle et, sans plus bouger, regarda danser la flamme jaune et fumeuse de la chandelle au milieu de la chambre.

C'était une pauvre cuisine de campagne, aux carreaux rouges brisés par endroits, sommairement meublée d'un poêle de Louvain, d'une table, de quelques chaises et d'une armoire peinte en rouge, sur laquelle on voyait une statue de la Vierge entre deux vases garnis de fleurs artificielles. Derrière une petite porte on percevait le bruit de l'étable, un très vague remuement doux de bêtes qui ruminent. L'odeur du fumier flottait dans l'air lourd. Et la vieille sentait dans son âme obscure se réveiller la douleur de vivre...

Voici, d'autre part, la première page du *Bon Dieu de Plainevaux*, l'un des récits littérairement les mieux venus du volume, l'un des plus frissonnants aussi de cette angoissante horreur que M. Rency découvre volontiers dans les événements dont nous sommes les jouets, ou dans les profondeurs insoupçonnées de certaines âmes que la fatalité domine et possède :

C'est un petit bon Dieu de fer, crucifié au carrefour de deux routes blanches, sur le plateau du Condroz. L'endroit où il se dresse domine toute la contrée. L'église et les maisons de Plainevaux massent leur clocher et leurs toits derrière les sapins du cimetière. Au loin, vers l'ouest, le village de Rotteux apparaît dans la brume. Et partout, à perte de vue, s'étendent des champs vallonnés, que découpent, çà et là, les rubans blancs des routes et des sentiers.

Le petit bon Dieu regarde le couchant de ses yeux fixes et mornes. Un artiste naïf lui forgea des membres grêles, de larges mains aux doigts égaux, des pieds misérables et contrefaits. Sa tête pend lourdement sur son épaule. Et l'ensemble de cette figure grotesque respire une souffrance humble et douce qui l'ennoblit. Derrière son socle de pierre bleue, dans

un bouquet d'arbres, se montre une maisonnette isolée, dont les fenêtres semblent surveiller tout le pays. Le soir, quand le soleil se couche dans la pourpre des nuages de septembre, cet endroit solitaire devient tout à coup tragique. La maison, les arbres et le petit calvaire sont frappés d'une lueur sanglante. Le geste du crucifié s'ouvre dans le crépuscule comme pour expier quelque crime ancien. Et le vent du soir, remuant doucement les branches, y réveille, dirait-on, la plainte vague de quelqu'un qui va mourir.

Et voici, maintenant, le début de *Fée Madelonne :*

Petite fée Madelonne fait trois pas dans son jardin clair.

Elle a cinq ans, de belles boucles blondes, un coquet nez rose. Sa bouche mi-ouverte laisse voir ses quenottes blanches aiguës à souhait pour croquer des bonbons. Elle porte toujours de longues robes lâches, qui flottent autour d'elle avec un bruit de satin froissé. C'est ainsi que s'habillent les fées de son livre d'images. Elle-même, un soir de l'autre hiver, a posé le doigt sur l'une des belles dames et a dit avec un sourire de triomphe : « Ici, maman! Fée Madelonne! » Le nom charmant lui est resté : tout le monde, dans la maison, l'appelle fée Madelonne.

Madelonne fait trois pas et regarde ses fleurs. Des corbeilles de roses parsèment la pelouse. Des bordures d'œillets s'allongent à l'infini. Madelonne est convaincue que ce sont là les plus belles fleurs du monde. Elle n'a garde de les cueillir, elle les respecte comme de petites vies fragiles, elle en est jalouse et les surveille. Quand un papillon trop hardi vient voleter par les allées, bien vite elle le chasse en battant des mains.

Ce matin est un doux matin d'été, lumineux et tiède. Tous les parfums s'exhalent de toutes les corolles. Des brises remuent un peu le feuillage. Et le sable des chemins, sec et doré, semble du soleil qu'on a mis en poussière.

Madelonne décide de faire une grande promenade. Elle ira tout droit devant elle, jusqu'à la glo-

riette où il y a une table et des bancs, puis elle descendra les escaliers de pierre, passera le pont rustique et rendra visite à sa chèvre blanche qui broute l'herbe du pré, là-bas. Oh! c'est une grande promenade! Il lui faut beaucoup de courage pour l'entreprendre. Jamais elle n'a été si loin toute seule. Elle soupire, rassemble ses forces et se met en route.

Tout va bien, d'abord. Elle trotte menu, ses petits pieds remuent à peine. Perdue dans sa longue robe, on dirait qu'elle plane. Vraiment, c'est une fée, une fée mignonne, la fée des fleurs et des odeurs. Sa tête ne dépasse pas l'épanouissement des roses. Elle est si petite qu'on ne l'aperçoit pas au milieu des tiges et des feuilles. Le jardin est une forêt dans laquelle elle s'enfonce vaillamment...

Ces citations, outre qu'elles vous font connaître le style mûri, sûr et brillant de l'auteur, ne démontrent-elles pas merveilleusement cette rare diversité de son talent si souple et si riche en nuances? Et tandis que, le plus souvent, cette richesse, cette diversité dans l'aptitude à varier ses sujets et à multiplier la gamme de leurs teintes, trouvent leur rançon fâcheuse dans l'abus auquel l'écrivain se laisse entraîner, désireux qu'il est de faire miroiter toutes les facettes de ses joyaux naturels, M. Georges Rency, lui, échappe avec un singulier bonheur à cet écueil. C'est que son art, si renouvelé en ses modalités, est aussi l'un des plus sobres que nous connaissions. Bien éloigné de ces conteurs qui, véritablement, font à notre imagination un trop mince et trop dédaigneux crédit, jamais M. G. Rency ne s'attarde à repasser sur des traits qu'une ligne incisive suffit à mettre en relief. Toutes les nuances essentielles d'un tableau, il les note et les recueille avec une maîtrise caractéristique. Mais il ne s'enlise point dans les puérilités qui affaiblissent l'impression; il ne s'attache pas aux incidents quelconques qui rendent l'action floue et traînarde, non plus

qu'aux ombres qui dénaturent ou estompent un visage. Cette force de concision et de concentration est, peut-être, l'une des plus personnelles parmi les qualités du conteur auquel je me plais à rendre hommage en ce moment.

C'est aussi à cette sobriété souvent saisissante et toujours vigoureuse que l'auteur doit d'avoir échappé à un danger plus grave encore qui menaçait son talent. Je veux parler de cette uniformité lourde et pénible dont son pessimisme foncier, très intense quoi qu'il fasse, aurait dû fatalement colorer ses récits. M. G. Rency est un conteur pessimiste, en effet. Ce n'est pas, rappelons-le, sans songer à la réputation néfaste et sinistre de l'innocent oiseau évoqué en tête de son recueil qu'il a baptisé de son nom l'ensemble de ses nouvelles. Souvent le crime, le meurtre, la folie et même le suicide surgissent à quelque détour de ces dernières...

L'Innocent n'est que la narration, un peu intensifiée, de l'un de ces innombrables drames campagnards dont l'ivrognerie atavique est toujours complice, sinon le principal auteur. Le vieux Mazure, alcoolisé héréditaire, roue de coups meurtriers sa vieille et lamentable compagne. Tous leurs enfants portent la tare de ce legs effroyable. Une de leurs filles est folle, l'autre gourgandine et pourrie de coquetterie. Le plus jeune de leurs fils, aux instincts de brute paillarde et cupide, promet un beau monstre pour l'heure de ses vingt ans, et l'aîné, l'*innocent*, comme on dit aux champs, hypnotisé par l'amour enfantin et un peu animal qu'il porte à sa pauvre mère avilie et martyre, finit, dans un accès de démence parricide, par assommer le misérable qui l'a jeté sur cette terre de souffrance. Les couleurs de ce drame domestique sont assurément noires, mais non plus horrifiques que celles dont la vie, chaque jour, colore et assombrit le monde où nous vivons.

Dans *Un Ménage d'employés*, la tournure d'esprit de l'auteur ne nous apparaît pas moins âpre, encore qu'il n'y ait point de tragédie, mais une notation caustique et implacable, comme les aimait Flaubert, dans cette page où nous voyons une petite bourgeoise romanesque et coquette sombrer dans une détresse atroce le jour où, ayant reconnu que son mari est décidément un imbécile, elle s'aperçoit, de plus, que cet imbécile joue de la flûte...

Une joyeuse et très fine satire du séducteur professionnel, fat burlesque et sans courage, voilà ce que nous relevons surtout dans la nouvelle amusante et d'une psychologie d'ailleurs déliée que M. G. Rency a intitulée *Le Paysan*. La verve comique, toujours maîtrisée par cette élégante sobriété dont j'ai dit plus haut qu'il faut louer l'auteur, éclate ici à l'improviste et nous révèle qu'il pourrait se transformer en un très vivant créateur de comédies bourgeoises ou vaudevillesques. Or, nous sommes si las, las, ma foi! de trouver sempiternellement à la scène des maris abjects ou grotesques et d'irrésistibles conquérants, que nous applaudirions de grand cœur le petit acte divertissant que M. G. Rency pourrait tirer de sa nouvelle.

Il n'en demeure pas moins que la plupart des morceaux recueillis dans *les Contes de la Hulotte* sont conçus dans une note chagrine et même désespérée, où la perception cruelle de la méchanceté et de la bassesse humaines s'unit de manière impressionnante à une vue désolée et désabusée de l'existence.

Sans doute y a-t-il encore un certain optimisme dans le dénouement du *Séminariste*, cette discrète et touchante dissection morale d'une fausse vocation, qui, par bonheur, est arrêtée avant que la destinée ne l'ait rendue immuable et fatale. Avec quelle sincère et pénétrante pitié l'auteur ne nous rend-il pas les témoins des luttes et des angoisses où se débat, durant quelques années, le pauvre Jean-Dominique,

fait pour la vie libre et insoucieuse sur sa terre adorée, mais dont une ambition irréfléchie a failli faire un prêtre incertain et malheureux!

Le Juge, *Petit-Louis*, *Le Bon Dieu de Plainevaux*, en même temps qu'ils trahissent avec le plus d'éclat l'originalité du conteur, sont aussi les plus significatives d'entre ses études, parce que nous y pouvons mieux discerner l'âme ardente et passionnée de M. Rency, et cette miséricordieuse sympathie pour les déchus et pour les malheureux, qui le distingue d'un grand nombre de romanciers pessimistes. Une implacable vision de la vilenie des hommes, une conception sombre de leur existence et, pourtant, le don de découvrir et de montrer dans le cœur des humbles et de ceux qui sont vaincus par le sort toute la splendeur morale apitoyante qui s'y peut joindre à la faiblesse, au manque de ressort, à la lâcheté même devant la souffrance, voilà ce que semblent résumer ces histoires captivantes et tragiques. C'est, d'ailleurs, dans cette sympathie profonde pour les infortunés décrits jadis par la plupart des écrivains naturalistes avec une dédaigneuse et méprisante ironie, que nous rechercherons le plus volontiers l'une des notes caractéristiques de l'auteur; et celle-ci le rapproche des naturalistes anglais.

L'histoire de *Petit-Louis* est navrante; elle se termine par la mort volontaire du pauvre diable que son désespoir égare, et, pourtant, ce n'est qu'un banal fait-divers, relevé par le tableau violent et cruel du mal que la jalousie et la méchanceté humaines peuvent faire autour d'elles. Voici, d'après M. Maurice des Ombiaux, le schéma de l'aventure :

Petit-Louis avait perdu une fille de seize ans. Sa femme et lui gardaient la douleur de cette perte et ne fréquentaient pas leurs voisins. Ceux-ci, jaloux, colportaient les bruits les plus faux : Petit-Louis battait sa femme, Petit-Louis était un débauché. Un jour Mme Petit-Louis meurt subitement. Les voisins insi-

nuent que son mari l'a fait mourir. Des lettres anonymes sont envoyées au parquet. Le commissaire fait enlever le cadavre pour faire l'autopsie.

Mais ici je veux citer M. Rency :

La voiture funèbre s'arrête, à la tombée du jour, devant l'entrée du Passage, et un petit groupe d'hommes noirs s'avance vers la maison mortuaire. C'est Petit-Louis lui-même qui vient leur ouvrir. Le commissaire est là, en personne. Il explique au bonhomme de quoi il s'agit. Le veuf ne comprend pas très bien : on doit lui répéter la chose. Et comme il demeure là, tout tremblant à barrer la porte, on le pousse de côté et on pénètre chez lui. Oh! ça ne traîne pas : les hommes de l'hôpital ont l'habitude. Le pauvre petit cadavre est emballé en moins de rien, et les porteurs l'enlèvent comme une plume. Maintenant le Passage est plein de nuit, avec quelques flammes de gaz qui vacillent çà et là. Les voisins sont massés silencieux, à l'entrée. Le pas rythmé des porteurs sonne sur les dalles. Petit-Louis suit machinalement le cortège. Il a toujours sa casquette et son tablier. Ses gros yeux pâles ne quitent pas la civière, et quand la voiture s'éloigne, il court derrière comme un fou, en poussant de petits sanglots, très drôles, qui font sourire les passants...

Le lendemain, après une nuit passée à errer par les rues et au bord des eaux, dans un désespoir, muet et agité, Petit-Louis se présente à l'hôpital :

— C'est vous, déjà! dit le portier qui le reconnaît. Vous venez pour l'autopsie? Vous pouvez reprendre le cadavre; on n'a rien trouvé.

Il dut attendre, dans la loge, que les formalités fussent remplies. Enfin, la même voiture que la veille s'avança et des hommes y poussèrent un cercueil. Cette fois, c'était un cercueil définitif, dûment vissé et scellé, où reposaient les débris de celle qu'il avait tant aimée. Il faisait grand jour quand la pauvre morte rentra chez elle. Le Passage tout entier était

debout. Le cortège défila entre deux rangs de visages inquiets et désappointés. Mauvaise affaire! On n'avait rien trouvé de suspect. Le misérable, sans doute, avait choisi un poison qui ne laisse pas de traces. S'il s'avisait, à présent, de poursuivre les délateurs? Et chacun, pour détourner les soupçons du bonhomme, se hâta de lui faire une visite. Mme Paul apporta une énorme botte de roses. Le ménage Mouche arriva avec une grande couronne de violettes naturelles. L'étroite boutique était pleine de monde. Au fond, s'allongeait le cercueil entre des bougies allumées. Petit-Louis était assis auprès : il tenait sa casquette à deux mains, sur ses genoux, et il reniflait sans cesse, avec de grands hoquets qui le secouaient comme un arbre. Il flottait une odeur lourde de fleurs et de phénol.

M. Georges Rency ne s'est pas contenté de cette émouvante image. Il a voulu adopter jusqu'aux plus tragiques et irréparables conséquences de la méchanceté humaine, et il nous montre Petit-Louis incapable — après l'atroce douleur de la calomnie qui l'a sali et de cette mort qui le laisse seul au monde — de refaire sa vie, sombrant dans la folie du suicide. Cette fin lamentable n'était point nécessaire pour nous attendrir, et l'auteur avait déjà atteint son but de façon magistrale en nous narrant simplement, dans tous ses détails, l'odyssée du misérable. Mais, comme on peut le voir encore dans *Le Juge*, il semble bien que ce soit une des notes spéciales de la pensée philosophique propre à M. G. Rency, et peut-être est-elle tendancieuse, que cette application employée par lui à nous découvrir les cœurs les plus attachants et les plus innocents, malheureux, poursuivis par la destinée hostile jusqu'à l'heure où la mort seule apparaît à leur esprit troublé comme le dernier refuge. Il faut toute la miséricorde apitoyée et tendre de sa psychologie, il faut toute cette pitié qui se trahit dans la spontanéité

avec laquelle l'auteur évoque mille petits détails touchants et familiers autour de ces figures sacrifiées, pour que cette tendance ne communique pas à son pessimisme quelque chose de préconçu et d'artificiel.

Dans *le Bon Dieu de Plainevaux* — cette petite fresque grandiose où l'analyse d'un sentiment paternel troublé, voisin de la folie, est poussée avec une discrétion qui ne délaisse aucune teinte nécessaire, — le dénouement de désespoir furieux est plus logique, conséquemment plus compréhensible; et c'est peut-être cette inflexible tenue du récit qui lui infuse la force émouvante et horrifique dont nous sommes frappés en le lisant.

Ainsi, ce n'est pas seulement par leur langue imagée et, tour à tour, tendre, âpre ou emportée, en même temps que souple, ce n'est pas seulement par la force dramatique stagnante en eux que les *Contes de la Hulotte* méritent notre attention. Cette force a trouvé, il est vrai, en quelques-uns d'entre eux, un cadre impressionnant et adéquat. Mais ce qui nous attire et nous captive surtout, malgré qu'il nous faille protester, au nom de la Vie et au nom de la vaillance chrétienne, contre un pessimisme parfois déprimant, c'est cette chaleur surprenante de cœur qui fait palpiter l'auteur des mêmes fièvres dont ses héros palpitent, qui l'émeut de leurs propres angoisses et qui le rend tout vibrant de leurs colères désespérées.

2 juillet 1906.

VI

EDMOND GLESENER

LE CŒUR DE FRANÇOIS REMY

Comme nous dissertions naguère, le plus pessimiste de mes amis et moi-même, de la vie littéraire en Belgique, de l'indifférence, si dure à briser, où elle déploie son activité persistante, et des mécomptes imprévus qu'y rencontrent les meilleures volontés, cet ami constatait, et non pas sans chagrin, qu'une part assez notable doit revenir à nos écrivains eux-mêmes dans la responsabilité de cette humiliante déréliction dont ils se plaignent.

Combien de nos meilleurs artistes semblent, par d'inattendues maladresses et par d'injustes partis pris vouloir décourager le zèle de ceux-mêmes qui s'emploient le plus fervemment à faire rendre aux lettres belges l'équitable tribut qui leur est dû? Et, sans y mettre les gants de Buckingham, mon interlocuteur eut d'agréables ironies à l'endroit de certains critiques, persévérants et bénévoles, qui, sans intérêt bien apparent, s'obstinent sur la brèche d'où feu Potvin fut dégringolé, qui s'inquiètent de belles œuvres à signaler, des jeunes talents à mettre en lumière, des indolences ambiantes à secouer, et qui n'obtiennent, — pour prix de leurs exploits! — de plusieurs parmi les plus directs intéressés, qu'une gratitude, épistolaire peut-être, mais non point très haut proclamée...

Mon ami est un charmant garçon qui radotait.

Quel amoureux fervent des lettres, s'il est digne de ce nom, s'inquiétera de la reconnaissance que ses travaux lui devraient attirer par ricochet? Le déni de la plus élémentaire justice peut mortifier celui qui n'a point mesuré ses labeurs désintéressés, j'en tombe d'accord. Mais le véritable critique d'art parlera des œuvres pour elles-mêmes, et non point en considération d'une ristourne hypothétique de sympathies personnelles. Il en parlera lorsqu'elles sont intéressantes, les louant quand elles sollicitent son admiration, les discutant si elles n'ont pu atteindre l'idéal de beauté qu'elles visaient. Mais il se préoccupera, moins que quiconque, des « profits et pertes » qui, d'aventure, lui pourront venir de ses travaux! Et surtout, ah! surtout, son esprit sera suffisamment averti de la psychologie des hommes de lettres, pour n'en guère attendre d'enthousiastes retours...

Je ne sais quel peut être, sur ce point, l'état d'âme de ceux d'entre nous qui s'attachent à la critique littéraire. Pour moi-même, il me serait impossible, en certaines rencontres, de renoncer à dire mes impressions sur telles ou telles œuvres dont le mérite éclate. Je rongerais mon frein, par exemple, s'il m'était interdit de rendre au roman de M. Edmond Glesener, *le Cœur de François Remy*, l'absolue justice qui lui est due. J'y ferai, sans doute, quelques objections, car les admirations totales effleurent trop la complaisance. Mais ces réserves, qui touchent surtout aux idées, ne peuvent mordre sur l'incomparable valeur esthétique de cette œuvre consciencieuse.

C'est, peut-être, de toutes les épopées de l'âme wallone qui ont vu le jour chez nous, la plus significative, la plus réaliste dans sa poésie enveloppante et la plus sincère. C'est, assurément, celle qu'une forme ciselée avec amour et patience, transparente comme l'eau des rivières à truites, sobre, nette et sereinement imagée, ennoblit le plus.

Les qualités du style classique et clair, précis et

aisé de M. Edmond Glesener ne se découvrent pas seulement dans certains épisodes à effet et dans certains « morceaux de bravoure », où l'artiste aime à donner tout son effort. L'auteur a tissé tout son roman dans le même et constant souci d'art qui s'applique et ne laisse subsister aucune bavure ni aucune scorie. Les portraits de ses personnages acquièrent, immédiatement, par le choix discuté et judicieux des traits caractéristiques, un inoubliable relief. Ces hommes vivent et se meuvent véritablement sous nos yeux. Où les avons-nous vus déjà? Comment ces lignes évoquent-elles des physionomies dormant en nos mémoires? Nous l'ignorons. Mais nous les reconnaissons. Et nous songeons alors que ce n'est pas seulement l'âme de telle terre wallone que M. Edmond Glesener a voulu exprimer, mais qu'il s'est attaché même, comme le peintre ou le sculpteur, à donner aux êtres leurs traits extérieurs les plus exactement régionaux et typiques. Ainsi quelques lignes lui suffisent pour enfermer ces traits en un croquis rapide :

Son père, Hubert Remy, debout sur le pas de sa porte, bourrait sa pipe, tout en regardant la marmaille se bousculer, avec des criailleries, dans le ruisseau. Petit et trapu, il portait droit sa face carrée, qu'une barbe drue couvrait jusqu'au milieu des joues. Son large front était encadré de cheveux bruns, déjà grisonnants aux tempes. Il avait une mine joyeuse, bien que ses prunelles, sur lesquelles des paupières fripées glissaient lentement, fussent d'un gris pareil au gris des brumes d'automne.

Quelle intensité de vie encore, quelle justesse de coloris dans cette silhouette, que nous prenons au hasard, de lutteur forain : « Le premier, haut planté, avait la tête toute petite sur des épaules énormes. Sa musculature tourmentée soulevait une peau claire, pétrie de rose et de lait. Un maillot de couleur vio-

lette moulait ses jambes plus fermes que du marbre, et ses cheveux blonds, où le soleil allumait des lueurs, opprimaient un front bas et bombé d'entêtement. »

Avant de nous arrêter au saisissant symbolisme de ce roman dont le héros principal résume une race — symbolisme peut-être un peu tendancieux et trop chaleureusement accepté par l'auteur, — il convient de mettre en relief la reconstitution vraiment émouvante réalisée par M. Edmond Glesener de la terre wallone, de ce Condroz mosan où il a situé les petits événements de sa douloureuse odyssée. L'Entre-Sambre-et-Meuse, la Famenne, les Ardennes, ah! quiconque a pénétré leurs plus secrètes beautés les retrouve avec amour dans les descriptions d'une tonalité si juste, d'une couleur si reconnaissable, de lignes si évocatrices, que ce roman renferme à foison.

Il semble que M. Glesener ait eu la pudeur de recommencer certaines peintures banales, trop aisées à refaire, décourageantes dans leur classicisme. Un lever d'aube, une nuit calme, un coucher de soleil, une journée de pluie, un orage, une tourmente neigeuse... Tous ces tableaux, où s'appliquerait longuement un artiste conventionnel, il lui suffit de trois lignes, mais dominatrices, pour les brosser magistralement :

C'était par une nuit sereine et tiède. A leurs pieds, la petite ville dormait. La lune, éclatante de blancheur au milieu du ciel plein d'étoiles, baignait le vallon d'une lueur onctueuse; elle éclairait les arbres sur leurs bords, argentait les ardoises des toits et, penchée sur la rivière, trempait ses rayons, comme une chevelure, dans ses flots alanguis. De larges nappes d'ombre s'étalaient sur les versants des coteaux. Il y avait dans l'air des odeurs de feuillages...

Le soleil n'était encore qu'au ras des toits; il faisait pâle et frais; les coqs chantaient.

Les heures s'écoulèrent dans une torpeur enflammée. Immobile sur son rocher, il continua d'épier les nomades. Le soleil, flamboyant au milieu du ciel bleu, répandait sur la terre un souffle de fournaise. L'ombre des arbres où il se tenait tapi était limpide et ardente. Il sentait des rayons, dardés entre les feuilles, le piquer à la nuque comme des traits de feu. On n'entendait que le grincement des grillons...

Mais, par contre, avec quelle richesse de détails descriptifs et observés, avec quelle ressemblante exactitude, l'auteur ne développe-t-il pas à nos regards, en des planches minutieuses et complètes, les paysages propres aux pays qui servent de cadre à l'aventure de François Remy! Un choix savamment dosé du mot propre et de l'épithète adéquate, l'élection heureuse des objets caractéristiques qui les meublent, donnent à ces paysages une valeur rare et vraiment documentaire dans leur poésie impressionnante et dans leur chaude atmosphère de vie :

De toutes les contrées où le printemps les ramenait, la vallée de la Meuse plaisait surtout à François, autant à cause de la gentillesse de ses habitants que par la grâce pleine de langueur de la nature, qui lui rappelait les paysages familiers à son enfance.

Les villages, couchés en long sur les rives, avaient un air de quiétude et de bonheur; les façades des maisons souriaient de loin dans la verdure; le fleuve, jouant à leurs pieds, emprisonnait leurs reflets dans un réseau tremblant de lumière. Mais il s'échappait vite pour clapoter entre des prairies, dont les bords éclatants de fleurs faisaient comme deux chemins de procession. Puis un détour le poussait contre une colline, rayée de haut en bas par des traînées brunes, entre des espaces hérissés de broussailles; et les flots se couvraient d'un tapis d'ombre, dont le bout effrangé ondulait au milieu du courant sur la nappe d'azur que le ciel déroulait de la berge opposée.

La colline s'abaissait peu à peu; il en surgissait une autre, que des rochers de couleur grise bouscu-

laient de la base au sommet; puis, tout à coup, les ruines d'un château découpaient sur le ciel leurs profils anguleux. En face, des bois s'inclinaient; tout au fond, la Meuse, unie et sombre, coulait sans bruit. Il y avait dans ces endroits du vallon quelque chose de sauvage, de solennel et d'engourdi.

Mais des herbages prolongeaient les grèves; un toit de tuiles piquait une tache rouge dans la verdure; une lumière plus abondante recommençait de circuler. On entendait des beuglements dans une ferme prochaine, ou c'était la rumeur d'une chute d'eau, dont la barre écumeuse coupait la rivière dans toute sa largeur. Des vannes ouvertes dégorgeaient la surabondance des ondes, avec des bouillonnements, au milieu des moires argentées; une fraîcheur s'exhalant de ces remous vaporisait à l'entour des senteurs humides. Au delà, il y avait un village... La profondeur du firmament se répétait dans le fleuve, margé de prairies où séchaient des linges étincelants, avec une rangée de peupliers, la silhouette d'un pêcheur, l'image noyée d'un cottage dans un bouquet de fleurs, et, plus loin, la perspective bigarrée des façades et des toits.

*
* *

Une œuvre aussi vaste que celle-ci, aussi concentrée, dénonçant, malgré l'absence de tout effort apparent, une somme de travail aussi considérable et aussi heureusement rétribuée, serait, pour le critique, inépuisable en aperçus.

Nous pourrions successivement mettre en valeur la philosophie pessimiste, amère et résignée qui pénètre le récit, la profondeur psychologique que différentes études d'âme y révèlent, les traits véridiques d'humanité générale que l'auteur y a rassemblés, et aussi l'exact cinématographe des mœurs et des coutumes wallones qu'il réalise. Nous pourrions, surtout, faire remarquer la tendresse humanitaire, cette

sorte de chaleur compatissante du cœur, legs des romanciers réalistes russes, qui arde dans chaque page du roman et qui le sauve de la sécheresse et de l'hostile âcreté des naturalistes français. Disciple de Flaubert — nous y reviendrons et nous n'hésitons pas à le dire, bien que d'autres l'aient constaté avant nous, — M. Edmond Glesener a la même vue impitoyable et nette des cruautés et des dérisions de l'existence, mais, comme Tolstoï et Dostoïewski, il a l'intense amour des humbles et des malchanceux, il a cette pitié qui sait ennoblir leurs détresses et montrer l'envol de l'âme sous le cri de la chair pantelante.

Les qualités de la composition, la charpente solide et soutenue, la suite logique des événements et des caractères, l'intensité de l'observation qui embrasse tous les détails et la maîtrise judicieuse qui élimine les faits négligeables pour ne retenir que les accidents symptomatiques, tout concourt à faire du *Cœur de François Remy* l'œuvre mûrie et complète, attirante et grandiose, brûlante et simple, naturelle et musclée, dont nous avons essayé d'indiquer quelques aspects.

Mais il nous faut arrêter plus longuement notre attention à la pensée maîtresse du roman, qui fut, répétons-le, de personnaliser toute l'âme d'une race dans celle d'un homme.

Evoquons encore une des situations du récit, celle qui nous montre François Remy revenant, après de longues années misérables, en sa chère cité liégeoise : « La Meuse verdâtre coulait sans bruit. Une fraîcheur s'en exhalait. Il l'aspira de toutes ses forces et quand, du milieu de la Passerelle, il embrassa d'un coup d'œil les hauteurs penchées de Sainte-Walburge, le Pont-des-Arches avec ses statues, les quais où il avait si souvent flâné, la vieille Halle tapie dans le fourmillement du marché matinal et, au delà du Pont-Neuf, les bois du plateau de Cointe,

violets sous la grisaille du ciel, quand il se sentit enveloppé par la rumeur de cette cité joyeuse qu'il n'avait plus vue depuis douze ans, il frissonna sous les effluves d'un immense attendrissement, comme si le cœur même de la ville eût battu dans sa poitrine. »

Le cœur même de la ville! C'est bien vrai; le cœur et l'esprit, l'âme, le tempérament, tout l'être enfin de François Remy reflète le cœur et la nature du pays wallon. Son existence, brisée par sa sensibilité sans contreproids, par sa bonté sans énergie, par sa mollesse d'âme foncière, résume une foule d'existences analogues, et le tort principal de M. Glesener semble être d'avoir trop tendrement développé les séductions de ce mal, sans en indiquer le contrepoison naturel.

Comme on l'a bien souvent déjà consigné, l'Ardennais possède des qualités ardentes, un élan vif et emporté, et des paresses alanguissantes. « Il est certainement homme d'action, a écrit M. Albert Mockel, mais un singulier penchant vers la rêverie le dépouille de ce patient esprit de continuité qui fait la force des Flamands. Le défaut le plus grave du Wallon, et sa qualité la plus haute d'où proviennent toutes les autres, c'est une sensibilité nerveuse, délicate à l'extrême chez les hommes cultivés, et dont on retrouve les traces avec étonnement jusque dans le peuple des campagnes. Elle donne à ces grands hommes bruns ou châtains un élan de tendresse secrète pour toutes choses et, par elle, ils communient intérieurement avec la nature; mais on peut dire qu'elle cause à la fois la chaleur traditionnelle des « têtes de houille » liégeoises et la dispersion de leur effort. Le Wallon est inventif, mais prompt au découragement lorsqu'il s'agit de réaliser... »

Ainsi offre-t-il, comme François Remy nous le démontre par son exemple, le mélange d'une mollesse qui confine à la lâcheté, d'une incapacité d'effort dont le secret mobile est parfois la bonté même,

la crainte de faire souffrir, avec des ardeurs étranges et une sensibilité nerveuse presque maladive.

Au début de *Sapho*, Alphonse Daudet a symbolisé toute la lamentable aventure de Gaussin avec Fanny dans la montée de plus en plus alourdie et pénible d'un escalier encore embrumé par la nuit... Ici, toute l'odyssée navrante de François Remy semble résumée, dès les premières pages, quand le jeune homme, suivant les nomades parmi lesquels il a remarqué Louise Lombard, ne parvient pas à se détacher de l'humble caravane pour revenir au village, tout en se fixant des limites qu'il recule et dépasse toujours...

De tempérament généreux, timide, doux et ardent, c'est un voluptueux dans la force absolue du terme. Avant même d'aimer un objet précis, il aimait l'amour. « Amabat amare », selon l'expression de saint Augustin. Toutes les nuances et les plus furtifs mouvements de ce cœur, depuis qu'il bat, ont été subtilement devinés et enregistrés par M. Glesener. Après les puériles amourettes de la douzième année, après ces enfantillages délicieux où l'âme humaine dépense peut-être ses plus exquises réserves, le jeune homme sent en lui le besoin et le goût de l'amour régulier et pur qui agrandit le cœur et qui remplit la vie. Sa timidité, son inflexible sensibilité ombrageuse le font passer à côté du bonheur. L'auteur a décrit avec une réelle justesse de pénétration ce premier épisode de la jeunesse de François Remy. Mais, un jour, surgit à ses yeux une vierge attirante et belle. A celle-ci François ose avouer son amour, car, plus misérable que l'humble vannier qu'il est lui-même, c'est une enfant errante, la fille d'un vieux nomade, type rapace et roué par qui d'ailleurs le jeune homme est adroitement joué. Il succombe à l'attrait des sens, et désormais il est perdu. Pris dans l'engrenage, dont il ne pourrait arracher son cœur qu'en le déchirant, il se joint aux Lombard et lie son destin à leur infortune. En une série de tableaux

naturels et poignants, M. Glesener décrit l'existence enivrée et mortifiante qui devient la sienne. Il nous montre François Remy asservi de plus en plus à sa propre faiblesse, conscient d'une déchéance dont il rougit sans parvenir à s'en libérer. Des scènes d'une vérité simple mais lumineuse nous le présentent déclassé dans ce milieu vulgaire, dont chaque type est créé avec un art sobre et impressionnant. Cinquante fois le pauvre diable veut s'arracher de la géhenne où il est tombé, revenir au pays natal, retrouver les bons êtres qui l'ont élevé, revivre, libre et fier sous le soleil de Dieu, de la vie noblement laborieuse des réguliers. Mais sa faiblesse, son manque d'énergie le tiennent prisonnier du milieu misérable où il a échoué, et cela même après la mort de la malheureuse pour l'amour de qui, jadis, il s'y est effondré...

*
* *

Il y aurait, je l'ai dit et je tiens à le répéter, quelques graves réserves à opposer au roman de M. Ed. Glesener, si nous écartons le prestige de sa forme d'art, pour en apprécier seulement les idées. La première sera précisément le regret que nous éprouvons en présence de l'acceptation attendrie et indulgente de la moins pardonnable faiblesse. Nous éprouvons pour François Remy une sorte de sympathie combattue et apitoyée, mais plus encore de la colère et de la révolte devant la mollesse. Ses perpétuelles oscillations nous irritent et ses vains élans diminuent à nos yeux les générosités et la bonté de son cœur. Il ne semble point que l'auteur les juge avec une égale sévérité. Sans doute prononce-t-il lui-même, et fréquemment, le mot de déchéance en parlant de son héros. Mais nous avons comme l'impression que M. Edmond Glesener rend le destin seul, la race et une sorte d'inexorable Fatalité responsables des

malheurs qu'il raconte. Et c'est ici que l'absence du sentiment chrétien du devoir chez l'auteur est surtout pénible. Mais ne serait-ce point qu'ayant profondément — et profitablement — étudié Gustave Flaubert (voyez combien certaines descriptions, par exemple celle de la merveilleuse journée des luttes, rappellent les procédés de ce dernier, sa science narrative, son art des ensembles et de la gradation, ses peintures même), ne serait-ce point, donc, qu'ayant pris pour modèle l'auteur de *Madame Bovary*, M. Edmond Glesener se serait intoxiqué quelques-uns des partis pris du maître? Cette tendance, notamment, au fatalisme pessimiste et cette préoccupation d'impassibilité que crève, à chaque instant, la générosité native du disciple? Ou, encore, l'inutile emploi de quelques termes crus, de quelques lascives images? Et, plutôt que d'y voir la trace d'un bas anticléricalisme maladroit et injuste, n'attribuerons-nous pas à la même cause l'inexcusable et fâcheuse erreur qui entraîna l'auteur de cette œuvre d'amour et de compassion à dessiner sous des traits caricaturaux, mensongers et révoltants, la figure du prêtre qui, dans un épisode du *Cœur de François Remy*, représente, par l'autorité de son onction sacrée, une religion excitatrice, avant toute autre, de générosité, d'amour et de pitié?

14 mai 1905.

VII

LOUIS DELATTRE

I

LE PAYS WALLON

LES CARNETS D'UN MÉDECIN DE VILLAGE

L'étranger qui, débarqué du soir même, parcourt distraitement l'interminable menu des divertissements offerts à sa curiosité par une seule nuit parisienne, s'arrête parfois au nom puéril, inoffensif, d'un théâtre montmartrois : *Le Grand-Guignol*. Soucieux d'une soirée récréative et délassante, il décide d'y porter ses pas. Et c'est, dans le renfoncement d'une rue de la Butte, une sorte d'esthétique bonbonnière où, vers les dix heures, afflue l'élégante cohue des messieurs aux yeux plombés et des dames au masque d'étain. Cela bourdonne, fleurète et rit. Mais à peine l'obscurité faite dans la salle, et la toile levée sur la scène minuscule de ce lieu singulier, voici que se révèle, dans toute son horreur calculée, le caractère morbide et féroce du théâtre qui se joue là et qui, si congrument, se dénomme lui-même « théâtre d'épouvante ».

L'imagination humaine ne peut rien inventer de plus inattendu, de plus atroce, de plus crispant pour les nerfs, de plus perforant pour les cervelles des malheureux blasés amenés là, que ces brefs petits actes, où, tour à tour, le crime, la folie, la maladie, le vice, la fatalité, l'ingéniosité perfide du mal vous

enserrent comme dans un étau implacable... Gens acculés au suicide au milieu de circonstances effroyables, pères qui massacrent leurs enfants sous la tenaille embrasée de l'idée fixe, fous qui se transforment en tortionnaires des gens sains, femmes clouées vivantes dans un cercueil de plâtre en fusion... C'est le théâtre d'Epouvante. Dans la salle, obscure toujours, les yeux luisent, les mains se crispent, les poitrines halètent. Des odeurs d'éther flottent, évadées brusquement de flacons ouverts dans un déclic sec. Parfois, une spectatrice moins gangrenée s'évanouit. Les nerfs ainsi se détraquent et les cœurs s'affolent. Mais le directeur du Grand-Guignol gagne beaucoup d'argent. C'est le théâtre d'Epouvante...

Pourquoi donc quelques contes pris aux *Carnets d'un médecin de village*, le dernier livre de ce tendre et clair esprit, M. Louis Delattre, m'ont-ils fait songer trop précisément au théâtre d'Epouvante?...

C'est, pour un écrivain, l'incontestable preuve de la richesse de son talent et de son tempérament qu'une faculté puissante de se renouveler. Nous devrions nous réjouir en lisant, tour à tour, *le Pays Wallon* et *les Carnets d'un médecin de village*, qui attestent une si florissante diversité dans la manière de l'auteur. Pourtant, ma joie n'est point sans mélange.

Le Pays Wallon, sorte de monographie du pays, de la vie, des gens de la Wallonie, est une œuvre exquise et douce, lumineuse en tout point. Elle démontre la psychologie subtile et une, et si aisément émue, de celui qui l'écrivit à la gloire de sa race. Elle nous rappelle les notes essentielles et les caractéristiques foncières de son art. Certaines pages de ce livret patrial si fervent sont comme la quintessence des sentiments épars dans *les Miroirs de jeunesse*, dans *le Jeu des petites gens* ou dans ce rare et authentique chef-d'œuvre : *le Roman du chien et de l'enfant.*

Pourtant, c'est bien M. Louis Delattre qui vient

d'écrire *les Carnets d'un médecin de village*. En vérité, mon embarras pour le louer est grand. Non point que le livre soit banal, certes! ou manqué; bien au contraire, dans cette série de contes — dont l'un tout au moins, *Un homme juste*, est une œuvre de maître que Maupassant eût été fier de signer, — l'artiste se montre plus souple, plus nerveux, plus inventif surtout qu'il ne fut jamais. Il s'y révèle avec un sens puissant du tragique, et d'une intensité que l'on n'eût pas osé attendre peut-être de son art si délicat et si naïf. Avant de formuler les réserves que j'ai à faire ici — et ma franchise ne surprendra point M. Delattre — je veux dire bien haut qu'un narrateur imaginatif, observateur exact jusque dans le plus petit détail, s'impose dans ce livre inquiétant. L'imagination! L'invention! n'est-ce point là ce qui manque le plus à nos conteurs? Tous sont des copistes singulièrement habiles de la nature et des enregistreurs fidèles. Mais le don de créer, d'inventer des situations, des intrigues neuves, et celui de mettre les caractères aux prises avec des épisodes réels, demeurent exceptionnels chez nous.

Or, si nous avons un reproche à faire aux *Carnets d'un médecin de village*, c'est, au contraire, celui d'une invention dramatique presque toujours excessive. Que d'horreurs évoquées avec art, avec bonté même, — avec une bonté laïque et indulgente à toutes les faiblesses, — dans ces pages où la grâce attendrie et les émois lyriques de M. Louis Delattre se fondent constamment dans les détails précisés de folies anormales et de maladifs détraquements!

Sylvie au jardin, la plus adoucie de ton parmi ces nouvelles, qu'est-ce au fond, et malgré l'immense pitié humaine qu'elle recèle, qu'est-ce sinon un mélange morbide des cris de la volupté de jeunesse avec l'épouvante de la mort?

J'y relève une notation brève et profonde, comme un coup de bistouri, qui termine précisément l'un

de ces délicieux tableaux agrestes, tels que la nostalgie amoureuse du Wallon retenu à la ville peut seule en composer avec une aussi fraîche et aussi pressante poésie :

Ah! le vieux jardin négligé! Je le retrouvais sale, désordonné et amical, tel qu'en mon imagination je le revoyais sans cesse : plein de fruits, de pauvres fleurs et de légumes rustiquement confondus.

Je caressais le mur de l'écurie aux briques d'un ton si chaud, qui abrite les espaliers dont les pêches n'ont jamais rafraîchi que les mulots. Avec quel plaisir je reconnaissais l'abondante désinvolture des fraisiers lançant les grêles filets de leurs coulants, à travers la bordure de buis, jusqu'au milieu du sentier où mes pieds les écrasaient! A peine si les touffes de groseillers avaient grandi. Les plates-bandes des choux, des poireaux et des salades dormaient aujourd'hui, comme toujours, dans la paix de tous leurs tons de vert...

A l'ombre des ramilles où les pois attachaient leurs cosses fraîches vernies et où flottaient les fleurettes pimpantes comme des papillons retenus aux prises, je retournai le banc de branches tressées. C'était le tondeur de haies qui jadis l'avait construit. Ici j'avais dormi tant de sommeils d'enfant, aux torrides après-midi des mois d'août anciens!

Délices de passé! Ecoutez, un coq chante de sa voix claire comme un sabre brusquement tiré au soleil. Une machine agricole crie au loin, dans un champ, de ses roues mal graissées. La grosse servante qui cueille le souper du ménage essuie, du dos de la main qui tient une salade, son front emperlé de sueur... Doux temps où ces choses passaient devant mes yeux comme des images n'ayant rien d'amer, dans un enchantement sans pensée...

Je m'étais assis à l'ombre verte et tendre des pois ramés. Le livre que tantôt je feuilletais pieusement en marchant s'ouvrit sur mes genoux. Dans la douceur radieuse de cette vie végétale et muette, je me mis à lire... Je me mis à lire parce qu'en ce moment, sans doute, le voulait ainsi le démon de la pensée écrite,

le démon qui veille jalousement, dès que nous savons nos lettres, à ce que plus aucune de nos joies ne demeure pure de la tristesse des pauvres hommes qui ont souffert avant nous...

Savourez bien la charmante description tout illuminée du frais sourire de la Wallonie que termine, en conclusion, cette amère et profonde remarque. Vous n'aurez guère, en effet, l'occasion d'en retrouver beaucoup de pareilles dans les *Carnets du docteur Rose*, tout occupé que fut cet homme bon à enregistrer des horreurs...

Ce docteur Rose — dont M. Delattre nous dit se borner à publier ici quelques cahiers de notes trouvés en sa mortuaire — fut au physique un petit gros homme, carré d'épaules, de corps épais. Ses cheveux demeurés abondants, taillés courts, et sa barbe frisée d'un blanc étincelant, augmentaient encore l'impression de santé, de netteté fraîche que donnaient à sa physionomie ses joues rouges et son grand front uni. Il avait des oreilles étrangement hautes et étroites, un nez long, charnu au bout. Quand il parlait de sa bouche édentée, on voyait poindre le bout de sa langue qui venait lui mouiller les lèvres.

Nous avons tous connu quelque docteur offrant cette apparence bénigne, et certes le portrait est joli. Prenez garde, toutefois, que ce bonhomme taillé en pot à tabac fut une manière de faune des bonnes gens, adorateur des instincts, et une sorte de libertaire faisant fi des vieilles morales. Quant à sa bonté — j'entends la bonté qu'il eût pu témoigner à des êtres, sains ou malades, mais normaux et respectables, — ses carnets nous donnent peu de renseignements sur ce sujet...

Il était, nous dit M. Delattre, d'une naïveté, d'une honnêteté, d'une fraîcheur d'âme délicieuses; et l'on voyait que cet homme goûtait, comme le bien suprême, le jeu de la vie pure de toute crainte...

Voulez-vous connaître la morale du docteur Rose? La voici :

Savez-vous, disait-il, à mon sens, pourquoi nous sommes au sommet de la civilisation? Parce que, depuis quelque dix ou vingt ans, nous osons, même nous les hommes d'étude et de réflexion, et sans arrière-pensée de religion, d'intérêt ou de politique, nous osons vivre tels que nous sommes, joyeux, sans remords, sans espérance! C'est la biologie, retenez-le, qui a fait cela!

Toute nécessité a sa loi. Donc il y a autant de lois que de créatures. A la société froide des logiciens, va succéder une société réchauffée à l'Evangile chaleureux des naturalistes! Je suis bien heureux, pour ma part, d'avoir entrevu parfois le nouveau Fils de l'homme dans la foule où il fait ses miracles...

Ainsi divaguait et extravaguait cet excellent docteur Rose. Mais voyons, en cinq lignes, les tableaux qu'il nous a laissés du monde, du monde si heureux et si beau, où le nouveau fils de l'homme fait ses miracles. Je vous préviens que j'arrache les voiles poétiques...

Voici *Sylvie au jardin*. Et le docteur Rose, tout jeune alors, ayant par mégarde appris à la tuberculeuse Sylvie qu'elle mourra sous peu, lui fait attendre son heure dernière en la déshonorant paisiblement. Voici *Florence de Pêchant :* le docteur Rose y voit un père et son fils se massacrer mutuellement en l'honneur de la servante qu'ils convoitent tous deux. Voici l'*Homme juste*. Le docteur Rose nous raconte l'épouvantable, l'inoubliable histoire d'un pauvre diable qui, ayant voulu se faire rendre justice, cause la mort de deux ou trois autres pauvres diables et meurt lui-même fou. Voici le *Mariage aux béquilles* et les *Amants d'Angélique*, qui sont d'assez désobligeantes histoires de détraquements séniles, dont je vous épargne les pittoresques détails. Voici le *Cas du docteur Rose*, étrange aventure à la Poë

ou à la Wells, qui nous permet de respirer, après les horreurs précédentes, et qui, opposée à la douce et mélancolique idylle du *Vœu*, résume à merveille les ressources si variées du talent de M. Delattre.

Mais voici *l'Amour et Françoise*, où l'on voit un docteur déshonorer la jeune fille qu'il soigne, parce qu'il a bien le droit, que diable, de ne point se fermer le seul infini qui soit humain, l'infini de la chair! Et quand ce docteur s'est tué, la pauvre fille étant enceinte et folle, son confrère Rose vient au cadavre et baise pieusement le front de ce fervent de l'infini. Dans *le Châle de noces*, une vieille demoiselle est enterrée vivante et dévore le châle des noces qui ne furent jamais célébrées... Dans *les Revenants*, le docteur Rose, par un petit travail chirurgical généralement mal vu des autorités judiciaires, efface les témoignages imminents d'un inceste héréditaire.

J'en ai dit assez pour établir que, si *les Cahiers d'un médecin de village* ont une incontestable et grande valeur littéraire, s'ils sont écrits dans cette langue d'une harmonieuse clarté qui confère à M. Delattre une place à part parmi les premiers conteurs de notre pays, l'atmosphère morale dans laquelle baignent ces récits n'est pas toujours de celles qu'il puisse être sain de respirer. Il y a des fleurs merveilleuses qui sont des poisons. Tous les docteurs doivent le savoir, pourtant.

10 avril 1910.

II

LES CONTES D'AVANT L'AMOUR

Un homme d'une imagination plus lyrique que forte et d'une très fine sensibilité est arrivé à l'âge

médian où, devant la côte à descendre, celui qui a vécu intensément s'attarde à rechercher, sur la montée déjà franchie, le fantôme clair et souriant de sa jeunesse. Il a passé, comme chacun de nous, par les fièvres du désir, par les affres de la tristesse, par les émois de la lutte et par les angoisses des incertitudes. Il a connu les hommes, et combien peu sont droits et sincères! Il a connu les tendresses filiales et paternelles, la douce et puissante chaleur des cœurs que le sang unit, et il a connu aussi la troublante ivresse de l'amour, les persistants despotismes de l'illusion et la jeunesse éternelle que cette dernière entretient dans l'homme. Voici que les fatigues de l'existence et la mélancolie de la pensée le ramènent vers son passé, par le chemin embaumé des printemps évanouis, et voici qu'il revoit les journées délicieuses où la terre natale berçait d'un souffle passionné le grand élan de son adolescence vers la vie... Alors, il écrit les pages, étincelantes de rosée où déjà le soleil étincelle, des *Contes d'avant l'amour*. Or ce poète, ce sensitif, cet artiste coloré et harmonieux, vous le connaissez bien, vous qui avez lu les *Contes de mon village*, les *Miroirs de jeunesse*, *Une Rose à la bouche*, les *Marionnettes rustiques*, la *Loi de péché*, toutes ces odyssées fraîches et parfumées de la jeunesse et de la passion pure et ardente, vous qui avez lu ce petit chef-d'œuvre d'émotion délicate qu'on appelle le *Roman du chien et de l'enfant* et qui seul suffirait à donner à M. Louis Delattre l'une des toutes premières places dans la phalange distinguée de nos romanciers wallons. Feuilletons au hasard ces *Contes d'avant l'amour*. Epinglons les tableaux exacts et souriants qui s'y fixent, notons les échappées philosophiques qui leur donnent une portée souvent profonde, signalons au passage les trouvailles de l'observateur.

*
* *

A vrai dire, il ne semble pas que, pour M. Louis Delattre, l'homme ait aucun autre but dans la vie, sinon de s'épanouir, sous la grâce ou sous la rigueur des saisons, en bonté, en jouissance et en douceur. Mais l'homme est toujours l'homme. Le meilleur a ses faiblesses, ses inconscientes cruautés, ses lâchetés inaperçues; il fait sa joie, souvent, de la douleur des autres, et cela sans intention, simplement parce qu'il écoute une voix mystérieuse qui commande à sa vie et à ses élans. Paulin le méditatif, — le dernier héros de M. Delattre, — avec son air d'extase, de bonheur et d'étonnement mêlé à la naïveté enfantine qui rayonne sur son front et avec son visage qui exprime ouvertement l'avidité des joies, est un fils de la terre wallone, sans la ride d'aucun souci, ni le pli du moindre calcul : « C'est un corps poussé sur notre chère mère la Terre — dit M. Louis Delattre — pour porter la rose de ses lèvres. Ce malade du bonheur de vivre, même couché sur des cadavres, se serait écouté chanter. Mais pourrait-on lui en vouloir, puisque lui-même serait mort s'il n'avait pu chanter, et chanter au moment qu'il le voulait?... »

A cette créature symbolique M. Louis Delattre donne une vie, une réalité, une aventure. C'est l'adolescent qui chante, à celle qu'il aime aujourd'hui, le lied, attendri et cruel à la fois, de l'amour défunt. Il aimait hier Romanie. Mais il ne l'aime plus aujourd'hui qu'il a rencontré une sauvageonne instinctive et passionnée, prise au seul aspect de sa triomphale jeunesse. Il ne réfléchit jamais. Son cœur le porte. Il n'essaie pas de comprendre la vie. Mais il est, simplement, fidèle à la terre comme une fleur des champs :

Pour que le regret du passé lui vînt, ah! le présent avait une bouche infiniment trop caressante et

molle; et non moins trop flatteuse pour que devant lui l'avenir osât jamais lever la main!

Or, ce fruit de la terre wallone fut cruel à son jour, comme je l'ai dit. Cruel inconsciemment, et son crime — qui fut de tromper l'amour de Romanie, l'ingénue crédule et fidèle, — il le raconte à sa princesse nouvelle avec une séduisante et lyrique abondance.

*
* *

Dans le *Printemps sous la neige*, en effet, si dure et si impitoyable que nous paraisse l'action de Paulin, que de délicieuses impressions sont rassemblées et palpitent! Mais aussi quel raffinement cruel :

S'en aller, un matin d'octobre, au trot menu d'une carriole dans ce pays qu'on aime, est-il plus charmant voyage?... La voiture dansait sur l'assise rocheuse qui affleure à la surface du sol et dresse ses bancs au travers du chemin comme les os des côtes de ce pays sec et nerveux. L'air du petit matin piquait à nos yeux. Tout de suite de larges plaques roses parurent aux joues de Romanie. A voir telle et si belle celle que je n'aimais plus, je pensais aux fleurs dont on pare les victimes des sacrifices. Et mon cœur commença de battre avec une sauvagerie joyeuse.

En marche, elle faisait, d'une voix hésitante, des remarques sur la douloureuse fragilité des choses touchées déjà par la mort. Les coins de sa bouche, la peau de ses pommettes tremblaient. Elle essayait de sourire comme si elle ne s'intéressait à cela qu'un moment, en passant, tandis qu'en réalité ses paupières battaient pour renfoncer ses larmes.

Quelle douce voix blonde chantait en sa gorge et coulait de ses lèvres ainsi qu'un miel de pitié pour les hommes, les bêtes, tous les objets! Mais moi, très haut, j'affectais d'en rire, avec la vilaine voix d'une crécelle rouillée... J'appelais sensiblerie l'angoisse de

son cœur sympathisant avec la nature à l'agonie, par des accents d'une sincérité qui ne pouvait se cacher. Je lui faisais ces grands yeux mous de ceux qui ne veulent pas voir. Je lui tendais ces oreilles sourdes qui ne veulent pas entendre...

Combien Romanie nous plaît ici, par tout ce que le conteur peu repentant nous en fait voir ou deviner, et combien lui-même, à ce moment, nous le détestons pour sa changeante humeur amoureuse, pour son égoïste recherche des sensations neuves, pour cette méchanceté calculée qu'il avoue :

Ainsi, à mesure que dans sa voix et ses regards je retrouvais cette même tendresse gracieuse qui jadis avait lié au sien mon cœur de jeune garçon titubant et inquiet, cruellement je lui montrais des dents plus avides et plus méchantes! Dans l'onde pure de cette source dont je n'avais plus soif, je jetais à présent des pierres, de toutes mes forces; je faisais des ricochets.

Il est bien le symbole, ce Paulin qui nous révolte malgré tout, de la jeunesse et du renouveau égoïstes qui broient le passé et qui font leur vie avec le sang de ce qui n'est plus. Sa philosophie est cuirassée de panthéisme. Il la définit à la pauvre Romanie, en images décevantes par leur fugacité même :

L'hiver glacé, dit-il, porte le printemps dans ses bras. Ce marteau frappe avec le rythme d'un cœur dur qui me plaît, et cette eau coule à la façon des jours l'un sur l'autre... Marchons. Il faut cueillir son jour; et sans regret, quand il est fané, le jeter. Tout est bon. A l'instant que je pleure, je ne manque pas de penser que je me fais pour bientôt un souvenir délicieux; et je me griffe au cœur de tous mes ongles. Le plus grand bonheur est de vivre, et chaque chose peut payer les mains qui la saisissent... Aujourd'hui est le plus beau moment de l'éternité : « O lac, rochers muets!... joyeux je viens seul m'asseoir sur cette pierre où tu la vis s'asseoir... »

Oui! seul et joyeux! Car voyez, je suis l'enfant, je suis l'oubli. Tous les matins où le soleil se lève, voyez, je recommence le jeu de la création. Je suis le plus près de Dieu. Je suis souverainement pur. Je vis selon mes lois. Je suis inviolable et vénéré par la terre. Je suis saint et sacré.

Ce qui me soulève? Mais c'est le goût de la vie! Je suis fidèle à la terre et pour cela seul je vis dans une ivresse infinie... Et parce que je sais que tout est vain, hors ce moment que je casse en mes mains sans espoir ni regret; parce que je sais cela, je frappe du pied, et tout ce que je veux vient à moi...

Oh! oh! voici que nous le haïssons presque ce frénétique d'égoïsme et d'avidité jouisseuse instantanée! Combien il nous rebuterait avec son orgueilleuse et dérisoire fureur de la vie, — quand on songe à la mort si proche! — si, à l'instant même, une délicieuse et simple bonhomie n'apparaissait chez lui :

Cependant, le bon vieux cheval, sans que je dusse l'exciter, allait son train. Il faisait son devoir avec honnêteté, et parfois il secouait la tête avec l'air joyeux de dire :

— Ah! Ah! je traîne joliment la voiture avec notre maîtresse et le mauvais garçon qui rit à côté. Je suis un fameux petit cheval... Ah! si j'avais des fers neufs aux pieds, on en verrait d'autres encore... On parle toujours des jeunes chevaux? Bon! Bon! Mais le tout est de ne pas aller trop vite en commençant... Bientôt nous serons en vue de Lobbes, là où est le coffre à l'avoine. Alors la route descend toujours.

*
* *

Les souvenirs du poète, car, décidément, c'est un poète qui apparaît avant tout dans ces pages d'un lyrisme éperdu et tendre, s'échelonnent au cours de quatre nouvelles dont la tonalité est semblable : le

Printemps sous la neige, *Zizine aux masques*, réminiscences d'enfance ingénue et émerveillée, la *Grand'Mère*, idylle tout à fait simple d'amours loyales et pures, mais si touchante par la fraîcheur d'impressions qu'elle dégage, et les *Heures vierges*, qui sont comme le lied de la jeunesse, ivre encore de ses premières ferveurs :

Par la sereine beauté de ce ciel bleu que jamais nous ne vaincrons et pour la caresse de ce blond dimanche qui passe, mon cœur veut chanter le souvenir des plus vieilles choses de ma besace. Mon cœur veut que refleurisse, par ce jour de printemps, et luise à la lumière radieuse, le souvenir du temps de verveine où je jouais au jeu de la chaîne d'or : et que les filles chantaient dans la rue, en serrant les garçons :

Tiens, tiens mayour,
Vos solés sont iourds
Vos tchausses sont toutés crottées...

. . . . . .

Mai est le temps où l'on commence au village à s'asseoir, après souper, sur le banc de la cour; où l'on regarde, au travers des claires feuilles, s'ouvrir comme des fleurs d'or pâle dans les arbres, les premières étoiles de la nuit.

Par ces beaux soirs, l'âme savoure ses violettes retrouvées. Ce qui s'émeut en elle, tout ce qu'elle n'ose crier de tendresse, goutte à goutte retombe en elle. Dans le velours des demi-ténèbres, la petite cloche de la paroisse annonce le « salut » de Marie et ses battements se soulèvent comme de menues vagues qui se poursuivent.

Les garçons et les filles des hameaux voisins, en route vers le village, marchent entre les haies. Au long des sentiers étroits, leurs coudes frôlent les branches et secouent des hannetons qui se lèvent dans l'air en bourdonnant. Le vent des ailes souffle aux figures. Par les cours des métairies on voit des

restes de jour attardé au fond des prairies. Là-bas, couvrant l'herbe neuve, les fleurs-de-beurre poussent si nombreuses que leur éclat fait transparaître, dans la nuit brunissante, une ligne d'or à reflet d'absinthe.

Quelque délicatesse et quelque précise luminosité que nous devions reconnaître à ces notations qui, insensiblement, font passer devant l'écran de notre propre imagination les souvenirs les plus intimes de nos rêveries adolescentes, pourquoi certaines brutalités — exactes, il est vrai, et d'une réalité peut-être trop bien observée — m'empêcheraient-elles de dire qu'en cet écrin de notre artiste en orfèvrerie wallone, une perle me paraît briller d'un orient plus doux et se parer d'une signification plus profonde et plus humaine? C'est le poème en prose des *Mangeurs de terre*. C'est l'odyssée attendrissante et douloureuse de deux enfants du pays houiller dont le cœur s'était lié au cœur d'un brave et ardent travailleur des mines, et qui finirent par s'aimer dans le souvenir et dans la mémoire pieuse du protecteur et de l'ami tragiquement disparu. Toute cette histoire d'une simplicité si dramatique se déroule avec une sorte de pieuse et ardente gravité sous nos yeux. Elle abonde en impressions singulièrement émouvantes d'humanité. A chaque page, quelque analyse de sentiment tendre et de mélancolie nuancée nous ravit. Rien pourtant ne dépasse le bonheur d'expression avec lequel M. Louis Delattre a rendu le bouleversement joyeux qu'opère la rencontre d'un cœur apitoyé et secourable dans l'existence douloureuse, meurtrie, déchirée de solitude du pauvre Martin le Créquion :

La démarche, la taille, la voix sonnante et pénétrante, terrible et enivrée du Borain, tout de son sauveteur émerveille le petit misérable le long de son chemin.

En courant à côté de Florent, Martin se penche

en avant pour dévisager l'homme à la hache, avec une joie qui dilate ses yeux et fait trembler ses lèvres. Il éprouve le ravissement enthousiaste et naïf d'un écolier auquel saint Nicolas lui-même, descendu sur la terre, aurait saisi la main.

On est bien obligé de prendre un terme de comparaison aussi puéril pour rendre compte des sentiments de ce petit ouvrier, dont l'enfance, écrasée sous le dur harnais de la tâche journalière pour le pain, fleurit tout d'un coup en répandant un parfum à jamais inespéré.

Quand le Borain atteint au Calvaire, devant sa maison, il laisse le Créquion au milieu de la route, lance un « salut, mon fi » et entre.

« Oï! Oui! répond Martin. Salut! »

Le Borain l'a salué! Il fait le brave et continue son chemin de ses plus grandes enjambées, une, deux, trois, jusque cent, pour que, pense-t-il déjà, « le Borain soit content de lui ». Mais aussitôt qu'il entend la porte de la Flatte se refermer sur le maître houilleur, le gamin fait demi-tour, revient sur ses pas, et avec un battement qu'il n'a jamais senti sous sa maigre poitrine, il s'assied sur le talus en face du seuil. Il savoure l'idée que là, derrière l'huis, à quelques mètres, se tient son ami...

« Ami!... » Toute la nature incomprise ou inaperçue, amère ou hostile, prend une voix pour répondre à son cri : « Ami! » Et cet enfant se sent subitement relié à la vie qui l'entoure, qui emplit les champs comme la nappe chargée d'un festin; qui court dans les haies vertes, se plante dans les arbres, traverse ce toit bleu du ciel avec des cris d'oiseaux. « Ami! » De savoir qu'il n'est plus seul, son cœur s'est dilaté et, à coups pressés, demande à s'ouvrir...

C'est un soir d'automne, pauvre, simple. Sous les nuages qui l'ont tenu enfermé, le soleil, avant de se coucher, paraît un instant et, du rouge sanglant de sa lumière, plaque les vitres de la maison de la Flatte.

La poitrine de l'enfant se gonfle et se dégonfle avec autant de joie que s'il venait d'en rejeter un caillou qui l'étouffait. Les yeux au large, l'oreille tendue, il demeure immobile, enivré d'amour. Noir

de charbon, chétif dans ses haillons, il tient ses deux mains jointes comme sur une fleur. Et la nuit est presque venue...

Pour cette seule page je donnerais volontiers tout complet mon pauvre bagage littéraire...

20 février 1911.

VIII

HENRI DAVIGNON

UN PEINTRE DE L'ARDENNE

Parmi nos romanciers de Wallonie, très peu ont mieux décrit l'Ardenne que M. Henri Davignon. Je n'en connais point qui ait plus exactement rendu l'impression à la fois poignante et mystique et la forte griserie que dégagent les hauts plateaux des Fagnes et les régions spadoises des bruyères et des sapins.

« Personne n'a chanté la Fagne, écrivait naguère le pieux monographe de la Baraque Michel, M. Albert Bonjean, et cependant les landes désertes, les solitudes incultes, l'immensité sauvage qui déroule son steppe meurtrier au sommet du sol de la patrie, auraient dû tenter plus d'une palette... »

Elles ont plus d'une fois, au cours des nouvelles réunies par M. Henri Davignon sous le titre de *l'Ardennaise*, tenté le pinceau de ce jeune et déjà brillant écrivain, dont les facultés d'assimilation et la compréhension supra-sensible se révèlent curieusement ici. En effet, des circonstances récentes et singulièrement heureuses l'ayant amené, au cours des dernières années révolues, à résider alternativement au cœur même des Ardennes natales et dans l'une des parties les plus caractéristiques des Flandres, nous pouvons, au cours de son dernier recueil, admirer combien adroitement l'auteur du *Prix de la vie* a pénétré l'âme flamande et l'âme wallone.

Mais j'en reviens, pour l'instant, au descriptif

fidèle et parfois saisissant des horizons ardennais. Trois nouvelles, *l'Ardennaise*, *Une Rose d'octobre*, et *Déracinée*, nous le montrent à l'œuvre et nous séduisent surtout par le bonheur avec lequel ces paysages inoubliables furent rendus.

L'auteur chante, a remarqué justement M. Louis Delattre, la secrète sympathie qui règne entre l'âme des gens d'un pays et l'âme de ses paysages. L'observation est tout à fait pertinente, et l'on peut dire que ce qui frappe principalement le lecteur ici, c'est l'association intime, et pour ainsi dire irrésistible, que l'écrivain ne manque pas d'établir entre l'âme du terroir décrit et la disposition morale des acteurs qu'il y fait évoluer. Cela paraît sensible dès les premières pages de l'*Ardennaise :*

... Quand, au sortir de Spa, on a dépassé le lac de Warfaz, il semble qu'on entre dans une région solitaire. Sans doute, à l'horizon, des clochers se dressent : Sart et Tiège et, bientôt, Jehanster. Mais derrière eux de soudaines échappées vers les étendues jaunes des fagnes introduisent le mystère des solitudes rêveuses. On se sent enveloppé d'immensité. Les parfums mêmes de l'été agreste impriment à l'air qui passe la volupté des grandes étendues. Les bois de hauts sapins envoient une haleine chargée des senteurs âpres de la résine. Les bruyères saturent la brise, qui les frôle au ras du sol, d'une odeur de miel frais, et le soir ramène des plateaux déserts un souffle froid où le chèvrefeuille adoucit l'âcre fumet de la tourbe.

Claire Lemarchand se laissait avec délice posséder à nouveau par l''ivresse de ce pays, avec lequel son âme entretenait depuis l'enfance d'étroites relations.

L'irritation s'en allait de son cœur. Il lui sembla laisser derrière elle les préoccupations des jours mondains qu'elle venait de vivre. Le monde devenait dans sa pensée un chose négligeable, si inférieure à la vie exaltante de sa jeunesse parmi les sommets ardennais. La dernière image qui s'obstine est celle

de ce Charles des Fawres, dont le brutal hommage continue de troubler la sensibilité de la jeune fille.

— C'est un être méprisable et il m'a outragée, se répète-t-elle avec une sorte de rage.

Mais l'air du soir chargé d'effluves violents, mais la lueur du couchant reflétée par les objets qui sont comme caressés de lumière, mais les bruissements mystérieux des fourrés au bord de la route hantée par la maraude des bêtes, mais la sonorité des eaux cascadant sur le lit pierreux des ruisselets, suintant aux joints les vallons herbus, frôlent, pénètrent, saisissent, s'insinuent. C'est l'obscur et mystérieux complot ourdi par les soirs d'été contre l'âme des vierges sages.

Et, plus loin, à propos d'une notation de quelques lignes à peine, il est aisé de découvrir dans M. Henri Davignon non point le peintre habile et prime-sautier, non point l'observateur avisé qui d'un coup d'œil embrasse un tableau et le comprend, mais le fils même du sol qu'il interprète, le confident dès longtemps accoutumé de ces territoires qui ne s'arrêtent point de parler aux initiés, l'homme, enfin, qui, ayant vécu dès son enfance sur la Fagne, s'est pour ainsi dire assimilé jusqu'aux battements secrets de son cœur formidable et mystérieux :

Par la fenêtre ouverte entrait une clarté encore vive. Le vent, qui tout le jour, sur ces sommets, passe au ras du sol infertile, s'apaise avec la nuit. C'est l'heure où les brumes traîtresses se mettent à ramper entre les herbes jaunissantes, enlacent d'une brusque étreinte les sapinières immobiles et se répandent à travers la fagne. Une douceur humide et tiède ouate l'atmosphère. Nuls cris. Aux rares maisons de la route qui descend vers Jalhay, les chiens se taisent. Depuis Dolhain, en Belgique, jusqu'à Eupen, en Allemagne, la forêt est assoupie, lasse du vain assaut livré depuis des siècles aux terres indociles où la bruyère même hésite à fleurir. De rares étoiles commencent à clignoter dans un ciel sans lune.

C'est presque du poème en prose. Nul ne s'étonnera de ce lyrisme discret qui met une harmonieuse vibration dans toutes les pages où l'auteur exhale son amour éperdu pour une région à la fois grave et presque religieuse dans sa tragique désespérance, mais si éclatante de joie et de sérénité par les heures fériales de la nature! La mort et la solitude s'y évoquent à chaque pas. Mais il est impossible d'y échapper, par contre, aux pensées d'un au-delà réparateur et dispensateur des éblouissements éternels. Celui qui a vécu quelques années parmi les tertres inquiets et les massifs traîtres de la Fagne échappe difficilement à devenir un peu poète. Et *l'Eau complice*, que nous lirons plus loin, n'est-elle pas comme une fantastique complainte de Maeterlinck mise en prose? L'observateur amusé — et parfois aigu — n'y perd aucun de ses droits. Si M. Henri Davignon multiplie comme à plaisir les occasions de chanter la belle et âpre terre ardennaise, il a vite fait pareillement de se transformer en un spectateur narquois et en un notateur terriblement au courant de cette humanité moyenne qu'il excelle à découvrir. Il nous en dessine tout d'abord l'apparence et les jeux familiers en quelques scènes, dont il peut arriver qu'une seule, isolée même des arabesques qui la complètent, suffirait à renseigner sur la mentalité et sur les mœurs de toute une classe sociale, choisie dans une race déterminée. J'en atteste tous ceux qui, pour avoir pratiqué, aussi peu que ce soit, la petite bourgeoisie verviétoise, s'émerveilleront du croquis que voici, et que nous détachons d'*Une Rose d'octobre :*

Le docteur Jadot déboucha avec précaution la quatrième bouteille de vin de Bourgogne, un « Moulin à vent, 1879 », qu'il alla chercher lui-même au-dessus du coffre-fort où trois autres flacons attendaient, méthodiquement rangés dans les paniers destinés à leur

conserver l'inclinaison de rigueur. Il dit avec onction :

— Messieurs et dames, videz vos verres, s'il vous plaît. Ceci est du meilleur.

Il fallait bien faire place nette pour ne pas mélanger la « Romanée » un peu corsée, dégustée jusqu'alors, avec le nouveau et plus moelleux liquide. Les hommes vidèrent consciencieusement les larges verres rebondis. Mais on dut faire plusieurs douces sommations aux femmes. La servante enleva les assiettes et les remplaça. Au gigot saignant succéda un lièvre énorme copieusement arrosé d'une sauce épaisse, accompagné du traditionnel compotier aux poires : on se récria, les voix déjà plus violentes :

— Mais c'est un festin, Madame Jadot!

— Oh! vous n'aurez plus rien après, que des grives et un gâteau, dit Mme Valérie, qui avait à sa droite le vicomte de Stinval, hirsute et renfrogné, à sa gauche l'avocat Sendrogne, disert et bedonnant.

Quand on eut savouré le vin généreux en enflant les joues après chaque lampée et dégarni le râble de sa chair au goût pimenté, le diapason des conversations monta. Le hobereau, qui n'avait poussé encore que quelques grognements, se mit à parler. Mais on ne l'écouta pas. Sendrogne venait d'entamer une discussion à travers la table avec le percepteur des contributions Benway, qui bredouillait non sans véhémence. Par-dessus le bourdonnement des phrases, ma foi fort galantes, adressées par le vieux gentillâtre à sa voisine, volaient comme des oiseaux lents et lourds les périodes sonores de l'avocat.

Il s'était écarté un peu de la table et de sa voisine. Assis de guingois, la serviette passée au col lui couvrant le corps jusqu'aux jambes, il pérorait sans entendre réplique. Sa voix était forte et cadencée. Il s'écoutait avec complaisance, la tête rejetée en arrière vers la fenêtre ouverte. Ses phrases ramenaient souvent les mots de « droit naturel, fraternité humanitaire, progrès social ». Il faisait de continuelles allusions à une brochure qu'il avait écrite sur la question des salaires au début de sa carrière. Cette tentative de publicité, demeurée ignorée du plus grand nombre, le remplissait d'un incommensurable orgueil.

Benway, trapu, nerveux, se démenait comme un beau diable sur sa chaise en brandissant son couteau. Il n'y avait pas moyen de distinguer un mot de ce qu'il disait. Son infirmité faisait ressembler ses discours au bruit saccadé d'un appareil télégraphique. Les phrases s'arrêtaient, repartaient, se prolongeaient en tirades monotones et colériques qui impressionnaient comme un langage mystérieux, compréhensible des seuls initiés.

Le docteur Jadot s'évertuait à écouter les deux hommes avec attention. Il ne parlait guère, veillant avec sollicitude à remplir les verres et ne faisant aucun frais avec ses voisines, aussi silencieuses que leurs maris étaient bavards. De temps en temps, Mme Benway, une grande et forte femme, lançait une phrase, dépourvue de sens, dans le débat. Elle était inintelligente, mais adorait la conversation.

Et le tableau, vrai morceau de genre qui nous restitue, pour la partie wallone du pays, une aussi exacte transposition que celles où M. Léopol Courouble est passé maître dès qu'il s'agit « du bas de la ville », s'achève par quelques détails particulièrement savoureux. Le vicomte de Stinval, vieux noble besoigneux et déchu, vient de porter un toast bien senti à ses amphitryons :

Tout le monde se leva et lui fit fête. Jadot, impressionné, vida coup sur coup deux verres pour dissimuler son émotion. Mme Valérie se sentit le cœur envahi d'une faiblesse qui l'inclinait à tous les abandons. Le percepteur clamait « Bravo! » distinctement.

L'épouse de l'avocat, une grande femme sèche, vêtue de soie noire, et qui ne parlait pas, répéta trois fois de suite : « C'est touchant et si bien dit. » Mais Mme Benway ne voulut pas rester à sa place. Elle alla porter son verre à Mme Jadot pour le choquer et déclara avec un violent accent de terroir : « Valérie, c'est vrai, sais-tu, ce qu'il dit M. le vicomte; vous recevez trop bien. On n'osera plus vous inviter. »

Que tout ceci est bien imprégné de suc belge authentique!

*
* *

L'Ardennaise comprend quatre nouvelles : la première, qui donne son titre au volume; *Une Rose d'octobre*, conçue dans une note un peu satirique, et qui, par la sentimentalité à la fois voluptueuse et saturée d'audace mitigée qui s'en dégage, me paraît assez apparentée à la manière d'André Theuriet; *l'Eau complice*, qui semble un poème plutôt qu'un roman, et dont les péripéties simples mais tragiques nous disent la passion des vagabondages marins, si fascinatrice pour l'âme de certains terriens de la Flandre aux canaux; enfin, nous y trouvons la nouvelle intitulée *Déracinée*, qui me paraît réaliser l'effort non point le plus long ni le plus grand, mais certainement le plus réussi jusqu'à ce jour, de M. Henri Davignon.

Disons, avant tout, que l'œuvre a parfaitement atteint son but, qui est d'opposer les deux races, la flamande et la wallone, en nous montrant leurs caractères, leurs tempéraments, développés au cours d'épisodes naturels et coutumiers. La perfection de *Déracinée* sur ce point résulte, je pense, surtout du fait que l'auteur s'est montré tout ensemble plus confiant dans ses propres moyens et moins défiant à l'égard de la compréhension de ses lecteurs. Nous ne devrons pas constater ici, comme dans les deux premières nouvelles et comme, notamment, dans *l'Ardennaise*, certaines insistances un peu alourdissantes et même fatigantes; l'auteur ne se croit pas tenu de nous signaler chaque fois lui-même que telle impression, tel mouvement, tel sentiment de son héros lui sont dictés ou imposés par sa nature wallone ou flamande.

Non, les types sont bien compris, bien posés, pénétrés à fond, et se développent harmonieusement,

de sorte que c'est par leurs actes, et non par les dires du romancier, que nous sommes instruits de leur race et de leur éducation. Cette contexture serrée des personnages est encore un très réel progrès réalisé par M. Henri Davignon.

Essayons d'en donner une idée.

Simon Maquinay, Wallon des environs de Saint-Hubert, est venu des hauts plateaux de l'Ardenne pour conduire en Flandre, au plus important fermier de Desteldonck, une paire de chevaux trapus et râblés élevés par son père. Ayant le goût du nouveau et un esprit d'aventure, il s'est laissé embaucher par un industriel flamand comme aide-comptable dans une fabrique d'essence située près de Gand.

Bientôt il s'en repent; il a la nostalgie de ses hauteurs ardennaises, et nulle affection nouvelle n'est venue dissiper la morne impression d'exil qu'il éprouve vite.

Cette nostalgie est très bien analysée par M. Davignon; elle s'accompagne de quelques descriptions de la terre gantoise, vue par un observateur direct, et dont les dissemblances les plus fortes avec l'Ardenne sont lumineusement notées. Comme Simon en arrive à se plaindre un peu partout de ne plus voir ses monts et ses bois, voici qu'il éveille une sympathie qui voudrait être consolatrice. Priska Soltendries, nièce du fermier amateur de chevaux ardennais, s'est, petit à petit, liée avec lui de camaraderie un peu gauche « troublée par une galanterie taquine, rare en Flandre, habituelle en Wallonie ».

Priska a dix-neuf ans; c'est encore une enfant, et pourtant elle a l'air d'une vraie femme. Une bonté déjà féminine veloute l'éclair gris de son regard. Le casque blond de ses cheveux, de ce blond vif du froment mûr, est à peine plus foncé que le hâle des joues. Elle s'est attachée à ce Simon rieur et parfois triste, taquin et pourtant bon, parce qu'il a su éveiller en elle une sensibilité nouvelle.

Un jour qu'ils se sont arrêtés à causer et que Simon, une fois de plus, lui a vanté son pays, Priska demeure rêveuse...

— Mon pays, dit Simon, est saturé d'un air inconnu du vôtre. Il y passe à la fois l'enivrement de la mer et la vigueur contenue dans les forêts profondes. On se sent près du ciel, si près que les clochers des villages doivent déchirer de leur coq les nuages qui les frôlent. Autour de soi, partout, jusqu'au fond de l'horizon, les bois s'étendent, ils sont roux maintenant, la feuille craque sur le sol, on entend galoper sous les hêtres les hardes des cerfs et des chevreuils... C'est le cœur de l'Ardenne et c'est mon cœur aussi.

— Je voudrais connaître votre pays, Simon... dit Priska.

Elle lui montre alors, dans le lointain, le bois du château de Desteldonck et éveille chez le jeune homme un subit désir d'aller visiter ce bois, qui lui rendra quelque illusion de la forêt de Saint-Hubert. Mais Priska seule sera son guide, et les voilà qui pénètrent sous la voûte altière des arbres centenaires, dans une fraîcheur d'église.

La révolution qui s'accomplit alors dans l'âme de l'enfant d'Ardenne est très finement exprimée :

Simon, ému, se tait. Il hume, il regarde, il jouit. Il sait bien que ce n'est qu'une illusion, que ces arbres sont trop réguliers, trop élancés, trop beaux pour être des arbres d'Ardenne, qu'il manque autour d'eux la jonchée des bois morts, le taillis maigrichon, l'air âpre et invigorant. Mais il retrouve enfin le battement normal de son cœur, il reprend conscience de ses amours. Il sait qu'il ne peut pas, terrien des montagnes et des champs en lisière sur les bois immenses, demeurer avec ces terriens de la plaine éternelle. Il est décidé à repartir, à quitter une vie facile pour reprendre un dur labeur. Et tout à coup il se sent captif d'un nouvel émoi. Malgré lui, son âme

s'est imprégnée de tendresse pour la Flandre rêveuse, paisible et fidèle. Il vient de s'en rendre compte à l'instant même où il s'est décidé à ce départ, rien qu'à sentir frémir une petite main dans la sienne.

— Priska, dit-il avec douceur, vous vouliez connaître mon pays. Ne voudriez-vous pas y habiter?

— Si vous le vouliez, Simon, oui, fait-elle...

Et tout l'obscur, indéfini, instinctif dévouement de sa race tient dans la réponse de la Flamande. Elle l'a aimé la première et pour toujours. Elle ne peut pas être à un autre.

Simon épouse Priska et l'emmène. Quel que soit l'amour ardent, éperdu de la jeune femme pour son mari, ce ne sera pas sans maintes souffrances fines, insaisissables, parfois cruelles, qu'elle se déracinera et qu'elle finira par s'accoutumer sur une terre à ce point dissemblable du sol natal. Or, ce sont ces furtives et lancinantes terreurs, ces émois indéfinis, ces surprises agressives que M. Henri Davignon a su nous exposer avec un art et une sagacité d'observation, avec une pénétration d'âme aussi, qui nous rendent Priska inoubliable.

Dès le voyage vers Saint-Hubert, comme, après Namur, la ligne de l'horizon se rapproche et s'élève, obscurcissant le jour à son déclin, l'âme de l'enfant s'emplit de ténèbres et d'une obscure frayeur. Les collines ont, pour elle, des gestes menaçants de leurs bois touffus.

Timide, confiante, elle se serrre contre Simon, lui demandant seulement si elle est encore loin, « la maison »? L'air et la bruine ont quelque chose d'étranger pour elle, et comme son mari frémit d'émoi en sentant l'odeur des plateaux et la neige prochaine, Priska frissonne, car, quand il neige en Flandre, c'est que l'hiver est exceptionnellement dur et froid...

Le père de Simon, un petit homme gris, trapu, les attend à Marloie. Expansif, bavard et embrasseur, il

dépayse tout de suite sa bru. On monte en voiture, on s'arrête aux cafés pour boire la goutte, cependant que Priska, à travers la pluie, essaie de distinguer le paysage et se sent enserrée de toutes parts, comme prise dans l'étau d'un pays inexorablement sombre. Se souvenant des routes et des maisons de Desteldonck, elle constate avec désarroi qu'il n'est rien ici où accrocher un souvenir, une réminiscence; tout est étranger, effrayant. La pauvre Priska cramponne son âme défaillante à la main chaude et forte de son homme, où passe l'afflux d'un sûr amour...

Et voici qu'on arrive à destination. A part Adolphe Maquinay, un frère singulier et un peu *simple* de Simon, la famille de son mari déroute Priska; son premier contact avec le sol nouveau l'a épouvantée, et la voici désorientée devant tous ces étrangers, ces hommes délurés et bavards. Tout l'offusque, maison et habitants, tout la trouble; elle fondrait en larmes à la moindre parole. Le seul qui l'attire est précisément ce « taiseux » farouche, Adolphe, contre l'entreprise sensuelle de qui elle devra, un jour prochain, se défendre en une crise tragique. C'est ainsi que nous prévoyons la vie!

Hiver, printemps, été, M. Davignon développe simplement, sous nos yeux, l'existence de Priska et des siens — j'entends des membres de sa nouvelle famille — et chacun des renouveaux de saison lui sert de prétexte à nous donner une description intuitive et colorée du sol qu'il aime entre tous, cependant que les occupations diverses, les durs labeurs, les joies grisantes et courtes, les brusques chagrins des hommes de là-bas servent de cadre à la crise morale, secrète de dépaysement, qui continue d'agiter Priska.

L'un des plus cruels bouleversements est celui que produit dans le cœur de la Flamande cette galanterie taquine, enjouée et agaçante qui persiste entre jeunes gens et jeunes filles wallons, même après qu'un ma-

riage heureux a coupé le lien des amitiés d'enfance. Il y a ici une Babette Hurtebise, hardie luronne, coquette et aguicheuse, qui tourmente fort Priska, car Simon, en vérité, a l'air de se plaire beaucoup avec elle. Priska, précisément, a passé l'hiver dans une sorte d'engourdissement.

Comme une plante déracinée et qui s'alimente longtemps de la motte de terre vive adhérente à ses membranes, la Flamande a vécu des souvenirs emportés de Desteldonck. Elle s'est éperdument attachée à son Simon, « qui est un peu de là-bas, lui aussi ». Un dimanche des premiers jours de printemps, comme précisément Priska sort de la chapelle de la Converserie, ayant trouvé bien courte la messe dominicale sans musique, avec un sermon d'un quart d'heure, et comme elle réfléchit tristement qu'elle n'aura ni vêpres ni les grandes oraisons en commun, bras en croix, ni les éclats de voix sonores et les périodes retentissantes du curé de Desteldonck, le premier éveil de jalousie lui vient en voyant les agaceries que se font Simon et Babette Hurtebise. Priska a entendu avec épouvante une voix qui, inconsciente, murmure près d'elle : « Babette a retrouvé son ancien galant »; elle tremble alors à deviner qu'un cœur wallon est difficile à fixer, et que l'amour simple et confiant y rencontre de singuliers adversaires...

Toute à son homme, au point qu'elle ne pense pas même retourner jamais en Flandre et qu'elle s'étonne fort des bruyants projets de déplacements, de voyages, que font autour d'elle tous ces Wallons remuants, Priska comprend mal que Babette ait l'air de vouloir lui ravir le cœur de celui qui a juré d'être à elle pour toujours.

Un de ces jours-là, comme elle travaille aux champs, son mari non loin d'elle, elle voit Simon, qui s'est rapproché d'une haie, taquiner Babette, rire, lutter avec elle pour une fleur saisie entre les dents,

et, soudain, lui planter un baiser sur les lèvres...

Priska alors est bouleversée et saisie de honte. Elle n'en veut pas voir davantage. Elle s'enfuit, se terre dans une chambre, et demeure longuement sans penser ni sentir, dans le désarroi et la stupeur... Elle n'eût jamais cru possible une chose pareille...

Mais la Flamande mystique et pieuse réagit soudain. Prier, c'est cela qu'il faut faire avant tout, et combien M. Davignon nous apparaît psychologue perspicace en nous montrant ce besoin qui grandit, impérieux, venu du tréfonds de l'être, chez la femme des Flandres, et qui se mêle à l'élan d'une douleur qui s'ignore encore : besoin de s'épancher en supplications, de conjurer le mal pressenti, d'offrir en holocauste propitiatoire l'oraison multipliée à l'infini...

Il y a ici plusieurs pages magnifiques de sincérité religieuse, d'analyse morale subtile et délicate. Je n'en puis citer qu'une :

— Je vous salue, Marie...

La quatrième dizaine s'égrène. Les genoux s'incrustent dans le bois du banc, tout le cœur porté en avant s'unit à l'oraison. La voix fervente rythme sans réfléchir la prière monotone. Les syllabes gutturales traversent les lèvres, déjà broyées par la gorge, et c'est une plainte énergique et dolente à la fois. Les yeux sont à demi fermés, les doigts serrés sur le rosaire. Un recueillement infini enveloppe Priska, la rend étrangère à ce qui l'entoure, étrangère même au tabernacle vide. La voici dans un des sanctuaires de là-bas, venue peut-être de très loin en pèlerinage, l'âme lourde de prières. Le chapelet glisse, les lèvres remuent, la voix s'épanche et cependant la formule est presque machinale, elle sert d'exutoire à l'imploration indistincte où se retrouvent toutes les forces secrètes de la foi et de l'espérance, accumulées par la piété de vingt années, fortifiées des exemples d'une famille, de l'entraînement d'un peuple, secondées encore par le lointain atavisme d'une race mystique. Réveillée par l'écho de la langue maternelle, la Flandre fervente

accourt gravement à l'aide de sa fille en exil. Sous le ciel bas gris, qui doit être aux fêtes de l'été rutilant de lumière, la plaine s'étend, traversée de canaux et de rivières, jonchée de villages à toits rouges et de clochers bleus; et des croix sont aux carrefours des routes, et des Vierges naïves au seuil des maisons; et les chemins de terre sinueux entre les peupliers, qui neigent en juin, sont faits pour les longs pèlerinages. Le vent, le soleil, l'eau sont les maîtres de la plaine. Ils n'obéissent qu'à Dieu; les gens qu'ils ploient sous leur triple sceptre ne se redressent que pour faire acte d'espérance et de foi en un maître suprême.

Et la sécurité rentre dans l'âme de Priska. Une voix murmure à son oreille que tout cela n'a pas d'importance : Babette et Simon sont des amis d'enfance, et ce sont là jeux de Wallonie... Priska aura confiance et, comme elle croise Simon en revenant de la chapelle, elle lui sourit, paisible et rassérénée.

Un événement bientôt va rapprocher définitivement Simon de sa femme. Comme on est en juin, le garde Hurtebise a proposé aux Maquinay de leur montrer les ébats des cerfs en forêt. On part : Simon, le garde, Babette, Priska et Adolphe, le frère énigmatique et sournois. Or, un amour inconscient et coupable a couvé sourdement dans le cœur du « simple ». Amour de chair, amour bestial de primitif pour sa belle-sœur. A certain moment de l'excursion, comme il est seul avec Priska, il se précipite sur elle, dans un si clair dessein que la jeune femme appelle désespérément son mari à l'aide. La brute est maîtrisée en un clin d'œil.

Mais cette alerte, Priska, malgré son dégoût, est tentée de la bénir. Comme Simon s'est enfin révélé à elle, caressant et protecteur! Quels mots attendris, doux, innocents et berceurs ils ont échangés, enfin! Priska, blottie entre les bras de son mari, en a écouté l'harmonie singulière, sans les reconnaître. Ils ont noué autour de son front, autour de son

cœur, la certitude de l'amour partagé, comme les bras fermés ont noué autour de sa taille la certitude de la protection et du réconfort :

« Voici le bonheur : l'air n'est plus étranger, la nature montre un visage amical, l'amour est plus fort que toutes les angoisses. »

Un dernier chapitre, *le Triomphe de l'été*, nous définit le bonheur absolu de Priska devenue mère, en même temps qu'une série de notations avisées nous exposent la transformation définitive opérée dans l'âme de Simon : une sorte de gravité sereine et un peu extatique, la vibration d'une fibre paternelle inconnue, avec la notion d'une responsabilité soudaine et une sorte de religieuse griserie, où le respect pour la mère exalte encore l'amour pour l'épouse. Et cette conclusion, bien conforme au sens de tout le livre, au sens même de toute l'œuvre publiée jusqu'à ce jour par M. Henri Davignon, résume exactement aussi toutes les forces vives de la terre et de la race, des deux terres et des deux races.

*
* *

Au cours d'un discours qu'il prononce pour rehausser la bénédiction nuptiale accordée à « l'Ardennaise » et à Henri Krans, le bon doyen de Limbourg dit ces mots : « La religion, la patrie et la race sont également intéressées à ce que votre union soit féconde, active et loyale. »

Voici, bien simplement exprimée, toute la portée des nouvelles que M. Henri Davignon a réunies ici.

Tout y est à l'honneur des ménages chrétiens, droits, aimants et laborieux. Les viveurs, les fêtards, les oisifs n'ont aucune chance d'être exaltés par lui. Deux hommes de race, seulement, figurent dans les quatre récits. L'un est un lovelace à succès, qui se révèle, au demeurant, violent, goujat et assez triste

mufle. L'autre est un vieil aristocrate raseur et déchu, dont la figure nous peine plutôt. Cette vision est peut-être un peu exclusive. Pour nous avoir transportés dans le monde des humbles, pour avoir créé ces admirables personnalités de Claire Lemarchand et de Priska Soltendries, M. Davignon ne doit pas renoncer à étudier les belles âmes et les nobles cœurs qui sont de toutes les classes sociales, et aussi des plus hautes... Observons, d'ailleurs, que les hommes sont très fréquemment inférieurs aux types féminins dans ce livre. La faiblesse, la lâcheté devant l'action et devant l'amour — qu'il soit droit ou interdit — sont les caractères dominants de Georget Frémisson (dans *l'Ardennaise*), de Raymond Jaume (dans *Une Rose d'octobre*), de Harold Sassen (dans *l'Eau complice*) et même, ce qui est plus compréhensible, d'Adolphe Maquinay, — dans *Déracinée* — lequel tout de suite cède et s'enfuit. Et peut-être ces abandons soudains d'élans spontanés, rapides, irréfléchis, sont-ils tout à fait conformes à certaines dispositions de la sentimentalité amoureuse wallone?

Je ne m'arrêterai pas longuement, suivant une formule de critique aujourd'hui surannée mais qui fut en honneur, à l'analyse du style de M. Henri Davignon. J'en ai cité suffisamment d'extraits pour que mes lecteurs puissent en apprécier le charme et le coloris. Dans la meilleure des nouvelles, dans *Déracinée*, l'écrivain s'est encore perfectionné, et c'est fort exceptionnellement que nous retrouvons ici quelques mots grandiloquents, quelques tournures trop sentencieuses par quoi s'alourdit çà et là une œuvre qui, presque toujours, associe, avec réalisme et poésie, le visage grave et tendre de l'Ardenne aux peines et aux joies d'une fervente humanité.

20 novembre 1911.

IX

L. DUMONT-WILDEN. — L. SOUGUENET

LA VICTOIRE DES VAINCUS

J'ai ouvert *la Victoire des vaincus* dans un sentiment de ferveur attendrie. Je savais ce que les pages de MM. Léon Souguenet et L. Dumont-Wilden m'apporteraient de joies attendues et de délicieux imprévu. Joies littéraires et morales, d'abord, assurément : le plaisir de savourer une langue alerte et souple, imagée et bien musclée, et tout allégée par cette limpidité cristalline qui révèle une extraction et une culture essentiellement françaises; ensuite, une faculté d'observation plus caustique sans doute que trop confiante, mais si loyale, si strictement guidée par la droiture; et, par-dessus tout cela, une sensibilité fine et nerveuse, émotive à souhait, et dont l'œuvre entière frémit et vibre à certains moments... Oui, je m'attendais à trouver tout cela dans ces *memoranda* de deux journalistes belges en Alsace-Lorraine. Mais le livre annonçait aussi une enquête sur l'âme alsacienne contemporaine, et voilà la part d'imprévu qu'il devait m'offrir...

Pourquoi donc, si même je faisais abstraction de ma race, du sang qui coule en mes veines de fils et de petit-fils de Français, tenais-je tant à être exactement renseigné sur le plus ou moins de germanisation, de révolte, ou de résignation peut-être, d'une terre que son malheur immérité et son tragique destin ont faite sacrée?

C'est que nos impressions de jeunesse dominent

notre être de plus en plus, à mesure que notre jeunesse s'effeuille, et voici que, désespérément, à certaines heures, je tends les bras vers les fantômes chers et évanouis, immobiles ou vivants, qui ont jalonné d'inoubliables instants que j'ai vécus à l'âge des illusions, des espérances et des enthousiasmes éperdus. Car c'est en Alsace, c'est en Lorraine aussi, que mon cœur de vingt ans battit jadis avec la plus joyeuse — et la plus mélancolique — fièvre.

Les entreprenants écrivains qui ont signé ce journal de route intrépide et lyrique, ont voulu savoir s'il est vrai que les Alsaciens-Lorrains, après quarante ans, se souviennent encore, ou si, au contraire, acceptant le fait accompli, ils sont, comme le disent les écrivains et les journalistes allemands, entrés avec résignation, sinon avec joie, dans l'empire germanique. Ils ont voulu savoir ce qui se cache sous le silence habilement fait pendant longtemps autour de la question d'Alsace-Lorraine, et si certaines voix, qu'on n'étouffe pas, en jetant, d'heure en heure, un cri de détresse et de révolte, ne traduisent pas d'aventure une protestation unanime...

Pour qu'une enquête de ce genre ait quelque valeur, il faut pouvoir lui reconnaître, avant toute autre vertu, un désir sincère d'impartialité. Toutefois cette impartialité doit être pénétrante, compréhensive, vivante. De méfiants enregistreurs d'apparences seraient ici saugrenus et déplacés, et c'est pourquoi j'applaudis avec fermeté à cet « avis au lecteur » :

Ce livre a été entrepris avec tout le désir d'impartialité dont se croyaient capables deux hommes vivant dans l'atmosphère fiévreuse et passionnée de ces temps. Cette impartialité, ils ne se vantent pas d'avoir su la maintenir jusqu'au bout. Il faudrait avoir l'âme glacée pour ne pas avoir envie de se ranger dans l'un ou l'autre parti, quand on parcourt le théâtre d'une guerre séculaire. Mais du moins ont-ils cherché toujours d'abord à voir juste, se fiant plus aux petits

faits que le hasard vous soumet qu'à l'enquête parmi les livres, où l'on risque toujours d'être dupe de la littérature. Ils ont parcouru à bicyclette les villes et les villages des pays annexés; ils ont causé avec les passants que l'on rencontre sur la route, couché dans les auberges, interrogé le paysan, le petit bourgeois, l'humble fonctionnaire aussi bien que l'homme politique ou l'intellectuel de Colmar ou de Strasbourg. Ils rapportent ici ce qu'ils ont vu, ce qu'ils ont entendu. Et, s'il leur est arrivé d'interpréter les témoignages qu'ils donnent, ils ont essayé du moins d'y mettre toute leur bonne foi.

Je ne vais pas refaire le voyage pieux qu'ont accompli MM. Souguenet et Dumont-Wilden. Je veux simplement en signaler les conclusions et mettre en lumière la valeur artistique de leurs procédés et de la forme qu'ils ont adoptée. Recommencer leurs enquêtes et discuter les discussions qui les ont constituées, à quoi bon, et de quelle compétence me targuerais-je?

Résolument, courageusement, réservons donc aux lecteurs de *la Victoire des vaincus* de lucides et fortes contributions au problème du point de vue économique alsacien, soulevé à propos de Mulhouse, ou à celui de l'autonomie morale de l'Alsace-Lorraine et de sa nouvelle Constitution. Il y a là des considérations très remarquables et des faits essentiels à connaître. Ils nous entraîneraient. Mais écoutons la parole de Wetterlé, de ce prêtre presque légendaire dont la simple et héroïque figure d'apôtre nationaliste est esquissée par nos écrivains d'un crayon sûr et pittoresque, admirablement loyal :

Conserver nos mœurs, notre patriotisme,, notre civilisation alsacienne qui est bilingue, affirmer nos sympathies françaises, tout en restant, sur le terrain du fait accompli, loyaux associés à l'Empire d'Allemagne, je dis associés et non sujets, voilà notre but. C'est-à-dire que nous réclamons notre autonomie,

semblable à celle de la Saxe ou de la Bavière, et nous l'obtiendrons, morceau par morceau. Continuer alors comme maintenant, comme autrefois, notre rôle historique, servir de transition à la civilisation germanique vers la civilisation française, tout en vivant notre vie propre. Voilà ce que nous voulons.

Ce ferme et droit langage corrobore et résume tout ce que nos auteurs ont repéré et enregistré depuis le début de leur voyage et qui enracine, de plus en plus, en eux, l'idée que le malheur a conféré à l'Alsace une noblesse, un courage, une conception de devoir qui embellissent la vie. Et, enfin, ce petit livre révèle à la Belgique la *victoire des vaincus*. Car l'Allemagne n'a pu germaniser l'Alsace ni la Lorraine, parce qu'elle n'a pas su s'y faire aimer. Un an après avoir frémi d'étonnement et de colère en entendant la *Marseillaise* galvaniser des milliers de cœurs à Wissembourg, elle a dû, maussadement, consentir à donner une Constitution nouvelle à l'Alsace-Lorraine. Là-même où les apparences premières semblent en faveur de la germanisation, comme à Strasbourg, il suffit d'ouvrir un œil averti, de tendre une oreille compréhensive pour surprendre l'alerte toujours prête, l'ironie vengeresse à l'égard du vainqueur embusquée partout, l'attachement à la France manifesté sous les formes les plus ingénieuses et les plus touchantes. Et la Lorraine! Ecoutez :

Et de fait, à placer sans cesse au-dessus de ses préoccupations personnelles et immédiates le soin de maintenir devant le maître étranger la fierté nécessaire de la race et l'orgueil d'une culture supérieure, le plus humble villageois ne se hausse-t-il pas à la qualité d'âme d'un éternel combattant? Nul peuple, aujourd'hui, n'entretient un plus beau sentiment de l'honneur. « Il y a des choses qu'un Lorrain ne fait pas », nous disait un cabaretier de campagne, à propos d'une obscure histoire de délation. Dans un autre pays, les sentiments qui soulèvent Colette Bau-

doche au-dessus d'elle-même pourraient paraître exceptionnels et... littéraires : en Lorraine, ils sont naturels, habituels, quotidiens. Et ce qu'il y a d'admirable, c'est la simplicité de cette attitude, la parfaite convenance du ton. Rien de déclamatoire, rien de pleurnicheur, rien non plus du rappel de clairon dans le sentiment que la Lorraine actuelle entretient pour l'ancienne patrie à laquelle le sort des armes l'arracha. Elle ne cherche pas à prendre une attitude héroïque, elle ne crie pas : *Gloria victis!* Un sens très fin du ridicule l'empêche aussi de faire le geste qui supplie, le geste des peuples martyrs. Elle ne veut pas « bien mourir », elle veut vivre, et, comme elle est prudente et tenace, elle continue à vivre comme elle doit vivre... à la française.

C'est l'absence de rodomontades et de gestes tragiques, mais la fermeté inlassable et digne, et inexpugnable, des provinces perdues, qui leur donne cette incomparable allure, que les siècles ne pourront se lasser d'admirer.

Et quelle attitude serait plus grandiose et plus inattaquable à la fois, que celle des Alsaciens disant (textuellement) au gouvernement allemand :

Vous nous avez conquis, vous nous avez incorporés malgré nous à votre vaste empire, nous ressentons l'inexprimable douleur d'être détachés de la France. Nous ne venons à vous ni en empressés, ni en suppliants; ce n'est pas s'abaisser que de soutenir, au nom de l'intérêt collectif que nous représentons et avec un désintéressement personnel absolu, la cause de la justice et du droit. Par cela seul que vous nous avez conquis, vous nous devez un état légal, une constitution politique et civile en harmonie avec nos traditions et nos mœurs actuelles, car la violence même qui s'attache à la conquête vous crée envers nous des devoirs moraux d'autant plus impérieux.

Ah! combien M. Léon Souguenet et M. L. Dumont-Wilden ont raison de mettre en lumière la leçon que

dégage, pour les forts, le spectacle d'un grand pays aux prises — si souvent à son désavantage — avec un petit pays conquis par lui! Et leur joie n'est-elle pas compréhensible de n'avoir point dû enregistrer le crime accompli, le crime sans remède d'une Alsace et d'une Lorraine complètement germanisées, mais de pouvoir, au contraire, témoigner que ces deux immortelles provinces sœurs vivent toujours?

*
* *

Je n'ai pu ici, bien entendu, qu'effleurer la véritable portée de la *Victoire des vaincus* et donner un résumé rapide de l'atmosphère du livre et des conclusions qui s'en dégagent. Je ne voudrais pas, cependant, que le souci de mettre en lumière ce réconfortant constat nous rendît distraits ou injustes à l'égard des qualités littéraires et des mérites esthétiques du travail réalisé par MM. Souguenet et Dumont-Wilden.

Cette randonnée en pays conquis, accomplie sous la conduite du sympathique et intrépide directeur des *Marches de l'Est*, M. G. Ducrocq, qu'il est, en effet, impossible de rencontrer sans se sentir vivement attiré vers sa personnalité droite, ardente et calme en même temps, — cette randonnée a fourni aux auteurs d'étincelants cahiers de route. Que je les ai donc lus avec joie, avec gratitude et dans une étroite communion avec l'esprit qui les dicta! De jolis croquis, des portraits nettement découpés, — j'ai cité ceux de G. Ducrocq et de l'abbé Wetterlé : il y faut ajouter la silhouette du dessinateur satirique Hansi, celle de Barrès, évoquée dans le cadre intime de sa terre patrimoniale, et bien d'autres, anonymes mais que nous retiendrons, — des paysages esquissés d'un crayon fidèle et significatif, des traits de mœurs piquants : tout cela donne une couleur intense et un

relief saisissant au livre, tout agité par ailleurs de cette vibration émue et de cette sensibilité patriotique qui nous étreignent.

Relevons, au passage, ces fusains de Metz :

Metz! Une vaste ville, mais déserte (il n'est pourtant pas dix heures du soir). Notre voiture l'emplit d'un bruit de ferraille. De grands hôtels, des boulevards, la froide lumière des mâts électriques et, froide aussi dans la nuit, la voix tenace d'une cloche argentine qui tinte, tinte, tinte. Cette cloche entêtée, comme une plainte qu'on n'étouffe pas, cette voix sans âge et triste, nous saurons plus tard qui elle est, qui elle appelle...

De grandes maisons pompeuses, style Guillaume II, style gothique, style wagnérien, nous connaissons tout cela; nous avons depuis longtemps appris, à Anvers, ou dans les villes du Rhin, à le voir avec indifférence. C'est l'Allemagne, la grande Allemagne, incontestablement. Mais quel désert que cette ville! « On se couche tôt à Metz, » nous dit notre guide.

Voici donc un premier aspect, un aspect de façade. Mais poursuivons :

Brusquement notre voiture s'engage dans une rue étroite... Ah! les vieilles maisons négligées, avenantes, les pierres sympathiques! Elles ont une façon d'être sans raideur. Assez mal alignées, sans luxe vain, mais de race, abritant sans doute tout un passé discret, un présent recueilli. Tout ceci au moins ne sue pas l'orgueil, mais, content du passé et peut-être comptant sur l'avenir, semble attendre tranquillement les gens de la maison, ceux de la famille, car jamais ici l'étranger à chaîne de montre en or, l'étranger à lunettes d'or, ne voudra habiter. Ceci, c'est la France, c'est la vieille France incontestablement...

Le Metz, le plus grand Metz des conquérants, a entouré, a cerné le Metz des vaincus : l'Allemand est venu de partout, avec ses ingénieurs, ses architectes : il a construit une ville neuve, au centre de laquelle

survit, condensée, concentrée, la vieille ville resserrée, un peu étouffée, mais si dure, si volontaire...

L'auberge où nous arrivons, ah! par exemple, c'est la France! Pas besoin de la modeste imagerie du *Petit Journal* qui orne le corridor et nous montre « le porte-drapeau » pour renseigner le voyageur.

Un bon souvenir de voyage, cette auberge. Le langage net de l'hôtesse et la saveur de sa cuisine, c'est la France, et tout de suite on nous a offert de nous servir à part, pour nous éviter le contact des Allemands qui fréquentent la salle commune. Pas de pensée hostile en ceci : non, on les évite simplement. Cela produit déjà une impression bizarre. Voici quarante ans qu'ils ont fait leur entrée triomphale avec leurs fifres : dans la maison où nous sommes, on les sert encore comme il y a quarante ans quand ils s'y présentèrent en maîtres.

Mais cette cuisine habile, ces vins légers, le va-et-vient des petites bonnes, de temps en temps la survenue de l'hôtesse qui nous vient demander si nous sommes satisfaits : quelle bonne atmosphère cela crée! La maison est sûre, l'accueil fut plein de dignité; chez de tels braves gens, on se sent chez soi. Allons, la tyrannie teutonne ne pèse pas trop sur la terre lorraine.

Simple impression. Une courte promenade, ce soir, dans cette ville si étrangement déserte, ne la corrobore pas. Devant le porche de la cathédrale, station : un des piliers s'adorne d'un prophète à capuchon. C'est Lui, lui, dans l'accoutrement de Daniel, Guillaume, le Maître. Et notre guide : « Ne riez pas, il vient du monde! »...

Tout le livre est ainsi, en contrastes qui font penser.

Un libre et souple abandon aux impressions, dégustées avec leur saveur exacte; mais une redoutable perspicacité d'analyse et de divination, qui scrute et découvre tous les dessous : telle est la manière de MM. Dumont-Wilden et Souguenet. Elle est d'une droiture d'âme parfaite et d'un charme exquis. Les

voici dans les villes. Avec quelle adresse ils décomposent et expliquent le charme de Metz ou la puissance attractive de Colmar! Ils marchent, et nous les suivons. Nous entrons avec eux dans la cathédrale de Metz, nous pénétrons à leur suite sous les voûtes ombreuses du Munster de Strasbourg. Ils disent avec une si prenante éloquence la leçon de ces vieilles pierres religieuses! Ils interprètent avec tant de communicative fièvre la promesse du soleil qui se joue parmi les opales, les rubis et les émeraudes des vitraux millénaires! Ils sortent, et nous voici dans la rue. Ils s'arrêtent; ils tressaillent : et nous percevons aussitôt l'aigre sautillement des fifres guerriers et le martellement lourd du grotesque pas de parade... Et la promenade se poursuit en campagne, sur ces routes droites qui filent entre vignes et moissons, le Rhin à gauche, les Vosges à droite, puissamment mamelonnées, couronnées parfois de châteaux féodaux, toisonnées de sapins et déroulant lentement leur grave fresque... Ils vont, ils vont, ils voient, ils questionnent. L'enfant, le paysan, le curé, l'instituteur, et la blonde jeune fille aussi, qui jette son rire clair soudain mué en lèvre qui frémit, quand certaine corde est touchée... Tous leur disent les espoirs qui persistent et le ferme vouloir de rester Alsaciens ou Lorrains, non pas Allemands. Ainsi s'est, peu à peu, fait ce livre sincère. Et soudain, au milieu de ces campagnes que dominait un ciel bleu moutonné de nuages blancs, parmi ces paysages joliment brossés, ces coins de villages évoqués, ces auberges accueillantes, nos voyageurs s'arrêtaient. Ils dressaient leur chevalet. Ils interrogeaient ces pierres, ces bois, ces clochers, ces âmes qui les entouraient. Alors, lentement, une fresque, une grande fresque tragique s'ébauchait : c'était la charge des cuirassiers de Reichshoffen, venant s'abîmer, héroïques et fous, le sabre haut et les yeux en extase, avec leurs chevaux forcenés, dans les rues sanglantes

de Morsbronn... Ou bien, c'était Wissembourg et l'inauguration de son monument aux sons d'une *Marseillaise*, réveillée après quarante ans de sommeil, pour faire jaillir les larmes hors de milliers et de milliers de cœurs... Puis ils repliaient bagage, remontaient à bicyclette, et repartaient, filant le long des routes, silencieux et les yeux bien ouverts...

29 mars 1912.

TROISIÈME PARTIE

LA POÉSIE

I

POÈTES SPIRITUALISTES EN FRANCE

I

MADAME CLAIRE VIRENQUE

ET QUELQUES AUTRES POÈTES SPIRITUALISTES

Celui qui chercherait le reflet des lettres françaises d'aujourd'hui seulement dans les analyses de romans et dans les comptes rendus de théâtre s'en formerait une bien étrange et singulièrement fausse opinion. Ouvrons la plupart des romans nouveaux : lisons les feuilletons dramatiques des *Débats* ou du *Journal*. En quel temps vivions-nous? La barbarie païenne a-t-elle donc effacé du monde le lumineux sillage du Christ? L'homme est-il redevenu le fauve indompté et instinctif, le gorille lubrique de l'âge de pierre?

L'Eglise et ses lois ont-elles perdu tout pouvoir sur les mœurs? Tout mari est-il fatalement voué à la classique infortune de Dandin et de Sganarelle? Toute épouse, sous peine de déshonneur, doit-elle prendre des amants? Et le dévergondage de nos contemporains en est-il arrivé à ce degré, que, la chasteté n'existant plus que pour mémoire, les romanciers et les dramaturges ont acquis le droit de nous présenter la vie de désordre comme la vie normale pour tout homme « conscient »?

A ces interrogations pessimistes il est heureux que l'observation des faits oppose un presque constant démenti. Pas plus que l'existence et les mœurs de toute la France ne sont reflétées dans les lettres parisiennes d'imagination, pas plus ne pouvons-nous borner au théâtre et au roman seuls la production littéraire française et son influence. Pour nous borner aux poètes, il est intéressant de constater que la sincérité la plus éclatante, l'émotion la plus pure, la pénétration la plus profonde se rencontrent précisément, aujourd'hui, chez quelques poètes d'essence spiritualiste et souvent même de sentiments religieux et catholiques. Le charmant recueil des *Souvenez-vous*, que publie Mme Claire Virenque, nous en fournira la preuve immédiate.

*
* *

Je sais fort bien qu'à l'égard des artistes vivants il siérait au critique de faire toujours abstraction de la personnalité de l'auteur, pour ne juger que son œuvre en soi; et ce départ à établir entre l'homme et sa production intellectuelle devrait être plus strict encore quand il s'agit de l'être physique, et non pas de la personne morale d'un romancier ou d'un poète. Quelques cas se présentent néanmoins, où le Créateur — que certains nomment comiquement le Des-

tin — s'est plu à réaliser une telle concordance, une identité si parfaite entre l'être moral et la personne physique, entre l'âme et le visage d'un écrivain, que la tentation de signaler cette conformité devient irrésistible. C'est le cas, — et je m'excuse ici auprès d'elle d'être précis et par conséquent indiscret, — pour Mme Claire Virenque.

Qui a pu seulement entrevoir cette jeune femme, parée des grâces les plus féminines, douée d'attraits qui évoquent avant tout les idées de fraîcheur, de suave bonté, de tendresse pure et de spiritualisme délicat, sera presque saisi de retrouver, dans les *Souvenez-vous* — après les *Heures d'amour*, qui trahissaient une identique inspiration, — ces élans d'amour divin et de pitié humaine, cette candide émotivité, ce recueillement ardent et presque extatique que son seul aspect fait pressentir.

C'est la consolante et jamais trompeuse force du souvenir pour le réconfort de l'âme et du cœur, que chante Mme Virenque, en des vers souples, imagés, subtils, aux rythmes légers et variés, — quelquefois graves, — à l'accent indiciblement pur et tout amorti de bonté, aux indulgences pacificatrices. Elle a l'art, cette favorite des Muses, de toutes les Muses, d'enclore ses conceptions en des images appropriées et symboliques, toujours suggestives de blancheurs angéliques, de beautés fragiles, d'impressions raffinées:

Les souvenez-vous sont des cloches,
Qui sonnent lointaines ou proches...

Les souvenez-vous sont des mains
Blanches dans l'ombre des chemins...

Les souvenez-vous sont des choses
Faites de rayons et de roses.

Ils disent les espoirs défunts,
Tissés de rêve et de parfums.

Les matins de fraîche lumière
Où fleurissait notre prière

. . . . . .
Tout ce que l'avril nous promet,
Que l'été ne donne jamais;

Et ce peu que l'été nous donne,
Si vite fané par l'automne...

Ils disent, les Souvenez-vous,
Ce qui fut douloureux et doux

L'espoir et l'amour et la tombe,
Ce qui s'élève, ce qui tombe...

Ils sont le contour effacé
Des paysages du Passé.

C'est la fidélité à l'amour de la première heure, d'où sont venues les primes joies, rapides et inoubliables, que célèbre le poète. Et tous ces « souvenez-vous » semblent enveloppés d'un mystère douloureux, d'une ombre funéraire, comme si l'on avait tissé autour d'eux je ne sais quel linceul de tristesse et de regret :

O souvenir, lorsque j'aurai, le long du jour,
Beaucoup souri, des yeux, des lèvres, des paroles,
Fais que je pleure un peu sur ces choses frivoles
En t'écoutant parler de mon unique amour.

O souvenir, si j'abandonne ma pensée
Aux brises du printemps si pleines de langueur.
Viens chanter au jardin, qui fleurit dans mon cœur,
La chanson d'autrefois, à peine commencée.

O souvenir, plein de bonheur inachevé,
Qui joins matin et soir mes mains pour la prière,
Souvenir bien aimé, grave en mon cœur sincère
Le nom cent fois redit que je mêle aux Ave.

Si le poète revient au logis paternel, c'est pour nous découvrir un peintre rustique, observateur précis et compréhensif, qui nous rend l'atmosphère même du pays natal et la couleur véridique des choses familières, du décor intime et ancien, la

ferme, les champs, la demeure ancestrale, sans oublier :

Une église qui sait toutes nos peines mortes,
Le vent qui nous retient, le vent qui nous emporte,
Une église qui sait tout ce qu'on peut souffrir
Avant d'être une vieille et avant de mourir!

Mais sa pensée rejoint toujours le tombeau de ses rêves, le souvenir de l'amour printanier qui embauma sa première fièvre de jeunesse, et, sous mille formes gracieuses ou émouvantes, c'est le vieux lied amoureux et chaste qui reparaît sans cesse :

C'était un soir très doux, un de ces soirs de rêve,
Où nos âmes en nous sont ainsi que des fleurs,
Où l'invisible paix de l'ombre qui s'élève
Verse de l'idéal, même sur nos douleurs.

Mes pensées s'en allaient, comme en pèlerinage,
Vers l'ivresse et les fleurs des heures d'autrefois,
S'arrêtant quelquefois aux bosquets du rivage,
Où semblaient chuchoter des rires et des voix.

Je franchissais le champ, je gravissais la pente
Cachant à mes regards l'horizon infini,
Et cherchais aux chemins du Passé l'humble sente
Où notre tendre amour avait posé son nid.

J'ai dit à mes pensers qui passaient en prière
Devant ce souvenir à jamais embaumé :
« Arrêtez-vous, c'est là qu'il faut mettre la pierre
Où vous viendrez rêver par les beaux soirs de mai. »

Après de longues douleurs, après la lassitude étonnée du cœur jeune qui a beaucoup souffert, le poète sent que la vie a repris le dessus; le renouveau pénètre en son corps et en son cœur, apportant de nouvelles forces de courage et d'espoir. Mais les images rajeunies qui s'imposent à son désir auront-elles la puissance d'effacer celle du souvenir? Non, car le poète doit à son passé meurtri d'avoir beaucoup souffert et d'avoir beaucoup aimé, deux choses qui sont

divines. Et tout son être se livre, plus entièrement encore, aux grisantes joies des âmes exceptionnelles : tristesse qui pleure sur les misères infinies du monde, sur la mort d'un pauvre cœur héroïque, sur les angoisses du doute qui déchirent un esprit fraternel. Surtout, il se livre à la bonté,

La bonté qui s'ignore et ne calcule pas,
Qui va s'insinuant où règne la misère,
Celle qui sait aimer sans prendre un air austère,
Et fait en souriant un berceau de ses bras...

L'*Impossible tendresse* surgit alors en elle, la flamme spiritualisée qui brûle les cœurs sans effleurer la chair, l'éternel rêve des créatures éprises d'idéal; cette flamme vient tenter la juvénile ardeur de l'artiste et nous vaut un poème d'infinie délicatesse, d'analyse ténue et quintessenciée, qui va fouiller le cœur pour y découvrir les plus purs éléments, ses élans les plus vibrants et les plus spontanés :

Est-il une tendresse à côté de l'amour.
Aussi grande que lui, mais de forme idéale,
Où l'âme qui cherchait sa sœur et son égale
Trouve un bonheur profond et pur comme le jour?

Cette tendresse, si elle est rencontrée, peut-on vivre à son doux abri, à jamais reposés, simples et vertueux? Oui, si la barrière est hermétiquement fermée devant l'amour de chair, l'amour et son entremetteur éternel, le baiser. Sinon, tout est perdu, la fuite seule pourra rendre la paix :

Que deux êtres, de cœur également loyal,
Puissent s'aimer un temps dans la joie et la peine,
Plus haut que le désir de la nature humaine,
En voulant ignorer son ivresse et son mal,

C'est bien; mais si ces cœurs voient à l'autel mystique
Le flambeau de l'amour scintiller un matin,
Qu'ils s'éloigent en pleurs vers un autre destin,
Sans même se tourner sur leur geste héroïque.

Tel est le résumé, le leitmotiv des treize petits poèmes alternés où *Elle* et *Lui* disent leur idéale tendresse et avouent les délicieux dangers de l'amitié amoureuse. C'est une sorte de cantique des cantiques spiritualisé, amorti et épuré.

Revenu du rêve un instant caressé de cette splendide tendresse qui aurait eu comme une supériorité angélique et divine sur la force humaine de l'amour des sens, le poète retombe à la souffrance, aux regrets, au doute et à des rêves tout aussi impossibles. Dans une forme caressante, incessamment renouvelée, et dont la savante ciselure restitue une inspiration toujours originale et personnelle, Mme Claire Virenque chante, en femme, en femme faible et tressaillante, la douceur des larmes, de la victoire remportée par l'esprit sur la chair, et la douceur, enfin, de l'angoisse qui trouve en Dieu seul son apaisement, même si cette angoisse puise sa source dans l'effroi d'avoir méconnu un amour véritable. Et, alors, quel cri magnifique s'élève, d'abandon et de confiance :

Seigneur, mon âme tremble et parfois ne sait plus
Où commence le mal, où finit la sagesse;
Dans mon âme qui souffre et se cabre sans cesse,
Puisque je suis à vous, guérissez-moi, Jésus.

Que je reste toujours calme et tendre, la femme
Qui veut donner sa vie aux pauvres des chemins
Et ne gémira pas sur des rêves humains;
Guérissez-moi, Seigneur, dans le fond de mon âme.

Que mon cœur ne soit pas un tabernacle vain
Quand je mange le Pain à votre auguste table,
Et quand vient me parler votre voix ineffable,
Que mon être soit pur comme un reflet divin.

Que je sois votre enfant attentive et candide,
Menant tous ses espoirs à l'enclos idéal,
Et qui ne sait plus rien de la vie et du mal,
Parce qu'elle sait tout de votre amour splendide.

Il faut considérer Mme Claire Virenque comme l'un des plus attachants, des plus vivants et des

plus charmeurs parmi les poètes catholiques au début du vingtième siècle.

*
* *

Quelle différence de ton nous frappera si nous ouvrons les *Derniers refuges* de Jeanne Termier! La douceur se mue ici en une force âpre et martelée, et la puissance imaginative se fait douloureuse et tragique. Ecoutez la *Nuit* d'hiver, où apparaissent, si corrosifs et si saisissants, l'attrait fougueux vers les malheureux, la hantise nostalgique des détresses et des laideurs humaines, et l'épouvante de l'inconnu mystérieux et agressif; tout cela rendu dans une forme où certaines imprécisions d'images répandent je ne sais quelle horreur énigmatique :

La nuit d'hiver, la nuit farouche et vagabonde,
Celle pour qui les mains lasses du jour mourant
Dédaignent d'effeuiller sur les coteaux du monde
Des anémones d'or ou des roses de sang;

La nuit lugubre de cinq heures. l'étrangère
Qu'accompagnent, quand elle passe entre les toits,
Les regards envieux des lampes de misère
Captives des vivants dans les logis étroits;

La nuit pâle qu'on voit fuir le long des façades
Dans sa détresse convulsive, et qu'on entend
Pleurer, quand sur le bois pourri des palissades
S'acharne la colère effrayante du vent;

La nuit silencieuse au fond bondé d'angoisse,
Quel sculpteur, enivré de tristesse et d'amour,
En des marbres obscurs modélera sa face,
En des marbres veinés de sang, déserts de jour?

Quel artisan passionné la fera naître
D'une âpre pierre, en un atelier dévasté?
Quelles mains sur le masque ébauché sauront mettre
Assez de violente et tragique beauté?

Car son souffle, terreur des aïeules transies,
Fait mourir des enfants rieurs dans leurs berceaux,
Et son regard préside aux lentes agonies
Par les vitrages désolés des hôpitaux.

La nuit d'hiver, la nuit qu'aucun astre n'éclaire,
Quel sculpteur, en un soir d'orgueils illimités,
L'arrachera, vivante, aux flancs morts de la pierre,
Dans un suprême effort de ses doigts contractés?

Léon Bloy, le farouche et génial pamphlétaire, présente au public, dans une préface enflammée, cet étrange volume de vers si peu féminins, si malhabiles parfois, ou si insoucieux de correction, mais très souvent sublimes. Il a bien mis en lumière la fixité de regard du poète, qui s'est placé en face de la douleur du monde pour en décrire les déchirements et pour en distiller la signification éternelle. Il a bien vu que cette vaticinatrice est toute pénétrée de christianisme, qu'elle s'abstrait elle-même de ses poèmes terriblement objectifs, tout en s'étant assimilé avec une force tenace toutes les angoisses et toutes les infortunes qu'elle évoque. Ces vers, elle les a écrits « pour les plus tristes qui soient »; pour « les sans ancêtres » et les « sans patrie »; pour ceux qui se sont acharnés à étreindre la vaine caresse d'un art vain, tandis que leur âme agonisait; pour les anarchistes mentaux, qui ont tout détruit des systèmes qu'on offre pour vivre et qui se sont trouvés devant une route défoncée et noire où ils trébuchent; pour ceux qui ont interrogé l'Absolu sans ouïr de réponse, et pour ceux, enfin, qui ont vécu toutes les morales : « ils ont cru qu'il fallait être soi et, follement, ils ont tenté de se suffire, ne cherchant que l'affirmation de leur être dans l'amour et dans la pitié; puis, s'étant dépassés, ils ont voulu vivre pour les autres. Formule incomplète et transitoire. Est-ce qu'il ne faudrait pas, à tout instant, pour chacun des autres, inventer Dieu? Alors il leur fallut trouver Dieu ou mourir.

« Ils ont cherché Dieu, et non plus par la seule intelligence, fumée bleue du trépied que renverse l'angoisse de l'âme.

Ils ont cherché Dieu par la vie, par toutes les

vies, puisque, par l'Amour enseignés, ils étaient devenus l'ardeur et la faim, la misère de toutes les vies. Et la morale chrétienne leur apparut, morale si haute qu'aucune vie ne l'exprime jamais, morale de la hâte, où toujours quelque chose de plus grand reste à faire.

« Et, — conclut l'auteur, — tandis que lentement leur esprit chemine, bien avant qu'ils aient tout compris, les actes de ce christianisme attendu, les actes de pitié ou de miséricorde les ont déformés déjà, sculptés et miraculés si vite, qu'ils se sentent à jamais prisonniers de la joie et de la lumière, et qu'ils mettent par moment, éblouis, leurs mains sur leurs yeux, à la façon d'hommes ensanglantés qui fuiraient un essaim de guêpes. »

*
* *

Après les accents éternels comme ceux dont Claire Virenque et Jeanne Termier retrouvent les échos dans leur âme chrétienne, entr'ouvrons, avec joie, les *Matins d'argent* de Maurice Brillant et admirons combien un sentiment religieux sincère peut communiquer de mâle beauté à une œuvre, qui, sinon, se bornerait à nous offrir une élégance classique et recherchée de forme. La partie du recueil qui s'adresse « à la fiancée » et qui porte ce joli titre : *l'Amour qui pleure*, exprime avec une finesse de nuances exquise et insinuante, avec une pureté candide d'expression et avec de jolies images, un amour idéalisé :

Depuis que ce beau lac s'est ouvert, fleur subtile,
Rien n'a terni sa face ou défait ses contours,
Et dans une onde où pas une feuille n'oscille,
Les mêmes horizons se reflètent toujours.

Son sourire ressemble au sourire tranquille
Des Vierges se dressant sous l'or des manteaux lourds,
Qui contemplent, au fond de leur âme immobile,
Le reflet radieux des divines amours.

Ah! ceux que le tumulte ou que la foule enchante
Peuvent jeter au ciel leur chanson triomphante
Et puiser à la coupe où l'on boit un moment.

Moi, je veux qu'en mon cœur, comme en un lac nocturne,
Sous le frisson de l'eau pieuse et taciturne,
Un seul amour très pur dorme éternellement.

Cet amour si pur, néanmoins, s'épure encore, et, de la femme idéale et chaste qui fut la fiancée, le poète s'élève jusqu'à la Reine des Vierges, à laquelle il adresse ce généreux ex-voto :

Vierge, si j'ai chanté la tendresse et l'ardeur
Du plus mystique amour qui fleurisse sur terre,
C'est que ton souvenir frissonnait dans mon cœur
Comme une lampe d''or au seuil du baptistère.

C'est toi que j'aurais dû fêter, — pieux chanteur;
Mais la tâche est trop belle et j'ai voulu me taire.
Jusqu'à l'heure où j'aurai, dans mon travail vainqueur,
Trouvé la forme au pur contour que rien n'altère.

Alors, l'âme en extase, après avoir bien tard
Comme l'Angelico prié sous ton regard
Et reçu de ta main les candeurs précieuses,

Pour que l'on t'aime, ô fleur des divines amours.
Je n'occuperai plus le déclin de mes jours
Qu'à peindre sur fond d'or des Vierges glorieuses.

Quoi qu'il écrive désormais, le poète orientera sa pensée continûment vers les splendeurs catholiques. Il chantera le *Labour et la moisson*, et sa *Chanson des épis* tournera à la seule exaltation du Christ; c'est Dieu seul qu'évoquera le discours du *Vieux laboureur*, et des poèmes comme *Carmen mariale* ou comme l'*Amour vainqueur*, avant d'aboutir aux *Templa serena*, poétisant les mystères et l'atmosphère catholiques, seront de véritables prières exaltées et frémissantes, dans lesquelles l'âme se livre et bataille :

Il en est tant qui valent mieux, Seigneur, pourquoi
M'aimes-tu? Je ne suis qu'un rêveur inutile;
Ton amour fait ployer mon pauvre être fragile...
Mets en mon corps un cœur plus fort, ou laisse-moi;

Laisse-moi ma maison sur la colline claire,
Laisse-moi mon ruisseau, mes chansons et mes fleurs...
Mais non. Ta voix se tait. Que t'importent mes pleurs,
O Dieu cruel et doux dont l'amour me lacère?

*
* *

« Tu ne me chercherais point si tu ne m'avais déjà trouvé » a dit la voix d'Eternité. C'est l'épigraphe que l'on pourrait inscrire au fronton des *Matines*, ces étreignants et âpres poèmes du Doute que M. Charles de Saint-Cyr a publiés voici quelques mois déjà, en les faisant précéder d'un *essai sur l'intensisme*, fort intéressant sans doute, mais que je ne prétends point discuter ici. La sincérité vibrante de l'artiste, la spontanéité déchirante de certains cris qui trahissent ses angoisses, lui donnent une place exceptionnelle parmi les poètes spiritualistes les plus attachants d'aujourd'hui :

Frère douloureux que la rude angoisse,
Du matin au soir, du soir au matin,
Frère douloureux que l'angoisse froisse,
Que la bonne route ou l'âpre chemin
Ait sollicité ton esprit qui pense,
Je t'appelle frère et te tends la main...

Impitoyable et lancinante, la pensée de la mort taraude sans cesse la conscience du poète : elle se joint à l'anxiété de ses incertitudes pour le ronger, et sa double détresse s'exhale superbement dans ces vers écrits après la lecture de la *Comédie de la mort*, de Théophile Gautier :

Non moins que toi, la Mort affreuse
Depuis toujours m'a pénétré,
Et j'ai pesé la tête creuse
De Raphaël désespéré.

Et l'impitoyable fantôme,
A l'air soucieux et décevant,
Sans répit m'a fait souffrir homme,
Comme il m'a fait souffrir enfant.

Jusques au baiser le plus tendre
De père, de fils ou d'époux,
Je retrouve le goût de cendre
De mon propre spectre jaloux.

Le cyprès triste et funéraire
Jalonne ainsi tout mon chemin,
Et, trop lourd, y pèse à ma main
Le lourd fardeau de ma misère.

Car insensible à mon effort,
Et se riant de tout, écoute
Le frère jumeau de la Mort,
Le Maître du Monde, le Doute!

Les vers de M. Charles de Saint-Cyr sont le plus souvent de cinq, de sept ou de dix pieds. Il orchestre ainsi de singulières et pressantes musiques, et fort souvent ramène en notre mémoire le souvenir de Verlaine. Mais, chez lui, aucune lourde volupté, aucune détestable recherche sensuelle ne ternissent la gravité bourrelante et la fière mélancolie de l'inspiration. La mort, le doute, les élans vers la Foi, les déconvenues de l'âme hésitante et incertaine, l'attendrissement penché vers toutes les innocences, vers toutes les puretés, vers toutes les souffrances, voilà le thème presque fatal de tous ces essais, qui chantent en nous avec une séduction nostalgique inexprimable. Le souvenir de l'enchantement verlainien s'impose à nous jusqu'aux dernières lignes, écrites à propos du tableau de Burne-Jones, où l'on voit un chevalier, au retour des croisades, s'arrêter devant un calvaire et s'agenouiller aux pieds du Christ qui, suprême récompense, décloue alors ses mains et, penchant le buste, le baise au front :

Bon chevalier loyal, qui fut peut-être
Au temps jadis quelqu'un de mes ancêtres,
J'ai, comme toi, combattu pour la Croix,
Mais toi, du moins, ignorais mes effrois.

Si je n'ai pas, dedans la Palestine,
Porté l'armure âpre et dure à l'échine,

J'ai dans la vie amère et journalière
Su maintenir mon âme bonne et fière.

Si je n'ai pas, contre le Sarrazin,
Tourné mon bras ferme de Paladin,
J'ai, méprisant l'intérêt qui miroite,
Su batailler à gauche comme à droite.

Voici l'instant d"enfin me reposer,
Et je vous tends mon front pour un baiser :
Apaisez-en les affres et les fièvres,
O Seigneur Christ, en y posant vos lèvres!

30 novembre 1911.

II

LÉON BOCQUET

UN POÈTE

C'est un beau titre que celui de poète, et il ne semble point qu'aucun adjectif y puisse rien ajouter. Léon Bocquet est un poète dont l'œuvre, sans être considérable encore, gagne chaque jour en profondeur et en perfection plastique. Depuis la mort d'Albert Samain, — auquel il a consacré un livre définitif d'analyse et de souvenir, — et depuis la mort de Charles Guérin, Léon Bocquet me paraît le plus émouvant et le plus gracieux lyrique de toute la jeune génération française. Nous songeons souvent à l'auteur du *Jardin de l'Infante* et aussi à celui du *Cœur solitaire* en lisant les *Cygnes noirs* ou les *Branches lourdes*, mais nous n'y songeons que pour admirer l'art et la personnalité d'un disciple, trop original pour être imitateur. Nous aurons l'occasion, tout à l'heure, de signaler tels passages des *Branches lourdes* qui rappellent cette enviable parenté littéraire.

Les qualités par lesquelles nous sommes le plus sûrement attirés en poésie, et qui d'ailleurs sont les plus rares à y rencontrer, c'est une sincérité absolue d'accent, qui proscrit toutes les ficelles du sentiment et tous les trucs de la littérature, et c'est, surtout, cette note de mélancolie poignante et de tristesse résignée et douce, qui donne à l'élégie contemporaine je ne sais quoi de concentré et de vague, in-

connu jusqu'à cette génération, sortie, il est vrai, de Baudelaire et de Verlaine, mais évadée de l'artificiel et de la bizarrerie.

M. Léon Bocquet est un écrivain sincère. S'il n'est point l'absolu croyant que l'heure du doute n'effleure plus, toute sa pensée, méditative et triste, est ombrée de religiosité et de spiritualisme. Il laisse à d'autres le rôle désuet de trépigner sur les ossements de leurs amours défunts ou de chanter les fureurs de la passion débridée parmi les extases de la chair. Délibérément, nous le voyons batailler dans les rangs des fervents de la tradition et de ces « vertus bourgeoises » que le dégoût des outrances romantiques remet enfin en singulier honneur. L'amour conjugal, l'amour paternel ont rencontré la jeune et tendre muse du poète et se sont fraternellement enlacés à ses bras découragés et las...

Assuré sans doute de demeurer dans la mémoire des hommes, et averti par cette voix secrète qu'une modestie trop ombrageuse fait taire en lui parfois, Léon Bocquet ne recherche guère les flatteries tapageuses toujours intéressées. Mais il ne sourcille point non plus devant les sarcasmes éventuels d'une incompréhension qui, de tout temps, guetta surtout les chantres les plus spontanés de certaines douleurs mystérieuses.

Et n'a-t-il point trouvé la vraie philosophie, le véritable sens de la vie, quand il s'écrie :

Ce que pense de moi tel ou tel, que m'importe!
Ah! petite rumeur et futiles propos
De ces passants d'un jour auxquels j'ai clos ma porte,
Leur vain bourdonnement ne trouble mon repos,
Leur voix ne parvient pas aux sources de moi-même,
Ils sont trop loin, trop peu sincères, trop mesquins.
Et j'ai, depuis longtemps, séparé ceux dont j'aime
L'estime et l'amitié d'avec ces baladins
Qui vont autour d'une œuvre, ainsi qu'à la parade,
Secouer des paillons, du fard et des sequins...
Ah! ceux-là peuvent bien me louer ou se taire,

Leurs applaudissements, non plus que leurs mépris,
Ne sauraient détourner mon rêve solitaire
De l'émouvant silence où ma pensée austère
Se réfugie et, sage enfin, a désappris
De croire aux mots flatteurs ainsi qu'au vil mensonge,
Puisqu'en somme il suffit, pour consoler mon cœur,
Ma femme et mon enfant, que votre amour prolonge
Dans un beau paysage un moment de bonheur.

*
* *

Le sens du livre, rappelé par ce titre des *Branches lourdes*, Léon Bocquet nous le donne en deux endroits surtout de ses poèmes. L'un, tout au début du présent recueil :

Courbant sous leur fardeau leurs souples élancées,
Des branches aux beaux fruits penchent jusqu'à mon front;
Je songe : les douleurs de même chargeront
D'une maturité précoce mes pensées...

Ainsi, tandis qu'à d'autres les promesses de l'été et de l'automne ne représentent que joies, espérances, assurances de conquêtes et de reposantes moissons, déjà le poète des *Branches lourdes* perçoit la fatigue et la mort dans ces luxuriants étalages. Ce n'est pas la forte et généreuse ivresse des vendanges qui surgit en son imagination endolorie, mais c'est le poids de la pensée et l'antichambre ouverte déjà sur les suprêmes décompositions :

Car l'abondance et l'or du fléchissant été
Sont plus pesants que l'âge au ferme esprit des hommes,
Quand le tiède soleil et le parfum des pommes
Alanguissent l'octobre et sa fécondité.
Et je pressens l'automne et sa brume et sa pluie
A cette odeur de mort dans les feuillages lourds,
Il semble que mon cœur soit accablé de jours
Et que tout l'infini sur mon âme s'appuie.

Les désillusions sont venues au poète, comme elles viennent à nous tous, avec l'âge, avec la vie au pas

claudiquant, et les promesses des branches lourdes de fleurs ne furent point tenues dans le jardin superbe de ses rêves. Mais, parce qu'il ne borne point à ces jours furtifs l'horizon de son âme, parce qu'il sait la revanche que souvent l'avenir réserve à ceux qui furent méprisants des vanités momentanées, Léon Bocquet garde intact ce songe de gloire que tout vrai poète caresse au milieu des pires traverses :

Promesses du printemps, attentes de l'été,
Ah! vous avez déçu ma fringale de gloire.
Mais qu'on entende au moins frémir sur ma mémoire
Le vert laurier qui fait un bruit d'éternité.

Et plus tard, quand les branches s'alourdissent non plus des frondaisons parfumées et fleuries du printemps mais du poids sacré des fruits mûrs, quand les branches s'inclinent jusqu'au sol, le poète savourera la douceur de l'arrière-saison... C'est qu'un travail se sera accompli dans son âme, à la faveur du silence pensif; il aura pris son parti de la fugacité de nos joies et de la déroute inévitable de nos illusions. Nous verrons tout à l'heure son stoïcisme philosophique affirmé et serein. Mais des crises diverses devront être traversées encore avant cette heure platonique. Léon Bocquet nous dira la blessure de son âme, mais sans nous dévoiler les tristesses qui l'ont causée. Car c'est le droit des poètes de traduire en accents éternels des douleurs même transitoires, mais le mystère sur leurs causes sied davantage à ces poèmes déchirés que l'inélégant et indiscret étalage de calamités trop personnelles.

*
* *

Il y a trois parties principales dans les *Branches lourdes*. La première chante l'éternelle et souveraine ivresse. Ce sont *les roses de l'amour*. Une fierté

digne et pleine de majesté y transporte le poète, qui se sent aimé et voudrait faire vivre à jamais dans la mémoire des hommes le nom de celle qui a pris sa vie à lui. La seconde évoque *le soir tombant*, les anxiétés de la nuit qui approche, les douleurs et les fatigues des nerfs meurtris, la lassitude inconnue qui suit l'effort, toujours douloureux et parfois si vain! Puis, un bref exode dans les *belles nostalgies* rappelle à nos regards et à notre imagination les féeries vénitiennes, la fièvre napolitaine ou l'apaisante méditation de Florence. Jamais le paysagiste délicat et langoureusement descriptif qu'est l'auteur des *Branches lourdes* ne signa plus printanière et plus intuitive ébauche :

Ce clair printemps de mai, ces arbres qui fleurissent
Et la limpidité tranquille des eaux lisses,
Ce vent qui fait un bruit d'abeilles et de soie;
Ce cytise, pesant de grappes d'or, qui ploie,
M'évoquent la candeur suprême d'un matin
De lumière et d'amour sous le ciel florentin.
O jardins Boboli débordants de glycines,
Les roses, les buissons de roses, des Cascines!...
Le paysage a l'air de sourire; l'Arno
Mène, sous ses trois ponts dont les arches s'inclinent,
Vers l'ondulation heureuse des collines
Le chemin de soleil que ses rives dessinent.
Bel horizon cerclé d'un mol et double anneau
De turquoise fanée et d'ancienne améthyste,
Votre douceur en moi se réveille et persiste.
A regarder ici couler l'eau noire et triste
De ce canal flamand entre des peupliers,
Je songe et je revis des moments oubliés :
Un contadin toscan chante sur sa charrette
Et les cyprès aigus que l'azur fait bleuir
Allongent sur mon rêve et sur mon souvenir
Leur pyramide d'ombre étroite et violette.

Le poète possède un sentiment de la nature trop profond et trop sincère, et la nature est trop consolante, malgré tout, trop berceuse de la douleur des hommes, pour qu'il n'arrive point à la philosophie sereine et confiante, après les crispations des nerfs

mis à vif. Ainsi, dans le *Silence pensif*, dernière partie des *Branches lourdes*, nous écoutons l'avertissement grave et comme solennel d'un philosophe revenu des illusions, sans doute, mais aussi des emportements sans issue et des vaines révoltes.

*
* *

Léon Bocquet est, avant tout, comme A. Samain et comme Ch. Guérin, un chantre de l'amour. L'amour, toutefois, ne se sépare point, chez lui, d'une communion intime avec la nature. C'est dans un jeu de rapprochements continus entre les élans de notre cœur, ses extases ou ses douleurs, et le cadre de la nature propice, que réside l'invincible attirance de ses poèmes d'amour. Mais ce charme, nous le trouvons encore dans cette belle confiance de l'artiste en son œuvre, dans cet orgueil du poète qui veut faire traverser les siècles au nom de l'aimée, porté sur les rythmes exaltés de ses chants. L'allure hautaine et cadencée du vers s'approprie merveilleusement ici à cet hiératisme de la pensée :

J'étendrai sous tes pas des pourpres magnifiques
Et je prosternerai les roses de l'été
Devant l'avènement princier de ta beauté,
Au seuil d'or où mon rêve a dressé ses portiques.

Les hommes à ton nom murmuré vont frémir,
Car mes vers, dans un large accent d'épithalame,
Inclineront si bien le respect vers ton âme
Que le néant des jours ne pourra l'endormir.

Qu'un azur somptueux dans le ciel se déploie!
Je t'offre le laurier qui sauve de l'oubli;
Que sur notre avenir et le temps aboli
Rayonne le soleil triomphal de ma joie!

Ta louange lyrique et mon sublime espoir
Troubleront d'un grand bruit d'orgueil la renommée
Pour qu'écoutant sa voix, des femmes, toute aimée,
Défaillent de désir et pleurent dans le soir.

D'heure en heure, déjà, d'hommages en hommages,
Notre amour, d'un lien fraternel enlacé,
Comme un vaisseau qu'un vent favorable a bercé,
Voguera sûrement au plus lointain des âges.

Et, semblable au soleil surgi des brumes d'or,
Les siècles, à longs cris, salûront ta mémoire
Emergeant, radieuse et pure, en pleine gloire
Des havres éblouis et profonds de la mort.

La cadence harmonieuse et martelée de ces vers, le large souffle qui les anime, l'emploi de retentissantes images, tout cela ne rappelle-t-il pas quelque peu certains beaux poèmes dans lesquels M. Albert Giraud sait exalter pleinement, lui aussi, le légitime orgueil du poète?

Mais, dans l'amour, Léon Bocquet n'excelle pas moins à rendre ces moments divins de plénitude et de joie comme angoissée, comme rongée d'appréhension, ces minutes, pourtant intraduisibles, où l'âme a peur de remuer...

Viens, mon mélancolique et cher amour, t'asseoir
Sous cette clématite aux souples retombées
Jusqu'à l'heure où, dans l'herbe, une à une tombées
Se fermeront les fleurs des fuschias du soir.

Un tel poids de tendresse et d'ardente innocence,
Une si grave joie, un si complet bonheur
Semblent, en ce moment, se coucher sur mon cœur
Que je le sens qui cède à cette jouissance.

Il fait si bon. Il fait si pur. On est si bien!
Pose-toi sur mon âme et sur ma destinée,
Et consacrons l'heureux instant de la journée
A la félicité de ne penser à rien.

Il aime à exalter et à décrire :

Un de ces soirs si beaux qu'on se parle tout bas
Et qu'on croit défaillir d'extase à chaque pas...

Toutefois le poète ne borne pas l'amour aux heures furtives et ardentes, uniquement de joie, des

fiançailles et des premières étreintes. Les destinées des amants unis, le mystérieux poème nuptial s'accomplit, et bientôt celle qui vint ignorante et pure au bras de son vainqueur connaît la rançon douloureuse mais enorgueillissante de ses élans. Nul poète n'a plus délicatement, peut-être, chanté cette minute et la grâce alanguie et émouvante de celles qui seront bientôt mères :

O cette vision chère à mon souvenir!
Sur la pelouse, avec l'argent de la rosée,
La fraîcheur de la lune humide était posée;
Lentement, lentement, je te voyais venir
Dans le jour qui mourait comme un peu de fumée,
Et l'heure me semblait plus tiède et parfumée,
Parce qu'un grand bonheur entrait dans ma maison.

Tu venais langoureuse, ainsi que la saison
A son déclin, parmi les molles vignes jaunes,
Dans l'allée où Bacchus danse aux pipeaux des Faunes,
Sous les arbres pesant de la maturité
Prochaine des fruits lourds de cet extrême été.
Le crépuscule vert des branches éclaircies
Baisait tes longues mains, tes mains comme adoucies
D'avoir touché le cœur ensommeillé des fleurs,
Et tes bagues luisaient d'indicibles lueurs.
Tes ceintures lâchaient tes robes dénouées;
Assourdissant tes pas presque silencieux,
Sur le sable ta traîne éparse enchantait mieux
Ton rêve qui suivait le rêve des nuées.

Dans l'ombre lumineuse, adorable clarté,
Tu m'apportais le don de la fatigue heureuse
Qui rendait, ce soir-là, plus grave ta beauté
Et ton regard déjà maternel de bonté,
Parce que tressaillait dans ton sein d'amoureuse
Comme un chaste désir, suave et triomphant,
Pour la première fois, l'âme de notre enfant.

Et vers moi tu venais d'une marche lassée.
Mais une immense joie emplissait ta pensée
D'avoir, d'un frisson large et sûr, senti frémir
La vie et notre amour au fond de tes entrailles...
Et solennels, au ciel, avant de s'endormir,
Les rossignols chantaient les heures d'épousailles...

J'ai tenu à citer tout entier ce beau poème, d'un accent si frémissant et si humain, parce qu'il réalise, en poésie, un problème plus rare et plus ardu que celui de chanter les Gothons aux dociles sourires ou Babette et son lait de poule... Dans *Langueur*, une note identique est donnée avec la même précision éclairée et ennoblie du même lyrisme. Maintenant la vie passe, les soirs succèdent aux matins, et dans l'existence des hommes, par la porte oubliée que des fleurs dissimulent, entre la Douleur. Une profonde mélancolie, une lassitude révoltée et comme inconsciemment cruelle stagnent dans les poèmes intitulés *le soir tombe*, qui font une contre-partie angoissée et douloureusement tendue aux *roses de l'amour*. Maladie, insuccès, infortunes appréhendées ou soudaines, fatigue d'un effort trop âpre, quelle est la cause précise de cette crise que traverse le poète? On ne sait, mais, tout à coup, devant les tableaux de bonheur et de paix, un cri d'angoisse lui échappe :

Le soir vient, le soir vient, à pas lents, de l'orée
Du village qu'on voit au bout du chemin creux
Et d'où monte, propice aux couples amoureux,
La brume de cette heure apaisante et dorée.

Et moi qui porte au seuil de ce même horizon
Mon rêve douloureux et mon âme blessée,
Je m'arrête et j'enclos soudain dans ma pensée
L'émouvante splendeur de l'arrière-saison.

Et, devant l'homme obscur près de son toit qui fume,
Si tranquille, ce soir, sous le bel arbre roux,
Je dédie à l'automne inexprimable et doux
Mon cœur tout sanglotant d'amour et d'amertume.

Cette tristesse se précise peu à peu :

Quelque chose de grave en nous-même s'achève,
On sent croître et bouger
Une grande ombre triste au fond de notre rêve
Comme sur le verger.

Est-ce un nuage au ciel de la nuit qui s'avance
Vers la maison qui dort?
Tu dis : « l'automne proche élargit le silence »,
Et je songe à la Mort.

Sentiment de la mort, de la fugacité des choses, du transitoire et du fragile qui sont au fond de tout ce qui touche à l'homme, Léon Bocquet a rendu tout cela, qui était le fond de la poésie chez Samain et chez Ch. Guérin, avec une mélancolie prenante et avec je ne sais quoi de vague et d'incertain dans le sanglot qui ne s'oublie plus... La crise pourtant s'exaspère et ne veut point être consolée. Le poète ne peut plus qu'écouter son âme et sa douleur, que pencher son front dans la nuit, rebelle à toute parole. Il lui semble que sa vie soit comme un mur écroulé parmi les ronces. Il entend rire au loin les heureux, les insouciants, et le pharisien et l'impie qui triomphent dans leur orgueil. Mais il demeure, lui, le convive rebuté, dont la voix est trop grave pour les fêtes, dont les larmes importunent, et auquel seul le sommeil de la mort sera propice. Le silence! le silence, clame-t-il avec désespoir à celle même qu'il a si prestigieusement chantée tout à l'heure :

Ne parle pas, surtout ne pleure pas et laisse
Ma pensée obsédée en son isolement :
Il me faut du silence autour de mon tourment,
Et mon chagrin me rend amère ta tendresse.

Ton amour ne peut rien, hélas! ni ta beauté!
Je ne veux que l'oubli : je ne suis plus, en somme,
Qu'un peu de chair malade et qui souffre, un pauvre homme
Qui cache dans la nuit son cœur désenchanté.

Le silence et la solitude, néanmoins, sont bienfaisants au cœur qui souffre. En plusieurs cris d'angoisse, encore, le poète nous dira sa détresse et ce découragement amer qui l'obsèdent. Pendant une heure furtive, il songera même à devancer la mort... Mais la douce épousée et l'enfant tendre qui n'a

que ses larmes ont tressé autour de lui ces lacis invisibles et forts, les seules délices qui ne trompent point. Et voici qu'au sortir du *Silence pensif*, après ces pages fortes et sobres, dont chacune nous livre une pensée d'apaisement, de vaillance, d'énergie stoïque et fière, voici que le souvenir du passé revient triomphant et revêt l'apparence lénifiante et tendre de la sagesse :

Il fait beau. Ce dimanche est calme. Ma fenêtre
Est ouverte au soleil matinal, et je vois
Un ciel tendre à travers les branchages d'un hêtre,
Une ombre de fumée à l'ombre de mon toit.

Personne dans les champs; sur la route personne;
Rien que le vent qui flâne, éparpillant du foin
Autour des meules... Mais, triste, une cloche sonne:
Quel est ce souvenir qui revient de si loin?...

L'antique diligence au hangar de l'auberge
Est remisée; au bout du câble qui la tient,
Une vieille péniche, amarrée à la berge
De la rivière, dort. O mon cœur, comprends bien!

Dans la vie étriquée où tes désirs s'efforcent,
Comprends que le passé t'enchaîne et qu'il est vain
D'espérer au delà de l'instant et des forces.
L'orgueil fermente en toi comme un mauvais levain:

Mais dis-toi que la gloire est chose périssable,
Que la sagesse humaine est courte et qu'elle fuit
Comme une goutte d'eau versée au tas de sable
Que sont tes beaux projets d'avenir, aujourd'hui.

Poète, va t'asseoir dehors, sous les platanes,
Tu verras s'empresser les simples villageois
Vers l'église, à l'appel des cloches paysannes...
Voilà que tu souris!... Et pourtant, autrefois...

*
* *

Je n'aurai guère laborieuse besogne à faire pour convaincre mes lecteurs de la supériorité de Léon

Bocquet comme poète plastique. Egalement éloigné d'un asservissement étroit à ce qu'il y avait d'un peu péril et d'illogique dans les vieilles règles prosodiques, mais aussi des libertés déraisonnables et trop faciles en vérité de certaine poésie qui fut un instant à la mode, Léon Bocquet, comme Charles Guérin, comme Albert Samain, s'est contenté des rythmes anciens. Les trouvailles, les tarabiscotages, les ingéniosités futiles ne le tentent guère, et s'il simplifie la rime parfois jusqu'à l'assonance, du moins ne l'exclut-il jamais. Ses images sont belles, nobles, empruntées presque constamment au décor merveilleux de la nature. Et son vers, toujours habilement scandé, est tout bruissant d'harmonie. Mais je voudrais qu'il vous parût, désormais, plus et autre chose encore qu'un bon poète, qu'un exquis poète lyrique entraîné et maître de son outil. Je voudrais que mes lecteurs le missent au rang de ces quelques amis rares et précieux, dont la présence éclaire et réchauffe une bibliothèque... Au rang de ces amis en qui nos cœurs reconnaissent des cœurs battant à l'unisson, dont nos âmes partagent les élans fraternels, et qui sont les seuls êtres pour l'estime et l'affection desquels la vie, après tout, vaille la peine d'être vécue...

14 juillet 1910.

III

QUELQUES POÈTES CHRÉTIENS

Je ne m'attarderai pas à redire ici, puisque je l'ai tout récemment encore démontré, que le sentiment religieux est, aujourd'hui, la source la plus féconde et la plus jaillissante de l'inspiration poétique. « Le sentiment du divin reparaît aujourd'hui comme une des sources rajeunies de l'inspiration dans la poésie », écrit Jean Dornis dans son dernier livre sur la *Sensibilité dans la Poésie française*, et l'auteur ajoute :

Il s'y montre tour à tour avec la figure d'un genre littéraire et l'allure de la plus tragique sincérité : il s'apaise, chez les très jeunes gens, dans une certitude dogmatique, berceuse comme un murmure de litanies. Chez les poétesses, en qui se reflètent, pour une part, les aspirations des femmes de notre temps, il sursaute entre l'incroyance totale, des cris d'orgueil révolté, puis des soumissions subites.

Alors même que le poète actuel n'est pas chrétien, il est fréquent de relever, chez lui, une inquiétude, une sorte de regret des croyances perdues, un aveu de l'impuissance scientifique à apaiser les soifs du cœur, qui sont une manière de reconnaître le pouvoir du divin. J'en trouverai fort aisément des preuves si je hasarde un coup d'œil à travers l'œuvre de nos jeunes lyriques. Voici M. Paul Prist, dont l'ardente et grandiloquente poésie se coule en des

vers martelés avec force, harmonieusement cadencés, mais souvent trop continûment tumultueux, frénétiques et encombrés. M. Paul Prist a écrit le *Sang des crépuscules* — et dans ces poèmes haletants, où M. G. Rency découvre l'effort heureux d'un disciple d'Hugo, il ne livre guère cours qu'à des enthousiasmes, à des colères, à des indignations ou à des désespoirs, pour finir dans une aspiration effrénée à l'*Eveil de la cendre*, qui semble liée, dans sa pensée, à la future éclosion d'une humanité nouvelle :

Et ces fleurs et ces chants, et ces cris et ces spasmes
Qui remuaient au fond des nouveaux protoplasmes,
Tout cela qui vivait et crevait l'infini,
Hymne miraculeux d'un amour rajeuni,
C'était la cendre humaine, avivée et sonore,
Qui, sortant du sommeil, s'étirait dans l'aurore.

Je ne m'arrêterai pas à noter combien l'exaspération verbale et métaphorique qui court tout le long de ces poèmes rend, à certains moments, difficile une exacte propriété des termes. Quand un cri s'élève, du fond de cette âme où s'agitent des tumultes vers le seul Consolateur, ce cri s'achève, il est vrai, en maladroit blasphème, mais il trahit néanmoins cette angoisse du divin que les esprits droits reconnaissent comme si prédominante dans le lyrisme contemporain :

Toi, le dernier des Dieux, Jésus, front de clarté,
Cœur saignant qui s'ouvrait à toute la bonté;
Toi qui portais jadis sous le ciel de Judée
La révélation que nous nommons l'Idée;
Toi qui ne craignais pas de tomber à genoux
Et qui souffris la mort, ô poète, pour nous;
Oh! toi, si l'on t'aimait, pauvre fou, notre frère,
C'est que ton cœur pleurait devant notre misère...

Mais j'ai hâte d'en venir à vous parler de quelques poètes franchement chrétiens.

*
* *

Mon principal désir est en effet de vous parler aujourd'hui de cette jeune génération poétique, attachante et marquante entre toutes, dont l'être entier se traduit, avec ses hantises et ses aspirations les plus intimes, dans une sorte de mélopée uniquement religieuse et catholique. Quelques membres de cette génération viennent de nous livrer leurs secrètes pensées dans des livres singulièrement précieux et documentaires.

La *Fumée d'Ardenne* de M. Thomas Braun en est certainement l'un des plus remarquables et l'un de ceux qui dégagent le mieux une atmosphère saturée de foi naïve avec cette admirable sérénité religieuse qui inspira les accents les plus suaves de la poésie catholique à travers les âges.

Avant tout, le catholicisme a le culte des morts. Tous ces chers disparus, le catholique sait qu'il les reverra quelque jour. Ce n'est donc point l'indifférence ou l'amertume désespérée qui le guetteront en la rustique cité des morts, mais ce sont au contraire des espérances et des attentes confiantes qui viennent y bercer sa douleur :

J'ai plié le genoux devant la dalle noire
Où sont taillés vos noms,
Anciens parents dressés au seuil de ma mémoire
Et de qui nous tenons

L'indestructible amour de ce pays farouche
Où je sens vos fumées,
Ainsi que dans la douille éclatée des cartouches
La poudre consumée...

Ces morts, dont les âmes vivent, ils sont en réalité si existants encore dans la pensée du poète, qu'il ne peut s'empêcher de les mêler, comme des éléments

responsables, à l'amour du sol natal, qu'il ne sépare point de son amour pour Dieu :

Pour célébrer ce sol orgueilleux et inculte,
Apre amant des bruyères,
Et auquel j'ai voué le plus fervent des cultes
Jusque dans mes prières...
Ah! puissiez-vous, anciens! sous la pierre brûlante
Du funèbre jardin,
Sentir pousser sur vous comme une obscure plante,
A l'ombre du sapin,
L'amour dont à jamais tout entier je vous couvre,
Tandis qu'un brouillard blanc
Monte, là-bas, au fond de la vallée qui s'ouvre
Dans les bois de Bohan...

Toute la nature, pour le poète chrétien, rend hommage au créateur :

Et l'encens du brouillard se gonfle aux pieds de Dieu.

Les épicéas le font songer à la miraculeuse destinée des arbres, des beaux arbres verts à l'odeur amère, et, tout de suite, il les voit, en imagination, personnages de premier plan dans les féeries chrétiennes de Noël :

Entre l'âne et le bœuf chauffant de leur haleine
Un bel enfant Jésus de porcelaine...

Un départ de jeunes missionnaires n'éveille pas seulement des pensées pieuses en son âme, mais aussi toute une exotique et pittoresque figuration, amulettes, souvenirs indous, images de Chine, qui s'étalent en un poème délicieux, dans lequel on croit voir passer toutes les nostalgies aventureuses qui trempèrent la sensibilité d'un Loti... Tournez la page et nous revoici dans la rustique Ardenne, un dimanche ensoleillé, vers les deux heures silencieuses et torrides :

J'entre à l'église pour les vêpres du quinze août.
La Vierge s'est parée de ses plus beaux bijoux...

Un cœur d'argent pend à son ruban bleu. L'odeur
De l'encens brûlé à la messe de dix heures,

Circule encor, sous le jubé, flotte et se mêle
Au lourd parfum des phlox effeuillés sur l'autel.

On a cueilli, dans les jardins, pour Saint Joseph
Les lys, décor immaculé de l'autre nef,

Et tous, ayant fort bu et mangé sous le chaume,
Viennent accompagner ceux qui chantent les psaumes;

Leurs voix de laboureurs forment un chœur de moines
Lorsqu'ils conjurent Dieu de mûrir leurs avoines.

Mais c'est surtout dans la pièce qu'il dédie à son frère O. S. B. que le sentiment religieux et mystique du poète s'exhale d'heureuse et jaillissante manière, avec une sorte de naïveté franciscaine qui enchante :

La grâce t'a touché sans que tu l'aperçoives,
Comme elle avait touché déjà ta sœur Françoise,
Et tu voulus sur l'heure
Tenter de devenir meilleur
Que la plupart des autres,
Tu voulus être obéissant et pauvre
Et plus chaste que l'eau...

Ah! pour un cœur altier le désirable lot!
Vers les sommets brûlants des contemplations
Vertigineux coup d'aile!
De quelle immense paix et de quels horizons
Dieu n'a-t-il pas déjà récompensé ton zèle!

Les vers que j'ai cités ici, et qui sont destinés à vous faire connaître avant tout le fonds d'inspiration mystique qui demeure capital dans l'art du chantre des *Bénédictions*, vous auront déjà convaincus que l'artiste ne perd rien de sa personnalité, pour redire, après des milliers d'autres, l'hymne ingénu et doux du charbonnier à son Créateur. Mais vous aurez pu admirer, au surplus, quelle merveilleuse et attirante simplicité est à la base de son art poétique :

L'art de Thomas Braun, écrit M. Henri Davignon, est ponctué par ce rythme linéaire des visions

de notre pays. Entre les strophes, entre les vers, entre les mots on peut suspendre la voix et laisser l'œil écouter... Car voici l'objet, paysage, animal, ustensile, horizon, attitude, partie du corps ou sentiment, qui surgit et qui parle, et que le mot, le vers, la strophe suivante ne font que compléter. Le poète lui-même prend goût à ce jeu singulier; de-ci de-là on sent paraître le procédé.

Soit, mais avouons que ce procédé offre de jolies compensations! On en peut relever, de ces procédés, plusieurs dans la curieuse *Invocation à Saint Hubert* qui clôt ce volume et qui, positivement, fait retentir à nos oreilles les traditionnelles fanfares de chasse obsédantes et nostalgiques. Il y a, aussi, des naïvetés voulues et la plupart exquises. Il faut par exemple n'être pas sensible le moins du monde au charme secret des choses, des sites évoqués, de la musique correspondante des mots, pour ne pas rêver longuement et délicieusement en écoutant ce vers :

Bonjour, jeune planteur de Bohan-sur-Semois...

En vérité, toute l'Ardenne, l'Ardenne aux fumées de brûme et de bois brûlé, palpite dans ces poèmes, d'une personnalité si intense et si jalousement défendue.

*
* *

Pour faire saisir aux esprits sincères et droits quelle injustice peut ternir le jugement littéraire des critiques auxquels l'anticléricalisme est cher, il me suffira de consigner ici que M. Georges Duhamel, dans le *Mercure de France*, taxe de « flux monotone qui submerge tout » le dernier recueil de poèmes que M. Louis Le Cardonnel a intitulé : *Carmina sacra*. Or, s'il est vrai que ce volume soit assez sensible-

ment inférieur aux magnifiques vers d'un classicisme pur et harmonieux que le poète nous a donnés précédemment, il s'en faut de beaucoup qu'il puisse être dépassé par la plupart des ouvrages d'inspiration laïque auxquels M. Duhamel accorde aisément ses faveurs. Je ne dis point, bien entendu, que nous ayons à relever ici cette choquante improbité que conseille trop souvent le besoin d'éreinter qui tourmente certains aristarques passionnés. Non, c'est plutôt une sorte de médiocre hommage, rechigné et maussade, rendu à la profondeur des sentiments exprimés par l'artiste, mais en se « rattrapant » par de mesquines querelles de forme. Ouvrons donc *Carmina sacra*. Mes yeux tombent sur ceci :

C'est toi que je voudrais, toi mon fils, toi mon frère,
Pour m'assister un jour dans l'angoisse dernière;
Oui, toi qui m'as chéri, qui m'as compris : toi seul,
Afin de me plier dans l'austère linceul;
Puis, tandis que plus rien, cœur et chair, ne palpite,
Quand, timide, au sortir de son corps, l'âme hésite,
Oui, seul je te voudrais, penché dans l'ombre, et là,
Parlant bas à celui qui, jadis, te parla
L'hiver, près du foyer aux cordiales flammes,
De ce mystère où vont, après la mort, les âmes,
Me dire : Je viendrai sur sa tombe, attends-moi...
La nuit, sans te remplir d'un solennel effroi,
S'épaissirait; ta main allumerait, discrètes,
Ces lampes qui brillaient dans nos soirs de poètes.
Tu sentirais, parmi le silence profond,
Que mon esprit ailé t'écoute et te répond.
Mon visage, oublieux des horreurs du long râle,
Souriait, inondé de sérénité pâle;
Tu me murmurerais : Ami, je me souviens;
Sois heureux : à mon tour, je romprai mes liens;
Dans ton repos, j'aspire, ô mon maître, à te suivre...
La nuit s'écoulerait; tu prendrais quelque livre,
Et de ta voix d'antan, de ta plus tendre voix,
Tu me dirais des vers, lus ensemble autrefois...

Sans doute, toutes les pièces des *Carmina sacra* n'atteignent-elles point à l'émouvante simplicité de celle-ci; il est aisé de trouver quelques expressions

trop conventionnelles dans ces deux cents pages de vers, où s'exhalent un sentiment religieux profond et toute la limpide sérénité d'une âme et d'un tempérament bien français; et je ne disconviens point qu'une inévitable monotonie ne se glisse, à la longue, en ces poèmes pieux que la préoccupation unique du divin domine. Toutefois, un grand nombre de ceux-ci, et notamment dans la partie intitulée *Orphica*, égalent en beauté le fragment cité plus haut, et cela suffit pour qu'il ne puisse être question ici ni de fadaise, ni d'éloquence monocorde et surannée.

*
* *

Assuré, ferme et très éclairé dans sa foi, Louis Le Cardonnel chante le Dieu des chrétiens en des poèmes confiants. Mais la race des chrétiens de désir et de ceux qui luttent pour arriver à cette sérénité qui ensoleille toutes les pages des *Carmina sacra* est nombreuse encore. J'ai dit toute la sympathie que je ressentis naguère en lisant les *Matines* de M. Charles de Saint-Cyr et en constatant que la religiosité inquiète et bourrelée du poète tendait de plus en plus vers ce port de paix où déjà les Huysmans, les Retté, les Charles Morice mirent leurs esquifs à l'abri. Ecrivain souple et divers, aux rythmes variés, aux tournures savoureusement archaïques, soutenu par un lyrisme spontané et jaillissant, M. de Saint-Cyr nous offre aujourd'hui un volume de *Laudes*. Rien ne traduit mieux l'inspiration humble et sincère de l'artiste que ce poème liminaire dédié à Jésus :

Malgré que si mal je Vous aime,
Et justement pour cela même
Je croirais volontiers, Seigneur,
Que c'est un tel pécheur qui vous aime le mieux.

N'est-ce pas votre chère image
Qui, planant sur tant de mes pages,
Parfois apaise d'un repos
Le tumulte qu'y met un cœur plein de sanglots?

Acceptez donc encor ce livre
Fils d'une âme enivrée de vivre,
D'autant qu'il n'est d'autre façon
Qu'elle sache de bien prier Votre Saint Nom?

*
* *

Non, je vous aime trop pour vous aimer ainsi :
J'ai soif d'amitiés intégrales, et si
Nous ne partageons plus une même espérance,
Si vous ne pouvez plus me suivre où je m'élance,
Si vous ne pouvez pas mettre l'éternité
Au-dessus des instants que Dieu nous a comptés,
Si vous avez assez d'une heure passagère
Pour aimer, pour chanter, pour chercher la lumière,
Si vos baisers n'ont pas ce parfum d'absolu
Que je guette partout, que j'ai toujours voulu,
Dont mon cœur restera farouchement avide,
Et si, quand nous marchons au fond des nefs splendides,
Quand nous passons le soir à côté des tombeaux,
Nous ne murmurons pas les mêmes graves mots
Et ne soupirons pas d'émotions semblables,
Enfin si ce malheur est irrémédiable,
Si l'amour ne peut faire un miracle en ce lieu,
Au nom de cet amour lui-même : Adieu! Adieu!

Il semble que l'on se puisse borner à citer des vers pareils pour faire connaître à la fois l'âme, la pensée, l'art et la tournure d'esprit familière de leur auteur. Cette pièce, *Déchirement*, fait partie d'un recueil intitulé *Le cœur avide d'infini*, dans lequel M. Noël Nouët s'avère disciple de Charles Guérin et, fors le pessimisme recru du poète lorrain, l'un de ses émules les plus remarquables.

Le vers de M. Noël Nouët est d'une allure presque toujours réfléchie, somptueuse et profonde. Une émotion contenue s'y allie à des préoccupations de

pensée et de morale singulièrement altières et d'une originalité foncière. Les images neuves, toujours heureusement choisies et appropriées, révèlent un imaginatif ardent, cependant que la fluidité du style, la limpide clarté des vers affirment la culture classique du poète.

Il est aisé de relever dans ces poèmes (où, en effet, une sorte d'élan avide vers l'Infini jaillit d'un cœur moins inquiet que vibrant et pénétré de cette « horreur sacrée » que seuls les inspirés sentent frémir en eux) — il est, dis-je, aisé de relever dans ces poèmes des vers qui suffisent à trahir la puissante personnalité d'un artiste. Tels, ceux-ci des *Cariatides :*

Quand donc entendrons-nous les voix universelles
Et pourrons-nous comprendre, en relevant nos fronts,
Quel est ce beau palais futur que nous portons ?

Les rythmes d'ailleurs sont aussi très variés chez M. Noël Nouët, aussi variés que la pensée, qui est toujours chrétienne et presque religieuse mais d'un jaillissement sans cesse renouvelé. Il n'y a ni une banalité, ni un hémistiche faible ou quelconque, dans ce petit recueil émouvant où, parfois et sans apparence d'imitation, la limpide inspiration nostalgique de Sully-Prudhomme rejoint la mélancolie attendrie de Charles Guérin.

*
* *

Combien je regrette de ne pouvoir longuement m'étendre sur le volume que M. C. Francis Caillard publie sous le titre attirant et suggestif des *Rosiers sur la tombe!* C'est, au point de vue sentimental, le plus poignant de tous ceux dont j'ai eu à m'occuper aujourd'hui : c'est, au point de vue catholique et religieux, le plus incontestablement significatif.

L'impression que l'on ressent à la lecture de ces vers est étrange, irrésistible et presque déroutante. C'est un souffle nouveau et toute une atmosphère imprévue qui s'imposent. A mesure que la lecture se prolonge et appuie, le retentissement sur l'âme est plus révélateur, une sorte d'admiration confuse et presque angoissée vous saisit. Les accents, d'une éperdue sincérité, produisent une telle vibration que nos nerfs eux-mêmes sont secoués. Mystiques, d'un mysticisme total et familier des altitudes, ils s'apparentent étroitement à tous les frissons de la vie et ils scandent d'une fébrilité sacrée tous les battements du cœur. Aucune recherche du rare ou de l'abscond ici. Aucun symbolisme obscur n'éteint la palpitation de l'âme.

Le poète a aimé et l'objet de son amour est mort. Il a reconnu, dès lors, que nos cris les plus impérieux ici-bas ne sont que des vagissements vides de sens, et que seule la prière vaut et signifie. Il a reconnu aussi que l'amour — le plus bel amour humain — ne peut mener qu'à Dieu, puisqu'il ne peut ni contenter une âme ni combler un cœur :

Amie, ah! nous savions si mal le joug mystique,
Et le bonheur sans nom de s'éloigner de soi,
Et qu'on se peut sentir si grands dans ce cantique
Qui porte notre ardeur au ciel de notre foi!

Mais écoutez les accents de *la Lettre* :

L'affreuse lettre est venue,
Sinistre et brusque rappel...
. . . . . .
Dans ma solitude nue,
Entre mes champs et mon ciel,
Quelquefois, doucement triste,
Troublé, je me demandais :
« Suis-je certain qu'elle existe
Encor?... Qui sait si jamais
Mes yeux reverront ses traits,
Dont l'image en moi persiste

Comme aux jours où je l'aimais,
Qui sait si jamais, jamais...
Et j'avais la peur très forte
Qu'elle fût, loin de moi, morte,
Et de ne pas le savoir...

Mais l'affreuse lettre, un soir,
Est venue... — Elle m'appelle.
Certitude plus cruelle
Que de craindre sans savoir :
« Mourir?... Pas sans te revoir.
Viens, je veux te voir encor,
Seul ami simple et fidèle,
Avant de mourir... » La mort!...

Mon front tourne, je regarde,
En ma pauvre âme hagarde,
Danser d'un dernier effort
Ce mot, ce seul mot : la mort!
. . . . . .
L'express va comme avec rage
A travers les paysages
Egarés... Nous traversons
L'odieuse paix de vallons
Toujours les mêmes, et sages!
N'entendent-ils pas les bonds
Que fait en moi mon courage?
Et que je claque des dents
Que je sanglote au-dedans
De mon cœur lourd et qui tremble?
N'entendent-ils pas le bruit
De mes doigts tordus ensemble
Craquant leurs os dans la nuit?

J'arrive. « Dites-moi, dites,
Elle vit encor? — Là, vite
Ce lit dans l'ombre. » — Ah! ces yeux
Fixés dans leur cerne creux,
Ce sourire tiré, pâle,
Ce souffle court comme un râle!
Et me saisissant, spectrale,
Elle dit passionnée.
Elle a dit : « Tu crois en Dieu? »
— Oui je crois, je crois de toute ma détresse.
Si je ne croyais pas, mon Dieu, ce soir mauvais
Dans la soudaineté de cette nuit épaisse,
Si je doutais, vous savez bien...
Je me tuerais!

Et la marche du poète vers Dieu, dans la douleur, progresse avec une saisissante gravité jusqu'à l'*acceptation chrétienne*, qui clôt le livre où toute une jeunesse est ainsi enfermée. Le poète devient même si chrétien, qu'à relire les accents de l'heure tragique, il finira par les trouver excessifs dans leur plainte. Mais comme ils demeurent toujours très sincères, il nous les donne tels qu'il les composa. C'est pourquoi ils entrent profondément en nous. L'homme ne nous cèle rien, absolument rien de son moi. Après l'amour de tourmente, il retrouve un ancien amour en sa mémoire, un amour éprouvé au sortir de l'enfance, pour une « délicate fleur d'élite », et dans cet amour auquel sa rêverie plus récente tenta d'enlever quelquefois des complaisances, il découvre aussi qu'il ne saurait trouver la plénitude de la vie véritable. Et l'on sent que peu de chose suffirait à l'en détacher. Alors, alors... alors le cloître désert de l'ancienne abbaye de ses amis d'exil finira-t-il par le fixer à jamais? On ne sait et l'on recule devant d'indélicates et indiscrètes recherches. Nous en revenons donc à ces cris, à ces pleurs, à ces aveux, à ces sanglots palpitants, et nous nous disons avec joie qu'un tel livre affirme, une fois de plus, que vraiment une génération ardente, inquiète, généreuse et lasse des ironies comme des voluptés est en marche vers l'heure extatique :

Du plus haut règne d'Art qu'attendait l'homme en Croix...

26 juillet 1912.

II

POÈTES SPIRITUALISTES EN BELGIQUE

I

VICTOR KINON

L'AME DES SAISONS

Beaucoup d'hommes croient entendre chanter leur âme et s'imaginent être poètes. Mais leur âme ne chante point, ou leurs jolies musiques ne sont que fredons à nous distraire, sans nous émouvoir. Quoi qu'on en pense, la muse ne se donne pas à tous, ni si vite. Elle a touché du feu de son aile M. Victor Kinon.

Nous le savions depuis longtemps. N'avions-nous pas encore présentes à la mémoire ces *Chansons du Petit Pèlerin à Notre-Dame de Montaigu*, qu'il publia voici plus de dix ans déjà, ma foi, et dans lesquelles nous trouvâmes, en même temps qu'un accent de piété sincère et de mysticisme gracieux, une compréhension émue et juste de la nature, qui se traduisait en quelques tableaux animés, tout relevés des senteurs balsamiques du Hageland ou miroitants d'un aimable réalisme?

> Et maintenant voici les sapinières.
> Donc, gravissons cette colline encor
> Et nous verrons le dôme en or.

Ah! quelle fatigue et quelle misère,
Ces pieds tour à tour cloués au sol dur
Et ces yeux aveuglés d'azur.

Le chemin creux ruisselant de lumière
Serpente au flanc des coteaux, à travers
Les bancs d'ocre rouge et de fer.

. . . . . .

Murs de tilleuls, maisons de toile
Et le dôme fleuri d'étoiles
Avec le soleil d'or dessus,
Joie et lumière à Montaigu!

Accordéons, flûtes, cantiques
Et les complaintes qu'on explique
Et bruit de chapelets confus.
Grande rumeur à Montaigu!

. . . . . .

Et moussez frais, la bière blonde,
Fumez, les pipes à la ronde,
Et riez haut, les gars trapus,
C'est Flandre en fête à Montaigu!

. . . . . .

Déjà la poésie de M. Victor Kinon apparaissait bien personnelle, et les sympathies, certes non dissimulées, du poète pour Verlaine ou pour Elskamp ne nuisaient aucunement à une originalité que l'on sentait spontanée et sauve de toute monotonie. Ce ne sont point seulement les rythmes de ces poèmes qui s'affirmaient variés, mais l'inspiration même de l'artiste. Toute la gamme des sentiments pieux de son petit pèlerin, la sainte allégresse de la marche en forêt, de l'anéantissement mystique, des réconforts de la prière et du retour apaisé, était ici traduite avec un art intense.

Le poète n'a point oublié son petit pèlerin. Dans le beau volume qu'il nous donne aujourd'hui, *l'Ame des Saisons*, ces suaves et attrayantes visions ont été recueillies et forment une partie très finement fondue dans le livre I, celui qui chante l'azur et les lilas. C'est l'éveil triomphal du printemps que M. Victor Kinon a fixé ici en quelques poèmes d'une singulière

fraîcheur, d'une grande richesse fleurie et embaumée d'images, et qui, dès le seuil de son œuvre, nous font saisir les caractères de cette œuvre, la tonalité persistante de sa poétique et l'âme même de celui qui l'a conçue et réalisée. Le chrétien fervent y affirme à chaque instant sa foi, sa foi naïve et raisonnée, agissante et sincère, douce aux petits et aux égarés. Mais un amour éperdu de la nature, qui serait panthéiste sans la note de ferveur catholique qui domine toujours, comme un grave bourdon, sur l'extase de terrien exalté par la splendeur des saisons, cet amour ne cède ici aucun de ses droits, et le croyant ne demande au culte voué à Cybèle aucune concession, car, de la création au Créateur, M. Victor Kinon établit sans cesse les rapports nécessaires.

Je lis par exemple *le Lundi de Pâques :*

Et lors sonnettes sonnaillant,
Et cloches à toute volée,
Les processions déroulées
A travers champs en rubans blancs,
Serpentent sous l'azur, houlant
Avec croix de cuivre et bannières
Et cierges et dais de velours,
Parmi l'encens et la lumière
Eblouissante, avec autour
Le magnifique et sourd mystère
Des vastes foules en prière,
Et les grands chevaux de labour
Qui galopent à sabots lourds
En martelant la bonne terre.
. . . . . .

N'est-ce pas en contemplant, aux environs de sa ville natale, cette émouvante et curieuse procession d'Hakendover, où les gars, montés sur des percherons piaffeurs, coupent et recoupent en tronçons sonores et implorants les théories de prêtres, de vierges et d'enfants répandues dans les labourés, n'est-ce pas devant ce spectacle énigmatique et touchant que l'âme du poète s'est ouverte à cette poésie large et vibrante, religieuse, profonde et si inten-

sément agreste dont nous admirons l'épanouissement aujourd'hui?

Je le vois, tout petit, ingénu et tendre, debout sur un monticule gazonné. Il regarde s'avancer toute la pompe naïve des processions catholiques. Le chant plaintif des hymnes retentit dans l'air embaumé de fleurs et d'encens. Un rayon de soleil plus vif fait miroiter, là-bas, sous le dais de pourpre amarante, le cercle d'or fin où palpite l'hostie... Et voici qu'un lourd galop ébranle le sol. Les naseaux en feu et la croupe fumante, voici que les forts chevaux des labours journaliers envahissent ces groupes recueillis, et passent et repassent... Et l'enfant associe, dans ses regards, dans sa pensée et dans son cœur, cette fusion de tout ce qu'il aime, de ce qu'il révère, de ce qui lui est familier, sous cet astre qui flamboie et dore la gloire des campagnes, sous ce dôme de soie bleu tendre d'où descendent la paix et la joie de toute la nature...

*
* *

Que M. Victor Kinon soit un poète de l'âme et de la nature, cela n'est douteux pour personne, une fois lue la première pièce du volume, vrai prélude verlainien :

> Ce qui convient, c'est dans ton cœur une musique,
> C'est une calme et douce musique.

où déjà le poète proclame sa soumission au geste ordonné par Dieu et scandé par la musique intérieure qui incline l'homme à la droiture, à la joie et à la paix, à l'indulgence, enfin, qui pardonne et bannit la révolte :

> Ainsi tu marcheras dans la paix de ton cœur,
> Et ta bouche n'aura que de bonnes paroles,
> Ton front riant et tes yeux bénévoles,
> Et tes mains ne feront pas mal aux malheureux,
> Aux malades qui n'ont pas de musique en eux...

Cette âme du poète, elle frémit à toutes les pages de son livre, soit que nous feuilletions, après les *Aubes printanières*, le chapitre du *Soleil et des Roses* qui exalte la splendeur éblouissante de l'été, celui du *Vent et des feuilles mortes* qui chantonne avec mélancolie les lamentations d'automne, ou celui de *la Neige et des lampes* qui se meurt dans les glaces hivernales. S'il chante son amour, nous le verrons bientôt, d'un accent enthousiaste, pendant que la fête estivale bat son plein parmi les fanfares des parfums, d'autre part toutes les impressions un peu tristes de la saison qui décline, les marguerites qui meurent, les tilleuls qui se dépouillent, la lampe qui s'allume, les oiselets qui pépient, la haie qui se trempe de rosée, tout cela l'invite

A devenir enfin un peu meilleur
Et un peu plus simple de cœur...

Et cela l'invite encore à s'en aller raconter la bonté des choses, tel un saint François d'Assise conversant avec la nature, sa sœur — et que de fois ce mélange de douce ingénuité, d'ardente solidarité, d'adoration pour l'œuvre du Créateur, qui résume toute la poésie de M. Victor Kinon, nous fera songer au Poverello! — à s'en aller aussi, avec des mains de charité, apaiser les fièvres et les remords, prêcher la croisade du pardon, célébrer la bienheureuse puissance de la beauté terrestre!

Mais ce poète n'appelle point seulement le règne de la joie et de l'amour. Il perçoit tout l'âcre charme de la tristesse, « la Tristesse très belle et qui ne trompe pas », la tristesse qui trouve aussi dans la nature complice un épanouissement langoureux et berceur :

Oh! sois triste! — Vois-tu, si tu n'avais souffert,
Tu ne connaîtrais point la bonté de cette heure,
Ni d'être appariée à l'automne qui pleure,
Ni de languir dans le feuillage jaune et vert.

Et sois bonne! — Comment rester dans l'amertume
Devant cet horizon qui bleuit et qui fume?
Comment garder rancune et ne point pardonner
Devant ce pur soleil que Dieu fait rayonner?
. . . . . .

Il est rare qu'un poète habile à pénétrer le sens du monde extérieur et à goûter la joie secrète que nous dispense le spectacle des saisons, il est rare qu'un poète dont l'âme vibre avec force et délicatesse tout ensemble, ne soit pas un penseur. En plusieurs endroits de l'*Ame des Saisons*, M. Victor Kinon se révèle à nous comme un philosophe spontané et foncièrement moraliste. Mais cette qualité de penseur se précise surtout dans une pièce en particulier de son recueil, *A celui qui dort*, pièce que je veux citer tout entière parce qu'elle rend témoignage à la fois de cette philosophie cristalline qu'il apporte à interpréter le spectacle du monde extérieur et de ses lois immuables, et, aussi, de la supériorité éclatante à laquelle le poète vient d'atteindre. C'est d'ailleurs la plus originale et, à mon sens, la plus émouvante de tout le recueil :

O toi qui dors, tu ne sais pas ce qui se passe
Pendant la nuit de gel qui craque dans l'espace;
Tu ne sais pas, tu ne sais pas, étant pareil
A ceux qui dorment sous les ifs l'autre sommeil,
N'étaient l'attouchement des couvertures tièdes
Et le songe qui rôde en ton âme inquiète,
Où celui que tu fus cherche à nouer sa main
A celle de celui que tu seras demain.
Pourtant autour de toi le silence est si dense,
Imbu d'une si sourde et subtile cadence
Qu'on le dirait tissu de souffles et de voix
Et que des cloches d'or y sonnent quelquefois...
Le lavabo chuchote et l'armoire s'éveille,
Les chaises, les fauteuils sournois prêtent l'oreille,
Et la lune, à travers les vitres, fait semblant
D'apaiser le tumulte avec un rayon blanc...
Mais toi, tu n'entends pas, étant pareil aux bornes
Bombant leur front de pierre au bord des routes mornes,

Sans souci de la lune éclatante qui met
Une ombre oblique et bleue à leur masse, — n'était
Que ta poitrine, en lents mouvements, se soulève
Et que parfois aussi, sous l'étreinte du rêve,
Ta bouche expire, en s'entr'ouvrant avec effort,
Un souffle sourd où sourd une angoisse de mort...

O toi qui dors, tu ne sais pas combien est mince
Le verre de la vitre, où le gel gratte et grince,
Et qu'au delà s'étend, sans fin, de toit en toit,
L'espace bleu rempli d'étoiles et de froid...
La campagne est là-bas sous l'étoile polaire,
La campagne bleuâtre et dure, toute claire,
Avec des bandes d'ombre et d'étranges buissons,
Hérissés et tassés comme des hérissons;
Avec le clair de lune immense que les haies
Découpent çà et là de leurs lignes de craie;
Avec la houle des labourés poivre et sel;
Avec les chemins bleus aux ornières de gel;
Avec le froid qui craque aux brindilles fleuries
De dentelle mortelle et d'âpres pierreries;
Avec des prés marbrés de glace et de verglas,
Et des arbres tordant en silence leurs bras;
Avec un braconnier à l'affût sous les saules,
A plat ventre, le cou rentré dans les épaules,
Tenaillant le fusil de ses doigts frémissants,
Le nez bleui, la pipe aux dents, les yeux luisants,
Sous le gel qui mordille et vrille à dents d'aiguille
Et sous le firmament halluciné qui brille
D'un feu si froid et si fougueux que, par moments,
On dirait que le ciel éclate en diamants,
Et que l'on voit, à l'horizon, sous la lune ivre,
Jaillir des peupliers comme des jets de givre...
O toi qui dors, tu ne sais pas, tu ne sais pas...
Mais qu'un sursaut t'arrache au songe étrange, las!
Le songe est plus étrange, autour de toi, qui veille
Et ton cœur, inquiet des choses, s'émerveille
Du verre arborescent que la lune bleuit
Et du silence, peuplé d'ombres, qui s'enfuit...
Et puis, tu n'oses plus regarder et, farouche,
Tu te retournes en maugréant sur ta couche,
Frissonnant de sentir dans les choses un pouls
Et d'avoir entrevu, près de ton lit — debout,
Drapé dans le silence ardent de la nuit claire,
L'œil grave et le doigt sur la bouche, — le Mystère.

*
* *

Ai-je besoin, désormais, de faire remarquer que M. Victor Kinon est poète non seulement par l'âme et par la sincérité absolue de son inspiration, mais encore par la parfaite maîtrise de sa forme, par la variété souple et chantante des rythmes, par l'appropriation parfaite du ton, par la force incisive des images, leur richesse et leur renouvellement, et par, enfin, le je ne sais quoi de fluide et de pur qui se perçoit dans tous ses poèmes? Et pourriez-vous imaginer que cet artiste fût capable d'écrire un vers plat, si je ne m'étais cru obligé de noter deux vers tels — et fâcheusement similaires, — à deux pages d'intervalle, dans ce magnifique hosannah chanté à la création et à son Créateur :

> Décidément, il sera temps que je boutonne
> Mon pardessus. . . . . .

Ce qui éclate à la page 55, tandis que, péjorativement, fulgure à la page 56, au milieu d'une merveilleuse *Résurrection des Rêves :*

> Je transpire et je vais ôter mon paletot...

Je suis peut-être un vieux trumeau qui ne comprend rien au mélange savoureux du familier avec le grandiose et avec le réalisme lyrique, mais je n'admettrai jamais ces vers-là... qui sont si exceptionnels, ici, qu'ils ont presque l'air d'une gageure.

*
* *

Comme, à grandes enjambées, un laboureur franchit les sillons et coupe au plus court, je dois dé-

laisser de nombreuses notes prises à la lecture de *l'Ame des Saisons*, et de la réunion desquelles il résulterait, plus brillamment encore, que M. Victor Kinon est mieux qu'un fort bon poète. C'est un poète de tout premier ordre, digne d'être mis sur le rang des meilleurs et que nous classerons désormais avec ceux-là dont notre pays peut tirer le plus d'orgueil.

Mais la place m'est mesurée, il me faut songer à finir ces réflexions, abandonnant des vers exquis et rares, épinglés pour être cités; des vers forts et imagés, montrant la maîtrise réaliste du peintre flandrien qu'est M. Victor Kinon; des vers qui rendent perceptible la fusion sans cesse établie par lui entre le sentiment religieux et l'interprétation de la nature, exaltée parfois sous l'empire d'une sorte de joyeuse ivresse, telle cette poésie du *Mélèze* qui dénonce un adorateur des sylves, lequel existerait et s'abandonnerait à ses fiévreuses extases si même M. Kinon était un poète païen au lieu d'être foncièrement religieux et catholique; des vers nombreux qui affirment que pas une pièce de *l'Ame des Saisons* n'apparaît faite de chic, autre que spontanée, éclose sous l'empire d'une émotion vraie, d'un sentiment très ardent et très prime-sautier; des vers qui, délicieusement, introduisent les premières émotions du cœur dans l'épanouissement du *Credo* religieux et dans la compréhension de la nature ambiante; des vers où éclate l'entente neuve et fraîche que M. Victor Kinon a des images poétiques ou qui traduisent, avec une impressionnante tendresse, la souffrance des désillusions et l'origine, en son cœur, de cette bonté large qui élève et pare toute son ingénuité si fraîche; des vers qui le montrent poète fantaisiste et joliment enjoué ou capricieusement suranné; des vers, comme la *Prière des arbres* dans le *Réveil des bois*, qui atteignent le sublime sans effort; des vers où perce une mélancolie pénétrante et humble sans

servilisme, très proche de la naïveté évangélique et qui se trahit surtout dans ces jolies notations des heures dominicales en province, qui inspirèrent déjà si heureusement G. Rodenbach, Elskamp ou A. Samain; des vers où un curieux évocateur des ballades allemandes et des féeries enfantines se précise, jonglant avec des rythmes amusants et comme pareils à des arpèges de grelots; des vers, enfin, qui nous montrent l'auteur aussi habile à des subtilités de maître, comme l'interprétation saisissante des silences et des bruits nocturnes, que rompu à la description des beautés naturelles, fleurs, plantes, tranches de l'univers éclatantes de prestige.

*
* *

Dieu me garde d'oublier de vous dire, enfin, quel exquis poète de l'amour nous avons rencontré dans l'auteur de *l'Ame des Saisons*. S'il n'était un chautre intuitif et brûlant du pur amour, le poète serait incomplet, fût-il d'ailleurs capable de mêler une nette perception de la poésie des choses et de leur mystère aux plus gracieuses fantaisies de l'imagination et fût-il capable d'écrire, dans *la Messe des Bergers*, cet admirable *Benedictus* qui le classe comme un Verlaine supérieur par la foi ardente, candide, enflammée...

Mais toute *l'Ame des Saisons* est une éclatante chanson d'amour. Elle atteste la noble et pure conception que s'est faite M. Victor Kinon du plus universel des sentiments. Si, dès le début du livre II, — consacré à la célébration du soleil et des roses dans l'enchantement estival, — nous voyons se dessiner les lignes de cette noble image de l'amour intégral, qui semble illustrer tout le livre, que dire de la touchante et délicate apothéose de l'aimée qui

clôt l'œuvre entière en la dédiant pour ainsi parler *à celle qui est venue...*

J'ai chanté simplement comme un oiseau des bois.
J'ai modulé, selon la nuance de l'heure,
La chanson qui gazouille et la chanson qui pleure,
Et je sais que mon âme a passé dans ma voix.

Ne la méconnais pas, puisqu'elle est toute tienne,
O Sœur! et que déjà dans l'angoisse ancienne,
Dans le rêve berceur ou le fièvreux émoi,
Elle se soulevait en sanglotant vers toi.

. . . . . .

L'amour et la sagesse ont construit la demeure
A l'ombre du mélèze et des acacias,
Et notre vie s'écoule au sablier de l'heure,
Aux sons divins de la musique intérieure.

Mets ta main dans ma main et regardons fleurir
Le parterre de feu des étoiles... O Chère!
Quel que soit le secret des mondes et des sphères,
Quoi que ce soit au fond d'on appelle mourir,

Nous savons, comme on sait les choses éternelles,
Que rien ne brisera notre union en Dieu
Et qu'au jour immortel nous serons les deux ailes
D'un pur oiseau planant dans les espaces bleus.

Et que vous dirais-je de plus, maintenant, de la compréhension qu'a le poète de l'amour? De la flamme secrète qui palpite sur tous les poèmes éclos de son âme et traduits par son cœur? De la fraîcheur extrême que revêt ce sentiment printanier sous sa plume, et de la profonde et mâle vigueur dont il est capable dans ses analyses de la passion? Une seule chose dans l'amour est vraie; une seule chose est belle; une seule est nécessaire. C'est la sincérité. M. Victor Kinon se révèle, dans *l'Ame des Saisons*, le plus sincère des poètes de l'amour chaste. Inclinons-nous.

Mai 1909.

II

ADOLPHE HARDY

LA ROUTE ENCHANTÉE

Voici l'heure venue de placer définitivement Adolphe Hardy, le doux et sincère poète, au rang qui lui revient. Et l'on entend bien que ce soit le premier. *La Route enchantée* — édition nouvelle — nous en offre l'occasion, car ce chantre si inspiré et si personnel de la Wallonie est en même temps un modeste, un discret, — ne dirais-je pas un timide? — et ce n'est pas lui qui nous mettra de force le couteau de l'admiration sur la gorge! Il faut l'aller surprendre dans un de ces sentiers ombreux et fraternels qu'il a si exquisement chantés :

Petits chemins à travers bois
Où l'on ne sait quels menus doigts
Font vibrer d'invisibles harpes,
Sur l'eau, dans l'herbe, entre les troncs
Aux bras desquels les liserons
Enroulent leurs frêles écharpes;

Petits chemins à travers champs,
Cuivrés par les soleils couchants
Et pleins des suaves haleines
Qu'exhalent, sous les monts boisés,
Blonds chèvrefeuilles, thyms rosés,
Camomilles et marjolaines;

Petits chemins à travers prés
Où le sang des trèfles pourprés
Se fige en l'or des graminées,

Par delà les ruisseaux herbeux
Où, l'herbe aux dents, meuglent les bœufs
Aux prunelles illuminées;

Petits chemins frais et discrets
A travers monts, vaux ou forêts,
Blés ou foins, marronniers ou charmes,
Petits chemins sollicitants
Dont seuls les heureux de vingt ans
Peuvent vraiment goûter les charmes;

Vrais paradis des amoureux,
Vous semblez n'ouvrir que pour eux
La complicité de vos marges,
Car ils vous trouvent trop étroits
Pour vous suivre de front à trois,
Et, pour vous suivre seul, trop larges;

De même aussi, presque toujours,
Vous êtes comme leurs amours,
Hélas! de bien courte durée...
Mais qu'importe? Soyez bénis,
Car ils vous rêvent infinis
Comme leur chimère dorée!

Cette poésie souple et ciselée ne vous semble-t-elle pas bien près de la perfection, et n'est-ce point aux *Emaux et Camées* que son rythme aisé et sa jolie couleur verbale font songer? Ce n'est point d'ailleurs pour vous faire apprécier seulement la maîtrise de la forme que je vous ai cité cette *Chanson des petits chemins*. C'est encore, et c'est surtout, parce que je trouve ici la plus adéquate image du talent poétique de l'auteur. Oui, en vérité, cette poésie intense et intime, si profondément spontanée et si discrètement ensorceleuse, nous apparaît merveilleusement représentée par ces petits chemins mélodieux et enchanteurs, frais et complices, qui répondent aux besoins de l'âme tendre et du cœur oppressé. Nous ne sommes plus, hélas! les amoureux qui viennent y bercer la folle chanson de leur amour : mais nous venons y boire à longs traits, comme sous l'ombrage

des marronniers et des charmes, l'illusion que ce monde est bon, loyal, fidèle, et l'oubli de toutes les misères qui nous détrompent!

Sans doute, M. Adolphe Hardy n'apporte pas une note retentissante, ni même tout à fait nouvelle dans le concert des poètes. On peut toutefois dire que son accent est exceptionnel, parce qu'il réalise, avec une perfection non rencontrée encore, une conception délicieuse de poésie franche, émue et sereine. Et c'est surtout, ce délicat artiste si vibrant sous des dehors rêveurs, un poète et un peintre admirable de sa patrie, l'Ardenne.

Il est presque impossible, en Belgique, de s'attacher à analyser un poète, sans qu'immédiatement les mots de Flandre ou de Wallonie ne se pressent sous la plume. Bien peu de gens, toutefois, invités à s'expliquer, sont à même de nous dire exactement ce que c'est qu'un fidèle interprète de la Wallonie, ce que c'est qu'un poète de l'Ardenne, et s'ils ne peuvent s'en tenir à quelques traits génériques et consacrés, vous les trouverez singulièrement embarrassés et pantois.

Pour saisir précisément les nuances d'âme spéciales que confère l'Ardenne à ses enfants, il faut connaître cette terre vive et trépidante, spontanée et loyale. Quelques-uns d'entre nous la connaissent. Ecoutez M. Henri Davignon :

Eh! oui, l'Ardenne est douce et reposante à qui la connaît et l'aime pour l'avoir comprise. Le profane croit la célébrer en la proclamant âpre, sauvage et rebelle. Rien n'est moins conforme au vœu de la nature. Si elle souffre d'un plus long hiver, son printemps est plus émouvant d'avoir été tardif; l'automne ailleurs n'est point l'automne, et le triomphe de l'été n'est nulle part plus éclatant. Elle ajoute à la douceur wallone une vertu d'harmonie et de grandeur. Si les gens y sont cordiaux, bavards et industrieux, elle offre dans le désert et le silence de ses plateaux

boisés, dans la vivacité et le tumulte de ses vallées aux rivières rapides, sous la voûte ajourée de ses forêts profondes, un asile au rêve chassé d'ailleurs par les réalités accapareuses.

Oh! combien M. Adolphe Hardy est naturellement le fils de cette terre à la fois si simple et si noble par l'expression de ses sentiments! Combien sa sincérité absolue, son horreur des conventions et des mesquineries, de l'arrivisme qui rapetisse et de l'envie qui ravale, sont bien les modalités les plus significatives de sa race! Et quel observateur minutieux et probe, habile à discerner le détail expressif, à saisir les rappels et les relations mystérieuses du monde de la réalité et du monde du rêve ou du sentiment, nous avons en lui! Ce n'est pas plus un vaticinateur aux éclats emportés, chantant la sublime horreur des orages ou l'angoissante torpeur des heures maladives, que ce n'est un chantre exalté et furibond des égarements de l'amour. Comme il affectionne surtout les heures opalines de l'aube, l'éclat scintillant du soleil couchant réverbéré par la vitre d'une chaumière, l'ombre accueillante des petits sentiers sous bois, de même c'est la nuance des choses qui le tente et le retient. Voici un poème qui exprime à merveille cette modalité de son esthétique et qui répond bien nettement à sa nature :

La vie a, selon nous, son attrait le meilleur
En la nuance, ami, bien plus qu'en la couleur,
Et les choses que j'aime entre toutes les choses,
C'est l'arome indécis des fleurs à peine écloses
Que, sous un souffle d'air, je devine en passant.
C'est l'écho qui, de loin, m'arrive en s'effaçant
Et me laisse ignorer s'il naît d'un choc d'enclume,
D'un air d'orgue ou d'un son de cloche dans la brume;
C'est, au frais de l'ormille où s'égarent mes pas,
L'oiseau dont j'entends l'âme et que je ne vois pas;
C'est comme un œil qui pleure, un clair reflet d'étoile
Entre les frais roseaux du lac que la nuit voile;

C'est le mystère ombreux d'un vieux jardin fermé
Qui d'un chant virginal soudain s'est animé.
Et des émotions d'amour la plus exquise
Est celle qui sans heurt nous effleure, imprécise :
Tels, l'instinct du bonheur qu'on a pu coudoyer
Près d'une chaste enfant dans son calme foyer,
Le charme attendrissant non de lire la lettre,
Mais de rompre le pli qu'on vient de vous remettre,
La douceur de l'aveu, mot par mot s'égouttant
Comme un baume propice au mal qu'on aime tant,
Et le goût d'un baiser surpris à l'aveuglette
Entre l'oreille et les frisons, sur la voilette...

Ce rêveur, ce tendre amant des nuances et de l'imprécision dans les sentiments ou les joies, est, en même temps, il convient de le noter, un peintre très objectif de la réalité. Il a l'œil qui voit du descriptif et, comme je le disais tout à l'heure, ce don si rare de faire tenir dans un détail toute la physionomie d'une scène ou d'un objet. Je citerai à l'appui de cette observation un ou deux de ces dizains rustiques qui sont peut-être la partie la plus parfaite, au point de vue de la forme, et la plus expressive, au point de vue de la personnalité, de son œuvre. Seul un enfant de l'Ardenne, accoutumé dès l'adolescence à courir les bois, les villages et les champs, à regarder vivre et palpiter les êtres et les objets, à s'enfoncer dans le merveilleux domaine des choses en leur livrant toutes ses fibres et tous ses émois, à écouter les voix graves ou puériles qui chantent l'éternelle gloire de Dieu et la beauté sans cesse renaissante de la nature, seul un artiste à ce point convaincu et dégagé de toutes les conventions et de tous les artifices littéraires, pouvait tracer ces petits tableaux concis et parfaits qui enferment en trois traits tout un monde d'observations.

Voici *la Chaumière :*

La bicoque, chaume et torchis, rit sous la roche,
Entre la route en pente et la rivière proche.
Une cour est derrière, un courtil est devant.
Sur les cordes, du linge usé clapote au vent.

Au toit, quelques pigeons dorment, roulés en boule.
Par les trous de la haie entrent, sortent des poules.
Au vieux tuyau de fer de la source, un fil d'eau
Coule entre rouille et mousse et déborde d'un seau,
Tandis qu'assise à l'ombre, une fille superbe,
En coiffe à bavolet, plume un canard dans l'herbe.

Albert Samain eût aimé cette précision féeriquement éclairée de poésie. *Croquis de ferme* n'est pas d'une moins heureuse exactitude :

Soir de mars. A mi-côte une petite ferme,
Silencieuse et lasse, au fond du clos s'enferme
Entre ses chaumes bas et ses vieux appentis.
Après un jour très dur passé sous un ciel gris,
Là-bas, dans les labours fouettés par les averses,
On a rentré chevaux, bœufs, socs, rouleaux et herses;
Et chacun ayant pris sa place sur son banc,
Attend la soupe au chou qui bout au feu flambant,
Tandis qu'à coups de bec et d'ongles, brusque et drue,
La grêle en vains assauts sur les vitres se rue.

Mais il faudrait tout citer : *La Rivière*, transposition merveilleuse, *En rêvant*, *A pointe d'aube*, *Le Cerf*, *Jardin d'Automne* et enfin cet *Intérieur* qui évoque toute l'Ardenne :

J'aime, aux hameaux perdus de ma terre ardennaise,
Les bons logis pleins d'ombre où l'on gîte à son aise;
L'alcôve où, soutenant les ais du plafond bas,
Saille en angle une poutre, ainsi qu'un très vieux bras;
L'horloge au tic-tac lent et dont la sonnerie
Fait trembler le cadran de faïence fleurie;
Les pots de cuivre et les fruits mûrs sur le dressoir;
La table avec le lait mousseux près du pain noir;
Et, couché devant l'âtre où flambe un feu de souches,
Le chien-loup qui vous lorgne en clignant ses yeux louches.

Tous admireront ces dizains dont chacun est un petit tableau parfait, aussi séduisant, aussi vibrant, aussi vrai que les toiles éternelles et exiguës des petits maîtres hollandais. Mais quelques-uns douteront peut-être que le poète, si habile à transposer

les nuances et à donner aux choses cette palpitation d'intimité qui les rend frémissantes de couleur et de réalité, soit apte à concevoir des sujets plus vastes, à percevoir des sentiments et des émotions d'envergure plus altière? Nous conseillons à ces derniers de lire cette page, que les plus grands de nos poètes peuvent envier à Adolphe Hardy et qui s'intitule : *Les litanies des étoiles :*

Etoiles, grains fervents d'angéliques rosaires,
Priez pour nous, priez pour nous, étoiles claires.

Feux de cierges divins et de saints encensoirs,
Illuminez nos cœurs, tels de doux reposoirs.

Mondes tourbillonnants au bord du vide immense,
De tous nos vains orgueils montrez-nous la démence.

Scels d'or inviolés au seuil de l'Au-delà,
Livrez-nous les secrets troublants que Dieu cela.

Lettres de l'alphabet mystérieux de l'ombre,
Découvrez-nous du ciel les arcanes sans nombre.

Grappes d'ambre luisant aux treilles du Seigneur,
De votre vin mystique étanchez notre cœur.

Veilleuses de l'Eden, aux tranquilles lumières,
De silence et de paix baignez-nous les paupières.

Clairs pollens envolés des fleurs du Paradis,
Faites renaître en nous les lys blancs de jadis.

Des arrêts du destin fatidiques auspices,
Soyez pour nos berceaux des augures propices.

Regards d'anges baissés vers nos regards levés,
Gardez-nous les espoirs que nous avons rêvés.

Rêves d'or de la nuit recluse sous ses voiles,
Priez pour nous, priez pour nous, bonnes étoiles!

L'une des qualités essentielles de ce poète, l'une des excellences de son œuvre qui ont frappé tous

les esprits, c'est la parfaite appropriation, toujours, du ton, de l'allure, de l'atmosphère, au sujet traité, et c'est sans doute cette stricte conformité qui lui donne une si riche unité et une diversité si lointaine de la monotonie.

Tour à tour méditatif et descriptif, il passera avec la plus souple aisance d'une pièce où le sentiment religieux, patrial, filial, se sera épanché avec une sorte de gravité sereine, toujours étrangement simple et presque fervente, à l'un de ces tableaux de la nature que seul le regard d'un poète peut voir dans toute sa beauté et interpréter avec une vérité séduisante. N'est-ce pas, à ce point de vue, une petite merveille que *l'Aube de mai?*

La nuit meurt. Çà et là, ramures et corolles
Aux premiers souffles frais du jour trouble ont tremblé
Et, le long de la berge où le merle a sifflé,
Le brouillard s'éclaircit de transparences molles.

Le mince et haut clocher du bourg, au coq doré,
Emerge comme un mât de l'ondoîment des branches
Où thyrses bleus, bouquets roses et touffes blanches
Se dégagent de l'ombre en fouillis diapré.

Une dernière étoile au couchant s'est éteinte,
De légers parfums d'herbe en fleur éventent l'air,
Dans les prés où, déjà, meuglent vers l'étang clair
Les bœufs au cou tendu dont la clarine tinte...

Mais voici que soudain, à l'horizon riant,
Le soleil, brandissant son bouclier de gloire,
Surgit, s'élance et s'ouvre un chemin de victoire,
Sous son casque d'or fauve au cimier flamboyant.

Et, dans la plaine nue et blonde qu'émerveille
La grâce impérieuse et tendre du matin,
L'appel d'un grianneau semble, au fond du lointain,
Le cri grêle du jour nouveau-né qui s'éveille.

Lisez, quelques pages plus loin, *le Lever du soleil*, dont le sujet est identique au précédent, et vous admirerez que M. Adolphe Hardy ait pu, sans répé-

ter un seul des traits ci-dessus tracés, composer une page lumineuse et saisissante pour exprimer la même image.

Quant aux fleurs, l'élégance gracile et sémillante de ces tissus animés a inspiré le poète de façon particulièrement heureuse, et, sous ce rapport, *l'Hymen des fleurs* est d'une délicatesse ouvragée et pimpante qu'il est rare de rencontrer. Et c'est là une preuve encore de la richesse de moyens, du tact, du sens poétique sûr de l'auteur, car c'est un sujet où la mièvrerie eût été insupportable et où, néanmoins, il est très difficile de l'éviter. Le poète l'écarte-t-il toujours? Je n'ose être absolument affirmatif et, si ce défaut est essentiellement passager, accidentel, fugitif chez lui, encore peut-il être d'une amitié éclairée de l'engager à s'en défier.

Lisons *Musique d'aurore* :

Tin, tin, tin, l'angelus tinte
Son triple appel argentin.
Ma veilleuse s'est éteinte,
Tin, tin, tin, c'est le matin!

Oh! que j'aime peu cette puérilité chez un aussi bel artiste que M. Adolphe Hardy, et quand je lis dans le *Concert d'oiseaux*, qui pourtant scintille de charmantes trouvailles, ingénieuses et souriantes, que la linotte « s'égosille à donner le *la*, sa seule note », j'ai une peur terrible que ce *Concert d'oiseaux* ne nous fasse souvenir des agaçantes romances engendrées de cette idée. Vous savez l'atroce

C'était... par un soir de mai,
Le vent lutinait les roses!...

Petite, oh! je le sais, bien petite imperfection dans cette œuvre d'art pur et d'une spontanéité inégalable. Et l'heure rapide de ce divertissement, dont les *Chansons des rues et des bois* pourraient être

invoquées comme les modèles responsables, cette heure fugitive passée, le poète revient à ses muse-ries, à ses rêveries captivantes dont peu à peu se dégage la figure d'un artiste entre tous bienfaisant et probe.

L'amour, quelque singulière discrétion que M. Adolphe Hardy apporte à nous ouvrir son cœur sur ce point, l'amour n'est pas absent de son œuvre. Dans les *Juvenilia*, le poète évoque, toujours avec cette merveilleuse justesse de ton identifiée avec l'élan du sentiment, l'image d'une enfant aimée, image toute pure, gracieuse, fraîche, nuancée avec une sorte d'art raffiné qui n'est que de la simplicité et de la sincérité unies. Il ressuscite en même temps le cadre agreste de son enfance, et rien ne peut rendre la fluide limpidité de ces souvenirs, de ces cantilènes de ferveur amoureuse et pudique où la nature est toujours intimement mêlée à l'expression des émois du cœur, avec une ardeur cachée et vive, où jamais le poète ne chante de chic, en littérateur, mais où tout est franc et jailli du cœur.

Il semble que l'amant se contente d'apercevoir la bien-aimée errant dans les méandres d'un jardin fleuri et parfumé. Il ne nous en dit ni les extases, ni les angoisses, ni les fièvres. Il nous la désigne seulement, mais avec quel art prestigieux où l'amour seul peut atteindre :

Tout à l'heure, à travers la porte à claire-voie,
Je la vis remonter le sentier qui côtoie
Le vieux mur tapissé de griottiers grimpants,
Où flottaient, dans l'air bleu, les senteurs capiteuses
Des fins œillets musqués, des juliennes laiteuses,
Des humbles réséda et des pavots pimpants.

Sous le ciel aux tons chauds de turquoise et d'agate,
C'était bon de la voir, gracile et délicate,
En corsage de gaze ondoyant sur la peau,
Faisant sur le gravier gazouiller sa bottine,
Une ombrelle fermée en sa main longue et fine
Et des bluets sur son chapeau!

Tout à coup, je la vis, d'un bras nerveux et frêle,
Allonger le pommeau doré de son ombrelle
Vers le plus lourd trochet de l'un des griottiers,
Courber en l'abaissant un feston de ramure
Et happer de la bouche une cerise mûre,
En se cabrant un peu sur la pointe des pieds.

Si bien qu'en savourant ce coin de scène exquise
Je me suis demandé quelle était la cerise
De la bouche arrondie ou du beau fruit soyeux,
Et si les vrais bleuets luisant sur la muraille
Etaient ceux qui tremblaient à son chapeau de paille
Ou ceux qui riaient dans ses yeux.

Tant de grâce et de beauté le touchent et l'exaltent néanmoins. Son cri d'amour reste chaste, mais combien ardent :

Tu t'étendrais dans l'ombre odorante, ô ma Reine,
Et, penché sur ton front comme au bord du bonheur,
Je sentirais mon âme, ivre de ton haleine,
S'exhaler souffle à souffle et se fondre en ton cœur...

Cet amour, pourtant, ne se livre point en fureurs, en frémissements, en lieds exigeants et enflammés. Il semble qu'un souci d'artiste, avide de belles images et de formes adornées, se mêle en même temps à la pensée de l'aimée, et parfois ce souci domine l'élan des sens et du cœur jusqu'à muer l'image d'amour en quelqu'une de ces gravures exquises où le dix-huitième siècle précisa ses galanteries audacieuses et séduisantes. Jugez-en par l'*Heureux réveil :*

Tandis qu'à pointe d'aube, enfant, tu sommeillais,
Mon Amour, couronné de roses et d'œillets,
S'en est venu sans bruit voleter vers ta couche;
Et, comme un papillon attiré par ta bouche,
L'indiscret, retenant son souffle, a, doucement,
Sur tes lèvres cueilli le baiser d'un moment...
Un trouble imperceptible et conscient à peine
A sagement ému ta paupière sereine;
Et le petit coupable, au front soudain vermeil,
Redoutant de se voir surpris par ton réveil,

Vers le dais de ton lit, vite, a rouvert les ailes,
Pour s'y musser parmi la gaze et les dentelles.
Mais, dans son fol essor, le pauvret tout tremblant
Arracha sa couronne aux plis du rideau blanc;
Les roses, les œillets, en tombant, te couvrirent,
Et les beaux yeux, croyant rêver encor, s'ouvrirent
Frôlés par la caresse aux suaves fraîcheurs
De cette exquise pluie odorante de fleurs.

Relisez, maintenant, les *Dizains rustiques*, relisez *Retour au Bois*, *la Bonne Maison*, *Nocturne*, *Choses d'enfance*, *l'Asile*, toutes ces pièces qui expriment surtout la connaissance et l'attachement du poète à son cher sol ardennais, et dites si je n'avais pas raison de vanter la richesse de la palette de M. Ad. Hardy, sa diversité sans cesse changeante, le renouvellement toujours harmonieux et frais de ses chants?

Si nous rappelons la mélancolie qui stagne malgré tout au fond de son âme et qui, à travers la sérénité de cette nature vaillante et fière, perce en maint endroit, — car il se sent l'âme alanguie et lasse à songer qu'un peu de lui s'en va dans les mourants parfums, et ses retours attristés vers les soleils passés ont quelque chose de nerveusement comprimé, — si nous insistons sur cette exquise pudeur d'âme que toute son œuvre révèle, il semble bien que nous commencions à connaître quel poète pieux et impulsif, d'une franchise absolue dans ses tendresses et dans ses émois, nous avons rencontré en M. Adolphe Hardy. Homme de commerce sûr, dévoué à ses amis, loyal entre tous, sa probité morale égale sa probité artistique. Une ingénuité inexprimable, qui n'a rien de naïf au sens amoindrissant du mot, se mêle à la droiture ferme et éclairée de sa philosophie et à la morale harmonieuse qu'il joint à ses élans poétiques. Le sentiment filial et religieux exprimé dans *la dédicace* du livre ne se dément point, et voici qu'aux dernières pages, résumant toute la sérénité apaisée, la mélancolie résignée et attachée aux ré-

miniscences du passé, et la bonté et la délicatesse rare d'une nature d'élite, voici qu'une *Prière* nous prend le cœur définitivement :

Ami, ne quitte pas, pour un autre horizon,
Ton village ardennais, ta petite maison
Et ce calme jardin d'enfance où les abeilles
Suspendent leur murmure aux fleurs de tes corbeilles!
Reste au foyer où rêve en frissonnant l'aïeul,
De crainte qu'au retour tu ne t'y trouves seul!
Car sur les vieux parents inquiets que l'on quitte,
O mon ami, mon pauvre ami, les jours vont vite;
Et quand ils ne sont plus, les vieux parents aimés,
Quand, résignés, leurs yeux las se sont fermés
Et qu'un prêtre les a mis dormir, côte à côte,
Sous le tertre d'argile où déjà l'herbe est haute,
L'on songe, en tisonnant les cendres de son cœur,
Qu'on les aima trop peu, qu'on troubla leur bonheur,
Et triste, on donnerait le reste de sa vie
Pour retrouver l'ivresse, hélas, si tôt ravie,
D'appuyer sur leur front ses lèvres doucement
Ou pour pleurer sur leurs genoux rien qu'un moment...

J'ai lu, j'ai relu, les poèmes divers de *la Route enchantée*, dans le cadre ensoleillé et grisant du Midi dont la royauté, en ce moment, s'étale éclatante et despotique. Le ciel est pur, la mer est bleue, les montagnes de l'Esterel se dressent opalisées dans la brume lumineuse qui monte des flots embrasés de vif-argent. Et ce cadre paradisiaque n'a pu diminuer le prestige de ces vers évocateurs, où la simple nature ardennaise, toute la belle nature de chez nous, interprétée par une âme élevée et par un cœur vibrant, chante, console, s'épanouit et rayonne.

11 mars 1911.

III

GEORGES RAMAEKERS

LES SAISONS MYSTIQUES

Tout à l'heure, j'étais à Ténèbres. Les prêtres psalmodiaient. Ils redisaient les plaintes et les menaces des Prophètes, identiques depuis des siècles que l'Eglise a commencé de les gémir. L'éternelle lamentation de Job, d'Isaïe et de Jérémie chantait encore dans mon âme quand j'ai ouvert *les Saisons mystiques* de M. Georges Ramaekers. Et j'ai connu, tout ensemble, que notre littérature possède en M. Ramaekers un vrai poète catholique, et que ce poète a puisé son inspiration originale et visionnaire dans l'Ecriture...

Il convient de proclamer très haut cette originalité d'inspiration et la puissance de ce souffle. Artiste rare et subtil, le poète des *Saisons mystiques* est un chrétien fervent, convaincu, vivant en communion intime et profonde avec les mystères de sa Foi et, de plus, merveilleusement habile à en découvrir, dans le monde visible et dans la Nature, tous les symboles et toutes les correspondances. Il n'y a pas de jeu esthétique, d'aucune sorte, et pas la moindre littérature dans sa mysticité. Tout naturellement, il cherche et trouve Dieu dans les bois, dans les prés, sur les monts glacés, et parmi les sources ou les mers; il le célèbre aussi dans les jeux variés et passionnants des saisons et dans l'éclatante gloire du soleil. La Foi, pour lui, se révèle dans l'Hiver, avec

ses gels, avec ses durs frimas durant lesquels la Terre s'endort et s'abolit, mais sans cesser de croire au Renouveau, car elle sait qu'elle ne mourra point. Le Printemps, radieux et frais, symbolise l'Espérance qui agrandit les cœurs, tandis que, sous les feux torrides de l'Eté, la Charité, qui est amour, nous embrase et nous consume... Au pluvieux Automne, néanmoins, s'associent les larmes du Repentir, et c'est l'idéale saison pour les regrets du péché et pour la contrition salutaire.

L'inspiration de ce poème est singulièrement une. Toutes les qualités foncières du poète, la spontanéité brûlante, la sincérité limpide et, dans les rythmes — quoiqu'ils soient parfois durs et laborieusement brisés — une souplesse harmonieuse, toutes ces qualités sont réunies ici. Si Dieu domine l'œuvre, c'est qu'il est impossible à M. Ramaekers de voir la nature autrement qu'à travers le Créateur, c'est-à-dire, de la voir autrement que surnaturelle. La glorification de Dieu à travers la création, voilà tout le secret de ce lyrisme soutenu, nerveux, *revigorant*, mais par moments comme encombré et trop riche d'élans et d'images. Nous pourrions fort heureusement appliquer à M. Ramaekers ces paroles que M. Albert de Bersaucourt prononce à propos de M. Francis Jammes, dans une petite plaquette intuitive et d'élégante tournure qu'il vient de publier :

L'empreinte de Dieu, il l'a poursuivie et cherchée dans sa contemplation passionnée de la nature. Instinctivement et spontanément, il s'est efforcé de l'y découvrir... Il se contente d'aimer et d'admirer, avec la plus grande docilité possible, et lorsqu'il aime, lorsqu'il admire, il évoque Dieu aussitôt. Il remonte du spectacle de l'univers à la conception d'un créateur, et ce créateur, il le reconnaît dans tous les êtres, il le sent dans toutes les énergies qui l'entourent.

Comme le Poverello, au dire si juste de M. Adrien Mithouard, Ramaekers se délivre du tourment divin en cherchant le créateur dans la création... Or, voilà ce qui lui a donné, très simplement aussi, sans poursuite d'esthétique nouvelle, sans complication de système imprévu, une vision neuve de l'Univers, qui semble, retrouvée par lui, la vision d'un doux et fervent mystique médiéval.

Le poète résume tout le sujet de son poème en ces vers de début :

Hiver, Printemps, Eté : Foi, Espérance Amour!
N'êtes-vous pas les trois vertus théologales,
Saisons qui m'enseignez les vertus sans égales?

Le Roi des cieux vous aime et c'est au cours des jours,
O sœurs, dont le retour n'est jamais monotone,
Sa clarté qui vous guide, ô sœurs que suit toujours
Le repentir et le martyre de l'Automne.

Mais combien nous en saluons mieux encore la signification intégrale et individuelle, à la fois lyrique et plastique, dans la belle *Invocation finale*, où tout le sens moderniste et gothique du livre apparaît :

Miroir éblouissant du Père des Lumières,
Toi qui donnes la vie en répandant le jour
Et réfléchis au ciel vers la nature entière
La face et la splendeur du Tout-Puissant amour,
Prince des cieux, Soleil, qui gouvernes les mondes,
C'est ton règne céleste et terrestre à la fois,
Qu'ont célébré mes vers, mon amour et ma foi.

Frère! que tes rayons s'unissent à ma voix
Pour obtenir du Dieu dont la clarté t'inonde,
Que ce livre où j'ai dit les symboles des mois
Soit tel que le bon grain sous ta beauté féconde

Et toi-même, ô Lumière en croix sur l'horizon,
Répands, Seigneur Jésus, ta clarté dans nos âmes,
Fais se lever l'océan d'or de tes moissons
A la vertu miraculeuse de tes flammes,
O Soleil éternel des mystiques saisons!...

A la différence de tant d'autres livres, dont il nous faut nous résigner à ne faire luire qu'une facette, les autres étant obscurcies ou faussées, *les Saisons mystiques* offrent tant d'aspects différents, offrent des reflets et des angles si multiples, qu'il nous serait impossible de projeter sur tous le rayon de notre analyse. Le symbole qui baigne ces poèmes et les constitue, pour ainsi dire, est clair et ne présente rien d'abstrait. Si M. Ramaekers évolue avec une parfaite aisance dans la forêt embaumée et fleurie de la mystique, il n'est rien moins qu'un « abstracteur de quintessence ». C'est, au contraire, un véritable écrivain national. Je veux dire qu'il a l'amour de la description, le sens pictural et l'attachement aux joies de l'intérieur familial très développés. Comme il décrit la nature avec exactitude et minutie! Comme il évoque les fêtes de Noël ou de Pentecôte ou de Fête-Dieu en fervent passionné des traditions populaires!

Dans le chapitre de la *Saison d'Eté* et dans celui de l'*Automne*, qui sont les meilleurs du recueil, nous en relevons plusieurs précieux témoignages. Il se rapproche davantage ici que dans le reste du livre, de Victor Kinon, souvent plus concret, plus humain et moins visionnaire que lui. N'est-ce pas un descendant authentique des peintres flamands, demeurés inimitables pour la justesse des tons, la souplesse du pinceau, la fraîcheur du coloris, mais plus encore, peut-être, pour la bonhomie tendre et sublime de l'atmosphère évoquée, qui a écrit *la Ferme vide* :

La ferme fraîche et bleue à l'ombre des pommiers
Abrite du silence, et d'amoureux ramiers
Peuplent le vermillon des tuiles brabançonnes.
Dans le verger, à l'étable, personne.

L'angelus sonne.
Suspendus sur le puits, un seau moussu s'égoutte.
Attachée au piquet, une chevrette broute.
Au loin, dans la clarté, deux vaches vers les routes.

Autour d'une brousse les mouches bourdonnent
L'angelus sonne.

Des poules picorantes se risquent sur le seuil
Ouvert à tout venant. Est-ce un geste d'accueil?...
Entrons. Fraîcheur soudaine ainsi qu'en un vallon
Hors du dallage en brique, où, petit sentier blond,
Serpente entre le poêle propre et l'humble table,
Tapis rustique et si simple, du sable.

L'angelus sonne.
Pénombre heureuse en la cuisine paysanne.
La bouilloire à ventre de cuivre vermeil
Mire en miniature un village au soleil.

L'hiver on y fera bouillir, pour la tisane
Du grave et sentencieux aïeul,
L'eau infusée de fleurs des trois tilleuls
Qu'on aperçoit par la fenêtre grande ouverte
Au soleillant midi de la campagne verte.

Sur le bahut flamand une faïence probe
Se mire au feu luisant des cruches de métal.
Sur la porte du fond Notre-Dame de Hal
Prie entre deux bouquets de papier d'or sous globe.

La ferme ce midi est sans maître. Les feuilles
Du verger vert aux pommiers lourds, aux pommiers forts
Font un auvent d'ombrage et sous lui se recueille
La cuisine aérée dans la pénombre d'or.

Cette pièce est d'un réalisme poétique, exact et charmant. Pourquoi faut-il qu'elle m'amène à formuler, au sujet de la forme et de la langue du poète, quelques observations chagrines? M. G. Ramaekers emploie fréquemment le vers libre, et principalement dans la première partie du poème, l'*Hiver*, qui, je ne sais pourquoi, nous semble aussi plus dure, plus encombrée, plus sillonnée d'images confuses ou d'allégories répétées. Ce vers libre est souvent très heureux, rehaussé d'allitérations plaisantes, d'une harmonie imitative saisissante, et d'un brisement euphonique et adroit. Mais il lui arrive d'être inharmonique aussi, reconnaissons-le, et les poèmes aux

libertés prosodiques excessives sont franchement inférieurs à ceux qui furent coulés dans la forme classique.

Mais pourquoi tant de négligences dans cette forme, pourquoi surtout une insouciance si déplorable de l'orthographe des mots? Dans la seule pièce que je viens de reproduire — et que j'ai eu l'audace grande de corriger à ce point de vue, — je relève successivement, *habrite* mis pour *abrite*, *broutte* pour *broute*, *les mouches bourdonne* pour *les mouches bourdonnent*, *bouloire* pour *bouilloire* et enfin *sentancieux* pour *sentencieux*. C'est trop, trop, trop. Est-il admissible qu'écrivant en français un poète commette de pareils « lapsi »? Trop de pièces, dans *les Saisons mystiques*, manquent ainsi de mise au point définitive et, très élevées par l'inspiration, demeurent hésitantes dans la forme. Nous ne pouvons approuver davantage les nombreuses créations de vocables que M. G. Ramaekers prodigue sans aucune nécessité apparente et presque toujours hostilement au génie de la langue. Il y a trop souvent, chez lui, « un soleillant midi », un « horizon qui infinise », de l'ombre qui « rembranise », un jus de vigne « pourprescent », un été qui est « tépide », une paix qui « armure le silence », un ciel « aquarellé », un cygne « silent », etc.

Cette fureur néologique rend le vers dur, rébarbatif, ahurissant même, au milieu des plus beaux passages. Ajoutez-y une grande variété des mots rares, précieux, restes agaçants d'un symbolisme tout autre que celui des *Saisons mystiques*, d'un symbolisme qui fut une fâcheuse blague et dont Dieu ait l'âme! Il faut ranger dans ce magasin d'accessoires périmés les orées, les scintils, les cieux qui s'hallucinent, les douceurs trémières, les ruisselis et les moires. M. G. Ramaekers ne se doute point des gémissements que nous arrachent, au milieu d'une œuvre de toute beauté morale et de signifi-

cation profonde comme *les Saisons mystiques*, des fragments comme ceci :

> Décor des Primitifs : Derrière les jardins
> Où se ferment les fleurs des *légendes dorées*,
> S'apâlit l'horizon tendrement smaragdin.
> L'encens du crépuscule embaume les orées,
> La nature abolit en la contrée élue
> La peine d'ahaner sur la glèbe...

Ainsi donc par la forme, sinon par l'inspiration qui, elle, est en pleine puissance et maturité, M. Ramaekers n'a point encore atteint la maîtrise de l'art. Trop de fougue même, dans cette inspiration, trop d'images tumultueuses qui se pressent et bouillonnent comme le moût d'un vin généreux. Son intempérance verbale indisciplinée n'est peut-être que la conséquence naturelle de cette pléthore imaginative.

Mais, au moins, l'air, l'air généreux et fort des hauts sommets circule dans cette œuvre. Mais, au moins, d'infinies tendresses, d'attirantes caresses de pensée s'y mêlent à la grave et tragique splendeur du Verbe éternel compris et célébré. Mais, au moins, cet artiste, qui est un chrétien rompu à l'emploi de toutes les ressources de l'art chrétien, est, en même temps, un interprète éloquent, ardent et compréhensif de la nature. Rien de plus vibrant, par exemple, et de plus littérairement beau que ce dernier fragment, emprunté à une pièce d'allure grandiose : *la Lamentation de l'automne :*

> Il commande, et la neige enlinceulle la terre.
> Il est l'Intelligence immense du mystère.
> Il commande : à sa voix, l'ouragan du Midi
> Se déchaîne, et la Mort, ainsi qu'il l'a prédit,
> Etablit son empire en nous voilant sa face,
>
> Et le souffle de Dieu produit déjà la glace
> Pour l'accomplissement de ses desseins secrets.
> Sa volonté est immuable, ses arrêts

Sont semblables tantôt à la verge qui frappe
Et tantôt sont plus doux que le fruit de la grappe
Dont le suc bienfaisant a réjoui nos cœurs
Dans le dernier adieu de ses rayons vainqueurs.

O Job, sois attentif à l'automne des roses,
Considère, ô mortel, leur amoureux adieu.
Et la mort t'ouvrira la porte longtemps close
De l'Eden éternel qui fleurit dans les cieux.

O Job! le temps s'effeuille et les soleils se fanent.
L'automne de ce monde a sonné. Les éclairs
Perturbent les saisons. Les sylves diaphanes
Sont la proie des volcans qui montent de la mer.

Toute la race humaine aura des cris de veuve
Quand, tel un sac de crin, l'astre deviendra noir,
Qui faisait miroiter l'océan, dont les fleuves
Demeurent pour nos yeux l'emblème de l'espoir!

Mon frère, il faut prier pour ces cadavres rouges
Comme au fond des bois noirs des couchants embrasés;
Mon frère, il faut prier pour les cœurs écrasés
Sous les palais croulants de la Terre qui bouge.

Mon frère, il faut prier pour que les grands pressoirs
Des clochers culbutés sur les fronts en révolte,
Ecrasant tous les fruits des sanglantes récoltes,
Ne hâtent ici-bas l'horreur des derniers soirs!

IV

PIERRE NOTHOMB

I

L'ARC-EN-CIEL

Il semble qu'il y ait dans le soleil, les fleurs et les beaux accidents de la nature, une vertu singulière qui nous incite à aimer, entre tous nos frères, nos frères les poètes. J'en fais aujourd'hui l'expérience, devant cette merveilleuse Méditerranée, en lisant *l'Arc-en-Ciel* de M. Pierre Nothomb. Et voici qu'il y a dans mon âme une très grande joie. Je découvre un véritable artiste et un chrétien sincère dans ce nouveau venu aux sources d'Hélicon. *L'Arc-en-Ciel* est la première œuvre publiée de M. Pierre Nothomb. Elle assure, dès aujourd'hui, à son auteur l'une des meilleures places parmi nos poètes, et la première, sans doute, parmi tous ceux de sa très jeune génération. S'il nous est doux d'applaudir à la naissante maîtrise de celui qui débute, non par une plaquette incertaine et sereinement inégale, mais par un volume annonciateur précoce de moissons exceptionnelles pour l'avenir, nous serait-il interdit de témoigner quelque plaisir en découvrant l'âme pure et haute de ce poète et le sentiment de christianisme viril et ardent qui l'inspire?

Assurément *l'Arc-en-Ciel* ne contient pas uniquement des chefs-d'œuvre. J'en serais inquiet et désolé pour M. Pierre Nothomb, car il est rare qu'un premier volume sans défaut soit suivi d'une postérité

égale. L'emphase romantique se trahit encore chez lui, par-ci par-là. Ainsi, le poète nous parlera de « la cavale étrange qui l'emporte ». Il nous confiera « qu'il est le chasseur pâle et qu'il a l'œil farouche » et, dans la nuit, il verra une gitane qui danse avec un tambourin, la lune, et qui mêle ses cheveux « aux grelots des étoiles ». Enfin, espère-t-il sérieusement nous faire croire, à nous qui venons de lire son très beau, très calme et très impressionnant recueil de poèmes, que la mer effroyable et sans borne, qui gronde, déchaîna dans son âme les passions des grandes ondes? Il y a évidemment ici, de même que dans l'*Invocation à la Muse*, une rhétorique dont il serait surprenant qu'un poète très jeune, fût-il exceptionnellement difficile envers lui-même, comme c'est le cas, ne fût pas demeuré influencé. Et puisque j'ai eu le courage de commencer par des chicanes cet article au sujet de l'un des meilleurs recueils de vers qui se soient présentés à nous depuis longtemps, je ne veux pas hésiter à soumettre à M. Pierre Nothomb quelques hémistiches, quelques images, quelques morceaux même qui me semblent appeler des réserves. Il est assez intelligent pour comprendre qu'un critique n'a point à sa portée d'autre moyen pour informer un jeune écrivain de la très haute estime où il le tient...

M. P. Nothomb est-il très sûr de la beauté de cette métaphore :

> L'ivresse de saisir en ce soir de tempête
> Deux nuages vibrants, de me les attacher
> Comme des ailes, et d'aller à la conquête
> De l'azur immortel où Dieu seul peut marcher?

Qu'est-ce que « le crépuscule amer » au fond duquel le soleil tremble? N'avons-nous pas bien fréquemment, depuis le symbolisme, entendu le même soleil être comparé à un « lent ostensoir »? Ou, plus souvent, entendu « mourir dans les jardins l'âme

des roses »? Et les « pures douleurs qui glissent dans nos rêves » ne sont-elles pas, plus inévitablement encore, rapprochées du glissement des cygnes blancs à travers le brouillard? Et que serait-ce donc que « *l'ineffable instant du silence d'opale* »? J'allais arrêter cette petite revue de quelques poncifs, séduisants et coquettement attifés, je n'en disconviens pas, mais poncifs tout de même, quand je me suis vu harponné au passage par cette impression, évidemment de même famille :

...On sent mourir au loin des parfums d'encensoirs...

Mais s'il m'a fallu, laborieusement, réunir ces petites tares pour les signaler à l'auteur, sans être encore tout à fait certain que mon amical réquisitoire soit juste, quelle luxuriante gerbe de beautés ne m'eût-il pas été aisé de cueillir en ce printanier jardin! Et voici, pris au passage, quelques spécimens de beaux vers, d'images neuves, de tournures exquises.

Certains sont d'une exceptionnelle délicatesse. Parlant à sa muse inspiratrice, le poète s'écrie :

Ah! si tu dois mourir, que ce soit, je le veux,
En mordant au poitrail les chevaux de l'Aurore...

Plus loin, songeant à ses illusions, il souhaite :

Lever les yeux plus haut que la mer effrayante,
Et mourir de mon rêve en y croyant toujours.

Quel charme musical dans ce vers :

La grâce des matins fragiles de septembre...

Et quelle image neuve et impressionnante dans la dernière strophe de la pièce qui compare la nuit à une gitane noire :

Danse, ô gitane, encor, car se meurt la chanson,
Une brise nouvelle, vois, gonfle ta robe,
Comme au bas de la toile, au bord de l'horizon,
Je vois errer déjà les pieds pâles de l'Aube...

Ou dans ces deux vers :

Laissez-moi ne plus voir, à travers l'or des brumes,
Que les contours lointains des âmes que j'aimais.

Images, toujours, images appropriées et significatives :

L'ombre morte des soirs sur les canaux de Flandre
Drape mon cœur lassé d'un crêpe humide et doux.

Et cette idée n'est-elle pas charmante et « rodenbachienne » :

Ma chambre où rien ne rit dans ce gris crépuscule,
Pas même, au fond de ce coin d'ombre, la pendule
Qui, sentant que mon cœur voulait penser à vous,
A tu, très lentement, son battement si doux...

Mais voici que, dans *la Rencontre*, écrite « avant une communion matinale », l'inspiration du poète se hausse au sublime des métaphores hardies :

La mer verse à vos pieds, comme la Madeleine,
Les flots de ses parfums en pleurant sa beauté,
Tandis que le soleil, d'un voile de clarté,
Lave les plis sanglants de votre face humaine.

Il suffit d'ouvrir le volume de *l'Arc-en-Ciel* pour être saisi par l'abondance des belles trouvailles généreusement semées parmi les nombreuses pièces qui le composent. De ces pièces, quelques-unes sont, d'un bout à l'autre, par l'allure, l'inspiration, la ciselure, le rythme du vers, à mettre hors de pair. Je citerai au hasard : *A un prêtre*, *la Rencontre*, *Un soir*, *Oh! je suis si heureux que je souris dans l'ombre*, *Inscription*, *Nuits blanches*, *Tombée de nuit*, *la Grâce des matins fragiles de septembre*, *Couchant tragique*, et cette pièce que mes lecteurs me sauront gré de leur faire lire, parce qu'elle traduit à merveille l'inexprimable état d'attente inquiète,

d'imprécise tristesse, de délicieux tourment qui stagne au cœur des très jeunes hommes touchés par les premières fièvres :

Les échos de Chopin meurent dans la maison,
Et heurtent les murs blancs de leurs phrases qui vivent.
Je suis rentré ce soir en ma chambre pensive,
En sentant que la vie était une prison.

Eperdu, je me suis penché à la fenêtre;
L'odeur des grands sapins, la paix des étangs noirs,
La divine douceur humide de ce soir
Et la brise d'octobre ont pénétré mon être;

Et mon rêve est porté vers l'horizon muet :
Son cercle de silence enferme toute l'ombre,
Où, comme un oiseau noir à travers la nuit sombre,
Mon rêve sans raison vole et rôde, inquiet.

La nuit a pénétré mon être jusqu'aux moelles,
J'ai regardé longtemps, dans les plaines des cieux,
La Grande Ourse, et son char froid et silencieux
Qui roule lentement sur un pavé d'étoiles...

Mais rien de cette paix qui imprègne mon corps,
N'a pu calmer mon âme et sa souffrance étrange;
Ah! puisqu'elle ne peut, ouvrant des ailes d'ange,
Vers ces astres lointains prendre un divin essor;

Si, du moins, cette nuit ineffable et si pure,
Où flotte infiniment la tendresse de Dieu,
Voulait descendre en elle et apaiser un peu
L'appel désespéré de son angoisse obscure!

Je souffre — et cependant l'amour est dans les airs!
Je crie — et la douceur enveloppe les choses!
— Désirs, élans brisés, anxiétés sans cause,
Captivité de l'âme humaine dans la chair!

A lire ces vers, il est aisé de connaître la poétique de M. Pierre Nothomb. Assurément use-t-il des licences et des rythmes nouveaux. Quelques-unes des pièces les mieux venues de *l'Arc-en-Ciel* sont écrites en vers libres. Mais c'est avant tout un classique apportant un souci presque parnassien de revêtir d'une

parure brillante et ciselée l'expression d'une pensée bien moderne et bien personnelle. Dans cette personnalité même, si originale et si riche soit-elle, je me suis un peu diverti à découvrir des influences. Des influences, vous entendez, et non des imitations, ce qui serait indigne d'un talent déjà sûr et maître de soi, comme celui de ce jeune poète. Le jeu n'est pas méchant, et il est toujours instructif, puisqu'il nous renseigne, en somme, sur les préférences et sur les admirations de l'artiste. En m'y livrant, j'ai d'abord découvert Baudelaire :

L'ivresse de partir vers les lointains rivages
Que le soleil divin dore éternellement
Grandit et bat de l'aile en mon âme sauvage,
Et fait tout à la fois ma joie et mon tourment.

Ailleurs, c'est Paul Verlaine :

Celles que j'ai cru adorer,
Mon cœur les a transfigurées;
Je suis parti sombre et ravi,
Leur sourire a hanté ma vie;

J'ai incarné mon idéal
Dans leurs figures virginales;
Et lorsque je suis revenu,
Je ne les ai pas reconnues...

Lisez la pièce dédiée à *Celle qui lira*, et vous croirez entendre un écho, un doux écho attiédi et fervent, du Sully-Prudhomme des *Tendresses*, de même que Verhaeren vous sera rappelé par ce passage, notamment, de *Dans l'ombre :*

Mais voici que des désirs fous,
Comme des chiens rauques et roux,
Et les désirs mornes de l'ombre,
Comme des chiens tristes et sombres,
Les chiens de feu et les chiens noirs
Hurlent tout à coup dans le soir!

Si, au cours d'un soir rustique, M. P. Nothomb découvre que « les dahlias joufflus parlent tout bas

d'amour », ou si, à la *Tombée de nuit*, il sent en son cœur, « se mêler l'âme rose des doux pois de senteur au fond des soirs d'amour », la « divine comtesse » n'y est-elle pour rien? Et, sans les confidences de M. Francis Jammes, imagineriez-vous que, par les soirs d'automne (car il y a beaucoup de soirs chez ce poète), M. Pierre Nothomb se fût préoccupé de savoir que :

> ... Les lièvres tapis dans les sillons humides,
> Sentent la nuit grandir en leurs grands yeux timides,

et qu'il eût songé à « aimer d'amour » les chardons épineux « qui ne sont pas méchants »? Je me hâte de conclure, au surplus, qu'il serait très ridicule de reprocher à un jeune poète d'avoir lu les artistes de la génération précédente et d'avoir, ici et là, répandu sur ses croquis quelques teintes prises à leur palette...

*
* *

Il est temps de vous dire, en résumé, quelle note nouvelle apporte M. Pierre Nothomb dans le concert de nos poètes. Il y apporte une spontanéité captivante et non jouée, une sincérité religieuse, vibrante et profonde, et tout le don de lui-même, qu'il fait sans restriction et sans aucun de ces fâcheux procédés auxquels, parfois, les écrivains qui débutent demandent les semblants d'une personnalité fragile.

Cinq groupes de poèmes divisent l'ouvrage et le constituent : les *Elans brisés*, les *Matins et les soirs*, les *Aubes mortes*, les *Clairs soleils*, les *Poèmes à genoux*. Une tonalité générale, d'imprécision et d'attente finement suggérée, domine toutes ces pièces. La partie des *Poèmes religieux* offre une supériorité incontestable sur les pièces d'amour, sur celles qui traduisent les souffrances hypothétiques du poète, et

sur celles même où le sentiment de la nature se mêle, avec une persistance frappante et par des alliances bien fondues, à tous les mouvements de l'âme du jeune écrivain.

Les Elans brisés expriment les premières fièvres lyriques de l'auteur. Il veut gravir les monts qui détiennent la Beauté. Il veut abreuver ses lèvres aux sources fraîches de l'Illusion; il cherche le ciel, l'amour et le printemps, et, sans Dieu qu'il a trouvé pour consoler et fleurir ses chemins, pour lui apprendre à chanter et à prier, il fût retombé meurtri de ces ascensions que la vie réelle fait cruelles et décevantes. La hantise des départs vers l'absolu étreint son âme, mais cette âme peut à peine surprendre ses élans, immobilisée qu'elle est par des liens de chair qui la garrottent et la lient à l'ennui, à l'impuissance et à la désillusion :

Le poète a voulu, vers les cités du Rêve,
S'en aller en suivant les chemins non pareils,
Les bannières claquaient dans les souffles vermeils,
Mais le Destin cloua ses deux pieds à la grève :
Son immobilité ruissela de soleil!

Pourtant, voici *les Matins et les soirs*, qui nous font reconnaître dans ce chantre exalté de son âme un sensitif pénétrant, très docile au charme de la nature, très compréhensif de ses accents émouvants ou tragiques, mais qui jamais ne sépare le portrait de son cadre et qui ne songerait point à dessiner un tableau, à évoquer un paysage, s'il n'avait à y faire retentir quelques sanglots ou quelques cris d'angoisse :

J'ai couru vers le bois à l'heure où se recueille
L'automnale forêt sous le soleil couchant,
La forêt m'accueillit, mais les fleurs et les feuilles
Se rougirent soudain des gouttes de mon sang.

D'exquises notations, comme celles d'un *Matin d'hiver*, d'une *Pluie de mai*, d'une *Neige de Pâques*,

d'un *Matin de septembre*, d'une *Journée de chasse en plaine*, d'un *Soir d'été*, de *Crépuscules* et de *Tombées de nuit*, de *Nocturnes* surtout, impressionnants et épiques, se suivent ici sans que jamais, à l'encontre de cette impersonnalité de vision coutumière à presque tous nos écrivains de prose ou de vers, un seul de ces tableaux soit simplement descriptif et n'ait point pour raison d'être directe la nécessité d'encadrer l'extase ou la détresse d'un cœur humain.

Les *Aubes mortes* et le *Clair soleil*, deux groupes de poèmes tendrement insinuants, représentent l'amour dans cette œuvre d'un poète si naturellement religieux qu'il est presqu'anormal de trouver ici une seule pièce qui soit exempte de quelque rappel ou rapprochement mystique. L'amour y apparaît d'ailleurs purement imaginatif. Les meilleures pièces, *A celle qui lira*, *Comme toi*, *Combien m'ont dit tout bas*, *Ah! marcher avec vous*, *Ecrit à la pointe du Raz*, *Il est de ces amours*, *Plage d'hiver*, *l'Adieu*, *J'ignore si c'est vous que j'aime*, *Soir intime*, *Plainte*, *Pour toujours*, *l'Enfantin regr t*, ne sont, en dernière analyse, que la paraphrase délicate, intuitive, singulièrement précise dans l'imprécision même qui en fait le charme, de la parole célèbre de saint Augustin : *Nunquam amabam...* « Je n'aimais pas encore, mais, déjà, j'aimais d'aimer; et parce que j'aimais d'aimer, je cherchais qui j'eusse aimé... » Voilà le sentiment juvénile et si ardent malgré sa chaste candeur, que M. Pierre Nothomb a traduit sous des formes diverses et toutes heureuses, toutes étincelantes de fraîcheur, vibrantes de mélancolie inquiète, admirablement adéquates aux élans exprimés. N'hésitons pas à dire qu'une telle entreprise, inédite et subtile, exige une autre souplesse de talent et une autre force de pénétration morale que l'ardeur banale, équivoque et morbide, où s'épanchent les sensualités lourdes de certaines « nuits de quinze ans ».

*
* *

« Poète religieux », ai-je écrit en tête de ces notes. M. Pierre Nothomb, en effet, semble inquiet de mêler le sentiment religieux — un sentiment raisonné et non la vague religiosité ou la mysticité imagée qui furent si fastidieusement exploitées par de nombreux symbolistes — à la presque généralité de ses poèmes. C'est plus que la pensée catholique, ici, c'est une ardeur pieuse, dévote presque, qui ne nuit nullement d'ailleurs à la tenue plastique ou au prestige esthétique de son œuvre. Je ne songe pas seulement, en écrivant ceci, à l'ensemble des *Poèmes à genoux*, qui réalisent la plus belle et la plus haute paraphrase de la Foi effective que nous ayons eu à noter chez nous depuis la superbe envolée qu'Hector Hoornaert appela *L'heure de l'âme;* non, je parle de ces ardeurs pieuses, de ces élans spontanés et comme involontaires, de cet agenouillement instinctif qui ponctuent tout ce volume fervent. Voilà bien la révélation d'une personnalité incontestable décelée par *l'Arc-en-Ciel*. S'il admire le soleil, au matin, sur la neige éblouissante, c'est un appel divin que M. Nothomb perçoit dans cette splendeur immaculée; c'est une invocation à la Vierge que scande à ses oreilles une pluie de mai, sur les fleurs virginales; s'il entend sonner l'Angelus, un soir d'été, comment ne songerait-il pas à Marie? Regarde-t-il un clocher se profiler sur le globe empourpré d'un soleil couchant? Une croix sombre, majestueusement, surgit devant ses yeux. En septembre, au crépuscule, quel nom, sinon celui de Dieu, le silence chuchoterait-il à son oreille?

Dans les heures d'angoisse il n'a trouvé réconfort qu'aux pieds de l'autel où la Vierge Mère lui tendait les bras, parmi les fleurs. Et, enfin, par une étrange

hardiesse, celle qu'il ne nomme pas ne lui a-t-elle point fait considérer les traînées rougeâtres du couchant sur la route, comme un ensanglantement sorti du cœur de Jésus? Ainsi, toujours, et parfois même de vraies prières rythmées, comme l'*Ave Maria*, d'une éloquence si impressionnante, nous bercent de leur harmonie sacrée.

Voilà ce qui fait, pour une grande part, la réelle originalité de cette poésie. Nous n'y trouvons pas des sujets propices exploités par un poète habile à la transcription des mysticités onctueuses et des fébrilités croyantes. Nous sommes devant un artiste chez qui les battements du cœur, la vision d'art, toute l'intellectualité est imprégnée de cette atmosphère religieuse, sincère et croyante, qui lui dicte des pages d'un réconfort définitif, telles que : « J'ai bien changé, Seigneur... ». C'est comme la fleur du plus doux, du plus précieux, du plus émerveillé des dons d'enfance...

29 mars 1909.

II

NOTRE-DAME-DU-MATIN

J'ai la joie, aujourd'hui, de pouvoir parler ici de l'un des plus magnifiques recueils de poèmes qui aient paru en Belgique. Il est signé du nom de M. Pierre Nothomb et porte un titre fleuri et virginal : *Notre-Dame-du-Matin*. Avant de vous en dire les principales beautés, je me reprocherais de ne pas citer quelques lignes de M. Firmin Van den Bosch, qui furent écrites à propos du premier volume de vers publié par M. Nothomb, précisément, et

auxquelles l'œuvre dont nous allons nous occuper apporte une confirmation saisissante. Car, s'il est demeuré juvénile et printanier, M. Pierre Nothomb s'est acquis une technique tout à fait supérieure. Il a ajouté des ciselures exquises, une parure étincelante de fraîcheur verbale et d'images délicieuses aux explorations émerveillées qu'il fait dans sa lucide conscience. C'est à la perfection du vers, à la largeur de l'inspiration, au dédain des réminiscences faciles, à la précision des termes et à la variété pleine d'aisance des rythmes, bref, c'est à la maîtrise de sa forme que l'on reconnaîtra désormais en lui un poète formé et personnel.

C'est le privilège du croyant — a écrit Van den Bosch — de faire don à la littérature de sentiments et d'émotions qui resteront toujours interdits non seulement à l'incrédule sectaire, mais même à l'indifférent sceptique... Cela est vrai surtout pour la poésie. Et je ne veux point dire uniquement que le don de la foi est, en même temps, pour le poète, la clef de ce sanctuaire du mysticisme, aux infinies résonances lyriques. J'affirme en outre qu'ayant pris possession de l'âme du poète, le don de la foi huile de douceur, et de tendresse, et de délicatesse, tous les rouages psychologiques, et que, imprégnés de l'idéal religieux, les désirs et les rêves du poète en acquièrent des qualités plus profondes et plus émouvantes, et, partant, une valeur esthétique plus réelle.

Et n'est-ce pas à M. Pierre Nothomb que s'appliquent encore bien exactement ces paroles du délicat critique, lorsqu'il s'écrie, après avoir stigmatisé les orchestrateurs serviles de la volupté :

L'inspiration poétique s'alimente de vigueur juvénile, claire et saine; préférons à ces misérables jardiniers du péché les jeunes hommes qui, le front ceint du myrthe d'un grand idéal, profèrent devant Dieu, devant la création et devant l'amour une âme droite,

fière et infiniment mélodieuse. Autant que d'autres, ces poètes ont le souci de la perfection verbale, et aucune des effusions lyriques ne leur est étrangère parce qu'aucune ne leur est interdite. Mais leurs regards n'ont jamais fait rougir personne et leur chant s'accorde à des chants immortels; ce sont de vrais jeunes hommes et des poètes véritables : c'est l'adolescence faite poésie!

Combien, en effet, chez M. Pierre Nothomb, l'artiste et l'homme ont su garder, contre les laideurs de l'action et contre les désillusions de la vie réelle, cette radieuse juvénilité des sentiments qui lui assure aujourd'hui une indiscutable personnalité! Nul ne nous a donné, nul ne nous donnera sans doute jamais, des sensations d'aube morale, sentimentale et même intellectuelle plus précises à la fois et plus teintées de vaporeuse sérénité. Mais nous définirons mieux les modalités diverses de ce poète désormais de premier rang, en montrant, par quelques citations, les sources principales de son inspiration et la manière dont il opère leur harmonieuse fusion.

M. Pierre Nothomb, avant tout et toujours, est donc un poète non seulement chrétien mais religieux. Il l'est avec enthousiasme et avec une netteté de doctrine que Verlaine par exemple n'a jamais connue, mais que nous avons déjà rencontrée en certains poèmes de l'abbé Hoornaert ou de Victor Kinon. De même que l'artiste très moderne qu'il est a fermé d'un geste péremptoire tout le vieil album d'images érotico-mystiques et conventionnelles, où les lys et les cygnes apparaissaient comme l'élément obsesseur et obligé, de même le catholicisme pur qui embrase son cœur et son âme a renversé l'autel de cette religiosité louche qui était devenue, chez certains, la plus irritante des attitudes.

Une âme neuve et eucharistique palpite en ces poèmes d'un homme qui atteint les plus hauts sommets de l'art les jours mêmes où, pieusement, il

s'est abîmé dans la cendre des repentirs pour ouvrir son cœur au Pain de vie. Ecoutez ces accents :

C'est la gloire de Dieu qui règne à l'horizon
Et le soleil n'est plus qu'un ostensoir immense :
Nos chants montent vers lui dans la grave cadence
De l'été qui se donne en une pâmoison.

C'est le cortège de l'amour eucharistique!
Vous entourez nos cœurs de quels rayons de feu?
Et de quelle ferveur inconnue, ô mon Dieu,
Faites-vous donc brûler nos voix et nos cantiques?

Ecoutez encore ceux-ci, qui disent le *Divin amour :*

Je vous comprends, vous êtes là, vous êtes mien.
Vos gestes sont si doux dans la lumière blonde,
Les gestes du printemps avec eux se confondent...

Vous m'êtes apparu au tournant du chemin,
Je vous cherchais, je vous aimais sans vous connaître,
Vous êtes un ami, je vous croyais un maître...

J'ai pleuré, je me suis penché sur votre cœur,
Vos bras m'ont entouré d'une muette étreinte,
Vous êtes mien, je suis à vous, je suis sans crainte...

Et l'auteur conclut cette admirable pièce par une association infiniment prenante et qui lui est strictement personnelle de l'amour divin avec ce culte de la nature réveillée, des paysages aux premières heures, frémissants et fraternels, qui brûle d'une flamme si déchaînée dans son âme d'artiste :

C'est vous dont je sentais les effluves sacrés
Dans ce printemps divin où chantait ma jeunesse,
C'est vous que j'aspirais dans mes matins d'ivresse!

C'est vous qui souriiez dans les brouillards dorés,
C'est vous qui faisiez choir, autour de nos pensées,
Les neiges des vergers et les pluies des rosées...

Celui que je voyais marcher sur les coteaux,
Aux heures de candeur et de clarté vivante,
C'était vous, c'était vous que mon âme fervente

Ecoutait palpiter dans l'extase des eaux,
Dans le frisson des bois et dans le grand silence
Où l'Angelus des soirs candides se balance...

Je ne vous voyais pas et je vous reconnais,
Je ne vous parlais pas, mais votre voix est celle
Dont je disais : Voici le matin qui m'appelle.

Ce poète chrétien s'est, oserai-je dire, spécialisé dans l'amour de la Vierge. Relisez les poèmes qu'il a signés jusqu'à ce jour, et vous reconnaîtrez en lui une véritable hantise de la candeur et de la virginité. Quand ce sentiment se rencontre — comme c'est ici le cas — avec une foi ardente et profonde, il s'élève alors des chants d'une suavité singulière devant l'autel de *Notre-Dame-du-Matin*. Jamais, je pense, des accents plus insinuants et plus frais que ceux-ci ne se sont fait entendre chez nous :

Douce Vierge, petite fille!
Dans l'aube rose vous passez,
Vos doigts légers semblent tisser
La lumière qui s'éparpille.

Et vos cheveux flottants, pareils
Aux cheveux pâles de l'aurore,
Vibrent dans l'azur et se dorent
Aux rayons nouveaux du soleil!

Vous êtes celle que supplient
Les petits aux yeux ingénus,
Les cœurs frais qui n'ont pas connu
La douleur grave de la vie.

C'est l'âme des petits enfants,
C'est le rêve des vierges claires,
Que vous buvez dans la lumière
Que vous respirez dans le vent.

Et les pieds nus dans la rosée,
De vos yeux bleus vous souriez,
Quand vous nous entendez prier
Pour nos petites fiancées...

Après les citations — trop rares encore, il est vrai! — que je viens de faire, il serait superflu de

se livrer à une énumération nouvelle des qualités de cette langue harmonieuse et souple, relevée d'images inédites et cristallines. Je ne m'étendrai donc point sur le lyrisme du poète; je ne redirai pas le feu de son exaltation pieuse, les élans de sa ferveur qui parfois se muent en gravité tragique pour noter la vision grandiose et impressionnante d'une cathédrale ou pour chanter la mort chrétienne, illuminée d'espérances éternelles. Vous signalerai-je en lui le paysagiste délicat? Mais chacun de ses poèmes évoque la nature, avec les eaux, les forêts et les monts, et la transcrit en lignes nettement picturales. Vous dirai-je comment, dans cet organisme vibrant au choc de toutes les splendeurs, l'amour humain, la foi et la compréhension des beautés naturelles s'unissent et communient? Comment son art, assoupli à toutes les intuitions, transcrit, dans tel poème, une page musicale de Grieg, par exemple, de façon à nous faire rêver à l'égal du grand artiste des *concerto?*

Hélas! l'espace me manque, car il faudrait tout dire, tout mettre en valeur, tout pénétrer. Mais ceux qui ont lu les lignes qui précèdent en sauront assez pour comprendre que la vraie personnalité de M. Pierre Nothomb réside surtout dans la tendresse et dans la fraîcheur inimitables de ses inspirations. Qu'il chante l'aube de la nature ou l'aube de l'âme, l'éveil des fleurs au printemps ou leur renouveau après une rafraîchissante averse d'été, ou bien le rajeunissement d'un cœur qui s'est évadé du doute et du péché, qu'il exprime l'éblouissement de l'enfant au soleil du matin ou son extase après la Table Sainte, qu'il nous suggère des impressions de calme angélique et des rêves de pureté, ou les visions fluides et colorées d'un réalisme mystique, à propos de Pâques, du Jeudi-Saint ou des Rameaux, toujours l'artiste se révèle lui-même et maître de tous ses moyens. C'est que M. Pierre Nothomb est d'une absolue sincérité. Il est chrétien sincère, il est amant

sincère des candeurs et des virginités, il est poète sincère. Il est poète sincère et profond, car il a le don suprême de donner une âme aux choses, de les évoquer pleines de vie et de frémissement, et jamais son élan n'est coupé par des faux pas ou par des essoufflements. Saturés de Foi et d'émotion, ces poèmes ont une parure précieuse entre toutes : cette étourdissante nouveauté des impressions, cette grâce pure et vaporeuse dans les images, tout ce je ne sais quoi de blanc, de féerique et de jeune, dont j'enrage, à la fin, de ne point parvenir à vous donner même la plus lointaine impression...

10 avril 1912.

III

UN POÈTE DU PAGANISME EN BELGIQUE

ALBERT GIRAUD

I

LA GUIRLANDE DES DIEUX

Ce n'est point par une fantaisie arbitraire que j'oppose *la Guirlande des Dieux* aux *Saisons mystiques* (1). Le contraste qui naît d'un tel rapprochement s'impose à nous par une circonstance tout à fait fortuite. M. Albert Giraud, rompant un long silence, nous offre, en effet, la belle œuvre d'art parnassien et païen nommée plus haut, au moment précis où le dogmatique Ramaekers, enflé d'une ardeur visionnaire, nous apportait sa conception chrétienne et prophétique de l'univers. Ne sommes-nous pas bien venus, en vérité, de célébrer la richesse d'une littérature qui, dans le même instant, propose à notre admiration deux œuvres d'une aussi incontestable diversité et d'une non moins indéniable beauté?

Beauté plastique et verbale, infiniment supérieure chez M. Albert Giraud. Originalité, conviction, largeur de l'inspiration, certainement plus impression-

(1) Voir page 374.

nantes chez M. G. Ramaekers. Voilà ce que j'aimerais à démontrer.

M. Albert Giraud est resté le dilettante dédaigneux et acerbe, prompt aux colères vitupératrices pour défendre les droits de la Beauté païenne, qu'il était jadis. L'épigraphe de *la Guirlande des Dieux* est significative :

Paganisme immortel, es-tu mort? On le dit;
Mais Pan tout bas s'en moque et la Sirène en rit.

Peut-être bien la Sirène rit-elle moins et le triomphe de Pan est-il plus discret aujourd'hui que du temps de Sainte-Beuve? N'importe! si le feu de sa Foi raisonnée allume un charbon d'or sur les lèvres de M. G. Ramaekers, M. Albert Giraud — sincère admirateur de la Grèce immortelle, sans doute, — voit surtout dans le paganisme prestigieux un prétexte à de beaux, à d'impeccables vers, comme ceux-ci :

Diane, cette nuit, très chaste et très hautaine,
Fantôme vert et bleu sous ses voiles tremblants,
S'avance lentement par la forêt lointaine,
Les chiens du clair de lune autour de ses pieds blancs.

Un rêve émané d'elle argente la clairière;
Les choses ont perdu leur forme et leur couleur,
Sous le rayonnement de sa froide lumière
L'illusion partout s'ouvre comme une fleur.

Les arbres sur le ciel font des gestes de givre,
Des papillons nacrés neigent dans la clarté;
Avec ses beaux yeux purs Diane errante enivre
D'un mirage d'hiver la chaude nuit d'été.

Et la déesse ainsi, peuplant de son visage
L'eau pensive ravie aux feux mornes du jour,
Sous ses longs voiles blancs, semblable au paysage,
Verse au monde assoupi sa beauté sans amour.

Mais les chiens, tout à coup, ont dressé leurs oreilles.
Sur l'herbe, désigné par un prochain rayon,
Insoucieux et nu, voici que tu sommeilles,
Une rose à la bouche, ô jeune Endymion!

Et Diane, interdite et d'abord courroucée,
Voudrait lancer sur lui ses chiens ivres de sang;
Mais les blancs lévriers de leur langue glacée
Lèchent les blanches mains du dormeur innocent...

Je dois arrêter la citation, mais je ne pense pas qu'il soit possible d'évoquer en vers plus nobles, plus hautainement sereins, plus précis de ligne et de rythme, une image où le charme prenant du « miracle grec » soit mieux résumé et plus parfaitement exalté. Chez ce pur artiste, d'autre part, qui s'est réfugié dans l'art pour fuir la banalité, la bassesse, le mercantilisme détestable de notre temps, s'élèvent des colères enflammées — et parfois injustes, puisque son aristocratisme méconnaît la sublime charité, — contre toute la conception moderne de la vie. Je ne rappellerai pas *Hors du siècle*, dont l'ordonnance harmonieuse allait de la sérénité du paganisme aux colères nostalgiques dans lesquelles un cœur ulcéré criait sa haine de vivre. Mais, au cours du recueil d'aujourd'hui, il est plus d'un poème encore où toute cette altière contemplation du milieu ambiant rompt ses bondes et s'exalte. Prenons le *Crime de l'Archange*. Ecoutez comme M. A. Giraud y clame son dégoût pour les concessions répétées et grandissantes faites, sous l'éperon des revendications sociales, à la plèbe stupide et toujours plus exigeante. C'est l'archange Michel, celui-là même qui domine le merveilleux forum de la vieille métropole belge, dont l'image ressuscite ici, en des vers martelés et frémissants :

Et toujours, du sommet de sa flèche dorée,
Le guerroyeur céleste au tranquille regard
A sur le dos sanglant de la plèbe atterrée
Vu son geste imité par le Pape ou César.

Debout sur le dragon pour l'empêcher de mordre,
Il enseigne du glaive au peuple révolté
L'équilibre divin et la splendeur de l'ordre,
Et le rythme sacré, père de la Beauté.

Ainsi depuis mille ans, sourd à l'Enfer qu'il brave,
L'esprit plein de son Dieu, l'impassible vainqueur
Accomplit son devoir, l'âme joyeuse et grave,
Sans qu'un doute ait jamais pénétré dans son cœur.

Mais aujourd'hui, laissant flotter ses ailes d'ange,
Il respire à longs traits l'air d'un siècle nouveau :
Le vertige odorant d'une rouge vendange
S'élève de la foule et trouble son cerveau.

Toute clarté s'éteint. Toute grandeur abdique.
Impuissante à vouloir, la triste humanité
Se rue en haletant d'une flamme sadique
De la sensiblerie à la férocité.

En proie au vin menteur d'une pitié grossière,
Les penseurs les plus hauts, les chrétiens les plus droits,
Encensent bassement la plèbe carnassière :
Le Roi jette son glaive et le Pape sa croix.

Le peuple, sur l'autel de la misère humaine,
Entre l'âne et le bouc adore l'insurgé,
Et semble, en bondissant où son instinct le mène,
Un aveugle conduit par un chien enragé...
. . . . . .

M. Giraud permettra sans doute à l'un des hommes que l'assouplissement du siècle aux tyrannies démagogiques gorge de la plus violente colère, de lui dire que ses vers, pour sonores et puissants qu'ils soient, généralisent trop la veulerie qu'ils flétrissent. Mais l'emportement lyrique s'est toujours accommodé des exagérations et du parti pris!

Un autre accent, distinct de l'enthousiasme pour la beauté et de la colère contre les compromissions sociales, s'élève encore dans *la Guirlande des Dieux*. Cet accent, nous le surprendrons surtout dans le *Sang des roses*, une partie du livre qui réunit plusieurs poèmes de même inspiration. Quel est-il donc? C'est le regret de l'amour qui passe, qui est passé; c'est le sursaut amer des tendresses agonisantes; c'est la nostalgie des voluptés en allées, avec une délectation morose qui se rebelle contre l'im-

puissance et contre la vanité du désir. Le leurre de la passion et son pouvoir inévitable, sa cruauté, son irrésistible attirance, le goût de cendre qu'elle laisse après elle, sont ici chantés en vers âcres, mélancoliques, d'un sensualisme parfois maladif. Le narcissisme du poète révèle la morsure baudelairienne toujours à vif, dans des vers pareils à ceux-ci :

Je t'aime, ô mon désir! et depuis que je t'aime,
Depuis que ton automne en mon cœur est entré
Comme un soleil couchant splendide et mordoré,
Je suis jaloux, non pas de toi, mais de moi-même,
Jaloux des jours ingrats, jaloux des jours lointains
Où je te trahissais avant de te connaître;
Jaloux des baisers morts et des regards éteints;

Ou pareils à ceux-ci :

Chère âme, mes désirs sont de lointains vaisseaux
Qui, rouges de mon sang et roses de mon rêve,
M'ont laissé triste et seul, deux fois seul, sur la grève...

Ou à ceux-ci encore :

Hélas! novembre approche en sa robe fanée :
L'automne de l'amour, l'automne de l'année
Se mêlent dans mon cœur à l'automne du jour!
Et voici qu'apparaît, long voilée à son tour,

Dans le sentier des brumes et des feuilles froissées,
La Résignation aux paupières baissées...

Assurément, le livre de M. Albert Giraud — surtout lorsque nous lisons la *Mort de Marsyas*, le *Baiser de Diane*, *Matin d'Eté*, le *Vieux Steen* ou le *Crime de l'Archange*, — nous apparaît-il d'une impeccable beauté plastique. Le vers est plein, le rythme berceur, le coloris sobre : la souplesse infiniment variée du poète se rehausse d'images tantôt neuves et tantôt frissonnantes, d'une grâce hiératique. Mais la somptuosité verbale de ces poèmes ne dissimule point suffisamment encore la tristesse voluptueuse et le pessi-

misme âpre de l'inspiration, du moment où celle-ci quitte le Bosquet des Muses ou les Champs Elysées d'Apollon. Ce mépris altier et presque universel est desséchant; ce regret des âges héroïques est stérile, comme aussi cette colère contre la populace libertaire et servile; cet amour frénétique de l'art ne communique guère qu'une chaleur conventionnelle à plus d'un poème; et ce sensualisme, enfin, énigmatique et langoureux, amoureux des fleurs vénéneuses ou perverses et des grâces fanées, ne rend à l'âme aucune force et aucun réconfort. Cette sensibilité même, si élégante, cet art si surveillé qu'il garde de la tenue jusque dans les plus fâcheux écarts d'érotisme, tombent aisément dans le raffinement mièvre et dans l'apprêt. Ces poèmes, en vérité, sont comme une frise de figures merveilleusement dessinées et sculptées, auxquelles, pour qu'elles soient vivantes, il ne manque que le souffle...

A l'heure où notre âme invoque désespérément son Dieu; à l'heure où le tourment de l'éternel et du mystère la ravage et la perfore, nous ouvrons les *Saisons mystiques* de M. G. Ramaekers : et notre âme reprend son vol. A l'heure où notre cœur brisé, rongé d'angoisse et torturé d'amour, appelle éperdument les caresses et les sanglots, nous ouvrons l'œuvre de Charles Guérin ou d'Albert Samain. Mais à quelle heure M. Albert Giraud daignera-t-il nous révéler qu'il porte en lui

Un pauvre cœur humain pareil aux autres cœurs?

26 mars 1910.

II

LA FRISE EMPOURPRÉE

Regrettez-vous le temps où le ciel vivait et s'agitait sur la terre en un peuple de dieux? Où Vénus Astarté, sortant de l'onde amère, secouait tout un monde en tordant ses cheveux? Oui? Vous serez chers désormais à l'âme de M. Albert Giraud. Un cri jaillit de son cœur, dès la première ligne du poème splendide qui ouvre *la Frise empourprée*, et ce cri s'avère singulièrement révélateur :

O dieux que l'on croit morts et tombés en poussière!
Je vous ai retrouvés en descendant en moi.
Il suffit que l'amour fasse un acte de foi
Pour que vous remontiez à la douce lumière!

Je vous ai réveillés de votre songe obscur;
Je vous ai replacés sur le front clair du temple,
Et seul je vous adore et seul je vous contemple
Quand vos gestes de marbre ennoblissent l'azur!

Amour, acte de foi, voilà une terminologie qui sent bien le christianisme, pour célébrer les dieux de l'Olympe... N'importe, et ce n'est point là, nous l'allons voir tout à l'heure, le seul tribut que l'auteur paye au Christ, sans d'ailleurs paraître se douter qu'il contredise ainsi une très chère attitude.

Je ne suis pas de ceux qui s'attristent, ou qui s'offensent, ou qui prennent peur de voir, parmi les nombreux poètes tout imprégnés de christianisme ou de catholicisme que la Belgique compte aujourd'hui, — Victor Kinon, Adolphe Hardy, Pierre Nothomb, Thomas Braun, Fernand Séverin, pour ne les point nommer tous, — s'épanouir en un talent de culture merveilleuse un artiste que le culte du beau

et l'amour de la grâce antique pénètrent et transportent. Sans doute ne souscrirons-nous guère à son enthousiasme lorsqu'il exaltera les erreurs passionnelles et le libertinage divinisé de la Grèce, — ce qu'il fera très rarement au surplus et non sans revêtir ses hymnes d'une parure de tulles vaporeux si discrets que seuls les initiés découvriront souvent sa pensée. Et sans doute, encore, n'hésiterons-nous pas à voir un blasphème social dans ce cri presque inconcevable, bien qu'il soit mis sur les lèvres de Pallas :

D'affreux poètes juifs souillent de leur odeur
La terre au nom divin qui fleurait l'ambroisie :
Sur mes autels brisés par les moines d'Asie
La Douleur qui grimace encense la Laideur...

N'importe, encore une fois, n'importe! Notre admirable religion d'amour et de pitié ne peut être mise en danger d'ébranlement par une parole de regret et de rage esthétiques, et les jeunes poètes d'aujourd'hui ont le culte de la douleur et de la solidarité humaine assez profondément ancré dans tout leur être pour qu'il ne faille redouter, sur eux, l'emprise d'un prosélytisme trop séduisant. Que reste-t-il dès lors? Il reste, isolé et distant, un superbe poète, amoureux de la beauté classique incarnée dans les lignes les plus pures et les plus somptueuses, doué d'un talent lyrique maître de soi dans ses emportements les plus déchaînés de passion, revêtant des idées et des images imposantes ou délicieusement hiératiques, d'une forme dont la ciselure et le coloris sont presque toujours impeccables. Je ne puis, quant à moi, me défendre d'admirer des vers comme ceux dont les mille facettes miroitent dans le *Cruel Eté* :

L'Eté royal, le fauve et despotique Eté,
Serre en ses poings ardents le monde qu'il accable,
La vie est suspendue et le ciel implacable
Vêt la terre et les bois d'un linceul de clarté.

L'homme dort pesamment. Rien n'aime, rien ne pense.
Tout flambe. Tout se tait. Là-haut, le désert bleu
D'où le profond soleil comme un gouffre de feu,
Répand d'un seul flot d'or l'angoisse et le silence.

Pas une aile d'oiseau. Pas un souffle d'air pur.
Pas un rire de source à la bouche de l'antre.
Les poissons échoués gisent, montrant leur ventre.
La lumière et la mort s'accouplent dans l'azur.

O Zeus! ton aigle roux s'est dressé dans son aire.
Le vaste ciel n'est plus que l'éclair de tes yeux!
Tu fronces tout à coup tes sourcis radieux
Et l'abîme muet s'emplit d'un long tonnerre...

Admirable prestige de l'art interprété par un grand poète! Aucune idée sublime ou pénétrante d'humanité troublée ne fait ici frémir notre âme. Aucune splendeur de spiritualisme ne la secoue. Un sanglot d'amour ou de détresse nous toucherait plus sûrement dans la secrète intimité de ce pauvre cœur toujours vibrant qui bat en notre poitrine... Et pourtant! N'admirez-vous pas quel prolongement surhumain cette pièce a dans tout votre être sensible à la beauté des images, à la véridicité des impressions, à la grâce des vers patriciens? Tout ce qui constitue la poésie, dans sa parure extérieure, est ici réuni. L'harmonie lyrique des cadences est hors de pair. La fidélité descriptive se fond étroitement en je ne sais quelle noblesse qui relève et exalte la réalité jusqu'à en faire une sorte de tableau surnaturel. Et la précision du style n'y a d'égaux que l'appropriation des images et le choix parfait des mots qui s'imposent. Pourtant, si notre exaltation artistique ne peut résister au charme, nous sentons fort bien que notre pensée reste calme, froide même, maîtresse absolument de tous nos élans.

Dès qu'il s'évade un instant, au contraire, de la convention païenne, du miracle grec et de son cher Olympe, M. Albert Giraud ne s'approche que plus près de nous, et il nous attire en une communion

plus intime avec ses propres émotions, si discrètes ou si dissimulées même qu'il les veuille garder. Je n'en citerai qu'un exemple, et ce sera pour mettre sous vos yeux ce croquis léger, et presque tendre, de la *Nuit de province*, dont la mystérieuse attirance vient surtout de son observation exacte et d'une étrangement heureuse pénétration d'atmosphère :

La claire nuit de mai sur la petite ville
Verse de sa main grise un sommeil vaporeux,
Et des lointains clochers qui se parlent entre eux
Les carillons d'argent tombent dans l'air tranquille.

Le veilleur indulgent fait sa ronde inutile :
Deux amants sont assis dans le vieux parc ombreux,
Et la lune au front vert de ses rayons heureux
Frôle en son cours pensif leur caresse immobile.

Les platanes du mail et les grands marronniers
Echangent en secret leurs parfums printaniers,
Le puits en fer forgé rêve sous la ramure.

Et dans la tendre paix que rien ne vient troubler,
Le Silence, penché sur la margelle obscure,
Contemple au fond de l'eau les étoiles briller.

Ce rare sonnet ne s'apparie-t-il pas aux plus beaux de ceux qui donnent aux *Trophées* du grand Hérédia un rayonnement si exceptionnel de splendeur parnassienne?

J'ai dit plus haut que M. Albert Giraud doit plus qu'il ne pense au long frémissement d'amour et de pitié que le christianisme a fait passer sur le monde depuis le jour de sa révélation. Je voudrais, par quelques exemples, rendre sensible à mes lecteurs la vérité de cette remarque. L'impassible sérénité, la joie sans arrière-pensée, l'exaltation frénétique de l'heure présente dans tout ce qu'elle peut apporter à l'homme d'ivresse jouisseuse et d'oubli du mal ou de la douleur, voilà bien, me paraît-il, avec la religion du beau plastique, l'essence même du paga-

nisme. Or, les vers de M. Albert Giraud sont toujours prestigieux, mais ils ne nous imposent jamais aussi despotiquement leur empire exquis que dans les poèmes où cette imperturbable sérénité s'adoucit de tendresse, s'ombre de mélancolie, s'oublie même en quelque appel de détresse éperdue ou de mâle douleur. Tantôt c'est l'art même, pollué, qui jette cette lamentation, éloquente parce qu'elle pleure... Ecoutons encore Pallas clamant sa mutilation :

Et sur les reliefs de mon clair Parthénon,
Dont la face de marbre est comme un pur visage,
Rendant plus belle encor la beauté qu'on outrage,
Lord Elgin, sans frémir, fait braquer le canon!

Dans son pays brumeux pour l'emmener captive,
Il arracha la frise au fronton amputé :
Avez-vous entendu le cri qu'elle a jeté
Lorsque la scie infâme a mordu sa chair vive?

Et maintenant encor, dans l'azur indigné,
Sous la pourpre du soir, vainement maternelle,
La voyez-vous pleurer, la blessure éternelle,
Par laquelle autrefois tout mon rêve a saigné?

Combien ces accents — simple détresse pourtant d'un marbre violé en sa beauté — nous vont plus à l'âme que la fluide et rayonnante splendeur qui s'épanouit tout à côté dans la *Première rose*, dans la *Naissance de Vénus*, dans la *Naissance d'Arès*, ou dans *Pan*, quelle que soit, dans ces divers morceaux la griserie harmonieuse des rythmes et des vers!

Lisez cependant *le Tombeau d'Hyacinthe* et admirez combien la simple évocation d'un destin tragique humanise et rend vibrant tout le poème. Lisez *le Triomphe de l'amour* et dites si ce n'est point le rappel des maux cruels, des angoisses et des tortures engendrés par l'Amour, qui donne à cette pièce un accent de grandeur indiscutablement beau...

Mais pénétrons plus avant encore dans l'œuvre. Qu'est-ce, sinon une mélopée de révolte pitoyable et

anxieuse, que le poème des *Matres dolorosæ*, ou s'enchaînent, comme en des litanies rituelles, ces évocations à Io, Léda, Danäé, Sémélé, déesses dont la chair passive fut choisie pour être le plaisir d'un dieu vite envolé :

Femmes sans votre aveu, puis mères par surprise,
Porteuses de géants dans vos flancs distendus!
Dépouille indifférente au dieu qui vous méprise
Et n'entend même pas vos sanglots éperdus,
Le malheur vous couronne et le destin vous brise!
Porteuses de géants dans vos flancs distendus,
Femmes sans votre aveu, puis mères par surprise!

Qu'il soit ou non permis de lui trouver un sens symbolique, certes n'est-elle point d'un païen détaché de toute influence chrétienne, cette apostrophe magnifique qui maudit le plaisir cruel et l'amour au despotisme aveugle. La beauté de la Douleur! Mais, elle éclate encore, lumineusement, dans le poème pénétrant écrit par M. Albert Giraud à la gloire ensanglantée de la Sicile, ou dans la Nostalgie d'Ovide, ou dans le regret si poétiquement serti dans ce joyau : le *Miroir*, ou dans la *Fausse absence* que pare ce vers significatif :

Que la joie est amère et que les pleurs sont doux,

Ou dans la nostalgie, plus pressante encore, de la *Vraie absence...*

Mais surtout, ah! surtout, combien le vers fameux de Verlaine :

Est-elle en marbre ou non la Vénus de Milo?

nous paraît une simple ingéniosité paradoxale et jolie quand nous méditons les inoubliables strophes que l'auteur de *la Frise empourprée* a incrustées dans le plus frissonnant peut-être des poèmes qui s'alignent ici, dans cette *Nuit de la Saint-Jean* où le pouls indompté d'une âme palpitante bat et gronde, et, lorsque même l'artiste nous parle de son cœur

« tendre païen », fait éclater encore de manière saisissante tout ce vague à l'âme anxieux, toute cette joie triste de vivre qui sont la marque indiscutable d'un catholicisme, morose, sans doute, mais trop profondément humain pour rien emprunter à l'insoucieux ricanement du vieux Pan éternel. Citons quelques-unes de ces strophes :

O nuit de la Saint-Jean! Lorsque je vins au monde,
Tes feux lointains aussi s'allumaient un à un;
Ton ombre frissonnait d'une douceur profonde
Et les lilas de Perse exhalaient leur parfum.
O nuit de la Saint-Jean! Lorsque je vins au monde,
Tes feux lointains aussi s'allumaient un à un!

Dans le silence heureux de la ville endormie
L'heure au timbre fêlé tombait des noirs clochers.
Le long des vieux jardins, vers la campagne amie,
La rivière fuyait sous les saules penchés.
Dans le silence heureux de la ville endormie
L'heure au timbre fêlé tombait des noirs clochers...

. . . . . .

Vous qui m'avez donné pour la vie incertaine
Un cœur farouche et doux d'enfant prédestiné!
Dites, le saviez-vous, ô ma mère lointaine,
Dont je vois sur mon front le visage incliné?
Vous qui m'avez donné pour la vie incertaine
Un cœur farouche et doux d'enfant prédestiné?

Saviez-vous que ce cœur serait un cœur de guerre,
Saviez-vous que ce cœur serait un cœur d'amour?
Que vivant dans la flamme, altéré de lumière
Battant de volupté jusqu'à son dernier jour,
Saviez-vous que ce cœur serait un cœur de guerre,
Saviez-vous que ce cœur serait un cœur d'amour?

Qu'il envelopperait d'harmonie et de nombre
Les chères visions de cette nuit d'été,
Et qu'allumant son rêve à ces feux qui dans l'ombre
Fêtaient la vie ardente et son éternité,
Il envelopperait d'harmonie et de nombre
Les chères visions de cette nuit d'été?

28 juin 1912.

QUATRIÈME PARTIE

I

ESSAYISTES BELGES

I

LE PRINCE DE LIGNE

LE PRINCE DE LIGNE AMATEUR DE JARDINS

Le propriétaire d'un jardin me surprend et me capture, sur le point même que j'en franchis le seuil. Tout en éprouvant la solidité de mes boutons, cet homme me sollicite et me persuade de visiter ses domaines. « Venez plutôt, — me dit-il tout en me dirigeant d'autorité vers une charmille, — nous irons voir mes transformations. » Nul propriétaire qui ne soit transformateur. Cependant donc que le soleil complice braque sur nous toute la démoniaque artillerie de ses rayons, nous allons foulant les terres, arpentant les prairies et les chemins; car les « transformations » , par un jeu subtil de la fortune adverse,

sont régulièrement éloignées de tout ombrage. Et nous voici dans les déblais, dans les remblais, parmi les briques, les tuiles et les poutres, et dans les fossés qu'il faut sauter. Toutefois la visite aux « transformations » — dans lesquelles le confiant bâtisseur peut seul entrevoir un avenir grandiose — n'est qu'un faible avant-goût du « footing » dont il a conçu le projet de nous imposer la performance. Voilà que nous passons bientôt de l'hypothétique à l'existant, et du futur superbe à l'état ancien du domaine. Ici sont les charmilles et là-bas les étangs. A droite la futaie, à gauche les mosaïques. Et jusqu'aux couches à champignons, et jusqu'aux plants des fallacieuses carottes ou des attendrissants oignons — car nous avons investi le potager, — nous ne pourrons éviter un centiare de ce parc, où notre admiration se doit évertuer avec un zèle sans cesse et sans accroc renouvelé. Enfin, la cloche libératrice du « luncheon » tinte, alors que déjà nous marinons dans un état proxime du plus lamentable abrutissement. Ivres de lassitude et de faim, les oreilles bourdonnantes, nous dirigeons, sous la conduite de notre implacable cicerone, des pas titubants et désabusés vers les nourritures qu'il a fallu si douloureusement conquérir...

Depuis les époques les plus reculées, ce supplice porte un nom. On l'appelle « le tour du propriétaire ». Je ne connais point d'homme au monde, fût-il simplement cacique d'un ecclésiastique légumier ou vidame d'un minable fossé boueux, qui ait jamais eu l'héroïque résignation nécessaire pour l'épargner à ses plus chers amis...

Un grand seigneur, pourtant, s'est rencontré qui, propriétaire de terres immenses, réussit à faire de ce « tour » légendaire un chef-d'œuvre de style inimitable dans son laisser-aller et un très savoureux délice pour l'esprit. C'est qu'il n'y voulut donner que « les préceptes d'un jardinier ». Lisez plutôt, si

vous ne m'en croyez, le *Coup d'œil sur Belœil*, du prince de Ligne, dont M. Félicien Leuridan vient de nous offrir une jolie édition nouvelle.

*
* *

Il est des hommes dont le nom seul est une évocation. Le prince de Ligne est de ceux-là. Il évoque tout le dix-huitième siècle dans ce qu'il eut de plus séduisant, et avec plus encore que ses séductions, et en y mêlant le minimum possible de ses défauts. Il était de haute taille, de belle et noble figure, avec un air martial et intelligent, encore qu'il portât des boucles d'oreilles.

Il naquit en Belgique, le 12 mai 1735, de l'une des plus illustres races d'Europe, tant par ses origines et ses alliances royales, que par ses possessions immémoriales. Ligne est une maison, d'ailleurs, qu'il suffit de nommer. Grand seigneur jusqu'aux moelles, il réunit la physionomie d'un guerrier intrépide au profil pensif d'un philosophe et d'un moraliste, et à l'incomparable silhouette d'un homme de cour aimable et galant, d'un « homme de société » comme on disait de son temps. Et ce fut, sans y songer, un écrivain rare et exquis, d'un abandon alerte et enjoué, et surtout, ah! surtout, spirituel comme il n'est point possible de l'être plus.

Le 13 décembre 1814, sur le point de mourir, le feld-maréchal Charles-Joseph, prince de Ligne, se leva sur son séant, prit l'attitude d'un combattant et cria d'une voix forte : « En avant! Vive Marie-Thérèse! » Puis il expira. Car ç'avait été — dans toute l'acception du mot — un homme de guerre. Ses nombreux ouvrages de tactique militaire — Bonaparte les annotait, dit-on, au cours de la campagne d'Italie, — le prouvent, et le prince ne se

consola point quand la mort de son ami Joseph II vint arrêter sa carrière de soldat avant qu'il eût pu donner sa mesure. Valeureux, il faisait la « guerre en dentelles », avec une singulière coquetterie dégagée, avec une sorte de hâtive hardiesse, toujours souriante, frémissante, enthousiaste de la fougue et du danger, des obstacles à surmonter et des privations à endurer. C'est en se jouant que ce « jardinier » conquit son grade de feld-maréchal. Et ce goût pour les armes, « qui est plus encore, selon Sainte-Beuve, que l'instinct brillant de la valeur », voilà bien le premier et le plus important signe de race que nous aurions à signaler chez lui.

Spirituel et fin entre tous les hommes de cour d'alors, Ligne s'était proposé pour modèle le chevalier de Boufflers, et il se débarrassa vite d'un penchant qu'il tenait de son siècle, à raffiner sur l'esprit, « rencontrant le mieux, mais ne s'y tenant pas ». Très tôt, le naturel, qui était incomparable chez lui, prit le dessus. Il a laissé quarante volumes, qui sont tous écrits dans une langue inoubliable pour qui en a lu une seule page. On l'y trouve tour à tour sensible, touchant, gai, piquant, ému — car il avait plus de sentiment qu'il n'aime à en accuser, — éloquent malicieux, persifleur, naïf comme La Fontaine, soucieux, ici comme en tout, de fuir le banal, de n'imiter personne et d'être, selon son expression favorite, « extraordinaire ».

Avec cela il se montre sérieux et solide, d'un jugement juste et presque inattendu dans sa philosophie, qui est bien parfois un peu teintée de la couleur de son siècle. On regrette des tirades voltairiennes dans ces œuvres d'un dilettantisme plein de poésie vivifiante et de légèreté acérée. Pourtant, malgré certain « amoralisme » et en dépit de ses concessions aux « fragilités » de son époque, Ligne n'était ni incrédule ni impie. « Tout cela, disait-il en parlant

des fanfaronnades d'impiété, est très joli quand on n'entend pas la cloche des agonisants. » Et il a écrit encore :

L'incrédulité est si bien un air que, si on en avait de bonne foi, je ne sais pas pourquoi on ne se tuerait pas à la première douleur du corps ou de l'esprit. On ne sait pas ce que serait la vie humaine avec une irréligion positive. Les athées vivent à l'ombre de la religion.

Avec une élégance raffinée, le prince de Ligne fut comme le « recordman » de l'homme aimable. Il le fut par instinct, et il le fut aussi par principe. Plaire fut le but de sa vie, et quand la vieillesse vint lui rappeler qu'il existe malgré tout « un âge de plaire », cet homme exquis n'en prit point sans quelque amertume son parti. « Découragé sur la gloire et goûté de tous, dit encore Sainte-Beuve, il charmait la société autour de lui et trompait de son mieux le temps. » Subtile mousse d'esprit, fréquente chez ces aimables grands seigneurs « dont les épées avaient des fourreaux de soie », valeur intrépide sur les champs de bataille et sentimentalité délicate dans les salons, hélas! l'heure approchait de ne plus vous rencontrer, car « la République n'a pas besoin de savants », ni la démocratie, d'hommes d'esprit... Le fatigant mugissement de M. Jaurès couvrirait aujourd'hui leurs reparties!

Vif, étincelant de traits, le prince de Ligne était l'ornement de toute compagnie où il se mêlait, et, comme chez lui la grâce incomparable de l'homme de race qui veut plaire se joignait au naturel qui émanait de tout son être, il fut par excellence un « homme de société ».

*
* *

Ainsi apparaît-il dans ces causeries sur l'art des jardins, dans ces esquisses nonchalantes, dans ces ébauches de ses projets horticoles, dans ces gloses ou dans ces descriptions négligées avec art de son parc, qui forment la matière du *Coup d'œil sur Belœil*. Amateurs de jardins, soyez amateurs de l'humanité! s'écrie-t-il, et, ensuite, écoutez-le s'élever jusqu'au ton lyrique et savourez ce croquis qui donne une idée de sa manière d'écrire en même temps qu'il révèle son amour de sa société et de « l'humanité »; car sa conception de l'homme aimable à la campagne suppose un « sentiment d'affection et d'humanité » :

Faisons-nous du bien, faisons-en aux autres. Faisons vivre, par exemple, augmentons le peuple des airs, de la terre et des eaux. Que sur la rive de nos fontaines tout retentisse des cris d'une augmentation considérable d'animaux. Que toutes les pièces d'eaux soient troublées par les sauts de plusieurs milliers de carpes. Que les canards fassent partout des nids. Que l'on rencontre jusqu'à des oies. Que les pigeons chassés de tous les côtés viennent se réfugier sur les toits. Il me semble que c'est augmenter la richesse de la nature que d'augmenter le nombre de ses enfants. Beaucoup de paons, surtout, quoique je déteste les orgueilleux. Que tout soit bien habité. Que l'on rencontre beaucoup de gens, n'importe de quelle espèce ils soient. Eh! mon Dieu! Il y en a bien de quatre pieds, qui serviraient d'exemple à ceux qui marchent sur les deux de derrière.

Que le soir on entende le son aigu des trompettes de village, pour faire rentrer les bœufs et les génisses. Qu'on entende aussi le son de leurs clochettes, il est champêtre comme la voix de ceux qui les conduisent. Qu'ils s'arrêtent au bord des rivières, qu'on fait quand

on n'en a pas, et qu'ils boivent eux et leurs troupeaux avant de retourner chez eux.

J'ai toujours tant aimé la société quelconque que je me suis défait, il y a quelque temps, presque pour rien, d'un Salvator Rosa, parce qu'il y avait des déserts et que les déserts ont l'air de l'anéantissement. Un tableau sans figures ressemble à la fin du monde.

On voit combien la nature était comprise de façon neuve et personnelle par l'auteur du *Coup d'œil*. Il y avait en lui comme un désir de concilier l'esprit poli et sociable de l'ancienne société traditionnelle avec les nouveautés romantiques. A côté de Jean-Jacques, qui invente l'âpre charme de la solitude et de la nature associée à nos états d'âme, le prince de Ligne aimait à voir l'homme habiter et embellir les pavillons sublimes mis par le Créateur à son usage et à sa merci.

Belœil est un composé de jardins français dans le goût de Le Nôtre — dont l'honneur doit remonter au père de notre prince, — et de parc anglais, nouveauté pour le temps où l'auteur du *Coup d'œil* le créa. Ligne admirait beaucoup ce qui venait d'un père qui, d'ailleurs, ne semble point lui avoir été très doux. Mais il aimait mieux encore, sans doute, ses conceptions personnelles, à voir avec quel plaisir, sous prétexte d'art des jardins, il nous confie ses idées, ses projets et comment ingénument et verveusement il nous fait les honneurs de ses créations.

Tantôt — dit-il à propos du *Coup d'œil* — c'est une description de mes jardins, de mes maisons de campagne et de chasse; tantôt c'est un mémoire raisonné sur les jardins de différentes nations; quelquefois c'est de l'exactitude, d'autres fois c'est du roman, puis de la pastorale. J'aimerais mieux alors la bergerie en livre qu'en amour. Puis c'est de l'imagination, je me laisse emporter par le sujet. La fable me transporte, le jardinier s'oublie... Quand j'ai com-

mencé ce petit ouvrage, je ne savais pas trop comment je m'en tirerais. J'étais comme le père Buffier qui disait : Voilà des choses que je ne connais pas, il faut que je fasse un livre là-dessus.

Et le voilà jetant, à bâtons rompus, ses idées, ses rêves, son humour et toutes les boutades de son gentil esprit. Quelle aimable philosophie il mêle à cet art des jardins dont il édicte les lois nouvelles! Comme, par exemple, quand il nous dit « qu'en jardin, comme en amour, il ne faut pas tout montrer d'abord; sans quoi, le premier moment passé, l'on bâille et l'on s'ennuie ».

Ce n'est point en le lisant que je songe à bâiller. M. Félicien Leuridan, du reste, a été cet homme « d'attention et de goût » que souhaitait Sainte-Beuve pour faire un choix diligent et curieux qui mettrait en valeur tous les heureux passages des diverses éditions de ce petit livre, sorti d'abord à Belœil, en 1781, de l'imprimerie même du prince. Lire dans ce volume élégant et bien composé les plus charmantes improvisations, les notes spontanées, piquantes, relevées d'un goût sûr que Ligne jetait sur le papier, sans songer à écrire un livre, au fur et à mesure qu'elles passaient par sa « tête en liberté » — voilà un plaisir d'esprit dont l'essence est rare, je vous jure!

Le prince revenait fréquemment à des idées générales au milieu du piquant des détails et des observations. Un parc, pour lui, est un poème qui a ses règles de composition comme le *Paradis perdu* ou comme *Athalie*. Il est mort en regrettant de n'avoir pu achever le sien.

Parlant des bâtiments de plaisance :

J'exclus, dit-il, tous ceux qui ont une façade bourgeoise, sans mouvement dans le toit ou la bâtisse, sans milieu, sans saillant sur les ailes ou en plâtre avec un air vulgaire : et je recommande encore le

beau ou le simple, le magnifique ou le joli, et toujours le propre, le piquant et le distingué.

Ailleurs, parlant des fossés et des desséchements qui sont nécessaires pour les établir, il engage à ne les point pousser trop loin : « Il y a bien des arbres, observe-t-il, qui, s'ils meurent de soif, s'en prendront à vous. » N'est-ce pas un trait délicieux?

Il aime les bois, les quinconces et les percés. De belles routes doivent sillonner la haute futaie, mieux tenues que celles des jardins. Il aime l'air jardin aux forêts et l'air forêt aux jardins, et c'est comme cela qu'il compte travailler.

Il parle de tout, des étangs, des ponts, des ruines, des pavillons, des semences et de la vie aux champs. Sans doute mêle-t-il pour notre goût trop de pagodes, de temples, de statues allégoriques, de paganisme désuet à ses conceptions. Cela est de son époque, et il en justifie la mode par des arguments d'une poésie vive et charmante. A chaque instant il y prend prétexte à brosser quelque tableau, à laver quelque aquarelle, dont les couleurs chatoient et dont les lignes enchantent par leur harmonie.

« Tout cela, dit encore excellemment Sainte-Beuve, est dit d'un rien, avec une légèreté négligente et piquante, mêlée d'un certain aveu d'inexpérience, et comme par un Hamilton qui en serait venu à aimer sincèrement les champs. »

Je donnerais les œuvres complètes de qui je sais bien pour cette simple boutade du prince, à propos des populations de ses parcs :

J'aime autant les bêtes que je hais les sots. Une espèce discréditée parmi nous, bien mal à propos, sera de cette colonie. Le nom n'en est pas à la mode et paraît ignoble. C'est de l'âne que je parle. J'aime son genre d'esprit, sa malice, sa raison, son entêtement. J'y en aurai plusieurs, si j'en trouve d'assez philosophes pour vivre sans ambition avec moi; et

si, me sacrifiant les premières charges, les honneurs de la faveur, ils préfèrent de se reposer sur mes gazons, à être assis à un bureau, dans un fauteuil...

Je m'arrête, ne pouvant faire miroiter toutes les facettes du prisme. Mais j'ai tenu à applaudir l'heureuse initiative de M. Leuridan. J'ai tenu à le faire, non seulement parce que le prince de Ligne « est le seul étranger — selon Mme de Staël — qui dans le genre français soit devenu modèle au lieu de rester imitateur », mais encore parce que ce merveilleux styliste n'est peut-être pas suffisamment connu de ses compatriotes. Vous savez que Ligne, Wallon d'origine, est l'ancêtre de tous les écrivains belges modernes. Artiste de la plume, doué d'un art entre tous délicat et juste, observateur rapide et bien informé, naturel et rare à la fois, plein d'esprit caustique et de bon sens, il fut le premier des « littérateurs belges d'expression française ». Jusqu'à nouvel ordre, je pense qu'il demeure le plus illustre.

Juillet 1908.

II

FIRMIN VAN DEN BOSCH

I

LA LITTÉRATURE INTRÉPIDE

On nous retira, ma valise et moi, tout ruisselants d'une boue infecte et noire, hors du trou que je vois encore après trente ans d'espace. Ce trou — qui était un trou allongé, une sentine, un égout, que sais-je moi? — bordait une voie lointaine dans la petite gare de la ville limbourgeoise où j'étais aux études. J'avais douze ans alors. Déjà suspect auprès de mes condisciples par le port, inexpliquablement prolongé à leurs yeux, d'un vêtement que les plus frais émoulus du *De Viris illustribus* eurent tôt fait d'appeler ma « culotte prétexte » — car les nabots de neuf ans s'enorgueillissaient déjà, là-bas, d'étaler des pantalons à « pieds d'éléphant » — j'étais, de plus, signalé à leur observation narquoise par le minimum d'indépendance qui m'était, en toute rencontre, octroyé par des parents trop légitimement circonspects. Enfin, cette fois, sur des instances que j'avais su faire éloquentes, licence m'avait été donnée de retourner « seul » en vacances. Entendez que je pourrais rentrer au logis paternel, non plus honteusement protégé par quelque ancillaire dévouement, selon l'humiliante coutume jusqu'alors usitée, mais libre de toute entrave, escorté de deux camarades qui seraient des vétérans chevronnés de ces

périlleux voyages. « Nous en verrons le résultat, » avait dit mon père, d'un ton chagrin, en cédant à mes raisons.

Il le vit, et sans aucun retard, car, sitôt issu de la nauséabonde géhenne, je prétendis, nonobstant toutes clameurs adverses, envahir violemment un compartiment du train qui s'ébranlait. J'avais besoin de fraîcheur. L'accueil que l'on me fit en ces lieux y pourvut. De belles dames en falbalas régnaient sur les coussins, se rendant à quelque gala matrimonial. Je fus reçu dans leur sein avec le même enthousiasme que mettrait aujourd'hui une congrégation d'Enfants de Marie à faire accueil à quelque satyre notoire. La cause du sinistre était simple, d'ailleurs. En ces temps-là, déjà, nos trains nationaux marquaient une déplorable tendance à faire arrêt aux endroits les plus écartés, les plus étroits, les plus périlleux des gares; en ces temps-là, déjà, j'allais volontiers musant, le nez en l'air et bayant aux corneilles; en ces temps-là, déjà, nos honnêtes paysans des Flandres tenaient pour habitude élégante celle de descendre, de tout véhicule, sans vous montrer leur visage... De la conjonction de ces diverses particularités était sortie la fâcheuse manœuvre qui m'avait précipité dans le fameux trou. Telle fut l'héroïque aventure de mon premier baiser sur les lèvres de la Liberté, ensorceleuse perfide des hommes...

*
* *

Ce souvenir de ma vie collégienne demeure l'un des plus précis. Il n'est pas le seul pourtant qui ait surnagé dans ma mémoire. Ce serait trop beau. Je conserve, par-dessus tout, l'impression de la surprise pleine de mélancolie suscitée dans mon âme par ma rencontre initiale avec l'humanité où je devais

vivre. Je sortais, comme on dit, des jupes de ma mère. Ah! l'horreur de ces premières solitudes d'un cœur d'enfant, évoquées avec une si poignante sensibilité par Sully-Prudhomme! Mes débuts d'internat furent atroces. J'étais comme Rachel qui ne voulait pas être consolée. Je ne pensais qu'à « la maison ». Dans les classes, dans les cours, aux études, à la chapelle, — ah! monsieur l'abbé Le Ray! — au dortoir, une seule pensée taraudait ma cervelle : « Que font-ils là-bas, à cette heure-ci? » Des tableaux de soirée familiale, sous la lampe, au chaud du foyer passaient devant mes yeux rougis par les larmes secrètes, — ah! diable, oui, secrètes! — à l'heure surtout qui précédait le coucher du collège, quand nous marchions au pas, faisant le tour des cloîtres à demi éclairés du séminaire, au milieu d'un vacarme effroyable de rires, de batailles feintes, de coups de bottes heurtant brutalement le macadam... Ce que j'aurais donné pour être transporté, fût-ce pendant une heure, dans notre petit salon intime de la rue Notre-Dame!...

Peu à peu, j'appris à regarder autour de moi, à distinguer mes condisciples, à connaître les hommes. Une stupeur me prenait de les voir presque tous si gais, si insouciants, si ardents à respirer la vie. « Comment, me disais-je, n'ont-ils pas de maman, pas de sœur, pas de « chez eux », ceux-là qui peuvent rire ainsi et se passionner dans une existence de reclus? » Et j'en vins à les étudier de plus près. Je connus alors que les natures délicates, désintéressées, sensibles, étaient fort difficiles à démêler, parce que chacun de ces futurs citoyens libres croyait devoir couvrir ses traits d'un masque, le masque conventionnel de l'homme fait, « à qui on ne la fait pas » — masque qui colle si mal aux visages de douze ans!

Ce fut apparemment cette incertitude un peu déroutée, accrue encore par les gestes grossiers de

quelques butors, par les mômeries louches des hypocrites et par certaine atmosphère ambiante de trivialité moqueuse, — première grimace de l'homme qui perce sous l'enfant, — ce fut cet émoi désorienté d'une petite intelligence jusqu'alors habituée à toute confiance, qui me donna cette apparence de « cordialité un peu tamisée de réserve » que M. Firmin Van den Bosch, dans son brillant volume sur la *Littérature d'aujourd'hui*, récemment paru, signale comme l'ayant frappé dès cette époque.

Peut-être... Je vois, moi-même, parmi les collégiens qui m'entouraient alors, un jeune gars alerte et vif, pétillant d'esprit et de verve, très animé dans les jeux, très friand de causeries et de discussions courtoises, qui me remplissait d'étonnement par la sensibilité curieuse, et comme batailleuse, qu'il apportait à tout connaître. Tout m'était si égal, à moi, tombé du nid! Lui parlait avec volubilité et sans rencontrer la fatigue, alors que je marchais silencieux et mélancolique dans le rang, et, très souvent, il forçait mon sourire aux heures les plus abattues, par des ingéniosités pittoresques de langage, par des rapprochements hardis, par des trouvailles d'images, ou par une verve gamine qui « habillait » de façon humoristique nos dévoués mentors. Firmin Van den Bosch, car c'était lui, mettait une ardeur irrésistible dans tout notre petit clan, par cette allégresse enthousiaste qui débordait de sa personne. Deux qualités, pourtant, me frappèrent alors, chez lui, plus encore que cette fébrilité juvénile de causeur qui torquait et retorquait sur tout sujet : sa loyauté pleine d'ouverture et son intrépidité. On ne voyait point Van den Bosch rechercher les bonnes grâces des maîtres par nulle chattemitte adroite et sournoise, par nul profitable reportage, par aucune de ces cauteleuses effervescences de « bon jeune homme » qui, trop souvent, ont pour corollaires, au collège, de fâcheuses dis-

positions au rôle peu reluisant « d'indicateur ». Et si les excellentes farces, les charges aventureuses, les expéditions relevées de périls l'avaient souvent pour promoteur intrépide, je n'ai pas la moindre souvenance qu'il se soit jamais défilé au bon moment, qu'il ait jamais esquivé avec adresse les responsabilités de ses escapades, qu'il ait, en un mot, reculé devant la « douloureuse » à payer — sous forme de pensums, mercuriales, retenues, « compariat », ou cachot nauséabond!

Intrépide et loyal batailleur, pittoresque forgeron d'images imprévues, il me semble que, si nous y joignons la sensibilité vive et l'universelle curiosité signalées plus haut, ces mêmes qualités demeurent des plus frappantes dans la manière littéraire et dans la critique très originale de Firmin Van den Bosch.

*
* *

Le style.

Firmin Van den Bosch écrit une langue alerte et personnelle, prime-sautière et sans apprêt, semée d'images neuves et vivantes, où abondent les trouvailles imprévues, et qui atteint aisément, tantôt l'ironie coupante et fine, tantôt la poésie fraîche, tantôt l'émotion éloquente.

Veut-il prémunir les écrivains catholiques contre le danger de s'immobiliser en certaines formules d'art surannées? Ecoutez-le :

Que les catholiques se refusent au rôle lacrymatoirement stérile de « gardiens de cimetières »; qu'ils se gardent du geste de la femme de Loth. Trop de statues de sel encombrent déjà la route historique de l'art.

Oppose-t-il Brunetière à Zola?

Toutes les fois que l'Augias de « Potbouille » entr'ouvrait la porte de ses écuries et poussait un

tombereau, Brunetière surgissait au passage et dénonçait l'infection.

C'est là une comparaison à laquelle tient Firmin Van den Bosch, encore qu'il sache évidemment qu'elle n'est pas neuve. Mais il ne peut voir Zola qu'en vidangeur. Lui, si varié, si renouvelé, si à l'affût des images inédites et des métaphores brillantes de rosée, il ne cherchera rien d'autre pour caractériser Zola, chaque fois qu'il lui faudra s'occuper de l'auteur de *la Terre*. Et ce sera souvent, car Zola est un de ces « crapauds de lettres sur lesquels il a l'habitude de mettre le pied ».

Aura-t-il, par contre, à nous parler de Rachilde, il nous dira que « la spiritualité scintille à peine dans les romans de Rachilde comme un feu follet au-dessus de redoutables et pestilentiels marécages ».

Mais quelle superbe trouvaille quand, à l'occasion de J.-K. Huysmans, Firmin Van den Bosch écrit que, « seul de tous les naturalistes, il ne réussit pas à assassiner son âme »!

Voulez-vous un tableau agreste, évocateur, brossé en quelques traits d'une couleur saisissante et tout baigné de poésie mystérieuse? Lisez la fin de l'étude écrite par Firmin Van den Bosch sur *l'Inconnu tragique*, de G. Virrès :

Lorsque je rentrai à Lummen, le soir tombait rapidement, enveloppant de ses velours mauves les labourés, les prairies, les fermettes aux toits de chaumes et les lointaines sapinières. Absolue solitude. De temps à autre, dans les chemins creux, parmi les taillis sombres, un froissement de branches me dispensait soudain une angoisse : si Vader Jas allait se dresser devant moi, ou bien la silhouette sadique de l'Innocent? Et je pressais le pas... Mais bientôt le paysage s'élargissait, baigné de toute la sérénité auguste du crépuscule; la tour de Lummen émergeait d'une touffe d'arbres; les ailes du vieux moulin frissonnaient dans la gloire d'une agonie de soleil

et, à mes pieds, le ruisseau coulait si calme et si pacifiant... Et j'écartais le souvenir de Vader Jas et j'oubliais l'Innocent, — car, synthèse du beau paysage vespéral, venait de s'offrir à mon rêve l'être de beauté, de tendresse et de songe, à la fois Femme et Symbole, à qui G. Virrès, au terme de son livre, fait l'offrande de son amour ardent et filial pour la Campine...

Si, d'autre part, l'auteur nous dit, de la façon la plus amusante du monde, que M. Léopold Courouble « a cueilli, pour notre délectation, les poires savoureuses à l'arbre généalogique de la Famille Kaekebroeck », qui ne serait ému de l'éloquence imagée d'une page comme celle-ci :

Le débroussaillement entrepris par Max Waller aplanit le chemin par où devait venir le mystérieux génie de Maeterlinck et, à la voix du juvénile paladin, là-bas, aux bords brumeux de l'Escaut, la cavale sauvage qui porte en croupe la gloire de Verhaeren prit son élan. Et n'est-ce pas pour répondre, à des années de distance, au signal de renouveau esquissé par Albrecht Rodenbach, que s'est levé Styn Streuvels?

Jusqu'au bout, une identique destinée fut départie aux deux fiers adolescents; leurs bouches pâlirent sur les clairons de combat, leurs yeux se voilèrent alors que l'avenir des lettres belges était encore trouble et incertain, le frisson du laurier vainqueur ne ceignit pas leurs jeunes têtes. Marbres d'essence pure et rare, brutalement brisés par le grand iconoclaste qu'est la Mort!

Mais le rêve d'art de Max Waller et d'Albrecht Rodenbach fleurit sur leurs tombes...

Pour tout écrivain, mais surtout pour le critique ou l'essayiste, l'indispensable outil est une bonne plume, aiguisée et souple, rompue aux tournures qui frappent l'attention sans qu'elles s'abandonnent jamais aux bizarreries déroutantes. Cette plume, Firmin Van den Bosch la manie avec une maëstria véritable. Vous l'avez vu, la forme dans *Littérature d'au-*

jourd'hui est infiniment variée. Tour à tour elle nous émeut, nous charme ou nous divertit.

*
* *

Si la forme est diverse, dans ce volume surtout remarquable par la vibration d'art dont il palpite et par la sensibilité raffinée avec laquelle l'auteur aborde tout sujet qu'il y traite, le fond n'est pas moins riche de renseignements, d'aperçus variés, de portraits et d'appréciations multiples.

L'introduction mise en tête du livre demeurera parmi les meilleures pages de Firmin Van den Bosch. C'est parce qu'il l'a écrite avec toute son âme de lettré catholique, joyeux d'inscrire un bulletin de victoire sur la soie du drapeau moderniste qu'il défendit toujours avec tant d'intelligence et d'un cœur si passionné.

Il n'est plus besoin de situer Firmin Van den Bosch dans le champ élargi de nos Lettres. Son nom n'est-il point devenu synonyme d'intrépidité vaillante, et chacun ne sait-il pas la sûreté de ses convictions, l'ardeur de sa foi religieuse et l'autorité de son influence?

Mais, surtout, tous nous rendons hommage à la part prépondérante, active, fébrile qu'il prit aux combats inoubliables. C'est en grande partie à lui que doit revenir l'honneur du triomphe aujourd'hui assuré, en Belgique, à l'art littéraire sur les soucis matériels, sur l'indifférence nationale, sur les snobismes dédaigneux et sur l'âpreté mercantile de la race.

Comme il sonna la charge, il sonne la victoire. Aussi bien la note caractéristique la plus nette peut-être à relever dans l'œuvre critique de Firmin Van den Bosch, c'est précisément cette sorte de joie enthousiaste et même un peu guerrière, avec laquelle le

vaillant gonfalonnier de nos Lettres catholiques signale toute heureuse conquête faite par la Foi du Christ dans les rangs des vrais artistes, — Huysmans, Bourget, Coppée, — ou avec laquelle il découvre, dans les œuvres inspirées même par un souci exclusif de beauté plastique, l'éternelle manifestation du Divin.

Firmin Van den Bosch est enthousiaste parce qu'il aime et parce qu'il hait. Il aime et il hait parce qu'il est loyal. Il est loyal parce que sa nature droite et franche est aussi singulièrement sensible, vibrante à toutes les impressions, incapable de dissimuler.

Il aime l'art vrai et il en tient pour odieuses les caricatures et les déformations : ce sont celles-ci qu'il déteste et abomine dans l'œuvre de Zola, pour prendre la plus notoire de « ses haines ». La loyauté de Firmin Van den Bosch s'atteste en maint endroit de son livre, et notamment chaque fois qu'il devra, comme artiste, reconnaître le mérite d'une œuvre dont le chrétien qui est en lui sera contraint de condamner l'esprit. Et comment pourrait-il fermer les yeux aux beautés esthétiques d'une œuvre, même attentatoire à la morale traditionnelle, étant sensible comme il l'est aux manifestations les plus nuancées et les plus raffinées du Beau?

Autant que les plus orthodoxes, Firmin Van den Bosch « a le culte fier et presque provoquant de sa foi, mais il ne peut comprendre qu'au nom de cette foi, on lui interdise la participation aux légitimes et frémissantes ivresses de son siècle ». Il ne pourrait comprendre davantage qu'on le contraignît à mentir pour ne point contrister les bonnes âmes. Aussi l'entendons-nous sans surprise vitupérer contre les catholiques qui, « à quelques exceptions près, n'ont que de la colère ou du dédain pour ceux qui attentent à leur idéal d'une petite religion très bourgeoise et très quiète où l'art ne peut avoir aucune part ».

Mais écoutez-le chanter l'hosannah devant les

œuvres des catholiques artistes, les Huysmans, les Praviel, les Jacques Debout, les Bazin ou les Fierens-Gevaert! Par contre — je le répète — nul n'obtiendra de lui qu'il refuse son suffrage d'artiste à une œuvre dont les tendances lui répugnent mais qu'il juge littérairement digne d'éloges.

S'il est un critique, dans la France d'aujourd'hui, qui se soit montré toujours hostile aux catholiques et parfois injuste envers leurs écrivains, c'est M. Ernest-Charles. Firmin Van den Bosch, pourtant, n'hésite pas à rendre, lui, pleine justice à l'œuvre assainissante et courageuse de cet écrivain :

M. Ernest-Charles, en critique, appartient — dit-il — au genre carnassier. Il possède des dents, à une époque où tant d'autres n'ont qu'un râtelier. Et, tout de suite, je veux le louer de quelques bons coups de crocs salutaires : il lacéra menu « la littérature industrielle » qui impose ses produits médiocres à coups d'argent et de réclame; comme corollaire, il bouscula la vénale critique des journaux et certaines revues françaises avec un tel entrain que l'autre jour, au Congrès de Liège, les pauvres critiques belges eurent à peine le temps de mettre leur bon renom à l'abri derrière un modeste « distinguo ». Enfin, il réduisit à leur valeur certaines renommées que la galanterie fit trop absorbantes ou que le snobisme subsidié rendit impudentes : on doit savoir gré à M. Ernest-Charles d'avoir osé dire que Charles Guérin existait encore comme poète bien que la comtesse de Noailles fut née et que, si l'*Homme à l'oreille coupée* de M. Francis de Croisset marque une date, la première d'*Hernani* en reste une autre.

Et ce très juste éloge n'empêche pas qu'à la fin de son article, ayant constaté que « M. Ernest-Charles, pour apprécier le présent et pour prévoir l'avenir, s'assied souvent sur un fragment du Bloc », Firmin Van den Bosch ne le prenne, avec beaucoup de verve, à partie sur ce point...

De cette loyauté d'artiste, chaque page du volume étincelant de notre ami pourrait rendre témoignage. Il est juste, brave, perspicace, soit qu'il nous parle des « Femmes de lettres » — Mme de Noailles, Jean Dominique, Rachilde, Marcelle Tinayre, Blanche Rousseau, Hélène Canivet — qui font l'objet d'une étude sympathique mais lucide de la part de ce critique pour qui la vérité prime le bel-air ou la céladonnerie; soit qu'il nous parle de M. Georges Rency dont les facultés d'artiste sont hautement louées et dont certaines idées sont énergiquement bousculées; soit qu'il s'agisse de J.-K. Huysmans, l'une des grandes amitiés de F. Van den Bosch, qui néanmoins approuve que « telles gouailleries impertinentes » du maître à l'égard de personnes respectables et de bonne volonté soient blâmées; soit qu'il s'agisse des Margueritte, de L. Dumont-Wilden, de Maurice des Ombiaux, de Maurice Maeterlinck ou d'Edmond Biré. A propos de ce dernier, j'ai été heureux de voir F. Van den Bosch approuver sa loyale et courageuse campagne contre les supercheries glorioleuses de Victor Hugo, campagne jadis si hargneusement huée par quelques roquets de France et d'ici; bien que F. Van den Bosch n'aime point Paul Bourget et n'admire guère *l'Etape* — en quoi nous différons et de beaucoup! — cet honnête homme n'hésite pas à déclarer néanmoins que *l'Emigré* est du grand art, très profond et très humain.

Mais là où éclate surtout la belle droiture de ce critique — et je sais fort bien que je ne devrais pas même insister sur ce point si la critique n'était devenue ce qu'elle est aujourd'hui! — c'est dans le chapitre très complet, très consciencieux — et plein d'éloges — que l'auteur de *Littérature d'aujourd'hui* consacre à Brunetière.

Brunetière! que d'écarts entre la pensée de cet homme, sur maints sujets, et celle de Firmin Van den Bosch! Le Traditionalisme, dont l'auteur des *Rai*

sons de croire fut l'un des plus vaillants défenseurs, n'est pas accepté en bloc par l'ancien directeur du *Drapeau*, certes non! Il lui reproche — à tort selon moi — de faire obstacle au progrès légitime de certaines idées, au modernisme équitable, à un juste individualisme. Il ne l'admet guère qu'en matière religieuse. Mais il rend justice à Brunetière!

En critique, Brunetière fut un dogmatique par excellence, un critique de principe, c'est-à-dire un aristarque de lettres qui « se crée par le raisonnement, par la réflexion, par l'étude et particulièrement en pénétrant le sens de la tradition, un étalon de beauté qu'il applique imperturbablement à toutes les œuvres soumises à son jugement ».

FirminVan der Bosch, au contraire, est, dans toute la force du terme, le critique d'impression « qui cultive son intelligence, aiguise sa sensibilité, affine sa personnalité et s'offre, miroir chatoyant et réceptif, aux rayons divers émanés de la Beauté : harpe vibrante suspendue aux vents des siècles et que, tour à tour, les tempêtes et les brises font résonner éperdument »... Mais il rend justice à Brunetière!...

Cet impressionnisme possède et domine l'artiste en Firmin Van den Bosch. C'est lui qui le rend, au cours de tout ce recueil, si trépidant de joie chaque fois qu'il peut constater la place enfin conquise au soleil de la gloire par la Littérature belge : « Ce qu'il a fallu déployer d'énergie, d'enthousiasme et de cette foi en l'art qui transporte les montagnes de préjugés et de routines! On eut à compter avec la raillerie méprisante et, ce qui fut pis encore, avec la torpide indifférence! Ce qu'on se gaussa de la *Jeune Belgique* dans les cabarets, derrière les bocs de faro et d'uitzet, ce qu'on s'esclaffa dans les balthazars patriciens à l'abri des rochers de foies gras! »

C'est aussi son impressionnisme qui permet à Firmin Van den Bosch de parler avec une pénétration si déliée de Maurice Barrès et de la faillite du rena-

nisme — tout en esquissant, sans avoir l'air d'y toucher, un des plus délicieux profils de Renan que nous ayons jamais eu sous les yeux; c'est lui encore qui donne un accent si simplement émouvant à certains passages de l'étude sur La Fontaine et sur Francis Jammes; c'est lui, enfin, qui fait démêler au critique, avec tant d'adresse, la somme de grand art et la vigueur réelle que dissimulent, sous des apparences attendries, les romans de M. René Bazin, l'admirable auteur de *la Terre qui meurt.*

Que de choses j'aurais à noter en outre! Une appréciation exacte et émouvante de Musset, le poète de la douleur dans la volupté; une critique ingénieuse du romantisme, à propos des piètres volumes de M. Léon Séché, écrivain fureteur et loquace, mais beaucoup moins consciencieux et perspicace que ne pense Firmin Van den Bosch; des pages autorisées sur *l'Enseignement de la littérature;* des notations justes sur la critique d'Henry Bordeaux, moins bien apprécié comme romancier parce que l'auteur en parle ici au galop, avant *les Roquevillard* et avant l'admirable poème des *Yeux qui s'ouvrent;* une bienveillante analyse du *Cœur de François Remy*, dont j'eusse aimé que Firmin Van den Bosch gourmandât davantage certaine mollesse démoralisatrice, malsaine, malgré l'incontestable beauté de l'œuvre...

Et combien de jolis passages j'avais épinglés déjà pour les citer ici! Que de courageuses affirmations de sa foi catholique chez cet amoureux de l'Art et chez ce curieux frénétique des dessous de l'âme humaine! Que de morceaux délicats où s'avère la finesse de goût du lettré!

Cependant, je dois m'arrêter. Certains diront peut-être que je me suis trop attardé à ce livre, où, — m'ayant jadis tiré d'un mauvais trou, — vous voulez bien aujourd'hui parler si affectueusement de mon effort littéraire, mon cher Van den Bosch, — et quoi qu'il vaille. L'hypocrite code de correction à l'usage

des « gendelettres » eût sans doute décrété que j'avais à faire le silence sur ce volume trop bienveillant pour moi, — comme tels autres feront silence parce que son auteur, du haut d'un siège plus grave que celui du critique, fut impitoyable pour les empoisonneurs publics et pour les vachers du Veau d'or...

Mais j'avais le devoir de dire toute mon estime pour une œuvre intelligente, fervente, droite comme la vôtre, mon ami. J'en avais le devoir, le désir et le droit, et je me moque du reste! Et, si vous n'aviez été si bon pour moi, j'eusse exprimé plus librement et plus chaudement ma gratitude. Mais vous êtes trop compréhensif de ces choses-là pour ne point la deviner. C'est la voix secrète de mon cœur, que votre cœur entendra. C'est un peu plus d'inoubliable entre nous...

22 décembre 1908.

II

LES LETTRES ET LA VIE

M. Firmin Van den Bosch, critique littéraire, excita quelques colères. Il serait désolé de n'en avoir soulevé aucune. Nous ne nous en consolerions point nous-mêmes. Et nous avons pour cela un excellent motif.

C'est que la contradiction fut l'agent le plus actif du développement artistique et cérébral de ce brillant escrimeur. Né pour l'estocade et le tournoi à visière bien levée, Firmin Van den Bosch a trouvé chez ses adversaires le tremplin souhaité par une fougue, aujourd'hui sereine et assagie, mais qui fut

toujours consciente de l'équité et singulièrement lucide. Il peut désormais se reposer dans le rêve ou choisir en dilettante ses victimes. Son œuvre est faite. Sans parler des crapauds qu'il écrasa d'un talon impitoyable et dont les ultimes soubresauts ont cessé, il a gagné la grande bataille qui fut la hantise de toute sa vie, et l'on doit reconnaître que c'est lui surtout qui réconcilia, chez nous et pour toujours apparemment, les lettres catholiques avec le modernisme esthétique.

J'ai dit cela plusieurs fois déjà. Mais on ne peut se lasser de répéter une vérité qui rend hommage à l'un des esprits les plus sympathiques, à l'une des natures les plus attrayantes qui soient. Car, — il est bon de le remarquer avant d'aller plus oultre, — si Firmin Van den Bosch a des adversaires, il n'a point de véritable ennemi. Il sema jadis l'épouvante sur de vénérables perchoirs, en arrachant quelques plumes au croupion de certaines volailles qui jacassaient un peu fort à ses oreilles. Mais ces perchoirs sont maintenant désertés, et les ramiers, qui remplacèrent ailleurs des serins aphones ou des oies cacochymes, n'ont point de plus chaud partisan que ce vigilant oiseleur de la Beauté.

*
* *

Nous retrouverons le plus cher et le plus intrépide de nos frères d'armes tout entier dans ce petit volume *les Lettres et la vie*, que j'ouvre avec une émotion si douce. Car j'y relève, de-ci de-là, quelques-unes de ces amicales et vibrantes paroles où les hommes doués de l'imagination sentimentale qui fait battre mon cœur, puisent l'encouragement et le réconfort suprêmes.

Parmi ces pages, je choisirai celles qui expliquent le plus nettement l'influence considérable exercée

par Firmin Van den Bosch sur la jeunesse de ces vingt dernières années. Une histoire du mouvement littéraire belge ne se pourrait plus concevoir sans la constatation et sans la définition de cette action, aussi féconde et aussi efficace dans les milieux catholiques que celle d'Edmond Picard le fut ailleurs.

Je sais fort bien que la personnalité externe, si j'ose dire, de l'auteur des *Coups de plume*, des *Essais de critique catholique*, de la *Littérature d'aujourd'hui* entre pour une large part dans le succès de cet apostolat. Est-il un seul des amis de Firmin Van den Bosch qui n'ait éprouvé, en toutes circonstances, la sûreté de son commerce, la chaleur spontanée de son accueil, la douceur d'une amitié qu'aucune considération ne rendit jamais hésitante? Insouciant à l'égard des agressions qui le visent personnellement, cet homme de lettres exceptionnel devient enragé si l'on touche à ceux qu'il aime, et, dans les mœurs d'une tribu parfois carnassière et envieuse à souhait, vous jugez si cela déroute! Quant à ses ennemis, quel cuistre, quel belître, quel oison plumé ne faudrait-il point être pour garder rancune à ce fier et alerte cavalier, qui sera souvent le premier à déposer son javelot et à tendre la main à tel adversaire d'hier, aujourd'hui pacifié?

Mais, si communicatif que puisse être ce charme viril et fait de pure loyauté, il faut chercher la cause véritable de l'influence exercée par Firmin Van den Bosch sur toute la littérature de ce pays, dans la conception qu'il s'est toujours faite de l'attitude à garder par les fervents du Beau et du Vrai à l'égard des œuvres de l'esprit et des chefs-d'œuvre de l'art.

C'est M. Victor Kinon qui a écrit, à propos de la critique qu'il qualifie d'« épique » de notre alerte conquistador, ces lignes étrangement averties :

Quand un écrivain de combat aborde la critique, sa préoccupation dominante n'est pas l'analyse objec-

tive; encore moins cherche-t-il à « entrer dans la peau » de l'auteur, pour mieux inspecter l'œuvre et la comprendre : il confronte l'œuvre avec les idées qui lui sont chères; si l'épreuve est favorable, il juge l'œuvre excellente et n'en voit que les qualités; dans le cas contraire, il la juge détestable et n'en voit que les défauts. N'attendez point de lui d'appréciation nuancée; ne lui demandez pas, surtout, le demi-sourire intelligent et indulgent; il chante avec ferveur ou fulmine avec colère; et cette méthode, dont les seuls ressorts sont l'enthousiasme et l'exaspération, aboutit fatalement à l'exaltation lyrique des œuvres qui plaisent et à l'éreintement féroce des autres. C'est ainsi que Barbey d'Aurevilly entendit la critique, et aussi J.-K. Huysmans, dans les jugements exaltés dont il émailla ses livres.

Il est sûr que de tels écrivains aident puissamment à la compréhension des œuvres, par cela même qu'ils en disent, suivant les cas, dans leurs dithyrambes ou leurs pamphlets, — avec cette énergie fougueuse que seule donne la passion, — tout le bien ou tout le mal possible. Mais il n'en est pas moins vrai qu'ils froissent en nous le sentiment de l'équité et que, s'il ne se rencontre pas de vrai critique pour mettre les choses au point, ils peuvent longtemps égarer l'opinion.

Je n'étonnerai personne en affirmant que la combativité, qui est assurément la faculté dominante de Firmin Van den Bosch, le prédisposait fortement à ce genre de critique. De fait, il y débuta en virtuose dans les *Coups de plume* par une charge à fond contre le *Télémaque*. On n'imagine pas éreintement plus aveugle ni plus forcené d'un livre qui fut admirable dans son temps...

Contre toute attente, par un effort de raison dont il faut admirer et louer la haute probité, Firmin Van den Bosch n'a pas persisté dans cette voie. Déjà, dans les *Essais de critique catholique*, il faisait loyalement tous ses efforts pour modérer et pondérer ses jugements. Dans les *Impressions d'art et de littérature*, ce souci de justice est plus évident encore, et parfois même touchant...

Les Lettres et la vie nous représentent en Firmin Van den Bosch un critique toujours avisé, net, prompt à livrer bataille, mais d'une sérénité et d'une impartialité admirables. Nous en trouvons la preuve non seulement dans les articles consacrés à Henry Bordeaux, à Barrès ou à *Notre personnalité nationale*, mais encore, et cette preuve revêt ici quelque chose d'émouvant, dans sa curieuse étude sur la *Revanche de Boileau.*

S'il fut jadis un agresseur redoutable du *Télémaque*, F. Van den Bosch fut aussi le plus notoire « tombeur » de Boileau, à l'heure où il s'agissait avant tout de remettre le grand siècle à sa place...

Ecoutez-le parler aujourd'hui, après qu'il a passé par les délicieuses fièvres du romantisme, après qu'il a dû glisser le pied dans le cloaque dissimulé derrière les pompeuses théories naturalistes, après qu'il s'est rendu compte de l'inconsistance fugace de pensée qui s'abrite sous les somptueuses draperies du symbolisme; et, enfin, après qu'il a éprouvé, peut-être, de quelle gloutonnerie vilaine est faite la vie, prétendûment noble et désintéressée, des lettres...

Telle page sur Boileau, que vous allez lire, en même temps qu'elle vous révèlera quelle exquise et chevaleresque bonne grâce l'auteur sait apporter à reconnaître et à effacer ses torts de prime jeunesse littéraire, vous expliquera l'un des secrets de l'apostolat efficace accompli par lui. Cette évolution dans sa manière, qui, sans le priver des avantages d'une attaque hardie et prime-sautière toujours prête, vint enrichir son jugement d'un calme et d'une maîtrise de soi véritablement rares, voilà l'un des traits les plus significatifs de cette attirante figure. Mais il faut le laisser parler et savourer chaque pensée :

O vieux maître volontaire et bougon, notre âge fut pour toi un âge sans pitié. Nous t'avons bruyamment méconnu, parce que, t'ignorant à demi, nous te

jugions mal. Ton *Art poétique* fut placé comme un boisseau sur nos enthousiasmes naissants, puis comme un éteignoir sur l'ardeur de nos premiers rêves, imposé comme une camisole de force à l'exubérance de nos gestes juvéniles. Et nous t'avons haï comme le symbole même de l'odieuse discipline; et tu nous apparus un cuistre, avec l'envergure aggravée d'être immortel! On nous avait tant dit que tu avais tracé, dans la littérature, un jardin rectiligne et définitif, où nous devions marcher comme dans un préau de prison; et, ivres d'indépendance, nous nous sommes enfuis, avec des huées, à travers la campagne. Et, dans le feu joyeux de la libération, nous avons jeté toutes tes œuvres... Mais la flamme les lécha à peine, et lorsqu'après un quart de siècle nous avons ouvert à nouveau le pauvre bouquin roussi, quel étonnement radieux de t'y découvrir, dans les *Epîtres*, les *Satires* et certaines pages du *Lutrin*, tel que tu es, — avec ta jeunesse impétueuse et combative, si redoutable aux pédants des deux sexes, et avec ton active et intelligente vigilance de chien de berger de la littérature!

Tu fus encore un bon chrétien, tantôt un peu morose, tantôt un peu gouailleur, mais d'une conviction si inflexible et si profonde! Et enfin, encore que ton génie fut surtout cérébral, tu cultivas aux parterres des sentiments, grand honnête homme et grand homme de lettres, deux fleurs rares et belles : la passion de l'amitié et la passion de la vérité! Et cela, vois-tu, ô vieux maître volontaire et bougon, cela vaut, de la part de tout écrivain qui passe à ton ombre, un respectueux coup de chapeau!

Singulièrement nanti du don si enviable de créer des images évocatives et pittoresques, M. Firmin Van den Bosch voit dans le critique une sorte de chien de garde de la littérature. Les uns sont des chiens aimables, à l'aboi courtois et tout au plus ironique; les autres donnent dur, ont la patte prompte et la marche bousculante.

Peu importe leur manière, d'ailleurs, à l'auteur des *Lettres et la vie*, pourvu qu'ils soient justes,

capables d'enthousiasme et qu'ils haïssent la sottise. Une critique probe et libre, exempte — cela va de soi! — de tout mercantilisme, voilà l'idéal sommaire qu'il est heureux de voir assez généralement réalisé en Belgique. Pour lui-même, sans doute, il veut aller plus loin et s'honore à bon droit de ne pas même incliner à ces complaisances ou à ces faiblesses qu'expliquent, sans les justifier, la communauté parfaite d'idéal, certaines affinités personnelles et les rapports quotidiens de la camaraderie.

Dans sa fort belle étude sur *le Journalisme et la littérature*, — qui est pleine d'aperçus neufs et judicieux, — M. Firmin Van den Bosch nous dévoile très nettement sa conception de l'art d'un Sainte-Beuve ou d'un Jules Lemaître. Après avoir posé les principes primordiaux que nous venons de rappeler, il n'hésite point à admettre que chaque critique littéraire ait ses passions, autrement dit ses préjugés et ses manies. Ce seront là les modes de sa personnalité. Or, pour le fondateur du *Drapeau*, le critique vaut surtout par la part de personnalité qui alimente sa décision. Il nous l'explique à sa manière personnelle, précisément, qui est toujours pleine de saveur métaphorique. « Foin de ceux qui veulent appliquer, dit-il, à la critique le fer à repasser d'une uniformité didactique et réduire son action à l'épluchage psychologique et verbal d'un roman ou d'un poème! La critique est mieux qu'un perpétuel galop de cheval de cirque dans la piste d'une scolastique immuable! » Certes, et l'auteur exige que le critique se mette dans ses décisions tout lui-même, tel que son éducation et ses hérédités l'ont façonné. Et voici qu'une des épées de chevet de M. Firmin Van den Bosch lance ici un éclair nouveau. Certains lettrés ont contesté au critique le droit d'en appeler à sa philosophie, à la règle morale dont il accepte le joug, à ses convictions religieuses enfin, pour juger des œuvres d'art. De même qu'il réclama toujours

avec une ardente rudesse contre la prétention de dénier au penseur catholique une maîtrise égale à celle du libre penseur, de même M. F. Van den Bosch ferraille énergiquement pour établir que l'humanité entière, tous ses efforts vers l'idéal, tous ses tâtonnements vers la vérité, appartiennent comme matériaux d'œuvre à l'écrivain critique autant qu'à l'écrivain d'imagination, et que toute conception autre des droits de l'analyse littéraire est étriquée, incomplète et dévoyée. C'est rabaisser cette forme de la littérature à une amusette verbale de mandarins et à une inféconde virtuosité, que de la soustraire au contact constant de toutes les formes directrices de la culture générale. C'est, au contraire, à réaliser une grande forme d'art que s'acharne noblement celui qui, en même temps qu'il contrôle les observations du romancier, les inspirations du poète, les déductions de l'historien, arrive à les revivre à son tour et à recréer parfois une œuvre, tellement il l'imbibe de son suc et de sa substance en l'analysant. Ah! combien M. Firmin Van den Bosch excelle à pratiquer un art qu'il comprend et défend avec tant de chaleureuse éloquence! Lisez ses pages de critique et vous admirerez ce qu'il y met de vie, de verve, d'aérienne fantaisie! Combien il réussit à atteindre le ton juste qui doit être celui de la conversation, également éloigné du prêche et du bavardage! Mais, surtout, ses plus virulents adversaires reconnaîtront que ce parfait honnête homme reste fidèle observateur de l'obligation primordiale qu'il assigne au chroniqueur littéraire, et que l'on a nommée tour à tour la conscience, l'impartialité, l'indépendance, en un mot la franchise, l'incorruptible et ombrageuse franchise. Voilà assurément, puisque c'est la condition essentielle d'influence pour un critique, voilà le secret du prestige exercé par lui sur la jeunesse lettrée et sur le grand public. Il n'a été ni le bénisseur fade et machinal — dont tous

se défient — ni le conventionnel et agaçant entrepreneur de démolitions, dont le tic est d'éreinter sans cesse. Pour être suivi, il l'a compris merveilleusement, il faut admirer avec discernement et condamner avec à-propos. C'est ainsi qu'il n'a point ménagé ses enthousiasmes à des œuvres inexpérimentées encore peut-être, mais ardentes, franches, sincères, brûlant de conviction et d'amour pour le Beau. Mais il n'a jamais, et sous aucun prétexte, baissé pavillon devant la sottise. Il faut ici l'entendre encore :

« La haine d'un sot livre »! Quelle admirable devise pour un critique, s'écrie-t-il quelque part, et quelle superbe épigraphe pour son œuvre! En présence de la médiocrité, de la fausseté et de la bassesse, ces modalités diverses de la sottise d'un livre, quiconque assume le rôle de causeur littéraire manque à une élémentaire tactique s'il se complaît en des appréciations nuancées, restrictives et bénisseuses, et se contente d'égratigner là où il faut mordre. La charité, qui est une vertu chrétienne, n'est pas une vertu littéraire. La sottise ne relève que de la haine, qui est l'enthousiasme à rebours de la beauté. On ne parlemente pas avec la sottise, on lui saute à la gorge et on l'étrangle.

Je m'arrête. Au surplus, certaines circonstances, dont je prie mon vieil ami et frère d'armes de croire que je suis profondément touché et ému, m'interdisent une trop grande abondance d'éloges à l'adresse du dernier né de son aventureux et fervent esprit. J'aurais pu aisément allonger cet article en vous montrant, dans plusieurs des études qui sont ici réunies, la permanence des idées littéraires ou philosophiques qui sont chères à l'auteur. J'aurais pu faire miroiter les facettes de son esprit caustique si alerte et de sa langue si imagée et si frémissante de passion et de sentiments nuancés. J'aurais pu vous amuser en reproduisant ici quelques-uns de ces petits

portraits littéraires qu'il excelle à tracer d'une plume chatoyante de mille couleurs. Et enfin j'eusse pu aussi rendre justice à son impartialité d'artiste qui, Flamand de naissance, aime, comprend, admire, exalte toutes les belles œuvres, en quelque langue qu'elles soient coulées. Mais, outre que je ne vous aurais certainement rien appris que vous ne sachiez déjà, l'espace m'eût alors manqué pour dire, comme je viens d'en tenter l'aventure, quelle profonde estime, rendue éclatante par une influence établie et toujours grandissante, mérite le beau, le vivant, le noble critique littéraire qu'est Firmin Van den Bosch...

10 avril 1912.

III

LA COMTESSE VAN DEN STEEN DE JEHAY

PROFILS DE GOSSES

Dans le moment même que nous commencions à être rasés d'assez près par les dits et les gestes des enfants « livresques », la comtesse Van den Steen de Jehay dépose gracieusement ses *Profils de gosses* sur notre table. Mon Dieu! que cette femme est contrariante...

Il est de fait que nous allions en avoir assez de ces charmants Poum, Bob, et Jaboune, et Caillou, et Jack — comme les énumère précisément dans un joli bout de préface, en tête des *Profils*, M. André Lichtenberger. C'est d'ailleurs ce même André Lichtenberger auquel nous devrions attribuer quelque part dans la cause de notre mauvaise humeur... Son grand talent, ses trouvailles exquises, le vif succès qui accueillit l'inimitable Trott n'ont-ils pas contribué à provoquer cette génération insensée d'innombrables mioches et de grouillants galopins qui, depuis quelques années, ont jailli d'entre nos pavés littéraires?

Il en est aussi tombé de tous les poiriers; il s'en est trouvé dans tous les choux. Leurs mots, — charmants, c'est entendu, — mais trop bien réussis, trop spirituels, ou peut-être, au contraire, trop « nature », avaient fini par nous énerver. Nous en étions venus à souhaiter, à nos ennemis même, dans le mal triomphant, une maison dépourvue de ces enfants-là!

Sans doute n'allâmes-nous point jusqu'à nous transporter en contemplation devant le *Massacre des Innocents* du vieux Breughel pour y marmotter avec scélératesse : « Moi seul en être cause, et mourir de plaisir! »; mais enfin nous étions bien prêts de donner raison à ce grincheux qui déclarait aimer les enfants le soir seulement, parce qu'on les couche, et quand ils sont méchants, parce qu'alors on les emporte.

Quant à moi, qui dois suivre toutes leurs « performances », j'ai formulé le vœu intime, plus d'une fois, de pouvoir faire à ces crispants « chéris » toutes sortes de peines, même légères! Tous les humains qui roulent en automobile — et Dieu sait leur nombre! — connaissent l'agacement suprême de voir de sales petites pattes, aux ongles bien effilés, s'accrocher aux malheureux garde-boue d'une voiture presque neuve, et y tracer, en troisième vitesse, des trajectoires analogues aux conceptions anguillo-macaroniformes du modern-style, mais, hélas! beaucoup plus durables. Quelle bouffée carnassière vous monte alors au cerveau! Le moins meurtrier des vœux que vous formulez, spontanément, n'est-il pas de voir se répandre bien moelleusement, dans la bonne poussière vanillée, ces indiscrets Ægipans, noirs rivaux de la blanche Atalante? J'aurai le triste courage d'avouer que plusieurs d'entre nous, critiques, en étions venus à souhaiter un sort analogue, je veux dire une bonne chute à plat — au plus prochain des bouquins qui prétendrait nous intéresser aux faits et gestes de quelque Poil de Carotte « à l'instar »!

Mais quoi! Voici les *Profils de gosses* de la comtesse Van den Steen de Jehay et nous sommes repris au charme. Nous revoyons avec des yeux complaisants, un peu mouillés parfois, Moineau, Jojo, Guitte et Boulotte... Que cette femme est donc contrariante!...

Cette femme n'est pas contrariante du tout. A propos de croquis enfantins, n'apparaît-elle pas une très fine observatrice satirique de la société contemporaine, comme le fut jadis son grand ancêtre espagnol, Quevedo y Villegas? Elle a beaucoup de talent. Elle a beaucoup d'esprit; elle a beaucoup de bonté. Elle a un don d'observation — je le répète en y appuyant — qui pénètre et qui fait jaillir, de source, l'émotion. Il faut aimer, comme elle-même les a chéris, ces gosses dont elle trace, en se jouant, d'inoubliables profils. Remarquez, d'ailleurs, que ce livre n'est pas un livre de promesse. C'est une belle réalisation. Et, tout simplement, la littérature de psychologie enfantine est ici renouvelée. Je sais que je sens fort bien cela. Je pense que j'aurais beaucoup de peine à l'expliquer...

Nous voici loin des jolies et superficielles petites scènes, amusantes et cocasses, au cours desquelles de jeunes prodiges, déjà insolents et déjà humains, faisaient la roue à nos regards, se chamaillaient, pleurnichaient, riaient, raillaient, nous obsédaient et nous faisaient rêver d'ininterrompues fessées.

Les gosses de la comtesse Van den Steen de Jehay sont bien vivants. Mais ils vivent une petite vie proportionnée; ils ont un accent dont la vérité éclate, et ils nous captivent parce que précisément, s'ils sont — comme cela est naturel — à l'avant-plan des courtes nouvelles ici réunies, ils n'y sont point envahissants. Ils servent à provoquer des réflexes d'humanité vibrante chez les hommes, chez leurs mères ou chez leurs pères. Ici nous retrouvons la bonne vieille pâte à souffrir dont nous sommes faits. Notre âme, notre cœur, notre intelligence sont émus ou sollicités par quelque geste de ces petits, mais, toujours, la véritable humanité, qui trime et pleure et se débat, jaillit derrière leurs masques ébauchés et tourne vers nous son pâle et dolent visage... Dotée d'un art qui ne s'acquiert point parce que, nécessairement, il sup-

pose une tournure d'esprit spontanée et la gamme presque complète des dons littéraires, l'auteur des *Profils de gosses* mêle délicieusement l'émotion la plus sincère à une verve jaillissante, à une vue caustique et pittoresque de la vie et des hommes, quelquefois à un humour un peu coupant et, bref, à une sorte de drôlerie presque enfantine elle-même, et pourtant très avertie.

Vous ouvrez au hasard l'une de ces nouvelles. Leurs contours originaux, souvent cocasses, toujours bien observés et pris sur le vif, vous séduisent. Vous souriez de telle réflexion, de telle boutade, d'une description fine et piquante. Soudain votre cœur se crispe, une pinçure le serre, un sanglot vous monte à la gorge. L'inexorable quoique tendre observatrice de la douleur humaine a surgi derrière le peintre souriant et enjoué. Voici deux exemples à l'appui de cette remarque.

Profil de gosse populaire : Moineau. C'est un petit ramasseur de crottin, — mon Dieu, oui, que l'auteur a connu au cours d'une de ses visites charitables. Je vous ai dit que cette femme est intensément bonne. Elle a donc rencontré Moineau et l'a accompagné dans le taudis que l'enfant habite rue de la Samaritaine. Elle a trouvé là toute une nichée d'orphelins, dont Jeannette, la sœur de Moineau, qui ne lui fait grâce d'aucun événement de la famille :

— Mais quand on a le plus ri, dit cette dernière, c'est quand le médecin de l'Hygiène est venu. On était tous à la maison.

— Combien êtes-vous? qui dit.

— Six, que je dis.

— Où couchez-vous? qui dit.

— Les trois garçons, que je dis, dans le grand lit, les deux filles dans le petit.

— Et le sixième?

Alors on lui montre Marie-José, dans le tiroir de la

commode, qui dormait comme un petit Jésus, toute propre et toute crollée.

Et Kobbe, qui fait toujours le « louric », n'est pas gêné de dire : « Ça c'est une poupée qu'on a gagnée sur la tombola de l'Exposition! »

— Alors, qui dit le docteur, votre père de quoi qu'il est mort?

— D'une mauvaise tousse.

— Et votre mère?

— Aussi d'une mauvaise tousse.

— Est-ce qu'ils expectoraient?

Ça, Madame, c'était un si beau mot que nous autres, on est resté à penser une minute. Alors Kobbe, qui tient souvent le fou, mais qui est tout de même le plus malin, a répondu tout seul :

— Non, Monsieur, on n'était pas assez riche pour ça.

— Je vous demande s'ils crachaient, qui dit le docteur fâché.

Je pousse Kobbe, et je dis :

— Pour vous servir, oui, monsieur le docteur.

— Où çà?... Par terre?

Alors on rit tous ensemble, et Jef dit :

— Sûr que c'est pas su l'plafond!

Puis il a regardé tout partout dans la chambre en schnouflant, et il a demandé à Jef :

— Savez-vous s'il y a des « sterfputs » dans l'immeuble?

Jef est lourd et ne comprenait pas. C'est Kobbe encore qui a répondu bien poliment :

— On connaît pas tous les voisins, Monsieur. Au jour d'aujourd'hui, ça change si souvent.

Alors, il a encore demandé :

— Vous êtes heureux, comme ça, tous ensemble?

C'était à moi à parler, comme c'est moi qui tiens le ménage, — n'est-ce pas, Madameke? Et j'ai expliqué qu'on était très content, que les grands gagnaient bien maintenant, que Moineau travaillait dehors, pour un jardinier, que Suska allait chez les Sœurs et que Marie-José disait déjà : « Papa, Maman ».

Alors il a fait une figure étonnée :

— A qui? qu'il a demandé.

— A tout le monde donc. Les enfants, pour apprendre à parler, faut bien qu'ils disent d'abord : Papa, Maman.

Mais, Madame, voilà-y pas Moineau qui tousse! Et ce docteur qui l'attrape, le tourne et le retourne comme « couke-bac », écoute son dos, tape des toc-tocs dans son estomac. Et à la fin, quand il est pour s'en aller :

— Mamzelle, qui me dit, vous ne pouvez plus cohabiter avec votre jeune frère. Faut le mettre dans un aquarium...

Suska — celle qui va en classe et qui connaît les mots — interrompt ici sa grande sœur : — Non, Jeannette, dans un sanotorium.

Dans mon manchon, la petite main aimante serre la mienne, et les yeux confiants — mais un peu intrigués tout de même — m'interrogent.

Maladroitement, je plaisante :

— Les docteurs, ce sont tous des zwanzeurs, hein, mon petit Mus? On ne peut rien là contre... Et vous, les enfants, prenez encore un morceau de tarte.

Mais Jeannette est distraite.

— Comment est-ce encore qu'il a dit pour not' Moineau? C'était encore une fois un mot à septante-cinq centimes! Un si grand mot pour un si petit moineau, qu'on a eu à rire pour toute l'après-midi!

Kobbe cherche aussi :

— Un drôle de nom, comme pour une pomme de terre.

Jef, lui, a oublié.

Marie-José tette son pied rose : ça lui est bien égal.

Mais Suska, la savante, pousse un cri de joie. Elle fait claquer sa langue, lève l'index comme à l'école :

— Moi, si-ou-plaît, Madameke, moi je sais!

Et, détaillant les syllabes sur ses cinq doigts, elle prononce bien distinctement :

— Tu-ber-cu-lo-se.

— Bravo, Suska!

Moineau a lâché mon manchon pour battre des mains.

Nous rions tous, nous rions tant... que j'en ai de grosses larmes aux yeux.

Je dis que ceci est un pur petit chef-d'œuvre de compréhension enfantine et populaire. Et ce que je dis, je le pense toujours, n'en déplaise aux quidams qui me voudraient voir indulgent et laudatif à l'égard de leurs seuls écrits. Je souhaite d'ailleurs qu'aucun de mes lecteurs ne soit rebelle à saisir ce que comporte de bonté et de pitié profondes, de pénétration merveilleuse de la psychologie des humbles et des petits, cette courte scène poignante, cet amalgame de comique douloureux et d'indulgente bonhomie... Je souhaite que tous y distinguent la furtive étincelle tragique à laquelle soudain, nous sentons répondre, discret et traître, l'aigre souffle de la Mort...

*
* *

Parce qu'elle est infiniment bonne et intelligente, sous des dehors parfois fantaisistes et capricieux, un peu taquins, presque « gavrochement » moqueurs, l'auteur des *Profils de gosses* comprend, décrit, silhouette avec une vérité saisissante les enfants et les humbles, l'obscur rejeton d'une honnête race plébéienne comme l'héritier du prince, et aussi ces amusantes « petites gens à leurs métiers » selon l'expression de M. Louis Delattre, qui, étant, au fond, de braves et loyaux échantillons d'humanité, apparaissent, à la surface, comme de très piquantes marionnettes. Voyez, par exemple, Batisse, le jardinier de *Bouboule*, quel adorable et ressemblant bonhomme il fait!

Les pauvres souffrent de la maladie, du froid, de la faim. Les riches souffrent aussi de la maladie, mais le froid et la faim sont compensés chez eux par ces atroces douleurs morales que leurs nerfs sensitifs exaspèrent, et qui parfois taraudent leur cœur et leur cerveau jusqu'à l'heure libératrice où paraît l'Inexorable...

Si vous lisez *Jojo*, vous y verrez, plutôt qu'un insouciant bambin qui comprend mal sa maman, vous y verrez dépérir, dans une longue et discrète torture, une pauvre petite femme du monde que son mari a délaissée pour courir la gueuse, et qui, sans que son bébé y puisse rien comprendre, lui conte sa lamentable odyssée — car enfin elle étouffe de cela! — sous le voile symbolique d'une légende où nous relèverons encore cet art singulier des rapprochements d'idées et d'images, tout ensemble perforants et pittoresques, où s'atteste la marque distinctive de l'écrivain qui nous occupe.

Toutes les illusions et les désillusions amères de la pauvre épousée trahie sont renfermées dans l'ingénieux apologue que la maman de Jojo raconte au petit assoiffé d'histoires :

Il y avait une fois, au pays borain où je suis née, une petite fille qui regardait tirer à l'arc.

Tu as déjà vu, dans les prairies du Hainaut, de ces hautes perches terminées par un candélabre de fer à plusieurs branches? Sur la pointe, tout en haut, le coq, le beau coq à la crête rouge, à la queue en panache. Et, au-dessous, les autres oiseaux qu'on nomme poulettes — ou cocottes — plus modestes, mais peinturlurées tout de même, avec des plumes de couleur fichées sur leur tête et ondulant au vent.

C'était le coq que la petite fille regardait toujours, ce coq que les archers ne parvenaient pas à abattre. Il semblait coqueriquer de là-haut, si beau et si dominateur, à la cime de son grand mât et entouré de son harem de poules.

Et la petite pensait :

— Avoir ce coq... Aimer, dorlotter ce coq!

Il fut abattu et on le lui donna.

De le tenir entre ses bras fut sa première désillusion.

Moins beaux de près que de haut, les coqs!

La pointe qui le tenait si élevé avait fait un trou à la place du cœur, et sa tête aussi était creuse.

Elle l'emporta dans sa chambrette, ayant l'air — à cause des autres petites filles — d'être très contente.

Mais, au bout de peu de jours, après l'avoir tendrement embrassé, elle le rapporta à celui qui prend soin de la perche et lui dit :

— Il s'ennuie chez moi. Il serait plus heureux, je crois, repiqué sur son bâton pointu, tout en l'air... avec ses poules.

Et, rentrée chez elle, dans la chambrette vide de son coq aimé, elle fut jalouse de la volaille en bois peint... Et elle pleura.

La maman de Jojo ne s'en tient pas à cette histoire. C'est *elle-même* qu'elle imagine ensuite de raconter au petit, en se peignant sous les traits d'un beau cygne blanc qui ne sortait que la nuit, sur son lac, dans lequel les étoiles du ciel se reflétaient comme en un miroir. Et le cygne, pour toute nourriture, humait les étoiles comme nous gobons les huîtres. Mais un vilain crapaud, tout pustuleux, vint loger au bord de l'étang, fut jaloux du cygne, et lui cria qu'il n'était qu'un imbécile en se nourrissant de mirage et d'eau claire. Alors le bel oiseau blanc dépérit de faim et de chagrin et mourut :

— Mais, maman, dit Jojo, puisque ce n'était pas pour de vrai qu'il en mangeait des étoiles?

— Il le croyait, mon chéri, et de le croire suffisait à le faire vivre beau et fort.

— Et quand la sale bête le lui a eu dit, que son dîner c'était de la blague, pourquoi qu'il n'a pas goûté d'autre chose?

— A qui s'est nourri d'étoiles — cygne, poète, amoureuse — plus rien d'autre n'est nourriture...

— Alors, on meurt... Eh! bien, moi, déclare Jojo la bouche pleine, j'aime mieux boulotter mon gala Peter! Ça m'amuserait pas tant que ça de mourir... Et toi, Maman... dis... Maman...

Maman ne peut pas répondre tout de suite à Jojo si ça l'amuserait tant que ça.

Prise d'un étouffement, elle tousse, comme si quelque chose se brisait là, dans le creux.

— C'est p't'être une étoile que tu as avalée de travers? insinue Jojo en riant.

Il sait bien que cela arrive souvent à Maman de s'enrouer et que ce n'est rien du tout, pas même un rhume.

Et, de sa menotte poissée de chocolat, Jojo tapote, affectueux et condescendant, le dos courbé de sa jolie petite maman, qui tousse, qui tousse, qui tousse... avec, aux coins des lèvres, un peu de mousse rose.

*
* *

Nous allons interroger à l'instant la philosophie de l'auteur, car, sans doute, avez-vous remarqué déjà combien la comtesse Van den Steen de Jehay diffère, par un fonds de gravité triste et de poésie macérée dans la prose âcre de la vie, des autres peintres de l'enfance et combien son sourire baigné de larmes parle plus directement à notre cœur que l'amère grimace du génial Poil de Carotte?

Tenons-nous-en, pour un instant encore, à l'artiste, qui ne se manifeste pas seulement par une imagination ingénieuse et renouvelée et par une perception précise du monde réel. La forme, chez elle, est de tout premier ordre. Insoucieuse, à l'occasion, d'une correction austère, hardie en ses tournures ou en ses images, elle abonde en trouvailles :

« Et elle compte sur ses dix doigts : un, deux, trois... jusqu'à dix — écrit l'auteur en parlant de Guitte. — A dix, c'est fini. Papa a encore des cheveux blancs, bien sûr! C'est sa petite fille qui n'a plus de doigts pour les compter. »

Mme Van den Steen de Jehay excelle dans le portrait, la silhouette, le croquis tracé haut la main. Ressemblance frappante et raccourci savant distin-

guent ces figures. Qui donc oublierait celle du vieux garde Renaud Dumont :

Quand on demandait son âge au vieux garde Renaud Dumont, il relevait sa haute taille, campait sa casquette de peau de chat sur l'oreille, tirait sa courte pipe de sa bouche édentée, et, par une brèche faite exprès, envoyait à terre, bien visé, un long jet de salive :

« Nonante-quatre ans à la Saint-Remy, quand les perdreaux sont perdrix. A votre service, Monsieur et la compagnie. »

C'était un beau reste de vieillard, qui avait été un homme robuste. Elevé en pleine nature, il avait puisé dans les grandes plaines et dans les bois profonds, qui l'avaient connu braconnier et puis garde-chasse, une vitalité merveilleuse.

Sec et maigre, grand quoique voûté, des jambes d'échassiers, de longs bras complétés par des mains énormes, faites pour la strangulation, un visage rasé et tanné, des yeux petits, piqués en vrille aux côtés d'un nez busqué, une large bouche où survivait une pipe éteinte, et, autour du crâne poli, une très belle couronne de cheveux blancs : tel était Renaud Dumont.

Poète et pessimiste, car vous aurez saisi que, sur tous ces contes — étrangement assombris par l'obsédante ombre de la Camarde — plane une poésie intense, la comtesse Van den Steen interprète la nature avec la visionnaire acuité d'une âme spiritualiste. Nous saluons la vérité frappante de tous ces paysages qu'elle décrit, soit qu'elle les emprunte à l'Ardenne, soit qu'elle les copie en Suisse. Il y a de gracieuses aquarelles du lac de Genève dans le petit roman de *Man chérie* qui accompagne les *Profils de gosses*, et que nous louerons parce qu'il exalte la force de l'âme soumise au devoir et la vaillance du cœur héroïquement vainqueur de l'amour.

Comme elle a « vécu » les pauvres petits enfants

de la rue bruxelloise, pittoresque et corruptrice, la comtesse Van den Steen de Jehay a surpris sur le vif la nature exaltante et saine en son royaume sylvestre et aux heures somptueuses ou angoissées des saisons. Aussi trouverons-nous à ses paysages le même accent véridique que nous révèlent ses croquis de gosses populaires. J'extrais, pour vous en convaincre, une description d'aube printanière en forêt, de ce conte frissonnant d'horreur muette qui clôt le livre, *Printemps*, drame de folie homicide indiqué et discrètement suspendu, où s'éclaire une face imprévue du talent de l'auteur :

La forêt était en fête.

Les effluves passaient, venant on ne sait d'où et traînant une lointaine odeur de lavande et de thym.

Le soleil fusait à travers la ramée, glissait le long des troncs vernis et mettait des taches de lumière sur l'herbe jaune, où quelques feuilles d'automne oubliées chatoyaient encore.

Les bourgeons éclataient de toutes parts; les marronniers avaient de vraies feuilles tendres, et toutes heureuses de vivre; les chênes semblaient honteux de leur vieille parure rouillée et, sur les bords du sentier, des théories de muguets et de primevères, des aspérilles, des encolies bleues et des silènes roses n'avaient pas demandé la permission de pousser au hasard comme de petites folles, tandis que les reines-des-bois ouvraient leurs étoiles droites, balançaient leurs clochettes d'argent sur les touffes d'or des genêts.

Avril grisait la forêt.

Les papillons et les abeilles buvaient au calice des fleurs et les oiseaux s'enivraient d'harmonie. Grives et merles sifflaient sur les plus hautes branches; moineaux, mésanges, roitelets, chardonnerets pépiaient dans les buissons; un pinson s'époumonnait sur un rameau d'aubépine, le rossignol et la fauvette vocalisaient avec plus de mesure, mais le loriot, complètement pompette, répétait dix fois le même triolet.

*
* *

C'est parce qu'elle est si peu « femme de lettres » — à mille lieues du fâcheux rayon où les bas d'azur font l'article — que Mme Van den Steen de Jehay nous attire et nous retient. Lisez ces pages, et je vous défie d'y trouver trace de *littérature*. C'est elle-même, toujours, qui parle, qui décrit, qui raconte et qui pense. C'est d'elle-même, du tréfonds secret de son être, qu'elle soutire l'émotion dont elle pénètre nos poumons. Sa philosophie tient tout entière, comme sa vie, dans un mot : la Bonté.

Toutes ces histoires sont — malgré leurs sourires extérieurs — tristes, et nous étreignent d'un serrement doux et fort, parce que l'âme de l'auteur, intuitive et bonne, s'est penchée sur toutes les douleurs, les plus nuancées et les plus délicatement traduites. Lisez *Guitte* et voyez sa détresse d'orpheline et celle de son père, veuf déchiré, jusqu'au moment où le malentendu qui était entre eux abat ses murailles — et parce qu'elle a extrait de ces angoisses, de ces abandons, de ces détresses, tout ce qui, en eux, est de nature à secouer surtout un cœur tendre et bon.

Et c'est pourquoi, peut-être, la nouvelle la plus significative et la plus bourrelante du recueil est l'histoire d'un petit infirme, *Charles Bourlon*. Ici l'anxiété de l'Inconnu, de la Mort, et l'énigme des tortures imméritées se mêle, comme fébrilement, à un suprême appel vers la justice divine, à un élan irrésistible et désespéré vers la Bonté. Et je termine — bien que ces notes soient déjà encombrées de citations — par la reproduction d'une longue page de cette nouvelle, reproduction indispensable, me semble-t-il, à la mise en valeur impartiale et aussi

complète que possible d'un talent bienfaisant et subtil :

J'ai grandi... un peu. J'ai vieilli... beaucoup. Mes idées, plus jeunes que moi, restent en arrière et voisinent trop souvent avec celles de mes cinq ans.

Oh! pouvoir frapper du pied comme à cet âge, pouvoir crier tout haut : « C'est injuste, injuste! » Geste incivil, d'ailleurs inutile.

Pouvoir aller librement aux cœurs semblables votre cœur, ne pas connaître les barrières du monde, imiter l'enfant qui s'adresse souriant à l'enfant rencontré sur la route : « Veux-tu jouer avec moi? »

Jouer! C'est pleurer qui ferait souvent du bien aux grands enfants que nous sommes. Pleurer, la tête sur l'épaule amie, pleurer ensemble tout ce qui a été mal fait, mal dit, mal compris; pleurer sur les joies gâchées, sur les bonheurs perdus, sur les promesses trahies, sur les potins destructeurs, sur les mensonges des êtres aimés, sur les soupçons, sur les compromissions, sur les lâchetés; pleurer sur les secrets qu'on doit garder; pleurer les larmes qu'on doit cacher, pleurer la vie, pleurer l'injustice des créatures et du Créateur...

Et alors, parce qu'on n'est plus seul, parce que de l'union de deux faiblesses éclôt une volonté, sentir monter en soi une force nouvelle, sentir pousser des ailes sur son esprit voûté, sentir qu'au-dessus de nos opinions versatiles une sagesse règne, infaillible et sereine; sentir qu'il fallait ici-bas autant d'incompréhension, de malentendus, de douleurs et de ténèbres pour que plus clair et plus splendide rayonnât sur les sommets le flambeau de la justice divine.

O justice inaccessible! Justice, vertu de luxe impossible aux hommes!

Et qu'importe, après tout?

Dans notre monde si subtil, si ondoyant, si équivoque, comment notre conscience pourrait-elle porter un arrêt sur autrui, cette conscience chaotique, — tribunal borgne, jugeant des accusés aveugles, — où nous ne distinguons pas nous-mêmes le mal du bien?

Qu'avons-nous à faire de la justice? N'avons-nous pas la Bonté, la Bonté simple et toute droite, celle dont l'Ecriture dit : « Si je n'ai point la Charité, je ne suis qu'un airain sonnant et une cymbale retentissante? »

Rien ne peut la tromper, cette Bonté-là, car elle sait qu'elle sera trompée. Elle marche bravement, les pieds dans la boue, la tête au ciel. Elle est inconséquente et charmante. Elle ne ratiocine point. Elle agit. Elle relève, elle pardonne, elle réchauffe.

Elle est la flamme qui se partage sans s'amoindrir. Elle se baisse sans s'avilir. Elle n'a pas la plus petite pierre pour la femme adultère, pas un caillou pour l'homme déloyal, pas même un pavé pour la bigote médisante.

Elle va de l'avant sans s'occuper de l'opinion ambiante. Elle donne largement, elle reçoit même parfois — monnaie bonne ou fausse. Dieu, caissier clairvoyant, fera, plus tard, les comptes sur son grand livre.

Car Il est le seul qui puisse mettre au net la comptabilité incohérente de l'humanité. Il est le seul qui, sans cesser d'être bon, ait le droit et le pouvoir d'être tout à fait juste.

Je lis cette page. Je la lis, je la relis et je la savoure. Qu'elle est belle, réconfortante et fraîche!

Elle est comme jadis la rosée nocturne sur notre face de jeunesse enfiévrée, alors que, meurtris d'une misère nouvelle, nous interrogions le ciel, le ciel cloué d'étoiles impassibles, à l'heure unique et fraternelle où ni l'inconsciente clameur des animaux ni le croassement malintentionné des hommes n'en pouvaient troubler le bienfaisant silence...

15 juin 1912.

IV

GEORGES EEKHOUD

LES PEINTRES ANIMALIERS BELGES

S'il est vrai que le grand soleil de la Grèce ait été le plus puissant générateur de ces merveilleuses floraisons d'art dont l'éblouissement est encore dans nos prunelles, nous ne sommes point, cet été, venus trop tard dans un monde trop vieux. Nous avons délaissé, par ces torrides après-midi où le ciel embrasé semblait une immense torche d'azur, les graves bouquins férus de philosophie et les énervantes annales des passions rivales du feu... Nous avons ouvert les livres d'art et, paresseusement, regardé la silencieuse procession des chefs-d'œuvre...

*
* *

M. Georges Eekhoud a, fort malheureusement, glissé dans son bel ouvrage sur *les Peintres animaliers belges* une de ces phrases inutiles et blessantes pour toute une multitude d'esprits élevés et droits, qu'il ne m'est pas possible de laisser passer sans protester :

« Comme Ernest Renan, l'écrivain sincère de cette *Vie de Jésus* dégagée des emphases fantastiques et mensongères des chroniqueurs intéressés, etc... » Voilà ce qu'il écrit quelque part. Se peut-il vraiment, si M. G. Eekhoud ignore les dernières révisions d'une

école certes peu hostile au but antireligieux que poursuivait Renan, s'il ignore la justice sévère et cruelle qui fut faite, par la science la moins suspecte de cléricalisme, de Renan historien et savant, se peut-il qu'il n'ait point trouvé, dans les souvenirs d'une enfance pieuse et catholique, la légère émotion qui l'eût empêché de glorifier celui qui, plus outrageant et plus perfide que les plus déclarés ennemis du Christ, a tenté, avec des mains de velours et le sourire aux lèvres, de crucifier une seconde fois le Divin Maître?...

Je ne pense pas que ma loyauté soit suspecte aux yeux de M. Eekhoud. Ma protestation n'est point faite en termes plus blessants pour lui que sa phrase ne peut l'être pour l'universalité des chrétiens. Et si je l'ai élevée, il sait aussi que c'est pour avoir, en toute conscience, décidé qu'elle était nécessaire.

Ma joie de pouvoir ensuite, sans plus d'arrière-pensée, louer la merveilleuse vie et la couleur, l'intelligence lucide et le mouvement impulsif de sa belle étude sur *les Peintres animaliers belges* n'en est que plus grande et plus indépendante.

Rien ne saurait rendre l'agrément et le profit avec lesquels se lisent ces pages si érudites et si sagaces d'une part, si illuminées d'enthousiasme esthétique d'autre part.

Tout d'abord, le critique légitime en quelque sorte le choix de son sujet en établissant que la Hollande et la Flandre, contrées en grande partie agricoles, plantureuses, aux vastes paturages, représentent par excellence la patrie des peintres animaliers, tandis que les écoles des autres pays, si elles produisirent quelques chefs-d'œuvre dans ce genre, ne le firent qu'à titre exceptionnel et presque toujours en faisant des animaux mis en scène les comparses destinés à faire valoir « le roi de la création ».

Il convient de citer à ce sujet une page vraiment initiatrice dans laquelle M. Georges Eekhoud explique

la différence capitale que les modalités de race devaient apporter dans la sélection des sujets chez les artistes européens :

L'art italien, écrit-il, l'art français, l'art latin en général, demeurent classiques. C'est un art de sélection. Un goût raffiné et même subtil, un souci d'élégance et de charme président au choix et à l'agencement des modèles. Non seulement la prépondérance est accordée à la figure humaine, mais on recherche les types les plus beaux et les plus nobles, on va même jusqu'à les idéaliser. De plus on les présente à tout leur avantage et on les groupe le plus harmonieusement, de manière à ce que l'un fasse valoir l'autre. Aussi chez le peintre latin est-ce le dessinateur et le metteur en scène qui dominent. Plus exclusivement peintres, les Flamands comme les Hollandais se préoccupent avant tout du ton, de la tache, du modèle, et, en face de leur prochain, il seront moins requis par la régularité du galbe, la symétrie des traits, la grâce et les justes proportions des formes que par le caractère, l'expression, la masse charnue, le ragoût pittoresque. A part les très grands maîtres, les Rubens, les Van Dyck et les Jordaens, peu de peintres des Pays-Bas créèrent des figures vraiment avenantes.

Quelle différence entre nos christs, nos vierges, nos saints, nos dieux, nos déesses, nos portraits et les mêmes sujets traités en Italie! Sous ce rapport rien n'est plus édifiant qu'une promenade dans nos musées au retour d'un séjour à Venise et à Florence. En moyenne, nos peintres possèdent un tempérament et un métier supérieurs à ceux de leurs confrères transalpins. Mais, peu regardants quant à la matière picturale, ils peindront savoureusement de très déplaisants bonshommes, tandis que les moindres praticiens de là-bas concourent à nous fournir la documentation la plus complète sur la perfection de la forme humaine. Traités parfois dans une gamme terne ou criarde, ces personnages forment néanmoins une galerie de parangons de beauté. Les artistes flamands et hollandais peignirent des bourgeois replets, des

matrones revêches, des « donateurs » béats ou hébétés, ou encore des commères gorgiases, des maroufles, des ivrognes, des mangeurs surnourris, l'engeance la plus triviale, avec une tendance à exagérer la bile des uns, la couperose des autres, la finauderie des notables ou la niaiserie des rustres. C'est à croire que ces peintres, d'ailleurs excellents, ne choisissaient pas leurs modèles, ou que leur choix se portait sur les individus les plus disgraciés. Ils semblent s'être livrés à une sélection à rebours.

Comme « la patte » du maître des *Kermesses* apparaît avec netteté dans cette simple remarque! Ainsi, en lisant ces études sur nos animaliers belges, rencontrerons-nous, à chaque instant, des observations neuves et originales, des boutades pittoresques et personnelles, des transcriptions fortes et saisissantes d'œuvres du pinceau par la plume, des portraits ressemblants et ramassés.

Lisez encore cette page chaleureuse consacrée à Portaels animalier, dans laquelle, avec une sorte d'amoureuse ferveur, M. G. Eekhoud nous montre l'auteur de *Pan gardeur de chèvres*, comprenant ces bonnes bêtes familières, humbles et rustiques chez qui seules il a fréquenté, les flattant, les caressant, pénétrant dans leur intimité, bref, et le premier parmi ses pareils, se les assimilant et les aimant pour elles-mêmes.

Ailleurs, ce sont de jolies anecdotes qui illustrent le texte et éclairent une physionomie : celle, entre d'autres, du peintre Verboekhoven, tout jeune alors, faisant accord avec un dompteur de foire pour pénétrer dans la cage d'un lion féroce et le « croquer » d'un leste crayon, avant que le roi des animaux ait songé à lui rendre la pareille...

C'est surtout dans la description des tableaux que son sujet amène jusqu'à lui, que M. G. Eekhoud peut faire valoir toutes les ressources d'une plume qui rivaliserait volontiers avec le pinceau et même

avec l'ébauchoir. Ayant par hasard à évoquer les célèbres tableaux de Landsyer, le *Chien du maître* et le *Chien du valet*, chacun, en quatre lignes, est présenté avec une déroutante perfection :

Le premier, seul dans le cabinet du mylord où tout ce qui l'environne rappelle la distinction et le rang considérable, panoplies précieuses, livres à fermoirs, jusqu'au collier délicatement ouvré qui se détache sur les belles soies noires du chien à *pédigrée;* l'autre, son obscur confrère, adossé au billot de la cuisine, entre une paire de grosses bottes, un chapeau crasseux et une bouteille vide, y semble résumer avec sa mine patibulaire toutes les grossièretés et toutes les disgrâces; deux pattes cagneuses soutiennent son corps alourdi, et au-dessus du carcan de cuivre qui lui serre le cou, se dresse une caboche dans laquelle l'expression de la crapule le dispute à celle de la scélératesse; un de ses yeux a été crevé dans quelque rixe de ruisseau, et sa langue à demi tirée semble faire une grimace égrillarde.

De même que le style plantureux, souvent même gras, mais bien musclé, éclatant de couleur et de relief de M. G. Eekhoud trouve admirablement à s'employer dans des morceaux descriptifs comme celui-ci, de même sa nature ultra-sincère, sensible comme un écorché, spontanée jusqu'à l'emportement, éclate à chaque instant en élans prime-sautiers ou en virulentes apostrophes.

Ayant par exemple à relever la sensiblerie des Anglais qu'indigne le sort minable de nos chiens de traits, le critique ne se gêne point pour dire bien haut que nos voisins de l'autre côté de la mer du Nord feraient mieux de réserver leurs larmes de crocodiles pour les créatures humaines qui croupissent de misère dans les enfers londoniens, ou pour leurs sujets indiens abrutis par l'opium et foudroyés par la peste... A chaque instant aussi, l'impulsif que demeure toujours le chantre douloureux et enflammé

de la *Nouvelle Carthage* n'hésite pas à se mettre lui-même en scène, et si cette intervention peut sembler à quelques puristes un abus peut-être de la personnalité, il nous éclaire précieusement au sujet de certaines attitudes discutées que put avoir l'écrivain.

Ayant à dénoncer l'antinomie frappante qui exista entre le peintre Joseph Stevens, dandy et aristocrate, et ses sujets, qui furent toujours les chiens les plus miteux et les plus humblement minables qui se purent trouver, M. G. Eekhoud y voit un effet de cette loi qui rapproche les distances et qui crée des affinités entre les éléments les plus disparates et les plus antithétiques. « Ainsi, dit-il, tel écrivain de culture intellectuelle raffinée se sera consacré de préférence à la psychologie et à l'étude de l'humanité des bas-fonds, et maint poète aura fraternisé, tout au moins dans ses livres, avec le plus farouche des apaches. »

Et nous n'avons, en vérité, aucun besoin que M. G. Eekhoud prononce à nos oreilles, lui-même, le nom de son héros de l'*Autre vue*, Paridaël, pour comprendre à quel écrivain et à quel poète, proche parent du chantre des las d'aller et des claque misère, il fait ici la plus claire des allusions! Ainsi la lecture du livre se poursuit avec un intérêt presque passionnant, car il unit à la documentation et à une compréhension de l'art toujours sympathique sans jamais cesser d'être clairvoyante, une vie anecdotique et mouvementée qui donne à la critique de M. G. Eekhoud un attrait savoureux et une incontestable nouveauté.

17 septembre 1911.

II

ESSAYISTES FRANÇAIS

I

FRANCIS DE MIOMANDRE

VISAGES

C'est un livre de critique. Il porte le titre de *Visages* et la signature de M. Francis de Miomandre. Plusieurs pages, déjà admirées quand je les ai lues dans l'*Art moderne* de notre sympathique confrère M. Octave Maus, ont requis, ici, mes suffrages enthousiastes. Et, tout d'abord, j'ai été bien récompensé d'avoir lu les quelques mots d'introduction jetés négligemment par l'auteur au seuil de son recueil. Pourquoi ne lit-on presque jamais les préfaces? C'est un tort absurde, car il résulte presque toujours d'un de ces mouvements inconscients d'habitude que nous perpétuons machinalement et, avouons-le, très sottement. Or, pour avoir lu la préface de M. de Miomandre, j'ai goûté l'une des plus savoureuses joies de ma carrière littéraire au cours de ces dernières années. Se peut-il rencontrer meilleure fortune, quand depuis plus de vingt ans l'on creuse dans le champ intellectuel son modeste sillon, que celle de surprendre, sous une plume jeune et ardente, l'approbation et comme la continuation du geste qui

vous fut personnel? Combien de gens ne se sont pas trouvés, depuis ces vingt ans dont je parlais, pour estimer trop bienveillante, trop laudative, trop complaisante même, une critique que je me suis efforcé, partout et toujours, de rendre compréhensive de toutes les beautés, perceptrice du moindre effort, avide d'encourager plutôt que de railler! Combien ont réfléchi que si l'éreintement me tentait peu, c'est parce que j'estime, en cette vie si courte, mon temps mieux employé à goûter l'art des écrivains qui me demeurent sympathiques, plutôt qu'à morigéner celui-ci, à bouffonner au sujet de celui-là, à décourager ce troisième?

Citons donc ces délicieuses lignes de M. Francis de Miomandre :

Il est invraisemblable que la critique soit autre chose qu'une compréhension fervente de toute la floraison intellectuelle qui éclate quotidiennement sous ses yeux. C'est cependant ce qu'elle est devenue, parce que ceux qui parlent des œuvres et des créateurs entendent tout ramener à leur idéal abstrait, à leurs formules. Ils veulent tout dessécher dans l'herbier.

Mais la nature n'est pas plus un catalogue que la pensée n'est un livre. Il y a, autour de nous, libre, vivante, se suffisant à soi-même, une profusion de sève et de beauté. Et ce n'est ni le verbalisme, ni l'adresse, ni les réussites du style ou de l'intrigue qui la constituent, mais bien la poussée intérieure de mille imaginations différentes qui ont chacune suivi l'évolution dont elles portaient dans le cœur le germe.

Les fleurs du parterre sont magnifiques et parfois délirantes de parfums; la terre aussi qui les a permises a sa splendeur, la racine la plus humble a son rôle. Tout est sensible, tout doit nous passionner. C'est pourquoi nous ne devrions rien mépriser, ni rien critiquer. Ce qui semble un défaut à l'esprit esclave des idéaux logiques est la condition d'un épanouissement opposé. Il faut rejeter la partialité et garder la ferveur. C'est à ce seul prix que nous sau-

rons jouir de la beauté innombrable et vraie de notre jardin.

Et n'est-ce pas dans ce volume même que M. de Miomandre nous parle encore de « cette sympathie et de cette pureté d'intention qui assurent la critique contre le péril d'admettre les jugements superficiels et malveillants, transmis fidèlement et grossis par la tradition orale et journalistique »?

Cette loyauté d'intention et cette sympathie, voilà la douce et lumineuse flamme qui réchauffe et qui éclaire à la fois ces nombreux essais, dont la variété n'exclut pas je ne sais quelle parenté mentale, aisément perceptible entre eux tous. Ce sont les esprits les plus hautains, les plus symboliques, les moins accessibles au jugement cursif et tôt bâclé des boulevardiers, que nous trouvons ici rassemblés : Baudelaire, André Gide, P. Claudel, Remy de Gourmont, Suarés, Camille Mauclair, André Mithouard, Marcel Schwob, Henry Maubel, etc.

Il est tout à fait indifférent que nous ne soyons pas toujours d'accord avec M. Francis de Miomandre. Je dis que cela est indifférent au point de vue de la valeur littéraire de ses études. Sans doute devrons-nous regretter qu'une admiration enthousiaste à l'égard de M. Remy de Gourmont ou de Baudelaire — pour citer deux exemples — exclue de ses jugements des préoccupations morales qui s'imposent à nous. Mais nul ne se peut prévaloir de porter sur un écrivain n'importe quel jugement définitif. Approchons tous, avec une vraie loyauté d'intention et avec ferveur, de ceux qu'un don mystérieux enrichit du génie ou dota, simplement, d'un prestigieux talent. Et disons avec franchise quels aspects se révèlent à nous par la contemplation de ces « visages ». L'avenir fera son œuvre de sélection.

Dans le creuset du temps, les faces s'illuminent, définitives, ou s'absorbent anéanties.

Sachant maintenant quel accélérateur secret anime cette chaude et active curiosité de M. de Miomandre, nous ne serons pas étonnés s'il projette des reflets ennoblissants, et quelques-uns révélateurs, sur les *Visages* qu'il a tenté de faire revivre. Ce ne sont point des caricatures, déformées et mal reconnaissables, comme aime à en établir le curieux et vindicatif stylographe de M. Ernest-Charles. Ce sont des portraits, qui laissent transparaître l'âme, qui trahissent le feu de l'intelligence et l'anxiété du cœur, comme le visage humain reflète toutes les émotions intérieures et leur emprunte sa beauté.

Mais combien, sous la sympathie fervente de l'auteur, ne découvre-t-on point de perspicacité sagace et réfléchie, de sûreté éclairée et intelligente dans l'analyse, et de finesse intuitive! Quel charme dans ce style net, lumineux, peu soucieux de nouveauté hasardée ou de pittoresque agressif, mais solidement charpenté en même temps qu'assoupli aux plus déliées des tournures et aux grâces les plus suaves d'expression! C'est dans la recherche des sources secrètes d'un talent et dans le rendu de ces découvertes que M. Francis de Miomandre, fuyant toute banalité, a voulu mettre quelque nouveauté. Et la vérité nous force à reconnaître qu'il a presque toujours, à propos de chaque écrivain, pourrait-on même dire, parfaitement réussi. Combien de fois, lisant telle réflexion ou tel jugement de cet avisé et probe critique, ne nous arrive-t-il pas de reconnaître nos propres sentiments, qui nous paraissent exprimés, enfin, dans la forme nette et strictement adéquate que nous désespérions d'atteindre?

Ce sera, dès les premières pages de l'étude absolument remarquable consacrée à Beaudelaire, cette constatation si juste et si vengeresse :

La mode, par l'organe des journaux et des conversations, mène un tapage assourdissant autour de

certains hommes qu'elle aura demain oubliés. Elle ne connaît que le présent, ignore tout du passé, et en réalité ne sait rien, puisque le présent n'existe qu'à condition d'être solidement relié au passé par une affinité dont nous ayons conscience. Parfois, honteuse de ne jamais évoquer le génie, elle lance au hasard un nom ridicule dans sa bouche, plus ridicule encore par l'amoindrissement qu'elle lui impose en le comparant à d'autres noms, infimes. Elle dit Hugo, Balzac, Taine, Goethe à propos du premier poète ou romancier venu. Et elle se tient pour satisfaite, ayant payé à une confuse justice un tribu de politesse.

Et plus loin, dans la même étude :

C'est ce besoin de tout s'expliquer par le mesquin et l'anecdotique, uni à la subtile haine du génie, qui a fait se perpétuer de Baudelaire une image crispée et satanique, alors qu'il était si simple de ne voir en lui que le plus grandiosement simple des poètes...

Et, enfin, ce magistral morceau qui dépasse l'appréciation littéraire ou le jugemnt d'un écrivain à propos d'un autre écrivain, pour se fixer dans notre mémoire comme une consciencieuse, et haute, et neuve spéculation de moraliste :

A chaque époque, des voix s'élèvent et chantent. Les unes, les plus applaudies, immédiatement comprises, sont l'écho des idées présentes, des tendances et des volontés communes. Elles ne cherchent rien à exprimer d'essentiel : ce sont les sonores instruments qui amplifient et glorifient le désir d'une foule éphémère. D'autres, au contraire, au timbre surprenant, sourdent de profondeurs inconnues. Elles sont annonciatrices et souveraines. On ne les comprend que plus tard. Et comme les hommes qui en sont doués s'imposent malgré tout et qu'on ne peut les méconnaître, leurs contemporains créent, d'eux, une image entièrement superficielle, puisqu'elle n'est composée que des traits qu'on ne pouvait tout de suite saisir :

ce sera celle de leur vie, de leurs manies, de leurs poses, de leurs ennuis d'argent ou de famille, de leurs vices si l'on a ce bonheur de leur en découvrir, mais jamais celle qui serait conforme à ce testament suprême : leurs œuvres, le meilleur d'eux-mêmes. Devant cette hostilité ils se cabrent, accentuent poses et manies, finissent par s'en faire un masque, tant et si bien que, lorsqu'ils veulent chanter, ce n'est pas leurs accents qu'on écoute, mais la crispation de leur bouche que l'on épie. Longtemps ce jugement des contemporains résiste aux efforts de celui des générations suivantes, parfois même il l'influence au point qu'on cherche dans les œuvres des allusions à ce qu'on croit savoir de la vie, et qu'ainsi on continue à ne pas voir. Fatalité qui a pesé sur Baudelaire. Il a exprimé des angoisses et des émotions qui sont actuelles aujourd'hui et qui, au moment où il les découvrit, vivaient sourdement dans le subconscient, de sorte qu'alors on le crut rare et bizarre. Bien des gens le croient encore tel et dans leur pensée l'opposent à Musset ou à Victor Hugo, pour eux représentant la clarté et la simplicité. Ils ne lui disputent pas leur admiration, mais ils la limitent : ce sont eux dont la naïveté crut au Baudelairisme...

Que l'on puisse limiter son admiration de Baudelaire, je l'admets aisément, et l'on sait de reste en quelle estime diminuée — et d'ailleurs injustement — le peu naïf Brunetière tenait l'auteur des *Fleurs du Mal*. Mais cette réserve n'enlève rien à la saisissante et neuve justesse des réflexions de M. Francis de Miomandre.

En je ne sais plus quel endroit de son livre, ce dernier rend très grande justice à Taine, si mal compris en ce moment. Et c'est à propos de Baudelaire, encore, qu'il loue les médullaires *Essais de psychologie*, de M. Paul Bourget. C'est apparemment la fréquentation de ces deux esprits aquilins et despotiquement modeleurs qui lui a donné, à lui-même, ce je ne sais quoi de substantiel et de perforant dans

l'analyse. Car il ne faudrait pas limiter aux pages de l'auteur écrites à propos de Baudelaire le précieux éloge que nous en devons faire. Que de justes réflexions, qui fixent et qui innovent, dans ses aperçus, à propos d'Henry Maubel, de Gourmont, de Mauclair, à propos de Taine, à propos de la poésie orientale des *Contes des mille et une nuits* et de leur traduction par le docteur Mardrus, à propos de ce subtil et insaisissable Laforgue si mal connu, si déformé par les admirations maladroites, si légendaire lui-même comme ses *Moralités!* Quelle hauteur de vues, encore, et quelle probe compréhension, si nous lisons son étude sur Ernest Hello, qui écrivit ses œuvres géniales « dans une solitaire fierté investie d'un silence hostile ». Et n'est-ce pas une chose navrante qu'il nous faille reconnaître l'absolue exactitude de cette constatation du critique, énoncée à propos de certains catholiques :

Ces derniers, en effet, gardent envers les défenseurs de leur dogme, de leur morale et de leurs institutions la défiance la plus inexpliquée. Par crainte du désordre que l'art et le goût de la beauté peuvent apporter, indirectement, dans la morale courante, ils écartent de leur armée tous ceux qui leur semblent des aides compromettants. C'est un reste d'influence protestante que cette morosité. Il est pénible de penser qu'elle a barré la route de la Révélation à tant d'intelligences de bonne volonté.

Je m'en voudrais, enfin, d'oublier un raccourci magnifique, dans le finale éloquent, plein de verve et d'émotion de ce magistral morceau :

Ernest Hello est un des plus curieux exemples et des plus terribles qu'il soit donné d'observer dans l'histoire des génies de l'Humanité. Il a eu des visions anticipées de notre époque, il a montré ce que le masque des mots cachait de laids visages de choses. Il accumula sur lui, sans peur, tous les fardeaux que

la foule conspue au passage. Il a été plus que détesté, il a été méconnu. Mais, malgré son insuccès immoral et persistant, il est fatal et juste qu'un jour son ombre recueille la Gloire et la Joie après lesquelles, vivant, il a tant soupiré. Alors on s'apercevra qu'il a été prophétique et l'on aura peut-être la justice de le distinguer d'avec ceux qui auront monnayé en petites pièces commodes le lingot magnifique de sa pensée.

Je dois arrêter ici non seulement les citations qu'il serait tentant de faire encore, mais, de plus, les observations nombreuses qu'appelle, à chaque page presque, ce superbe recueil d'Essais. Qui, d'ailleurs, sur le vu de cet inventaire incomplet pourtant, méconnaîtrait qu'il soit à lire, à relire et à méditer?

10 décembre 1907.

II

MADAME LUCIE FÉLIX-FAURE-GOYAU

VERS LA JOIE

En dépit du masque d'apparente joie qu'il porte trop souvent, l'homme du siècle sent grandir en son âme une détresse mystérieuse. Nous n'avons plus rien d'ascétique; et pourtant, tels des ascètes, nous pourrions montrer les cicatrices cachées de nos blessures volontaires et secrètes. Le moucheron d'une heure que nous sommes, s'il veut « pomper l'éternité », comme a dit Rollinat, ne parvient plus à goûter une ivresse qui ne soit trouble et mensongère. Notre frère, l'inconnu qui passe, a beau sourire, nous découvrons bientôt la trace glacée des larmes sur son impassible visage. Et, d'ailleurs, ne sommes-nous pas tous, dans nos joies dérisoires, semblables au pénitent mystique qui promène en un jardin ensoleillé sa face rayonnante, mais qui, s'il se penche vers le sol pour cueillir une fleur, s'il tend vers l'arbre une main avide de lui ravir un fruit, frémit aussitôt sous la morsure des mille aiguillons dressés sur un implacable cilice dont il est sous-vêtu?

C'est que — Mme Lucie Félix-Faure-Goyau nous l'enseigne en un beau livre récent — c'est que l'esprit chrétien, générateur de joie surnaturelle et ardente, s'est peu à peu retiré de nos civilisations trop lasses, et que nous plongeons, lentement mais progressivement, dans une âpre tristesse, dissi-

mulée à peine sous le rire et sous les éclats de la volupté, mais qui demeure malgré tout comme la rançon vengeresse des extases païennes.

J'ouvre la première page de ce volume d'atmosphère élevée et ingénieuse tout ensemble, où la science se fait profonde, l'érudition exquisement féminisée et l'art plein d'émotion, et j'en trouve la fleur, ou, comment dirais-je? la moelle et le suc résumés dans quelques lignes auxquelles toute glose ne pourrait toucher qu'en les amoindrissant :

Ce petit livre — disent-elles — n'est qu'une humble offrande aux vertus méprisées. La pensée les interroge parfois, pour savoir si elles ne seraient point les pures gardiennes de la joie. Obéissance, humilité, patience, abnégation : ces mots, aujourd'hui, sont prononcés le plus souvent avec un dédaigneux sourire. Il fut une époque où les vertus qu'ils désignent n'étaient qu'inconnues. L'orgueil humain se plaît à croire que cette époque appartint à la joie; il ne se demande guère si l'obéissance, l'humilité, la patience, l'abnégation, comme de nobles cariatides, ne soutiennent pas de leur héroïque effort tout l'édifice de la vie, qui, sans elles, retomberait plus lourdement sur le front de l'humanité.

Après une introduction qui explique à merveille le sens éternel et profond de ces vertus dédaignées, l'auteur entreprend de nous démontrer les tristesses de l'âme païenne, tout ce fonds d'amertume et de larmes, d'âcre désespérance et d'effroi sans réconfort qui stagne au fond de l'âme hellénique ou latine. Confondant avec le bonheur les jouissances de l'art, trop d'écrivains ont voulu faire particulièrement de la Grèce antique un sol dépositaire entre tous des joies illimitées, parce que ce fut celui des arts et de la Beauté. Mais Mme Lucie Félix-Faure-Goyau n'a pas de peine à nous convaincre que le plaisir, l'amusement d'imagination ou d'esprit que donnaient

au Grec de jadis les beaux raisonnements et les belles histoires, n'a rien de commun avec l'ardeur de nos enthousiasmes, avec l'intensité de nos émotions.

Si l'on s'abstrait des lieux communs, si l'on se garde des opinions toutes faites répandues jadis par des écoles inclinées à l'apothéose et médiocrement critiques, on arrive vite à vouloir examiner de près les témoignages que les temps révolus nous ont laissés de l'atmosphère qui fut la leur. Cette investigation renverse singulièrement, dans le présent cas, la thèse simpliste consistant à endosser au christianisme — parce qu'il est fondé sur le martyre de l'Homme-Dieu — la responsabilité du dégoût de la vie, de la tristesse d'être, de l'angoisse secrète où l'homme se débat, tout en auréolant le paganisme d'un nimbe éblouissant de joie dont l'humanité entière, semblerait-il, eût resplendi...

Et, bien au contraire, la tristesse fut mêlée à l'essence même de la vie païenne, parce que l'âme humaine est faite pour durer, parce qu'elle aspire à l'éternel, et que le paganisme ne put, sur ce point, lui donner nulle espérance. Le ciel païen était peuplé de dieux que les hommes avaient copiés sur leur imparfaite et turbulente image, quand tout simplement ils ne les empruntaient pas aux phénomènes du monde extérieur, défiant le vent rapide, l'eau changeante ou la foudre exterminatrice. Car ces dieux, ils les douaient de leurs sentiments, de leurs passions ou de leurs vices. Quelques-uns sont impassibles comme les éléments, ou capricieux, vindicatifs et fourbes comme les pires des hommes. Mais il y en avait de plus sombres, de plus mystérieux, de plus terribles, qui incarnaient le crime et la vengeance : les Erynnies, Némésis, la Fatalité :

« Les dieux rient de l'homme arrogant », déclare Eschyle, « quand ils le voient enveloppé de l'inextri-

cable ruine, sans qu'il puisse jamais surmonter son malheur... »

En général, les dieux sont haineux et jaloux. Le mortel se sent sournoisement guetté par leur jalousie. La jalousie divine devient une déesse que l'on invoque, une déesse proche parente de la Némésis...

En ces temps-là, ce qui accroît encore la détresse de l'homme, c'est qu'il ne peut jeter aucun coup de sonde dans le mystère de sa destinée parce que la source de celle-ci est dans l'Invisible : puissances inconnues et hostiles, il ne sait à laquelle confier son angoisse et multiplie, pour apaiser les colères qu'il ignore, mille sacrifices onéreux et vains. Car la bonté ne fut jamais un attribut normal dans la conception que se firent de la divinité ces époques désolées. « Pas plus dans l'Olympe qu'au delà de l'Olympe, écrit Mme Goyau, les pauvres mortels, sur qui pesait le poids de la misère et de l'esclavage, ne voyaient luire un éclair de compassion. »

Je ne puis me priver de citer ici les lignes éloquentes dans lesquelles l'auteur résume cette nostalgie énigmatique que l'impassibilité des dieux devait faire peser sur l'âme païenne :

Parce que ces dieux ignorent nos douleurs, beaucoup ont conclu pour le bonheur de l'humanité païenne, sans se dire que l'on devait souffrir sous les yeux sans regard des dieux ignorants et insensibles. Si radieux fût-il, l'art qui les représentait dans leur froide sérénité était incapable de remplir une âme et, dans ses profondeurs, celle d'Hellas sentait remuer bien des détresses. Or, n'ayant pas déifié les larmes, elle les trouvait dégradantes, et ses détresses devenaient d'autant plus lourdes, d'autant plus sombres, que les dévots des dieux au rire inextinguible ignoraient davantage la vertu des larmes.

Et voici que, si nous interrogeons les poètes, traducteurs ailés des sentiments populaires de l'époque,

voici qu'à chaque page de leurs œuvres surgissent de mélancoliques retours sur la brièveté de la vie, sur la fragilité des hommes et de leurs joies, sur le néant du bonheur poursuivi ou les cris révoltés qu'une mystérieuse angoisse leur arrache. C'est Théognis, le poète de Mégare, c'est Homère, c'est Eschyle, c'est Sophocle, qui — par cette voix grandiose du chœur antique, reflet même de l'âme des foules — se répandent comme l'Ecclésiaste en paroles d'amertume et de désespérance. « Il n'est pour les mortels aucun moyen de fuir le malheur de la destinée », telle est, dans *Antigone*, la plainte qui semble concrétiser toutes ces dérélictions et toutes ces morsures d'un mal inconnu.

Ici, Mme Lucie Félix-Faure-Goyau, avec beaucoup de raison, d'ailleurs, observe que l'on trouverait, sans doute, dans les auteurs chrétiens — et nous-mêmes venons de nommer l'Ecclésiaste — des phrases non moins amères sur la fragilité des choses humaines, mais que leur amertume à eux est toujours compensée par une attente de justice et d'amour. Ils ne soulignent les fluctuations et les déceptions du présent que pour rendre plus éclatantes les promesses de la destinée future.

Et c'est la grande désolation païenne qui remplit la littérature ancienne de ces figures tragiques et douloureuses, dont la splendeur épique a souvent pour opposé une face adverse d'infinie misère. Œdipe, Achille, Alceste, tour à tour nous émeuvent par leur destin limité toujours à la mort, ce qui fait que la Mort est comme le pivot central sur lequel tourne désespérément leur existence héroïque. Or, rien ne vient adoucir, dans les doctrines des philosophes, l'effroyable ou mélancolique conception des poètes. Entrons dans les cimetières des anciens, consultons leurs mausolées, leurs représentations funéraires, interrogeons ces « lécythes blancs » ou ces épitaphes dans lesquelles les survivants sont invin-

ciblement entraînés à jeter l'étincelle d'une ultime espérance, allumant, près du marbre impassible, comme une lueur d'étoile consolatrice. Tandis que les catacombes chrétiennes ne parlent que de résurrection et de vie, d'aube radieuse ou d'immortelle récompense, rien ne venait adoucir les regrets de ceux qui, sous le beau ciel d'Hellas, perdaient les êtres qu'ils aimaient. La vie est triste, et pourtant comme on la regrette! « Epitaphes et lécythes ont un charme nostalgique. Cette pauvre petite chose frissonnante et dépouillée que semble alors être une âme murmure comme une plainte vague, assourdie, vers la tombe... »

Les pages que l'auteur a écrites sur ce sujet sont d'une attirante poésie. Elles font merveilleusement ressortir le contraste impressionnant entre la beauté du ciel attique et les scènes déchirantes de désespoir que trahissent ces représentations funéraires venues jusqu'à nous. La lamentation des parents privés du fils ou de la fille qu'ils aiment est poignante; et ce que clament ces invocations creusées dans le marbre, c'est toujours l'espoir d'une souffrance abolie, — « que la terre et la mer leur soient légères! » — mais jamais l'attente d'un revoir ou la certitude d'une résurrection. De là vient leur âcre et lancinante affliction. L'homme sur la terre a peiné, il a souffert, il a gémi : mort, les dieux sont suppliés de l'épargner enfin et de lui donner l'oubli du passé.

Inhérente au paganisme, cette tristesse frappe l'âme latine comme l'âme grecque, et la plainte d'Horace et le stoïcisme âpre et recru de Lucrèce font écho à la lamentation d'Eschyle ou de Sophocle.

Mais voici, avec l'aube du christianisme, qu'un ferment de joie inattendue semble travailler l'humanité. Elle frémit alors de cet élan que Musset devait traduire un jour en deux vers immortels :

> Une immense espérance a traversé la terre.
> Malgré nous vers le ciel il faut lever les yeux...

Et Mme Félix Faure-Goyau rencontre encore des observations judicieuses et d'une noble exaltation sur cette transformation de l'âme païenne en âme chrétienne. Elle évoque l'heure où le christianisme commença de répandre la joie sur son chemin, — une joie qui surmontera toutes les douleurs de la vie, les terreurs du péché, de la mort et du jugement, celle de se confier à une infinie miséricorde, d'appeler Notre Père un Dieu qui nous aime et dont on est aimé, — et où l'on put écrire sur les tombes : *Requiescat in pace...*

« Le mystère de la souffrance divine se révèle, il le faut bien, puisqu'il est le fondement de cette surnaturelle espérance. Mais il se voile comme par pitié pour la compassion de ces cœurs fervents. Ils sont si tendres que point n'est besoin pour eux d'insister sur les images de douleur et de supplice. Les épines de la couronne sacrée se transforment en fleurs... »

Au moyen âge, même, que les sectaires et les plaisantins se complaisent à imaginer comme une époque d'atroce barbarie, la douceur, l'infinie douceur universellement reconnue de l'âme chrétienne se fait jour : « Aux croyances antiques concernant la fatalité, à celles qui nous montrent la Némésis faisant expier aux hommes leurs années de bonheur, les chrétiens ont substitué la foi dans la volonté d'un Dieu tout-puissant et très aimant chez qui la justice reçoit le baiser de la miséricorde. La Providence attentive remplace le destin aveugle. » « Dans la volonté de Dieu », chantait Dante, « nous avons notre paix. »

Après nous être imbibés des tristesses païennes, relisons le chapitre des *Fioretti* sur le bonheur parfait. « Relisons tout le finale du *Paradis* de Dante. Et nous verrons comment se sont modifiées les conceptions de la vie et de la mort. Les âmes bienheureuses habitent une région de paix, de joie et de lumière, où la vie s'est complétée, épanouie, intensi-

fiée : leur tendre et lumineuse influence enveloppe la terre, et les âmes d'ici-bas y sentent leur présence, car Dieu les réunit les unes et les autres... Il est vrai que l'on croit à l'enfer, mais on croit aussi à l'amour divin, — l'amour fort comme la mort et dont le feu est plus ardent que celui de l'enfer... »

Dans la campagne latine, Virgile regardait tomber des montagnes les grandes ombres du soir, mais une lueur brilla sur ces sommets : elle annonçait le messager dont parle l'Ecriture et dont les pieds sont beaux, parce qu'il apporte la paix. Déjà la voix de l'Apôtre allait remuer la Grèce, et l'Acropole pouvait tressaillir jusqu'aux fondements de ses temples de marbres...

Cette joie chrétienne, voyons-la désormais à l'œuvre.

Mme Lucie Félix-Faure-Goyau a voulu nous la montrer non point en tableaux sur quelques toiles largement brossées, mais en rappelant des figures représentatives de la joie chrétienne, parce qu'elles furent précisément des âmes ennoblies et transfigurées par la pratique des vertus méprisées, de ces vertus qui demeurèrent inconnues du monde païen, ignorance d'ailleurs où nous avons découvert la cause secrète de sa tristesse.

Ces figures sont au nombre de trois : l'une, évocatrice de la joie ardente, est Catherine de Sienne, qui pratiqua l'obéissance, l'humiliation, la patience au sein d'une sorte d'ivresse mystique du dévouement; l'autre, bien connue de nous, c'est la tendre Eugénie de Guérin, qui sut tirer de l'ennui même et de l'isolement lointain une sorte d'exquise sérénité sous le clocher; et, enfin, la troisième, la plus inédite, et celle dont il semble que Mme Lucie Félix-Faure-Goyau ait voulu esquisser avec le plus d'amour les contours enchanteurs et le prestige étrangement doux, c'est Christina Rosetti, la jeune

poète protestante, issue d'une race artiste, dont tout l'être aspirait irrésistiblement et obscurément aux douceurs catholiques et qui, dans le conflit entre ses élans et l'atmosphère religieuse formaliste où elle vécut, puisa les éléments de la plus mélancolique nostalgie qui puisse affecter une conscience inquiète et exilée.

Quant à Catherine Benincosa, la sainte héroïne de Sienne, elle mit vraiment en action le principe de la joie parfaite issue de la souffrance et de l'humiliation, de la misère et de la persécution supportées avec patience et allégresse, tel que le découvrit au docile et émerveillé Frère Léon l'immortel Petit Pauvre de Jésus-Christ... Son souvenir embaume encore toute sa vieille cité natale, et Mme Lucie Félix-Faure-Goyau l'a délicieusement réveillé en nous :

Son père exerçait la profession de teinturier. Sa mère était fille d'un poète. Ils habitaient cette rue Dell-Oca qui porte aujourd'hui leur nom, celui des Benincosa. Rue qui, passant par des tanneries, s'achemine vers la pure fontaine nommée Fonta-Branda, et citée par Dante. Du jardin en terrasse qui charmait la demeure familiale, Catherine découvrait quelques lignes douces de la nature toscane. Sa vie est historique, mais si surprenante qu'il semble qu'elle introduise le miracle dans l'histoire. Elle avait de nombreux frères et sœurs. Nous passons sur les premières années et nous évoquons la jeune fille sous le manteau de la tertiaire dominicaine qu'elle fut en restant, selon l'usage, dans la maison de ses parents. Elle allait et venait par ces rues étroites que nous arpentons aujourd'hui; et quand elle se rendait à l'hôpital, elle y portait, à l'intention des malades, ce flacon de parfum que l'on a gardé comme une relique. Des enfants sautent autour du voyageur et répètent : « Sancta Catharina! Sancta Catharina. »

Telle apparaît la charmante petite sainte, et, à travers les incidents touchants de sa vie héroïque,

l'auteur de *Vers la Joie* analyse sa belle âme mystique et joyeuse. Car elle portait « la divine fleur de joie » comme un gage de victoire à travers toutes les souffrances, les épreuves, les lassitudes, agile et toujours courante, apportant aux princes comme aux plus pauvres le secours d'une médiation inlassable et passionnée pour la paix. Aussi mérita-t-elle d'avoir une vie qui fût comme un poème, toute parsemée de miracles, une vie qui pourrait se résoudre en un hymne éperdu d'amour et de pitié et aussi d'humilité, puisqu'elle écrivit dans l'élan d'une joie profonde :

Je me réjouis et je suis dans l'allégresse de ce que vous me faites dire en pensant que le monde nous est contraire : je me reconnais indigne d'une si grande miséricorde, puisqu'il me donne le vêtement qu'a porté notre très doux Père, le fils de Dieu...

Mais Catherine de Sienne rayonne et domine sur un sommet qui paraît presque inaccessible à notre faiblesse. Eugénie de Guérin nous fut plus proche. La silhouette adorablement démodée de l'aimante solitaire du Cayla brille pourtant d'une lueur bienfaisante, elle aussi, dans la nuit des tristesses que la vie crée et rassemble autour de nous. Et j'essaierais vainement de dire mieux ce que Mme Goyau a exprimé avec une si fervente compréhension, au sujet d'Eugénie :

La tristesse d'Eugénie de Guérin — écrit-elle, — de même qu'un coffret de cristal, laisse transparaître les secrets de la joie. Elle ne les a pas encore tout à fait vus resplendir, mais elle les possède et les aperçoit au fond de son âme, voilés sous les mélancolies qui passent comme des ombres. Elle est une sage conseillère. De sa solitude elle a jugé le monde. Elle est demeurée le type exquis de la provinciale qui rêve, qui pense et qui prie. En marge des grands chemins de la vie active, plus d'une habite sa maison solitaire, une de ces vieilles maisons de province dont les

fenêtres ouvertes aux rayons du couchant et aux bruissements du soir contemplent obstinément, sous la splendeur de l'astre au zénith, dans le rayonnement de midi, le point mystérieux où le soleil descendra. Quand elle respire une rose, son âme respire en cette fleur la joie des êtres qui passèrent ici-bas et le pressentiment des fins prochaines. Tout ce qui l'entoure semble vivre d'une vie latente pleine de secrets humbles et profonds qui répandent de la beauté. Sa maison même n'a pas l'air d'être élevée sur le plan cérébral d'un architecte, mais de s'être formée en obéissant peu à peu au rythme de la vie qui lui donne sa forme définitive. Les objets qui la meublent ne sont pas toujours conformes au sens esthétique des dilettantes, mais ils paraissent avoir chacun leur histoire, et s'ils disent peu de choses à l'artiste, ils parlent longuement au poète.

Eugénie de Guérin ne vécut que pour les autres. Elle avait horreur du « moi ».

Mme Lucie Félix-Faure-Goyau, à ce propos, évoquant le souvenir d'une âme noble et toujours insatisfaite, qui, étant tombée sous l'empire du « moi », en vit son existence entière tourmentée et endolorie de mortelle agitation, dresse, en face de l'angélique figure qui fut si chère à Barbey d'Aurevilly, le visage pâle, découragé et tout mélancolisé de passion déçue de Marie Bashkirtseff. Celle-ci fut l'une des énigmes que Dieu se plaît à soumettre parfois au jugement déconcerté des hommes. Eugénie, du moins, par la pratique constante d'une perfection morale poursuivie avec une sorte de candeur, par sa vibrante inquiétude d'universelle compréhension et de charité, vainquit le grand, le terrible et déprimant ennemi de notre âme : l'ennui. Elle connut le dictame éternel de l'art compris en Dieu.

Or, ce fut l'art également qui traduisit quelques-unes des plus profondes et des plus captivantes nostalgies de Christina Rosetti.

Connaissez-vous l'une de ses œuvres invinciblement personnelles, ce poème énigmatique et parfumé où pleure une souffrance si délicate et si discrète :

J'ai pris mon cœur dans ma main (ô mon amour, mon amour!) — j'ai dit : brisez-moi ou soutenez-moi, mais laissez-moi vous dire ceci une fois. (O mon amour, mon amour!) Pourtant les paroles d'une femme sont faibles. Vous devriez parler, pas moi.

Vous avez pris mon cœur dans votre main avec un sourire amical : vous l'avez examiné d'un œil critique, puis vous l'avez posé de nouveau. Vous avez dit : « Il n'est pas mûr encore. Mieux vaut attendre un peu, tandis que l'alouette gazouille jusqu'à ce que le blé se dore. »

En le posant, vous l'avez brisé, mais je n'ai pas tressailli. J'ai souri de vos paroles, du jugement que j'entendais. Mais je n'ai plus souri souvent depuis; je n'ai plus questionné. Je n'ai plus aimé les fleurs sauvages dans les blés, ni chanté avec l'oiseau qui chante.

J'ai pris mon cœur dans ma main, ô mon Dieu, ô mon Dieu. Mon cœur brisé dans ma main. Vous avez tout vu : jugez! Mon espoir écrit sur le sable, ô mon Dieu! ô mon Dieu! Maintenant que votre jugement demeure : oui, jugez-moi maintenant!

Ce cœur méprisé d'un homme, ce cœur rejeté un jour d'indifférence, ce cœur, prenez-le pour l'examiner au dedans, au dehors. Raffinez son or par le feu; purifiez-le de ses scories : oui, gardez-le dans votre main d'où nul ne peut l'arracher.

J'ai pris mon cœur dans ma main : je ne mourrai pas, je vivrai. Devant votre face, je me tiens, moi, car vous appelez ceux qui me ressemblent. Tout ce que j'ai, je vous l'apporte : tout ce que je suis, je vous le donne. Souriez, mon Dieu, et je chanterai, mais je ne questionnerai plus!

Qui ne découvrirait dans ce poème l'étrange fusion d'une profonde angoisse humaine, mystérieuse et lancinante, avec l'accent d'une surnaturelle joie?

Mme Lucie Félix-Faure-Goyau a consacré presque un petit volume entier à Christina Rosetti, parce que non seulement elle a voulu ausculter jusqu'aux plus secrètes, jusqu'aux plus imperceptibles pulsations de cette âme ardente, mais parce qu'elle a, de plus, tenu à nous la présenter dans son milieu familial et ami, patiemment reconstitué. Elle fut bien, ce livre du moins nous en donne-t-il l'impression, un de ces êtres qui cheminent « dans la direction d'une étoile sans jamais atteindre ici-bas le but marqué par elle ». Toujours elle conserva le voile de son cœur, cette vierge qui aima deux fois, et qui, par deux fois, recula devant l'amour. C'est que, fille d'Italie en passage sur le sol froid de l'Angleterre, elle fut surtout une exilée. Il était dans sa destinée de poète pure et douloureuse, — ayant rêvé sans avoir pu toucher ses rêves, ayant aimé la Mort pacifiante avec une sorte d'effroi passionné, ayant imposé le cadenas d'or du silence aux plus ferventes éloquences qui bouillonnaient en elle, s'étant dévouée aux humbles devoirs avec cette énergie qu'elle apportait jusque dans la souffrance, et aussi dans le culte de cet art préraphaélite dont son nom seul éclaire tout le prestige, ayant enfin vécu d'une vie intérieure délicate et fière, mais noblement tourmentée, — il était, dis-je, dans sa destinée d'être aussi une exilée de l'amour humain et de ne connaître de l'irrésistible folie que les larmes, l'émoi mystérieux et pressant, sans en pouvoir savourer jamais l'inoubliable et triomphale ivresse...

14 octobre 1906.

III

JULES LEMAITRE

D'UN BEAU PAON ET D'UN JOLI CHAT

Nous allons donc parler du *Chateaubriand* de M. Jules Lemaître. L'entreprise est périlleuse, je le sais. Je ne prendrai point parti. Mais, quoique je dise, il n'est pas douteux qu'on me tombera dessus. Notre heure est ennemie de la nuance. Il lui faut des enthousiasmes éperdus, ou, alors, des aversions recrues. Le dilettante, en moi, proteste contre ces théories de bloc. J'admire, avec toute la ferveur qui me transportait, il y a trente ans bientôt, le plus enchanteur des poètes en prose qui fut jamais. Mais le goût français de Jules Lemaître, quel délice! Les farouches gazettiers du vingtième siècle n'admettent point ces partages. Le paon, un paon éblouissant qui tint tout un monde sous le joug de son prestige, a des thuriféraires péremptoires et d'intrépides hoplites pour le défendre. Le chat, un chat aux gestes délicieusement perfides et aux exquis ronrons d'ironie, désarme néanmoins les colères par un esprit dont la pointe est irrésistible. Et vous savez tous pourquoi je rapproche l'immortel dormeur du Grand-Bé et l'oiseau « cher à Junon » — comme on disait au temps du bel-air — si même les rapports que je distingue entre M. Lemaître et les souples félins, rois séculaires du salon ou de la mansarde, ne vous avaient point frappés jusqu'ici...

Alors, je ne sais plus. Je voudrais être juste. Je

ne détesterais pas de paraître intelligent et compréhensif. Peu me chaut, au surplus, si, goûtant les férocités enjouées de M. Jules Lemaître, dans ce qu'elles ont de pénétrant et dans leur à-propos, je suis traité de snob par les gens aux yeux de qui tout artiste debout est un goujat et tout scribe enterré un empereur... Mais Chateaubriand!

Je cède, de plus en plus, à l'inimitable musique verbale des *Mémoires d'outre-tombe*, ou au coloris des paysages des *Natchez*, et j'ai goûté avec excès la délectation morose que René met à détailler, pour l'univers ébloui, sa tristesse somptueuse et son théâtral ennui... Tous, nous avons encore dans les veines ce venin délicieux et morbide. Toutes les mémoires rendent, à certaines heures, des fragments de cette orchestration enchanteresse. Mais que M. Jules Lemaître a donc de verve et de pénétration scélérate!

*
* *

Dans quel esprit M. Jules Lemaître a-t-il conçu ses conférences sur Chateaubriand? J'entends, dans quel sentiment a-t-il abordé l'étude de l'homme et de l'œuvre?

Il nous dit d'abord qu'il n'a pas tout lu, et voici déjà prouvée cette sincérité qu'il nous promet tout aussitôt après. M. Victor Giraud n'a garde de l'oublier et, relevant certaines sévérités qu'il estime excessives du conférencier, il nous dira plus tard : « Peut-être a-t-il surtout manqué à M. Jules Lemaître de vivre assez longtemps avec Chateaubriand. »

Quoi qu'il en soit, c'est dans une grande disposition de sincère loyauté qu'il aborde ses conférences. Il ne s'engage pas à être complet ni original. Il déclare aimer l'auteur du *Génie*, c'est vrai, mais

il en veut parler librement. Il s'explique avec netteté sur ce sujet. Il cite Joubert écrivant à Molé :

Il y a un point essentiel, et dont il faut, préalablement, convenir entre nous : c'est que nous l'aimerons toujours, coupable ou non coupable; que, dans le premier cas, nous le défendrons; dans le second, nous le consolerons. Cela posé, jugeons-le sans miséricorde, et parlons-en sans retenue.

Et voici, maintenant, de la part de M. Lemaître, l'allongement sournois et charmant de la patte de velours... armée :

Puisqu'il est bien convenu que nous l'aimons, nous aussi, j'accepte le pacte proposé par Joubert. Car, enfin, est-ce pour ses vertus que nous l'aimons? Un peu, car il en a, mais c'est beaucoup plus pour certains de ses défauts ou plutôt pour les causes profondes dont ils sont les effets; pour sa puissance de désir et de dégoût; pour son imagination, son orgueil, son ennui, et parce que toute cette ardeur et toute cette tristesse, il les a traduites par des mots qui nous sont un enchantement. Je lui en suis très reconnaissant; mais que voulez-vous? On n'a pas toujours le besoin absolu de respecter ceux qu'on aime, ou, si vous voulez, on n'aime pas seulement ceux-là qu'on respecte.

A envisager de près le livre de M. Jules Lemaître, on reconnaît bientôt que l'esprit dominant dans lequel il est conçu est une révolte à peu près continue contre l'orgueil de Chateaubriand, orgueil qu'il rabaisse assez systématiquement aux proportions d'une vanité médiocre, d'une vanité d'homme de lettres, d'une niaiserie même qui agace le conférencier de façon de plus en plus visible à mesure qu'il avance dans son sujet.

A la fin, M. Lemaître perd patience tout à fait à voir « un si grand génie si constamment préoccupé

de ce qu'il paraît aux yeux des autres hommes, si entêté d'être toujours le plus beau, le plus original, le plus fort, le plus élu par le destin ».

Et il s'écrie soudain :

Certes on l'aime quand même : mais sans cette vanité qui ne se repose jamais on l'aimerait mieux; les « Mémoires » feraient encore plus de plaisir; on n'aurait point contre lui de mauvaises humeurs; il serait plus grand, à quoi il aurait dû songer quand sa vanité le démangeait. De si nombreuses marques de faiblesse d'esprit nous font pour lui un vrai chagrin. Nous plaignons ce grand homme d'être, à certains égards, plus naïf et plus dupe que nous, de nous donner avantage sur lui, de nous prodiguer les occasions de le considérer avec un sourire. C'est un scandale dont nous rougissons nous-mêmes. Et alors nous nous demandons si cette vanité incoercible, qui lui fait à chaque minute remplir l'univers de son moi, n'est pas quelque chose de proprement morbide chez ce fils et frère de neurasthéniques... Et enfin, parmi tout cela, nous sentons en lui une sorte d'innocence, et nous osons prendre en pitié ce grand homme de n'avoir pas su ménager sa gloire, au lieu de la dévorer ainsi; nous nous souvenons que la vanité contient une souffrance, et nous ne voulons plus nous rappeler que la magie de sa phrase...

Voilà donc dans quelles dispositions — sur un point du moins, et principal il est vrai, — M. Jules Lemaître s'est mis à la besogne. Or, je ne vous dis point qu'il soit, ici, tout à fait injuste, mais je le crois tout de même un peu systématiquement prévenu. Ce n'est pas là une disposition qui soit très éloignée de devenir désobligeante. Et j'avoue être demeuré légèrement stupide en lisant, sous la signature de M. Emile Faguet, non seulement que M. Lemaître a fait un magnifique éloge de François-René, — ce qui sous différents rapports est exact — mais que ce magnifique éloge est aussi un magnifique

panégyrique! Surtout, mes yeux se sont arrondis sur ces lignes qui constituent peut-être le plus significatif exemple « d'euphémisme » confraternel que la critique contemporaine puisse nous offrir :

Il y a mis, — « il », c'est Lemaître, — j'ai cru voir, peut-être en lisant entre les lignes, quelques réserves très légères, fuyantes, et quasi imperceptibles, dont il n'est pas absolument impossible que vous vous aperceviez. Mais elles disparaissent dans le rayonnement des textes, radieux en effet, qu'il cite et elles s'évanouissent dans cet éclat.

Peut-être bien qu'il y a dans ces lignes quelque ironie...

*
* *

Puisque je ne vous ai point caché que le contentement de soi, l'orgueil (légitime assurément), le besoin de paraître en grande posture devant les contemporains et devant la postérité sont les caractères qui ont le plus frappé et indisposé M. Jules Lemaître dans le grand homme auquel, coûte que coûte, il a voulu passer une robe de chambre, je crois loyal de vous exposer aussi sur quelles preuves j'établis et j'étaie cette présomption de bienveillance mitigée. En voici quelques-unes.

Chateaubriand raconte quelque part sa naissance dans un déchaînement des éléments, pluie, tempête, etc., etc. M. Lemaître constate ce dire et n'a guère recherché d'ailleurs s'il est ou non conforme à la réalité des faits. Mais il ajoute, et j'avoue trouver le trait charmant : « Bref, Chateaubriand naquit sans aucune simplicité. » Autre. Chateaubriand raconte qu'étant jeune il voulut se tuer en introduisant dans sa bouche le canon d'un vieux fusil, dont, par

ailleurs, il frappait la crosse contre terre, sans résultat. « Peut-être bien qu'il n'avait pas frappé la crosse très fort... Puis il raconte cela vingt-cinq ans après... Je ne puis m'empêcher de croire qu'il a triché... » constate M. Jules Lemaître, et vous ne disconviendrez point que ces diverses constatations ne dénotent pas une excessive inclination vers le grand homme? Autre encore. Avec assez de joie M. Lemaître rapporte par hasard l'opinion d'un certain abbé de Mondésir qui, ayant voyagé en 1791 avec Chateaubriand et interrogé *cinquante* ans plus tard, « se souvient surtout des allures excentriques et tumultueuses et des menteries incroyables du chevalier, qui lui est apparu comme une espèce de fou ». Autre enfin. Chateaubriand raconte son entrevue avec Washington et « fortifie » cette entrevue d'un parallèle oratoire entre Washington et Bonaparte. Tout cela, pour M. Lemaître, est plus comique que grandiose. Si le grand écrivain ne précise pas avec force, en nous contant ses voyages, l'endroit qu'il cite, notre conférencier ajoute régulièrement : « Où ce ruisseau? où cette maison américaine? Nous ne savons pas. J'ai envie de dire : — Lui non plus, soyez tranquilles... » Ou bien : « Peut-être a-t-il arrangé cela. Avec lui on ne sait jamais. »

Et ceci, le trouvez-vous à sa place dans un « panégyrique magnifique » :

Il a eu la rage d'écrire, ce qui ne l'empêche pas d'avoir été un éternel voyageur, ni d'avoir été dévoré du désir d'être un grand politique; car, enfin, c'est bien simple, toute sa vie il a voulu être tout et posséder tout. Mais enfin sa fureur dominante a été celle d'écrire, et il a été surtout un étonnant homme de lettres, et au point de dépasser d'avance en immodestie tous les hommes de lettres du dix-neuvième siècle, qui pourtant... Et, de toutes les œuvres qu'il a publiées de son vivant, on ne lit presque rien.

Au surplus, M. Lemaître déclare ennuyeux les *Natchez*, les *Martyrs*, l'*Itinéraire*,... et le reste. Si, pourtant, il trouve quelque endroit des ouvrages de Chateaubriand qui contredise assez nettement cette vanité dont il est persuadé que l'auteur de *René* était pétri, ne vous attendez point à le trouver hésitant ou embarrassé... « Il y a là, dit-il, un détachement ou une insouciance qui ne sent pas son homme de lettres. Chateaubriand était également capable et de cette insouciance et de la plus monstrueuse vanité... »

Mais alors, mais alors... il était comme nous tous, alors...

*
* *

L'œuvre de Chateaubriand n'éblouit pas davantage M. Jules Lemaître que l'homme n'a réussi à le faire :

> *René* est un petit livre bizarre de quarante pages, où il n'y a peut-être pas plus de cinquante lignes qui aient été neuves à leur moment...
> ... Sauf un petit nombre de traits (sans doute rajoutés) et sauf trois pages vraiment belles, vers le milieu du récit, le style de *René* me paraît plus ancien, plus rapproché du style habituel de la seconde moitié du dix-huitième siècle, plus dépourvu d'images inventées, moins original enfin que celui des *Natchez*.

N'insistons pas, ou M. Lemaître déclarera « quelconque » le style de *René*. Et il le fait précisément à la page suivante en nous disant : « Cela pourrait être de n'importe qui. Tout le monde écrivait comme cela avant la Révolution. » Un peu sévère, peut-être, ce panégyrique...

Mais les faiblesses du style de *René* et l'ennui que dégage — pour l'auteur des *Contemporains* — l'œuvre presque entier de Chateaubriand, tout cela

ne l'indispose guère autant que la vanité de l'écrivain. L'éreintement, sur ce sujet, ne le lasse jamais :

« Il peut y avoir du vrai dans ces vantardises, mais je trouve misérable de parler ainsi de soi-même... » Des phrases analogues jalonnent régulièrement le texte.

Rapportant l'affaire d'Armand de Chateaubriand, cousin du poète, qui fut arrêté et condamné à mort par la justice de Napoléon, M. Lemaître nous dit :

Chateaubriand n'avait probablement, pour obtenir la grâce de son cousin, qu'à demander une audience à l'empereur... Il fit cependant ce qu'il put, mais on ne sait pas bien quoi... Le plus certain, c'est qu'Armand fut fusillé : « Le jour de l'exécution, ra-« conte Chateaubriand, je voulus accompagner mon « camarade sur son dernier champ de bataille : je « ne trouvai point de voiture, je courus à pied à la « plaine de Grenelle, j'arrivai tout en sueur, une se-« conde trop tard : Armand était fusillé contre le « mur d'enceinte de Paris. Sa tête était brisée : un « chien de boucher léchait son sang et sa cervelle. » Quelque chose me dit qu'il a ajouté le chien de boucher.

Et, tout de suite après, M. Lemaître, s'appuyant sur les *Souvenirs* de Sémallé, insinue que rien n'était vrai, ni la course à Grenelle, ni la cervelle, ni le sang, ni le chien de boucher... Décidément, pour un « magnifique panégyrique » il faut convenir qu'il est panaché...

La même implacable sévérité anime la verve extraordinaire que M. Lemaître semble apporter à rappetisser son héros. D'après lui, Chateaubriand « n'a rien senti aux lieux saints ». Ce qu'il admire dans la vie politique de Chateaubriand? C'est la « faculté qu'il a d'amplifier merveilleusement ce qui le touche et la maussaderie superbe de son dévouement à la cause royale, le dédain sublime dont il accable le

trône en le défendant ». Il joue le rôle de royaliste incrédule, mais ému, parce que ce rôle est avantageux. Avec des allures d'ennui et de dégoût, il est un merveilleux organisateur de sa gloire. Car il est — revenons-y — « l'écrivain le plus vaniteux de la littérature française et probablement de toutes les littératures »...

Mon Dieu! la théorie chère à Victor Hugo, sur la sacro-sainteté des grands hommes et sur le crime de lèse-majesté que constitue le fait d'écrire des livres comme *Victor Hugo avant et après 1830*, a fait son temps, je crois. Comme tous les hommes, Chateaubriand fut sujet aux contradictions. Comme chez beaucoup d'hommes, il y eut, en lui, du mauvais goût, de la pose, des attitudes, de la légèreté, du dédain, un besoin de se raconter, de se faire admirer, et une extraordinaire difficulté à mettre ses affaires de cœur en concordance avec le décalogue, qu'il défendait. Et M. Jules Lemaître — qui fut néanmoins fort indulgent aux faiblesses morales de son héros — nous a montré tout cela très durement, je ne vous l'ai point caché. N'a-t-il donc pas su être juste pour celui qu'il avait entrepris de faire mieux connaître?

*
* *

M. Jules Lemaître n'a pas hésité à réserver la part du génie et des nobles qualités de l'homme. S'il n'a peut-être pas appuyé autant qu'il eût pu le faire, sur le culte de l'honneur, sur le renoncement, sur le courage, qui sont les plus belles et les plus indiscutables vertus de Chateaubriand, du moins ne les a-t-il pas cachées ou déniées. S'il a évité de trop attirer notre attention sur certaines pages éternelles qui, aujourd'hui encore, transportent jusqu'à l'extase des artistes comme Pierre Loti, il serait faux de dire que

M. Jules Lemaître — lequel aime peu, étant un esprit mesuré, modéré et discret, l'excessif et le démonstratif qui caractérisent Chateaubriand, — il serait faux de dire, je le répète, que M. Lemaître n'a pas su reconnaître et mettre en lumière la sensibilité rêveuse, la profondeur de l'émotion, l'imagination ardente, la puissance évocatrice et tous les dons merveilleux du poète et du prosateur. « Il n'a pas outragé la statue, a dit joliment M. Chantavoine, mais il a raccourci le piédestal. »

M. Jules Lemaître a donc très simplement admis que Chateaubriand, s'il a manqué de vie intérieure, a su exprimer avec des mots plus de sensations qu'on n'avait fait avant lui; qu'il est l'homme qui a « renouvelé l'imagination française », qu'il est le père du romantisme et de presque toute la littérature du dix-neuvième siècle; qu'il fut l'inventeur d'une nouvelle façon d'être triste. Sans doute, orgueil, désir, ennui furent toute son âme, mais il nous a légué des façons de sentir où nous trouvons encore des délices. Je laisse de côté ce que M. Lemaître nous dit de la gloire ou de la chance de Chateaubriand, et aussi de l'amour — et des amours — qu'il inspira.

S'il trouve chez Chateaubriand un désir un peu enfantin d'étonner et de frapper, il ne conteste pas que ce désir soit parti d'un fonds sincère d'imagination sombre et maladive. Aucune difficulté, non plus, à admettre qu'*Atala* se trouvât exprimer les formes et les couleurs avec une sensualité mêlée de rêve, comme on ne les avait pas encore exprimées. Que cela était nouveau et fut aussitôt reconnu et aimé parce que cela était déjà dans les sensibilités du temps : et que cela était dit pour la première fois.

Si M. Lemaître marque quelque fâcheuse tendance à incriminer plus que de raison Chateaubriand à propos de sa sœur Lucile, il n'hésite pas à reproduire loyalement une lettre du neveu du grand homme qui semble bien mettre à néant cette incrimination. Et

cela ne nous étonne pas de sa part, car nous savons M. Lemaître honnête homme.

Quelque sévère qu'il soit d'ailleurs pour *René*, il le déclare un chef-d'œuvre où se trouvent des pages d'une harmonie et d'une tristesse délicieuses. Il constate aussi la sincérité de la sensibilité chrétienne de son héros, bien qu'il assure, véridiquement, que ce dernier, à certaine époque de sa vie, fut un impie intermittent. S'il ne lui endosse pas beaucoup de vertus, il proclame que « l'honneur fut éminemment sa vertu ». Il critique le sentiment chrétien du *Génie du christianisme*, mais il écrit, d'autre part, que ce livre était parfaitement adapté à son public. Il a parlé avec respect — sinon dans une parfaite communion de pensée — de cet amour de la gloire qui explique les émotions, les douleurs, les exaltations de Chateaubriand. Il a parlé avec une bonne grâce attendrie du *Dernier Abencérage*, dont les aventures lui ont paru savoureuses. Et chaque fois qu'il relève de l'éloquence sincère, de la noblesse d'âme, de l'héroïsme même, chez l'auteur des *Mémoires d'outre-tombe*, il s'empresse de l'enregistrer sans aucun chagrin :

Cela veut dire — écrit quelque part M. Jules Lemaître — que, lorsqu'il se démettait d'une place lucrative, sa femme lui faisait une vie d'enfer. Lui-même était furieux d'être héroïque, mais il était héroïque.

Enfin, peut-on dire que l'homme qui écrivit cette page-ci fut injuste à l'égard de Chateaubriand :

Chateaubriand a laissé plus et moins que de grands livres. Outre que nous lui devons, ou que nous pouvons nourrir en lui certains sentiments allégeants, tels que la pitié sans beaucoup de foi, la fantaisie de juger les choses vraies dans la mesure où elles sont belles, et une sorte de mélancolie qui est une défense enchantée contre la douleur : sentiments peu sociaux, dont il ne faut pas vivre, mais qu'il est bon de connaître; outre tout cela, Chateaubriand est, de-

puis les écrivains du seizième et du dix-septième siècle l'homme qui a le plus agi sur la langue et sur le style; il est l'homme qui a su y introduire le plus de musique, le plus d'images, le plus de parfums, le plus de contacts suaves, si j'ose dire, et le plus de délices, et qui a écrit les plus enivrantes phrases sur la volupté et sur la mort. Et cela est inestimable.

*
* *

Je ne dis pas, bien entendu, que M. Jules Lemaître ait été favorable, — Veuillot l'a-t-il donc été? — ou même qu'il se soit montré tout à fait juste à l'égard de Chateaubriand. Mais seuls les esprits superficiels peuvent l'accuser de n'avoir écrit ses *Conférences* que pour le plaisir de brocarder un grand écrivain et de déboulonner sa statue. Comme certaines honnêtes femmes qui adorent se compromettre et avoir contre elles les apparences, l'auteur des *Contemporains* n'a, d'ailleurs, rien fait pour éviter de prêter à cette opinion.

Quant au volume en lui-même, et je veux dire quant à sa qualité littéraire, il est de premier ordre. M. Jules Lemaître y apparaît vif, fin, souple, gracieux et élégant autant qu'il put l'être jamais. Il a été pénétrant, souvent devinateur, et il a enrichi son livre de traits originaux et de portraits ou d'analyses qui atteignent le meilleur. La malice souriante et la grâce sans apprêt, abandonnée et impertinente, y sont bien rarement employées à faux. Si l'on découvre ici le choc constant de deux tempéraments bien opposés et d'impressions nettement hostiles les unes aux autres, jamais peut-être, sauf en quelques endroits où la vanité du « paon » sublime est en jeu, ces heurts ne sont brutaux ou agressifs. Jamais de lutte à main plate, d'éreintement lourd, mais des éloges à double entente, de félines et apparentes caresses, des ironies, des épigrammes, des coups d'épingle

même. Nous regrettons parfois une critique moins capricieuse, plus complète, plus approfondie et plus solidement motivée, mais jamais nous ne boudons au plaisir de savourer le repas raffiné qui nous est offert. C'est médiocrement héroïque, peut-être, ce sentiment-là, mais que voulez-vous?

La pénétration aquiline de l'analyste nous semble en défaut sur un point. C'est quand, après avoir écrit une page véritablement merveilleuse sur l'ennui et sur la tristesse de Chateaubriand, et après avoir montré avec une magistrale netteté combien *René* a su faire de la tristesse un plaisir d'orgueil et de volupté, M. Lemaître exprime les doutes les plus sévères au sujet de la sincérité de cette mélancolie. Chateaubriand, nous dit-il, fut trop heureux dans la vie, trop entouré de gloire, trop aimé, trop adulé; il a trop laissé sa nature, son tempérament, ses sens maîtres de sa vie, il a été trop égoïste et — tranchons le mot — trop jouisseur, pour avoir été sérieusement un triste, mordu par le dégoût de la vie. Mais, si comblé qu'il fût, René n'a-t-il pas été éternellement rongé d'un désir insatiable et insatisfait? N'a-t-il pas apporté dans l'amour cette férocité sensuelle et froide qui exclut le vrai bonheur d'aimer? M. Jules Lemaître, l'homme de la mesure, de la discrétion élégante, l'ennemi des gestes et des phrases, a été défavorablement impressionné par la grandiloquence théâtrale de *René*, au point de ne voir que *littérature* dans l'expression de l'ennui Chateaubrianesque. Mais c'est précisément au sein même de la gloire, du triomphe et de la chair assouvie que l'homme frénétique est pris de cette tristesse où le remords a tant de part, de cet ennui qui naît de la plénitude et de l'assouvissement, de ce sentiment, enfin, du vide des plaisirs et des vanités qui n'a d'échappement, pour le jouisseur, que dans une recherche amère et désabusée de sensations nouvelles. Et Salomon, dont tous les pessimistes et les tristes sont les fils spirituels,

ne fut-il pas un jouisseur gavé d'orgueil et de plaisir?

Mais, si nous différons d'avis sur ce point avec l'étincelant conférencier, nous aurons ailleurs tant de belles occasions d'admirer sa pénétration!

M. Victor Giraud voit l'une des plus remarquables trouvailles de M. Jules Lemaître dans l'art avec lequel il a établi que *René* et *Atala* devaient être, primitivement, fort différents des œuvres que nous connaissons. Ce devaient être des sortes de contes peu orthodoxes et un peu libertins à la façon du dix-huitième siècle, que Chateaubriand a christianisés pour les faire entrer dans le *Génie*. On y voit, et M. Lemaître l'a montré excellemment, une recherche d'effets tragiques à la manière de Diderot, un ressouvenir de toutes les histoires de religieuses passionnées, qui firent fureur dans les dernières années du siècle de Voltaire. M. V. Giraud ajoute :

Il y a si longtemps, pour ma part, que je suis convaincu qu'*Atala* était originairement un roman « anticlérical », que j'ai été tout heureux de trouver cette idée fort nettement indiquée par le subtil et pénétrant critique : « L'histoire d'*Atala*, comme « tant d'histoires du dix-huitième siècle, pouvait sim- « plement être un exemple des dangers du fanatisme « ignorant... Sans le Père Aubry, *Atala* pourrait « être, par l'esprit, un conte de Marmontel ou de « Saint-Lambert. Et il est vrai qu'il y a le Père Aubry; « mais, même avec le Père Aubry, on voit qu'après « tout, si la religion console par des phrases harmo- « nieuses Atala et Chactas, c'est elle qui a causé leur « malheur et tué Atala. » On ne saurait, à mon avis, — continue M. V. Giraud, — mieux dire : Chateaubriand a essayé de christianiser, après sa conversion, un roman d'intention voltairienne; et je crois, comme M. Lemaître, que l'intervention du Père Aubry marque le point de suture des deux versions.

La perspicacité de M. Jules Lemaître l'a encore servi admirablement dans l'étude de l'action et de

l'influence qu'eut toujours sur Chateaubriand la Révolution, cette Révolution qui avait bouleversé sa vie, qui la lui avait faite tragique et sinistrement variée, et qui l'avait mis dans cet état de sombre exaltation qui faisait déborder sa mémoire d'images fortes et son cœur de fortes émotions. « C'est ainsi qu'ayant à parler de la Révolution dans ses *Mémoires*, il en parle encore avec une horreur incurablement mêlée d'admiration. »

Et M. Lemaître est entraîné à nous dire, sans que nous protestions trop :

« Chateaubriand flétrira tant qu'on voudra les atrocités de la Terreur : jamais, et non pas même quand il servira le Roi, il ne détestera la *Révolution* ni même se déprendra de ses dogmes. » C'est que le royalisme de Chateaubriand est, malgré tout, un « triomphe de sa raison sur son penchant ».

Mais je n'en finirais pas si je voulais rechercher, dans ces quatre cents pages, tous les traits spirituels, justes et fins, tous les tableaux dessinés et peints avec un art inimitable, tous les exemples de pénétration aiguë et amusée que l'auteur y a accumulés.

Lisez plutôt ce qu'il nous dit de Chateaubriand et de ses contemporains, et surtout des rapports de Chateaubriand avec celui qui fut le demi-dieu des temps modernes, avec Napoléon. Lisez aussi, lisons ensemble, l'inoubliable conférence sur les « amies » du grand René, conférence qui n'est, en somme, qu'une étincelante galerie de portraits animés et malicieux. Tenez, j'en détache pour vous ce qui regarde Mme Allard de Méritens, la dernière de celles qui aidèrent le héros à « tromper tant qu'il put la vieillesse ». Tout Jules Lemaître est dans cette page :

Mme Allard de Méritens écrivit les « Enchantements de Prudence », où elle raconte en effet ses « enchantements » qui sont ses amours.

La bonne George Sand y mit, en 1873, pour une

édition nouvelle, une préface admirative. C'est qu'Hortense Allard est, comme elle l'écrit elle-même, une femme qui « suit en liberté son cœur, et qui place « dans sa destinée l'amour et l'indépendance au-« dessus de tout ». George Sand la loue de ceci : « Elle ne s'accuse ni ne se vante d'avoir cédé aux « passions. Elle les regarde comme une inévitable « fatalité dont il faut subir les douleurs et dont on « doit apprécier les bienfaits. » Autrement dit, c'était une femme fort galante. Intelligente d'ailleurs, et très agréable; très écriveuse, aussi, et qui avait la rage d'être la maîtresse ou l'amie des hommes célèbres; idéaliste, humanitaire et, vers la fin, saint-simonienne; qui dut être délicieuse tant qu'elle fut à peu près jeune, et probablement intolérable ensuite.

Chateaubriand la connut à Rome, en 1829 (il avait soixante et un ans). Voici ce qu'elle raconte (et vous en croirez ce que vous voudrez) : « Je lui écrivis un « petit mot, auquel il répondit tout de suite, et j'allai « chez lui le lendemain. Il me reçut avec coquetterie « et se montra charmant et charmé. » Quelques jours plus tard : « Il me rapporta mon manuscrit en me « disant que j'avais du génie, que c'était admirable. « Que ne dit-il point?... Je savais déjà qu'un homme « trouve du génie à la femme dont il est amoureux. « Je crois le voir encore dans ce salon... Ce fut pour-« tant rapide et ridicule. Pouvait-il s'éprendre si vite? « Et moi, devais-je le croire sincère? Pourquoi si « peu de réflexion de mon côté? M. de Chateaubriand, « avec moi, jouait un peu la comédie, et je m'en « apercevais bien. Il avait d'ailleurs un entraînement « véritable » (qu'entend-elle par là?) « car il aimait « beaucoup les femmes. Il venait chez moi une fleur « à la boutonnière, très élégamment mis, d'un soin « exquis dans sa personne; son sourire était char-« mant, ses dents étaient éblouissantes, il était léger, « semblait heureux, déjà on parlait dans Rome de sa « gaîté nouvelle. »

Hortense lui reproche sa guerre d'Espagne. Il s'explique gentiment. « Il avait, dit Hortense, un « esprit si vaste, si tolérant... qu'excepté sur la reli-« gion catholique, on pouvait toujours s'entendre avec

« lui. » Il rentre à Paris, elle l'y rejoint. Il la voit tous les jours. « Chateaubriand restait chez moi tous « les jours deux ou trois heures de suite; il disait « des choses tendres, aimables, souvent mélanco- « liques... René, de plus en plus épris, me disait « qu'il n'avait jamais été aimé d'une femme si « tendre, mais il se plaignait en moi de sens glacés, « d'une complète ignorance de ce qu'il désirait. Je « ne savais ce qu'il voulait dire. »

Et M. Lemaître, bonne pièce, de conclure :

Cela m'étonne bien.

Mais je m'arrête. Peut-être avez-vous compris depuis longtemps que, sans louer M. Jules Lemaître d'avoir été impitoyable pour un génie auquel, après tout, notre imagination doit les plus belles fêtes dont elle ait jamais frémi, je ne puis demeurer en colère contre lui? Que, tout en jouissant des traits acérés et de la finesse compréhensive qui éclatent fréquemment ici, je ne saurais abandonner une parcelle de mon admiration pour l'auteur des *Mémoires*? Que je l'aime orgueilleux, menteur peut-être, sûrement égoïste, et amoureux incorrigible, mais, aussi, père de cette mélancolie délicieuse, grâce à quoi la vie, en certaines heures, nous enivre douloureusement d'une fièvre affolante et amère... Bref, que, semblable au satyre chez les paysans de la fable, ma bouche souffle le chaud et le froid... Hélas! Sommes-nous certains que M. Jules Lemaître a raison? Sommes-nous certains que M. Jules Lemaître a tort? — « Où est la vérité? » demandait déjà — à peu près — l'infortuné et lâche Ponce-Pilate...

18 novembre 1912.

IV

HENRY ROUJON

UN LIVRE FRANÇAIS : DAMES D'AUTREFOIS

Parbleu, oui, livre français! et non point seulement parce qu'il est écrit dans cette merveilleuse langue classique que tous les efforts des novateurs, des illettrés et des métèques n'ont pu détrôner ou même affaiblir; mais, livre français, surtout, parce que son esprit appartient à la plus pure, à la plus vieillle essence de fine fleur de France... On éprouve, à lire M. Henry Roujon, après avoir lu certains auteurs, la même impression que donne l'entrée dans une belle allée ombreuse, au plus chaud de l'été, après la traversée d'une plaine suffocante et embrasée. On respire, on sent la bienfaisante fraîcheur envahir et soulever les poumons, on renaît à la vie...

*
* *

La lecture des *Dames d'autrefois* ne va pas néanmoins sans procurer quelques sensations contradictoires, et c'est un phénomène que j'ai remarqué chaque fois que j'ai eu le vif plaisir de parcourir — pour y revenir, toujours, après! — un de ces délicieux recueils de chroniques, intitulés tour à tour :

En marge du temps, *La galerie des bustes* ou *Au milieu des hommes*.

Tout d'abord, on en veut un peu à l'auteur d'avoir tant d'esprit. On lui en veut surtout de cette richesse quand on est critique littéraire, quand on est tenu par le devoir moral qui oblige le critique à parler des plus beaux livres, et que l'on redoute très légitimement la dangereuse comparaison que les lecteurs ne manqueront point d'établir entre cet esprit pétillant, savoureux, voltairien au bon sens du mot, qui semble illuminer toutes les pages du livre recommandé, et le pauvre style piéton, poussiéreux, clopinant, du critique bénévole. Tout cela est bien assez fâcheux.

Si l'on surmonte cette impression, — dans laquelle je chercherais vainement à vous dissimuler qu'il faut reconnaître une large part de maligne envie, — on se sent peu à peu envahir par un état d'âme et par des réflexions diamétralement opposés et délicieusement ingénus. On se confond, petit à petit, tout doucement, avec l'auteur lui-même et, à force de baigner dans cette atmosphère de vues caustiques, de rapprochements ingénieux et piquants, de pointes acérées et de traits savoureux, on a, finalement, l'illusion que l'auteur « a déteint » sur vous et que votre sève à vous-même est bien un peu pour quelque chose dans ce feu d'artifice, que votre verve joue je ne sais quelle partie mystérieuse et insaisissable dans ce concert captivant et d'une si mordante harmonie... Or, je sais parfaitement bien que ceci est pure illusion, — et le présomptueux lecteur n'a qu'à ouvrir la bouche ou à tremper sa plume dans l'encre pour se détromper aussitôt. Mais ne gardons-nous pas toujours la plus vive reconnaissance aux choses et aux hommes qui nous donnent une illusion?

*
* *

Si la question de savoir quelle forme de robe triomphera de la jupe-entrave et leur permettra, enfin, de marcher, agite les dames d'aujourd'hui, c'est, je suppose, parce qu'il faut toujours que nos délicieux démons femelles se préoccupent de quelque chose. Depuis le temps que leurs petites cervelles manœuvrent, travaillent et fument à découvrir quel ingrédient ou quel subterfuge amènera, entre leurs mains aux ongles rosés, le définitif écrasement de celui dont elles n'ont pas hésité, jadis, à subtiliser une côte essentielle, ces dames ont passé en revue et successivement enfourché tant de chimériques dadas qu'il ne leur en reste guère à essayer que de bien piètres et de tout à fait fourbus.

Les *Dames d'autrefois*, dont M. Henry Roujon nous parle avec cette pétillante malice que j'ai déjà dite et, de plus, avec une érudition enjouée, un sens informé et une documentation pittoresque dont je n'ai point parlé encore, ne furent pas moins tourmentées de désirs insatisfaits, de projets biscornus, d'appétits éveillés et de fringales amoureuses que ces bonnes petites qui ne demandaient naguère, pour être heureuses, que le droit de cacher leurs jolies jambes dans ces grotesques flûtes géminées où nous dissimulons la disgrâce et la défaveur des nôtres.

La pauvre Héloïse, qui ouvre la marche, se mourait d'amour, sous son voile de nonne, pour un homme de génie avantageux et sec, qui fut, en matière de sentiment, un cuistre parfait et un « n'importe quel homme ». Eléonore d'Este, dont la naïveté bêlante des générations a prétendu faire l'amante malheureuse du Tasse, était, dit M. Roujon, une princesse énergique et sèchement vertueuse qui préférait à l'amour la politique. Ne la plaignons

donc point, même si l'implacable biographe nous révèle que l'auteur immortel de la *Jérusalem délivrée* se consolait de cette préférence en sacrifiant à la Vénus ancillaire. Il est vrai que c'est pour nous dire, tout de suite après, dans une de ces voltes où son malin génie trouve sa joie, que tout cela n'est guère exact et qu'il faut restituer au poète son âme de chanteur et d'amant, de par la volonté même de M. Angelo de Gubernatis.

Quelle fut la préoccupation de Diane Salviati? Elle était belle comme on ne l'est peut-être plus. Agrippa d'Aubigné l'aima. Et son idée fixe, à elle, fut d'essayer d'aimer Agrippa, sans d'ailleurs y parvenir. Agrippa était brave, c'était un héros, il adorait Diane. Mais Diane, bien qu'elle liât parfois ses mains douces aux mains rudes du guerrier, et bien qu'elle poussât la bonne volonté jusqu'au baiser, en revenait toujours à murmurer à part soi : « Il ne me plaît point. » Connaissez-vous une réponse à faire à cette phrase marmottée par de jolies lèvres, en forme de moue? Moi pas.

Il paraît que la construction du Cours-la-Reine, cette enchanteresse promenade, est due à Marie de Médicis, qui fut, pour le reste, une dame d'une épaisse stupidité et colérique au point qu'en 1615, s'il faut en croire Arnauld d'Andilly, « la reyne » se trouva fort mal d'un grand flux de ventre qui la mena vingt-cinq ou trente fois avec du sang. On en attribua la cause à une colère qu'elle avait eue le jour précédent...

Quelle révélation sur Henriette Coligny, dénommée Iris en des vers quintessenciés que faisait sur elle Hercule de Lacger! Iris était immatérielle, croyait-on, et son amant se consumait d'amour platonique. Mais écoutez M. Roujon :

Il faudrait avoir un cœur de rocher pour ne point compatir au supplice enduré par ce modèle de conti-

nence. Trente-cinq sonnets témoignent qu'Iris demeura impitoyablement pure. Quant à son malheureux esclave, on l'imagine s'allant noyer au fond du Lignon grossi de ses larmes. La vérité est moins désolante. Iris et son poète, dans les loisirs que leur laissa la littérature, furent deux faibles créatures mortelles, enclines à la concupiscence. Ils firent l'un et l'autre dans leurs vers une telle débauche d'innocence qu'il ne leur en resta guère pour l'usage quotidien. Ce couple d'élégiaques était farceur.

Et dire que cette poétique personne devait finir par épouser un certain comte de la Suze, borgne et très ivrogne, auquel il arriva, au retour d'une ripaille, de tomber sur le chemin et de servir ainsi de boulevard à un troupeau de cochons. Il leur cria, comme ils lui passaient sur le corps : « Quartier, cavalerie, quartier! »

Ainsi M. Roujon, qui est un heureux et insouciant curieux, plein de sollicitude à découvrir l'homme vrai sous l'homme masqué, et la vieille délabrée sous la fourberie des fards, se divertit-il sans cesse à sonder les cœurs et les reins et à mettre à nu cette pauvre humanité couverte de misère, de pustules, et barbouillée de lie. Une courtoisie désuète n'a que faire dans les terribles déhabillages qu'il opère, et jugez-en plutôt. Voici le croquis badin qu'il trace de Christine de Suède :

La Sémiramis du Nord savait le latin, le grec, l'hébreu, l'équitation et la philosophie, mais elle était d'une laideur sordide et d'une héroïque malpropreté. Ses mains, aux ongles endeuillés, dissimulaient leur royale blancheur sous une couche épaisse de crasse; elle ne se peignait qu'une fois par semaine. Avec cela contrefaite, malsaine, rongée d'abcès, sottisière, injurieuse, cruelle, et un peu voleuse, car, en abdiquant, elle filouta les pierreries de la couronne. Elle avait des gentillesses inquiétantes. « Elle jurait Dieu, constate la Grande Mademoiselle, épouvantée; elle se

couchait dans sa chaise, jetait ses jambes d'un côté et de l'autre, les passait sur les bras de sa chaise. Elle faisait des postures que je n'ai jamais vu faire qu'à Trivelin et à Jodelet, qui sont deux bouffons. »

Joignons à ce croquis — conclut le terrible M. Roujon qui n'en a jamais assez! — cet autre témoignage contemporain : « La reine de Suède pue assez honnêtement pour obliger ceux qui s'approchent à se parer de la main. » N'importe, le *pur* républicanisme de M. Roujon est disposé à tout lui pardonner, — il dit *beaucoup*, mais nous entendons bien que c'est tout, — parce que, dans un intervalle lucide, cette peu attractive aliénée a écrit cette maxime : « Il y a une canaille de rois comme il y en a une de faquins. »

Pour nous, ce certificat de civisme ne réussira point à réhabiliter une princesse dont la préoccupation, principale et diverse, fut de collectionner les médailles, les tableaux, les livres rares et les jeunes gentilshommes robustes, et qui, de plus, voulut atteler à son char malodorant ce pauvre et grand Descartes, lequel consentit bien à marcher, mais non pas à danser. Pauvre grand génie, en vérité, qui s'en fut naïvement chez cette ogresse du Nord! Il vit de près cette bizarre créature dont l'assistance ressemblait à une bambochade de cauchemar. Il passa quatre mois effarés à cette cour démente. L'affreux monstre femelle — c'est M. Roujon qui s'exprime ainsi — le faisait venir à cinq heures du matin, par un froid glacial, pour parler de métaphysique. Il en mourut, et notre biographe, qui se fâche pour de bon cette fois, et bien à propos, fait remarquer avec une judicieuse colère que les caprices de cette vilaine bossue, en faisant mourir Descartes à cinquante-quatre ans, ont privé l'humanité d'on ne sait quels trésors de sagesse!

Il semblerait qu'à nous dévoiler les préoccupa-

tions de cette « métaphysicienne de carnaval », M. Roujon eût épuisé les couleurs les plus corrosives de sa palette et jeté ses coups de brosse les plus endiablés en travers d'un vilain visage de Dame d'autrefois? Erreur.

Nous avons mieux encore, et plus salé, je vous en préviens.

Faut-il y aller? Allons-y.

M. Henry Roujon, donc, pour bien nous prouver, apparemment, que l'ancien régime ne trouve aucune grâce imméritée à ses yeux de fureteur et de protagoniste du vrai, — *vitam impendere vero*, comme disait ce grand blagueur de J.-J. Rousseau, — M. Henry Roujon nous parle abondamment de *Liselotte*.

Où prend-il Liselotte?

Le chapitre qui lui est consacré débute par ce petit éloge de Mme Arvède Barine, en faveur duquel seul mon amitié inconsolée serait déjà disposée à voir un esprit juste, loyal et probe dans ce cinglant frondeur de ridicules qu'est M. Roujon :

Nous avons perdu récemment en Mme Arvède Barine — écrit-il — le plus loyal des écrivains féminins. Cette femme aimable et sérieuse était le type achevé de « l'honneste dame de lettres ». Ses livres resteront des modèles de saine philosophie et de gai savoir. On vient de publier celui auquel elle travaillait quand la mort l'a surprise; il était inachevé et une main amie a dû en écrire les dernières pages. Dans cette monographie de *Madame, Mère du Régent*, nous retrouvons toutes les fortes qualités de Mme Arvède Barine : la franchise, l'érudition sans pédantisme, la bonne humeur, l'indulgence d'une âme équilibrée, la belle santé de l'esprit et du cœur.

Je n'aurai jamais meilleure occasion, par ma foi, de rendre pleine justice, de mon côté, à M. Roujon et (si je corrige l'onction du mot « indulgence » en

jetant une poignée du poivre de l'impitoyable clairvoyance), il me suffira de reprendre, un à un, tous les éloges que l'auteur des *Dames d'autrefois* fait de Mme Barine, pour définir exactement les qualités dominantes et les mérites les plus attrayants de ces portraits féminins merveilleux de couleur et de vie.

Mais l'indulgence... Ah! l'indulgence n'est pas ici impeccable. Il lui arrive de se muer en vigoureuse satire, en cruauté piétinante, et d'autant plus meurtrière qu'elle garde, toujours en apparence, les formes d'un dilettantisme amusé et d'un souriant détachement. Voici que nous en revenons tout naturellement à Liselotte.

Liselotte désigne Elisabeth-Charlotte, lamentable patronne des Déracinées, qui fut la propre fille de l'Electeur Charles-Louis et de Mme l'Electrice, Charlotte de Hesse-Cassel, qui régnaient sur le Palatinat. La préoccupation de Liselotte fut de manger des saucisses et d'aimer de loin Louis XIV, pas autre chose. Voyons maintenant sa destinée et comment la nature l'avait armée pour cette conquête. Il convient de suivre M. Roujon pas à pas.

La nature, nous apprend-il, avait formé cette Allemande rougeaude pour une destinée de fermière, haute en couleur, forte en gueule, le cœur sur la main. Telle qu'elle, elle dut vivre dans les grandeurs. Liselotte n'eut jamais de chance. Il lui arriva tout d'abord le malheur dont une femme ne se console pas : elle était laide, d'une laideur comique. C'était de quoi pleurer toute une vie : elle prit le parti d'en rire. Son miroir lui montrait une naine, sèche comme un copeau, avec de petits yeux et un gros nez de travers. « Sa Grâce monsieur mon père m'a dit souvent que j'étais laide. J'en riais et je n'en ai jamais eu de chagrin. » A la fin de sa vie, lorsque sa laideur tourna au monstrueux, la bonne créature s'en amusa bravement : « Ma graisse est

mal placée, de sorte qu'elle me va mal. J'ai, sauf votre respect, un derrière effroyable, un ventre, des hanches et des épaules énormes, le cou et la poitrine très plats. Pour dire la vérité, je suis épouvantable, mais j'ai le bonheur de ne pas m'en soucier. »

La princesse palatine n'était pas encore ainsi faite quand elle fut fiancée au frère de Louis XIV, un être de sexe incertain qui mettait des rubans et se peignait les yeux. Liselotte n'était pas contente, estimant que « le meilleur mari ne vaut pas le diable ». Cependant, le garçon manqué et l'homme-femme, au moyen de concessions réciproques, parvinrent à devenir quasiment un ménage. Madame, glorieuse quand même d'être la belle-sœur du grand Roi, traita sans sévérité l'idiot pervers qui lui servait de mari de temps en temps. Après la naissance d'un second enfant, Monsieur fit à sa femme la proposition de deux appartements séparés. Elle lui répondit : « Oui, de bon cœur ». Elle ajoute : « Et nous demeurâmes fort satisfaits l'un de l'autre ». Elle expose ses raisons, qui sont valables : « Il était extrêmement désagréable de dormir avec Monsieur; il ne pouvait pas souffrir qu'on le touchât pendant son sommeil, de sorte que j'étais obligée de me mettre tout au bord et qu'il m'est arrivé bien des fois de tomber comme un sac. »

Voilà, désormais, Madame livrée à une existence austère, hargneuse, et son humeur, tout naturellement, dévie en haine moqueuse contre les Français chez qui elle vit en exilée. Mais, ici, M. Roujon, qui l'a ménagée fort jusqu'en cet endroit, la prend sévèrement à partie :

Ce serait en vérité trop facile, dit-il, de lui rendre moquerie pour moquerie. Ce que cette noble princesse dégage pour l'irrespectueuse postérité, c'est un comique débordant. Elle chassait à courre : on imagine la silhouette d'amazone dont elle affligea nos paysages

forestiers. En se plaignant sans cesse, elle jouissait, bon an mal an, d'un revenu équivalent à deux millions de notre monnaie. Elle jouait gros jeu. Cependant, des nostalgies lui revenaient de la campagne du Palatinat et de la vie frugale : « Mon Dieu! que de fois j'ai mangé des cerises dans la montagne, à cinq heures du matin,, avec un gros chiffon de pain. J'étais alors plus gaie qu'aujourd'hui. » A Versailles ses menus étaient plus compliqués. Pour un seul dîner, « trois potages, un quartier de veau, une entrée de trois poulets, une pièce de mouton haché, un cochon, deux chapons, deux bécasses, trois poules et trois pigeons. » Rien, d'ailleurs, ne la réconcilia avec notre cuisine. Elle fit venir des saucisses et des boudins de la patrie perdue; elle en mangeait à crever, et certaines de ses indigestions épouvantèrent la Cour : « J'ai tellement affriandé ma gueule allemande à la nourriture allemande, qu'il n'y a pas un seul ragoût français que je puisse souffrir. »

Tout a été dit sur la sauvagerie empestée que cachaient les splendeurs de Versailles. Est-ce de la grossièreté des mœurs françaises que se plaignait Madame? A peine eut-elle pénétré dans ces écuries d'Augias qu'elle « en remit », et à pleines mains. Cette honnête personne aimait les ordures, la plaisanterie scatologique, les propos obscènes. Les incongruités sonores lui procuraient d'innocentes joies. « Mgr le Dauphin et moi nous avons souvent parié à qui en ferait le plus et nous nous en sommes très bien trouvés. Pour ces sortes de choses, tout dépend de la manière de s'y prendre. »

J'ignore tout à fait le sens cabalistique de cette dernière observation, variante inattendue du célèbre « Il y a la manière » du prince d'Aurec. Mais j'imagine que mes jolies lectrices trouveront qu'en voilà assez, que la raclée est suffisante et qu'il est inutile, désormais, de rechercher encore quelles furent les préoccupations, plus relevées et plus dépendantes d'Ariel que d'Eole, — espérons-le, — des autres Dames d'autrefois...

*
* *

Il est loisible à chacun, en lisant le dernier volume de M. Henry Roujon, d'admirer combien adroitement, la plupart du temps, le spirituel écrivain se substitue à l'auteur dont il nous parle et comment il accapare pour lui tout l'intérêt du lecteur. Il est heureux, sur ce point, qu'il ne soit pas critique, mais chroniqueur. Le critique ne peut se permettre, sous peine de pratiquer une petite traîtrise assez rosse, ces jeux exquis et malicieux du chroniqueur. Au début de son article, celui-ci nous fait grand éloge ou sévère décri de l'auteur au livre duquel il vient accrocher sa chronique. Mais vous n'avez pas lu dix lignes de celle-ci, que vous avez tout oublié de l'auteur étudié, pour ne songer qu'à goûter l'esprit incisif et prime-sautier de M. Roujon, à admirer sa documentation pittoresque, à vous pâmer devant sa philosophie enjouée, sa morale aimable et son observation prespicace.

Quel délice, d'ailleurs, que cette philosophie, et quelle saveur dans les rapprochements ironiques et piquants qu'elle opère sans cesse entre les temps abolis et notre époque!

On a dit, écrit, par exemple, M. Roujon, qu'Antoine de la Salle, moitié courtois, moitié polisson, résumait dans son œuvre, faite tour à tour d'idéalisme et d'ironie, les troubles d'une époque fatiguée. Il nous est recommandé de voir en lui l'interprète d'un monde finissant. J'entends bien, mais, depuis qu'il y a des époques, elles sont fatiguées, et tant qu'il y aura des philosophes, ils se croiront toujours à la fin d'un monde. Ah! qu'un romancier du quinzième siècle est donc quelqu'un de semblable à nous!

Plus loin :

Le monument qu'on élève au bon gentilhomme de lettres Honoré d'Urfé a l'heureux privilège de ne point exciter de mauvaises passions. L'*Astrée* est assurément, de tous les livres de la littérature française, celui qui nous divise le moins. Manifester en l'honneur du père de l'héroïsme pastoral constitue un acte de la plus parfaite innocence. On imagine mal des sociétés de gymnastique ou des syndicats défilant devant l'image d'Honoré d'Urfé; moins encore un ministre exposant son programme de réformes au pied du monument. C'est ce caractère d'inutilité idéale qui a donné tant de charme à cette exemplaire solennité. Seuls, les romanciers à gros tirages seraient en droit de s'abandonner à des pensées amères. Trouveront-ils jamais une raison meilleure de méditer sur la vanité du succès?

Ailleurs encore, ce trait qui est du meilleur Voltaire et de la plus cinglante ironie en pattes de velours :

Une enquête est ordonnée. Il semble bien que Louvois étouffa l'affaire. Le petit colonel resta à Strasbourg, parce qu'il avait une mère influente au ministère. Telle était l'immoralité de l'ancien régime.

Je viens de nommer Voltaire et peut-être serait-ce ici l'occasion d'indiquer que, si tolérants que M. Roujon et moi nous soyons, il y a pourtant des nuances entre nos idées et de la disparité dans nos philosophies.

L'auteur nous parle quelque part de Voltaire avec une inquiétante tendresse : « Voltaire n'aurait-il plus d'influence sur le conseil municipal et serait-il vrai qu'il se démode? Ce serait infiniment triste et tout à fait désastreux. En une heure de dandysme maussade, Baudelaire a dit : « J'en veux aux Français de « ce qu'ils ressemblent tous à Voltaire. » Sauf respect, ce rare poète a proféré ce jour-là une sottise impie. »

Or, si je prise infiniment l'esprit et le style de Voltaire, ce n'est certes pas là une divinité qu'il faille admirer en bloc, et je ne trouverais aucunement désastreux que les conseils municipaux se libérassent du joug voltairien, étant donné qu'ils s'inspirent précisément toujours du plus mauvais et du plus inacceptable Voltaire!

Et ma surprise grandit lorsque j'entends M. Roujon, après avoir proféré que « les affaires de la famille française iraient bien mal le jour où nous cesserions de vouloir ressembler à ce grand-père-là », conclure que Voltaire avait, comme les Parisiens, une mauvaise tête et un excellent cœur. « Sa bonté — se hasarde-t-il à dire — pour manquer de bonasserie, n'en fut pas moins exquise et profonde... Il a été jeune, joli garçon, tendre ami, aimant, indulgent et poète ému. Sa vingtième année est quelque chose d'admirable; il ne faudrait pas nous défier de dire : d'attendrissant... »

J'étais fort courroucé, je l'avoue, après avoir lu ce petit morceau de bravoure, et j'en voulais presque à M. Roujon de s'offrir notre tête à ce point. Mais voici qu'à la page 160 des *Dames d'autrefois*, et à propos d'une sorte de pitre berné que fut M. de Chabanon, je rencontrai cette appréciation, beaucoup plus proportionnée, plus avisée et plus humaine, à vous parler franc :

Le patriarche l'avait pris en gré et le traitait « d'aimable enfant de Polymnie ». Chabanon reste un témoin à consulter dans le chaos contradictoire des dépositions relatives au caractère de Voltaire. Ce qui le frappait chez son glorieux hôte, c'était la bonté : nous n'avons pas dit que Chabanon fût psychologue.

A la bonne heure! et il n'est, après tout, rien de tel que de s'entendre...

Un semblable heureux retour se produit à propos de la Révolution, que M. Roujon me permettra d'ai-

mer plus modérément que lui-même, sur cette considération qu'elle a ruiné provisoirement pas mal des miens.

« Il se trouve des personnes distinguées, écrit-il quelque part, pour regretter que la Révolution française se soit produite... C'est une opinion des plus élégantes. Elle a ce mérite d'être parfaitement inoffensive. Il lui arriverait de triompher que les choses demeureraient telles quelles : cela suffit à la faire considérer sans colère. »

Vous entendez sans doute ce persiflage à badine, qui a tout au moins le mérite de nous renseigner exactement sur les opinions de l'auteur, s'il témoigne par ailleurs d'une générosité médiocre à l'égard des réactionnaires vaincus.

J'en avais conclu avec chagrin et, derechef, avec une certaine animosité contre M. Roujon, que celui-ci gobait la Révolution *en bloc*, avec la Terreur et toutes les jolies bêtes féroces à tête de singe qui pullulèrent du temps que fonctionna la sainte guillotine.

J'errais, une fois encore, j'errais, et j'ai bien dû le reconnaître en lisant ce passage dans un excellent chapitre sur Mme du Barry :

Ce procès est d'une légalité irréprochable : il s'explique, il ne s'excuse pas. L'Anglais Greine, « citoyen des Etats-Unis », qui fit son affaire particulière de l'arrestation de la malheureuse, est bien le type accompli de ces lâches drôles qui souillèrent de leur zèle la Révolution. Quel terrible « fichard », et de quel ton il parlait aux tièdes!

Mais j'ai compris, surtout, que M. Roujon était plus clairvoyant que je ne le pensais, quand j'ai lu ceci, dans le chapitre sur Thérèse de Stainville :

On chanta un *Te Deum*, on tira quarante coups de canon, on illumina. En guise d'intermède, quelques

citoyens intrépides visitèrent le château et exercèrent de patriotiques reprises sur la vaisselle d'argent de la famille Grimaldi. *Qui oserait dire que ce n'était point là une révolution dans les formes?*

Plus de doute possible! Si M. Roujon connaît bien mal les Bollandistes, puisqu'il parle en quelque endroit de « fades légendes, fabriquées selon leurs méthodes », nul ne pourrait lui en remontrer en matière de psychologie de la Révolution. Et ceci nous console de cela!

19 mars 1911.

V

JULES BERTAUT

LA JEUNE FILLE DANS LA LITTÉRATURE FRANÇAISE

Toutes les vieilles dames de la création se tuent à nous répéter qu'il n'y a plus de jeunes filles. Certains moralistes, nonobstant, soutiennent au contraire que la jeune fille n'existait guère avant le vingtième siècle, ou, tout au moins, avant la seconde partie du dix-neuvième siècle. Ils entreprennent de le prouver par l'histoire littéraire, qui reflète toujours, selon eux, l'histoire des mœurs. Nous tenons le plus curieux, le plus intéressant, et peut-être le plus habile de ces esprits paradoxaux. C'est M. Jules Bertaut, qui vient de publier chez Louis Michaud, à Paris, un livre alerte, instructif, nourri de faits et d'idées sur *la Jeune fille dans la littérature française*. Ne laissons point passer cette aubaine et demandons à cet intelligent lettré quelques lumières sur la question.

M. Jules Bertaut s'est occupé successivement de la jeune fille dans les mœurs et dans la société, et de la jeune fille telle qu'elle est décrite dans les œuvres littéraires. Il ne s'est point borné à prendre quelques œuvres où passent des silhouettes de jeunes filles plus significatives, plus attachantes, plus originales que d'autres, et à résumer pour nous le sens et le dessin de ces œuvres. Chacun de ses chapitres mêle à l'examen des ouvrages littéraires une sorte d'analyse psychologique, fouillée et vivement con-

duite, de la jeune Française de l'époque décrite dans ces ouvrages. Il résulte de cette méthode des considérations ingénieuses encadrant des profils savoureux ou des portraits fort piquants. Mais c'est au dix-neuvième siècle surtout que M. Bertaut a demandé les éléments de sa consciencieuse étude.

*
* *

C'est pour le dix-neuvième siècle qu'il se montre le plus juste, le plus averti, et je pense bien qu'aucune face de son sujet ne lui a, dans l'étude de cette époque, échappé. Toutefois, il débute par un chapitre sur la jeune fille au dix-septième siècle. Disons, de suite, avec M. Emile Faguet, que M. Bertaut n'a pas rendu plein hommage au génie de Molière, en contestant que le théâtre de ce dernier renfermât un seul type véridique et complet de jeune fille. La jeune fille n'existait pas au dix-septième siècle, dit-il. C'est à peine si Fénelon, dans son *Traité de l'Education des filles*, et Mme de Maintenon, en créant Saint-Cyr, ont pu révéler à leur temps tout ce que cet être infiniment séduisant et curieux qu'est une jeune fille peut éveiller d'idées, demander de soins, solliciter d'inquiétudes et d'amour. Est-il absolument exact de dire — sans parler de Molière qui, précisément, eut le génie de créer des types de jeunes filles lesquels sont et seront de tous les temps — que le dix-septième siècle se désintéressa à ce point de la jeune fille? Je pense bien que oui, et les raisons qui, d'après M. Bertaut, expliquent cela, semblent assez plausibles. Dans la famille, la jeune fille vit alors écrasée sous le principe d'une autorité paternelle et maternelle si lourde qu'elle devient meurtrière de la tendresse... Et, cependant, Mme de Grignan...? Au couvent, — je ne parle pas de l'école, dont les maîtresses, nous dit, assez gratuitement d'ailleurs,

M. Bertaut, sont ivres, la plupart du temps, à rouer de coups leurs élèves, — au couvent, la jeune fille suit un régime dur, infiniment laborieux, avare de distractions et de joies. C'est un être inconsistant, tapi dans l'ombre, sorte de jouet pour les grandes personnes tant qu'il demeure un enfant, objet encombrant dès qu'il grandit et dont on a hâte de se débarrasser aussitôt qu'on le peut... Le silence de la littérature sur le compte de la jeune fille du dix-septième siècle s'explique dès lors aisément. Mais, toutefois, il y eut Armande, Angélique, Henriette... et Agnès...

*
* *

La grande idée de Fénelon avait été de traiter la jeune fille non plus comme un être négligeable, mais comme une personne, ayant des droits et des devoirs, occupant dans la famille une certaine place, appelée à occuper dans la société une place plus importante encore, et éduquée comme telle.

Le dix-septième siècle semble — si l'on en croit les littérateurs — vouloir s'attacher à réaliser ce beau plan. Mais, si l'on consulte les mémoires et les documents de l'époque, il n'apparaît guère que rien eût changé dans la pratique en matière d'éducation, et il semble que le sort de la jeune vierge française soit aussi falot et aussi lamentable que par le passé. La sévérité des couvents ne s'est pas attendrie et, comme exemple, M. Bertaut emprunte à M. Léo Claretie une anecdote que je lui subtilise à mon tour :

A Port-Royal, une petite pensionnaire avait volé un écu. Elle est condamnée à être pendue dans un panier attaché au plafond avec une poulie. Pendant ce temps toutes ses camarades et les religieuses défilent dessous en chantant le *De Profundis*. Spectacle effroyable qui devait laisser un souvenir poignant

dans la mémoire de ces enfants. En arrivant sous le panier, la future maréchale de Beauvau, fille du duc de Rohan-Chabot, crie à la victime :

— Es-tu morte?

— Pas encore, répondit celle-ci.

Plaisanterie atroce dont les deux gamines se souviendront éternellement. Plus tard, dans le monde, elles se plaisent à se rappeler ces paroles fatidiques : « Es-tu morte?... Pas encore. »

En 1793, montant sur l'échafaud, elles se retrouvèvent pour la dernière fois au pied de la sinistre machine. La maréchale de Beauvau devait être exécutée la seconde. A peine sa compagne avait-elle gravi les marches du supplice :

— Es-tu morte? lui cria-t-elle avec un sourire atroce.

— Pas encore, répondit l'autre, tandis que Samson l'entraînait.

M. Bertaut esquisse de délicats croquis de la jeune fille, d'après Marivaux, Sedaine, Bernardin de Saint-Pierre — et même d'après Laclos et Jean-Jacques Rousseau. L'analyse du théâtre et des romans de ces écrivains nous indique quels éléments commencèrent à être retrouvés et définis dans l'âme et dans le caractère des jeunes filles, sitôt que les artistes se mirent à les observer : l'élégance, le goût du plaisir, la sensibilité et, enfin, l'esprit de décision et la personnalité. Dancour, Sedaine, Laclos, Marivaux donnent à leurs héroïnes ce sentiment de sensualité qui restera la marque formidable du dix-huitième siècle : sensualité, esprit, adresse. Bernardin de Saint-Pierre, cependant, écrit *Paul et Virginie*, tableau décent, ingénu et touchant des amours les plus pures. Et ces contradictions apparentes, voilà tout le dix-huitième siècle, dit M. Jules Bertaut.

Car, si le couvent reste dur et même insoucieux des ablutions, la maison paternelle s'est ouverte au luxe et l'enfant participe de ces soins délicats presque outrés. Avec le luxe, le goût du plaisir, des

amusements mondains, envahit le siècle, et la jeune fille livresque reflétera ces deux faits caractéristiques. Les œuvres de Marivaux et de ses contemporains nous exhibent donc d'élégantes poupées, vaniteuses, séduisantes, coquettes et spirituelles. Jean-Jacques Rousseau va les rendre « sensibles », car c'est bien lui qui a imbu les hommes de son époque de cette « sensibilité » spéciale envisagée comme une sorte de devoir qui s'imposait en certaines circonstances, devoir de vibrer, de s'exalter, d'éprouver à l'excès l'émotion et de la trahir au dehors par des phrases éloquentes, emphatiques, sublimisantes. De la sensibilité et de la coquetterie au libertinage la distance est courte, et voici la Cécile Volanges des *Liaisons dangereuses* expliquée. Mais à cela ne se borne point la transformation opérée dans la jeune fille, car, au terme du siècle, un inattendu et tout nouveau esprit de décision volontaire et raisonnée apparaît dans la Silvia des *Jeux de l'amour* ou dans Marianne. C'est individuel, c'est exceptionnel, c'est une indication seulement, mais singulièrement révélatrice. La jeune fille du dix-neuvième siècle va naître.

*
* *

Le chapitre consacré par l'auteur à étudier « la jeune fille du romantisme » est l'un des meilleurs et des plus approfondis de son livre. Il a bien vu ce qu'étaient les vraies jeunes filles de l'époque romantique; il a démêlé parfaitement que Chateaubriand ne s'est guère décrit que lui-même dans *Atala*, que Graziella et Laurence, pour séduisantes qu'elles soient, ne sont pas copiées sur le vif de la réalité, mais qu'elles sont nées tout entières de l'imagination de Lamartine; et, s'il n'a peut-être pas été complètement juste à l'égard de George Sand, parce qu'il est

parti de l'idée un peu préconçue que les vierges de G. Sand devaient être forcément trop mûries et trop femmes déjà, il a signalé ingénieusement quel magnifique symbole de la jeune fille l'auteur de *l'Art d'être grand-père* a créé quand il jeta dans les braises des *Misérables* la touchante figure de Cosette.

Quant à Musset, il orne la jeune fille d'un charme que ses prédécesseurs n'avaient pu lui donner : c'est la grâce ailée, le pittoresque de la fantaisie, une sensibilité infiniment délicate et vibrante. D'une élégance raffinée, Camille, Cécile, Ninon, Déidamia, Rosette, l'emportent sur leurs rivales shakespeariennes, dont elles se rapprochent tant d'autre part. Et combien elles sont amoureuses! d'un amour ingénu, naïf et frais, bien autrement difficile à décrire que la sensualité assez animale des héroïnes du dix-huitième siècle. M. Bertaut définit exactement la Camille d'*On ne badine pas avec l'amour* et il semble, en la définissant, analyser et dessiner toutes les jeunes filles de Musset :

C'est la jeune fille qui est encore une enfant et qui n'est pas tout à fait une femme, la jeune fille émancipée du couvent depuis hier, qui ne savait rien du monde à l'instant et que l'on vient de renseigner à la minute même, la jeune fille étonnée et étourdie, mais qui sent déjà sa force, qui vient de mesurer la force d'autrui, la puissance du mal qui est dans le monde, et qui, effarée, se rejette soudain en arrière pour retourner dans son refuge.

Ce n'est pas à proprement parler la jeune fille du romantisme, cet être séduisant et délicieux, c'est la jeune fille de tous les temps, c'est la femme éternelle, que le génie de Musset a découverte et tirée de sa gangue.

Combien elle diffère de certaine jeune fille romantique, caricaturale et poncive, que nous ne voyons qu'éplorée et fatale, la lyre aux doigts et les yeux au

ciel, semblable et identique à toutes ses sœurs, d'une féminité trop précoce et trop tragique, prompte aux soupirs, aux sanglots, au « don des larmes », attendrie, enfin, dans un « boncœurisme » perpétuel!

Ecoutez Léon Gozlan, railleur impitoyable :

La demoiselle Jeune-France avait les dents azurées, les cheveux blonds ou cendrés, l'œil transparent. On mesurait son âge professionnel de quatorze à trente; toutefois il y avait des Jeunes-France précoces, qui avaient fait leur « fantastique » à douze ans; il y en avait de caduques qui parlaient des baisers d'Ariel à quarante-cinq et qui mâchaient de la pâte balsamique. On se faisait appeler Adda ou Sapho et l'on mettait du fard.

La toilette de la demoiselle Jeune-France devait être négligée. Chapeau de paille tremblant noué par un ruban fané, claquant au vent du matin ou à la brise des grèves. Pâle et rose à la fois, sa collerette pleurait sur son cachemire, son cachemire pleurait sur sa robe, sa robe sur ses jambes; elle pleurait sur tout...

Son bras cherchait toujours une lyre, son pied une feuille sèche, son œil un oiseau dans l'espace, ou un homme. L'homme c'était l'ange tombé, c'était le Satan de Milton ou de Klopstock. Mais, vienne l'ange tombé, elle le ramassera, et l'on verra si elle l'aime!...

Arrêtons cette citation, assez piquante au demeurant, et qui, du moins, aide à nous faire connaître comment on frappait les raseuses avec des fleurs, à la bonne époque...

*
* *

Avant d'arriver à la jeune fille dans la société moderne, M. Jules Bertaut s'attarde assez complaisamment encore à Balzac et au second Empire.

Balzac n'a jamais passé pour un très grand peintre de la jeune fille, bien qu'il ait créé Eugénie Grandet, Modeste Mignon et Ursule Mirouet. Et cela tient peut-être à l'uniformité apparente de ces figures, qui, toutes, sont douloureuses, mêlées à des événements tristes, associées, modestes et décentes, à des ruines, des faillites, des crimes, des douleurs imméritées. Toutes sont donc peintes en grisaille, un peu floues et molles, et les voilà, malgré leur charme, qui nous apparaissent conventionnelles et dolentes. M. Bertaut explique bien que ces innocences persécutées, ces vertus aux prises avec le vice, ces virginités polluées rentrent dans le cadre et dans la loi de l'œuvre balzacienne. La pitié est absente de cette œuvre, qui est un drame dont tous les acteurs se livrent une bataille implacable, où toutes les passions se déchaînent, où tous les appétits se débrident. Il faut vaincre ou mourir, tuer ou être tué, et parce qu'elles sont innocentes, vertueuses et pures, les jeunes filles de Balzac sont des victimes nées. De là, comme l'a bien vu encore l'auteur de *la Jeune fille* dans la *littérature*, la grandeur de ces figures en apparence si uniformes :

Il y a de beaux cris à laisser échapper dans la douleur, et la souffrance n'est-elle pas la seule école où se puissent former les âmes vraiment grandes?...

Observons aussi qu'elles se transforment merveilleusement par l'amour, comme *Ursule Mirouet*, *Eugénie Grandet*, *Modeste Mignon* le démontrent à l'évidence. Et cet amour, en excitant leur énergie, les arme pour la vie et leur donne cette vitalité qui leur faisait défaut. Si, au surplus, ces héroïnes manquent, malgré tout, d'une originalité bien tranchée, c'est que la jeune fille de l'époque balzacienne n'était pas encore personnelle.

Il était réservé à Jules Sandeau, dans la célèbre

figure de *Mlle de la Seiglière*, de créer un nouveau type littéraire de jeune fille. C'est la première fois qu'une jeune fille passe à l'avant-plan d'une œuvre, devient le centre de l'action, le personnage principal d'un roman.

Certes, Mlle de la Seiglière, ce n'est pas encore, comme la Renée Mauperin des Goncourt, une jeune fille qui s'éveille à la vie sociale et qui manifeste sa personnalité sous toutes les formes. Toutefois, quelle différence déjà avec les temps antérieurs où la jeune fille vit dans l'ombre familiale, est un reflet pur et simple du gynécée!

Désormais, — dit M. Jules Bertaut, et il le prouve en nous citant les héroïnes de Sandeau, de Taine, de Meilhac, des Goncourt, de Feuillet, — désormais la jolie niaise du dix-septième siècle, la commère du dix-huitième, si fine mais si dénuée d'instruction, la plaintive et sentimentale pleureuse de la Restauration vont faire place au petit être nerveux, capricieux, volontaire, entêté, amusant et désespérant, rageur et bon enfant, insupportable et délicieux, naïf et malicieux, vraie femme et vrai enfant, petit démon déchaîné dont l'autoritarisme s'accroîtra de jour en jour, et qui deviendra peu à peu la jeune fille telle que nous la connaissons.

On voit de quelle importance l'époque du second Empire, où nous sommes arrivés, est pour l'étude de l'évolution suivie par le type virginal dans la société et dans la littérature. Il subit l'influence du temps et, perdant ses airs de langueur romantique, il est touché par le réalisme. La nervosité et l'esprit de volonté deviennent ses caractères dominants. Sa nervosité ne se traduit plus par des langueurs mais presque par des névroses, c'est-à-dire par une fantaisie tintamaresque et par ce que l'on a appelé *le Diable au corps*. Renée Mauperin, pour qui M. Bertaut professe un enthousiasme peut-être excessif, a

réalisé le plus exactement ce type, de même qu'Augier, Dumas fils, les Goncourt encore ont mis l'esprit de volonté parmi les armes primordiales de leurs héroïnes, et que les jeunes filles de ce tendre Octave Feuillet nous livrent les silhouettes les plus significatives des femmes chez qui les nerfs dominent les sens, au point de nous sembler aujourd'hui se rapprocher de l'hystérie; et cette constatation serait bien imprévue si nous ne savions qu'Octave Feuillet écrivait à l'époque « où le règne du fait scientifique commence à s'ouvrir, où l'on aperçoit derrière les individus les réalités et les tempéraments, où le déterminisme étroit va être de rigueur chez les artistes et les penseurs ».

*
* *

Remarquez-vous comment, peu à peu, nous avons rejoint la jeune fille d'aujourd'hui, annoncée, préparée et déjà, pourait-on dire, en puissance dans la jeune fille du second Empire? Nous abordons ainsi la partie principale du livre de M. Jules Bertaut, et la plus étendue. On me permettra de m'en tenir, ici, à l'indication de quelques vues capitales.

Nous rencontrons d'abord certaines héroïnes qui sont des lutteuses, qui s'adonnent crânement à la chasse au mari, avec toutes les qualités et tous les défauts que fait naître la lutte ardente chez les individus :

Du lutteur elles ont le beau sang-froid, le coup d'œil professionnel, la vivacité de l'attaque, la promptitude de la riposte, l'entrain aussi et la vitalité profonde.

Elles sont égoïstes, parbleu, comme on l'est dans la lutte; sèches, ainsi qu'il convient à un adversaire qui se trouve en face d'autres adversaires; sans élans

irraisonnés, sans générosité inutile, comme il faut dans un combat.

Ne leur reprochez ni la mesquinerie de leurs sentiments, ni la férocité de leur cœur. Ce sont des amazones sur le sentier de la guerre, qui, mieux que leurs frères, ont compris, médité et accepté cette atroce formule de la lutte pour la vie imposée par les conceptions du jour.

Petits animaux féroces, rageurs, dangereux, séduisants du reste, par leurs griffes acérées que vous pouvez craindre, mais auxquels il nous faut pardonner, car leur égoïsme ne vient pas d'elles-mêmes, mais des conditions sociales dans lesquelles elles se trouvent, leur férocité a une excuse, leur irrespect est un besoin...

Ciel! direz-vous, est-ce là la jeune fille d'aujourd'hui, et nous faudra-t-il vivre parmi ces petits monstres jolis?

Rassurez-vous, cette génération redoutable, mais heureusement circonscrite, représente une jeune fille d'aujourd'hui, mais non *la* jeune fille d'aujourd'hui. Elle représente une variété limitée de l'espèce jeune fille parisienne. C'est la vierge — si l'on peut dire — de Gyp, de Lavedan, de Maurice Donnay.

Notez, toutefois, que, si elles exaspèrent certains défauts et si elles outrent certaines particularités, elles se rattachent cependant très nettement à la génération de nos jeunes filles modernes, importantes, indépendantes, compliquées, infiniment variées, assez sèches, telles que l'instruction généralisée et surtout l'esprit de la méthode de l'enseignement contemporain les ont faites. Eloignée de la famille par l'institution des lycées, habituée dans sa solitude morale à prendre conscience de ce qu'elle est, rebutée du côté sentimental par l'autorité et le ton des maîtres qui font appel à sa raison plus qu'à ses sens et qui l'invitent à réfléchir, à penser, à observer, à avoir une vision directe des choses, la jeune fille se dresse

à voir la vie telle qu'elle est, à avoir une volonté, et, conséquemment, à se rebeller, ce qui jamais ne lui fût venu à l'esprit jadis.

Joignez à ce fait de l'instruction intense l'abaissement progressif de la puissance paternelle, qui coïncide avec le développement de l'individualité de la jeune fille, l'irrespect qui s'en suit, l'idolâtrie dont elle est l'objet, et non seulement dans la famille, mais dans le monde dont elle est devenue un personnage important et principal, et vous comprendrez aisément que ces petits êtres faibles, malléables et vaniteux, en soient très vite venus de l'irrespect à la sécheresse du cœur, à la vanité dévorante, à la coquetterie exterminatrice. Le livre de Daudet, *Rose et Ninette*, en présente un tableau véridique et presque effroyable, et sans aller jusqu'aux petites canibales de Lavedan, d'Abel Hermant et de Gyp, il y a dans les silhouettes si exactes, si vécues, si ressemblantes, tracées par André Lichtenberger de chers petits anges qui sont des monstres pour le calcul, l'égoïsme, la rapacité et l'arrivisme carnassier. C'est que, chez la jeune fille d'aujourd'hui, et chez la Parisienne surtout qui devance toujours, la tête froide gouverne les sens, et l'esprit critique d'une expérience trop précoce tue les enthousiasmes et les admirations.

M. Jules Bertaut n'est guère optimiste sur ce sujet, et c'est sans barguigner qu'il déclare la jeune Parisienne dure et cynique comme notre temps, car « jamais siècle ne fut plus cruel, plus exigeant, plus abominablement terre-à-terre et égoïste que celui-ci ».

« Trop de comédies et de tragédies se sont déroulées non loin d'elle et souvent même sous ses yeux pour qu'elle n'en ait point recueilli instinctivement ce qu'elle appelle la moralité : à savoir, l'égoïsme qu'il faut manifester en toutes circonstances, l'hypocrisie dont il convient de s'entourer, la sécheresse d'âme qui fait qu'on ne s'embarrasse de rien. »

La jeune fille de province, en face de cette affiche de Chéret, indiscrète et voyante, suspend le pastel délicat, fin, attristé pourtant, de ses traits résignés.

Francis Jammes, René Boylesve — auxquels j'ajouterai Jacques des Gachons et Henry Bordeaux, que M. Jules Bertaut a fâcheusement oubliés (songez à *Mlle Guibert*, à *la Petite Mademoiselle*, à *Mlle Roquevillard*, au *Paon blanc*, etc.) — sont les peintres savoureux et originaux de délicieuses créatures plus compliquées que l'on ne croirait au premier abord. Quant à René Bazin, qui croirait que M. Bertaut l'a écarté aussi? La jeune fille de province, sous l'apparence douce, résignée, discrète, porte une âme féconde en ressources et un cœur mystérieux. Par là elle est profondément originale et personnelle, à l'opposé de ce qu'imaginent les badauds de courte vue.

Tendres, délicates, sensitives, ardentes d'imagination, farouchement repliées sur elles-mêmes et rêvant d'une vie secrète plus importante que la vie réelle, telles nous apparaissent les héroïnes attendrissantes de Francis Jammes, Clara d'Ellébeuse, Almaïde d'Etremont, Laure d'Anis, et, sans qu'elles aient de réalité crue et directement observées, elles auront fortement influencé, de dessous leurs voiles imprécis et fantomatiques, toute une génération de poètes, d'artistes et de romanciers.

Par contre, non moins captivantes tout en étant très réelles et observées directement, s'avèrent les jeunes filles bien ou mal élevées de René Boylesve, et surtout Geneviève, la nièce de Mlle Cloque, et Madeleine, « la jeune fille bien élevée ».

Celles-ci sont exquisement, profondément sensibles, et refoulent des ardeurs foudroyantes de sincérité dans un cœur que vinculent les mœurs conventionnelles ou hypocrites de la province. Si Madeleine, sacrifiée, résignée, lasse, couronne une jeunesse incomprise et détournée de sa voie, par un

mariage de rencontre, elle n'en demeure pas moins comme un type impressionnant de la jeune fille provinciale d'aujourd'hui. « Toute la douleur muette des âmes sacrifiées qui souffrent dans l'ombre et le silence, ce type l'a exprimée, et aussi toute la joie intérieure de ces mêmes êtres de s'éveiller à la vie, de se sentir sentir, de se sentir penser. » Et plus et mieux que la jeune provinciale, c'est peut-être la jeune fille d'aujourd'hui tout entière que M. Boylesve a portraiturée là...

Nous ne pouvons songer à passer en revue, avec M. Jules Bertaut, les innombrables types littéraires que nos écrivains ont créés pour incarner l'infinie variété de la jeune fille moderne. Nommons seulement l'enfant de la nature, cette Claudine, de Willy, spontanée, ironique, bonne, si amoureuse des bois et du sol natal, mais absolument amorale. M. Bertaut l'a peut-être louée à l'excès et a certainement eu tort de ne pas séparer *Claudine à l'école* — qui est exquise — des Claudine ultérieures qui, si fréquemment, nous donnent des haut-le-cœur; nommons les intellectuelles tristes et les maladives tragiques de Bourget, les sensuelles de Marcel Prévost et ses demi-vierges restées trop célèbres, les bohèmes de Marni, les orgueilleuses et les anarchiques, comme la Julie Monneron de l'*Etape;* nommons encore les révoltées de Brieux et de Marcelle Tinayre, celles de Jules Lemaître, de Pierre Wolf et de Gaston Leroux (*le Lys*) et notons que, commencée par une révolte saine de la conscience, l'évolution du type de la rebelle s'achève logiquement par un appel à l'instinct et à l'animalité pure. Avec la *Blanchette* de Brieux, que suivirent les héroïnes de Gabrielle Reval et de Colette Yver, nous arrivons aux intellectuelles professionnelles, et la victoire du tempérament féminin sur la déformation professionnelle est fort justement marquée dans ces dernières œuvres. Peu réussie par ceux de nos

romanciers que ces types tentèrent, la jeune fille du peuple a seulement vécu sous la plume de Gustave Geffroy ou sous celle d'Adolphe Brisson, et les vierges féministes n'existent littérairement que grâce à *Frédérique* et *Léa* de Marcel Prévost. Mais voici qu'une auréole inattendue dore les cheveux fins de Colette Baudoche ou le front attentif d'Henriette Scilly et d'Antoinette... Barrès, Bourget, Romain Rolland ont suspendu aux murs de notre société troublée trois inoubliables effigies de la jeune fille honnête, dont trois vertus, la Bravoure, la Raison et la Sensibilité lucide, consciente du devoir, font resplendir à jamais la grâce éternelle et pudique... Pourquoi, je le répète, avoir oublié les héroïnes de René Bazin?

*
* *

Nous voici parvenus au terme de la charmante promenade que nous avions entrepris de faire dans les pas de M. Jules Bertaut. Et, sous la tonnelle du repos, en buvant dans les verres à facettes, irisés et trompeurs, le vin symbolique qui fait germer les vierges, l'auteur voudrait bien résumer en quelques traits généraux la jeune fille de sa race, toutes les jeunes filles de sa race.

Il voit d'abord, comme apanage de toute jeune Française vue à travers tous les littérateurs du dix-huitième et du dix-neuvième siècle, la hardiesse, la sensibilité, la sensualité naissante, l'esprit d'ironie et le goût inné de l'élégance. Raisonnable sans être fort capable de généralisation, elle est surtout sensible, mais d'une sensibilité qui ne se replie pas sur elle-même, qui n'aborde pas aux rivages du rêve, qui ne perd jamais pied avec la réalité, seul aliment susceptible de satisfaire son appétit d'activité.

Ce besoin d'activité, cette fièvre d'agir se transforment chez quelques-unes en de l'audace, une rare audace d'observation et de pensée, et les voilà qui deviennent moqueuses, piquantes, sarcastiques, railleuses sans méchanceté d'ailleurs. Et, parlant de leur sensibilité qui revêt une nuance, souvent, de sensualité, mais presque toujours de délicatesse morale, l'auteur conclut :

Cette exquise délicatesse morale, qui est bien l'apanage de la jeune Française et qui donne tant de prix à l'âme de Colette Baudoche comme à celle d'Antoinette, se double, quand il le faut, d'une délicieuse, d'une troublante émotion des sens. Rien de grossier ici, mais rien non plus qui soit hors l'humanité. La Française ne s'évertue pas à entraîner celui qu'elle aime dans le domaine trouble du rêve. Elle n'ignore point ce qu'est la vie, elle prétend demeurer vraie, sincère et ardente, comme la nature elle-même. Elle prétend être aimée pour son corps comme pour son âme, et si vous la jugez parfois un peu provocante, n'oubliez pas qu'elle est d'une race hardie, téméraire, qui a toujours aimé affronter le danger.

Cette remarque est ingénieuse et juste. Pourtant ne pourrait-on la généraliser, et ne connaissons-nous pas, chacun, bien des femmes qui sont françaises sur ce point?

29 janvier 1911.

VI

VICTOR GIRAUD

LES MAITRES DE L'HEURE

Cette fois, il n'y a pas à s'y méprendre : un vrai critique nous est né.

Les vrais critiques se reconnaissent à ceci : sur un auteur ou sur un sujet qui vous est familier vous apprennent-ils quelque chose que vous ne saviez pas? Vous font-ils voir surtout des choses que vous n'aviez pas vues et qui y sont en effet? Eveillent-ils en vous des impressions dont vous aurez à tenir compte désormais pour apprécier cet auteur ou ce livre, et qui entreront comme élément dans le jugement que vous aurez à en porter? Si oui, n'en doutez pas, l'article est bon et « fait de main d'ouvrier »; vous êtes en présence d'un véritable critique, et vous pouvez, sinon vous fier toujours, du moins attacher quelque prix à ses opinions. Tel est exactement le cas de M. Victor Giraud...

Otez de ce paragraphe le nom de l'auteur des *Maîtres de l'heure*. Remplacez-le par celui de M. Paul Bourget. Et vous reconnaîtrez un passage des plus exacts et des plus sagaces de la belle étude consacrée par M. Victor Giraud à l'auteur de *l'Etape*. J'avoue toutefois que c'est M. Emile Faguet qui était visé dans le premier aliéna de mon article, alinéa emprunté lui aussi aux *Maîtres de l'heure*. Et j'aimerais à vous convaincre que, si M. Giraud est un

vrai critique, c'est aussi un critique original et qui vient à son heure.

*
* *

Je n'étonnerai personne en disant qu'il y avait, dans la grande critique littéraire contemporaine, en France, une place à prendre. Que M. Emile Faguet soit un pénétrant et merveilleux manieur d'idées, nul ne le contestera. Qu'il occupe dans la critique et dans l'enseignement littéraire un rang très haut, c'est ce dont nous persuade avec aisance la belle étude que lui consacre M. Victor Giraud, précisément, dans son précieux volume qui n'en contient que cinq. Toutefois, s'il est aussi un profond et étincelant « esprit penseur appliqué à la critique », M. V. Giraud me paraît plus recueilli, plus historien, plus « sérieux » encore, tout en étant plus sensible peut-être aux pures impressions d'art. Car c'est un esprit ferme, et très ouvert en même temps. Une œuvre déjà considérable, et dont on peut dire que pas une page n'est vaine ou indifférente, est là pour l'attester. Qui de nous n'a lu, non seulement avec profit mais encore avec un rare agrément, pouvant aller parfois jusqu'à l'enthousiasme, les belles contributions de ce jeune maître à l'histoire de la pensée et des œuvres d'un Pascal, d'un Chateaubriand, d'un Taine ou d'un Bossuet? L'information la plus minutieuse, la plus complète, la plus exacte, une largeur de vues où se reconnaît l'historien accoutumé de considérer les horizons et les ensembles, une pénétration sagace et ingénieuse d'esprit « en chambre », si j'ose ainsi parler pour désigner le dédain du savant à l'égard de tous les attraits frivoles et dissipateurs du dehors, et, par là-dessus, une observation directe et pittoresque qui s'arrête même aux modes et aux travers pour en discerner l'enseignement ironique, tout cela

donne à ses travaux quelque chose de magistral, voire de définitif, et leur fait dégager je ne sais quelle impression de sécurité qui, entre toutes, est pour un critique une enviable qualité.

Il suffit de lire quelques pages de M. Victor Giraud pour discerner ce qui le sépare de l'école impressionniste et personnelle. Lui qui goûte fortement M. Jules Lemaître, il se prive volontiers de ces attraits irrésistibles et peut-être dangereux que procurent un sentiment personnel très vif, le goût des paradoxes piquants et l'adresse enjouée à les soutenir, les ressources désinvoltes et amusantes d'un esprit prime-sautier, frondeur et délié, et j'ajouterai l'abandon un peu « gavroche » d'un style nuancé et fécond en surprises.

Disciple et disciple pieux jusqu'à nous toucher par la ferveur affectueuse de son culte clairvoyant du regretté Brunetière, Pascalien et Bossuetiste comme lui, M. Victor Giraud a su garder (mieux que son maître si personnel et si intrépide, mais trop esclave de son tempérament de polémiste) l'impartialité de l'historien et le calme du psychologue averti contre un dogmatisme exagéré et contre des partis pris spontanés ou irréfléchis. C'est que l'auteur des *Maîtres de l'heure*, s'il ne se défend d'aucun enthousiasme — il est aisé de le voir en parcourant son chapitre sur Loti et celui sur Melchior de Vogüé, — est avant tout un esprit scientifique, objectif, pour qui la « soumission au fait » est article de foi. Aussi ces études sur Loti, sur Brunetière, sur Faguet, sur Melchior de Vogüé et sur P. Bourget ne constituent point des *Essais* comme l'auteur le dit trop modestement, mais des chapitres « d'histoire morale contemporaine », qui ont bien des chances pour demeurer classiques.

*
* *

Il est un procédé familier à M. Victor Giraud, puisque nous constatons son emploi systématique dans chacune des études ici rassemblées. C'est de porter la force principale de son enquête sur les confessions personnelles ou sur les déclarations directes que chaque écrivain ne manque pas de nous donner, soit au sujet de ses années de formation, soit touchant la genèse de quelqu'une de ses œuvres, soit enfin à propos de ses intentions et de sa conception de la vie ou des travaux de l'esprit. Appliquons donc à lui-même ce moyen d'interprétation dont le moindre avantage n'est point son indiscutable loyauté.

Avant tout, pour rassurer sans doute les esprits chagrins prompts à parler d'inachèvement et de limitation arbitraire, l'auteur nous annonce que ce livre sera suivi le plus tôt possible d'un second et dernier volume. Les deux tomes comprendront ainsi une dizaine d'écrivains d'une même génération : « celle qui eut vingt ans en 1870, qui a commencé à percer vers 1880, qui a produit aux environs de 1890 la plupart de ses œuvres maîtresses, et à qui nous devons, nous autres qui venons d'atteindre la quarantaine, les impressions les plus vivantes et les plus durables que nous ayons emportées des livres ».

Ce dessein, si l'on y prend garde, est très sensiblement le même que celui auquel obéissait M. Paul Bourget quand il réunissait dix études sur les auteurs modernes auxquels il était personnellement le plus redevable : Baudelaire, Renan, Flaubert, Stendhal, Taine, Dumas fils, Tougénief, Leconte de Lisle, Amiel et les Goncourt. Il considérait, lui aussi, l'œuvre de ces hommes comme l'expression d'un certain état d'esprit et d'âme qu'il s'agissait d'ana-

lyser et de définir. Il envisageait, lui aussi, cette œuvre comme le résumé « des façons originales et nouvelles de goûter le bonheur et la douleur que les nécessités de l'époque ont élaborées », et, sur ce point, je ne pense pas que M. Victor Giraud songe à répudier le brillant parrainage des *Essais :*

Ceux, écrit-il, dont j'ai essayé ou dont j'essaierai de fixer le portrait ont été vraiment nos maîtres à penser et à écrire; ils ont élevé notre intelligence, façonné notre sensibilité; c'est par leurs yeux que nous avons commencé à voir le monde de la vie, l'art et la science, la société et la morale : ils nous ont légué leurs façons de comprendre et de sentir; en un mot, ils ont formé notre mentalité...

L'une des originalités du présent ouvrage consiste ainsi dans le fait que M. V. Giraud, avant de songer même à nous donner des appréciations esthétiques personnelles sur ces cinq écrivains maîtres, s'est appliqué à nous rendre exactement compte de leur action générale sur leur époque. Et, nous expliquant la façon dont il s'y est pris pour réaliser son programme, le sérieux et scientifique analyste ajoute :

Sans négliger donc l'étude individuelle, et même en essayant de la serrer de très près, et avec toute la précision possible, j'ai tâché de montrer en quoi Loti, Brunetière, E. Faguet, E.-M. de Vogüé et P. Bourget se sont trouvés, à certains moments de leur carrière, représenter avec une force singulière la pensée profonde de leur temps.

Histoire intellectuelle et morale, voilà bien le terme qu'à bon escient et à bon droit l'auteur emploie pour caractériser ses travaux, et l'on doit entendre ici l'histoire appuyée de tous les moyens scientifiques, philosophiques, documentaires que notre époque a portés à un degré de si extraordinaire perfection.

A la base de cette méthode, il faut placer une in-

formation positive très complète, une enquête large, étendue et approfondie sur chacun des écrivains à présenter, c'est-à-dire tout ce qui, aujourd'hui, s'appelle, même en matière littéraire et bibliographique, du beau nom de conscience. Sans pouvoir dès maintenant cataloguer les conséquences et les conclusions générales de cette sorte d'Histoire intellectuelle et morale de la littérature qui forma la génération actuelle, il en est une du moins que l'auteur, avec cette haute et fière loyauté que je suis heureux de signaler chez lui, dénonce sans retard : c'est la conviction qu'il s'est formée de la puissance du livre et de la responsabilité de l'écrivain. On devine avec quelle sérénité le penseur chrétien trace ces lignes significatives :

Heureux ceux qui tiennent une plume sans se douter des lourdes responsabilités qu'ils assument! Mais plus heureux encore, et surtout, ceux qui, au soir de la vie, passant en revue toute leur œuvre, ont le droit de croire qu'ils n'ont pas écrit une ligne qui n'ait été, pour ceux qui les ont lus, une source de pensées nobles et d'impressions réconfortantes...

Mais cette remarque est intimement liée à un point, à une caractéristique plutôt, de la manière de M. Victor Giraud, sur laquelle il est indispensable que, tout à l'heure, nous arrêtions nettement notre attention. Car, vous le verrez de plus en plus, c'est moins encore aux mérites d'analyse et d'expression de cet auteur — bien qu'ils soient de premier ordre — qu'il convient de distribuer l'hommage, qu'à son exceptionnelle acuité de vision et surtout à sa probité scientifique hors de pair. Sans aucun assujettissement de complaisance, il sait rendre justice au génie et à l'action de ses maîtres et initiateurs, mais il ne parlera jamais au delà ni au détriment de sa conviction littéraire ou morale. Je ne sais point d'auteur qui nous donne mieux, et de plus saisissante manière,

la sensation de cette « critique honnête » qui exige, outre un jugement toujours droit, une compréhension large et sûre et un sens littéraire inné.

*
* *

Et maintenant que nous savons ses intentions, sa disposition d'esprit, les lignes maîtresses de sa méthode, disons brièvement de quelle manière M. V. Giraud a mis son œuvre à exécution.

Il a suivi très sereinement un plan logique et naturel. Pour chacun des écrivains dont il s'occupe, il s'est enquis, avant tout, de son atavisme, des conditions dans lesquelles ses années de formation et sa jeunesse se sont développées, des circonstances qui vinrent en aide ou contrarièrent son tempérament. C'est ainsi qu'il a rattaché le caractère personnel de Loti, ce mélange bizarre d'indépendance et de sensibilité religieuse, cette appréhension et cette hantise de la mort, ce goût violent des paysages et des aventures exotiques, à l'enfance froide et protestante du jeune homme, puis à cette vocation irrésistible de marin qu'il devait suivre. C'est ainsi encore que M. V. Giraud rapproche la ténacité indomptable au travail de F. Brunetière des années si dures d'apprentissage qui formèrent ce traditionaliste ardent, en même temps qu'il voit la principale source de son patriotisme fervent dans l'impression profonde et douloureuse que fit sur lui la guerre de 1870. L'action des premières années fut moins sensible peut-être chez M. Emile Faguet, mais l'atavisme reprit tous ses droits chez le vicomte de Vogüé, et M. Victor Giraud est tout à fait autorisé à dire que : « si tout ce qu'a écrit E.-M. de Vogüé a « grand air », si son style a de « la race », si la hauteur, l'indépendance des vues lui étaient comme naturelles, nul doute qu'il en faille rapporter le mérite à sa naissance ».

C'est à Paul Bourget lui-même, enfin, que l'auteur des *Maîtres de l'heure* cède la parole pour qu'il nous raconte et nous explique ses débuts, ses aspirations, les alternatives d'enthousiasme et de désenchantement qui devaient précéder pour lui le grand soleil de la gloire.

Nous ayant ainsi expliqué l'écrivain par ses années d'apprentissage et de formation, où l'on voit se dessiner le plus clairement ses tendances futures, et où l'on peut le mieux saisir « le fond vrai de sa vraie nature », M. Victor Giraud ébauche généralement à grands traits — en se réservant de revenir sur les principaux pour les nuancer et les achever — la figure de son héros, l'ornant de toutes les qualités qui expliquent qu'elle ait été choisie par lui comme sujet d'étude, mais indiquant sans gêne aucune les ombres et les faiblesses qui peuvent la diminuer; puis il passe une revue judicieuse et motivée des œuvres où cet auteur a extériorisé son âme et son intellectualité. Les œuvres maîtresses, qu'il découvre sûrement, le retiennent plus longuement. Si *Pêcheur d'Islande* et *Ramuntcho* paraissent à M. V. Giraud les chefs-d'œuvre de Loti, il nous dit excellemment pourquoi, et il parsème toujours ses observations de quelques-unes de ces remarques originales, neuves, initiatrices, dont nous avons vu plus haut qu'un vrai critique doit, à ses yeux, n'être pas ménager. Pour F. Brunetière, son maître et l'écrivain de toute la littérature française que M. Victor Giraud a le plus « aimé » après Pascal et Chateaubriand, le choix était très difficile dans un ensemble de livres qui tous marquèrent profondément, qui tous sont médullaires et puissamment orchestrés. C'est au *Manuel de l'histoire de la littérature française* plus encore qu'au célèbre *Roman naturaliste* que M. Victor Giraud décerne la palme, puisque l'*Histoire de la littérature française classique* fut à peine ébauchée. Le *Dix-huitième siècle*, de M. Emile

Faguet, le *Roman russe* du vicomte de Vogüé étaient des choix plus aisés à faire. Quant à M. Paul Bourget, au sujet duquel il semble que M. Victor Giraud se soit montré l'analyste le plus indépendant — j'allais dire le plus sévère! — pourquoi cacherais-je ma joie de le voir — comme depuis longtemps j'en avais décidé dans ma propre pensée — instituer *l'Etape* pièce maîtresse et capitale, avec *le Disciple*, dans l'œuvre si nombreuse et si forte du maître?

L'intérêt de ces choix ne réside point, d'ailleurs, on le devine, dans le petit jeu intellectuel et critique auquel ils peuvent prêter, mais bien dans les raisons si nettement vues, si excellemment exposées que l'auteur a de s'y arrêter. C'est ici qu'il n'a garde d'oublier que l'une des pensées directrices de son travail fut de rechercher, dans ces études, des éléments d'histoire morale contemporaine et de nous montrer comment ces divers maîtres se sont trouvés, à certain moment, représenter la pensée de leur temps ou correspondre de manière plus étroite à notre sensibilité. L'un des besoins les plus pressants et les plus généralisés du dix-neuvième siècle ne fut-il pas celui du dépaysement et de l'exotisme, c'est-à-dire la soif de connaître d'autres pays, d'autres mœurs, de pénétrer d'autres âmes? Qui plus que l'auteur d'*Aziyadé*, de *Pêcheur d'Islande* ou de *Ramuntcho* y aura donné satisfaction? Qui aura été sur ce point plus glorieusement notre poète? Nous savons d'autre part comment Brunetière a été le plus étroitement mêlé à ce mouvement contemporain irrésistible qui porte tous les hauts esprits, toutes les intelligences maîtresses vers l'inquiétude religieuse et vers les préoccupations morales. M. Faguet lui-même, qui semblerait devoir, dans son mandarinat idéologique séduisant et compréhensif, échapper à cette inquiétude, n'a-t-il pas été, au cours de ses dernières œuvres surtout, influencé jusqu'à la hantise par les problèmes sociologiques et patrio-

tiques qui forment, avec les débats religieux, le terrain brûlant de toutes nos controverses actuelles? Idéaliste et poète, Melchior de Vogüé eut une forte action sur toute une partie de la génération arrivée à l'âge mûr aujourd'hui, et qui lui doit d'avoir réagi contre l'utilitarisme et l'américanisme si intrépidement dénoncés dans le *Maître de la mer*. Ce serait un lieu commun, enfin, de parler de l'influence qu'eut le puissant créateur du *Disciple* sur la sensibilité contemporaine, s'il ne s'était produit, dans l'évolution intellectuelle et morale de M. Bourget, ce grand événement qu'il n'aime point d'entendre appeler une « conversion » mais qui n'en eut pas moins, comme le retour à la Foi de Brunetière, une portée considérable, et dont nous voyons chaque jour se prolonger, sur ses disciples, l'heureuse et durable action.

Car voici le moment de dire combien M. Victor Giraud, par l'importance qu'il attache aux questions religieuses dans l'étude de ses sujets, tranche sur un grand nombre d'essayistes, d'ailleurs fins et perspicaces en matière d'art, mais forcément incomplets puisqu'ils négligent la secrète et dominatrice pensée de ce temps, la question capitale qui nous trouble au plus profond de nous-mêmes :

Grave et douloureuse question, écrit-il, qui ne s'est jamais posée peut-être plus angoissante que de nos jours, et qui, en tout cas, depuis trente ou quarante ans, agite plus qu'aucune autre les consciences contemporaines. Au lendemain des événements de 1870, la pensée française, qui, jusque-là, s'était brillamment dispersée au dehors, s'est comme repliée sur elle-même. Dans le sévère examen de conscience auquel elle s'est alors livrée, des problèmes qu'elle avait pu croire résolus, ou qui l'avaient laissée relativement indifférente, se sont imposés de nouveau à son attention dans des conditions nouvelles d'acuité et d'urgence. Ne s'agissait-il pas de remédier à l'état d'anarchie morale où nous nous débattions, de recons-

tituer dans une certaine mesure l'unité spirituelle du pays, d'organiser enfin la démocratie nouvelle, et de la sauver du matérialisme jouisseur où elle risquait de s'enliser sans retour? Hélas, le même problème se repose aujourd'hui, et si les termes en sont peut-être plus clairs qu'il y a trente ans, on ne voit pas, à considérer l'ensemble des faits et des idées, que la solution en soit beaucoup plus prochaine. Du moins, il se pose à un grand nombre d'âmes, et même parmi celles qui ne l'ont point résolu, qui ne le résoudront peut-être jamais, il n'en est aucune — j'entends des nobles et des délicates — qui n'en soit profondément troublée et agitée...

Ceci nous explique pourquoi la question des sentiments religieux intimes de chacun de ces *Maîtres de l'heure* intéresse et passionne si tenacement M. V. Giraud. Historien et savant, lettré des plus fins et des plus avertis, il ne sacrifie jamais l'étude de ce problème angoissant au plaisir de démonter logiquement et ingénieusement les ressorts extérieurs d'une œuvre ou de nous en décrire les beautés esthétiques. Lisez son étude sur P. Loti, — la moins serrée peut-être du volume si l'on songe à la comparer par exemple à cette vigoureuse analyse de la personnalité entre toutes attachante et complexe de M. Emile Faguet — lisez cette étude sur Pierre Loti, toute frémissante d'un enthousiasme d'artiste et dans laquelle M. Victor Giraud prouve combien toutes les qualités de l'analyste d'art, et je dirai même du poète, sont brillamment réunies en lui : vous serez frappé de la recherche presque angoissée que le critique y fait de sentiments chrétiens persistants — en dépit de bravades puériles et de rodomontades apitoyantes — dans l'âme de celui qui a écrit les pages anxieuses et lasses de *Jérusalem* et qui signa ces lignes immortelles :

O Christ de ceux qui pleurent, ô Vierge calme et blanche, ô tous les mythes adorables que rien ne

remplacera plus, ô vous seuls qui donnez le courage de vivre aux mères sans enfant et aux fils sans mère, ô vous qui faites les larmes couler plus douces et qui mettez, au bord du trou noir de la mort, votre sourire, soyez bénis!... Et nous, qui vous avons perdu pour jamais, baisons, en pleurant dans la poussière, la trace que vos pas ont laissée en s'éloignant de nous...

Soyez de bonne foi. Relisez toute cette étude sur Loti et dites si la persistance du critique à vouloir arracher au poète le secret de ses doutes et de ses larmes nuit le moins du monde à la finesse, à la perspicacité, à l'ampleur de cette analyse, où l'œuvre du maître est comme fouillée et pressée par une main investigatrice et sûre?

Que Brunetière ne fût plus le même Brunetière après l'article sur *Une visite au Vatican* et qu'il fît, dans les dernières années de sa vie noble entre toutes, adhésion formelle au dogme chrétien; que le secret semble jalousement gardé par M. Emile Faguet sur sa pensée religieuse de derrière la tête, bien qu'il soit peu aventureux de le considérer comme sympathique sans doute au christianisme mais bien loin encore d'être même un catholique de désir; que M. Paul Bourget soit devenu, après des années d'expectative dont la publication de *Mensonges* et de la *Physiologie de l'amour moderne* suffit à nous faire connaître qu'elles n'étaient point hantées de bien scrupuleuses appréhensions, que M. Paul Bourget soit devenu, dis-je, un soutien et un défenseur intrépide de la Foi qu'il professe et pratique désormais, n'y avait-il pas là pour M. Victor Giraud des indications importantes; et qui donc s'étonnera si la recherche, l'explication, la description de ces états d'âme passionnants l'ont retenu longuement au cours de chacun de ses chapitres?

C'est là, je le répète, l'une des modalités les plus attirantes et les plus précieuses de son œuvre cri-

tique, et je ne lui donne point, dans l'ordre des préséances, un rang inférieur même à cet heureux don du style qu'il possède et qui constitue pour ses travaux un si inestimable appoint.

*
* *

En disciple pieux de Pascal et des grands classiques, M. Victor Giraud a la religion de sa langue : il écrit dans un style net et précis, imagé sans excès, sobre, aisé et limpide, dans un style dont la qualité maîtresse semble être un souci presque superstitieux du mot propre. Son âme, qui demeure artiste et poète jusque dans la recherche et l'étude des plus hauts problèmes d'histoire ou de philosophie, passe tout entière dans sa phrase alerte et vivante, qui sait, à certains moments, s'échauffer d'une chaleur significative. Relisons, comme un modèle, ces dernières lignes émouvantes et émues de l'*Essai* sur M. de Vogüé :

Sur le petit lit de camp où il reposait, nous l'avons revu une dernière fois, le rare écrivain, le poète inspiré qui, si souvent, de son verbe somptueux, nous avait versé chaleur et lumière. Comme si elle n'avait pas osé le regarder en face, la mort l'avait pris traîtreusement, elle l'avait lâchement poignardé par derrière. Mais, en le quittant, elle avait répandu sur toute sa personne une noblesse sereine, une majesté extraordinaire. Ces yeux qui s'étaient remplis de tant d'images et de visions diverses, qui avaient projeté tant de regards émerveillés sur le monde, s'étaient clos sur des pensées de paix. Sur la poitrine, la médaille militaire, la seule qu'il portât et dont il fût fier, rappelait la grave idée qui, toujours présente, avait dominé sa vie. Les deux mains s'étaient rejointes pour atteindre le crucifix, terme lointain de son long effort vers les vérités éternelles. On songeait aux ancêtres qui l'attendaient couchés sur leur tombe de

pierre, sûrs d'avance qu'après une vie tout entière passée dans la mêlée des idées, il reviendrait dormir son dernier sommeil à leurs côtés. Avec des armes toutes modernes, il avait combattu le bon combat qu'ont livré ses pères. Comme eux, il s'était croisé; comme eux, il avait chevauché sur les routes de Palestine et, comme eux, il avait rapporté d'Orient les hautes leçons d'idéalisme moral et religieux qui ont fait si longtemps prospère la patrie de saint Louis et de Jeanne d'Arc.

Chrétien sans étroitesse ni incompréhension, traditionaliste sans attachement stérile à des formules périmées, patriote sans chauvinisme imbécile, il n'apparaît à aucun moment de son livre que ces grandes idées directrices aient fait tort, chez M. Victor Giraud, à la probité de l'historien littéraire ou au goût épuré et raffiné de l'artiste. Disciple de Sainte-Beuve et de Brunetière, il a sur le premier l'avantage de posséder une philosophie sûre et des principes de morale inébranlables, et sur le second, celui d'être plus flexible dans ses goûts, plus libre dans ses appréciations, moins farouchement gendarmé contre certaines nouveautés, plus équitable ainsi et plus serein. Assez détaché de l'ambiance dangereuse que crée autour de nous une surabondance extraordinaire de talents moyens, pour ne s'attacher qu'à l'étude des œuvres capitales, qui pénètrent dans les consciences, M. Victor Giraud ne dédaigne point de connaître ce qu'il juge accidentel, et cela lui donne le bénéfice d'une information vaste et pittoresque.

Et cette maturité d'un esprit ferme et droit, cet attachement à la fois aux idées et aux formes, cette curiosité avertie et sans cesse en alerte, cette loyauté qui cherche à comprendre unie à l'enthousiasme toujours prêt quand il est requis, cette préoccupation de l'éternel dans le transitoire et, en un mot, ce goût fervent et pur du Beau et du Bien, voilà surtout, je pense, ce qui constitue à M. Victor Giraud

une autorité, une personnalité, une maîtrise qui dépasseront, soyons-en assurés, l'heure inattentive et pressée, notre heure indifférente, qui regarde et qui s'écoule...

7 septembre 1911.

VII

JOSEPH AGEORGES

LES PAYS DE FRANCE

Je me souviens avoir parlé déjà des écrivains régionalistes réunis dans un groupement qui a pris ce joli titre : *Les pays de France*. Je veux, aujourd'hui, m'occuper encore de cette collection à propos d'un livre charmant : *Le Deuil du Clocher — Récits berrichons et Promenades autour de la Châtre* — par M. Joseph Ageorges.

La vibration lyrique et profonde du poète et l'enthousiasme folkloriste de l'homme qui garde à sa province la tendresse passionnée d'un amant sont déjà, en soi, d'excellents levains littéraires, et nous sommes vite disposés à aimer une race, à chérir une terre qui furent chantées avec autant d'ardeur spontanée. Mais si l'auteur qui nous communique ses impressions est en même temps le coloriste aimable et finement observateur dont M. J. Ageorges réalise tous les caractères; s'il est, surtout, l'humoriste piquant et personnel auquel nous devons les pages savoureuses sur « le rôle du cochon dans la vie du paysan », alors, ma foi, nous sommes bien décidément conquis. Et le moyen désormais d'éplucher avec une sévère intransigeance de bons et simples récits familiers, où l'auteur conte sans morgue ni recherche, avec l'abandon d'un ami confiant et joyeux? Le moyen de soumettre cette phrase légère et limpide au crible d'une critique grinchue, sou-

cieuse d'établir que le vocabulaire en est suffisamment trié et renouvelé, que les images en sont impeccablement justes et inédites, et que cet abandon ne descend jamais jusqu'à la négligence hâtive? Non, ma parole, je n'ai pas lu les Contes berrichons de M. Ageorges avec l'arrière-pensée punique d'un Berckmesser, et je me suis réjoui, tout naïvement, de la simple bonhomie et des élans enjoués d'un délicat et sincère écrivain. Voulez-vous faire de même?

Ce serait un grand tort que d'exiger d'un romancier régionaliste cette impossible neutralité de la pensée, à laquelle je ne puis dissimuler, d'ailleurs, que l'on doive quelques chefs-d'œuvre littéraires irrécusables. Mais je ne vois pas en quoi le fait de se montrer bon catholique et traditionaliste, même un peu combatif, pourrait diminuer le talent d'un artiste. Il suffit que la passion ne l'entraîne point jusqu'à la caricature malséante; et, pour tout dire en un mot qui résume tout, il suffit que cet écrivain demeure loyal et probe dans sa description comme il le fut dans son observation. *Le Deuil du Clocher* est assurément une œuvre plutôt partiale, puisqu'elle exalte les bons catholiques de Jouhet, dans la crise religieuse et politique que traverse le joli village, et puisqu'elle nous trace un portrait très sévèrement corrosif du sieur Rossignon, dit le Borgne, échevin et puis maire, mais mouchard avant tout. Mais, si l'œuvre est partiale, elle n'est point injuste, car tous les catholiques sans doute ne valent pas le comte de Seiguière ou sa vaillante fille Hortense, et tous les députés ne sont pas des Pinodon ni tous les paysans libres penseurs des le Borgne... N'empêche qu'il y a des Seiguière et des Pinodon, et, par malechance, des le Borgne...

Seulement, à chaque instant, le gentil et droit esprit de l'auteur perce, tout limpide et rayonnant, à travers cette dramatique histoire d'un clocher villa-

geois battu par l'impiété. M. J. Ageorges s'est défendu d'avoir fait des personnalités méchantes et de l'esprit sectaire. Ecoutez-le :

S'il a la chance — écrit-il à propos de ce *Deuil du Clocher* — d'être lu par ceux-mêmes à qui il est destiné, on voudra bien prendre garde que l'auteur ne s'y est pas livré au petit jeu des portraits et que le *Deuil du Clocher* n'est pas un récit à clefs. Il n'y a là aucune allusion, aucune description qui puisse blesser quelqu'un. La malignité publique en serait pour ses frais si elle voyait une réalité sous le personnage du député, sous celui du maire, sous celui de l'adjoint, ou sous tel autre. L'œuvre est locale par le cadre : l'action est une fiction.

Il ne siérait pas non plus de donner une portée politique à quelques-unes de ces pages. Certes il y a, en politique, des doctrines qui sont bonnes et d'autres qui sont mauvaises, soit absolument, soit relativement aux peuples qui les professent. Mais l'auteur estime que, dans les luttes civiques, les individus sont toujours plus coupables que les doctrines. Et c'est une banalité de dire qu'il y a des hommes pour honorer tous les partis, comme aussi tous les partis ont à dissimuler de vulgaires ambitieux qui les desservent par un zèle intéressé autant que maladroit.

Voilà qui suffit pour défendre le *Deuil du Clocher* contre certaines accusations de sectarisme que ne manqueront pas de formuler ces critiques puristes et chatouilleux, préoccupés uniquement — à les entendre — de juger la valeur littéraire d'une œuvre, mais effectivement fort empressés de méconnaître, chez les autres, le droit d'avoir des convictions opposées à leur scepticisme personnel ou à leur agressive et singulière liberté de penser.

Et, après tout, la grande affaire est d'être un artiste sincère, ainsi qu'on voudra bien me permettre de le répéter. Voici un régionaliste convaincu, c'est-

à-dire un homme de sa province, — un Berrichon « dans l'espèce », comme on dit au palais. Ce Berrichon fut témoin des déchirements provoqués dans la vie morale de son village natal par la grande affaire politique et religieuse de ces dernières années : je veux dire la fameuse loi de Séparation. Il a vu à l'œuvre les agents de cette loi, ses inspirateurs et ses exécuteurs; mais il a vu aussi ceux qui en demeurent les victimes. De là Pinodon, de là le comte de Séguière, de là le funeste le Borgne. Sont-ils vivants, ceux-ci? Hé! parbleu, oui! ils vivent, et M. Ageorges a découvert les ressorts secrets qui les font mouvoir. Il a pénétré dans ces âmes, et je vous réponds que le Borgne, ou Béchet, ou Pinodon, ce ne sont pas seulement tels Berrichons saisis au passage, mais ce sont aussi des échantillons vrais de l'humanité éternelle.

Tout de même demeurent-ils avant tout des Berrichons, des êtres sortis du sol et engendrés par cette terre que l'auteur chante de si enjôleuse façon :

Certes, oui, écrit-il, il est prenant notre Bas-Berry sauvage, abandonné, tout de roches et de trous noirs, où vient passer la Creuse qui dort ou sanglote, et où tant d'âmes défuntes errent lamentables par les nuits de tempête. Et quand on quitte ses ravins, comme il devient frais et ravissant avec la Vallée noire toujours accueillante, bonne vallée de douceur et de tranquillité où les arbres sont nos frères et les oiseaux nos amis! Traditions, mœurs, chansons, légendes, tout est bien nôtre!

Mais, à coup sûr, pour comprendre notre pays, il ne suffit pas de le voir, il faut l'habiter. C'est par un long contact avec les paysans de nos patureaux qu'on arrive à vivre la vie berrichonne. Il faut être initié aux mystères qui se déroulent la nuit devant les croix. Il faut avoir été hanté au moins une fois par les « fades », ces horribles femmes qui, les cheveux au vent, attaquent les gens au clair de lune. Il faut avoir vu « la martre » qui est vouée à perpétuité à relever

les « menhirs » écroulés. De la Champagne au Boischaut, et de la Brenne au Sanarrois, à chaque pas on est arrêté par une légende...

Qui donc a inventé ou conservé d'aussi mirifiques légendes? Le bonhomme de Berrichon qui personnifie la stabilité et la douceur. Solidement attaché à ses traditions et à ses habitudes, il est resté jusqu'à ce jour rebelle à toute sorte d'innovations. Un peu sceptique, par contre, il est aussi superstitieux. Il pratique la religion tout en recourant le plus possible aux « panseux » et aux « sorciers ». Il aime son curé, ce qui ne l'empêche pas de le traiter de fainéant. Ses pèlerinages sont nombreux et courus et le plus souvent doublés de fêtes profanes où les chanteurs tonitruent du coucher à l'aurore. Dur quelquefois, souvent avare, âpre au gain, il sait être avec les gens de son milieu pitoyable, charitable, dévoué à sa famille, sensible aux idées de justice, respectueux des vieillards, parfois même généreux. Peut-être pourrait-on accepter comme définition à peu près complète de cet être la formule qu'en a donnée George Sand parlant à Tiennet dans les *Maîtres Sonneurs :* « Franc de ton cœur, fin de ton intérêt, tu l'es et tu le seras; mais, vivant de ton corps et léger de ton âme, tu ne sauras jamais l'être. » On obtient beaucoup de mes compatriotes quand on ne leur demande pas de violents efforts, quand on ne trouble pas la quiétude chère à leur indolence, quand surtout on ne nuit pas aux « profits » qu'ils accumulent patiemment. Leur stabilité, leur douceur, leurs calmes habitudes s'accommodent très bien des devoirs traditionnels et coutumiers. Dans nos campagnes il est d'usage de labourer la terre du voisin malade et de tremper la soupe aux enfants sans mère. Chez nous, jamais une femme ne refusera la veillée des morts : toujours le vagabond trouvera un morceau de pain et un verre de cidre pour se restaurer, un coin de foyer pour se réchauffer et un grenier où dormir. Mais rarement on vendra le bétail ou les produits sans marchander...

Toujours on reste dans la bonne tradition française de logique et de résignation à l'inéluctable. Souvent on ajoute la nuance gauloise à l'amour du bon vin.

Le jour où l'on apprit le vote de la loi de Séparation, un receveur buraliste pérorait sur une place du village et frappait fort sur les curés :

— Tu es pourtant en assez bons termes avec le tien, remarqua un ami.

— Ça, mon vieux, c'est pas la même chose, repartit l'autre; mon père et le sien à z'avont terjous frayé ensemble, et puis c'est pas un feignant commo toué, c'est un gars que t'passe dans les quinze barriques de vin par an...

Ce critérium d'honnêteté me parut nouveau...

Ainsi nous parle M. J. Ageorges de son pays natal, dans certaines pages du recueil actuel, qu'il a précisément consacrées au Bas-Berry. Mais, à vrai dire, toutes les pages nous en parlent. Car ce petit volume, en ses cent quatre-vingts feuillets, est étonnamment varié et contient non seulement une grande nouvelle, *le Deuil du Clocher*, mais aussi trois contes pittoresques ou poétiques : *le Mariage de l'oncle Perlette*, *Guillaume Carcat le bijiji* et *Mirdiou le Berger*, outre des *Promenades*, alertement narrées, et diverses études encore.

Nous laisserons le *bijiji*, si vous voulez bien. Il est d'une honnête gaieté, sans plus. Mais quelle délicieuse et amusante finesse dans *le Mariage de l'oncle Perlette!* C'était un vieux garçon assez libertin que cet oncle Perlette. Pour le marier on recourut aux bons offices du curé de Biherne, en pays de Châteauroux. Ce curé faisait profession d'arranger des mariages. Je vous donne en cent de deviner comment il s'y prenait... Non, je vous le donne en mille. C'est trop peu encore? Ecoutez donc. Il enfouissait des photographies de jeunes fils de famille dans sa poche droite, des photographies de demoiselles dans sa poche gauche; il brouillait les jeux dans leurs poches respectives et tirait au hasard et en même temps un jeune homme et une jeune fille. Il mettait les originaux en présence, et par la grâce de Dieu cela cons-

tituait d'utiles ménages. Il faut lire comment réussit le truc appliqué à l'oncle Perlette!

Et voilà un échantillon de l'humour observateur et narquois de M. J. Ageorges. J'en trouve maint autre. D'un chapitre d'ethnologie berrichonne je détache pour vous cet exquis début d'une série de notes consacrées au *Rôle du cochon dans la vie du paysan berrichon :*

Pour peu qu'on y regarde de près, on s'aperçoit que le cochon berrichon est éminemment sociable et sympathique. Au beau temps, quand les hommes sont aux champs, que les chiens gardent les bêtes le long des rivières et que les poules sont en pâture aux onches lointaines, allez toquer à la porte d'une chaumière; vous serez reçu par le cochon. La bourgeoise est au four ou à l'arche, rougeaude, déformée par le travail, hâlée par le grand air. Elle a des soucis plein la tête qui la rident et la font affairée. Qui l'avertirait des visites si messire Groïng n'était là entrant, sortant, trottinant, remuant de la queue et grognant? Dès que vous paraissez, la velléité le prend de jouer au clown; il fait le geste de s'élever sur les pattes de devant et de hausser le derrière vers le ciel; mais, comme il est gras et lourd, il retombe aussitôt sans avoir eu le sentiment de son ridicule, et part tout content vers le coin de la cour où il retrouve un frère, moins mondain et plus laborieux, en train de creuser une galerie souterraine le long d'un mur. A quoi servira cette galerie, personne ne se le demande : ce monsieur travaille pour l'amour de l'art.

Messire Groïng s'est donc sauvé, mais c'est pour la forme. A peine êtes-vous assis dans la cassine qu'il réapparaît et a mine de se frotter le museau le long de vos guêtres. Il a l'air peu curieux : ne vous y fiez point! Ce n'est pas seulement un épicurien, c'est aussi un penseur. Il en sait de profondes sur l'humaine nature...

Vous devinez qu'un écrivain qui comprend aussi bien le cochon doit connaître l'homme à merveille.

Tel est le cas de M. Ageorges. Seulement, par une heureuse bizarrerie de sa nature enviable, c'est la meilleure, c'est la plus sympathique, c'est la plus élevée seulement des humanités qu'il découvre, étudie et met en scène. Lisez, pour vous en convaincre, les médaillons berrichons, l'ethnologie, les jolies promenades autour de la Châtre, et tous les contes et aussi *le Deuil du Clocher* que le Borgne seul peuple d'une humanité réprouvable. C'est que M. J. Ageorges a essentiellement l'âme d'un poète lyrique, comme nous l'apprend sa superbe monographie du clocher au début du récit principal, et comme nous le révèle plus encore cet émouvant poème en prose de *Mirdiou le Berger* qui chante l'amour et la nature et la fraîcheur des sentiments éternels, ainsi qu'eût pu le faire notre grand Mistral lui-même...

20 janvier 1908.

FIN

TABLE DES MATIÈRES

Préface par René Bazin I

PREMIERE PARTIE

LES ROMANCIERS DE LA TRADITION EN FRANCE

I. — AU PAYS DE SAINTE ODILE

1. Paul Acker : *Les Exilés* 1
André Lichtenberger : *Juste Lobel Alsacien* 8
2. Jacques des Gachons : *Le Roman de la vingtième année* 16
— *Le Chemin de sable* 25
— *La Mare aux gosses* 30
3. Paul Bourget : *La Barricade* 37
— *L'Émigré* 48
4. Charles de Pomairols : *Ascension* 70
5. Maurice Barrès : *Colette Baudoche* 82
6. René Boylesve : *La Jeune fille bien élevée* 97
— *Madeleine jeune femme* 111
7. Jean Nesmy : *La Lumière de la maison* 130
8. René Bazin : *La Barrière* 144
— *Davidée Birot* 154

9. Henry Bordeaux : *La Robe de laine* 173
— *La Neige sur les pas* 190

DEUXIÈME PARTIE

LE ROMAN RÉGIONALISTE EN BELGIQUE

1. Henry Carton de Wiart : *La Cité ardente* 209
2. Albert Mockel : *Contes pour les enfants d'hier* 219
3. Maurice des Ombiaux : *La Petite reine Blanche* 228
4. Georges Virrès : *L'Inconnu tragique* 233
5. Georges Rency : *Les Contes de la Hulotte* 247
6. Edmond Glesener : *Le Cœur de François Remy* 258
7. Louis Delattre : *Le Pays wallon* 269
— *Les Carnets d'un médecin de village* . 269
— *Contes d'avant l'amour* 275
8. Henri Davignon : *Un peintre de l'Ardenne* 285
9. Louis Dumont-Wilden et Léon Souguenet : *La Victoire des vaincus* 301

TROISIÈME PARTIE

LA POÉSIE

I. — POÈTES SPIRITUALISTES EN FRANCE

1. Mme Claire Virenque et quelques autres poètes spiritualistes 311
2. Léon Bocquet 325
3. Quelques poètes chrétiens 337

II. — POÈTES SPIRITUALISTES EN BELGIQUE

1. Victor Kinon : *L'Ame des Saisons* 350
2. Adolphe Hardy : *La Route enchantée* 361

3. Georges Ramaekers : *Les Saisons mystiques*..... 374
4. Pierre Nothomb : *L'Arc-en-ciel*..... 382
— *Notre-Dame-du-Matin*..... 392

III. — UN POÈTE DU PAGANISME EN BELGIQUE

Albert Giraud : *La Guirlande des Dieux*..... 399
— *La Frise empourprée*..... 405

QUATRIÈME PARTIE

I. — ESSAYISTES BELGES

1. Le Prince de Ligne : *Le Prince de Ligne amateur de jardins*..... 413
2. Firmin Van den Bosch : *La Littérature intrépide*.. 423
— *Les Lettres et la vie*..... 436
3. La Comtesse Van den Steen de Jehay : *Profils de gosses*..... 446
4. Georges Eekhoud : *Les Peintres animaliers belges*... 461

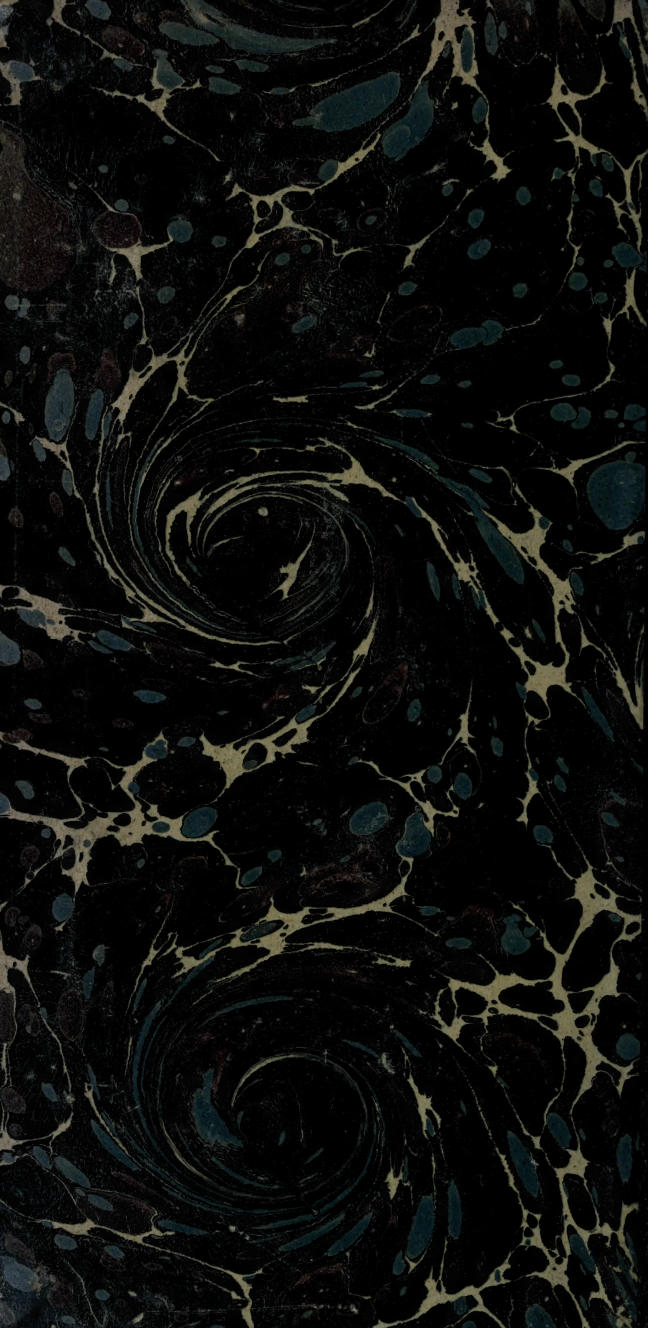
II. — ESSAYISTES FRANÇAIS

1. Francis de Miomandre : *Visages*..... 467
2. Mme Lucie Félix-Faure-Goyau : *Vers la joie*..... 475
3. Jules Lemaître : *D'un beau paon et d'un joli chat*... 488
4. Henry Roujon : *Dames d'autrefois*..... 505
5. Jules Bertaut : *La Jeune fille dans la littérature française*..... 520
6. Victor Giraud : *Les Maîtres de l'heure*..... 536
7. Joseph Ageorges : *Les Pays de France*..... 551

PARIS
TYPOGRAPHIE PLON-NOURRIT ET Cie
8, RUE GARANCIÈRE

PQ
3817
G5
t.2

Gilbert, Eugène
France et Belgique

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY